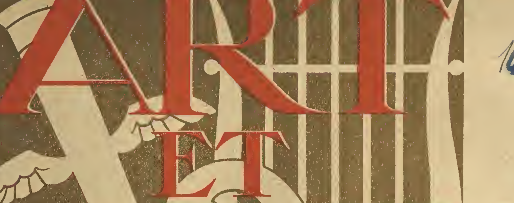




ART ET MÉDECINE





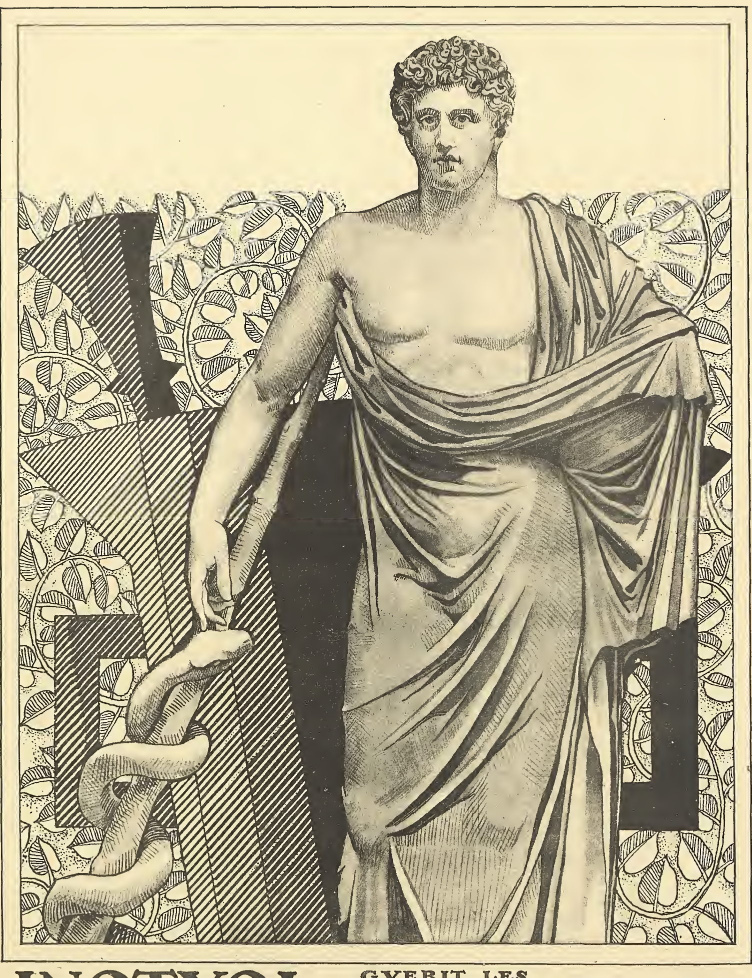






1

DIRECTEUR: DOCTEUR FRANÇOIS DEBAT



CAISSE DES PRÊTS D'HONNEUR AUX MÉDECINS

DU DOCTEUR DEBAT

Ému de la gêne qui vient souvent frapper le médecin immobilisé pendant de longues semaines par un accident ou une maladie grave, j'ai souhaité, depuis longtemps, pouvoir créer une caisse de prêts d'honneur qui lui permettrait de faire une soudure difficile.



Ne pouvant verser, en une seule fois, le million que j'estime nécessaire à cette œuvre, et ne voulant pas, cependant, en retarder le fonctionnement, j'ai décidé de verser CENT MILLE FRANCS PAR AN, PENDANT DIX ANS, à partir de cette année.

L'Association Générale des Médecins de France ayant bien voulu, avec son dévouement habituel, assurer la gestion de cette œuvre, c'est à elle que les demandes devront être adressées.



LABORATOIRES DU DOCTEUR F. DEBAT, 60, Rue de Prony, PARIS

PANCRINOL



DU DOCTEUR DEBAT



Mon cher Confrère,

Pour répondre à la demande de très nombreux praticiens, nous avons créé le Pancrinol Sirop

pour les ENFANTS
pour les MALADES DÉLICATS

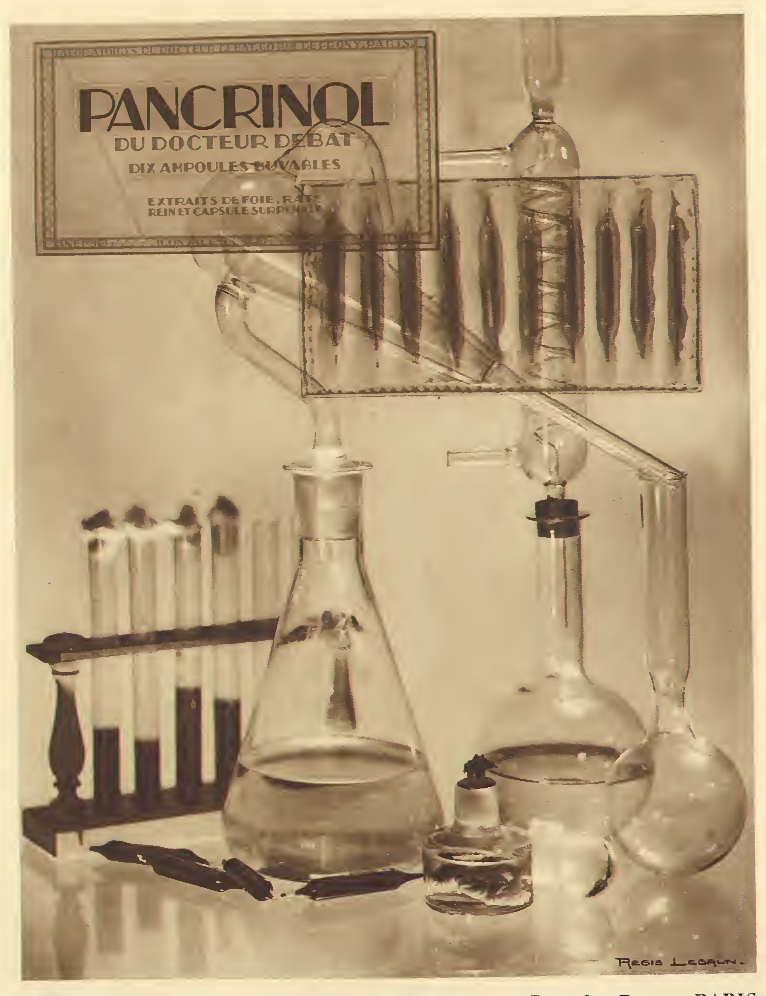
112580

LE PANCRINOL SIROP

joint, à l'activité hors de pair
du PANCRINOL AMPOULES,
l'avantage d'une saveur
très agréable.

Doses : 2 à 4 cuillerées à bouche par jour.
(1 cuillerée à bouche équivaut à 1 ampoule.)

Prix : 18 FRANCS LE FLACON



LABORATOIRES DU DOCTEUR F. DEBAT, 60, Rue de Prony, PARIS

SOMMAIRE



OCTOBRE
1 9 3 0

N° 1

ART ET MÉDECINE
REVUE MENSUELLE
RÉSERVÉE AU CORPS MÉDICAL

DIRECTEUR : FRANÇOIS DEBAT

Rédaction - Administration
60, rue de Prony, 60

Prix : 8 francs

ABONNEMENT ANNUEL : FRANCE ET COLONIES, 80 FRANCS.
ÉTRANGER : 80 FRANCS, FRAIS DE PORT EN PLUS.

ART ET MÉDECINE



LE PROFESSEUR BALTHAZARD

Professeur de Médecine légale, Membre de l'Académie de Médecine, Doyen de la Faculté de Médecine de Paris.

LA FACULTÉ DE MÉDECINE

ET SON NOUVEAU DOYEN

Par RENÉ DE LAROMIGUIERE





U'Y a-t-il pour votre service ?

— Monsieur le Professeur, vous venez d'être élu doyen de la Faculté de Médecine, vous avez sans doute un programme de... gouvernement. »

Il faut l'avouer: je n'ai pu obtenir du Professeur Balthazard l'espèce de déclaration ministérielle que j'espérais. Le nouveau doyen est rigoureusement homme de science. Ce polytechnicien, placé devant un problème, veut en connaître d'abord à fond les données.

Or, le problème posé par la Faculté de Médecine est quasi « innombrable ». S'il est d'abord celui même de l'art médical en perpétuel devenir, il est aussi d'ordre administratif, financier, moral, psychologique, un peu comme une gestion de père de famille, mais avec combien d'autres difficultés !

Ici le *pater-familias* est nanti de milliers d'enfants venus de tous pays. Il a bien le droit de se réserver, lorsqu'on prétend prématurément savoir comment il va guider ce jeune peuple ardent, très capable de fronde et, cependant, d'autant plus digne d'intérêt que la vie matérielle d'après-guerre a pour lui plus de duretés.

Donc, le nouveau doyen se réserve. Il oppose une imperturbable attitude de « froideur cordiale » à toute tentative d'effraction de sa pensée. Mais il ne peut tout de même pas dissimuler son espérance.

Si d'ailleurs l'on observe attentivement le Professeur Balthazard lorsqu'il parle de quelque grand sujet, peut-être peut-on discerner, sous son apparente froideur, l'enthousiasme, frère de la sensibilité.

Mon hôte d'un moment voulut bien d'abord me faire part des impressions qu'il avait récemment rapportées d'une visite à la Faculté de Bruxelles.

En quelques mots, il rendit hommage à l'esprit pratique, à l'intelligence organisatrice de nos amis belges : Salles de cours, salles d'opérations, laboratoires, chambres d'expérience où « l'on n'a qu'à tourner un robinet pour amener la température de tout le local au degré de chaleur ou de froid que l'on veut », tout le vaste organisme — y compris les dépendances et même les chenils — a été conçu et réalisé selon un plan parfait.

« Mes confrères et moi, retour de Bruxelles, nous sommes dans l'admiration », déclare le Professeur.

— Mais notre Faculté, Monsieur le Doyen ?

— Eh bien, s'il m'est actuellement impossible d'entrer dans le détail de projets qui nécessitent de minutieuses études, je puis pourtant vous dire que je crois que la reconstruction de notre Faculté est réalisable, grâce aux fonds réellement importants dont nous allons pouvoir disposer.

— La fondation Rockfeller ?

— Oui, 150 millions, mais une somme égale figure aux crédits de l'outillage national...

— Cela fait 300 millions...

— Auxquels vous pouvez ajouter la valeur considérable d'un terrain promis par la Ville de Paris.

— Celui de la Halle aux Vins ?

— Celui-là ou un autre.

— Voilà, en tout cas, de quoi construire un édifice de science digne de la Capitale.

— Nous pourrons faire mieux que de bâtir. Nous comptons édifier, certes, une clinique modèle et des cliniques spéciales — où devraient passer tous les élèves — autour desquelles s'élèveront les laboratoires utiles à chaque spécialité : le tout supérieurement outillé. Et notre dessein est encore de grouper dans la cité médicale de grands services d'anatomie, de physiologie, de biologie... Mais il ne suffirait pas de « faire de la pierre ». Aussi des sommes importantes sont-elles prévues pour honorer à leur valeur les chefs de laboratoires, les chefs de travaux, tout le courageux et laborieux personnel scientifique de la Faculté... Et pour aujourd'hui, je ne puis dire rien de plus que notre espoir, accru par la sympathie que M. le Recteur Charléty, avec sa largeur de vues habituelle, témoigne à notre Faculté de Médecine... On pourrait dire à sa Faculté de Médecine, qu'il voudrait la première du monde. »

Tel est donc l'essentiel d'une réforme enfin assurée, grâce, en partie, à la générosité d'un mécène.

Me sera-t-il permis, à ce propos, d'élever une protestation ? Sous certaines plumes, d'ailleurs estimables, l'on a pu lire naguère qu'il était humiliant pour la France de recevoir la « charité ».

Eh ! bien, non ! Notre pays n'est pas moralement diminué lorsqu'il accepte de tels dons. Car ils ne font que lui payer une faible part de la dette du Monde.

De Lavoisier à Claude Bernard, Pasteur, Broca et Berthelot, pour ne parler que de quelques disparus, qui pourrait chiffrer le capital humain sauvé par nos phalanges scientifiques ?

Et combien de fois la pensée rayonnante de nos diseurs de Droit n'a-t-elle pas contribué à redresser, sous toutes les latitudes, la Justice chancelante ! J'y songe sans sortir de mon sujet, car médecine et magistrature se trouvent réunies dans la personne du nouveau doyen.

Ce que j'ai appelé froideur chez le Professeur Balthazard, successeur de Brouardel, n'est, en fin de compte, que maîtrise de soi et sérénité nécessaires, sous le faix de redoutables responsabilités. Le scalpel d'un Maître de la médecine légale, c'est un peu le glaive de la Loi.

LA CLINIQUE DE LA TUBERCULOSE
DE LA
FACULTÉ DE PARIS

Par le DOCTEUR JEAN PERRIER





Photo Regis Lebrun.

Le Professeur Léon Bernard dans son cabinet de travail.



A Chaire de Clinique de la Tuberculose a été fondée à la Faculté de Médecine de Paris par le Conseil Général de la Seine en 1928.

C'était la première Chaire universitaire spécialisée pour l'enseignement de la Tuberculose créée sur le Continent Européen. Elle fut confiée, par ses fondateurs, avec l'assentiment de la Faculté, au Professeur Léon Bernard qui, pour l'occuper, quitta la Chaire d'Hygiène dont il était titulaire depuis 1920.

La Clinique de la Tuberculose fut donc installée dans le service que dirigeait le Maître à l'hôpital Laennec dans le quartier des tuberculeux ouvert en même temps que le Dispensaire Léon Bourgeois par l'Assistance Publique en 1910, comme première réalisation de la vaste organisation anti-tuberculeuse projetée par cette Administration.

La Clinique comprend :

- Des salles d'hospitalisation.
- La Crèche Landouzy.
- Le Dispensaire Léon Bourgeois.
- Les Laboratoires.

Nous passerons rapidement en revue les diverses sections ainsi que leur fonctionnement.

I. — Salles d'hospitalisation.

Le service comprend 110 lits répartis en quatre salles : deux d'hommes, deux de femmes.

Installées dans les locaux des anciens bâtiments qui ont été complètement remaniés et modernisés, ces salles possèdent un très vaste cube d'air, et ont été aménagées d'une façon originale par une cloison centrale d'où partent perpendiculairement de petites cloisons de bois, constituant des boxes.



Photo Regis Lebrun.

Au Dispensaire Léon Bourgeois, insufflation de pneumotorax artificiel.

du Dispensaire Léon Bourgeois ou d'autres établissements. Ce sont des enfants, soit indemnes, soit contaminés et en général non gravement atteints, admis pour être mis en observation.

Après un temps d'observation de quelques semaines, on est à même de savoir si l'enfant est indemne de tuberculose ou si, atteint de tuberculose, il est destiné à évoluer ou bien à guérir.

En un mot, les conditions sont précisées qui permettent d'écarter ou de décider son placement à l'œuvre du Placement familial des Tout-Petits. Ces conditions résultent de règles cliniques qui ont été formulées dans les travaux de MM. Léon Bernard et Robert Debré.

Œuvre du Placement familial des Tout-Petits. — L'œuvre du Placement familial des Tout-Petits, créée le 21 août 1920, pour continuer et parfaire l'action prophylactique commencée à la crèche Landouzy, eonfie les nourrissons sains, âgés de 0 à 2 ans, à des familles saines de campagnards.

L'œuvre a constitué, en Sologne, des centres d'élevage. Les nourrissons n'y peuvent être admis que sur décision de MM. L. Bernard ou Debré. Leur recrutement se fait par certaines Maternités, par la Crèche de Laennec, par l'Office public d'hygiène sociale de la Seine.

Tels sont les rouages de l'organisation de préservation de la tuberculose pour la première enfance créée par le Professeur Léon Bernard.

II. — Crèche Landouzy.

Préservation de la première enfance contre la tuberculose. — La préservation de la première enfance, instituée par le Professeur Léon Bernard dans son service, comprend deux branches d'activité : la prophylaxie anténatale, dont le fonctionnement repose sur une consultation de femmes enceintes et des connexions avec des maternités ; la prophylaxie post-natale, qui s'appuie sur une consultation de nourrissons à la crèche ; l'une et l'autre s'achevant dans les centres du Placement des Tout-Petits.

Consultation de femmes enceintes. — Quelques maternités, principalement celle de Baudelocque, dirigée par le Professeur Couvelaire, coopèrent avec la consultation de la Clinique : toute femme enceinte suspecte ou atteinte de tuberculose, dépistée dans une de ces maternités, est adressée à la consultation des femmes enceintes.

De même, si une femme tuberculeuse est prise en charge par la Clinique et qu'elle soit en état de gestation, elle est immédiatement adressée à une maternité affiliée. Ainsi seront surveillées et conseillées, pendant toute la durée de la grossesse, la femme enceinte reconnue tuberculeuse aussi bien que la femme tuberculeuse reconnue enceinte. La liaison entre la maternité et la clinique est établie par les assistantes sociales. Les maternités affiliées ont organisé des services spéciaux, où l'isolement strict et rigoureux du nourrisson est réalisé dès la naissance. Ce nouveau-né, n'ayant jamais été en contact avec la tuberculose, est considéré comme sain après visite médicale, et envoyé dans les centres de l'œuvre du Placement familial des Tout-Petits.

Consultation de nourrissons. — La consultation des nourrissons a pour objet de fixer le diagnostic et le pronostic des enfants en contact avec des parents tuberculeux et de prendre à leur égard les décisions convenables. Au cas où cela n'est pas possible d'emblée, les enfants sont admis à la Crèche Landouzy.

La Crèche Landouzy. — Les enfants reçus à la Crèche Landouzy proviennent de la consultation des nourrissons

III. — Le Dispensaire Léon Bourgeois.

Ses rôles multiples. — Le Dispensaire Léon Bourgeois est un organisme d'une constitution assez spéciale. Tout d'abord, deux médecins sont à sa tête, ayant mêmes attributions : le Professeur L. Bernard et le Docteur Rist. Puis le Dispensaire a un rôle multiple : d'assistance, de préservation, de triage. Il est, tout à la fois, une consultation hospitalière spécialisée, un dispensaire d'hygiène sociale proprement dit, un des centres de triage pour l'envoi des tuberculeux dans les hôpitaux ou les établissements de cure.

a) Créé par l'Assistance Publique, ce Dispensaire est, par définition, une œuvre d'assistance étendant son action à un secteur étendu de Paris.

Chaque chef de service a le laboratoire du Dispensaire à sa disposition. Ce laboratoire effectue toutes les analyses de crachats. En outre, chaque chef de service peut utiliser une consultation d'oto-rhino-laryngologie installée dans une salle spéciale. A côté du dossier médical, l'Administration, à son tour, va constituer le dossier administratif. Ce sera le travail du visiteur-chef et des trois visiteuses spécialisées du Dispensaire Léon Bourgeois.

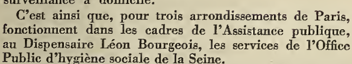
b) Ce que le Dispensaire Léon Bourgeois ne pouvait réaliser, l'Office public d'hygiène sociale de la Seine l'a accompli en appliquant la formule Calmette dans les dispensaires d'hygiène sociale et de préservation antituberculeuse qu'il a institués dans les divers arrondissements de Paris. Dans les Ier, IIe et VIIe arrondissements,

il n'a pas procédé à des créations nouvelles, mais il a utilisé les locaux du Dispensaire Léon Bourgeois, permettant ainsi à ce dernier de joindre à son œuvre d'assistance, étendue à quatorze arrondissements, une organisation prophylactique limitée à trois d'entre eux, l'Office se chargeant des autres arrondissements par ses propres dispensaires. Si donc, un malade du Ier, IIe ou VIIe arrondissement se présente pour la première fois au Dispensaire Léon Bourgeois, il est inscrit, comme les autres, sur les registres du Dispensaire, mais il est soumis à des règlements différents. On l'adresse, en effet, aux services d'hygiène sociale de ces arrondissements qui fonctionnent dans le Dispensaire même, et l'action sociale se déroule comme dans tous les dispensaires, grâce à l'infirmière visiteuse qui l'inscrit sur le registre d'entrants, constitue son dossier social et exerce la surveillance à domicile.



Photo Regis Lebrun.

A la consultation, les résultats de l'examen sont soigneusement enregistrés.



C'est ainsi que, pour trois arrondissements de Paris, fonctionnent dans les cadres de l'Assistance publique, au Dispensaire Léon Bourgeois, les services de l'Office Public d'hygiène sociale de la Seine.

c) Quant au troisième rôle, il comprend la sélection et le recrutement des malades (enfants et adultes) en vue de leur envoi en préventorium, en sanatorium, ou à l'hôpital-sanatorium de Brévannes.

d) Actuellement, c'est dans les locaux du Dispensaire Léon Bourgeois que se font les traitements ambulatoires, pneumo-thorax artificiel, aurothérapie, antigénothérapie. C'est là aussi que se font les expertises de réforme et encore les consultations destinées à la préservation de la première enfance dont nous avons parlé.

Enfin, le Professeur Léon Bernard y a installé un service de vaccination anti-tuberculeuse par le B. C. G.

IV. — Laboratoires.

La Clinique possède 3 Laboratoires :

1 Laboratoire de Bactériologie.
1 Laboratoire d'Anatomie pathologique.
1 Laboratoire de Chimie.

Ces trois Laboratoires servent aux investigations inhérentes aux soins des malades ainsi qu'à la recherche scientifique.

Personnel médical. — La Clinique est dirigée par le titulaire de la Chaire, le Professeur Léon Bernard ; il est secondé par les Chefs de Clinique, les Assistants du Dispensaire et de la Crèche Landouzy, des Assistants adjoints pour la cure du pneumo-thorax, des Assistants étrangers et bénévoles, un Interne et 13 Externes ; enfin trois Chefs de Laboratoire complètent le personnel médical.

Un spécialiste laryngologiste, un chirurgien de l'hôpital et le chef de service d'électro-radiologie de l'hôpital prennent part au travail de la Clinique.

Enseignement. — L'enseignement donné à la Clinique de la Tuberculose est dirigé par le Professeur avec le concours du Docteur Rist, chef du second service du quartier des tuberculeux, et la collaboration de ses chefs de clinique et assistants ainsi que d'autres phtisiologues prenant part aux cours spéciaux.

Il est divisé en trois catégories :

1°. — L'*enseignement élémentaire* destiné aux étudiants en Médecine, comprenant des leçons de séméiologie et de thérapeutique et composé d'exercices au lit du malade sous la direction des Chefs de Clinique, de présentations de malades, et de leçons par le Professeur (cours élémentaire).

2°. — Des *enseignements complémentaires* pour des médecins désireux de se perfectionner dans la connaissance de la phtisiologie. Avec le concours du Docteur Rist, il est donné des séries de leçons à objectifs variés, visant soit la clinique ou la thérapeutique, soit l'anatomie pathologique ou la bactériologie, soit les activités sociales (cours de perfectionnement).

3°. — Enfin un *enseignement spécial* consacré à la préparation des médecins spécialistes de dispensaires et sanatoriums. Celui-ci comprend, sous les auspices du Comité national de défense contre la tuberculose, deux cours annuels. L'un, conforme à la tradition des cours agréés par ce Comité et dirigé par Rist, est d'une durée de quatre semaines et composé de leçons, travaux pratiques et visites ; l'autre, innové par la Clinique, porte sur trois mois et est divisé en deux parties ; la première d'une durée de quatre semaines est faite de 40 leçons et travaux pratiques, la seconde est composée de stages dans des dispensaires de l'Office public d'hygiène sociale pendant six semaines, et dans des sanatoriums de cette même administration pendant deux semaines (*cours spécial*).

Beaucoup de médecins français et étrangers fréquentent la Clinique de Laennec, où ils trouvent un enseignement phtisiologique complet.

Ainsi, grâce à la libéralité du Conseil Général de la Seine, l'enseignement méthodique de la tuberculose a été officiellement institué à la Faculté de Médecine.

Dr. Jean Perrier.



AU ONZIÈME SALON DES MÉDECINS



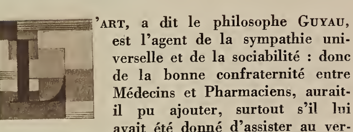
Par le DOCTEUR P. RABIER

Cette « Route du Phare à Varengeville », de Mme Mathieu-Pierre Weil, est toute lumière et couleur.

Prise sur le vif, cette vue de la Seine, avec le Pont de la Monnaie, est l'œuvre du Docteur Jean Hallé.



Photos Regis Lebrun.



L'art, a dit le philosophe Guyau, est l'agent de la sympathie universelle et de la sociabilité : donc de la bonne confraternité entre Médecins et Pharmaciens, aurait-il pu ajouter, surtout s'il lui avait été donné d'assister au vernissage de leur XIe salon, auquel présida le très aimable Président du Sénat, M. Doumer, qui a voulu en cette circonstance manifester ainsi l'estime en laquelle il tient le corps médical, pour l'avoir vu à l'œuvre et apprécié alors qu'il était gouverneur général de l'Indo-Chine.

Malgré cela, quelques-uns vont encore s'étonnant, certains même se scandalisant, que le médecin fasse de l'art. A la vérité il serait facile de leur faire remarquer que tout le monde fait peu ou prou de la médecine. Sans compter que si la médecine est une science, dans son étude, elle est un art dans ses applications. Cette parenté de l'art et de la science a, au reste, été admirablement définie par notre grand Trousseau affirmant : « Toute science touche à l'art, tout art a son côté scientifique : le pire savant est celui qui n'est pas artiste, le pire artiste celui qui n'est jamais savant. » Et puis, le médecin ne possède-t-il pas, grâce à sa science des formes, au sentiment de la nature parmi laquelle la plupart vivent, le tout renforcé du sens qu'il a des responsabilités et de la pudeur qu'il éprouve pour tout ce qu'il fait, de sérieuses aptitudes: si bien qu'on peut, en art, lui reprocher tout au plus son inexpérience, laquelle est, à la rigueur, excusable, mais jamais, par contre, cette mauvaise foi qui autorise les pires audaces.

Voyons-les donc à l'œuvre. Pour cela procédons selon les divisions de l'art, en donnant la préséance aux Dames. Ainsi il nous a été donné de remarquer: en peinture, de Mme Mathieu-Pierre Weil, une *Route du Phare à Varengeville*, toute lumière et couleurs ; de Mlle Auvergniot, des *Bluets* séduisants; de Mlle Busquet, une *Négresse au Perroquet* savoureuse ; de Mlle Christophe, un vibrant *Paysage d'Arbois ;* de Mme Gallien-Berthon, un *Portrait du Dr B... ;* de Mme Kacheperoff-Macaigne, un *Paysage* au beau ciel; de Mme Lagut, *Tendresse*, composition méditée, heureuse ; de Mlle Lévy-Engelmann et de Mme Routchine-Vitry, d'exquises *Miniatures ;* de Mme Lily Pech, des *Fleurs* aux tons ardents ; de Mme Thoinot, des *Souvenirs de Tahiti* chauds et fins. Nous ont également retenu les œuvres de Mesdames : Amatchi, Berthelot, Blanchard, Bovier-Lapierre, Brignon, Casalis, Castex, Cheymol, Dupuis, Drouin, Everart, Franquelin, Guibert, Lefèvre, Lévy-Blum, Loguinoff, Mérot, Persakis, Saint-Paul, Sattonnet, Schneider, Spinnewyn-Lonjumeau, Taine, Wallet, Zicca, Gadaud, Gugelot, Chauvelot-Lebesgue, Nidert, Raoult.

« Les Sables d'Olonne », par le Docteur H. Bouvrie.



« Les Gerbes », paysage champêtre du Docteur J. Oberthür.



En ce qui regarde nos confrères nous citerons : de M. Boyer, une fraîche *Vue des Martigues ;* de M. Charnaux, un vibrant *Coucher de soleil ;* de M. Dabout, un *Automne* médité ; de M. Fétel, un *Concarneau* lumineux ; de M. Hallé, une vue de *La Seine à la Monnaie*, prise sur le vif; de M. Janet, un *Pont sur le Loing*, d'une large facture ; de M. La Marche, *Heure pleine au Nord-Sud*, débordante de vie et de mouvement ; de M. Livet, plusieurs beaux *Portraits* dont celui du Dr Rabier ; de M. Mahu, une *Rade de Toulon*, bien observée; de M. Salas-Girardier, une *Vue d'église*, d'un coloris précieux et habile ; de M. Wilborts, *Mer nacrée à Antibes*, d'un art suggestif. Et, parmi les aquarellistes, bon nombre de nos confrères cultivent aussi cet art tout de finesse et de sensibilité que volontiers on croit le seul apanage de la femme: de M. Bouvrie, *les Sables-d'Olonne*, aux tons justes et fins; de M. Escat, un *Coin de jardin*, d'une charmante intimité ; de M. Grimbert, une *Porte Barachande à Uzerche*, d'un précieux effet décoratif ; de M. Marcel Labbé, deux *Vues d'Orion* dans les Basses-Pyrénées, d'un métier solide autant qu'habile ; de M. Malherbe, un *Coin du Loiret*, d'un beau sentiment; de M. Mauchant, une *Etude de dos*, d'une savoureuse matière; de M. Métayer, un *Vautour fauve* bien traduit; de M. Oberthur, *Les Gerbes*, notations précises autant que précieuses; de M. Rendu, les *Alyscamps d'Arles*, d'un beau sentiment; de M. Thomas, des *Vues du Loir*, d'une jolie sérénité; de M. Martial, un *Coucher de soleil* sur la terrasse de Saint-Cloud, d'un heureux effet décoratif; de M. Templier enfin, une *Forêt de Rambouillet*, chantante.

Méritent non moins d'être cités pour la valeur de leurs œuvres: MM. Barbié, Bertin, Bonenfant, Burdin, Cabon, de Casaban, Chavanon, Coutelle, Darget, Dekester, Duchesne, Granier, Guilmoto, Heitz Jaugeon, Kolb, Le Bec, Le Gendre, Lorentz, Margain, Pasquier,

QUENAY, RAGONNET, RAINGEARD, RAYMONDAUD, SIMONOT, THIL, TURPAULT, ZOUITEN, FRAIKIN, GURLIE, JACQUEMIN, LAPEYRE, MALVEZIN, RALEA, RAPHEL.

A la gravure et dessins, dans le domaine du noir, dont le TITIEN disait, non sans raison, que c'est la plus belle couleur, nous citerons de Mlle CHAUVOIS, « *Finisterræ* »; de M. ANTOINE, ma *Filleule et son poupon*, litho d'un métier solide; de M. CAUSSADE, des *Joueurs de boules*, pris sur le vif; de M. CHOQUET, le *Puits de Gien;* de M. DE HÉRAIN, un transfuge de la médecine consacré, une puissante eau-forte, le *Dissident ;* de M. FERRAND, une *Rue Ferrou* pittoresque ; de M. LIVET, de bonnes *Etudes de chats;* de M. MARCEL, des *Silhouettes médicales ;* de M. MORISOT, d'excellents *Profils de stomatologistes;* de M. CHARVET, un animalier, un *Cheval* bien campé ; de M. ROLLET, enfin, une *Ile Saint-Louis*, bois original plein de qualités qui le désignent comme devant devenir un de nos meilleurs illustrateurs.



Photo Regis Lebrun.

" La Porte Barachande à Uzerche" qui s'ouvre sur une ruelle tortueuse est d'un précieux effet décoratif. Tableau du Professeur Grimbert.

Pour moins largement représentée, la sculpture, vu les difficultés que présente souvent sa pratique pour nos confrères, n'en mérite pas moins notre applaudissement. C'est ainsi que ce nous est un plaisir de citer de Mme MÉROT, une jolie *Tête d'enfant ;* de Mlle NISSIM, une belle *Tête de vieillard ;* de Mme SIDLER, un charmant *Buste de jeune fille;* de M. BLANCHARD, un *Combat de bœuf et de taureau* d'un juste mouvement; de M. DE HÉRAIN, une expressive médaille du Docteur Delagénière ; de M. HAYEM, une belle *Médaille de M. F.* ; de M. JACQUEMIN, une *Silhouette d'infirmière visiteuse* amusante ; de M. MARTEL, un excellent *Buste du Dr Briau ;* de M. SABOURAUD, un maître en cet art, un très beau *Buste* et deux jolies *Statuettes ;* de M. VILLANDRE, un *Saint Vincent-de-Paul* et un *Chat* dormant, qui par leur impeccable exécution témoignent de l'ampleur de son art. Enfin, du grand sculpteur BOURDELLE, la *Médaille du Dr Léopold Lévi*, la seule qu'il ait faite et en laquelle on ne pouvait qu'admirer la puissance d'art et de vie de cet immortel artiste.

Bien que dits mineurs, et combien à tort, les arts décoratifs étaient agréablement représentés : la céramique, par la curieuse et très artistique *collection d'assiettes* peintes de Mme DODART DES LOGES et par les précieuses *reliures* de Mesdames : BLANCHARD, CHUCHE, MOINEAU, PAVIE et RAOULT. La collection d'*ex libris* médicaux du Dr OLIVIER s'y ajoutait heureusement.

Enfin, les humoristes s'en étant plus particulièrement pris à la médecine et aux médecins, ayant été heureusement invités à exposer, les médecins artistes étant les premiers à rire de leurs flèches spirituelles, en vertu de cet aphorisme que si l'art n'adoucit pas toujours les mœurs, il demeure encore le meilleur terrain d'entente, quatre d'entre eux, et non des moindres, avaient répondu à cet appel : M. BARRÈRE, avec une précieuse collection de *Profils de confrères*, pris sur le vif pendant la guerre, sous le feu des schrapnels et au son de l'artillerie ; M. JONAS, avec un *Argan*, un *Fleurant*, une petite *Louison*, traduits délicatement de Molière ; M. LÉANDRE, avec une *Opération de l'appendicite*, où le chirurgien est postérieurement très avantagé ; M. VILLA, avec plusieurs notations légères, charmantes et badines du plus pur XVIIIe.

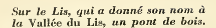
Ainsi il en fut de ce XIe salon des Médecins dont le succès va croissant chaque année. Attendu, il est, en effet, pour tous ceux qui y participent, la consécration d'heures de délassement, d'heures heureuses, venant compenser celles fatigantes, dures et si souvent tristes de notre profession. Il est l'extériorisation de la petite flamme d'art, du besoin d'illusion qui nous aide tous à supporter la vie, car l'art, comme le voulait avec raison A. France, est, comme l'amour, chez beaucoup, un sentiment.

Dr PAUL RABIER.



Photo Regis Lebrun.

Une chaude vision de la Côte d'Azur nous est donnée par cette "Mer nacrée à Antibes" du Docteur A. Wilborts. Au fond, l'on aperçoit le port avec ses maisons claires, et le pin tortueux complète l'évocation.




Luchon, ville des eaux courantes, des grands arbres apaisants.


Sur le Lis, qui a donné son nom à la Vallée du Lis, un pont de bois.


Le jardin public et sa verdure. Au loin : le port de Vénasque.


L'une des belles cascades qui sont les voix de la montagne.

BAGNÈRES DE LUCHON

FAITES « blinder vos muqueuses contre les retours offensifs hivernaux », ainsi s'exprime le guide confraternel. Suivons-le ! Il va nous conduire dans l'antre brumeux et moite du *vaporarium*. Humez, Messieurs, humez, à pleins poumons l'H^2S qui vous remémorera les joies juvéniles du P. C. N. Et puis, comme un ex-voto de votre gratitude, suspendez à la voûte de la Naïade le morose souvenir de vos incommodités... angines, coryzas et laryngites.

Et si, d'aventure, vous avez eu jadis un brin de voix, osez, dès le seuil du sanctuaire, osez essayer votre *ut* de poitrine. On se précipitera, on vous fera taire « rapport aux avalanches ». La Maladetta n'est pas loin, vous savez, et nous sommes dans le Midi.

Auriez-vous, ami (dites! nous sommes entre médecins!), connu quelque vieille gonococcie.. voire — hélas! — le Σ? Voilà votre station!

Je ne vous souhaite rien de tout cela, remarquez !..., ni l'asthme, ni le rhumatisme chronique, que jugule Luchon, la Soufrée.

Mais si, par hasard, *vous l'avez*, partez sans retard !

Vous commencerez par vous asseoir, avec des plaintes, sur le banc du Guignol. Dix jours après, je vous vois, une ligne à la main, taquinant, sur le bord du Gave, la truite qui moucheronne. Et, en fin de cure...


Près de Luchon : le lac d'Oo, aux noires profondeurs d'eau glacée.

Arch. phot. du T. C. F.

Mais, ma parole, n'est-ce pas vous que j'aperçois, là-haut, là-haut, à la lisière des glaciers et jusqu'aux dents armé, tel Castibelza, l'homme à la carabine ? Vous vous aplatissez soudain, parmi la neige, vieux cacochyme miraculé, et votre œil farouche cherche dans la mire de votre hammerless, le poitrail de velours d'un isard aux cornes élancées.

Allons ! Je vois bien que vous reviendrez, cet hiver !

Je vous accueillerai à la gare, et vous me tendrez les mains, avec effusion.

Vous exhiberez crânement des knickerbockers de la meilleure coupe et, nu-tête, vous porterez haut votre calvitie.

Et quand, avec votre malle, bourrée d'étonnants sweaters et de cache-nez sensationnels, l'employé vous remettra une paire de skis, tout flambant neufs, vous aurez, à mon adresse, un coup d'œil sans modestie.

Je ne broncherai pas. J'ai l'habitude !

La ville aux soixante sources n'est-elle pas le tremplin d'où l'ancien malade, requinqué, reminéralisé, s'élance, d'un jarret athlétique, à la conquête de Superbagnères et de ses pistes immaculées ?

Dr R. DE MARCONNAY.


La montagne, autour de Luchon, avec ses glaciers. Le Lac Glacé.

Arch. phot. du T. C. F.



Avignon, le Rhône et la ville. Photo J.-E. Auclair-Melot.

TERRE DE PROVENCE

LA MAISON DANS LE PAYSAGE



Par GABRIEL HANOTAUX, de l'Académie Française.



DANS les temps très anciens où la crête des Alpes, par un craquement millénaire de la croûte terrestre, se souleva entraînant à sa suite un immense morceau de la planète, une prodigieuse avalanche calcaire se précipita sur le flanc de la montagne arrachée au sol primitif et revêtit, comme un manteau somptueux, toutes les pentes dévalant jusqu'à la mer : et ces pentes sont notre belle Provence !

Sans doute, l'homme préhistorique assista à la catastrophe qui s'accomplit à l'âge où le quaternaire affleurait sur le tertiaire : deux légendes, du moins, semblent l'attester, et elles subsistent comme un souvenir de l'épouvante provoquée par le cataclysme.

A Cannes, on vénérait, il y a cent ans, et peut-être vénère-t-on encore, le sommet central de l'Estérel, qui, existant avant le soulèvement des Alpes, avait probablement servi de refuge aux populations terrifiées ; et, à Roquebrune-Cap-Martin, un autre récit légendaire raconte que les habitants de la vallée, voyant le troupeau des roches se ruer, au-dessus de leur tête, dans une galopade menaçant de tout écraser, s'étaient mis en prières : un geste miraculeux de la Divinité glissa devant la roche une simple plante d'hysope qui arrêta la chute. La roche brune (*rocca bruna*) est restée, depuis, suspendue au-dessus de la plaine et du rivage épargnés. Cette légende se rapporte, évidemment, à un fait qui ne peut être qu'un arrachement suivi d'un éboulement catastrophique. Et c'est, précisément, l'aspect que présente à nos yeux, sur

toute la contrée, l'immense vêture calcaire où s'agglomèrent les schistes et les granits dont se compose le sol fertile et rocailleux de la chaude Provence.

Une fois la surface consolidée — et pendant combien de siècles le tassement se prolongea-t-il? — le mur des Alpes dauphinoises et provençales, face à la mer, offrit à la pauvre humanité, enfin rassurée, un abri et un séjour sans pareil : sur le ciel bleu, la ligne pure des montagnes (si bien nommée *Alpe* ou la blanche : *Alba*), se détache et elle regarde, à ses pieds, sur la mer bleue, la frange blanche de l'écume murmurant sans cesse, à l'élément liquide, son ironique : « Tu n'iras pas plus loin ! »

Dans ce coin de terre, devenu si doux, on se reprit à vivre. Les tribus des hommes qui habitaient la côte ne nous sont pas inconnues : aux *Roches rouges*, près de Menton, sous des éboulis de la montagne, des peuplades ont prolongé leur séjour : elles habitaient dans des grottes près du rivage, et on a retrouvé les squelettes superposés de familles entières. C'est « l'homme de Menton » : négroïde dont la taille adulte mesurait plus de deux mètres, dont l'angle facial, déjà affiné, indique une mentalité supérieure à celle de l'homme du Néanderthal et du Cro-Magnon, mais dont les tibias énormes révèlent la force musculaire et, sans doute, cette aptitude sportive qui permettait à ces « pieds légers » de prendre le gibier à la course.

On a des raisons de penser que ces tribus s'adonnaient déjà aux travaux de l'agriculture : car, d'une part, on peut

Ce petit port provençal doit son nom de Lavandou aux collines qui l'environnent, toutes tapissées de lavande sauvage.



Arch. phot. du T. C. F.

En Camargue, là où s'achève la plaine dénudée, au bord du vaste étang, les gardians à cheval rassemblent la manade.



Photo Saint-Marc Jaffard. *(Reproduction interdite.)*

En Arles, l'allée des Alyscamps, à l'ombre douce des arbres, garde le souvenir des grands morts de jadis.

A Aix, la Cathédrale Saint-Sauveur possède ce cloître roman.



Photo J.-E. Auclair-Melot.

voir encore, dans la région de San Dal Masso, en territoire italien, un extraordinaire assemblage de gravures rupestres, incisées sur le rocher nu, et qui représentent le travail de la charrue à une hauteur d'environ 2.000 mètres, ce qui suppose un climat tout différent de celui qui existe actuellement à cette même hauteur; et, d'autre part, on retrouve, dans les vallées, des souches et même quelques rares survivances d'oliviers très anciens alignés avec art et dont la plantation régulière remonte sans doute à un grand nombre de siècles.

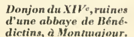
L'homme avait donc, déjà, une attache réelle au sol ; il le cultivait, il le *civilisait.* Déjà, il n'était plus l'agile chasseur de la première période ; il avait franchi *l'étape* que décrit Lucrèce : « Les hommes faisaient leur nourriture des glands tombés des chênes ; ils ne savaient pas se servir pour se vêtir de la dépouille des animaux sauvages ; ils habitaient les forêts et les cavités des montagnes ; ils abritaient sous les broussailles leurs membres crasseux ; leurs mains et leurs pieds étaient d'une vigueur admirable »...

Le premier nom qui fut donné à ces peuples, ou à leurs descendants, ou à leurs conquérants s'est transmis jusqu'à nos jours : ce sont les « Ligures ». Au cours de la longue histoire européenne, ils se cantonnèrent dans les anfractuosités du rivage et dans les replis de la montagne ; ils y habitent encore ; leur langue, le « ligure », mère des langues latines, de l'étrusque, du latin, du provençal, se survit sous forme de patois local. La population elle-même présente un caractère à part. Indomptable, elle a gardé, séculairement, son indépendance et elle ne s'est donnée qu'à ceux qu'elle aime : la Provence française jusqu'à Menton a fait, spontanément, un don de soi-même, sans cesse renouvelé, à la France. La légende, ici, parle encore; elle peint cette race comme une race d'artistes, attachés jusqu'à la mort par les liens de la fidélité et de l'amitié : « Le premier roi des Ligures fut Cycnus, ami de Phaéton. Lorsque celui-ci périt sur les bords de l'Eridan en prétendant conduire le char du soleil, Cycnus ne put se consoler ; il exprima sa douleur en un chant si prolongé et si émouvant qu'Apollon le prit en pitié et il le changea en cygne — le cygne noir qui passe, en jetant du haut des cieux, sur le rivage, des cris perçants. Ainsi, le premier des Ligures paya, en mourant, un tribut à l'art et à l'amitié. »

L'âge de la civilisation et de l'Histoire commence:

Dans le creux de la baie, au pied du coteau de verdure, les maisons claires de Port-Cros se dispersent.

Photo Jiès.



Donjon du XIVe, ruines d'une abbaye de Bénédictins, à Montmajour.



Photo J.-E. Auclair-Melot.

dans les replis du puissant manteau calcaire qui forme la terre accidentée où le soleil et le mistral alternent leurs jeux, vécut une race semblable au pays lui-même, solide, souple, ardente, aventureuse, et, pourtant, attachée à ce coin du sol où elle revient toujours. Vigoureuse, tenace et pleine de fantaisie, elle reste telle que Madame de Sévigné a décrit, un jour, la province elle-même : « L'air du pays, dit-elle, subtilise toute chose » ; et, de ce ton chaleureux qui convient si bien à un tel portrait : « Que vous êtes excessifs en Provence ; tout est extrême, vos chaleurs, vos sereins, vos bises, vos pluies hors de saison, vos tonnerres en automne : il n'y a rien de doux ni de tempéré. Vos rivières sont débordées, vos champs noyés et abîmés ; votre Durance a quasi le diable au corps. » Et, enfin, car il faut finir : « M. le coadjuteur (le cardinal de Retz) fit bien valoir la beauté de la Provence, et comme tout y est vif, et passant, et brillant à cause de ces vaisseaux et de ces galères, et de ceux qui vont et qui viennent d'Italie. »

C'est « la gueuse parfumée ». Assise sur le rivage, les pieds dans l'eau, elle assistera, le dos tourné, au passage de toutes les civilisations. La Phénicie, la Grèce, Rome, les Gaulois, les Wisigoths, les armées de Charlemagne, de Boucicaut, celles de François Ier et celles de Charles-Quint, les soldats des deux Napoléon, et mille autres, ont suivi ses chemins rocailleux et ont mêlé les sangs des deux Gaules : la Gaule cisalpine qui a fait largesse à Rome du génie de Virgile et la Gaule transalpine qui a offert à la Révolution le génie de Mirabeau.

Tous les arts et toutes les splendeurs s'épanouirent sur cette côte depuis le jour où Auguste eut élevé, au dernier contre-fort des Alpes, le phare de la Turbie, et depuis le jour où la chrétienté, ayant pris pied aux Iles de Lérins et à la Sainte-Baume, eut construit, à Arles, le chef-d'œuvre, père de tant de chefs-d'œuvre, Saint-Trophime.

Mais l'homme de la montagne gardait son indépendance et Rome reconnaissait elle-même qu'elle n'était maîtresse que des routes de la plaine. Tandis que la côte s'illustrait des blanches architectures classiques, les coins reculés restaient fidèles à la forme primitive du logement, arraché au calcaire de la montagne. Subissant les styles successifs, jamais la race ne s'y asservit : à chacun d'eux, elle prenait quelque détail ; mais, dans l'ensemble, son propre style et son goût restèrent immuables ; et c'est ainsi qu'on a vu survivre, jusqu'à nos jours, un type d'ha-

bitation à la fois rustique et fantaisiste, fils du sol, admirablement adapté à la vie locale et se mariant délicieusement à ces arbres toujours verts, à ces arbustes aux fruits d'or, oliviers, citronniers, orangers et cyprès. C'est la villa provençale, « la maison dans le paysage ».

Regardez la, sous son toit de tuiles creuses, avec ses murailles peintes de mille couleurs, avec sa galerie supérieure, fille du grenier à fourrage, avec ses portes cochères en plein cintre pour le passage des hautes voitures de foin, avec ses balcons de bois ouvragé ou de fer forgé, avec ses proportions élégantes et modestes, avec son faune qui sourit ou sa douce madone tendant les mains, avec son verger dévalant par terrasses en gradins, avec, autour de la demeure familiale, le jardin d'enfants surélevé et protégeant la vie intime, abritée par le pli de la colline, contre les neiges, contre la bourrasque, contre les caprices de la nature ! Telle fut, pendant des siècles, la « maison provençale », telle vous la retrouverez aujourd'hui, pourvu que vous sachiez la découvrir, la comprendre et l'aimer. Que ce type subsistant inspire donc toujours les habitants de cette côte heureuse, soit sédentaires et fils de la tradition, soit étrangers ou nomades, accourus pour demander, au plus beau pays du monde, la santé, le repos et la douceur de vivre.

Aimez « le coteau cisalpin » ; cherchez-y quelque coin ombreux et fleuri, et arrêtez-vous au seuil du « mas provençal ». Surtout, ne le défigurez ni par l'affreux style munichois, ni par le faux florentin, ni par le baroque « style moderne ! » Souvenez-vous de Cycnus et de tant d'histoires aux belles lignes qui flottent dans l'atmosphère. En acceptant l'exemple et la maison des aïeux, vous aurez réalisé le vœu du poète :

La maison tout entière est à l'abri du pin,
Et le chaume du toit couvre à peine un étage.
. . . .
Va, tu sais maintenant que Gallus est un sage.

GABRIEL HANOTAUX,
de l'Académie Française.



De Saint-Honorat, une vue sur Sainte-Marguerite : les deux îles de Lérins.

L'Ile d'Or, face aux côtes du Var, qui a donné son nom au livre de Mistral.

La baie et la ville de Saint-Tropez, encadrées d'arbres, ici vues de la citadelle.

Photo Auclair-Melot.

Photos Jiès.



VILLULA



A Roquebrune-Cap Martin, la villa de M. G. Hanotaux, baptisée "Villula", en souvenir du beau sonnet de Heredia.

Oui, c'est au vieux Gallus qu'appartient l'héritage
Que tu vois au penchant du coteau cisalpin;
La maison tout entière est à l'abri du pin,
Et le chaume du toit couvre à peine un étage.

Il suffit pour qu'un hôte avec lui le partage,
Il a sa vigne, un four à cuire plus d'un pain,
Et dans son potager foisonne le lupin.
C'est peu? Gallus n'a pas désiré davantage.

Son bois donne un fagot ou deux tous les hivers,
Et de l'ombre, l'été, sous les feuillages verts;
A l'automne on y prend quelque grive au passage.

C'est là que, satisfait de son destin borné,
Gallus finit de vivre où jadis il est né.
Va, tu sais à présent que Gallus est un sage.

MAISONS DE PROVENCE

AUTREFOIS

Il y a sur le coteau telle maison basse, au fronton aigu, couverte de tuiles rondes, maçonnée de cailloux, installée sur le réservoir où l'eau de la source se garde fraîche, signalée par un cyprès, ou ombragée par un olivier, entourée d'un carré de vignes et qui a traversé les siècles, telle que l'a connue Virgile ». (1)

La voyez-vous, sur le coteau, comme je la vois, la maison basse ? La tuile rouge et ronde dessine un beau feston, au bord du toit. Comme une visière sur un visage, l'auvent est rabattu sur les deux grands yeux vides du grenier, où séchait à tous vents, jadis, l'odorante provende. Etroite et rare est la fenêtre. Et la porte charretière, béante de tout son plein cintre si vigoureusement romain, attend, en vain, le chariot grinçant qui plus jamais ne rentrera, dans le soir sonore.

C'est la maison du Ligure. Elle a la beauté fruste de son habitant, hôte immémorial de « cette profonde et douce terre ». C'est la maison de celui qui, depuis sa montagne, regarde, sans ciller, la fête de la Côte. « Il en a vu bien d'autres ! »

La façade Ouest d'un pavillon de chasse du XVIe siècle, à Valabre.

(1) Gabriel Hanotaux, de l'Académie Française : *La Provence Niçoise*. Grand in-4°. Hachette 1927.



Le même pavillon de chasse dans son cadre d'arbres. Son double perron a un air de bienvenue discrète. Peut-être se souvient-il du pas furtif de mainte amoureuse de jadis.

Photos J.-E. Auclair-Melot.

AUJOURD'HUI

Surpris, puis charmés, nos architectes se sont arrêtés devant l'émouvant témoignage d'un si lointain passé. Le ferme et pur folklore de la terre de Provence les a inspirés. Et, les yeux fixés sur l'Ancêtre, ils se sont mis à l'œuvre.

Nous allons voir, si vous voulez, comment l'un des meilleurs d'entre eux, M. Siclis, a su broder sur le canevas millénaire. Faisons le tour de ces maisons provençales... Couvrez-vous, par exemple ! Le soleil est vif, ici ! Allons (ce sera plus sûr !) de l'ombre d'un olivier à celle d'un cyprès. Et puis, réfugiés sous le frissonnement sans fin du premier ou blottis dans la quenouille noire. que, sur le sable blond, couche le second, regardons !... N'écrasez pas les anémones, dites ! Elles sont si jolies !.. Regardons !... Sentez-vous les roses, tant de roses ! Regardons bien et, pour mieux voir, entendons, dans l'herbe chaude, le crissement des sèches cigales, millénaires, elles aussi, et là-bas, derrière nous, éternelle...

La mer qui se lamente en pleurant les sirènes.

MAXIME LANVOL.



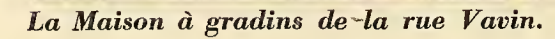
A Sainte-Maxime, villa de René Darde, spécialiste de la maison provençale.



L'on remarque, à Beauvallon, cette délicieuse villa fleurie de Siclis, qui sait accueillir le soleil qu'il faut pour être gaie, et offrir cependant d'ombreuses et fraîches retraites.

LES GRANDS ARCHITECTES

HENRI SAUVAGE



La Maison à gradins de la rue Vavin.



Les Villes, absorbant la substance des campagnes, capturant peu à peu les derniers hommes libres, poussent toujours plus loin leurs « tentacules ». Et l'Architecte, à première vue leur complice, s'efforce en réalité de réparer leurs méfaits.

Bien mieux, l'on peut voir en lui un ouvrier essentiel de civilisation. Si rien n'était laissé au hasard dans la construction ou le développement des cités, si une cité sans défaut pouvait être bâtie, l'aspiration générale au bonheur serait pour une large part satisfaite et l'Architecte apparaîtrait sans doute comme le plus utile serviteur de la paix sociale.

N'est-ce pas de lui que l'urbanisme attend ses lois ? Or, l'urbanisme, c'est l'ordre et la clarté, la rue large, aérée, lumineuse, l'arbre et la pelouse, la maison baignée et pénétrée d'allégresse, c'est même, par nécessaire harmonie, le « petit lit blanc » cher à Mme Adolphe Brisson et à M. Léon Bailby... Et ce serait, en outre, dans une ville industrielle, l'usine fleurie.

Que l'on ne se récrie pas ! Un grand chef d'industrie, particulièrement bien connu des lecteurs de cette Revue, fait en ce moment construire une telle usine, dont il a médité le plan avec, pour ainsi dire, un parti-pris de souriant optimisme. Et il semble impossible que quelque chose de ce sourire ne subsiste pas dans l'édifice. Car il sera environné d'un grand jardin où foisonneront, pour l'anoblissant repos des travailleurs, les fleurs en buissons, en gerbes, en perpétuel feu de joie...

Mais revenons à notre propos précis qui est l'Architecte.

Nous avons vu chez lui, dans sa blanche et brillante maison de la rue Vavin, l'un des maîtres-constructeurs de notre époque, M. Henri Sauvage.

Nous ne décrirons pas cette habitation à gradins, qui est, d'étage en étage, comme un appel de plus en plus fervent à la lumière. Elle a fait sensation il y a près de vingt ans : en 1912. Mais l'on ne sait pas assez l'influence qu'elle a exercée à l'étranger, et jusqu'au delà des mers. De l'aveu même de grands architectes New-Yorkais, c'est de la maison de la rue Vavin qu'ils se sont inspirés pour faire succéder aux buildings primitifs, énormes cubes sans élégance, en somme sans pensée, ces immenses tours que l'on voit aujourd'hui, à Manhattan, s'amincir de la base au sommet, par successives terrasses en retrait (1) et prendre souvent une noblesse, on est tenté d'écrire une spiritualité de cathédrales.

Henri Sauvage, cependant, ne tire pas orgueil d'avoir en cette occasion — et en quelques autres — innové.

« Peut-être, dit-il simplement, aurai-je servi de trait d'union entre la tradition et l'avant-garde. »

(1) Voir *New-York*, par le Docteur Debat.

De fait, tout en demeurant classique par l'équilibre, l'espèce de sérénité de ses constructions, il est de la race des créateurs.

Son projet d'avenue de la Porte-Maillot à Saint-Germain-en-Laye, voie grandiose qui s'évase dans le sens de la hauteur, pour mieux inviter les ondes lumineuses à s'y précipiter, voilà déjà une « invention » de qualité. Elle satisfait à la fois, pleinement, le sens esthétique et la raison.

« D'ailleurs, ajoute-t-il, les seuls progrès de la science obligent à aller de l'avant. C'est elle qui transforme les méthodes, si elle ne découvre pas de matériaux inédits; — le ciment armé, lui-même, les Romains l'ont très probablement connu. »

Et pour sa part, Henri Sauvage, bien de notre époque où l'industrie est reine, n'hésite pas à faire, du chantier, une usine. Pour accomplir, par exemple, ce tour de force : sans interrompre un seul instant la vente au rez-de-chaussée d'un grand magasin de la rive droite, sans pouvoir travailler la nuit ni apporter de matériaux en dehors de certaines heures fixes, il fallait construire onze étages d'acier, de ciment et de marbre, dont deux en sous-sol. Ce fut fait en trois mois par Henri Sauvage, en collaboration avec Frantz Jourdain. Les calculs préliminaires avaient été, l'on s'en doute, précis. Mais pour les matérialiser, l'Architecte ne pouvait se contenter des procédés habituels.

Il installa donc des machines, notamment des palans électriques — l'usine ! — capables de saisir et de poser à la place voulue, au millimètre près, la poutre, le bloc ou le revêtement...

Maintenant, faut-il croire Henri Sauvage, lorsqu'il déclare laisser à d'autres — pour lesquels il

La maison des champs d'Henri Sauvage est toute simplicité, ampleur et confort.



exprime, à l'occasion, l'admiration la plus sincèrement confraternelle — le prestige d'être en pointe d'avant-garde ?

« L'on assure, dit-il, qu'il n'y a plus d'espaces libres dans Paris. J'en connais un cependant : le cimetière Montparnasse, 100.000 mètres carrés, valant 200 millions ! »

Devions-nous entendre que notre interlocuteur souhaitait le déplacement de la cité des morts ? Non. Au-dessus d'elle, à dix mètres de haut, il construirait un nouveau sol de ciment armé, à travers lequel de vastes « oculi », ménagés au sommet de coupoles paraboliques, verseraient l'air et la lumière qu'il faut aux pieuses fleurs du souvenir. Les verdures d'un parc recouvriraient ce sol et au centre s'élèverait une colossale pyramide de vingt étages dont les habitants, au nombre de six mille environ répartis sur 115.000 mètres carrés d'appartements, *n'auraient aucune vue sur la nécropole...*

L'on devine les objections. Mais, à y regarder de près, ne sont-elles pas superficielles ? Beaucoup de Parisiens, sans y songer, habitent au-dessus des catacombes ou bien, en bordure de cimetières actuels, ils ont des tombes pour tout proche horizon. Ici, les vivants sont séparés des morts par quelques mètres, là par quelques siècles... L'aloi du projet peut-il donc dépendre d'un peu de temps ou d'espace ?

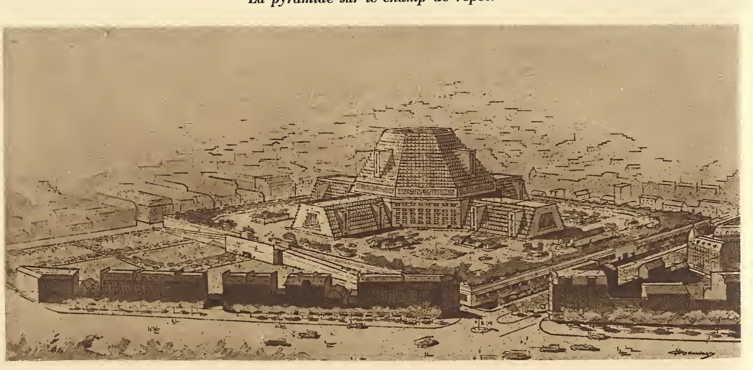
Et si une idée de cette envergure se présente sous un aspect en quelque sorte dramatique, doit-on oublier qu'il est *aussi* un drame des vivants : celui des sans-logis ?

Ainsi, en tout cas, achève de se camper, dans sa tranquille audace, une figure de bâtisseur moderne.

Henri Hérault.



Le chantier-usine qui permit de construire onze étages en trois mois.
La pyramide sur le champ de repos.





LE GARDE-CHASSE

PAR LUC DURTAIN



En vain chaque être se croit-il le centre du monde. Au regard de chaque homme, le plus minime objet de la zone qui lui est contiguë peut obstruer l'horizon. Il faut se lever, aller voir par delà l'obstacle. Qui refuse, qui ferme les yeux, ne manque guère, dans ces volontaires ténèbres, d'entendre, une fois au moins, l'appel suprême :

— Ecoute, puisque tu n'as pas voulu regarder. Tu dois consentir à ton indispensable richesse. Esprit, obéis ou meurs !

●

Peut-être le nom de Pierre Despinais vous dit-il quelque chose ? Vous avez pu le lire, dans bien des ports, vers les confins de la zone des ship-chandlers, des bars et des docks : il élève ses lettres colossales au-dessus de murs et de palissades de belle longueur. Vous rappelez-vous maintenant ? Le grand importateur de bois du Nord. Cet homme, aujourd'hui, n'a pas seulement le mérite de ses initiatives commerciales, mais une hardie collection de peinture moderne, des amis choisis et une vie savamment diverse.

Au moment où s'ouvre cette histoire, Pierre Despinais était un jeune homme falot, frais émoulu du bachot et de la caserne, que la coïncidence de deux ou trois décès avait fait entrer en possession d'un assez joli nombre de billets de mille et d'un château dans la forêt de N..., en Argonne. Soupers, courses, baccara : en deux ans, il avait mangé la somme. Il allait vendre la demeure : un conseil de guerre tenu avec Arlette de Valdagne et Toto, sous la présidence d'une manucure, ayant décidé que mieux vaut le moindre logis à Paris qu'une ruineuse masure en province.

— Je suis las d'avoir ces murailles sur les bras, assurait notre Pierre aux maigres épaules, sans avoir jamais vu sa propriété.

Pourtant, au moment d'accepter les trois cent mille francs que lui offrait, après de savantes tergiversations, le notaire de N..., il voulut vérifier la valeur de ce domaine dont il allait se défaire. C'était là sa première initiative depuis l'héritage. Un prétexte aussi pour changer d'air : son train de vie avait fini par l'effrayer, l'écœurer. La prudence ne sert-elle pas de racine aux frondaisons des moralités préliminaires, et l'ennui de fondation à l'édifice de la Haute Morale ?

●

Le château de Hesdanges est un noble reste du dix-septième siècle. Un large rectangle, imposé à une ondulation de terrain ; les fenêtres en arrière dominent un bassin octogonal et les premiers sapins de la forêt ; la façade est décorée d'emblèmes alternativement guerriers

et pacifiques. Entre deux files de nymphes verdies, le pavage d'une avenue descend à la route départementale.

Hesdanges se trouve à trois cents kilomètres de Paris : cela fait bien des cahots pour l'automobile la mieux suspendue, et pas mal de virages. Aussi Pierre, dont les précédentes nuits avaient été assez agitées, se trouvait-il lassé de ce trajet en arrivant, à la tombée d'une froide nuit d'avril, au pavillon du garde, qui précède l'Avenue des Nymphes. Le haut portail de ferronnerie était ouvert à deux battants. Comme l'auto virait, l'ombre d'une femme se précipita, tandis qu'à la façade bleuie du pavillon des têtes blondes éclaircissaient les vitres.

— Hé là, on n'entre pas ! Ça suffit que vous écrasiez les gens sur les routes.

Pierre, rudement, se fit connaître et demanda les clés. Il entendait loger dans son château dès le soir même. Inutile d'aller lui ouvrir : il saurait bien entrer chez lui tout seul. Mais où donc était le garde : n'avait-il pas reçu le télégramme ? L'homme était allé attendre à la gare. Il n'y avait rien de prêt au château : ni feu, ni repas, ni lit.

— On avait pensé que Monsieur descendrait en ville.

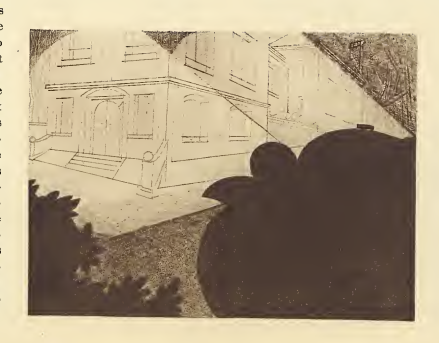
Pierre, avec assez de pénétration, crut distinguer, dans le médiocre zèle de cet accueil, une consigne donnée par le notaire, et se renfrogna davantage encore.

Là-dessus, arriva une carriole qui, quelques minutes auparavant, obstinée à garder le milieu de la route devant l'automobile, venait de provoquer les jurons du chauffeur et les apostrophes du jeune homme. Un individu descendit, carapacé de cuir, tête basse ; le front fait de gros replis parallèles aux arcades sourcilières ; sous ses yeux protubérants, il avançait, comme des antennes, de longues moustaches. L'homme déplaçait les membres si gauchement que l'on songeait à chercher les « autres pattes ». On eût dit un énorme insecte.

C'était le garde.

Prévenu contre lui, et, d'ailleurs, habitué aux façons obséquieuses de la valetaille, Pierre vit de l'insolence dans cette rusticité. La colère en pétillant lui montait à la tête et, comme le champagne à trois heures du matin, lui fit lâcher des propos saugrenus : « Ce pays de brutes le dégoûtait ! Il ferait raser forêts et château, bâtir une scierie à la place. »

Le forestier écoutait ce blême Parisien. Tout allait donc être détruit dans ces lieux où il vivait depuis quarante ans ? L'homme sentait vaciller le monde, ses antennes tremblaient. Une riposte amena une altercation et la femme se rapprocha de son homme, hargneuse, tandis que les fils aînés venaient faire front, comme des marcassins derrière la laie. Pierre,



en reculant, signifia au garde son renvoi immédiat. Et l'auto démarra, s'éloigna ainsi qu'un météore ; il semblait qu'elle eût passé non point devant ce pavillon, mais au travers en ravageant tout.

Le château s'incorporait à l'immense nuit. La lumière des phares n'arrachait à l'obscurité que des fragments de façade, et n'en acquérait de nouveaux qu'en laissant retomber les premiers: creux ou reliefs, mascarons, feuillages sculptés, fenêtres à grilles. La porte ne céda qu'après vingt essais de clés. Le chauffeur, par grand hasard, avait une lanterne de secours. Ce fut à cette étroite clarté que le nouveau châtelain visita les majestueuses enfilades de pièces, ainsi qu'autant de paysages inconnus. Les meubles, aussi mal éveillés par le pinceau de lumière que les feuillages nocturnes le sont par des phares, ignoraient ce passant ; les personnages des tapisseries regardaient au delà de lui. Pierre mâcha sans appétit quelques conserves dans une salle hostile et glaciale. Il eût bien voulu s'en aller coucher à l'Hôtel de Hesdanges, comme il avait autorisé le chauffeur à le faire : la bourgade n'est qu'à un demi-kilomètre du château. Mais ne s'était-il pas donné sa parole de rester là ?

Il y avait déjà, dans l'habitué des bars de nuit, un homme qui n'aimait pas à reculer.

Les corridors étaient terriblement larges : le Parisien crut chercher un gîte en plein air lorsqu'il gagna sa chambre. Juste sous le plancher de celle-ci, se trouvait une sorte de jardin d'hiver, provisoire abri de l'automobile. Il écouta le chauffeur rentrer la voiture. Mais les pas de l'homme s'effacèrent brusquement à l'angle de la façade, et Pierre subit comme des contraintes deux libertés dont il avait perdu l'usage : la solitude, le silence.

Il connut alors que, de tous les dons de la civilisation, les plus indispensables à l'âme qu'il s'était faite étaient la promiscuité et le bruit.

Retrouvant l'instinct défiant du sauvage, il scruta le lieu auquel il allait livrer son sommeil. Cette chambre, si différente du vertigineux recoin qui l'avait emporté pendant une demi-journée, lui semblait vraiment modifier ses regards. C'était une vaste pièce à deux hautes fenêtres fortifiées de barreaux : en face de celles-ci, et prenant avec leurs cadres presque autant de place au mur, deux personnages d'outre-tombe, mentons défendus par de grands faux-cols. Entre ces ancêtres, le lit, sur un socle, comme un autel. Aux deux côtés de la pièce, symétriquement, une lourde armoire et une commode qui paraissaient rivées aux lambris avaient, par leur

situation exactement médiane, quelque chose de dogmatique. Pierre longtemps différa de se coucher... Sous le couvre-lit, point de draps : découverte qui jeta le châtelain en une rage à laquelle succéda une hilarité d'enfant. L'aventure devenait réjouissante ! Il se roula, demi-vêtu, dans une couverture, éteignit la lanterne.

Il avait dormi deux ou trois heures, lorsqu'il s'éveilla, avec le sentiment qu'un bruit anormal venait de se produire.

Il ne sut d'abord où il se trouvait, ni dans quel accoutrement il était empêtré, mais cette impression de vide que, même dans l'obscurité, donnent les grandes pièces, et les souffles profonds de la forêt environnante lui rappelèrent son voyage. Il observait avec inquiétude la totale noirceur, cette ténèbre presque personnelle à laquelle se mélange le corps disparu, lorsqu'il entendit à plusieurs reprises et de loin — distance extérieure ou profondeur intime, il ne l'eût pu dire — le bruit même qui l'avait tiré du sommeil : un double petit heurt sec, qui ressemblait à deux secondes arrachées au tic-tac d'une montre. Sans doute quelque insecte frappeur. Ce son à peine perceptible s'imposait au vaste silence. Il parut, à l'anxiété du jeune homme, chargé d'un avis suprême, et concerté comme le déclic d'un double syllogisme.

Or, comme il se tenait le dos arqué, les yeux grands, les oreilles évasées par l'attention, voici que, dans cette attente, il discerna (et cela, c'était différent du premier bruit) un contact discret et retenu, puis un autre... On marchait, il ne savait où, dans la profondeur de cette obscurité qui pénétrait sa face. Pierre n'était point lâche, mais l'âme ressent en soi la pointe du péril, quand elle ne le distingue nulle part. Il se fût hardiment défendu au fracas de sa porte forcée : ces frôlements le paralysèrent.

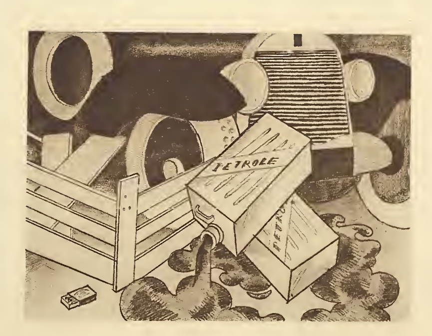
Un temps imprécis s'écoula. Plus rien que les plaintes errantes des arbres.

Malgré l'évidence, Pierre peu à peu se rassurait : il se fût rendormi, si de nouveaux tic-tac ne l'eussent tenu au guet. Mais voici qu'il se fit d'autres pas, des pas plus francs, des pas de criminel qui s'habitue. Ils n'étaient point immédiatement voisins, ils ne venaient même point de la chambre. Pierre pensa au jardin d'hiver. Ce devait être là... Puis plusieurs incontestables remûments d'objets. Puis le bruit d'un liquide que l'on verse.

Pierre bondit sur le plancher :

— Qui va là ?

— La lumière de la lanterne, l'apparition précise des meubles et des murs changèrent la situation. Le Parisien se vêtit à la hâte et, en guise d'arme, décrocha du trousseau la maîtresse clé : l'ombre énorme de celle-ci, balancée par la lumière qu'il portait, le précédait aux murs du corridor et de l'escalier.



Dès qu'il eut passé la porte du local, il lui vint à la face une froide rafale, qui sentait le pétrole. La porte était ouverte à deux battants sur la nuit solitaire : des éclaboussures d'essence miroitaient aux parois ; un bidon, renversé sur le siège, achevait de se vider dans la voiture. Tentative d'incendie. Pierre, immédiatement, songea au garde-chasse congédié.

Après avoir assujetti la barre des vantaux, il remonta, plein d'étonnement et de fureur. Comme il mettait le visage à la croisée, il faillit se heurter aux barreaux de fer : l'ouverture était grillée. Et, il le revit en un éclair, toutes les fenêtres de cette aile où l'incendie l'aurait cerné eussent été pareillement infranchissables. Ses oreilles bourdonnèrent, sa tête tourna, il se retint des deux mains à la paroi. Puis, quand reparut l'idée de l'épouvantable mort à laquelle il avait échappé de si près, il se précipita de pièce en pièce, fouillant les coins, repérant les sorties.

Qui ? Lui ? — et il s'arrêta pour tâter ses membres et écouter battre son cœur — il aurait été brûlé vif ? Il fut assailli par un horrible souvenir d'enfance : deux rats, dans une cage de fer, sur un feu de copeaux, léchés par les flammes, et tournant avec des cris aigus. Dans cette prison de pierre aux ouvertures barrées, il aurait rôdé de même façon...

Les jambes fauchées, il s'était assis sans le savoir. Il regarda autour de lui : il se trouvait dans un fauteuil de la bibliothèque, pièce assez confortable pour qu'elle le semblât encore, malgré le froid, la poussière et l'étrange éclairage de la lanterne. La lumière tombait sur le portrait du grand-oncle qui l'avait fait son héritier.

Fut-ce la pénétration de ce regard ? Fut-ce le pouvoir des livres qui remplissaient la pénombre et, peut-être, replaçaient au collège le jeune homme ? Fut-ce plutôt le lointain recul que la Mort donne rien que d'un contact ?

Pour la première fois, Pierre se vit lui-même tel qu'il était, et, certes, fort sot et petit garçon : la ruine, l'ennui, et il se l'avoua, tant de stupides servitudes !...

Des heures passèrent. Il songeait toujours... Il commençait à apercevoir une large pièce de ce tissu de la vie à deux ou trois dessins auquel il s'était jusqu'alors borné. La jeunesse est prompte. Son avenir, qu'il prit bientôt pour le présent, gravissait de projets en projets un piédestal d'où enfin lui parut toute naturelle et même salutaire la tentative du pauvre diable. N'était-

ce pas cet homme qui lui avait éveillé l'esprit : ne lui devait-il point autant qu'à la bestiole dont le double appel sec et léger avait d'abord ouvert les paupières du dormeur ?

Le lendemain, lucide et merveilleuse matinée ! Pierre, ayant longtemps erré dans le domaine, décidait de le conserver. Garder cette demeure dont la silhouette le suivait d'arbre en arbre, la haute attache des pendantes ramures, les passages aigus du vent clair, le regard spécial du soleil à tout ce morceau de sol terrestre. Puis il s'en venait au garde-chasse qui, terrifié, roulait les yeux comme un insecte capturé. Les doigts dans les boucles de l'un des moutards, le regard dans les yeux du forestier — oui, c'était déjà Despinais ! — il narrait lentement la tentative incendiaire de la nuit. Puis, tenant toujours cette face dans son regard, il annonçait au garde que, malgré les fautes de son accueil et de sa surveillance, il avait décidé de ne point se priver de ses services. Des bégaiements de reconnaissance qui allèrent au cœur de Pierre furent le premier signe du repentant et total dévouement de cet homme. L'après-midi, il éconduisit le notaire désappointé. Trois jours plus tard, après un échange de dépêches, la voiture repartait à vide, vendue à un ami de Paris ; Arlette recevait un chèque et une lettre d'adieu.

Pierre s'était souvenu d'un parent du Havre, « Bois et Charpentes » : il l'alla voir, en obtint un emploi et, le mois suivant, était envoyé en Norvège.

●

Ce ne fut pas durant son séjour en Scandinavie, ni durant le voyage d'affaires et d'études qui, deux années, le conduisit ensuite autour du globe, mais lors d'un déplacement à Londres, sept ou huit ans plus tard, que Pierre repassa de la façon la plus nette l'événement nocturne qui avait inopinément changé sa vie. Depuis longtemps avaient disparu l'inquiet viveur dont une heure dissipa le cauchemar, et le backfish curieux, importun et méditatif qui lui succéda. Pierre Despinais venait de créer son affaire personnelle sur des bases heureusement définies. Sa figure concertée d'homme d'affaires, de voyage et de sport se dessinait déjà.

Après signature d'un assez gros contrat avec l'une de ces agences allemandes posées au confluent des forces britanniques, près de la Tamise, comme, sur une veine, une sangsue, il passait la soirée chez le directeur, à Nottinghill.

Le salon témoignait du goût prussien. Déjà vaste, la rareté des meubles l'agrandissait encore ; un piano à queue supportait une allégorie de bronze, colossale et tourmentée ; point de tapis, mais trois peaux de tigre ; aux murs, des eaux-fortes et des dessins élégamment stylisés, mais affadis par le voisinage de médiocres bibelots. Dans cet ambitieux décor, le directeur recevait avec bonhomie — avec *Gemüthlichkeit* — en famille ; une femme épaisse, déférente et souriante, deux filles, qui offraient ce charmant ensemble de savoir, de grâce et de douceur que l'on voit souvent aux jeunes Allemandes avant que le mariage ne les confine dans les soucis domestiques, et un jeune garçon assez mal venu, chez lequel apparaissait le type poméranien du père qui le couvait fréquemment du regard. On n'entendait point, par l'ouverture du bow-window, ces rumeurs qui s'exhalent des villes concentrées : elles se perdent dans l'immeusité de Londres. Seulement quelques bruits venant des maisons voisines, et, au lustre, le frémissement souterrain du « Tube ».

Pendant l'un des tranquilles silences qui s'établissaient sans honte dans le salon germanique, Pierre vint se pencher sur l'épaule du jeune garçon qui feuilletait un album d'Histoire Naturelle.

— Tiens ! voilà mon garde-chasse de Hesdanges ! C'est extraordinaire comme, avec ses yeux ronds, ses antennes qui paraissent des moustaches, son corps épais et la couleur même de ses pattes guêtrées, cet insecte lui ressemble !

Il riait à francs éclats.

— Mais ce n'est pas un garde-chasse, c'est un coléoptère serricorne, *Anobium pertinax*, fit le petit Poméranien scandalisé, en désignant l'épigraphe à son père.

Le Français était pris en flagrant délit de légèreté et d'ignorance. L'Allemand observa doucement :

— Vous pourriez connaître cet insecte, cher Monsieur : il a quelque rapport avec le bois dont vous êtes grand acheteur et manipulateur, car il se loge dans les charpentes. La nuit, il fait avec ses élytres, je crois, un petit bruit sec semblable à un avertissement, à un appel (ici, il frappa deux fois de l'ongle le couvercle du piano). On l'appelle, dans votre pays, l'Horloge de la Mort. Vous avez dû quelquefois l'entendre dans de vieilles demeures.

Luc Durtain.





Photo G.-L. Manuel.

A Saint-Cloud, un coin du jardin de M. Ch. Weiss. Joncs, nénuphars, saules pleureurs, foisonnement digne d'un paysage tropical, apparent désordre qui est un effet de l'art.

JARDINS

Par le DOCTEUR FERNAND VALLON

JARDINS de légende, ceux d'Ecbatane et ceux de Babylone, « suspendus » (quelle rumeur magnifique faisait ce mot dans ma tête d'enfant !), ceux des Hespérides, proie d'Hercule, ceux du Walhalla, dont Fréia, la déesse jardinière, cultivait les pommes d'or, nourriture des dieux.

Jardins conventuels où s'égouttent les cloches avec la rosée, sur les âmes et les fleurs. Leur journée vécue, elles penchent, lasses et fragiles, parmi les épouvantements de la nuit et l'obscure et diffuse tentation du Malin.

Jardins de Fra Angelico, adorable calligraphie des roses du cœur et des lys de la chair, jardins de délices où la Divinité est à l'âme une friandise.

Jardins humains, ceux de Le Nôtre et de Louis XIV, à la française, nets comme une épure, « ordre et raison », comme le génie de Descartes. Jardins romantiques — préfaces du cimetière.

Farouches escarpements, rochers postiches et le rêve des eaux dormantes et les pleurs du saule et la bénédiction des buis funéraires...

Mes chers amis, quand je mourrai,
Plantez un saule au cimetière...

...les petites têtes de singe, si tristes, des pensées et l'éternel regret des immortelles. O jardin 1830, ridicule et charmant, comme sous son verre bombé un tableau de cheveux, c'est dans tes détours que Madame Joseph Prud'homme a tant bercé son « vague à l'âme ». C'est sous tes ombrages dramatiques qu'elle s'appliquait à la transparence et qu'elle rêvait d'amours princières et malheureuses, en brodant des pantoufles à son époux.

Jardins de Giverny, où, hier encore, palette au poing parmi le beau fouillis impressionniste, régnait Claude Monet, dieu floral dans sa barbe fleurie.

Jardins, tous vous êtes de l'histoire. Pour l'écrire, l'homme ne s'est pas contenté de son sang. Il a signé, aussi, avec des fleurs. En passant — si vite ! — à travers les siècles, les générations ont pris le temps d'émarger au grand Livre de la Nature.

Alors, ce que nous distinguons d'incertain dans la vasque de marbre rose, au fond de l'allée des boulingrins pyramidaux, ce qui coule sur les cailloux brillants, avec le murmure du ruisseau bucolique, ce qui se reflète parmi les dieux de plomb, sur le tain verdi du bassin, c'est l'image fugitive des morts, de ceux qui ont inventé le jardin et dont le bienfait des fleurs ayant aidé la vie, a consolé la mort. Car le jardin limite et apaise nos horizons. C'est une frontière entre nous et l'infini, et la sécurité de son inaltérable sourire nous garde de l'effroi.

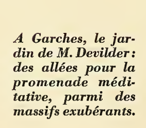
Et puisque nous sommes, paraît-il, des rois, des dieux — des dieux éphémères, des rois chétifs — vos fleurs, jardins somptueux, nous sont une cour et dans la brise du soir, jardins fervents, des encensoirs.



Photos G.-L. Manuel.

A Saint-Cloud, le jardin de M. Stern : une œuvre toute de claire ordonnance et de prenante harmonie.





A Garches, le jardin de M. Devilder : des allées pour la promenade méditative, parmi des massifs exubérants.

Peinture, statuaire, architecture, ô jardins, n'êtes-vous pas l'égal de tout cela, vous qui êtes à la sensibilité humaine un moyen d'expression ?

Chaque jour, plus étroitement enchaînés à la machine et plus affamés de vous, dont, marâtres, nous sèvrent « les villes tentaculaires », nous savons mieux votre prix, nous savons mieux vous voir et vous respirer et nous vous approchons plus près, tout près de notre cœur et de nos sens.

Car, riche comme la palette du père Monet, sensuel et fou comme un vers de Verlaine, voici qu'est advenu le Jardin Moderne.

Mais abordons l'un de ceux qui ont su tailler à notre mesure le crayon de Lenôtre. J'ai nommé l'excellent « architecte-paysagiste » André Redont.

Laissez-moi lui parler :

« Nous sommes, Monsieur, vos humbles serviteurs. Nous guiderez-vous, moyennant, parmi vos jardins ? Déjà, nous semble-t-il, nous admirons l'ordre secret de leur désordre, respectueuse imitation de l'inimitable manière du Bon Dieu. »

Le talent de ce jeune homme est au-dessus de ma petite impertinence. Il a dédaigné ma sotte antiphrase. Et sa bonne volonté allait nous emmener à Saint-Cloud, colline adorable et heureusement méconnue, quand il songea à nous compter, à vous compter, chers lecteurs d'*Art et Médecine*. Supputant alors la quantité prodigieuse d'autocars qu'il faudrait mobiliser pour transporter cette armée, craignant que cette foule ne gâtât son œuvre, il a pris le parti de nous la montrer ici...

D[r] FERNAND VALLON.

N. D. L. R. — Nous apprenons que la Commission nommée par le Comité France-Amérique a fait au docteur Fernand Vallon, l'honneur de « désigner » son beau livre : *Au Louvre avec Delacroix*, dans la catégorie : Poésie et Beaux-Arts.

Que notre collaborateur veuille bien trouver ici nos plus vives félicitations pour cette « désignation » dont on sait la grande portée sur le public des Deux Mondes.



Photos G.-L. Manuel.

A Garches, chez le général Brutinel : terrasse dominant le jardin et d'où l'on découvre un admirable paysage.

Un autre aspect du jardin de M. Stern : un cadre de pierre, orné de fleurs, dessine une clairière géométrique.



EN Y METTANT LES FORMES...

PAR ANDRÉ THÉRIVE



Je m'honore de connaître un conseiller d'ambassade qui représente à Paris une nation amie et alliée, et que ses fonctions amènent à faire ce que nous faisons si mal nous-mêmes, notre propagande. Il m'a dit récemment:

— Quand un de mes compatriotes débarque ici, je l'avertis de bien des choses. Je le préviens que les Français sont hospitaliers, gentils et charmants, mais que si l'un d'eux l'appelle « Cher ami » cela équivaudra à peu près à « Monsieur l'inconnu ». Chez vous, en principe, tout le monde est amis, camarades, copains; il y en a tant qu'ils ne peuvent pas toujours se reconnaître dans la rue ni se nommer dans les salons... Voilà ce qu'il faut rabâcher aux étrangers, sans quoi ils se frapperaient... et ils iraient ensuite répétant que vous êtes un peuple de farceurs et de sauteurs... ».

Que c'est donc vrai ! les seules amitiés durables sont celles qui ressemblent le moins à des familiarités. Cherchez bien autour de vous. Vous suivez de l'adolescence à la mort des gens à qui vous n'avez jamais dit *tu !* et qui comptent dans votre vie plus que des frères. Dieu merci, c'est la grande tradition, celle du dix-septième siècle où les solitaires de Port-Royal ne s'appelèrent jamais que Monsieur quand ils bêchaient ensemble sur les plants de carottes, au fond de la vallée de Chevreuse. La coutume classique a bien subi quelques atteintes ; la vie de collège et de régiment a créé presque autant d'amis intimes que la Révolution ; mais il y avait des ci-devant en carmagnole, et il y a des indifférents avec qui l'on a beaucoup trinqué.

Vous savez que le bon Auguste Comte (dont on peut discuter s'il fut aliéné, mais dont on avoue qu'il fut amoureux) allait périodiquement faire ses dévotions positivistes sur la tombe de Clotilde de Vaux, sa Béatrice. Il lui rendait compte de tous ses actes et des mouvements de son vieux cœur fidèle ; il lui apprenait, à ce fantôme, ce qu'il advenait du culte de l'humanité et de la génération scientifique. Il fondait en larmes, il tombait à genoux... Et quand il l'avait bien invoquée sous les noms de sainte patronne, d'ange et de vierge-mère des mortels, il l'appelait encore « mon éminente collègue » ce qui, pour un professeur, est le comble de la passion.

Tout de même, les charretiers après avoir invectivé contre un chauffeur en des termes métaphoriques, lyriques, épiques et particulièrement imagés, ne peuvent l'assassiner qu'en lui disant : *imbécile heureux, mal poli* ou quelque autre épithète digne de la Coupole. C'est ce que les rhéteurs de jadis appelaient la litote ou l'adoucissement, figure puissante entre toutes. Il en est de la politesse comme de la haine, de la courtoisie comme de l'amitié : elles s'amortissent par la violence, et le seul ton qui les renforce, c'est le ton neutre, la mi-voix.

Je ne voudrais pas vous faire à ce propos un petit cours d'ethnographie comparée, et opposer l'atticisme français au goût pompeux et fleuri qui sévit chez d'autres peuples. Et pourtant je me souviens d'une remarque que je fis une fois en montagne, bien las et le sac au dos. C'était sur le versant italien du Grand Saint-Bernard, à l'entrée des vallées d'Aoste, où vous savez qu'on était bilingue. Une grande plaque de marbre noir est scellée à un rocher, et divisée en deux inscriptions. L'une dit dans la langue de Stendhal et du Code civil :

A la mémoire de X... Y... et Z..., décédés dans l'avalanche du... tant... Priez pour eux !

L'autre a deux lignes et commence ainsi : (je traduis).

Dans un tourbillon de neige immaculée, l'âpre mort a surpris, etc...

Quant à comparer la puissance émotive que l'une et l'autre peuvent avoir, c'est affaire de tempérament, et d'ailleurs cela dépend de la fatigue de l'alpiniste, des ampoules de ses pieds, beaucoup plus que de sa culture classique... Mais cet exemple me permet de juger froidement l'indignation qu'ont cru devoir marquer nos journalistes quand on a appris récemment que les Etats-Unis avaient décidé de simplifier la politesse diplomatique. On a crié à la sauvagerie et à la brutalité sous prétexte que les diplomates américains devront écrire désormais : *Très sincèrement à vous !* au lieu de : *Je suis, Monsieur, votre obéissant serviteur.* Où est le mal ? Les formules amphigouriques, quand elles sont périmées, sont toujours teintées d'irrespect et d'ironie, absolument comme le garde-à-vous exagéré, les talons qui claquent, sont chez les mauvais soldats le signe d'une attitude anarchique. Un de mes amis disait même « une attitude distante », ce qui est plus scandaleux encore.

Il est bien inutile d'en donner d'autres preuves : cela se sent, et ceux qui ne le sentent pas n'ont pas la susceptibilité délicate. Les financiers de l'ancien Régime, à qui des poètes envoyaient des dédicaces à tout casser, savaient bien ce qu'en valait l'aune. M. de Montoron ne serait rien sans les compliments de Corneille, mais Corneille assurément lui a fait payer cher, en fait de ridicule, sa petite immortalité.

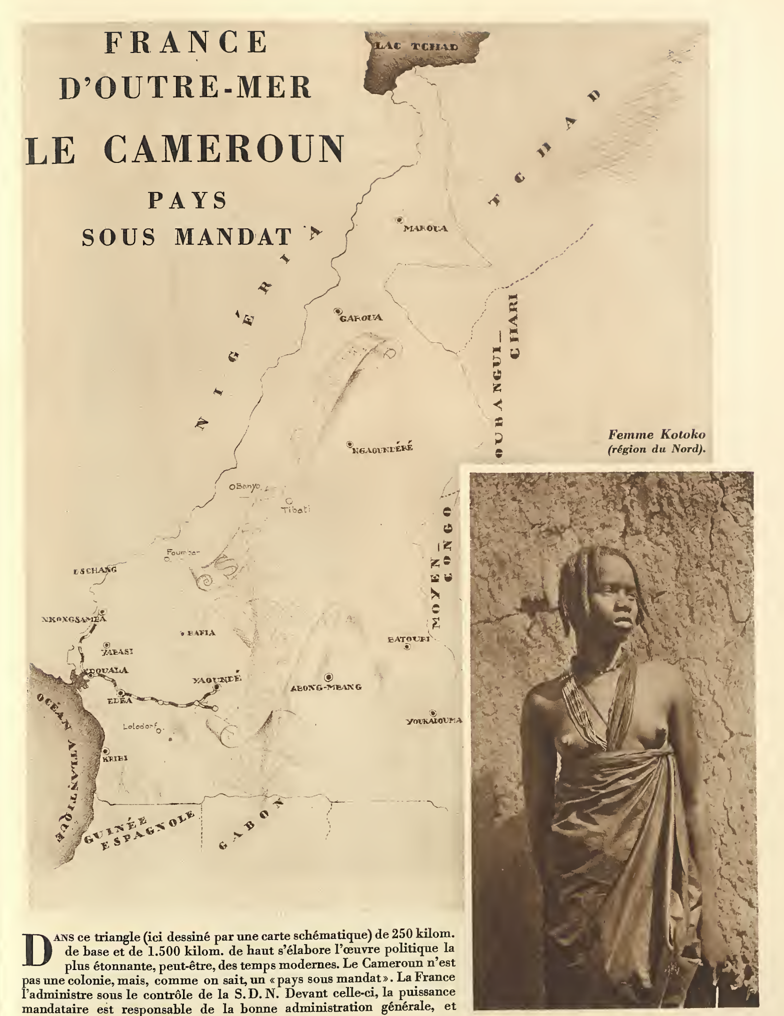
C'est pourquoi, lecteur, j'aimerais mieux prendre congé de vous en vous criant *Salut et Fraternité !* d'un air rogue, que de vous prier de vouloir bien croire à l'assurance des sentiments dévoués et choisis avec lesquels j'ai l'honneur d'être (etc.) Sentez-vous bien la goujaterie de ces *et cœtera... ?*

André Thérive.

FRANCE D'OUTRE-MER

LE CAMEROUN

PAYS SOUS MANDAT



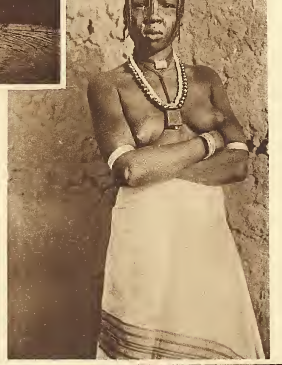
Femme Kotoko (région du Nord).

Dans ce triangle (ici dessiné par une carte schématique) de 250 kilom. de base et de 1.500 kilom. de haut s'élabore l'œuvre politique la plus étonnante, peut-être, des temps modernes. Le Cameroun n'est pas une colonie, mais, comme on sait, un « pays sous mandat ». La France l'administre sous le contrôle de la S. D. N. Devant celle-ci, la puissance mandataire est responsable de la bonne administration générale, et

notamment, du bien-être des indigènes. Régime qui s'inspire d'une idée fort élevée, mais qui n'est pas sans inconvénients, s'il advient que le « contrôle » soit vicié par une insuffisance d'équité. Cela s'est vu à plusieurs reprises, mais chaque fois,



Sur le Logone, non loin du Tchad, une pirogue chargée d'indigènes revient de la pêche.



Femme Kotoko (gris-gris de cuir, joyaux d'argent).



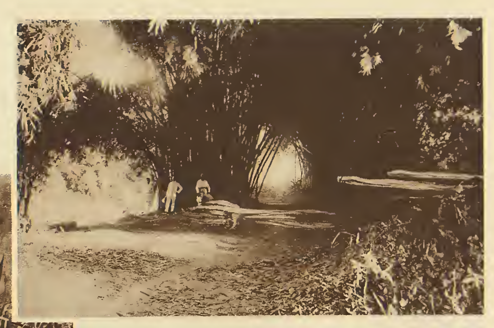
A Foumban, ouest du Cameroun, les cases des femmes du Sultan forment un véritable village.

De petits marchands, à Ngaoundéré, vendent des cannes à sucre, des beignets et des arachides.



Type de Guerrier Cabrais (race de montagnards du Togo, l'autre pays sous mandat).

la France a démontré qu'elle avait noblement rempli sa mission civilisatrice. Pour avoir pu faire cette démonstration, notre pays doit beaucoup de gratitude à son « Commissaire de la République », M. le Gouverneur C. Marchand. R. L.



Le jardin botanique de l'île d'Edea (sud-ouest du Cameroun) dans le fleuve Sanaga.

Une fillette Boulou (race du sud) récolte les épis de riz.

Palmier aux fibres déchiquetées par l'oiseau dit "gendarme" pour en construire son nid.



Jeune femme Foulbé. Les Foulbés sont disséminés dans toute la région Nord en petites principautés.



Chemin dans la forêt équatoriale : 10 millions d'hectares où abondent les bois précieux.

Photos Agence Economique des pays sous mandat.

VOILES DANS LE VENT

Des fleurs tout en blancs pétales, pour la boutonnière de Monsieur Neptune. Il les respire, il leur sourit, jusqu'au moment où, potentat à l'humeur incertaine, il appelle le Vent, son valet : « · Ote ces petites choses ridicules ! » ordonne-t-il avec une souveraine nonchalance.

Alors, la souple goélette n'a plus qu'à filer à tire d'ailes. N'attendez pas qu'elle diminue sa voilure ! Si elle pouvait, car c'est un vaillant petit bateau, elle en rajouterait, pour aller plus vite et mieux narguer.

Ne lui resterait-il de toile que grand comme un mouchoir de poche, l'espiègle le



Photo Wide World.

Photo Rol.





Photo Rol.

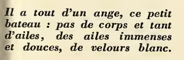
hisserait au nez violacé et à la barbe ruisselante du Vieillard des Mers.

Cependant, parmi la rage écumante du flot, parmi l'assaut des embruns et la sourde menace du ciel d'ardoise, la claire goélette s'assombrit et son penchant tribord prend un petit air de perdition qui nous agite délicieusement, prudents, égoïstes terriens.

« Il est doux, comme chantait le père Lucrèce (ô lointain et jadis aborrhé *De Natura Rerum !*), quand sur la vaste mer, les vents soulèvent les flots, il est doux de regarder, depuis la terre ferme, les terribles périls d'autrui. »

Suave mari magno...





Il a tout d'un ange, ce petit bateau : pas de corps et tant d'ailes, des ailes immenses et douces, de velours blanc.

Photo Rol.

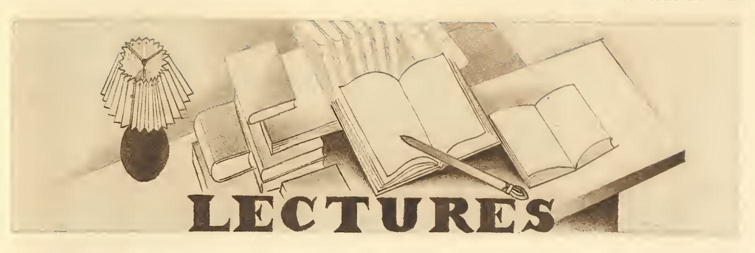


Photo Wide World.

Les boucles d'oreille et la hache du Corsaire, le baquet de son de Nelson et le tonneau de poudre de Jean-Bart, c'est toute la légende de la Marine que, crâne et coquet, très vieille France, nous raconte le petit trois-mâts.

COCHET ET BOROTRA







Luc Durtain est un des nôtres. Il fut longtemps rien que médecin, il est médecin encore, mais de temps en temps il pose le miroir frontal et s'en va par le vaste Monde. D'autres firent ainsi avant lui : ce grand vieil homme qui est mort l'année dernière et qui, au début de sa vie, fut le docteur Clémenceau, et Léon Daudet, et Georges Duhamel, et Henri Ghéon, et Henri Martineau, et Michel Corday et André Couvreur, et le docteur Burnet, de l'Institut Pasteur de Tunis.

Les uns demeurent avant tout des médecins, les autres se contentent d'écrire. Pour Luc Durtain, je crois bien qu'il revient encore, entre deux voyages, à la Médecine.

Poésie, théâtre, nouvelles et romans, livres de voyage, on trouve un peu de tout dans son œuvre, et pour notre part, nous hésitons encore à dire de lui qu'il est d'abord un romancier, ou d'abord un essayiste. Ce qui nous fait hésiter, c'est que si deux ou trois de ses grandes nouvelles, et notamment *Crime à San Francisco*, sont littérairement parfaites, ses livres d'essais, d'ailleurs extraordinairement riches, apparaissent encore un peu comme un magasin de notes, d'aperçus, de réflexions, de documents.

Ce serait pourtant injuste de dire qu'il y manque des conclusions (d'autant plus que j'ai affirmé moi-même le contraire à propos de *L'Autre Europe*), mais de toute évidence, ce sont des conclusions prudentes, et volontairement incertaines. Ce sont des jalons que l'on se réserve plus tard d'utiliser.

On voit ce que je veux dire. En somme, *Conquêtes du Monde* se compose jusqu'à présent de six volumes. Les livres de voyage en comptent trois, celui-ci faisait le quatrième. Mais tout cela étudie quoi ? La France, l'U. R. S. S., les pays de la Baltique, l'Amérique. Et puis tout récemment donc, le monde jaune, dans *Dieux blancs, hommes jaunes*. Et encore ne s'agit-il que de l'Indochine.

Le problème dont Luc Durtain nous propose l'étude est celui-ci. Les Blancs dominent l'Indo-Chine, et l'Inde, et les Indes néerlandaises, et même ils ont failli dominer la Chine politiquement, ils l'ont dominée économiquement. Ils disposent d'une merveilleuse culture, mais en face on en trouvait une autre que, d'abord, les Blancs n'ont pas comprise et qu'ils ont sous-estimée. Culture qui, au surplus, nous pénètre aujourd'hui par le canal du proche Orient. Les Blancs n'ont d'ailleurs pas imposé leur culture aux Extrêmes-Orientaux et notamment aux Jaunes. Ils leur ont imposé quelque chose de tout à fait différent : une civilisation, c'est-à-dire un progrès technique. Or, le progrès technique dont la Machine est l'expression dernière, les Jaunes, jusqu'à ces dernières décades, l'ignoraient, si même ils ne le méprisaient pas. Peut-être, qui sait ? le méprisent-ils encore...

Mais ils savent aujourd'hui tenir la Machine pour un outil qui centuple les forces de l'homme, voire un instrument qui, bien manié, permet la domination sur les choses inertes et aussi sur les hommes. Les Blancs sont devenus esclaves de la Machine. Beaucoup d'entre eux ont même perdu toute notion de culture pour n'être que des civilisés, c'est-à-dire, en dernier ressort, des suractifs, mais dans quel but ? Mais un but assez méprisable, puisqu'ils n'apparaissent plus, aux yeux des derniers sages, que comme des gagneurs d'argent. Les idéaux des Blancs paraissent bien de la sorte sinon s'être effondrés, du moins avoir faibli, tandis que derrière la volonté d'utiliser les inventions techniques des Blancs, les idéaux des Jaunes, si différents des nôtres, et dont nous ne pouvons guère comprendre la nature, paraissent bien s'être maintenus.

Précisons : dans trois cas, le Blanc est simplement intervenu auprès du monde jaune comme conseiller, et comme marchand : au Japon, en Chine, au Siam.

Au contraire, dans quatre autres cas, le Blanc est intervenu auprès du monde jaune ou hindou en conquérant : c'est dans les Indes anglaises, dans les Indes néerlandaises, dans notre Indo-Chine, et aux Philippines. Or, les quatre pays ou groupe de pays sont aujourd'hui déjà très civilisés, et des mouvements d'indépendance s'y dessinent et s'y propagent et augmentent de puissance chaque jour. Cependant, dans ces quatre cas, comme dans les trois premiers, on ne voit pas que l'utilisation de la civilisation blanche ait diminué la culture locale. Tous ces peuples demeurent ce qu'ils étaient, seulement ils sont plus forts, mieux armés et parfois disposés à prendre à leur tour le commandement.

On voit la tragédie dont Luc Durtain, en médecin qu'il est, aborde sans passion l'étude. Car, pas de passion dans ses livres. Ce qu'il voit, il l'exprime. Singapour, ville apparemment anglaise, réellement chinoise, voilà le fait. Formidable développement économique de la Cochinchine, voilà un autre fait. Prédominence en Indo-Chine d'une race intelligente, combative et prolifique : les Annamites qui sont seize millions sur vingt et un. Tout cela exposé avec précision, chaque image cernée d'un trait sûr, si bien que toute une série de planches hardiment coloriées nous est ainsi offerte, planches qui ont pour nous, à la fois, la valeur scientifique de planches anatomiques et la valeur plastique d'admirables tableaux.

Dr Pierre Dominique.





C'est la maladie du jour. Plus exactement c'est l'*affection* à la mode. Il est donc tout naturel de voir une revue comme *Art et Médecine* lui consacrer une rubrique régulière. Car ce cas pathologique intéresse à la fois la Médecine et l'Art !

Nous ne nous proposons pas, ici, de guérir les porteurs de ce bacille. Ils ne nous le pardonneraient pas. L'état d'euphorie dans lequel les maintient leur bienheureuse fièvre est trop plein de charme pour qu'ils acceptent volontiers d'en sortir. Nous chercherons simplement à isoler et à étudier le microbe et nous nous efforcerons d'en assurer la culture rationnelle dans les meilleures conditions psychologiques et scientifiques déterminées par nos travaux personnels de laboratoire.

●

La discophilie est une maladie épidémique. On la contracte en s'approchant imprudemment de certaines boîtes à musique dont le mécanisme met en rotation des comprimés de gomme-laque, des pastilles d'ébonite gravées d'un fin sillon hélicoïdal. Une aiguille d'acier, placée en contact avec la surface de ces plateaux tournants, en fouille délicatement les moindres anfractuosités. On suppose que c'est en respirant les impondérables particules que cette pointe détache du disque en marche que le sujet s'intoxique sans s'en apercevoir.

L'effet de cette intoxication est foudroyant. Instantanément le mal se développe selon une courbe immuable.

En voici les symptômes principaux. Le malade éprouve des troubles profonds de la mémoire, de la vue et de l'ouïe. Ses sensations se transforment radicalement. Hier encore il n'avait que mépris et dédain pour ce qu'il appelait avec dérision un « phono ». Il accablait d'ironies les pauvres diables qui prenaient plaisir à tourner la manivelle de ces modernes orgues de Barbarie et en tiraient des sons nasillards. Il se serait cru déshonoré en accueillant dans sa demeure un de ces instruments criards bons, tout au plus, pour le divertissement dominical de sa concierge.

●

Or, soudain, une amnésie totale se déclare chez le patient. Il ne se souvient plus de ses goûts antérieurs. Il entre dans un « état second » où toutes ses impressions sont modifiées. Il ne dit plus « un phono », il dit respectueusement « mon appareil ». Non seulement il l'introduit dans son *home*, mais il lui donne dans son salon une place d'honneur. Il le soigne, l'astique et le montre avec orgueil à ses visiteurs. Les sons qui en sortent lui paraissent d'une suavité exceptionnelle. Peu à peu il sera prêt à soutenir que son instrument est très supérieur à tous ceux de ses amis, qu'il « bat », sans contestation possible, les modèles d'un prix plus élevé.

Lui qui, jusqu'ici, ne dépensait pour ses plaisirs musicaux qu'une somme infime, n'hésite pas à dilapider en achats de disques des sommes considérables. La volupté de l'oreille n'a commencé vraiment pour lui que le jour où il a mis sa plaque tournante en mouvement. Cette giration le grise. Son tympan doit éprouver un vertige heureux analogue à celui que se procurent par le même procédé les derviches tourneurs.

●

Il y a, dans cette obéissance aux lois de la gravitation universelle et dans ce consentement à la discipline essentielle du système planétaire, une joie secrète qui comble de délices inconscientes le maître de ces petits astres noirs, de ces soleils aux huit reflets entrant docilement dans le grand rythme des mondes.

Cette sensation détermine souvent chez le malade une petite crise de mégalomanie. Dans une salle de concert il était humble et respectueux en présence du phénomène musical : chez lui, la main sur la

manivelle, il traite avec une incroyable désinvolture les chefs-d'œuvre et les maîtres. Il tutoie Bach et Beethoven, Chopin, Wagner ou Debussy. Quant aux virtuoses, depuis qu'il les a enfermés dans un meuble, il leur parle avec une surprenante familiarité. Il fait « pivoter » Toscanini ou Chaliapine, Pablo Casals ou Ninon Vallin, Paderewsky ou Kreisler.

Et, peu à peu, il croit qu'un peu de leur gloire rejaillit sur lui. Lorsqu'il abaisse l'aiguille sur un disque de Stokowsky il n'est pas loin de s'imaginer qu'il est pour quelque chose dans l'excellente exécution de l'orchestre de Philadelphie. Il en tire obscurément vanité auprès de ses auditeurs. La sensation de tenir un chef-d'œuvre dans sa main et un homme de génie à sa merci finit par l'enorgueillir. Lorsqu'il place un disque sur sa machine il n'est plus de ceux qui « écoutent » un concert, il est de ceux qui le « donnent ». Il est à la fois impresario et chef d'orchestre. Aussi ses satisfactions musicales sont-elles rapidement décuplées. Une agréable hypéresthésie est une des conséquences avantageuses de cet état morbide.

●

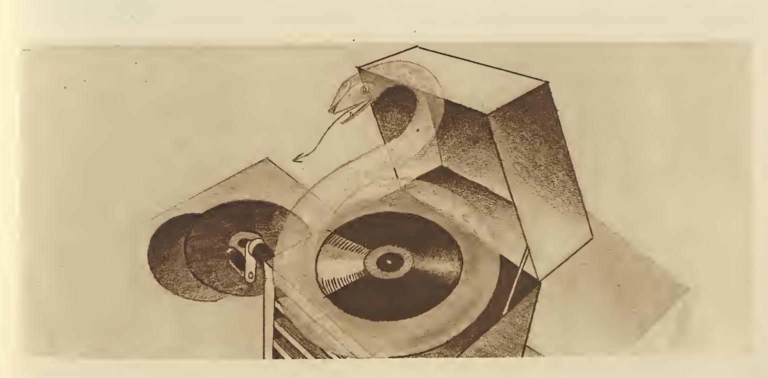
Il y a deux formes de discophilie : la diaphragmatique et l'électrophonique. Ce sont plus exactement deux étapes de la maladie. Lorsqu'on est dans la première on plaint les gens qui ont atteint la seconde. Mais lorsqu'on est arrivé à la seconde on prend en pitié ceux qui n'ont pas encore dépassé le premier stade. Nous reviendrons sur cette singulière déformation de jugement.

La discophilie n'est pas seulement épidémique : elle est également contagieuse. Une seule soirée passée auprès d'un porteur de germes suffit pour vous inoculer le mal. Quelques jours plus tard vous entendez la musique d'une façon différente, vous découvrez la saveur des timbres et des harmonies du jazz, vous goûtez le rythme câlin et nerveux du chant nègre, vous percevez entre les sons des rapports imprévus, vous vous rendez compte de la diffusion des ondes musicales dans l'atmosphère, vous suivez, pour ainsi dire, leur marche dans les airs. Vous constatez de troublants phénomènes. De même que la fumée d'une cigarette perd tout son arome dans l'obscurité absolue, de même le disque entendu en plein soleil est dépouillé de ses précieuses séductions. Vous apprenez ainsi à raffiner votre plaisir, à calculer la résistance qu'opposent au fluide sonore les corps de vos invités qui ne doivent pas être trop nombreux, à doser votre sonorité, à choisir l'aiguille opportune, à sélectionner les œuvres et les interpréter. Bref, vous entrez dans cet état de haute réceptivité qui caractérise la maladie et en fait l'agrément irrésistible.

●

Voilà pourquoi le cabinet de consultations que j'ouvre dans ces colonnes n'a pas pour objet de découvrir un vaccin anti-discophilique. Je me propose, au contraire, d'y étudier la meilleure façon de maintenir les malades dans leur bien-être, de développer et multiplier leurs satisfactions et de leur préparer un régime alimentaire choisi, d'après les exigences de leur état. Et, loin de chercher à décimer l'armée des discophiles, je n'ai pas honte d'avouer que j'aurai plaisir à en augmenter les effectifs.

EMILE VUILLERMOZ.





A L'OPERA-COMIQUE



L'Opéra-Comique a représenté, en fin de saison, un spectacle panaché qui mérite particulièrement de retenir l'attention, et qui accentue l'impression de renouveau de l'opérette française.

Angélique, de J. Ibert, a été donné pour la première fois il y a quelques années au théâtre lyrique d'avant-garde de Mme Beriza.

C'est une farce un peu grosse, à la manière de la *Comœdia dell'arte* ou des *Fourberies de Scapin*, écrite dans une langue où le débraillé contemporain voisine avec des pastiches molièresques, voire même cornéliens. L'action y est presque nulle ; le potier Boniface, victime d'une épouse acariâtre, finit par la mettre en vente ; mais chaque acquéreur est maltraité de telle sorte qu'il se hâte de la ramener au domicile conjugal, et le diable même, qui l'a emportée, la rend à son mari tant elle rend l'Enfer intenable. Sur ce sujet, J. Ibert a composé une partition empreinte d'une liberté extraordinaire qui en constitue un des éléments les plus attrayants. Elle s'apparente avec une égale facilité à la musique nègre, au Rossini du *Barbier* ou à Mozart, mais toujours avec une fantaisie déconcertante. Systématiquement elle semble éviter tout développement thématique pour courir à l'aventure, mais elle le fait avec une sûreté d'intuition qui atteint sans effort au comique musical le plus franc et le plus sain. L'instrumentation y témoigne d'une habileté qui émerveille et ravit : je connais peu de pages aussi riches en verve orchestrale que l'air du roi des Bambaras, avec ses rires de trompettes bouchées, et la Tarentelle qui accompagne l'entrée du ténor italien est pleine d'un esprit endiablé.

Angélique apparaît aux feux de la rampe de l'Opéra-Comique comme une sorte d'improvisation éblouissante qui mérite de demeurer au répertoire.

●

Rayon de soieries constitue, avec des qualités assez différentes, la réplique d'*Angélique*. Il s'agit d'un jeune vendeur de grand magasin qui se montre si gauche et si maladroit dans l'exercice de son métier que la charmante vendeuse à laquelle il était fiancé le « laisse tomber ». Mais une souveraine exotique en tournée européenne est séduite par son physique avantageux et lui fait des offres si peu déguisées que la jeune Colette s'empresse de reconquérir son amoureux, cependant que la Direction du magasin, émerveillée de son chiffre d'affaires, supplie son employé d'accepter l'augmentation de situation qu'elle lui refusait impitoyablement. Réduite à ce squelette et dépouillée des types épisodiques qui traversent le scénario (un vieux beau, le chef de rayon...) cette affabulation ne dit pas grand chose. En réalité, ce livret est tissé de choses délicates et ingénieuses où un franc comique — sans charge — sait s'allier à une sensibilité qui suggère discrètement une jolie émotion. M. Rosenthal a utilisé ce thème d'une façon étourdissante et qui l'impose au premier plan de la jeune école française. Si son ouverture en scherzo est traitée à la manière classique, l'allure générale de l'œuvre est résolument moderne sans esprit agressif et avec une mesure pleine de goût. L'instrumentation recherchée fait miroiter dans l'orchestre le chatoiement des admirables étoffes contemporaines. La ligne vocale sait s'y laisser aller à caresser discrètement la romance, mais avec une retenue pleine d'émotion contenue, pour faire en d'autres temps place à un dialogue scintillant comme un « lamé », et dont la verve ne s'essoufle pas un instant. Le comique y jaillit spontanément à l'aide de procédés sans cesse renouvelés sans jamais donner la moindre impression de recherche : quoi de plus dissemblable que la lecture des lettres de la Direction et l'Air qu'on pourrait appeler « la Volupté de la vente », par le même M. Loyal ! Et avec la même facilité l'orchestre s'empare d'un *Blues* pour l'entrée de la Reine des Iles Aloah. Tout cela est fait avec une légèreté de touche, une précision de métier, une spontanéité d'inspiration qui m'ont enchanté.

●

Que dire du *Fou de la Dame ?* Livret nébuleux où dans une atmosphère de rêve les personnages d'un échiquier s'animent, chantent et combattent suivant les traditions de Philidor, jusqu'au « mat » qui les fait s'évanouir. Ce poème allégorique, à peu près incompréhensible à la scène, est pour M. Delannoy le prétexte d'une partition ambiguë qui participe de la musique nègre et du pur classique. De larges vocalises, dans l'air de la Reine ou du Roi, y voisinent avec les effusions nostalgiques du saxophone et les rythmes incisifs d'un piano qui prennent place délibérément à l'orchestre. Grâce à l'hermétisme du livret, tout demeure dans le plan de la musique pure, cependant que se déroule une chorégraphie d'une originalité que rehaussent encore les costumes et les décors d'A. Hellé. L'ensemble déconcerte d'abord, puis enveloppe d'un véritable charme, et constitue en définitive pour l'œil et l'oreille un divertissement infiniment délicat et suggestif.

Interprétation hors de pair dans tous ses détails : ce programme de qualité exceptionnelle est tout à l'honneur de la jeune école française.

Dr J.-M. Pacaud.



LABORATOIRES DU DOCTEUR F. DEBAT, 60, Rue de Prony, PARIS

FERNAND VALLON

AU LOUVRE AVEC DELACROIX

PRÉFACE D'ÉLIE FAURE

UN VOLUME 19 × 24 DE 236 PAGES, ORNÉ DE 24 REPRODUCTIONS HORS-TEXTE EN HÉLIOTYPIE EXÉCUTÉES PAR LÉON MAROTTE ET, DANS LE TEXTE, DE REPRODUCTIONS RÉDUITES DE 27 DESSINS D'EUG. DELACROIX.



Archives Photographiques d'Art et d'Histoire.

IL A ÉTÉ TIRÉ : DIX EXEMPLAIRES HORS COMMERCE SUR JAPON IMPÉRIAL, MARQUÉS DE A. A J.; CENT VINGT EXEMPLAIRES SUR VÉLIN A LA FORME DES PAPETERIES D'ARCHES, RÉSERVÉS AUX MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ DES MÉDECINS BIBLIOPHILES ET NUMÉROTÉS DE I A CXX (PRIX : 100 FR.); DEUX CENTS EXEMPLAIRES SUR VÉLIN A LA FORME DES PAPETERIES D'ARCHES, NUMÉROTÉS DE 1 A 200 (PRIX : 125 FR.); DEUX MILLE EXEMPLAIRES SUR VÉLIN A LA FORME DES PAPETERIES DU PONT-DE-CLAIX, NUMÉROTÉS DE 201 A 2.200 (PRIX : 70 FR.) — AUX ÉDITIONS B. ARTHAUD, ANC. ÉD. J. REY, GRENOBLE, ET DANS TOUTES LES LIBRAIRIES.

Le Directeur-Gérant : Dr FRANÇOIS DEBAT. R. C. SEINE 2.514

Typographie Guillemot et de Lamothe, 11, rue Cail, Paris. Société de Gravure et d'Impression d'Art, à Cachan (Seine).

LA MÉTHODE DE WHIPPLE

s'est révélée d'une efficacité hors de pair dans le traitement

DES ANÉMIES

ET DES CONVALESCENCES

Elle a, en quasi totalité, conquis le corps médical.

●

L'administration du foie cru détermine malheureusement

une répugnance insurmontable chez les malades.

L'administration du foie cuit

EST SANS EFFET

la cuisson détruisant les hormones.



UNE VUE DES USINES DU PANCRINOL, A GARCHES (S.-&-O.)

LE PANCRINOL



à base d'extraits de foie, rate, rein
et surrénale, préparés dans le vide

EST UN PERFECTIONNEMENT

DE LA MÉTHODE DE WHIPPLE

●

1° L'adjonction de la rate et du rein augmente, par synergie, et complète l'action du foie.

2° L'adjonction de la surrénale totale normalise la tension du malade et accroît l'action tonique.

3° L'extraction faite dans le vide à basse température respecte l'intégrité des hormones.

●

LE PANCRINOL AMPOULES

et surtout

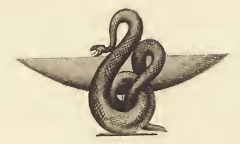
LE PANCRINOL SIROP

sont d'une administration facile et agréable
chez les malades les plus délicats.



UNE VUE DES USINES DU PANCRINOL, A GARCHES (S.-&-O.)

SOMMAIRE



NOVEMBRE
1 9 3 0

N° 2

ART ET MÉDECINE

REVUE MENSUELLE
RÉSERVÉE AU CORPS MÉDICAL

DIRECTEUR : FRANÇOIS DEBAT

Rédaction - Administration
60, rue de Prony, 60

Prix : 8 francs

ABONNEMENT ANNUEL : FRANCE ET COLONIES, 80 FRANCS.
ÉTRANGER : 80 FRANCS, FRAIS DE PORT EN PLUS.

ART ET MÉDECINE



LE DOCTEUR LEGUEU

Professeur à la Faculté, Chirurgien de l'Hôpital Necker, Membre de l'Académie de Médecine.

LE PROFESSEUR LEGUEU

Par RENÉ DE LAROMIGUIÈRE





LÉGANT sans y penser, séduisant sans le vouloir, avec un charme fait de tact et de mesure, la démarche un peu nonchalante — celle de l'homme toujours exact — le Professeur Legueu vient à l'amphithéâtre. Un coup d'œil, un de ces regards noirs qui mettent les gens au « garde à vous » et qui peuvent aussi se voiler d'une grande douceur : le silence se fait, et... c'est la rare fortune d'être enseigné par un Maître de la médecine et de la chirurgie, qui est en outre un parfait orateur. »

Un scrupule élémentaire m'oblige à indiquer par des guillemets que ce croquis n'est pas de ma plume.

Il a été tracé d'enthousiasme, en l'absence du Professeur Legueu, par l'un de ses meilleurs disciples : ce qui me permet de dire que le Maître est toujours présent au cœur chaleureux des élèves qu'il a formés.

L'intimidante épreuve me fut épargnée, d'avoir à prier le titulaire d'une chaire illustre de bien vouloir me parler de lui. Je n'eus que le plaisir d'écouter son éloge, dicté par le respect et l'affection.

— La carrière du Professeur Legueu ? fit le docteur X... C'est simple. Chirurgien des hôpitaux de Paris, assistant pendant vingt ans du Professeur Guyon, il succède, en 1912, à Albarran, dans la chaire de Necker.

A l'hôpital, le Maître, toujours bienveillant, est partout à l'heure utile, pour orienter une recherche, faire la critique d'un résultat, coordonner, généraliser, conclure. Il fait naître un service complet qui n'est tributaire d'aucun autre, ni pour l'hôpital, ni pour la recherche scientifique. Au cours de cette période, le laboratoire voit s'élaborer la constante d'Ambard. L'Urologie, enfin, se constitue en une spécialité complète, vivante, et la précieuse liaison, qui semble si naturelle aux jeunes, s'établit étroite entre les laboratoires, les services annexes et la salle d'opérations qui demeure la cellule centrale où règne la maîtrise chirurgicale du Professeur.

Aussi, en quelques années, le mouvement des malades s'élève-t-il à Necker de 20.000 à 90.000. Et la clinique devient une Ecole de spécialistes, un Institut comme il en existe peu en Europe. En un mot, l'Ecole de Necker a reçu le Maître que lui méritait son passé, celui qu'elle devait à l'avenir.

— Ne pourrais-je pas noter aussi l'œuvre écrite du Professeur Legueu ?

— Bien volontiers, je cite, mais au hasard : le « Traité Chirurgical d'Urologie », la « Radiographie de l'appareil urinaire » avec le docteur Maingot, la « Pyéloscopie », le « Manuel d'Urologie », une récente étude de conception nouvelle, avec le Professeur agrégé Fey, sur le «Mécanisme de l'Hydronéphrose», etc..., tous ouvrages de la plus haute valeur. Et dans combien de publications, en outre, le Professeur Legueu n'a-t-il pas développé des idées neuves, par exemple sur la « Dilatation congénitale des urétères », la « Toxicité de l'adénome », « la Nephrectomie partielle ». Mais je ne saurais énumérer ici tous les travaux d'un esprit aussi fertile.

— Bref, un homme qui s'est tracé lui-même son destin, puis l'a réalisé.

— Si l'on veut... Peut-être aussi un labeur constant, acharné, d'une aiguë lucidité, a-t-il, de période en période, porté naturellement ses fruits normaux, pour ainsi dire saisonniers. Mais un ensemble fort rare de dons et de connaissances a fourni à l'ascension du Professeur Legueu sa régularité, à sa vie son unité. C'est ainsi que son enseignement, toujours nouveau, sans cesse rajeuni, est marqué dès l'origine de l'esprit cartésien.

— Voilà qui est français.

— Oui, mais il n'est pas donné à tout le monde, chez nous, d'assimiler le Discours sur la méthode comme a dû le faire le Professeur Legueu dès les années d'école. Qu'il organise son hôpital ou qu'il parle du haut de sa chaire, la belle ordonnance des pensées et des actes est chez lui toujours la même.

— Un parfait orateur, disiez-vous ?

— Oui, heureux les étudiants de Necker ! Mais l'éloquence du Professeur Legueu séduit également hors de l'Ecole.

Ayant accepté, récemment, la Présidence d'Honneur d'une des réunions de l'Association des Ecrivains Combattants, il charma, il émut, par un discours d'une forme admirablement classique et de la plus grande élévation de pensée, ce beau public de lettrés. Et ce fut d'une voix un peu enrouée que Claude Farrère, Président de l'Association, adressa ce plaisant conseil à ses confrères, après les applaudissements : « Si vous voulez accéder à la véritable éloquence, je vous offre un moyen : d'abord, devenez médecins. »

Que pourrais-je bien ajouter à cette présentation d'une grande figure médicale ? Quelques mots !...

Au moment le plus tragique de la guerre, le hasard d'une « liaison » me plaça, un matin d'hiver, au voisinage du Général Pétain. Je n'oublierai jamais tant de noblesse, tant de pensée douloureuse et pourtant énergique et tant d'humanité, enfin, inscrites à la fois sur un visage de soldat... Il me paraît « harmonieux », aujourd'hui, que ce soit le Général Pétain, devenu Maréchal, qui ait remis, il y a quatre ans, au Professeur Legueu, alors à la veille de devenir académicien, la Croix de Commandeur de la Légion d'honneur.

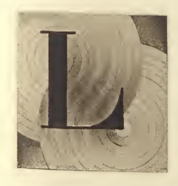
RENÉ DE LAROMIGUIÈRE.



Tobie et les trois anges. *Botticelli, à Turin*

ORGANES NOBLES

PAR LE DOCTEUR SUZANNE DEJUST-DEFIOL



AURENT JOUBERT, dédiant à la Reine de Navarre un de ces « Arts de protéger la santé » que nos temps modernes nomment « Traités d'Hygiène », abjura le latin pour le français et chercha, dans l'exégèse du style vulgaire et des savoureuses locutions des matrones, l'explication des us par la grâce desquels nos ancêtres tentèrent d'éviter la maladie.

Or, Whipple nous pardonnera cette irrévérence, la vogue universelle de l'Hépatothérapie impose un rapprochement.

N'explique-t-elle pas cette expression, vieille comme les jeux du cirque à Rome et à Byzance : « se manger les foies ».

L'argot professionnel des gladiateurs, aussi spécialisé que celui de nos gens de boxe, comprenait déjà ce terme.

Pour ces barbares, « se manger les foies » exprimait la lutte sans merci entre braves, la possibilité pour le vainqueur d'extirper du vaincu, afin de ranimer ses forces épuisées, l'organe centre de la vigueur...



SATURNE DÉVORANT UN DE SES FILS

Dans ce puissant tableau de Rubens, que l'on voit au Prado de Madrid, Saturne dévore l'un de ses enfants, cherchant, semble-t-il, son foie avec avidité, comme le vautour celui de Prométhée.

Un rappel civilisé (!) de la coutume anthropophagique : le guerrier se repaît, geste rituel, de son ennemi abattu. — Organothérapie.

Organothérapie instinctive commune à tous les peuples.

Et Bernardin de Saint-Pierre écrit (*Etudes de la nature*, tome second, p. 255) : « Les instincts des animaux émanent de lois d'un ordre supérieur qui nous seront toujours impénétrables dans ce monde ; mais quand ces convenances intimes nous échappent, il faut les rapporter, ainsi que les autres, à la convenance générale des êtres et surtout à celle de l'homme. Rien n'est si lumineux dans l'étude de la nature que de référer tout ce qui existe à la bonté de Dieu et aux besoins de l'homme. »

Au temps où la Chimiothérapie s'avouait d'une indigence rudimentaire, les plantes, les animaux, voire même « son semblable » s'offraient à l'homme sous une forme médicamenteuse propre à l'utilisation immédiate.

Les Dieux donnaient l'exemple.

Ici, Vichnou s'apprête à dévorer les entrailles du corps humain étendu sur ses jambes. — Dieu créateur et destructeur, incarnation de la nature sans cesse en mouvement, il cherche à se revigorer en ingérant les forces essentielles de l'humanité distribuées en les viscères.

Dans la Grèce antique, les Atrides s'entreconsomment :

> « Bourreau de votre fille, il ne vous reste enfin
> Que d'en faire à sa mère un horrible festin. »

Cependant que les Augures, avec un sérieux à passer en proverbe, déroulent les entrailles d'une victime choisie. Un à un le Foie, le Cœur, le Rein, la Rate subissent l'examen minutieux d'où découlera la prédiction.

Le Foie joue l'organe noble. En lui siègent : courage, audace. Il symbolise la puissance physique, la force morale.

Prométhée téméraire périra par son foie.

La couleur, le volume, le poids commandent l'avenir : Hépatoscopie.

On interroge, certes, mais ensuite on débite en tranches, au cours d'un repas, le viscère sacré. Ses vertus magiques émigrent dans le consommateur. Hépatothérapie.

Les siècles passent. On distribue aux autres organes connus les qualités demeurées disponibles.

Il y a les parents pauvres.

La Rate s'avère comique, citée par Plaute : *Lienis hunc agitat*. Elle se livre à quelques facéties, elle permute avec le Foie, prodige de signification néfaste.

Le corps thyroïde passe presque inaperçu, les surrénales ignorées.

L'Hypophyse attend Descartes.

Et le foie, au cours des années, conserve sa précellence. Il atteint au miracle. Ses annexes ellesmêmes participent à son efficacité curatrice : le fiel du poisson guérit la cécité de Tobie.

Des légendes sont encore en fleurs sur le sol hellénique. Un de nos confrères athéniens a su cueillir l'une d'entre elles. Ses travaux scientifiques ont expliqué et confirmé la tradition séculaire : le foie rend la vue aux aveugles.

Le docteur Trantas, au récent congrès d'Ophtalmologie (juin 1929), présente l'observation d'une centaine de malades atteints d'affections oculaires diverses — tous antérieurement traités par les thérapeutiques classiques en pareil cas, mais demeurées inefficaces.

Ayant soumis ces patients à l'Hépatothérapie, soit par ingestion de foie en nature, soit par ingestion d'extraits hépatiques, il constate une amélioration des lésions.

Ainsi la science moderne justifie l'antique tradition : puiser dans des organismes frais les matériaux dont la déficience entretient l'état de maladie du corps humain, les éléments neufs grâce auxquels celui-ci se régénère et retrouve l'équilibre physiologique normal.

Et l'organothérapie, d'essence superstitieuse puis de but utilitaire, continue sa route guidée aujourd'hui par la recherche scientifique.

Il eût été plus satisfaisant, plus élégant, insistent les esprits raffinés, que la connaissance de toutes les propriétés d'une pulpe d'organe précédât son utilisation thérapeutique.

Peut-être...

Cependant l'observation des résultats provoqués chez un malade par l'emploi d'une médication empirique permit maintes fois de préciser l'action physiologique d'un produit.



A.-G. Photo.

Ce bas-relief montre un aruspice prédisant l'avenir d'après l'examen des viscères d'un taureau. Toute l'antiquité paraît avoir prévu, sinon prédit, l'hépatothérapie moderne.

Combien doivent à l'étude clinique nos connaissances sur la thyroïde, l'ovaire et la plupart des glandes endocrines ?

Les expériences entreprises par Whipple et ses collaborateurs promettent d'éclairer la pathogénie encore si obscure des anémies.

Et les vieilles locutions persistent — « se manger les foies » — sans concevoir aucune fierté de la consécration que peut leur offrir le laboratoire.

Elles durent, point encore éculées, dans le langage populaire.

« Avoir les foies blancs », foie mal irrigué, foie de poltron, comme s'il témoignait de l'anémie du courage, demeure intact dans un argot spécial et s'exprime aussi simplement « avoir les foies ».

Un milieu plus relevé attribue la mélancolie à l'hépatisme. L'hypocondrie, les idées noires traduisent l'état fonctionnel défectueux du foie.

Les fibres et entrailles, constatait déjà Pline l'Ancien, préoccupent une grande partie de l'espèce humaine.

La rate intrigue encore. Pourquoi l'animal dératé est-il spécialement incité à la course ?

Whipple et ses collaborateurs continuent la série de leurs travaux.

La découverte d'une vertu thérapeutique dans un corps déjà connu, ou celle d'un corps nouveau doué d'une forte puissance médicale s'inscrit toujours profondément dans l'histoire des sciences.

A la fin du siècle dernier, Tanret signala dans une note de quarante lignes à l'Académie des Sciences l'existence de l'Ergostérol.

Depuis, les travaux modernes ayant démontré les merveilleuses propriétés antirachitiques que ce corps acquiert par irradiation, des centaines de mémoires cliniques et théoriques ont été consacrés à son étude, abordant jusqu'aux parties les plus abstraites de la stéréochimie...

Comme après les recherches d'Ehrlich sur les arséno-benzènes, après celles de Sazerac et Levaditi sur le bismuth, à la suite de Whipple et ses collaborateurs surgit une poussée de publications. Poussée internationale, touffue... Il y aura des branches folles à élaguer.

La mise en évidence du principe actif de l'hépatothérapie suscite bien des expériences.

Quel rôle joue dans la régénération sanguine les infiniment petits minéraux dont Gabriel Bertrand démontra l'activité biologique ?

Où et comment se forment les hématies ?

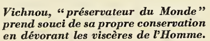
Les problèmes se présentent multiples. Ils exigent la mise en œuvre d'énormes quantités de produits. Ils débordent l'espace du laboratoire consacré à la science pure.

« Dans les laboratoires scientifiques, dit Whipple (*Am. Journ. of. Sciences*, mai 1930) la production de fractions de foie en quantité suffisante pour permettre les essais en séries est une tâche irréalisable. Les laboratoires industriels possèdent de bien plus grandes possibilités que ceux destinés à la recherche pure... »

L'industrie secourt la science qui l'a précédée.

Le sujet figurait sur une pendule au centenaire du romantisme.

Dr S. Dejust-Defiol.


Vichnou, "préservateur du Monde" prend souci de sa propre conservation en dévorant les viscères de l'Homme.

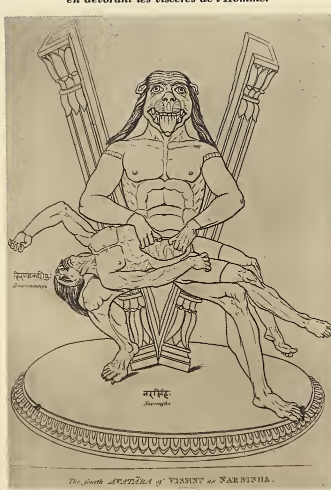


Photo G.-L. Manuel.



ÉVIAN

PAR R. DE MARCONNAY

Lausanne... le clapotis rieur des petites vagues infuses de soleil, le bateau dont resplendissent les cuivres. Embarquons, embarquons !... On enlève la passerelle... Sirène... hélice... Et me voici, accoudé au bastingage, résolu à ne voir des rives que celle qui s'éloigne : je fais une grande traversée !

Le lac répète, en tremblant, la belle faux blanche des voiles latines...

Le long du mât, la voile ondule au vent facile...

Pourquoi, diable, ma mémoire me rabâche-t-elle ce petit maraud de vers, qu'ont commis mes jeunes ans ?

Il est bien question de poésie en vérité ! « Prandiale, diarrhée prandiale », je sursaute, car je viens d'entendre cela. Qui a cueilli cette fleur délicate aux parterres du Larousse Médical ? C'est un monsieur pléthorique, rutilant et sans doute macrophage (12-24 à l'horloge du Pachon, sœur en sévère signification de celle du Temps). Seigneur, Seigneur, soyez loué de n'avoir fait le lac plus large ! Le voyage durerait plus de trente minutes et le monsieur mangerait peut-être !

Et je considère les « passagers ». Le voilà bien le blafard rénal, et le gris dyspeptique, et le goutteux dont les tophi accidentent les phalanges, et le neurasthénique aux yeux de chien errant, et le migraineux dont la main choie le front lourd !



Ici, l'Alpe qui descend vers le lac n'a pas de pentes abruptes. Au-dessus d'Evian s'étagent des villas somptueuses ou charmantes qu'entourent de frais et verts jardins ; c'est l'un des endroits de France où l'on respire le mieux la douceur de vivre, devant l'un des grands sites du monde.

Innocentes victimes du syndrôme entéro-rénal, artério-scléreux, cardio-rénaux, lithiasiques, cholémiques, angio-cholitiques, diabétiques, brightiques, pyélo-néphritiques, uréthritiques chroniques... et toute la clique, tous, vous êtes tous là, mes amis, mes clients, mes frères, lamentables et doux égrotants, sur le pont du joli bateau qui, pourtant, semble n'avoir été fait que pour voguer vers des cythères.

En vain, à votre intention, les cîmes se sont parées de l'hermine des neiges, en vain l'hirondelle aiguë vise

L'établissement thermal, clair palais pénétré de lumière, où les cures obtenues par l'eau célèbre d'Evian-Cachat, comme par les diverses formes d'une physiothérapie variée et des plus modernes sont favorisées par la sérénité particulière aux rives du lac Léman.

Le lac, le beau lac vaste et profond, et si limpide que l'on y voit, par temps calme, fourmiller les poissons, est un grand chemin où la vie laborieuse garde ses droits. Souvent le sillonnent des barques ventrues chargées de marchandises ou de matériaux, mais leurs hautes voiles sont splendides.



de son vivant fer de lance le frisselis des eaux lumineuses, en vain les mouettes stridentes passent et repassent, reliant sans cesse l'azur du ciel à l'azur du Léman.

En vain ! Tristes pèlerins, vous n'avez d'yeux que pour la rive qui s'approche et grandit et votre foi croit y distinguer, déjà, perdu parmi les palaces orgueilleux, le kiosque d'Evian-Cachat, votre Mecque.

Dr R. DE MARCONNAY.



Les voiles de plaisance, ou utilitaires, sont l'allégresse du lac. La traversée d'Evian à Lausanne, la promenade vagabonde le long des rives du Léman, la course de vitesse : plaisirs de privilégiés, mais aussi spectacle gratuit et qui ne lasse point.



Les lourdes grappes d'or

Femmes qui recueillez les lourdes grappes d'or,
Vous tenez en vos mains la lumière captive ;
Le soleil est enclos avec sa force vive
Dans ce fruit savoureux de France, pur trésor !



Vendanges. Tons rouillés sur les feuilles d'automne.
La grappe d'or mûrie attend la cueillaison.
Raisin, présent des dieux en la noble saison
Et que nous tend le cep comme une exquise aumône.



Ces scènes de vendanges (tirées de la collection de MM. Court à Dijon) appartiennent à l'opulente Bourgogne, pays du vin généreux entre tous et capable de merveilleuses nuances selon les crus. Les villages vivent heureux et paisibles dans la plaine ensoleillée où s'étend à perte de vue le trésor des vignes.

La poésie est ici d'accord avec la science. Le bienfait vivifiant du soleil est inclus, par on ne sait quel adorable sortilège, dans le grain lentement mûri. Et il n'est pas jusqu'au mot scientifique de "vitamine", inséparable de "raisin", qui n'ait une résonance charmante, bien digne de participer à la musique d'un poème.

Photos Lorelle.

LE PAYS LANDAIS

PAR ANDRÉ LICHTENBERGER





Entre le plantureux Bordelais et le pays Basque verdoyant et âpre, s'ensommeillent les Landes. Elles apparaissaient à nos pères comme une des régions les plus déshéritées de la France. La dune d'un côté, le marais de l'autre, y étouffaient la vie. Des fondrières invisibles guettaient le voyageur. Vous souvient-il de la *Grande Chanson* des pèlerins de Monsieur Saint-Jacques ?

Quand nous fûmes dans les Landes
Bien étonnés,
Nous avions l'eau jusqu'à mi-jambe,
De tous côtés;
Compagnons, nous faut cheminer
En grand'journée,
Pour nous tirer de ce pays
A grand'rosée...

« Dans la belle saison, écrit un voyageur d'il y a cent ans, ce pays n'offre que de vastes plaines d'un sable mouvant et noirâtre ; dans l'hiver, que des boues et des mares d'eau qui, dans le voisinage de la mer surtout, sont presque impraticables...

« La vie est à peu près exclusivement agricole. De cette race sortiront des soldats vaillants et des prêtres admirables, tel Saint Vincent de Paul, mais sa caractéristique est de demeurer attachée à sa terre.

« Les coutumes du mariage, extraordinairement compliquées, se rattachent à d'obscures et lointaines traditions. En voici les préliminaires : le garçon qui veut obtenir la main d'une jeune fille se rend au milieu de la nuit à la maison du père, accompagné de deux amis qui portent chacun une cruche de vin. Ils frappent, demandent une entrevue qui n'est jamais refusée. La famille prend place autour de la table. La jeune fille fait le service, sert des cruchades, des omelettes au lard. A la pointe du jour (le repas s'est prolongé jusque là), la jeune fille va chercher le dessert qui décidera de l'issue de la demande. Au nombre des mets qu'elle apporte, s'il se trouve une assiette de noix, le postulant est congédié et la porte du logis se ferme



Photo Vignes.

Le "berger sur échasses" n'est plus seulement un personnage pittoresque. Il garde l'une des richesses du pays landais, où désormais se développe l'élevage.

sur lui pour jamais. C'est désormais, selon l'expression du pays, « un galant à la noix ».

« Bergers, bouviers et résiniers, voilà les trois professions du pays. Les premiers sont célèbres par les hautes échasses qui leur aident à se mouvoir dans les sables mouvants et les fanges marécageuses ; ils y sont d'une agilité extraordinaire et leur silhouette bizarre est inséparable du paysage landais.

« On croirait se trouver dans le peuple baroque des Lestrygons. »

Escorté un soir de « cousiots montés sur leurs échasses, avec des torches résineuses à la main pour le guider », il s'écrie : « On peut se faire une idée de l'effroi dont un voyageur eût été saisi à l'aspect de ce char, escorté de ces géants armés de flambeaux au milieu d'un désert. »

Seize grands gaillards, montés sur leurs échasses, suivent sans efforts, nous est-il dit, au grand trot, le carrosse d'un personnage revenant d'Espagne. Sur leurs échasses, les Landais tricotent, mangent, et, de plain-pied, font leurs déclarations aux jeunes filles habitant le premier étage de la ferme.

●

Que demeure-t-il aujourd'hui de ce décor et de ces coutumes ? En cherchant bien, on en retrouve, nous est-il certifié, des traces dans les paysages et dans les âmes.

Dans de beaux romans, des conteurs du cru, Gaston Chérau, Serge Barranx, nous ont décrit les âpres combats où sont aux prises, parmi ces consciences obscures, les atavismes farouches, les disciplines issues du christianisme et les appétits déchaînés par l'ère contemporaine.

Toutefois, l'aspect général de la région et de ses habitants s'est singulièrement éclairé, est devenu plus avenant. De cette transformation, c'est le pin qui a été l'artisan. C'est lui qui fixa le sable mouvant, conquit le sol, refoula le marais, contint la mer, assainit la campagne, permit, à côté du pullulement de la forêt embaumée, le



Photo Vignes.

L'un des aspects du lac d'Hossegor justement célébré par tant d'écrivains et d'artistes, encore que son charme profond ne puisse guère s'analyser : il se sent et l'on n'y résiste point.

développement des cultures de plus en plus rémunératrices.

Certes, la résine et le bois, le bois surtout, dans ces dernières années, demeurent la richesse essentielle du pays.

Mais une abondance de savoureux produits naturels allèchent le touriste. Dans la moindre auberge lui est offerte, et souvent à bas prix, une chère friande et abondante que rehaussent des raffinements originaux : des gibiers comme l'ortolan et la palombe, la fine et mystérieuse lamproie, le foie gras chaud aux raisins, le cèpe sous ses multiples préparations.

Et ce n'est qu'un début. Il y a des siècles déjà que se perçoit sous ce ciel singulier une vie souterraine tumultueuse.

Les eaux de Dax sont célèbres, voient affluer les visiteurs.

Il lui naît et se multiplera des concurrents. Des stations maritimes s'organisent : Hossegor, au nom sonore comme le roulement des houles ou la voix des grands coquillages, a été découverte, il y a bien des années, par des artistes : elle concurrence aujourd'hui les plages les plus renommées de la côte Basque.

●

L'autre soir, à la nuit tombante, nous revenions sur Biarritz.

Au terme de la chaude journée s'apaisait la nuit agreste. Les carrioles aux hautes roues traînées par les mules, jumelées sous le joug, accomplissaient les derniers charrois. Le bétail flânait à l'entour des abreuvoirs. A l'horizon les pins se détachaient en noir sur le flamboiement du couchant. Ça et là s'allumaient les premiers feux des fermes. Epousant harmonieusement les sinuosités de la route, l'auto filait à plein gaz, avertissait de son approche par ses mugissements nasillards.

Sous la conduite de son jars, le jabot gonflé, le troupeau dandinant des oies rentrait le long du fossé, ayant fait son plein de limaçons et d'herbes grasses.

Et cacardant en sourdine, les commères commentaient avec dignité les affaires du jour.

Toutefois, du grondement grossissant du monstre, comment leur quiétude ne serait-elle troublée ? Elles s'arrêtent. Leur file se rompt, des ailes battent.

Une clameur inharmonieuse manifeste le désarroi de la compagnie.

Magnifique, conscient de sa puissance et de son devoir, Messire le Jars se détache de ses mandataires, gagne le milieu de la chaussée, et le cou tendu, le bec ouvert, menace de ses foudres l'audacieux qui ose troubler la paix du soir.

Un coup de volant dérive d'un mètre la ruée de la torpédo.

Elle passe et s'enfuit...

Alors, content d'avoir par son autorité souveraine détruit le péril, écarté le massacre, le vainqueur pousse un aigre cri de triomphe, aussitôt repris en chœur.

Et la tribu, qui, cet automne, sera convertie en confit et pâtés, se félicite bruyamment d'avoir à jamais garanti contre toute agression le peuple des oies.

Sommes-nous en Chalosse ou à Genève ?

●

La grâce intime et agreste, le mystère secret et harmonieux du paysage landais, en voulez-vous quelques visions exactes et aiguës ? Penchez-vous sur *L'Aube Inutile* de Marguerite Clairmont.



Photo Vignes.

Une très ancienne maison landaise, à l'orée de la pinède, du temps où les Landes étaient considérées comme une région déshéritée.



La route à travers la forêt de pins où la lumière est mordorée, où les senteurs de l'Océan se mêlent à celles de la résine, refaisant les santés affaiblies. Un berger mène son troupeau et le coin de pinède s'anime un instant : il retombera vite dans son odorant silence.



Hossegor essaime, à travers la pinède, de souriantes villas. Deux architectes, les frères Gomez, n'ont pas peu contribué à "humaniser" le noble et austère paysage. Nous dirons plus tard, à propos du pays basque, le haut mérite de ces beaux artistes et de leur œuvre.

Deux œuvres des frères Gomez : La villa de M. Eluère, bienfaiteur et animateur d'Hossegor, et au-dessous, celle du gardien du golf.



Voici le village et l'étang :

« ...Au fil des années, peu de chose émeut le village landais de pâte claire... La lumière striée de la pinède épand sur ces petites chartreuses éparses une atmosphère exotique, et le silence, à cause du sol disparu sous les aiguilles où s'étouffe le bruit des pas, n'est jamais troublé longtemps...

« ...Le ciel est d'un vert pétri de lumière, fidèlement reflété dans le lac, sur lequel les nénuphars, faisant à contre-jour figure de lotus, les joncs dressés en haies de petites lances noires et là-bas les barques plates, où godillent les bateliers courbés, se détachent avec une netteté de dessin japonais. Le vent bruit dans les roseaux ; les crapauds commencent à croasser tandis que s'espace le chant des dernières cigales. »

Les midis flamboyants, les couchers de soleil féeriques, le parfum grisant des résines chaudes, la langueur moirée des étangs sombres sous le clair de lune, le mystère des bois où grouillent des vies secrètes : sans doute d'ici peu, Cosmopolis les ayant découverts, se ruera vers tant de grâces. Et alors, pour le poète, l'artiste, elles cesseront presque d'exister.

Dépêchez-vous, tandis qu'il en est temps encore, de goûter le charme pénétrant et doux, nuancé et simple, ardent et mélancolique d'une des régions de France les plus inviolées.

André Lichtenberger.



COURSES LANDAISES

PAR HERVÉ LAUWICK

Il va paraître sous peu, chez Chabas, de Mont-de-Marsan, un grand éditeur d'art régional, un livre sur les *Coutumes et Traditions du Sud-Ouest,* parmi lesquelles une des plus amusantes est la course dite landaise.

Il est vrai que ce sport ne se pratique guère que dans les Landes, un peu en Béarn, et pour ainsi dire jamais dans le Pays Basque. Danser, sauter, devant une vache, et l'éviter comme une midinette « écarte » un autobus, c'est là un jeu spécifiquement landais.

— Quel est son centre de prédilection ?

— Dax. Je réponds : Dax, sans hésitation, parce que depuis deux saisons la ville des rhumatisants a fait, pour devenir la « Mecque des courses landaises », un effort considérable. Elle a été jusqu'à mettre sur pied un championnat tauromachique, ce qui n'était pas une petite affaire, car il fallait vaincre les rivalités de métier de tous les écarteurs et propriétaires de *ganaderias,* et il y a eu de belles discussions devant les confits d'oie et la garbure, la pipe au bec, les mains dans la ceinture du pantalon qui s'ouvrait sur des ventres proéminents. Enfin des primes importantes ont décidé tout le monde, et les fêtes de Dax ont eu, au point de vue tauromachique (je n'ose dire : vachomachique), un succès vraiment prodigieux...

Après une journée de hurlements et d'enthousiasme, on a su enfin qui était le roi de l'arène et qui était digne de s'asseoir à la droite du père, c'est-à-dire de M. Milliès-Lacroix et du souriant sous-préfet Boucoiran...

— Je vous arrête. Ne voit-on pas des courses landaises à Biarritz ?

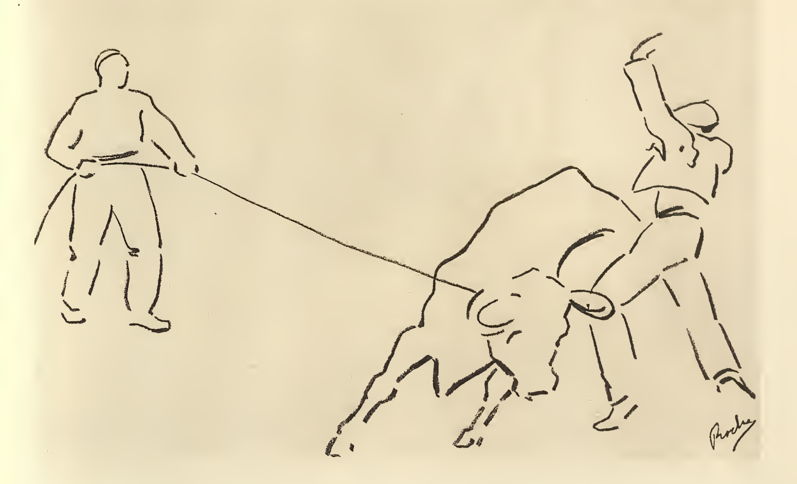
— N'en croyez rien ! C'est dans un modeste hameau qu'il faut voir une course landaise, et par exemple à Magescq, tout petit village, vers le 20 août de chaque année ; plus tard, vers le pays de Béarn, les Landes de Peyrehorade ou d'Amou... Là, les clients arrivent en chars à mules, ou à bicyclettes, et le tableau est celui que le bon Jean Veber peignit jadis pour les murs un peu 1905 d'Arnaga... Le vin rouge coule à pleines bouteilles, et ceux qui ont gagné une automobile dans le commerce des résineux rentrent chez eux avec des zigzags terribles. La foule proteste et piétine, les gosses crèvent des trompettes de papier, tout le monde appelle les écarteurs par leurs noms :

— Oh ! Cantegrit...

— Oh ! Larrouture, vieille ficelle ! Un bon mouvement ! Fais-toi tuer ce soir...

En doutant, comme il est habituel dans les Landes, de la vertu de leur mère...

J'ai vu, cette année, l'affiche de Villeneuve-de-



Marsan. Elle annonçait qu'une somme *illimitée* serait donnée aux écarteurs : Excusez du peu ! Cette somme est payée à « l'escalot ». Les jouteurs, la course finie, montent à une échelle pour la recevoir. Tout le monde braille à ce moment-là, indigné de voir Cantegrit II recevoir plus que Martial, Guichemerre plus que Daverat, les présences, les sauts et les écarts étant comptés différemment par un jury sévère...

La même affiche annonçait, sur le même ton poli, les débuts des vaches nouvelles et ceux des princesses Ravizzaroff, de pauvres acrobates, qui étaient princesses comme je suis capitaine d'habillement... Puis on danserait sur la place de la Boiterie, aux sons de la clique Laboudigue. Je n'invente pas un de ces mots. L'on s'est amusé à Villeneuve-de-Marsan cette année, croyez-nous...

— Bah ! cela ne fait de mal à personne, n'est-ce pas ?

— Hé ! non, cela ne fait de mal à personne ! Et c'est bien ce que ce joli jeu d'adresse et de ruse a de charmant. J'ai vu beaucoup de ces courses et je ne puis m'en lasser. La vache sort, gracieuse, vive, des yeux noirs et nets comme ceux d'un fox-terrier, une longue corde attachée à ses cornes, et elle fonce, d'un bond, et l'écarteur qui l'a laissée « lui souffler sur le ventre », comme disent les Landais, doit alors s'attendre aux pires retours offensifs. Heureusement que le teneur de corde est là ! Malheur à l'écarteur qui serait brouillé avec lui ou qui lui devrait « une tournée ». Le teneur le laisserait mettre en pièces, car ces vaches se retournent comme des chats, et elles tapent sec...

Quand *Paloma, Carabinera* et *Verguenza* ont passé, on s'arrête ; repos, acrobaties des princesses, air de piston, polka sur les bancs, hurlements, oranges, blagues sur le Conseil municipal ; et on recommence... Les gros paysans en pantalons blancs font semblant d'affronter des périls mortels. Mais chacun ici sait de reste que demain ces vaches traverseront les villages, et les jours de marchés encore !... Elles vont, inquiètes et flairant les étalages de fruits, les belles pêches de Chalosse et de Marensin, elles tendent leurs nez humides sous le frontail dur aux cornes garnies de boules, gaînées de cuir... Alors, personne, au fond, ne les prend très au sérieux !

Mais en pays gascon, mon ami, qu'est-ce qu'on prend au sérieux — sinon le goût des truffes, l'odeur des vins, le confit d'oie, et les promenades nocturnes, fusil caché derrière soi, quand les gendarmes sont couchés, quand les belles palombes aux ailes bleues traversent le ciel léger ?

HERVÉ LAUWICK.

PHILOSOPHIE DES VACANCES





J'ai eu l'honneur de connaître, il n'y a pas fort longtemps, dans une ville du sud de l'Allemagne, un illustre philologue qui donne tous ses soins, depuis trente ans, à un dictionnaire étymologique des dialectes français.

Un fichier qui contient un million de cartons, au moins, occupe dans son salon la place d'honneur ; il s'est assuré contre l'incendie de ce trésor pour une plus grosse somme que bien des châtelains. D'ailleurs, l'Université du lieu a contribué à la police d'assurance, car là-bas les savants font partie du cheptel national. Le savant en question a eu un fils, je pense par distraction ; l'enfant a huit ans et marque des dispositions singulières pour le dessin. L'an dernier, aux approches de Noël, on le vit qui barbouillait une Sainte Famille. Les parents s'approchèrent et se firent expliquer le chef-d'œuvre : « Tu vois, papa, le petit Jésus il joue avec du sable ; la Vierge, elle, coud...

— Mais qu'est-ce que fait donc St Joseph dans le coin?

— Il fait des fiches... »

Naturellement on m'a raconté l'histoire sans rire ; en France elle ferait pouffer, même des savants. Bien à tort, car je la trouve mélancolique... Vous rappelez-vous le destin que l'on attribuait aux morts dans les croyances homériques, il y a près de trois mille ans ? Le chasseur continuait à chasser, le laboureur à labourer, le juge à juger et, sans doute, l'écrivain à noircir du papier... mais, dans le domaine des choses impalpables, ni le gibier, ni la glèbe, ni les tribunaux, ni la copie littéraire n'offrent la moindre consistance. Certains spirites anglais admettent d'ailleurs aujourd'hui que les désincarnés jouent au tennis et au golf dans un monde seulement plus éthéré que celui-ci. Ces perspectives me semblent désolantes, je l'avoue, car l'idée de la constance éternelle, même dans les plaisirs et les divertissements, est une des plus effroyables que nous puissions concevoir, nous autres, fils de l'instabilité. Un travail perpétuel, des vacances perpétuelles, mais c'est exactement l'enfer, si l'enfer consiste à n'avoir plus d'espérance ou d'espoir de changement. Nous n'avons pas encore inventé l'occupation qui se passe de relâche, ni le repos qui se passe d'agitation. Voilà pourquoi l'homme normal, à rebours de l'enfant qui admet que l'on puisse toujours jouer, ou du vieillard toujours disposé à s'endormir, prend des vacances modérément, comme on prend d'un alcool dangereux dont on ne ferait pas son régime.

Je passais récemment en Normandie, sur une aimable plage. Je lisais tour à tour sur les plaques de marbre ou de porcelaine les noms qu'on a imposés aux villas : « Les Glycines » — « Mon Repos » — « Bellevue » — « Simple Abri » — « Pretty Cottage » (!) et jusqu'à une « Roche Moussue » qui s'étalait dans un coin prodigieusement dénué de rochers et de mousse. Mais soudain, je tombai sur cette inscription attendrissante : « Mon Travail ». Sûrement un brave homme habitait là, courageux, fils de ses œuvres et père de famille... Pourquoi ai-je eu subitement froid dans le dos ?

La palme de cette littérature épigraphique revient sûrement à une affreuse maisonnette en meulière que j'ai vue près de Fontainebleau. Elle avait comme enseigne : « Nib de chichi », et vous avouerez que cette devise était la plus prétentieuse du monde. Comme disait un évêque fameux à ses détracteurs : « Vous saurez que pour la modestie, je ne crains personne. » Et comme disait un gendarme moins fameux : « L'Uniforme sans galons, ça se fait trop remarquer. »

Il y avait jadis, près de Verdun, en bas de la côte Saint-Michel exactement, une villa à terrasse sur la façade de laquelle on pouvait, en lettres d'or, lire : « Cette maison appartient à M. X..., propriétaire, ancien commerçant. » Depuis que la guerre est venue ruiner ce faubourg, je n'ai pas voulu aller voir si la muraille et l'inscription tiennent encore. J'espère que les malheurs publics ont au moins respecté ce bonheur privé, cette fierté bien acquise, bien assise. Car, où l'ancien commerçant, s'il a survécu, se reposerait-il ? Où prendrait-il ses vacances ? Dans un lieu qui ne lui rappellerait ni sa gloire ni son labeur ? Il n'y a pas de joie en ce monde pour les gens vraiment modestes ni les gens vraiment paresseux.

J'ai un ami sculpteur qui note pieusement tout ce que lui disent ses modèles. Sur la bouche de ces jeunes personnes fleurissent sans cesse des vérités premières, et d'ailleurs on ment rarement quand on est nu. Une fois donc, mon sculpteur dit à son modèle debout depuis trois quarts d'heure :

— Vous pouvez vous reposer un peu, sans quitter la pose. Appuyez-vous un peu sur la jambe droite.

— Je ne peux pas, Monsieur, soupira l'enfant, je suis gauchère.

Vous ne comprenez pas la leçon de cette minuscule anecdote ? Eh bien ! elle me rappelle le cas de tant de gens sérieux, vraiment maudits et damnés, qui disent parfois : « Je ne peux pas prendre de vacances, j'aime trop mes occupations et je suis trop habitué à aller à mon bureau. »

André Thérive.



LES MILLIONS DE THEODORE

PAR J.-H. ROSNY AÎNÉ
DE L'ACADÉMIE GONCOURT



C'EST un matin de septembre 1926 que l'oncle Théodore débarqua à Montabaur. Ma mère était transie d'effroi et mon père éprouvait pour le moins quelque inquiétude. Frère de ma mère, l'oncle Théodore avait une imagination terrifiante. A dix-huit ans, il annonçait déjà sa ferme volonté de conquérir une fortune colossale.

A vingt-trois ans, il engloutit son patrimoine (environ deux cent mille francs, soit un million d'aujourd'hui), dans une affaire de soie d'araignée madécasse. Puis, il mangea son saoul de vache enragée, jusqu'à ce qu'il rencontrât la jeune Eudoxie Malaverne, laquelle le trouva moult à son goût et l'épousa. Elle possédait plus de trois cent mille francs, mais ne les défendit point contre l'imagination impétueuse de son conjoint qui lui dépeignit, en termes flamboyants, des combinaisons miraculeuses. Les trois cent mille francs y passèrent sans qu'Eudoxie cessât d'aimer Théodore, homme de caractère plaisant, qui semait l'optimisme autour de lui sans compter.

Une simple grippe réussit à vaincre cette aimable femme qui, jusqu'aux derniers moments, crut dur comme l'or que la fortune ne tarderait pas de répondre aux appels pressants de Théodore...

Théodore se remit au régime de la vache enragée, puis le destin lui offrit une troisième chance : la tante Léocadie, ayant pris le train de l'Au-delà, laissa derrière elle quatre cent cinquante mille beaux francs d'avant-guerre, soit plus de deux millions de nos francs calamiteux.

La moitié pour ma mère, la moitié pour Théodore, vous pensez bien qu'il ne tarda pas à découvrir une route magnifique vers la fortune. Hélas ! il y eut des fondrières et des inondations : la belle route s'effondra ; Théodore se retrouva nu comme un petit Saint Jean.

•

La Guerre ! mon oncle s'y conduisit fort bien, tellement que, parti troufion, il revint lieutenant avec croix et citations, sans une seule blessure, quoiqu'il eût vécu en plein feu.

Un type pourvu de pécunes, à qui il avait approximativement sauvé la vie, lui prêta cinquante mille



francs quand la paix fut venue.

Une spéculation brillante les rafla en un tour de main. Théodore vécut alors d'emplois divers, tous mal rémunérés, jusqu'en 1926, époque où, ayant perdu le dernier de ses emplois, il résolut de se reposer quelque temps à la campagne, chez nous!

D'où l'effroi de ma mère et l'inquiétude de mon père.

Nous vivotions : quoique mes parents se fussent conduits bien sagement, en rentiers des temps trépassés, ils virent leur fortune fondre pour les quatre cinquièmes.

Il leur avait suffi de garder les valeurs de tout repos, la plupart de l'Etat français, qui composaient le fond de leur portefeuille.

Les quarante mille francs de rente qui leur avaient permis de vivre plus que confortablement, se trouvèrent n'être plus que quarante mille francs à quatre sous et valoir moins que huit mille francs d'avant-guerre.

Le même Etat qui les avait effrontément floués exigeait, de surcroît, un impôt sur le revenu.

En sorte que nous étions retirés à la campagne, où c'était tout juste si on osait se payer une petite bonne pour aider à ma mère.

Notre propriété pourtant était agréable, avec un vaste jardin à peu près inculte — les jardiniers ayant multiplié leur salaire par six, sept et même davantage.

En somme, la déchéance.

L'oncle Théodore tombant là dedans, c'était la catastrophe.

●

Il arriva hilare, apportant avec lui la foi et l'espérance : son visage amène, ses yeux étincelants et câlins, sa voix cordiale, me plurent beaucoup. Quant à ses récits, ils me semblaient incomparables. Jamais, depuis les dix-huit années que j'avais passées sur la planète, aucun homme ne m'avait paru aussi amusant.

Il est certain qu'il intéressait aussi mon père, tandis que ma mère l'écoutait avec épouvante.

Dès le lendemain, tandis que nous visitions notre jardin, il commença à galoper sur la piste des projets.

— Mon cher Philippe ! criait-il à mon père, sais-tu qu'il y a ici des poiriers merveilleux ? Te rends-tu compte de ce que ce jardin pourrait produire de fraises, d'asperges, de petits pois ? C'est une mine d'or, mon ami, une mine d'or !

Nous étions près du perron pendant qu'il disait ainsi et je vis ma mère pâlir.

Que de mines d'or Théodore avait déjà découvertes, avant de quitter le nid où il était né quelques années plus tôt que ma mère ! Il aurait parlé de miner la maison qu'elle eût été à peine moins terrifiée.

●

Eh bien ! elle eut beau faire et beau dire, mon père se laissa empaumer par Théodore. Il accepta de distraire quelques billets de mille francs du patrimoine squelettique, il fit venir les jardiniers, il fit venir les engrais, il fit venir des outils.

L'oncle présidait aux travaux. Tout le monde



l'aimait ; les jardiniers ne juraient que par lui, et au Café de la Panthère Bleue, il avait conquis tous les cœurs.

Par malheur, les poiriers ne partagèrent pas l'enthousiasme universel. Ils ne donnèrent que des poires sans prestige. Ils n'en donnèrent pas même beaucoup.

Les fraises suffirent à notre consommation et se décelèrent à la vérité savoureuses, mais elles nous coûtaient dix fois plus cher qu'au marché

Les asperges n'avaient rien voulu savoir : elles valaient tout juste, et encore, des salsifis.

Ce résultat n'entamait en rien l'admirable enthousiasme de l'oncle.

Un matin de septembre, au petit déjeuner du matin, ma mère était rêveuse et mélancolique, mon père écoutait distraitement Théodore qui affirmait:

— Je te dis que cela ne fait rien. L'année n'a pas été bonne, mais tu verras, Philippe, tu verras. La fortune viendra, elle doit venir, te dis-je.

Comme il parlait ainsi, la petite bonne introduisit le facteur, porteur d'une lettre recommandée adressée à Théodore. Celui-ci la tourna, la flaira, enfin la décacheta et se mit à la lire :

— Qu'est-ce que je disais ! cria-t-il avec un rire qui le secouait jusqu'aux orteils. Elle est arrivée enfin... Ah ! ah ! elle est arrivée... j'en étais sûr !

La lettre venait de son ex-notaire qui la tenait d'un sollicitor de New-York chargé des dernières volontés d'un cousin lointain, dont nous n'entendions jamais parler, et qui laissait, libre de tous droits et charges, deux cent mille dollars à Théodore, deux cent mille dollars à ma mère.

Hein ! qui avait raison ? reprit-il. Deux cent mille dollars et de la vraie monnaie, enfants... deux cent mille dollars qui valent cinq millions de nos petits francs... Vive l'Amérique !

●

Théodore jouit quelque temps de sa fortune, mais un matin de 1928, il annonça son départ :

— J'ai une idée, clamait-il d'une voix de clairon. Ma mère recula devant l'idée de Théodore.

— Une idée qui va décupler mes millions...

— Théodore, fit mon père avec douceur, tu es pourtant heureux ici.

— Eh bien ! je le serai, nous le serons plus encore !

La fortune de Théodore alla rejoindre les petites fortunes d'antan, et un beau jour de cette année, nous le vîmes revenir un peu déconfit :

— J'avoue avoir commis quelques petites imprudences, avoua-t-il. Pourtant l'affaire était bien combinée !

Mais cinq jours plus tard, subitement illuminé, il prit mon père à part et lui dit :

— Cette fois, ça y est, plus d'erreur possible. La certitude mathématique, et avec cent mille francs seulement, vingt mille francs or... Prête-les moi, Philippe.

— Pas seulement vingt sous ! riposta mon père en riant. Ta place ici tant que tu voudras, tout le monde t'aime, tout le monde sera content de t'avoir !

— Tu perds des millions, Philippe ! soupira Théodore.

J.-H. Rosny aîné.



POMPON

Par le DOCTEUR FERNAND VALLON



Une tête d'ours orne sa porte, rue Campagne-Première, à Montparnasse. Et nul ne songerait à lui contester le droit à ce trophée. Car c'est un chef. Il règne sur tout un monde, sans sceptre ni armes. Pour asservir, pour dominer, il n'a que ses yeux, ses bons yeux agiles, qui, tout à l'heure, vont me rire, si jeunes derrière les graves lunettes. Ils lui suffisent pour gagner de vitesse les coureurs élancés, saisir à l'essor les bestioles ailées, étreindre les grosses bêtes pataudes et redoutables. Tous et toutes, il les a eus à sa merci, il les a serrés sur son cœur, un instant, le temps de sentir palpiter leur chair contre la sienne et de glisser sous leur poil ou leur plume la ferveur de son âme.

J'ai frappé, je suis entré, j'ai vu.

Je n'ai vu qu'une barbe, d'abord, une barbe, blanche et drue — étonnante. Car, par un innocent mimétisme, et pour se gagner, j'imagine, la sympathie de ses sujets, le Roi s'est fait aussi velu qu'eux.

Et puis, tout de suite, comme dans un conte d'Andersen, j'ai été cerné par le peuple de Pompon. Il sortait des bêtes de toutes les encognures. Elles se faufilaient sous les tables et les sellettes, par tous les interstices. Elles devinrent une foule aux rayons de la cimaise.



Photo Roseman.

Etudiant des attitudes penchées, *la Grue Couronnée* inclinait, sous son cimier de gloire, sa tête exquise. De son œil prudent et tendre elle semblait surveiller l'atterrissage d'une feuille morte.

Le pâle *Hibou*, si hiératiquement immobile, que je ne l'avais pas distingué, tout d'abord, l'Oiseau de la Connaissance était là. Car Pompon, généreux, l'a rendu à sa déesse. Blotti dans l'ouate de ses ailes, contre le bouclier de Pallas Athéné, comme il y a vingt siècles, au faîte de l'Acropole, il s'est repris à regarder en lui, de ses yeux effrayants.

La Colombe accouvait sa douceur ovée sur la brutalité d'un bloc de marbre noir, si blanche, si douce, si pure — pure, douce et blanche comme un roucoulement.

Le Coq...

On frappait, et Pompon affable accueillait, installait une petite jeune fille —



une élève. Peut-être avait-il senti, l'artiste délicat, que cette présence, si discrète fût-elle, rompait notre accord, car il prit des clefs et me dit : « Venez ! »



Enhardi par son beau succès, il s'est toléré, en effet, le luxe d'un second atelier. C'est là que vivent fraternellement *la Poule d'eau, la Perdrix, le Cerf* et *l'Ours polaire*.

« Un mot d'abord sur ma façon de travailler. Je commence par faire de très près *le portrait* de l'animal... »

— C'est, dirons-nous, le premier état !

— Oui ! Et puis, je regarde la bête de loin, du plus loin possible, et comme par transparence à travers mon émotion.

— En somme, dans le second et dernier état, vous ajoutez Pompon à la perdrix.

— Si vous voulez ! Rodin, dont je fus le praticien et l'ami, disait : « Ne cherchez pas le sentiment dans la grimace, il n'est que dans le mouvement. » Je guette celui-ci. J'attends le moment fugitif où, las de piéter dans les chaumes, l'oiseau s'envole. Frrr... ! Et tout plein, alors, du bel essor, je cours à ma glaise.

Les « points cardinaux » de l'animal étant rigoureusement déterminés (et Pompon promenait une main caressante sur les saillies du petit corps de bronze fauve), je cherche à y mettre toute l'émotion qu'il m'a donnée.

— Est-ce que, par hasard, la figure humaine ne vous intéresserait pas, mon cher maître ?

— Elle m'intéresse moins. Le modèle humain se fige au bout de deux minutes, et pendant le reste de la pose, il pend, inerte, comme... tenez ! cette blouse à ce porte-manteau. L'animal, lui, est toujours en action.

— Quelle action contient votre Cerf, qui fut la gloire du dernier Salon d'Automne ?

— Vous saurez à quelle très exceptionnelle circonstance je l'ai dû. On a insisté pour que j'aie suivi des chasses à courre, car c'est ainsi, paraît-il, que le cerf relève le défi des cors, au départ de la chasse. Ai-je l'air, je vous le demande, Monsieur, de fréquenter des habits rouges ?

Non ! De cerf je n'ai jamais vu que celui du Jardin des Plantes. C'est un honnête et placide ruminant. Mais, un jour, sous mes yeux, il s'est transfiguré. Il arrachait quelques maigres touffes



d'une herbe poussiéreuse quand un régiment vint à passer. Soudain la musique joua. Alors, je fus témoin de ceci : en deux foulées, il chargea la grille du quai Saint-Bernard. Erigé de toute sa hauteur, il y colla son poitrail. Il *ronchonnait*. Dardé vers les cuivres, tout son être frémissait et — détail saisissant — sa puissance physique et son excitation sensorielle étaient à un tel paroxysme qu'il entra en rut.

— Mais, ceci, vous vous êtes gardé d'en faire mention, mon cher maître, afin qu'il vous fût possible de conférer la divinité à ce héros animal. Et votre Cerf est un dieu. Un rien, deux bouts de bois en croix parmi sa ramure, suffirait pour qu'il soit le noir Justicier, celui-là même qui apparut à Julien, ivre de sang, au soir du carnage.

Vous l'avez caréné comme le plus fin des voiliers et la coupante étrave de son beau poitrail fendrait les pires halliers.

Jadis, pour définir vos délicieuses créations animales, j'ai prononcé, non sans assurance, le très docte mot de « synthèses ». C'est « idéalisations » qu'il eût fallu dire, car vous avez donné une âme aux bêtes. *Synthèse*, ce mot scientifique sent la cornue et vos animaux sont de purs poèmes. Il en est d'épiques, comme *le Cerf* et *l'Ours des neiges*. Ce Seigneur magnifique, je l'ai reconnu et honoré entre tous, déjà, au Musée du Luxembourg. Je me plais à le saluer encore ici, dans les mêmes termes : « Riche évocation glaciaire, gigantesque, malgré ses proportions de bibelot, monstre onduleux, si puissamment souple, qui promène, en se jouant, une banquise à chacune de ses pattes... »

Nous sommes revenus au premier atelier. La petite jeune fille avait mis une blouse. Je vis, en m'approchant, qu'elle demandait à la glaise rétive une grue, une petite grue. Celle de Pompon paraît si simple! Il y a tant de Sous-Pompons qui font des petites grues...

Et ce Prométhée, dont les doigts savent enclore dans la boue grise le plus secret tressaillement de la vie, se penchait, avec mansuétude, sur la chose informe : « Mais ça va, mon enfant ! Vous voyez bien que ça va ! »

On frappait encore. Devant un Monsieur sévère et décoré, un amour de bouledogue, dans son collier de clown, aux longs crins blonds ébouriffés, fit une entrée affairée et cordiale.

Pour me reconduire, Pompon s'excusa. J'aurais voulu pouvoir conserver par un disque l'adorable nuance de regret, que, dès la cour et baissant la voix, il mit à me dire : « Ce petit chien, vous savez, je ne fais *que* son portrait. Son maître ne veut pas autre chose. »

Dr Fernand Vallon.





Hôtel construit par Siclis ***Faubourg Saint-Honoré***

LES GRANDS ARCHITECTES

SICLIS

PAR HENRI HÉRAULT

SICLIS est grand, bien découplé, d'aspect robuste. Il porte haut une tête fière, aux cheveux rejetés en arrière. Si je note ces traits physiques, c'est qu'ils sont en harmonie avec son art, que caractérisent la force et la hardiesse. Constructeur de théâtres, de buildings ou d'hôtels, Siclis est de ceux qui vont de l'avant, d'une démarche assurée. Témoin le Théâtre Pigalle, le Théâtre St-Georges, le Restaurant Chiquito, l'Hôtel en construction rue du Faubourg-Saint-Honoré... En impénitent amateur de symboles, j'aperçois en Siclis une figure de proue. L'on va voir, cependant, quelle méthode contrôle ses audaces et par quels liens il s'attache aux enseignements du passé.

— La matière, me dit-il, n'a sûrement pas dit son dernier mot. L'usage immémorial qu'on en fait n'implique pas qu'on la connaisse. A peine croit-on, aujourd'hui, avoir acquis quelque vague notion de son essence. Ses propriétés, seules, sont un peu moins ignorées.



Photo Bernès Marouteau.

Les " Enfants terribles ", à Montmartre

Une " porte de feu " au Théâtre Pigalle

« De très curieuses observations, par exemple, ont été faites au sujet du bois, matière vivante, qui agit probablement sur le système nerveux : la ronce d'acajou, a-t-on remarqué, excite la circulation du sang, le chêne stimule et le noyer déprime. Si, en ce qui me concerne, visitant un grand port importateur de bois, tel le Havre, j'erre un moment parmi les grumes et les rondins exotiques, une sorte de griserie me pénètre, qui peut aller jusqu'à être entêtante.

« Tant pis si c'est un paradoxe, il me semble qu'avant de construire une maison, il faudrait, presque, mesurer la tension nerveuse du futur occupant. »

Comment Siclis, pour sa part, emploie la matière ? Il n'est que d'évoquer le Théâtre Pigalle, ses aciers nickelés, pièges à reflets, ses cristaux à filtrer la lumière et la faire doucement chanter, les boiseries rouge sombre de son harmonieux vaisseau, pour savoir tout le parti qu'un grand artiste peut tirer de substances usuelles.

Un autre élément de l'art de construire, selon Siclis, et non le moins important, c'est l'utilisation de la lumière.

— La lumière, dit-il, exerce aussi une action puissante sur le corps et l'esprit, et l'architecte doit donc savoir jouer des composants du prisme. C'est ainsi que le rouge, dont l'action est singulièrement intense, paraît convenir à une salle de fête, et le bleu à un lieu de repos, de par sa vertu décongestionnante. Dans un appartement, je cherche des combinaisons d'éclairage diffus et d'éclairage par projection, avec des dosages de couleurs. Il est, à mon avis, essentiel, au sortir de la rue et de la foule, de trouver chez soi une lumière favorable à l'organisme.

— Vous rejoignez ici la médecine.

— Je le crois, et j'aimerais démontrer que la décoration exerce également une influence physiologique, et que, par une étude approfondie de tous ces éléments, on peut créer une « ambiance » décorative bienfaisante.

« Mais cela m'entrainerait trop loin et je tiens seulement à exprimer l'opinion que l'architecte qui ne veut pas être un simple imitateur et se sent doué d'imagination, doit cependant se



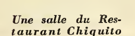
Photo Tabard.

défier de celle-ci qui pourrait bien ne fournir aux problèmes de la construction que des solutions de pur hasard...

— Ce serait le cas de l'appeler la folle du logis...

— Exactement... et, au contraire, l'architecte ne s'inspirera jamais trop des méthodes scientifiques. Il ne se posera jamais assez de questions. S'il se demande : pourquoi une chose est-elle agréable ? il est amené à étudier, avec les problèmes de la matière et de l'éclairage, celui, bien évidemment, des dimensions. Si je veux faire œuvre pratique, je dois savoir qu'un grand volume vide « décomprime » l'individu surmené et qui aspire au repos, et que, par contre, aux heures de labeur, l'on se concentre et l'on travaille mieux dans une petite pièce. En pure esthétique, et si l'on aspire à retrouver le sens du monumental que possédaient à un si haut degré les anciens, l'on se persuadera que l'on n'obtient l'impression de grandeur que par les contrastes. Si l'on passe d'une pièce exiguë à une pièce seulement moyenne, cette dernière paraît vaste. Et voyez la subtilité psychologique de ceux qui bâtirent les édifices illustres ! L'on n'y pénètre point par l'axe, mais latéralement. A Sainte-Sophie, l'on entre par une porte minuscule, de côté. Il semble que l'axe soit réservé à la divinité. Et dans les cathédrales gothiques comme au Parthénon et à Byzance, c'est placé de côté que l'on a le mieux la sensation du chef-d'œuvre, car c'est de là que le regard peut embrasser simultanément les trois dimensions des éléments architecturaux... »





La villa du duc Decazes à Arcachon



Une salle du Restaurant Chiquito

Photo Debretagne.

Longtemps encore, j'aurais écouté l'intéressant monologue. Mais le téléphone l'avait, plusieurs fois, interrompu et un visiteur — le quatrième — venait de se faire annoncer. Le plus courtois des hôtes dut alors regarder sa montre. Je pris congé, m'excusant:

« J'ai abusé de votre temps. Pardonnez-moi. Mais j'ose dire que j'ai frappé à votre porte de la part d'un grand nombre de médecins que les arts passionnent et pour lesquels l'architecture, en particulier, est un art magnifique.

— Soyez certain, fit Siclis souriant, que ce n'est pas moi qui dirai le contraire. » HENRI HÉRAULT.

RYTHMES D'ESPAGNE

PAR FERNAND DIVOIRE

Goyescas



Jota



Danse Ibérienne



Danse Ibérienne

Photos d'Ora.

L'ÉLOGE d'Argentina est, avec l'éloge de la Pavlova, l'un des sujets de concours que trouvent devant eux, une fois au moins chaque année, ceux qui se mêlent, à tort ou à raison, d'écrire sur la danse.

Avouerai-je tout de suite qu'à ce concours je n'ai jamais obtenu que le dernier accessit ? Serait-ce que je ne partage pas l'admiration dont le monde entier entoure Argentina ? Loin de moi...

Je l'admire. Je l'admire sans réserve. Et je comprends bien par quelles sûres qualités elle transforme les critiques en poètes lyriques et en partisans. Il n'est plus que les danseuses pour susciter pareils enthousiasmes.

D'année en année, Argentina affirme son autorité sur le public, et cette puissance de sympathie qui fait se succéder les demandes de rappel avec une telle force que, dès la première danse, on se demande si on ne va pas manquer le dernier métro.

Les danses d'Argentina, on a tout loisir pour les juger, car d'une année à l'autre elles reviennent plus riches, plus nuancées, plus fines (sauf quelques-unes, de note comique, qui, au contraire, s'alourdissent par la présence d'« effets » trop immanquables) ; plus fines, disais-je, plus parfaites, et point entièrement semblables à elles-mêmes.

Ce sont la *Danse V*, la *Cordoba*, la *Danse de la Vie brève*, tout en nuances, tout en noblesse, tout en dignité mutine et affinée ; et ces danses d'un pouvoir certain sur le public : la *Lagarterana* qui est une paysannerie caricaturale, ou la *Corrida*, que la danseuse a pourtant débarrassée de tout ce qui pourrait être mimique. Et aussi cette *Danse ibérienne* et ces *Goyescas* qu'elle a ajoutées récemment à son programme, et cette *Jota* en espadrilles aragonaises, démonstration excellente de la différence qui sépare Triana la gitane de l'Espagne rustique et enjouée.

Dans ces compositions, Argentina est digne de toute la clameur enthousiaste qu'elle soulève. Sa technique impeccable, sa bonne humeur, son rythme que marque l'habile pépiement des castagnettes, ce sont des caractéristiques qu'aucune autre danseuse espagnole ne réunit.

Puis il y a une autre Argentina, celle de *La Danse du feu* dont je me rappelle avoir dit : « Ce n'est pas encore de la magie mais c'est déjà de la sorcellerie. Argentina sans castagnettes peut jouer avec ses mains nues. Elle incante, ramasse la flamme, l'attire, la brave, la célèbre, se réjouit avec elle ; elle communie avec l'élément qui est à la fois serpent et feu. »

Et cette Argentina-là est vraiment grande.

FERNAND DIVOIRE.

NOIR ET BLANC

PAR GASTON MANUEL

La photo a maintenant ses critiques, ses essayistes, ses humoristes et, en dehors du compartiment classé des professionnels et des amateurs, ses augures. Les courants d'opinion qui la portent vers des sommets qu'elle n'avait pas encore connus sont encourageants et dangereux à la fois.

On n'en avait pas encore fini avec cette question qui menaçait de demeurer un sujet d'enquête périodique : « La photo est-elle un art ? ». Mais

Studio G.-L. Manuel Frères.

ETUDE





Studio G.-L. Manuel Frères. *ETUDE*

tout le monde a répondu là-dessus et, à part quelques-uns qui n'ont pas su se défendre d'une partialité intéressée, on s'est largement mis d'accord. Mais ce sujet d'enquête qui, bien souvent, ne s'imposait pas, a fait surgir des découvertes inattendues. Toute la littérature particulière à la critique d'art s'est reformée pour parler d'un nouvel impressionisme, comme si l'image nc portait pas en soi toute sa poétique absolue, abstraite ou concrète, mais une et indivisible.

L'image photographique échappe à l'analyse. C'est une synthèse brève et immédiate de la pensée, ou la reconstitution patiente de la nature, des êtres et des choses.

Il faut laisser aussi à l'image photographique sa part d'empirisme, qui la rend encore plus originale.

On voulait faire cela, tout était calculé ; on a fait tout autre chose et ce n'était pas moins bien. Tant mieux si cette production empirique attire le regard des poètes qui voient avant les autres ce que les autres ne verront pas après eux.

Soyons donc calmes. N'adorons pas trop vite ce que nous avons brûlé si longtemps. Ne crions pas au chef-d'œuvre quand le hasard s'en mêle ou qu'on a tellement couru après qu'on n'a même plus la joie de l'avoir rencontré.

Ne crions pas au chef-d'œuvre quand un truquage habile dépouille l'image de sa spontanéité, c'est-à-dire de sa substance. Entre ces deux éléments, il faut savoir choisir et faire en sorte de distinguer constamment ce qui se recrée de ce qui a été créé. Psychologie pure, association subtile de ce qui peut être vu et de ce qui peut être lu. Et quand le goût s'en mêle sans trop d'adresse et sans jonglerie, alors seulement l'œuvre s'affirme dans toute sa plénitude.

Il est indéniable qu'elle est en puissance dans

tout et partout. C'est la supériorité de l'image photographique de pouvoir saisir avec la promptitude nécessaire le mouvement le plus rapide qu'on ne retrouvera peut-être pas deux fois et de trouver dans le dynamisme de la lumière la plasticité qui magnifiera les objets ou les êtres.

Le luminariste est né il y a quelques années avec le cinéma. Il a entrepris de rechercher dans l'empirisme du début les points saillants d'éclairement qui devaient le conduire à la certitude. Ceux qui ont su s'adapter à ces recherches se sont fait un œil nouveau, apte à saisir sur-le-champ les nuances infinies des lumières et des ombres. Une poétique s'en est dégagée peu à peu qui a traduit avec un sens aigu des accords inconnus qui ne peuvent être comparés qu'au chromatisme des sons.

Laissons donc les effets faciles ; ne recourons jamais au truquage ; puisons dans l'essence même du sujet ce qui doit l'exalter ou le servir ; ne transposons pas ce que nous avons déjà vu ; sachons voir nous-mêmes, sans cesser de regarder ce que font les autres. N'imitez pas ceux qui déforment avec des procédés grossiers.

Le noir et le blanc sont pleins d'embûches ; on met souvent le noir à la place du blanc et le blanc à la place du noir !

Gaston Manuel.



Studio G.-L. Manuel Frères. *PORTRAIT*



VÉNUS DE CYRÈNE

MUSÉE NATIONAL D'ANTIQUITÉS A ROME

Les statues grecques allient la beauté à la quiétude. L'émotion qu'elles nous donnent n'est pas intellectuelle, mais physique et sensuelle. Une sorte de musique miraculeuse s'en exhale. Leur eurythmie nous calme, leur sérénité nous rassure.





ÉCIDÉMENT, les médecins peuvent être fiers. Nous avons déjà dit dans cette Revue, non seulement tout le bien que nous pensions de Luc Durtain, mais toute la valeur qu'il avait, valeur qui ne peut être mesurée aujourd'hui, pour la très bonne raison que son œuvre, encore que déjà importante, est loin d'être achevée. Nous avons, par ailleurs, dit également l'importance de l'œuvre de Léon Daudet. Nous en avons cité d'autres qui servent magnifiquement dans la carrière des lettres après avoir servi (quand ils n'y sont pas toujours engagés) dans celle de la médecine. L'un des plus grands est Duhamel.

Dans ce très beau livre : *Nouvelles rencontres*, M. Pierre Mauriac (encore un médecin...) relate sa rencontre avec Duhamel : « En 1916, écrit-il, à la recherche d'une division, je m'attablai à une auberge d'Aubervilliers, en face d'un aide-major, au visage glabre, aux yeux perçants sous les verres des lunettes, à l'aspect replet d'un moine bien nourri ; à peine les premiers mots échangés, comme s'il eût besoin d'épancher le flot de pitié qui l'inondait, il se mit à dire la moisson de paroles, de cris, de gémissements, de désespoirs qu'il recueillait tous les jours dans son ambulance. Et je restais étonné que ce chirurgien fût si sensible, et n'ait pas acquis cet air allègre, positif, indifférent et brusque de chirurgien pressé, qui est, à la vérité, nous dit Marcel Proust, le visage antipathique et sublime de la vraie bonté...

« M. Georges Duhamel a pénétré une fois dans l'enfer de la douleur et sa pitié insatisfaite l'y ramène sans cesse ; nous disions qu'il était un transfuge. Ah ! non, il ne nous a jamais quittés : ce grand romancier est resté toujours médecin. »

Il était difficile, avouons-le, de mieux écrire de Georges Duhamel. Ajoutons que M. Pierre Mauriac ne traite ici que des livres qui précèdent *Scènes de la vie future*, le dernier livre de Georges Duhamel, et, à notre sens, le plus beau.

On avait pas mal discuté sur le livre que Duhamel avait consacré à Moscou ; on a beaucoup plus discuté encore sur le livre qu'il vient de consacrer à l'Amérique. Livre dur, livre qui ne ménage rien. L'œuvre d'un honnête homme qui abandonne un pays de haute et sereine culture pour tomber dans un pays qui est l'empire de la civilisation, mais d'une civilisation toute mécanique.

Du cinéma américain, il écrit : « C'est un divertissement d'ilotes, un passe-temps d'illettrés, de créatures misérables, ahuries par leur besogne et leurs soucis. C'est, savamment empoisonnée, la nourriture d'une multitude que les puissances de Moloch ont jugée, condamnée et qu'elles achèvent d'avilir. » Et il conclut : « J'affirme qu'un peuple soumis pendant un demi-siècle au régime actuel des cinémas américains, s'achemine vers la pire décadence. »

Voilà un jugement. En voici un autre. M. Duhamel est amené un peu plus loin à découvrir le danger de l'étatisme. « Parce qu'elle exagère toutes les ambitions du monde, écrit-il, l'Amérique me rend sensible la tendance des Etats à outrepasser leurs droits, c'est-à-dire à soumettre aux entreprises des législateurs une série de questions que l'homme débattait jusqu'ici dans le secret de son âme, soit avec Dieu, soit avec soi-même. »

Plus loin, il cherche les peintres, les sculpteurs, les musiciens, autres que les nègres monocordes, et ne les trouvant pas, ne trouvant guère pour représenter les puissances de l'art que des écrivains, mais qui justement se détournent de l'Amérique, il écrit : « L'Amérique s'est dévouée à des œuvres périssables. Elle élève des bâtisses et non des monuments. Qu'elle s'effondre demain et nous chercherons en vain dans ses cendres la statuette d'argile qui suffit à rendre immortelle une petite bourgade grecque... »

Tout le livre est à citer, c'est dire s'il est à lire. J'ai, pour ma part, rarement trouvé aussi riche que cela. La conclusion en est dramatique. Un autre aurait conclu par un hymne de joie ou par un cri de désespoir. Duhamel conclut par une comparaison de biologie. Songeant à nos Sociétés humaines et aux Sociétés d'insectes, il les compare et il écrit : « Aux Etats-Unis d'Amérique, dans ce pays d'outre-Occident qui nous rend déjà sensibles les promesses de l'avenir, ce qui frappe le voyageur occidental, c'est l'acheminement des mœurs humaines vers ce que nous croyons comprendre des mœurs entomiques : même effacement de l'individu, même raréfaction et unification progressive des types sociaux, même ordonnance du groupe en castes spécialisées, même soumission de tous aux exigences obscures de ce que Maeterlinck nomme le génie de la ruche ou de la termitière. »

Voit-on l'ampleur de cette conclusion ? Ne croit-on pas maintenant que nous avons raison de dire que voilà certainement le plus grand livre qui ait jamais été écrit sur l'Amérique et l'esprit américain ?

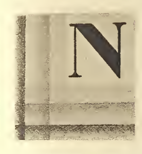
Le lecteur français ne s'y est pas trompé ; il s'est jeté sur cette nourriture fortifiante. Pour nous, encore une fois, nous ne pouvons que le pousser à s'en rassasier et pour le reste, manifester notre fierté que cet homme soit l'un des nôtres.

PIERRE DOMINIQUE.



LA DISCOPHILIE

HYGIENE GENERALE



Nous avons défini, dans notre précédente chronique, les caractéristiques de cette affection — maladie pour les uns, état de grâce pour les autres — qui s'appelle la discophilie. Nous allons maintenant prodiguer nos soins à ceux de nos lecteurs qui ont découvert en eux les symptômes de cette intoxication.

Il faut, avant tout, bien choisir le cadre dans lequel ils sont appelés à subir le traitement.

La musique mécanique exige un cube d'air exactement calculé d'après la force d'expansion d'un appareil. Si vous transportez votre phonographe de votre salon dans votre chambre, vous n'en reconnaissez plus le timbre. La forme, la matière et les dimensions d'une pièce vous apportent des indications et des contre-indications précises. Dans la grande lutte qui se livre aujourd'hui entre les appareils à diaphragme et les appareils à pick-up, la question du cadre doit primer toutes les autres. Il est très dangereux d'avoir un instrument à amplification électrique dans une pièce exiguë et, d'autre part, le meilleur des coffrets ou des portatifs perdra ses plus précieuses qualités dans un studio ou un salon de vastes dimensions.

Ne croyez pas qu'il soit possible de diminuer à votre gré la puissance de votre appareil électrique. En jouant *pianissimo* un beau disque symphonique dans une petite pièce sur un appareil à amplificateur, on n'a pas résolu le problème et l'on trahit les meilleurs enregistrements.

Peu de discophiles se rendent compte de ces nécessités acoustiques. D'autre part, les fabricants d'appareils vous jurent, la main sur le cœur, que leur outil, semblable au marteau-pilon du Creusot, peut aller de l'extrême délicatesse à la plus formidable puissance. C'est matériellement mais non musicalement exact. Soyez donc très prudents lorsque vous vous décidez à passer du diaphragme au pick-up.

Bien entendu, je n'ai pas besoin de recommander au possesseur d'un appareil à amplification, de le choisir avec beaucoup de circonspection. Il ne faut pas qu'il se laisse séduire par certains effets de basses étoffées et rondouillardes qui possèdent un attrait infaillible pour l'auditeur moyen et qui flattent son naïf orgueil de propriétaire. Il est agréable de déchaîner à son gré, dans son appartement, l'harmonieux tonnerre des orgues de Notre-Dame. Mais méfiez-vous de ces instruments aux basses trop profondes : ils vous condamnent à l'orgue à perpétuité. Tout ce qu'ils traduisent revêt la même couleur. Les instruments à archet y deviennent des instruments à vent. Tous les sons semblent traverser une forêt de tuyaux. Avec les œuvres les plus profanes, vous célébrez un office religieux éternel. Attention à cet écueil !

La question de l'orientation de votre appareil a naturellement une grande importance. Le son n'est évidemment pas le même s'il se projette sur une surface réfléchissante ou sur une surface absorbante. Un appareil braqué sur une portière de velours, sur une muraille tendue d'étoffe molletonnée, sur un meuble verni ou sur un miroir prend un caractère absolument différent. Un coffret placé sur un piano à queue trouve dans la collaboration de cette table de résonance des ressources précieuses.

Je n'ai pas besoin d'insister sur l'importance du choix des aiguilles. Elles doivent, bien entendu, varier non seulement d'après le volume de votre salon de musique, mais d'après le morceau que vous exécutez.

J'insiste sur la nécessité de se servir d'une machine parlante la nuit, de préférence au jour. Le disque de minuit est très supérieur à celui de midi. Je supplie la savante clientèle de cette Revue de vouloir bien étudier ce problème qui n'a jamais été abordé par les acousticiens. J'ignore quelle est l'explication scientifique du phénomène, mais il est évident — et cela n'a rien de théoriquement absurde — que l'air éclairé et chauffé par la lumière solaire ne vibre pas de la même façon que celui qui est soumis à la seule influence de la lumière artificielle.

Dernière recommandation : donnez vos auditions en petit comité. Le meilleur des disques peut émouvoir simultanément deux, trois ou quatre auditeurs, mais il ne peut exercer un rayonnement efficace sur dix, vingt, trente ou quarante systèmes nerveux différents. Sa force de pénétration est insuffisante.

Ceci dit, nous allons pouvoir aborder dans le prochain numéro l'étude d'une bonne discothèque vous permettant de tirer le meilleur parti de vos ressources musico-mécaniques. Mais ces quelques conseils, dont n'ont pas besoin les vieux routiers de la discophilie, peuvent rendre quelques services aux débutants qui commettent souvent, le plus innocemment du monde, de graves erreurs dans leur installation et faussent les plus intéressantes expériences.

EMILE VUILLERMOZ.

N. D. L. R. — Les discophiles qui désirent se tenir au courant de tous les détails de la vie phonographique trouveront des articles techniques, des informations, des échos, et la critique indépendante des disques de toutes les marques, dans une revue spéciale, *L'Edition musicale vivante* (5, rue du Cardinal-Mercier, Paris), dirigée par notre collaborateur EMILE VUILLERMOZ. — Numéro spécimen sur demande : 2 francs.

LE THEATRE A PARIS

LE DIVIN ARÉTIN



OUT est dit et je viens trop tard... La critique a rendu à M. Alfred Mortier, auteur du *Divin Arétin*, l'hommage qui lui était dû, et elle a, dans son ensemble, justement loué M. Rodolphe Darzens, directeur du Théâtre des Arts, d'avoir monté cette pièce.

L'on y voit Piétro d'Arezzo, dit l'Arétin, assez famélique au premier acte et qui recherche la protection de Jean de Médicis. Il l'obtient, mais d'une façon précaire. M. Alfred Mortier et les Impériaux nous tuent ce condottière fameux, autant ami des poètes que des combats, dès la première heure de spectacle — et nous le regrettons vivement, car Jean de Médicis est magnifiquement joué par M. Louis Rouyer, acteur de grande taille et de grande valeur, loyal soldat qui ferait, si c'était possible, aimer la guerre. L'Arétin, toutefois, a eu le temps de réciter un sonnet bien licencieux et de sauver la jolie et touchante orpheline Perina Riccio.

Au 2ᵉ acte, l'Arétin est un homme « arrivé ». Il habite, à Venise, un palais dont il partage les aîtres somptueux avec les Arétines, ses maîtresses successives devenues simultanées, car ce sensuel, sensible après tout, ne se résoud à en abandonner aucune. Il semble bien, à ce propos, que M. Alfred Mortier ait triché avec sa propre érudition, qui est, de notoriété publique, exacte et solide. Comme tous les personnages de sa pièce, les Arétines ont existé, mais Perina, qui était, croit-on, l'une d'elles, devient ici une idéale jeune fille. Comment en un or pur le plomb s'est-il changé ? Eh ! bien, c'était le droit et même le devoir du dramaturge d'opérer cette transmutation. Mettre en présence, pour voir ce que cela va donner, deux éléments aussi contraires qu'un bandit de lettres et une sorte de sainte, c'est là de bonne chimie théâtrale. Et je ne suis pas de ceux qui ont trouvé fade cette Perina Riccio. Transparente, blanche d'âme, avide de dévouement, elle est le type éternel de la Jeune fille, ce miracle auquel n'est comparable que celui des fleurs. Elle a l'âme blanche comme on a la peau rose, noire ou cuivrée. C'est physique, si je puis dire, ou mieux, physiologique, à moins que... sait-on jamais ?... ce soient les mystiques qui aient raison...

Le 3ᵉ acte, lui, nous montre un Arétin profondément épris de Perina et le 4ᵉ une tentative de corruption de cette vierge, agencée par la courtisane Zapetta. Finalement, un coup de poignard destiné à l'Arétin est reçu par l'innocente qui en meurt — dénouement déjà vu, dans *Le Roi s'amuse* et ailleurs.

Mais qu'est-ce que cela peut bien enlever au mérite fort élevé d'une œuvre écrite de main de maître et où se rencontrent l'intelligence, le savoir et le « métier » !

Tout est dit, mais, pour ma modeste part, j'ai été bonnement « pris » par le jeu de Fainsilber (L'Arétin) superbe artiste de la classe de feu de Max, par la douce séduction de Mlle Dufrène (Perina), par le tact de M. Evrard dans le rôle d'un secrétaire envieux, et enfin par les talents divers d'une troupe excellente.

Mélodrame, le *divin* Arétin ? Soit, mais assurément mélodrame supérieur et qui a, parmi ses mérites singuliers, celui de nous peindre... notre propre époque. Il serait, bien entendu, téméraire d'affirmer que le temps présent apparaîtra comme une autre Renaissance. Mais que de traits sont communs au 20ᵉ et au 16ᵉ siècles !

Depuis quelque trente ans, avec plus ou moins de fracas et d'horreur, la guerre ne cesse pas. Le courage devant la mort n'a d'égal que l'ardeur de vivre et nous ne manquons certes point de grands aventuriers.

La beauté des femmes et le luxe de leurs atours ? L'on admire, certes, les Dames de jadis, mais l'on a entendu un France, qui ne s'étonnait guère, confesser que des silhouettes féminines de notre époque l'enchantaient jusqu'à l'*étonnement*. Et jamais l'art du costume n'a dû être poussé au point où nous le voyons.

L'on pourrait hésiter à se prononcer sur la valeur de nos Beaux-Arts et de nos Belles-Lettres. Toutefois, il se fait une grande dépense d'invention plastique et littéraire. Sans doute, chez les ombres, Michel-Ange n'est-il pas sans estime pour Rodin et Bourdelle, et peut-être la postérité s'apercevra-t-elle qu'il y eut, chez nos artistes de tous ordres, une puissance créatrice point inférieure à celle des siècles illustres.

Enfin, l'*Arétin* peut inciter à d'autres rapprochements. Comme M. Marcel Pagnol dans *Topaze*, M. Mortier nous exhibe un maître-chanteur. Sous cet aspect, l'Arétin, qui fit chanter les princes et les rois, les cardinaux et même le pape, l'Arétin est véritablement éblouissant. Il éteint tous ses émules modernes, et l'on ne peut reprocher à son mémorialiste de nous l'avoir rendu, en fin de compte, sympathique. Piétro d'Arezzo inaugurait la profession. Il y avait dans son cas de la naïveté, de l'ingénuité, une espèce d'innocence. Pardessus tout, il y avait le génie. Aujourd'hui, nous tolérons trop de « musiques » qui n'ont pas l'excuse du talent. La bastonnade, un peu de pendaison (plus courtoise, plus gentille, par ses agréments manifestes, que le couteau de Guillotin qui revient de droit aux meurtriers) devraient de temps à autre rehausser le métier en en augmentant le risque. Il faut avouer que, s'agissant de cette corporation spéciale, nous avons dégénéré.

Henri Delorière.

FRANCE D'OUTREMER
L'ALGÉRIE



Des ports magnifiques et des havres actifs, à la place des repaires de pirates;

L'enchantement des jardins, le sourire heureux des vergers, l'action de grâce des champs de blé, où n'étaient que sables et marécages;

La justice et le respect des croyances, l'enseignement des lycées et des medersas, les hôpitaux, où sévissaient l'arbitraire, le fanatisme, la rapine et le meurtre avec la maladie;

Une population qui grandit sans cesse en nombre et en richesse, sous l'égide d'une race de Nouveaux-Français, laborieux, tenaces, ardents, ouverts aux Arts;

Des cités prestigieuses, des villages charmants parmi les sites sauvages, au bord des routes qui se continuent en pistes victorieuses du désert même...

Voilà l'Algérie, chef-d'œuvre de l'expansion civilisatrice de l'Europe et dont l'Europe est redevable au soldat, au missionnaire, au médecin et au paysan de France.

R. L.



Marchand de lait à Constantine. Un enfant vend le lait. Le marchand, de temps à autre, engouffre la monnaie dans son burnous.

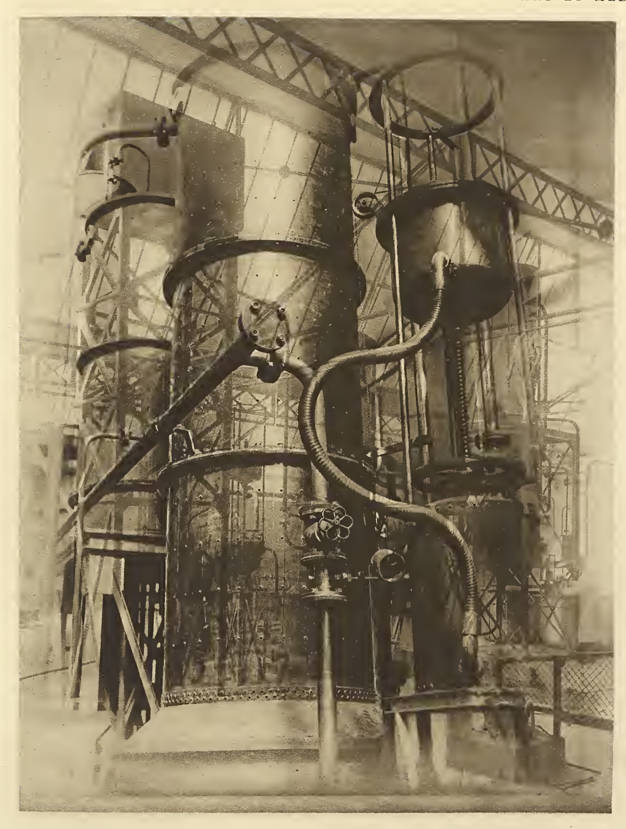
La caravane, spectacle tant de fois séculaire ! Le transport à dos de chameau permet encore un courant d'échanges non négligeable.



Une vieille rue de Biskra, ville des oranges, des mandarines et des dattes.



La belle promenade d'El-Biar, près d'Alger, où l'ombre douce est traversée de flèches de soleil.



Le PANCRINOL DU DOCTEUR DEBAT se fabrique à Garches (Seine-et-Oise) dans une usine qui met en œuvre des procédés originaux et les appareils les plus puissants et les plus perfectionnés employés jusqu'à ce jour dans le monde entier.



LABORATOIRES DU DOCTEUR F. DEBAT, 60, Rue de Prony, PARIS

Le Directeur-Gérant : Dr FRANÇOIS DEBAT.

R. C. SEINE 2.514

Typographie Guillemot et de Lamothe, 11, rue Cail, Paris

Société de Gravure et d'Impression d'Art, à Cachan (Seine).

LA MÉTHODE DE WHIPPLE

s'est révélée d'une efficacité hors de pair dans le traitement

DES ANÉMIES

ET DES CONVALESCENCES

Elle a, en quasi totalité, conquis le corps médical.

●

L'administration du foie cru détermine malheureusement

une répugnance insurmontable chez les malades.

L'administration du foie cuit

EST SANS EFFET

la cuisson détruisant les hormones.

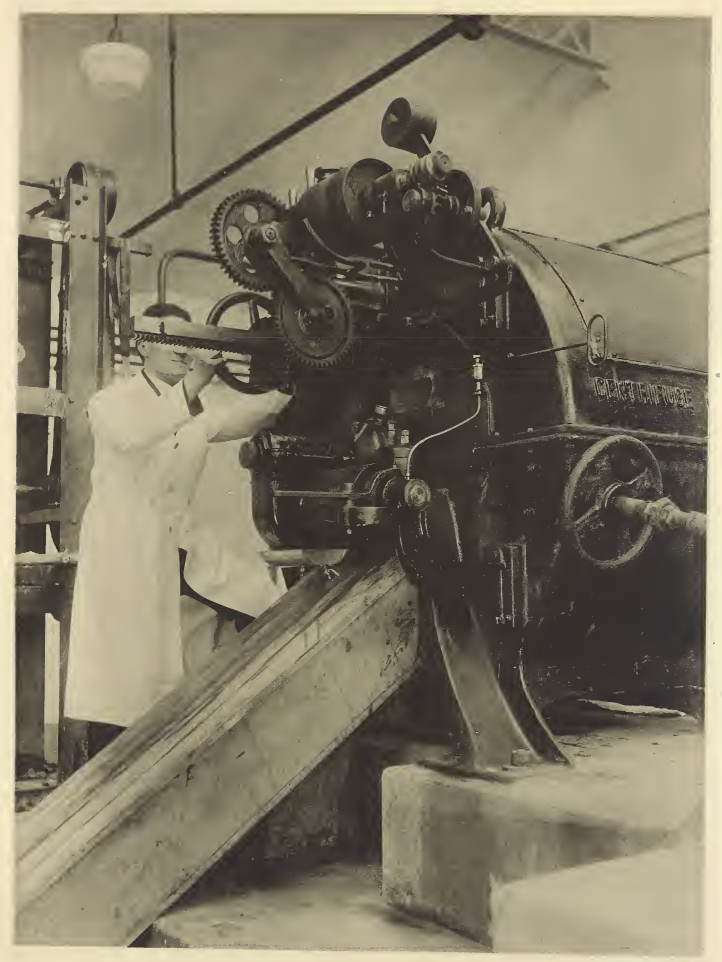


Photo Régis Lebrun.

A L'USINE DU PANCRINOL, A GARCHES, UNE CENTRIFUGE.

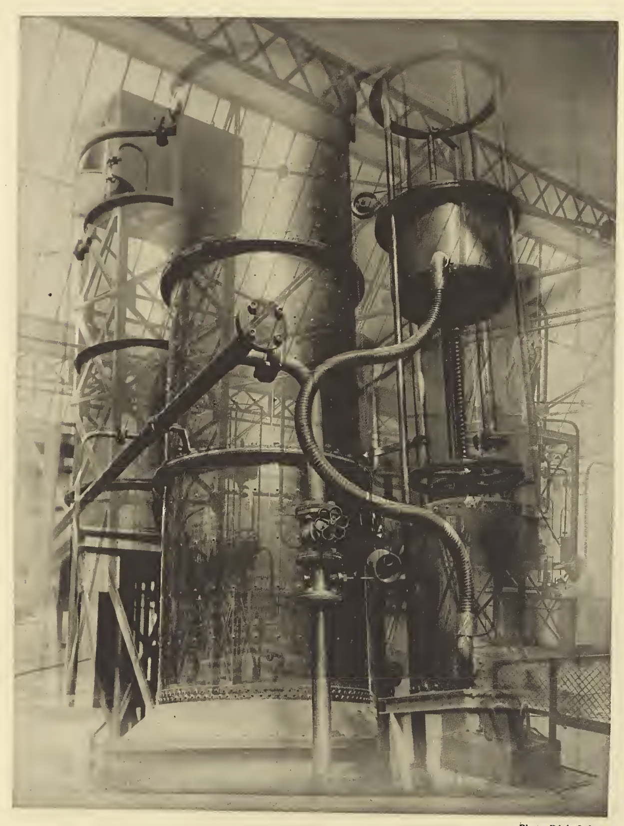
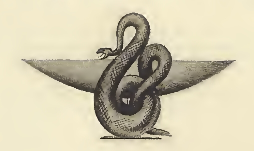


Photo Régis Lebrun.

Le PANCRINOL DU DOCTEUR DEBAT se fabrique à Garches (Seine-et-Oise) dans une usine qui met en œuvre des procédés originaux et les appareils les plus puissants et les plus perfectionnés employés jusqu'à ce jour dans le monde entier.

SOMMAIRE



DÉCEMBRE
1 9 3 0

N° 3

ART ET MÉDECINE

REVUE MENSUELLE
RÉSERVÉE AU CORPS MÉDICAL

DIRECTEUR : FRANÇOIS DEBAT

Rédaction - Administration
60, rue de Prony, 60

Prix : 8 francs

ABONNEMENT ANNUEL : FRANCE ET COLONIES, 80 FRANCS.
ÉTRANGER : 80 FRANCS, FRAIS DE PORT EN PLUS.

ART ET MÉDECINE

LE DOCTEUR CHARLES LAUBRY

l'éminent cardiologue, médecin des Hôpitaux de Paris, dessiné par A. Bilis.

LES TÉMOIGNAGES DE L'HÔPITAL

CHARLES LAUBRY

PAR LE Dr FERNAND VALLON



Photo Régis Lebrun.

La consultation de Charles Laubry à l'hôpital Broussais.

A Broussais, le jeudi 2 octobre 1930. Pour attendre le patron, j'ai usurpé son fauteuil. Par la fenêtre de son cabinet, je contemple une pyramide de gravats, car l'hôpital est un chantier, Et, derrière moi, un marteau invisible sculpte l'autre côté du mur, à grands coups sourds.

Il est 10 heures 15. Le maître est en retard. Pour la deuxième fois, je décroche sa photo.

J'aime les photographies. Ces moments arrachés à la vie sont de merveilleux documents et de Laubry (nous l'appellerons ainsi, tout court, si vous voulez, s'il le permet...) de Laubry, donc, sensible et direct, on peut attendre des expressions intéressantes.

Effectivement, devant l'objectif, il ne se contente pas de se défendre : il attaque. Il cligne pour voir plus aigu.

Ce sont ses yeux de combat qu'il nous fait là, les yeux du diagnostic, ceux dont, tout à l'heure, en présence du malade, assis devant lui et nu jusqu'à la ceinture, il va toiser l'obscur adversaire. Ils vont le reconnaître. Ils l'admireront peut-être, en secret. Car, n'est-ce pas de ce regard raccourci que l'artiste enveloppe sa toile, dans un recul ?

10 heures 30. Il est en retard. Je raccroche la photo, avec des respects. Et puis, je rôde. J'ai une âme de reporter. J'inventorie : les paperasses administratives, *Art et Médecine* sur le tapis vert de la table, le lit de fer, la chaise fatiguée, l'armoire neutre. Je l'ouvre et j'y trouve, épinglé, un vif petit croquis, œuvre innocente d'un élève du service. Qu'il lui soit pardonné, pour une fois, d'avoir préféré la tête du patron à son enseignement.

10 heures 45. Comme il est en retard !

Pan !... Pan !... Pan !... dit le marteau. Et c'est le rythme du lied de Schumann :

Lieb liebchen, leg's Händchen...

tes petites mains...

Chéri, sur mon cœur, viens poser tes mains.
Ecoute au dedans comme on frappe fort.
C'est là qu'un méchant charpentier demeure
Et là qu'il prépare... mon cercueil.

C'est la chanson douloureuse et résignée qui berce la plainte du poète. Quel beau prélude à la visite d'un service de cardiologie !

Hélas, charpentier, hâtez-vous donc,
Qu'en paix, je m'endorme... pour toujours.

Le charpentier a entendu. Les cruelles palpitations d'Henri Heine ont cessé, avec sa vie, et «pour toujours» il s'est endormi.

Charles Laubry n'était pas encore advenu.

Il vient, en tout cas. La rumeur de l'escalier l'annonce. Le voici. Il est triste. Lui ! triste ? Oui ! Et pendant que le marteau continue à scander le lied funèbre, et que ma gênante mémoire me serine les tristes paroles, il nous parle de ses vacances : un cimetière ! Tous ses amis — des médecins — ont choisi ce moment pour mourir, en pleine conscience, avec les yeux terribles de qui sait et les silences anxieux où le malade écoute la gueuse qui marche de long en large, dans la pièce à côté, à la cadence du marteau. Des maux exceptionnels qui ne frappent que le médecin, comme si, en le distinguant, la maladie se vengeait. Bref, il n'a cessé de faire la navette entre Flogny et Paris.

Mais un interne, deux internes arrivent. Des médecins — des amis — ceux-là bien vivants, bien portants, les suivent. Il faut faire la consultation. « Allons ! » dit-il, et, d'un pas lourd, que je ne lui connaissais pas, il s'en va.

La salle de consultation s'est tue à son entrée. Les jeunes visages, tournés vers lui, s'éclairent. Les joues se colorent, les yeux brillent. Lui, il parle, mais d'un autre timbre, déjà.

Il parle, il distribue d'amicales bourrades — grand camarade. Il caresse, il rit.

Il s'assied enfin et les malades défilent. Debout, Laubry interrompt, questionne, malicieux, pousse des « colles ». C'est une belle comédie, à peine dramatisée par la présence de la maladie — car elle cède, un instant, sous le rayonnement du Médecin et le malade, sur la sellette, a la figure de l'espérance. C'est une comédie, profondément humaine, dont, avec toute sa sobre ampleur, il est le Lucien Guitry.

Un vieux cantonnier s'asseoit. L'externe est tout glorieux de ce souffle de la base qu'il a trouvé. Mais cela ne suffit pas au maître. Sur l'aspect du patient, il va droit à la tension. Elle est, lui dit-on, de 23-11. Il ausculte. « Allons ! Allons ! dit-il, en se relevant, vous avez pris, Thuillier, le symptôme pour la maladie, l'effet pour la cause. L'artério-sclérose est la reine de ces lieux et votre souffle un de ses plus minces sujets. »

C'est le tour, maintenant, d'un grand malade. Citrin, il s'asseoit en flageolant.

L'élève qui a brigué l'honneur très disputé de chasser sur les terres de « Laubry » a cru indispensable — noblesse oblige — de « faire à son ouïe le sacrifice de sa vue ». Il a laissé ses yeux dans la poche de son veston, à la porte du Service. Ce n'est plus qu'une paire de tympans, tendus au fond de ses oreilles, comme des

A Broussais : l'appareil à perfusion pour cœur isolé.

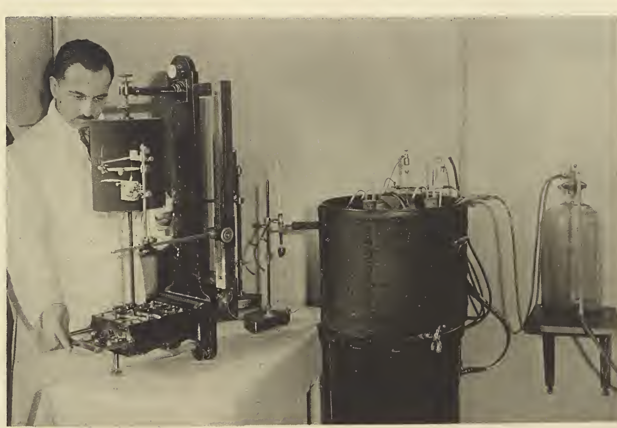


Photo Régis Lebrun.

pièges, des pièges à souffles. Alors libre au malade d'être exsangue. La bile peut teindre d'or vert sa peau sèche et terne. Absolu, résolu comme on sait l'être à vingt ans, le jeune spécialiste ne regarde pas : il est là pour entendre. S'étant rué sur le cœur, il marque un arrêt joyeux : il y a un souffle à la base ! Il jette son stéthoscope dessus, comme un attrape-papillons. Il l'a ! Il le tient ! Il l'apporte au patron, épinglé sur le carton de la fiche d'observations, que son émotion fait trembler un peu.

Mais le Clinicien a la cruauté de n'en faire cas. Lui qui n'a renié aucun de ses sens, il les braque sous les coups de phare de son intuition ou la calme lumière de sa logique.

Le voici qui regarde. Agiles, les yeux du diagnostic, ceux-mêmes de la photo, font le tour du malade, les mains larges, si légères, lentes et douces, s'insinuent, palpent. Les doigts percutent. Comme ils savent poser les questions ! Docilement, le foie, la rate répondent. L'oreille, tout de même, survole le cœur. Elle est déjà partie : le mal n'est pas là. Jusqu'au nez, qui discrètement, en passant (cher nez courageux !), interroge l'haleine.

Sait-on jamais ? Elle pourrait sentir l'acétone.

Le tracé mécanique des mouvements du cœur par l'un des appareils en usage à l'hôpital Broussais.

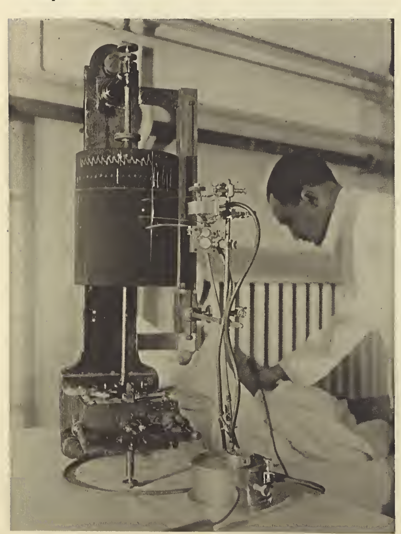


Photo Régis Lebrun.

La voix dit enfin : « Souffle de la base, état vertigineux, douleurs angineuses... » Eh ! oui. Sans doute ! Certainement, même ! Mais d'abord et par-dessus tout — vous m'entendez, Thuillier ? — d'abord l'*anémie !* Angor, vertiges, figurants qui font partie du décor, humbles satellites de l'astre pâle. L'angor, c'est celui de l'anémie coronarienne, le vertige, celui de l'anémie cérébrale. Mal nourris, le muscle cardiaque et le cerveau ne font leur service qu'au prix de la souffrance. Pourquoi mal nourris, Delrieu, mon ami ? Parce que le sang qui leur arrive ce n'est presque que du sérum... de l'eau !

Quatre élèves auscultent à la fois. Leurs stéthoscopes leur font des trompes d'insectes. Immobiles, ils ont l'air voraces et le Patron me les montre en riant à sa manière large. « Regardez-les, Vallon ! Ne dirait-on pas des mouches sur du miel ? »

D'autres malades défilent : une insuffisance infantile, avec son fracas, une arythmie nerveuse. « A la faveur d'une simple émotion, ne l'oublions pas, une oreillette peut fibriller. » Arythmie bénigne, alors. Par contre, il évoque la grande arythmie, l'arythmie, complète comme l'autre, mais d'un pronostic si grave. Myocardique, « elle marque un moment de la mort du cœur ».

Puis, pour venger les débutants à qui ils en imposent, il accable de son mépris les souffles anorganiques.

La voix est claire et facile, comme les idées. Il a une allégresse professionnelle qui est tout près de celle de l'artiste. Les enfants-médecins sont sous le charme. On boit les paroles. On opine du bonnet. On regarde avec ferveur. Nulle « lèche », aucune flagornerie, l'hommage au talent.

Solide, direct, vivant, affectueux, il les domine, lui. Il les tutoie parfois. Ne sont-ce pas les fils de son esprit ? Il les aime.

La consultation est terminée. Un employé de l'A. P. entre, un papier à la main. Il notifie à Charles Laubry qu'il est l'objet d'un rappel. Désormais il touchera 500 francs par mois. « Au lieu de ? » demande Laubry (il n'était pas fixé). « 475 » répond le scribe. On rit. Il signe gravement.

Je l'ai laissé, la plume à la main, pour courir me rhabiller. J'ai trouvé son cabinet silencieux. Le méchant charpentier d'Henri Heine et de Schumann était allé déjeuner, sans doute. A moins que son marteau ne fût une ombre de marteau, comme les souffles anorganiques sont des ombres de souffles et que Charles Laubry, par le simple rayonnement de sa puissance, ne l'ait dissipée à jamais.

Il disait, tout à l'heure, avec une pointe de mélancolie : « En médecine, nous ne vivons que sur des ombres, des illusions. » . Est-ce que notre vie, la Vie, ne serait pas elle-même une illusion, une divine et cruelle illusion ?

C'est chargé du poids de cette question, que je me hissai dans le 87 (Malakoff-les-Halles, hélas !) Et il m'a semblé rouler plus péniblement que de coutume.

Docteur Fernand Vallon.

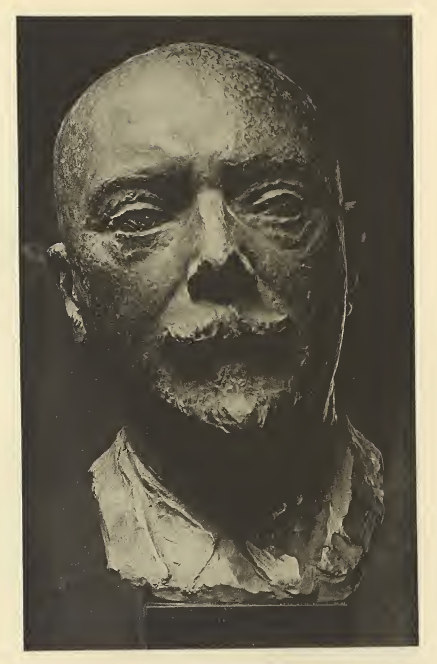
DE L'ART

ET DES CONTRESENS FAITS A SON SUJET

PAR LE DOCTEUR

R. SABOURAUD

Nous sommes particulièrement heureux de pouvoir offrir à nos lecteurs ces pages de philosophie de l'art, bonnes feuilles d'un ouvrage que doit faire paraître le Docteur R. Sabouraud, le spécialiste de Saint-Louis si connu et aussi le sculpteur dont l'œuvre, pleine de vie, de force et de grâce est si appréciée.



Buste de R. Sabouraud, par Despiau.

DEVANT l'universelle inconnaissance où nous sommes de nous, de notre raison d'être, du monde où nous nous trouvons vivre, l'homme se réfugie naturellement dans le domaine des créations de son propre esprit : l'art, par exemple, ou les mathématiques.

Les mathématiques me semblent le type d'une sécrétion cérébrale de l'homme. Raisonner abstraitement sur des chiffres, et en les retournant en tous sens, arriver à en codifier les transformations, c'est là un jeu étonnant. Et le plus étonnant à mon sens, c'est que les mathématiques, que notre pensée a faites telles parce qu'elle ne pouvait pas les supposer autres, s'appliquent à des faits astronomiques, que nos sens vérifient. Il y a donc quelque parenté entre l'organisation de notre cerveau et celle du monde. C'est le seul fait appuyant le mot de la Genèse : que Dieu a fait l'homme à son image ; les éléments de notre logique se trouvent conformes à ceux de l'univers.

Mais, en dehors de cela et des applications pratiques journalières que peuvent avoir les mathématiques, c'est un merveilleux jouet de l'esprit pour adultes, et une des plus étonnantes constructions de l'esprit humain. Je conçois très bien l'homme particulièrement doué pour ce jeu et qui s'y amuse passionnément.

Mais ce n'est pas du côté des mathématiques, faute d'une instruction première suffisante, c'est dans les créations de l'art que se repose ma pensée. Les arts sont un jouet comme les mathématiques, mais un jouet de qualité supérieure, et fait sur mesure pour l'esprit inquiet de l'homme. Je devrais inclure d'ailleurs parmi les arts, la philosophie et même la théologie.

Toute philosophie ou théologie s'appuie sur des prémisses fausses ou tout au moins improuvables, puisqu'il faut

Le Docteur R. Sabouraud, comme le philosophe qui prouvait le mouvement en marchant, montre, en sculptant, de quel pas sûr il parcourt les chemins de l'art. Son "Apollon", sa "Canéphore" ont autant de vigueur que d'harmonie et, chez le sculpteur-médecin, l'anatomiste contrôla le pur artiste.





Photos Giraudon.

toujours partir d'un postulat. Et ce postulat qui pourrait sembler entièrement conventionnel à un esprit autre que celui des hommes, paraîtra déjà faux à tous les hommes qui professeront une autre philosophie. Mais ceci consenti, les édifices que constituent les doctrines philosophiques sont de merveilleux châteaux de cartes, construits avec une extraordinaire ingéniosité... Enfin, la théologie, qui est une philosophie de base religieuse, convient naturellement à tous les esprits ayant admis le même postulat religieux.

Les arts sont une autre façon de jeu d'esprit. Comme dans les mathématiques, il s'agit de productions propres du cerveau humain. Ici, pas de doute possible ; ce sont productions humaines dont l'homme est seul juge. Que nos sens nous trompent, qu'ils soient insuffisants, imparfaits, peu importe, puisqu'on produit avec les sens une œuvre destinée



Photo Giraudon.

Un "nu" puissamment modelé, du Docteur R. Sabouraud.

à nos sens tels qu'ils sont. Qu'on s'adresse à eux par le son, par la forme ou par la couleur, les hommes verront ou ils entendront.

Mais par le son musical, par la forme ou la couleur, l'homme s'exprime quelquefois mieux qu'avec des mots. Avec des sons, des formes et des couleurs, l'homme s'est fait un nouveau langage qui s'adresse à un autre registre de la pensée, que les mots parlés avec la signification qu'on y attache. Et ce langage nouveau (toujours partiellement inventé par celui qui s'en sert), exprime des idées-sentiments qui ne sont ni des idées qu'on puisse formuler par des mots, ni des sentiments que l'on puisse exprimer autrement, que par une œuvre d'art équivalente.

C'est donc un langage énigmatique qui touche certains hommes, *lesquels ont inversement la faculté de s'en émouvoir.*

Voilà un singulier monde limité à l'homme puisque créé par lui, et qui n'a de valeur que pour lui. Ici au moins nous sommes à l'échelle humaine; il ne s'agit plus de millions d'années-lumière. Pour l'artiste, le monde des infiniment grands ou des infiniment petits est sans intérêt ; il n'y a qu'un seul monde, celui des idées-sentiments qu'on peut exprimer par la forme, le son ou la couleur. Et il ne s'agit pas, comme le croyait naïvement Pascal, de représenter la nature d'une façon plus ou moins heureuse... (Quelle idée enfantine dans un cerveau de cette taille !) ...mais d'exprimer par un moyen extérieur l'émotion intérieure de l'artiste. Lorsque Beethoven disait à un intime : « En ce qui concerne la musique, je suis plus près de Dieu que les autres hommes... », il donnait sous une forme concrète la définition spirituelle de l'œuvre d'art. C'est une élévation de l'esprit par un nouveau langage de sons, de forme ou de couleur.

Ce qu'il y a de très particulier dans l'œuvre d'art, c'est qu'elle parle aux yeux ou aux oreilles un langage tout à fait autre que celui auquel ces sens sont habitués dès l'enfance, et que ce langage étranger sera immédiatement compris de certains et goûté par eux comme une ivresse spirituelle enchanteresse, tandis que d'autres la goûteront plus ou moins lentement et incomplètement et que d'autres même ne la goûteront pas du tout.

En fait, ceux qui goûtent l'œuvre d'art ont un sens que n'a pas celui qui y demeure insensible. Mais ce sens, sa jouissance seule le lui prouve, il ne peut le prouver à d'autres en aucune manière.

Tout cela amène les quiproquos les plus étonnants. Car un esprit très doué pour la jouissance musicale, peut ne rien sentir devant la sculpture ou la peinture et réciproquement. Et il faut être très analyste et intelligent pour se rendre compte soi-même (par rapport à un art qu'on goûte) qu'il doit y en avoir d'autres qu'on ne goûte pas. On y parvient en comparant l'intensité de ses sensations plastiques et musicales par exemple. Mais pour cela, il faut déjà qu'on goûte un art extrêmement pour regretter que les autres ne vous donnent pas la même joie. Si on ne goûte aucun art, on croira en toute bonne foi qu'on les goûte tous. Ainsi voit-on des critiques d'art qui croient pouvoir juger

des œuvres pour lesquelles les premières facultés nécessaires leur manquent entièrement.

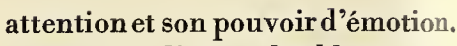
Ajoutez à cela que tout grand créateur crée même ses outils. Ainsi, et sauf pour les musiciens de second ordre qui sont partiellement des plagiaires, pour tous les grands, un auditeur dès les premières mesures reconnaîtra leur auteur. En dehors des idées-sentiments qu'exprime leur œuvre, les moyens physiques qu'elle emploie sont reconnaissables. Ainsi chaque musicien a en quelque sorte sa grammaire qu'il a inventée. Les types en sont fournis par Bach, Beethoven, Wagner, tous trois géniaux, tous trois distincts, et agissant sur nous par des moyens techniques très différents.

Or, il arrive qu'une oreille musicienne trop habituée à un auteur aura perdu avec lui la faculté de s'émouvoir avec d'autres. La grammaire nouvelle d'un nouvel auteur glacera son attention et son pouvoir d'émotion.



Photo Vizzavona.

Bustes des Drs Brocq et Darier : deux maîtres dermatologistes de l'hôpital Saint-Louis, par leur éminent confrère.



De là d'innombrables jugements faux en fait d'art. Et, comme tout vrai et grand artiste apporte avec son émotion nouvelle des moyens nouveaux de l'exprimer, non seulement il ne sera pas compris de ceux qui seront toujours incapables de le comprendre, mais il sera même incompris d'abord de ceux qui le goûteront plus tard !

C'est ainsi qu'il faut une éducation, mais cette éducation a d'autres moyens qu'une éducation ordinaire, car c'est surtout une familiarité progressive qui apprivoise l'opposant. Il s'habitue à ce qui lui paraissait rude et désordonné. Bientôt ces aspérités extérieures ne l'arrêteront plus, il sera capable de jouir pleinement des sentiments exprimés par l'auteur. Ainsi quand l'œuvre nous est devenue familière, nous croirions volontiers que son auteur l'a modifiée, alors que c'est nous qui avons été modifiés par elle.

Docteur R. SABOURAUD.



PhotoGiraudon.

CHAMONIX ET LE MONT BLANC

PAR HENRI BORDEAUX
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE





Photos Tairraz.

C'EST une catastrophe qui a mis à la mode la vallée de Zermatt et le massif des Alpes valaisanes. La vallée de Chamonix et le massif du Mont-Blanc doivent leur renommée à un savant.

Le 14 juillet 1865, Whymper, pour la première fois, escaladait le Cervin. Sa caravane se composait de trois guides, les deux Taugwald et le fameux Michel Croz, le meilleur guide de Chamonix, et de deux jeunes Anglais, lord Douglas et Hadow. A la descente, un faux pas d'Hadow qui marchait derrière Michel Croz entraîna toute la caravane. Whymper et les deux Taugwald qui étaient à l'extrémité de la cordée furent sauvés par la rupture de la corde. Cette victoire tragique eut un retentissement prodigieux. Elle avait ensemble l'auréole de la gloire et la poésie du malheur. Tous les alpinistes du monde voulurent venir à Zermatt.

Le massif du Mont-Blanc était appelé autrefois les Montagnes Maudites. La crédulité en avait fait le séjour des mauvais esprits, et l'on assurait que par l'intervention de ces mauvais esprits les glaciers descendaient parfois jusqu'aux habitations et envahissaient les champs et les prés. Une tradition populaire rapporte même que, vers la fin du 17° siècle, l'évêque de Genève, Mgr Jean d'Arenthon, étant en tournée pastorale à Chamonix, bénit la population agenouillée sur son

passage, puis, s'avançant jusqu'au pied des glaciers, il les exorcisa selon les rites.

Ce n'est qu'au milieu du 18e siècle que la curiosité s'en mêla. Deux Anglais déterminés, Windham et Pococke, organisèrent toute une expédition, pour aller jusqu'au Montanvers (1.910 m.). Mais ils en firent le récit. O puissance de la littérature ! On découvrait le Mont-Blanc, mais on n'avait même pas l'idée d'y monter. Il fallut deux genevois, d'ambitions inégales, pour en susciter le désir : deux genevois paisibles envoûtés par la montagne et prêts pour elle à toutes les folies.

Le premier, Théodore Bourrit, était un peintre sur émail. Il ne sortait guère de son atelier. Un jour, des amis l'entraînent jusqu'au sommet facile d'une montagne voisine, les Voirons. Du sommet, on aperçoit tout le massif du Mont-Blanc. Notre Bourrit, qui était un homme calme et pondéré, redescend exalté et un peu ivre. Cette ivresse sacrée ne l'abandonne plus. Rejetant la miniature et l'existence casanière, il apprend à ouvrir les yeux, il apprend à marcher. Il aimait ses aises, une vie confortable, il apprend à souffrir. Pour recommencer ses études de peinture — car il veut peindre l'objet de sa flamme, et il est pauvre — il se fait chantre à la cathédrale de Genève, et entre deux offices il court à la montagne avec un bâton et ses pinceaux. Sa peinture même n'est qu'un

Comme un fil séparant la lumière de l'ombre, l'arête du Chardonnet. Puis, des arbres tout parés de neige.





Photos Tairraz.



Photo Tairraz.



Photo Pierre Muller.

A Chamonix : le lac du casino où se reflète le glacier des Bossons. Au-dessus : paysage dans la vallée.

prétexte ; ce qu'il adore, c'est l'air des cimes, c'est la liberté, c'est la solitude, ce sont les jeux de lumière sur la neige, sur les roches et sur les vallées qu'on regarde d'en haut. Le Mont-Blanc fait des conquêtes avant d'être conquis.

Le grave Horace-Benedict de Saussure y mettra plus de façons, opposera plus de résistance, mais se montrera aussi plus impérieux et exigeant. Bourrit s'est contenté de regarder d'un peu haut l'objet de ses désirs. Saussure y voudra monter. C'est à lui qu'il faut incontestablement attribuer la prise de possession du Mont-Blanc. Tous les autres ne seront que ses employés ou ses continuateurs. « Il fut, dit M. Henry Brégault dans la préface d'un très beau livre consacré à la *Chaîne du Mont-Blanc* par nos meilleurs alpinistes français, il fut un de ces rares savants universels qui embrassèrent toutes les sciences : zoologie, botanique, géologie, physique, chimie, météorologie. Pour lui les Alpes n'étaient qu'un gigantesque et merveilleux laboratoire permettant d'étudier sur place les phénomènes les plus divers. Sa nature ne pouvait manquer de réagir au contact de cette beauté qu'il fut le premier, sinon à sentir, tout au moins à rendre d'incomparable façon. Sans doute les plissements de l'écorce terrestre, la flore, la faune, la notation du baromètre, du thermomètre, le mouvement des glaciers, les avalanches restent au premier plan des préoccupations



C'est encore ici la vallée. Avec la neige, le silence est tombé sur les chemins. La joie du grand soleil n'en est que plus sereine et dans les maisons, la divine amitié du feu vivant, du feu dansant, prend tout son prix.

Plus haut dans la montagne, la neige a plus de poids, aussi plus de menaces. Où la nature redevient souveraine, les demeures se font humbles et plus fortes les âmes.

Photos Tairraz.



du physicien et du naturaliste. Mais son âme est toujours prête à vibrer devant la magie des spectacles et sa plume sait les décrire avec la passion d'un poète qui resterait observateur scrupuleux. Par une exception en ce XVIIIe siècle un peu factice et ampoulé, son style est noble sans être grandiloquent ; si certaines théories scientifiques ont vieilli, et ne sont plus en accord avec les données actuelles, la description des paysages glaciaires, qui dans ses œuvres était l'accessoire, est devenue le principal et, parce que sincère, restera éternellement jeune. »

Justice est ainsi rendue par un alpiniste au savant, sauf, cependant, que le XVIIIe siècle emploie d'habitude un langage sec et abstrait, et non ampoulé et grandiloquent. C'est Jean-Jacques, c'est Châteaubriand, c'est le romantisme qui ramènent les images et l'éloquence. Au contraire, l'enthousiasme de Saussure est l'indice d'une passion violente. Il a beau couvrir d'apparences scientifiques sa passion pour le Mont-Blanc, la science n'explique point, à elle seule, son geste de fureur lorsque, après vingt-cinq années de convoitises, il réalisa enfin sa conquête :

« La longueur de cette lutte, a-t-il raconté, le souvenir et la sensation même encore poignants des peines que m'avait coûtées cette victoire me donnaient une espèce d'irritation. Au moment où j'eus atteint le point le plus élevé de la neige qui couronne cette cime, je la foulai aux pieds avec une sorte de colère. »

Pour un savant, voilà une étrange façon de sentir.

Horace de Saussure annonce son projet d'ascension au Mont-Blanc. Personne ne l'avait eu avant lui. Les habitants de la vallée n'y songaient point. Il promet une récompense importante à qui trouvera le chemin. Les plus hardis des paysans se mettent en quête. Jacques Balmat découvre l'accès en 1786. Il emmène le docteur Paccard. L'année suivante Horace de Saussure y monte en

personne avec toute une armée de guides. Mais qu'on se figure l'audace et le courage, l'énergie de ce savant qui n'est plus très jeune et qui n'a guère d'entraînement. Son expédition et son récit ont fait la fortune de Chamonix.

Depuis lors, le Mont-Blanc n'a pas cessé d'envoûter. Moins fatal que le Cervin, il a aussi ses victimes. Je préfère dénombrer l'une ou l'autre de ses folies amoureuses. Henriette d'Angeville est la première femme qui parvint au sommet (sauf une petite bonne, Maria Paradis). Elle dut vaincre de terribles résistances de famille, comme pour un mariage d'amour. Près du but, ses forces la trahirent. A demi suffoquée, le cœur palpitant, les paupières fermées, elle dut s'arrêter. Mais l'idée fixe ne cessait pas de la hanter.

— Si je meurs, dit-elle à ses guides, avant d'avoir atteint la cime, promettez-moi d'y porter mon corps et de l'ensevelir là-haut.

Et les guides, comprenant ce sentiment parce qu'ils ont tous l'amour de la montagne, le promirent non sans quelque solennité.

— Soyez tranquille, Mademoiselle, assura Joseph-Marie Couttet, le plus expérimenté et déjà célèbre par ses neuf ascensions, vous irez morte ou vivante.

Elle y monta en effet, et vivante. Par un dernier enfantillage, sur la cime, elle se fit hisser par ses guides au-dessus de leur tête, afin de monter plus haut encore.

Un autre amoureux fut l'apôtre de la Religion de la Beauté, John Ruskin. Il n'y monta pas, mais il aima de loin le Mont-Blanc. « J'ai revu aujourd'hui, écrivait-il en 1882, le Mont-Blanc que je n'avais point revu depuis cinq ans, et j'ai été très reconnaissant. C'est un spectacle qui me rend toute la force dont je suis capable pour faire de mon pauvre petit mieux et devant lequel mes amitiés et mes souvenirs me deviennent plus précieux... » Le Mont-Blanc professeur d'énergie.



Un chevrier, avec ses bêtes agiles et son chien, anime la grandiose solitude. Aboiements, tintements de sonnailles : un peu de vie dans l'immense étendue.



Une "cordée" passe le Dru. Les Alpes ont des passages plus périlleux, mais il est prudent, pour franchir le Dru, de ne pas être seul. De part et d'autre de la crête neigeuse, la profondeur est redoutable.

Photos Tairraz.

Mais je n'en finirais plus d'énumérer ses conquêtes. C'est le Mont-Blanc vu par le dedans, par l'âme, par le désir. Comment décrire sa splendeur physique ? Je l'ai tenté dans la *Nuit Blanche,* du col du Géant où j'arrivais de Courmayeur avec le désir de monter à la Dent du Géant, mais le mauvais temps m'en empêcha. Comme il arrive parfois les veilles de pluie ou de neige, l'horizon était d'une pureté merveilleuse et les objets y prenaient une forme plus accusée et plus précise. Mon héros fait les honneurs de la vue à la compagne qu'il a emmenée presque malgré elle :

« Honneur au Roi tout d'abord : le Mont-Blanc est là, en pleine lumière, d'un blanc si pur, d'un blanc qui étincelle. Envoyez-lui un baiser. Un beau jour, il vous prendra, comme Henriette d'Angeville. Voyez son cortège de seigneurs : ces tours aiguës, de granit mauve, ce sont les Aiguilles de Pétéret. Leur dessin est reproduit plus bas, dans un ton brun plus sombre, par les Aiguilles de la Brenva. Cette fine dentelle de pierre, les Dames anglaises l'ont brodée. Voici le Mont Maudit, l'Aiguille du Plan, le dur Grépon, conquête de Mummery, plus à droite, l'Aiguille Verte de Whymper, et là, tout près, l'Aiguille du Géant, si élégante, qui a l'air de chanter de joie comme une alouette, et plus loin les Grandes Jorasses aux belles lignes d'architecture.

« Elle ne prenait pas garde à tous ces noms. Comme au bal, elle dévisageait des toilettes et des visages. C'étaient des robes de lumière et de purs profils marmoréens. Et cependant il continuait sa nomenclature avec une exaltation grandissante.

« Mais on devine trois nations, Madame. On va du col de la Seigne, qui mène d'Italie en Savoie, aux Alpes valaisanes parfaitement visibles dans les vapeurs rousses de l'extrême horizon. Les Alpes dauphinoises s'estompent dans le lointain. Elles ont aussi leurs princesses immaculées : la Meije dont on aperçoit la brèche pareille à un arc, la Barre des Ecrins plus massive. Les Alpes de Tarentaise nous montrent le Dôme de Chasse-Forêt, la Grande-Casse qui est leur reine, le massif du Grand-Paradis. C'est le large glacier du Ruitor qui s'étale comme un fleuve. Nous pénétrons en Suisse avec le Vélan, avec le Grand-Combin en forme de coupole byzantine. Voyez enfin, sur notre droite, le Mont Rose, rival de notre Mont-Blanc, et le Cervin. Le Cervin, pareil à une pyramide d'Egypte ou, plus élancé, à un obélisque, le Cervin isolé qui semble s'élancer du sol comme un jet d'eau, ou comme la tige d'une fleur céleste... »

Le téléférique de Planpraz, sur le chemin de la Brenva, face aux Bossons.



Le massif du Mont-Blanc a donc fait la fortune de la vallée de Chamonix. Je regrette pour ma part qu'on n'ait point conservé le vieux village de Chamonix, comme la Suisse a su maintenir le pittoresque village de Zermatt malgré l'envahissement des hôtels. A Chamonix, on ne voit que palaces, casinos, magasins, pâtisseries. Mais l'afflux des touristes l'explique et le justifie dans une certaine mesure. Chamonix est station d'été, non seulement pour les alpinistes qui ont le choix des ascensions, mais pour tous les amoureux de la montagne qui cherchent un air salubre, une belle vue, des distractions et des jeux ; et Chamonix est encore station d'hiver pour les amateurs de sports. Au chemin de fer du Montanvers qui mène à la Mer de glace, sont venus s'ajouter le téléférique de l'Aiguille du Midi, et le téléférique de Planpraz, sur le chemin de la Brenva. Les paresseux peuvent ainsi se procurer aisément des émotions alpestres.

Et voici que l'espace me manque pour parler du Fayet Saint-Gervais, à l'entrée de la vallée et, plus au fond, des Houches, d'Argentière. Le Mont-Blanc roi est un accapareur.

HENRY BORDEAUX.
de l'Académie Française.



CHAMONIX ET MÉGÈVE

PAR LE Dr R. DE MARCONNAY

Eh bien, mon cher Confrère, que dites-vous de ce sleeping? Moi, j'ai, ce soir, un cœur juvénile. Demain — songez ! — demain, le Mont-Blanc « laissera traîner, pour nous, son manteau de neige jusque dans les verdures de Chamonix ». Ne m'attribuez pas cette phrase, je vous prie. Elle est de Hugo. Etes-vous curieux de connaître les termes de l'admiration de ce grand devancier ? Précurseur du voyage, le héros l'avait fait dans de moins bonnes conditions que nous... En berline, mon cher. En berline, de Paris à Chamonix. Il y a cent vingt-cinq ans, déjà... comme le temps passe ! Quel âge il avait ? Vingt-trois ans, Monsieur, et tant de génie ! Oh ! les vingt-trois ans de Victor Hugo !

Ecoutez comme ils étaient éloquents :

« Qu'on se figure d'énormes prismes de glace, blancs, verts, violets, azurés, selon le rayon de soleil qui les frappe, détachant leurs cônes éblouissants sur un fond de sombres mélèzes. On dirait une ville d'obélisques, de cippes et de pyramides... »

Vous bâillez? Je vois: vous préférerez Gautier!

« Au débouché de la vallée, le Mont-Blanc se découvrit soudain à nos regards, si splendidement magnifique, si en dehors des formes et des couleurs terrestres qu'il nous semblait qu'on ouvrait devant nous, à deux battants, les portes du rêve... C'était le blanc idéal, le blanc absolu, le blanc de lumière qui illumina le Christ sur le Thabor... Des nuages superbes, du même ton que la neige, et qu'on ne distinguait qu'à leur ombre, montaient et descendaient le long de la montagne, comme les anges sur l'échelle de Jacob... »

Hein ? Vous êtes ébloui ! Vous tâtez vos poches,





La villa de la baronne de Rothschild; au-dessous, le châlet de Madame Roland-Gosselin, œuvres de Le Même, à Mégève.

fébrilement. Oui ! Vos verres fumés! Je parie que vous les avez oubliés !... Vous les avez ? Je respire !... Non ! ne les mettez pas : j'ai fini. Je ferme le livre. Vous voyez bien : il refait sombre. Désormais vous honorerez Gautier, dont la seule évocation nivaire fait craindre l'ophtalmie !

Quoi ? Que grognez-vous ? Ce qu'il serait devenu si les Ecritures n'avaient existé avant lui ? Ne vous inquiétez donc pas ! L'Homme au gilet rouge était de ressource. C'est Théophile, vous savez, le gentil poète d'*Emaux* et *Camées*, le beau rapin, le paladin chevelu du Romantisme. Cher Gautier !

Oui, j'éteins ! C'est entendu ! J'éteins, mais pas avant, toutefois, de vous avoir entendu me dire les vers que Sand chuchotait à Liszt, tous deux, enveloppés dans la poussière de lune et les dernières vibrations du piano — devant la neige surnaturelle.

« La barbe ! » Vous avez dit : « La barbe ! » Vraiment ?... Vous en avez par-dessus la tête du Romantisme et de ses paillons et de ses poètes ! Eh bien ! dormez, être prosaïque ! Mais résignez-vous à ne rien entendre à la Symphonie en blanc majeur, dont, tiare en tête, parmi ses vassaux au front pâle, orchestre formidable et docile, le Mont-Blanc est le divin Maëstro. C'est un romantique, lui aussi, et quel !

Valses et boston, huit de chiffre, arabesques et paraphes, le vif éclair du patin sur l'opale glaciaire, et l'envolée de la jupe, qui, au vent de la souple échappée, fait tutu. Belles dents, mentons bleus et nez rouges. Blancs bonnets et bonnets blancs, toques d'hermine ou casques de laine, et des bas et des bottes. Les mains sont dans les manchons ou bien, pour les élégantes virtuosités, les bras se croisent horizontalement, à la russe. Jeux

et ris, et le triomphe faraud des beaux sweater, tachés de noir, zébrés d'azur, rayés de pourpre, éclaboussés d'or. La joie de vivre, toute une allégresse contagieuse, dont le reflet tremble déjà sur la longue figure du neurasthénique. Les déprimés, en cure, les surmenés, les blafards prisonniers des villes, tous, ils se redressent, plastronnent et s'essaient à lorgner les femmes.

Et les pneumos, bien sages, font le cercle...

Maintenant, au volant! Une edelweiss aux lèvres, gagnons l'immense vallée de la petite Arly. Allons à Mégève !

Comme les sapins sentent bon !

Et voici, soudain, la nette épure des châlets modernes — signés H.-J. Le Même — châlets de gala, mi-bruns, mi-blancs — mi-bois, mi-ciment — riante géométrie. Ils superposent deux blancheurs, celle de la chaux et celle de la neige, l'une sèche, l'autre onctueuse. Surplombant les parvis éclatants, la claire-voie des balcons de bois règne, le long des façades. Une stalactite de glace effiloche ses aiguilles de cristal au bord de l'auvent et la neige souligne d'un trait de velours l'accent circonflexe du toit. L'hiver a desséché l'arbuste en espalier et, très moderne professeur d'anatomie, il en a projeté sur l'écran du mur le squelette, délié et ramifié comme un système nerveux. Or, voisin du sapin hirsute et transi, et, comme lui blotti sous le balcon, tout contre la maison, un tas de bûches, très décoratif, parle, dans le froid, de chaleur légère.

Des bruits limpides — une cloche, un cri — effleurent le vaste silence. Un air sonore et fluide, un gouffre de pureté, dont la montagne et le ciel sans fond sont les vertigineuses dimensions. Un bain d'infini pour l'atôme vivant.

C'est vraiment l'éther. C'est un avant-goût de l'air paradisiaque. C'est comme si Dieu avait daigné et qu'il eût approché de lui sa créature.

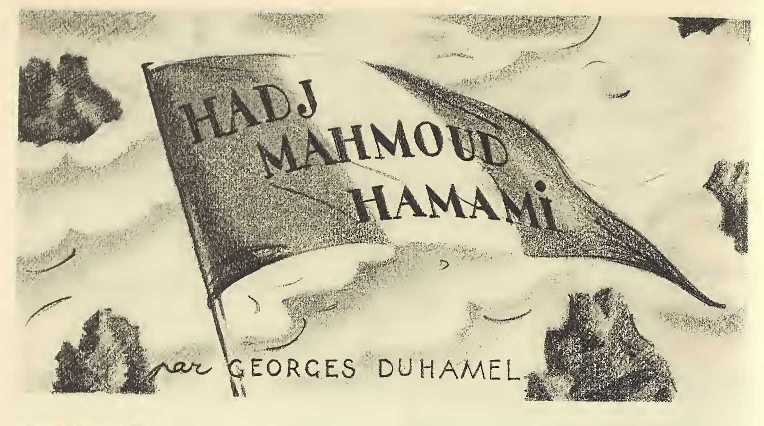
Et le skieur, qui s'élance dans le soleil d'un bond, peut croire qu'il est affranchi de la pesanteur et qu'il ne retombera jamais.

Docteur R. DE MARCONNAY.



Pistes pour la luge. Un saut de ski, beau comme un vol et qui a l'air d'un défi à l'abîme.







Ce grand diable solennel qui vient de vous saluer à la porte du bordj, ce n'est pas un domestique.

Attention ! C'est Hadj Mahmoud Hamami, mon bienfaiteur.

Vous le rencontrerez souvent, pendant votre séjour ici. Eh bien, défiez-vous de lui. Il est capable de vous rendre un grand service, de vous sauver la vie, par exemple. Etre redevable de la vie à Mahmoud Hamami, c'est très désagréable. Ne riez pas : j'en sais quelque chose. Il m'a, l'année passée, tiré de l'oued Zafrane.

Je peux vous conter cette histoire. Sans nul doute, elle vous apprendra quelque chose sur les hommes de ce pays. Elle vous apprendra peut-être même quelque chose sur les habitants du Kamtchatka, que je n'ai pas encore l'avantage de connaître.

Je revenais d'une petite tournée dans le djebel. J'étais seul avec Maamar, mon ordonnance. Et plus tranquilles, tous deux, qu'on ne l'est, la nuit, dans les rues de Montmartre. Nous allions de village en village et faisions nos petites enquêtes. Nous étions bien reçus partout, et royalement nourris : ces Africains sont hospitaliers. Après huit jours de randonnée, je devais rallier mon corps à Talla-Ksour, où nous avions entrepris des travaux.

Le 23 février ! Oui ! J'ai risqué ma vie dans un certain nombre d'affaires que l'on dit glorieuses et dont je serais très embarrassé de me rappeler la date exacte. Mais, le 23 février, j'ai rencontré Mahmoud, et c'est un événement mémorable.

De la journée du 22, je conserve un souvenir assez somnolent. Nous avions trotté dans la plaine par une chaleur orageuse, anormale pour la saison. Le djebel, quitté depuis la veille, nous l'apercevions, au loin, couvert de nuages affairés, couleur marc d'olive. Nous nous arrêtâmes, pour déjeuner, chez Cheikh Seghir. Il me traita magnifiquement, selon sa coutume, et me dit d'une voix très douce, à la fin du repas :

— Le capitaine passera l'oued Zafrane ce soir même ?

— Pourquoi, lui répondis-je, rien ne presse.

Cheikh Seghir baissa les paupières et murmura :

— Il pleut dans le djebel. Le capitaine devrait passer l'oued Zafrane ce soir.

Je connais le cheikh depuis des années. C'est un de nos plus précieux collaborateurs. Que l'on vole un cheval à Gafsa, que l'on tire un coup de carabine au Kef, et Seghir en est mystérieusement instruit dans les dix minutes. Rien de plus naturel que de le voir ainsi renseigné sur des perturbations météorologiques survenues à cent kilomètres vers l'Ouest.

Si la sagesse d'autrui ne nous est d'aucun usage, notre expérience personnelle devrait, du moins, nous incliner à la prudence. Je connaissais l'oued Zafrane et ses caprices ; il m'avait, sept ans plus tôt, emporté deux camions, avec les hommes, les

chevaux et la marchandise. Eh bien, quand Cheikh Seghir baissa les paupières, je me pris à sourire. Il faisait chaud. J'étais alourdi par la chair d'agneau, les pigeons farcis, les tendres cardons, toutes les bonnes choses que Seghir avait fait préparer pour mon plaisir. Je somnolais avec délices.

Il était plus de quatre heures quand j'appelai Maamar qui festoyait dans l'antichambre avec les chaouchs et les parasites. Je mis donc le nez dehors et ne fus pas peu surpris d'apercevoir, devant la maison, une vénérable Ford, haute sur pattes comme une araignée du désert, et dont un indigène était en train de remplir le radiateur avec une gargoulette d'argile. Seghir sortait, sur mes talons. Il dit, avec un suave sourire qui découvrait sa denture de fauve :

— Le capitaine me fera l'honneur de prendre la voiture, pour gagner du temps.

Cette offre me tira de la béatitude.

— Mais, dis-je, et les chevaux ?

— Oh ! répliqua le Cheikh en levant deux doigts, ils suivront.

A ce moment, la vieille Ford fit entendre une pétarade burlesque et sembla saisie de convulsions. L'idée de revenir au camp dans cet équipage m'indisposa soudain si fort que j'appelai Maamar.

— Non, dis-je. Les chevaux ! Que diable, nous avons le temps.

Cheikh Seghir souriait toujours. Il me pria de me hâter et ajouta quelques paroles pour exprimer cette opinion, somme toute respectable, que le sort des hommes en général et mon sort en particulier étaient entre les mains de Dieu.

Nous nous séparâmes là-dessus. La piste était bien battue, je mis ma bête au trot et Maamar me suivit à deux longueurs, exactement. Maamar est un serviteur modèle, incapable de troubler la méditation de son maître, dût cette méditation comporter des conséquences désastreuses. Il était près de sept heures du soir et le serein venait de tomber quand je fus réveillé par un petit frisson. J'ai la mauvaise habitude de dormir à cheval, surtout les jours d'orage. Je m'étais donc assoupi et Maamar a la consigne de ne jamais troubler ma sieste. Bref, la nuit allait nous saisir quand nous parvînmes à Enchir Bakhbakha. C'est un infime douar : trois masures groupées à l'endroit où la piste de Talla-Ksour aborde le lit de l'oued.



L'oued Zafrane ! Vous connaissez assez le bled pour n'aller point vous imaginer un ruisseau bordé de saules. Non ! Une dépression insensible, large, à cet endroit, de trois ou quatre kilomètres, avec des ravins, des fondrières, des rochers et, surtout, des galets, du sable. Un chaos aride, sans une herbe, sans une flaque.

Je balançais à me lancer dans ce désert quand je vis un bédouin sortir des broussailles.

— Trop tard, me dit-il. Dors ici. Tu partiras demain à l'aube.

Et, comme je restais là, ne sachant à quoi me résoudre, il ajouta :

— On ne peut trouver sa route dans la nuit. Mais, demain, demain ! Il a plu sur le djebel.

J'eus envie de lui dire : « Es-tu donc, toi aussi, du bureau des renseignements ? » Mais il poursuivait :

— Il a plu. L'eau ne sera pas ici avant six heures. Si le capitaine part de bonne heure, il passera.

C'était la voix de la raison. Je ne crains pas trop la vermine, après dix ans d'Afrique. Je fis disposer ma couverture dans un des gourbis abandonnés.

Jupiter ne rend pas toujours fous ceux qu'il veut perdre. Il se contente parfois de les faire dormir. Je savourais un rêve agréable quand Maamar me toucha l'épaule. Je répondis « tout de suite », et replongeai dans mon rêve. La lueur du jour ne m'en tira qu'une heure plus tard. Je sautai sur mes pieds. Maamar me regardait avec une attention soutenue dans laquelle, en cherchant bien, on eût peut-être discerné de l'anxiété.

— En selle ! dis-je. Et filons !

Deux minutes plus tard, nous étions à cheval. Le bédouin de la veille, à notre vue, agita sa grande canne de chamelier.

— Il est bien tard, dit-il. Que le capitaine attende ici.

J'étais trop furieux contre

moi pour écouter ce bon conseil. Je donnai de la cravache à mon cheval et nous partîmes, au trot, dans les galets.



Le ciel était pur et comme déblayé, illuminé de vert tendre à ma gauche, de bleu saphir à droite. Silence miraculeux. Pas un oiseau, pas un insecte dans cet enfer minéral. Au loin, vers l'occident, la nuit se retirait sur les montagnes. J'eus soudain le sentiment d'une sécurité parfaite.

Pendant la traversée de l'oued, la piste est peu sensible et même interrompue. Mais il suffit de piquer droit au sud. Je ne craignais guère de me perdre. Nous allâmes ainsi pendant près d'une demi-heure et je pensais que nous allions enfin sortir de l'oued quand, soudain, les chevaux donnèrent des signes d'angoisse. A l'instant même, les bruits de notre marche furent couverts par une rumeur étrange, inouïe, que je ne saurais comparer ni à celle de l'orage ni à celle de l'océan. Cela augmentait de seconde en seconde. Un grondement presque souterrain qui grossissait sur notre droite.

Je regardais Maamar. Il ne dit qu'un mot : « l'oued ! » Eh ! je le savais bien. Nous lançâmes nos chevaux au galop dans les pierres croulantes. Mais, déjà, l'oued était sur nous.

Imaginez une vague unique, jaune, gonflée, courbe, haute comme une muraille et qui avance à la vitesse d'une charge de cavalerie.

D'un seul coup, nous fûmes soulevés, entraînés, roulés. Quand je repris conscience du monde, j'étais encore à cheval. Ma bête nageait furieusement, mais nous étions, elle et moi, la proie d'un tourbillon qui nous faisait virer comme une toupie. Parfois, j'apercevais Maamar, à cheval aussi et tournoyant, non loin de moi, la tête à peine hors de l'eau, le burnous flottant, impassible, silencieux.

C'est alors qu'apparaît Hadj Mahmoud Hamami. J'allais ainsi, à demi suffoqué, à la dérive, sûr d'un trépas prochain, quand j'entendis soudain un cri, une clameur humaine dans le tumulte des eaux. Un tour encore de ma valse funèbre et j'aperçus, dressé comme par miracle au-dessus des flots, un grand escogriffe tout nu qui remuait les bras. Il tenait une corde semblable à celles dont se servent les caravaniers pour arrimer les chargements. Et, soudain, il la lança. Je la reçus en plein visage, la saisis d'abord avec les dents, puis avec une main. Quelques instants plus tard, je sentis que mon cheval prenait pied sur un promontoir de roches submergées. Et l'homme, tout aussitôt, de me tirer la corde des mains pour la lancer à Maamar qui ne tarda pas à venir nous rejoindre. Dire comment nous allions nous sortir de là, je n'y songeais pas encore. La berge me semblait fort lointaine. Mais le grand diable avait pris les brides de nos bêtes et, non sans détours, il nous achemina jusqu'au sol ferme. L'oued était traversé.

Quand je fus en état de prononcer une parole intelligible, notre sauveur, avec beaucoup de dignité, remettait sa chemise et son burnous. D'une poche invisible, il fit sortir une cigarette qu'il alluma gravement. Puis il se tint devant nous, avec cette majesté que vous n'avez pas manqué d'admirer tantôt.

— Comment t'appelles-tu ? lui dis-je.

— Hadj Mahmoud Hamami, répondit-il avec une fierté paisible.

— Eh bien, fis-je, tu m'as sauvé la vie, Mahmoud. Le capitaine Quantin n'est pas un ingrat. Tu es mon bienfaiteur. Que puis-je faire pour te remercier ?

Il leva noblement la main droite.

— Rien, dit-il. Viens au gourbi. Nous te donnerons à boire et tu feras sécher tes vêtements.

Nous passâmes trois heures dans le gourbi de Mahmoud. Il avait deux femmes, qu'il ne cachait guère, et cinq enfants. Il me reçut avec simplicité et refusa non sans hauteur tout ce que je lui proposai — argent, montre, harnais — en témoignage de ma gratitude.

— Donne-moi, du moins, lui dis-je, ton adresse.

Il nomma le pauvre douar : El Aouid. Puis il nous escorta jusqu'au point où la piste devient carrossable. Comme je le remerciais encore, il fit, de nouveau, son courtois geste de dénégation. Et nous le perdîmes de vue.

Le soir même, nous étions à Talla-Ksour.

Nous autres, Occidentaux, nous ne savons pas supporter patiemment le poids de la reconnaissance. Deux jours plus tard, remis de mes émotions, j'achetai certain bidet fort passable et le

fis parvenir à Mahmoud, avec un message amical. Puis, le cœur en repos, je fus à mes affaires.

Une semaine venait de passer quand, un matin, on m'annonça qu'un bédouin me demandait audience. Ce fut Hamami qui parut.

— Je suis heureux de te saluer, lui dis-je. As-tu reçu le cheval ?

Il répondit, l'air sombre :

— Je l'ai reçu. Merci !

Je lui serrai la main et lui offris une cigarette. Nous fumâmes. Puis Hamami ouvrit la bouche.

— Puis-je te demander quelque chose ? fit-il.

Je répondis aussitôt :

— Tu m'as sauvé de l'oued. Tu es mon bienfaiteur. Je te considère comme mon père et ma mère et te donnerai ce que tu voudras.

Il baissa la tête et dit avec calme :

— Peux-tu me donner deux brebis ?

— Tu auras les deux brebis.

Maamar reçut des ordres. Une heure plus tard, Hamami prenait le large en poussant devant lui deux brebis point trop maigres.

Huit jours passèrent et je commençais, faut-il l'avouer, à oublier parfois Hamami, mon bienfaiteur, quand je le vis reparaître, un beau matin. C'est surtout le matin qu'il se manifeste et prend l'offensive.

— Salut, Mahmoud, lui dis-je avec une amicale familiarité. Les brebis sont-elles en bonne santé ?

Mahmoud fit « oui » de la tête, et s'accroupit sur la natte de mon bureau. Il y passa deux heures. Après quoi je lui dis :

— Désires-tu donc quelque chose, Mahmoud ?

Il remua la tête de haut en bas.

— Eh bien, parle.

Alors, laconiquement :

— Nous avons besoin d'un âne.

Je lui fis répéter cette phrase. Nulle erreur. Hamami voulait un âne. On peut donner un âne à l'homme qui vous a sauvé la vie.

Le soir même, Hamami partit avec son bourriquet.

Alors les choses se précipitèrent. Hamami revint dès le surlendemain. Il devait aller à Sfax pour plaider devant le cadi. Pouvais-je lui donner l'argent du voyage ?

Il reçut l'argent et reparut une heure plus tard. Il exigeait, avec une calme insistance, une lettre de recommandation pour le magistrat.

A compter de ce jour, les visites de Mahmoud se succédèrent si rapidement que j'en conçus de l'inquiétude. Hamami emportait tantôt de l'argent, tantôt un animal, tantôt du grain. Un jour, il partit avec mon phonographe et s'il n'obtint pas la machine à coudre, c'est que la gratitude humaine a des bornes.

— Mahmoud, lui dis-je enfin avec une pointe d'humeur, tu m'as sauvé la vie, c'est entendu. Et, quand j'ai voulu te récompenser, tu n'as rien accepté. Pourquoi, maintenant, ne laisses-tu plus passer une heure sans réclamer quelque présent ?

Il souleva ses lourdes paupières, me regarda pendant une seconde avec un trouble sourire et dit cette parole fort juste :

— Non, je ne voulais rien. Mais c'est toi qui as commencé.

Que vous dire de plus ? La récolte n'a pas été bonne. Au début de l'hiver, j'ai vu Mahmoud arriver, avec ses animaux, ses enfants et ses femmes. Il m'a dit, tout simplement :

— Si tu veux, je serai ton chaouch.

Il est mon chaouch. Je nourris toute la tribu. Mon traitement n'y suffira bientôt plus. N'importe! Hadj Mahmoud Hamami est mon bienfaiteur, l'homme qui m'a sauvé de l'oued Zafrane. Hier, il m'a demandé une armoire à glace. Je lui ai répondu : « Mahmoud, j'attends le prochain orage. J'irai me jeter dans l'oued et je tâcherai de m'en tirer tout seul. Comme ça, je ne te devrai plus rien. »

Il n'a même pas sourcillé.

GEORGES DUHAMEL.







UCUN Parisien n'ignore que la plus belle pièce que puissent afficher les théâtres, c'est ce fameux *Relâche* dont les reprises se succèdent à intervalles réguliers sur toutes les scènes, depuis la Comédie-Française jusqu'aux Bouffes-de-Ménilmontant. De même il y avait — que dis-je ? il y a toujours, mais le souvenir date de mon enfance — un grand saint plus en honneur sur les calendriers que tous les vierges, confesseurs et martyrs : « *Le 28, sainte Perpétue ; le 29, saint Aignan ; le 30, saint Théodat ; le 31, Exposition...*

Il n'en est pas, en tout cas, dont la fête soit plus carillonnée. Ses dévôts sont aussi ses victimes, et pour peu qu'on ait aussi pour patron les S.S. Soldes, Blanc, Coupons, et autres déités de grands magasins, c'est un vrai métier que de courir aux offices. Jadis le culte était réservé aux femmes ; à présent les hommes ont aussi leurs cérémonies.

●

Sainte-Exposition règne huit mois de l'année sur toute la région parisienne. Tantôt c'est la peinture de Delacroix, tantôt c'est le centenaire du Romantisme, tantôt la reliure tchécoslovaque, tantôt le Salon de l'Auto ou de la T.S.F. Il faut s'y trouver et en bonne place, sous peine d'être noté d'infamie ; et pour comble de servitude, voilà que Sainte-Exposition ne se contente plus de ses chapelles, églises ou cathédrales. Elle se glisse partout. Dans les cafés, dans les escaliers de théâtre. J'ai connu un cinéma qui exposait de la sculpture ; je connais une concierge, boulevard de Port-Royal, qui expose des fusains dans le vestibule de son immeuble. Il n'y a pas bien longtemps, une humble modiste, à Passy, avait en devanture, parmi ses bibis à 79 francs, plusieurs portraits de Stevens. Ce que c'est que de vivre dans un pays qui honore les arts... Mais quoi ! je me souviens qu'en Pologne, dans un hall de grand hôtel, là où d'ordinaire triomphent des fourrures et des colliers de perles, la vitrine principale exhibait des modèles de chasubles et des ciboires en vermeil...

●

Voici deux mois, j'ai eu l'honneur de dîner avec M. Henry Chéron, ci-devant argentier de France, et perpétuel dictateur du Calvados. Il a bien voulu raconter devant moi de piquantes anecdotes, dont celle-ci qui révèle une grande connaissance de l'âme française :

Il visitait naguère un Concours agricole, et, entouré de tous les grands éleveurs du département, il s'inclinait devant les bœufs méditatifs, les génisses épanouies et les taureaux altiers. Les animaux primés lui furent présentés en grande pompe ; il les salua, eux et leurs maîtres, d'un petit discours, et il s'écria en finissant :
« Maintenant, Messieurs, pour que personne ne puisse avoir de tristesse en ce jour de réjouissances, allons visiter les bêtes non primées ! »

Cette proposition déchaîna l'enthousiasme. L'inégalité naturelle était réparée par la bonté des hommes : la démocratie coulait à pleins bords... Eh bien, le principe de notre ministre est excellent. Je propose qu'on l'applique partout, et qu'à côté des fastes, de l'orgueil et de la gloire, on rende hommage aux choses modestes qui ne seront jamais exhibées.

●

Vous rappelez-vous ce qu'on chante (du moins l'air) dans les *Armaillis* :

Quand je vois porter des lunettes
A des gens qui n'en ont pas besoin,
Je me dis : Faut que j'en achète
Pour en faire porter à mon chien.

Cette poésie de folklore helvétique porte la leçon d'une haute morale, celle même du *Magnificat* : « *Exaltavit humiles et demisit superbos.* » Quand je vois, moi, des ouvrages, ou des objets manufacturés qui veulent s'imposer à moi par des Salons et des Foires retentissantes, j'ai une furieuse envie de chercher, n'en fût-il plus au monde, le fabricant ignoré ou l'artiste méconnu.

Mon cas est d'ailleurs prévu par le commerce, et il y a des producteurs qui font le coup de l'humilité, comme des paysans logés sous le chaume font le coup du « bahut de famille » en liaison avec une usine du Faubourg Saint-Antoine.

Résignons-nous.

Passons les tourniquets (de préférence celui des entrées de faveur) et marchons entre les stands, prenons les prospectus, écoutons les haut-parleurs, et venons jusqu'au pied des autels. Sainte-Exposition (tiens, on dirait une sainte espagnole !) ou Esposiciòn, de quelque orthographe qu'on vous pare, vous qu'on fête les vendredis, jour chic, ou les samedis soir, jour populaire, procurez-moi seulement une place de gardien. Ceux-là, on les paie, et ils n'ont la faiblesse de regarder ce qu'on expose.

André Thérive.



Photo Gravot.

Les meubles sont d'amboine, l'harmonie générale est bleu-pâle et argent, dans cette composition de Paul Follot.

LES GRANDS DÉCORATEURS

FOLLOT

PAR HENRI HÉRAULT

Élégant, nerveux et fin, volontaire et sensible, le maître-décorateur Paul Follot s'exprime, dans son œuvre, fidèlement à lui-même.

Ce patricien de l'ébénisterie, chercheur de formes à la fois belles et confortables, ce poète du tissu et du tapis, professe qu'un artiste doit œuvrer avec sa sensibilité, en la gouvernant par la raison.

Celle-ci, d'ailleurs, se fonde chez lui sur un savoir étonnamment profond et divers. Paul Follot connaît avec précision les techniques du bois, du fer, de l'étoffe, du verre et du bijou. Il a rénové celle du tapis. S'il prenait, par jeu, la varlope ou la lime, il saurait en user en bon artisan. Et il manie supérieurement l'ébauchoir.

Mais l'art véritable, l'art créateur, naît plus haut que les bras.

J'imagine que Paul Follot, composant une architecture, un meuble, un tapis, a ce regard tendu, d'un bleu un peu dur, à la fois rêveur et concentré que je lui ai vu lorsque, pris à l'improviste, il voulait bien retracer pour moi quelques traits de l'histoire de l'art décoratif, dans laquelle il occupe si justement une place éminente.

Ecrivain, professeur, conférencier, il bénéficie, lorsqu'il crée, de tous les privilèges d'une culture qui embrasse, m'a-t-on dit, jusqu'à l'art musical.

Il est de ceux qui aiment « l'art populaire », mais, par là, il entend l'art créé *par* le peuple, et il juge vide de sens — mais non exempte de mépris — l'expression « art *pour* le peuple ».

« L'aristocratie, me dit-il, cela signifie étymologiquement : *le régime des meilleurs.* L'art est donc aristocratique et l'homme du



Un fauteuil de Paul Follot. Une harmonie en brun et rose corail, où les meubles sont de macassar et ivoire, édités par Waring et Gillow.



Le grand hall d'un hôtel particulier : murs ocre, panneaux avec ornements d'argent, plafond argenté, lustre en verre gravé. Ensemble édité par Pomone, 1927.



Photos Gravot.

peuple, quand il devient artiste, devient un aristocrate de l'esprit. »

Il voulut bien poursuivre ainsi :

« Au point de vue social, et même éthique, notre art est intimement lié aux nécessités de l'existence. Il évolue donc avec la Société, et sous l'influence de la mode. Car il y a une mode pour les idées. Et je ne m'en réjouis, ni ne le déplore. Je constate cependant que la mode est un ferment d'activité.

« Par périodes, mettons de dix ans, l'élite évolue et, à sa suite, la masse. Depuis quelques lustres, j'ai déjà vu l'élite, ou ce qu'on nomme ainsi, modifier plusieurs fois ses convictions.

— Et aujourd'hui ?

— J'y viens. Par moments, un courant d'idées nouvelles heurte un autre courant d'idées qui ont plus ou moins résisté au temps. Cela crée comme un remous, comme une fermentation qui aide à faire évoluer les arts, si elle ne concourt pas forcément à leur progrès. Nous sommes dans un de ces moments-là.

« Il y a une trentaine d'années, la lutte était assez ardente entre, d'une part, le clan des novateurs de l'art appliqué et, d'autre part, ceux



Photo Gravot.

Meuble en sycomore et bois de corail. Boiserie laquée en camaïeu brun sur argent. (Edition W. et G. Salon des décorateurs de 1929.)

qui prétendaient aimer l'art du passé au point de le défigurer pour « l'adapter » aux besoins modernes. Mais assez rapidement, nous avons réussi à imposer nos idées. Dès 1910, l'opinion publique nous devenait franchement favorable. Nous ne voulions, d'ailleurs, rien d'autre que de perpétuer la tradition séculaire, celle de la création continue.

« Puis il y eut, pour moi, comme pour beaucoup de mes confrères, les années de guerre. J'apprécie, certes, la chance d'être revenu de la tourmente, mais quel effort ne me fallut-il pas, pour refaire, en quelque sorte, ma carrière abandonnée pendant quatre ans et demi.

« Enfin l'Exposition de 1925 a marqué d'une façon péremptoire la réussite de nos idées.

« A cette date, une tendance s'est manifestée avec quelque force. Une école, dont le tenant le plus connu est Le Corbusier, a repris les théories qui avaient été émises, dès 1902-1903, par M. J.-M. Jacques, rédacteur en chef de *L'Art Décoratif*, puis par Adolphe Loos, à Vienne, vers 1910. D'après ces théories, l'appropriation strictement utilitaire d'un objet à sa fonction crée une sorte de beauté, laquelle est nécessaire et *suffisante*. Partant de là, les artistes de cette école ne se contentent pas de supprimer tout ce qui n'est pas absolument utile (par conséquent tout ornement), mais, pour être plus sûrs de ne pas sortir du domaine de la « raison » et de ne pas sacrifier à la sensibilité, indigne, selon eux, des hommes de notre époque de machinisme, ils s'enferment dans les lignes droites et les formes géométriques. Le résultat est cet Art primaire dont tous les éléments ont le même caractère, anonyme, hostile, inhumain, exprimé dans toutes les matières et à toutes les échelles...

« Du moins cet art satisfait-il la raison ? Rarement car, dans la plupart des cas, le problème posé est beaucoup trop subtil et particulier pour que l'objet réalisé avec des combinaisons de cylindres, de cubes, de prismes, de troncs de cône, le résolve heureusement.

— Et c'est pourquoi, mon cher Maître, vous combattez ceux qui veulent que l'art soit purement rationnel ?

— Certes, et je le fais au nom même de la raison.

— Comment cela ?

— Vous convenez que la raison doit admettre tout le réel ?

— Sans doute.

— Mais la sensibilité, instrument de nos contacts avec le monde extérieur, n'est-elle pas une réalité, et la plus humaine de toutes ?

— D'accord !

— Je suis donc en droit de demander à ma raison d'aller plus loin que la géométrie... »

Paul Follot interrompit là sa maïeutique. Un solide et grand garçon descendait de la galerie-atelier en surplomb sur le studio. Ses larges épaules tendaient le pull-over à rayures dont son torse était vêtu. Mon hôte le suivait du regard :

« Ce débardeur, c'est mon fils, élève aux Beaux-Arts et mon élève aussi. Vous le voyez en tenue de travail. »

Cependant, une gracieuse jeune fille, souriante, nous versait un breuvage de choix.

Labeur, vie familiale dans un cadre somptueux où un orgue gardait ouverte une partition de Beethoven, fauteuils où l'on éprouvait une plénitude d'aise ! L'on était fort bien chez Paul Follot.

Henri Hérault.

MADELEINE LUKA

PAR LE Dr FERNAND VALLON



LES AMATEURS DE RUINES.

Envions à Madeleine Luka l'ineffable blancheur de son âme. Savourons la fraîcheur de cette toile surannée. C'est vu avec des yeux tout neufs, les yeux d'une sensitive de sept ans. Elle a choyé le paysage et les personnages, les choses et les êtres, la robe à pois qui fait ballon...

Je suis, Monsieur, excessivement confuse de l'attention que vous voulez bien porter à ma peinture — et M. Kvapil est vraiment bien bon, lui qui fait de la si belle peinture, d'aimer la mienne. Si vous le voyez, dites-lui que j'ai beaucoup d'admiration pour la sienne ! Cela me fait toujours beaucoup de plaisir que de véritables artistes comprennent ce que je fais — car le public s'emballe souvent par snobisme.

Hélas, je ne puis vous recevoir dans mon atelier de Paris, étant installée pour l'été à Maffliers, où je nourris mon troisième enfant. Mais si vous avez une auto, il vous sera peut-être possible de passer dans mon pays natal qui n'est qu'à vingt kilomètres de Paris.

Vous verrez la plus charmante vieille maison du monde, datant de 1820, ma vieille maison natale, qui est ma raison de peindre.

Par un clair matin de juillet, je reçus cela, à bout portant. Il était 8 heures. A 13 heures 30, j'étais dans le train. Peut-être le noir mécanicien avait-il une âme blanche ? Que ne lui ai-je fait



LES AMATEURS DE LA NATURE.

Voici le pendant des Amateurs de Ruines. Cher petit tableau à musique! Quand sonnera l'heure ou la demie, est-ce que les têtes ne vont pas dodeliner, la main s'élever et s'abaisser, la queue du chien remuer et le voyageur gravir la courbe du pont?

lire, alors, cette lettre évangélique ! Touché par le miracle de cette candeur, il eût abrégé mes voies, brûlant les stations. Mais je ne la lui montrai pas — ce fut mon tort — et, toutes, il les marqua toutes, Saint-Denis, Epinay, Deuil, Groslay, Sarcelles, Ecouen et Domont.

J'eus le temps de me remémorer la visite que je venais de faire au Salon des Tuileries, avec Maxime Lanvol. J'aime et je redoute les explosions de mon ami, homme aimé des dieux puisqu'il sait, dans l'instant, prononcer le souverain verdict. J'ai raconté, ailleurs, comment, malgré l'écrasante présence de l'ombre de Delacroix, il osa traiter Jean-François Millet et ce pauvre Monsieur Ingres.

Or, parmi le bruit des roues, il me semblait distinguer encore sa voix chaleureuse. Dans la salle en chicane, très défilée où (pour la punir, sans doute, d'avoir eu trop de succès au précédent Salon), la sourde rancune des pontifes avait relégué Madeleine Luka et ses trois toiles, je le voyais gesticuler et, un sourire aux lèvres, j'entendais encore ses paroles véhémentes :

« Alors, *toi*, tu aimes cette fabricante de poupées ? Parce que Kvapil, le bon athlète, se délasse de soulever, « à bras franc » — comme Courbet — sa puissante et saine peinture en respirant le parfum de cette maigre fleur bleue, fanée avant que de naître, tu t'emballes ! Tu cours à ton écritoire, tu sollicites qu'on te reçoive. Non, mon cher, tu iras seul !

« Tu ne voudrais pas, dis, que je fusse grossier et que j'entrasse, le chapeau sur la tête, dans la Chapelle de la Vierge, où cette dame barbouille, à l'ordinaire ? Parmi toutes les petites oies de sacristie qui peuplent les bergeries de ce peintre, voué au bleu et au blanc, quelle figure ferais-je, je te le demande ? Dans toutes ces crêches d'Enfant-Jésus, je serais, ma parole, comme un diable dans un bénitier ! »

Et je m'entendais lui répondre — avec quelles prudentes circonlocutions ! que *tout de même* je voulais voir (*ça n'engageait à rien, n'est-ce pas ?*) ces petites oies si blanches dans l'atmosphère de leur création et sous le pinceau de leur créatrice.



LE PLUS BEAU JOUR.

La psychologie de Francis Jammes a tiré l'horoscope de la Communiante avisée et rougeaude, qui, prudemment, sur son ventre, serre son parapluie rouge. "Elle sera charcutière!" a décidé le subtil poète.

« Sous la badine de leur gardeuse, veux-tu dire ! »

A l'éclat de voix, un vieux Monsieur se retournait, une dame inquiète s'arrêtait de feuilleter son catalogue. Mais déjà, pour l'apaiser, j'avais entraîné mon ami devant les Despiaux.

Je me complaisais dans les détails de cette scène héroï-comique et je riais, je riais au ciel du paysage, quand on arriva.

Montsoult-Maffliers, ô double village fortuné, dont les routes ignorent l'automobile et les horizons la Tour Eiffel ! S'il ne m'avait fallu me hâter, j'écouterais encore, je crois, sur la route ombragée et selon le pas hiératique de

Deux grands bœufs blancs, tachés de roux,

grincer longuement les chariots mérovingiens. C'est à croire que Maffliers a recueilli et attelé tous les descendants de l'étable fameuse de Gustave Nadaud !

J'ai découvert, enfin, la vieille maison châtelaine. Depuis le seuil de son parc, j'ai salué les parterres fleuris, le bois centenaire, tout bruissant d'oiseaux et d'insectes, l'herbage déclive qui porte, à l'épaule, l'odorante meule de son foin. Tout cela, j'ai entrevu tout cela, et le peintre et l'œuvre, entre deux trains, et je vais essayer de vous en parler.

●

Madame Luka est une mère-née. Elle a la vocation et la foi. La maternité est l'ange de sa pein-

ture et l'on y voit, sans cesse, palpiter ses grandes ailes lourdes et douces. Des visiteurs ont remarqué qu'elle accordait à ses femmes un soupçon de goître. Curieux, ils l'ont interrogée. « Un accoucheur m'a dit que les femmes fécondes sont ainsi faites », a-t-elle répondu, et, bravement, elle a ajouté : « Et, celles-là, je les aime entre toutes. »

Le même souci d'eugénique prosélytisme la persuade d'ouvrir le corsage de ses vierges pour offrir la fleur de leur sein au beau papillon du désir — du désir procréateur (entendez-la bien !).

Sensualité liliale, mais à toutes fins utiles, dont elle s'est fait une mystique, une païenne et délicieuse mystique de la maternité. Voyez donc de quel innocent mais robuste pinceau elle sait faire l'apologie de la chair, de celle de Suzanne convoitée par ses deux vieillards, de celle de tant de poupons décidés. Voyez dans la *Vierge aux Bulles* les trois angelots, ventrus, fessus et roses, candidement ronds, légers... légers et purs, comme leurs belles bulles, bulles de chair parmi les bulles de savon.

Mais, devant sa petite église, si affable, voici *la Communiante*, ronde, rougeaude et prudente fillette dont Francis Jammes a tiré l'horoscope : « Elle sera charcutière ! » a-t-il prononcé.

Devant une autre église, non moins souriante, j'ai admiré la jolie gaucherie dont *la Marraine* portait, comme une poupée, le bébé en maillot, le filleul. « Elle n'a pas l'habitude ! » m'a dit Madeleine Luka, avec un sourire indulgent pour la



ECOUTONS LE ROSSIGNOL.

O rossignol, rossignolet nouvelet, c'est l'amour que tu prêches à la Création attentive. Le bec dardé vers le ciel, en proie aux affres de l'inspiration, tu te rengorges et t'agites, sur ta branche. Les bêtes t'entendent : elles vont par couples, dans l'herbe haute. La biche solitaire a cessé de brouter. Elle lève la tête. Commence ou finit-elle de t'écouter, et, convaincue, déjà, prend-elle le vent du cerf qui brâme au loin? Or, l'œil vague, l'enfant s'est arrêtée sous le dais de tes divines vocalises. Elle rêve, inquiète... Et un soupir gonfle sa jeune poitrine.

créature de son esprit. « Elle est trop jeune, d'ailleurs ! On voit bien, n'est-ce pas, que ce n'est pas la mère ! »

Elle m'avait écrit : « Vous verrez ma vieille maison natale, *qui est ma raison de peindre.* » Elle aurait pu ajouter : ... « et le *livre de famille*, qui est comme les archives de mon âme. »

C'est dans les vieilles images du livre, en effet, les vieilles images 1830, que, de tous ses yeux émus, sa jeunesse n'a cessé de puiser. De même que sa seule présence a suffi pour faire sourire le logis ancestral et lui a conféré une vie pimpante qu'il n'a, sans doute, jamais connue, l'alchimie

LENDEMAIN DE NOCE...

Dans la ruelle, la laideur de l'époux, épais et de poil bestial. Sur la table de nuit, la laideur du vase à fleurs avec son bulbe d'oignon et ses godrons affligeants. Au milieu, la mélancolie éthérée de la petite épouse, pure comme un Primitif. Elle vient de se réveiller. Elle songe : "C'est donc ça, l'amour ?". Mais les joyeux lilas, charitables, s'essaient à la consoler.





V I R G I N I T É.

JE LAISSE PAGE BLANCHE AU LIVRE DE L'AMOUR. LE LYS EST EN MA MAIN, LA PURETÉ EN MON CŒUR.

de sa sensibilité a transmué les banales vieilleries.

Elles sont, toutes, d'un Romantisme très tempéré, un peu (comment dirais-je ?), un peu — oui ! c'est cela — *Garde Nationale*. Elles ne doivent aucun apport aux orageux génies contemporains. Elles ont ignoré, dans la paix de leur conscience, Hugo, Musset, voire même Lamartine. Ce *livre de famille* c'est le calme complice du vase à fleurs et de la lampe à huile des grandes tantes. Mais, en passant par le cœur de Madeleine Luka, ces pauvres choses se sont magnifiées. Son délicat lyrisme les a transfigurées. Vous saluerez souvent, dans son œuvre, comme un ami d'âge, le *vase à fleurs*. Au dernier Salon des Tuileries, il coulait de toutes les torsades de son verre bleu-opale. C'est une urne, c'est un monument. Il contient, à jamais, l'âme étroite de Mlle Pluche qui, pendant tant de Fêtes-Dieu, a traversé la rue pour l'aller porter au reposoir. La vieille demoiselle n'était pas sans supputer les périls qu'il courait, mais il s'agissait d'être bien placée au Paradis.

Sous le pinceau de Madame Luka la lampe à huile, la pauvre lampe charbonnante et suintante, devient un grave et pur luminaire d'âmes, et, dans la mystérieuse pénombre de son abat-jour, elle asseoit une grand'tante aux yeux de cauchemar.

Car elle porte dans son cœur une terrasse d'Elseneur. La vieille maison romantique, qui a hoché son berceau, en lui chantant ses belles chansons apocryphes, l'hallucine. *Souventes fois,* sur ses lambris, se précisent les visages oubliés de la génération fondatrice, et, depuis l'au delà, d'inquiétantes aïeules, la tête vissée sur un ruché de dentelles, à triple étage, la regardent... Et puis, les Dames du Livre se penchent encore sur son sommeil, belles et charitables comme des fées. Et, pures et flexibles comme des lys, les vierges pensives avancent toujours vers son front leurs lèvres closes.

Sans doute cette fille exquise de Joseph Prudhomme a-t-elle, un jour, traversé le Louvre et sa candeur originelle s'est-elle mirée dans l'ineffable sourire des Primitifs. Avec le romantisme bourgeois des vieilles images, ce sourire se dispute la paternité de tous ces anges hybrides et charmants, dont, sous les atours Louisphilippards, l'imperceptible, l'involontaire caricature ajoute à la saveur.

Madame Luka me quitta pour allaiter le plus beau, le plus candide des bébés qu'ait pu rêver son idéal pictural. Et, à la portière du wagon, qui me restituait à l'enfer parisien, je me suis penché, à tomber, pour essayer de découvrir *la maison natale.* Le bois la cachait, le bois qui s'avançait sur le ciel clair comme sur la mer un promontoire, le bois recueilli où est éclos, avec les chrysalides, l'âme réminiscente de cette femme d'un autre âge.

Docteur Fernand Vallon.



LA LAMPE ÉTEINTE.

Depuis la mort de la grand'tante, on ne l'a plus jamais allumée. Mais elle brille toujours dans le cœur de Madeleine. Et souvent, à sa lueur de lune, sous le bonnet tuyauté, que fleurissent les pensées symboliques, elle distingue le triste regard de revenante de la douce vieille et sa moue qui regrette.



LES MEDECINS LITTERATEURS

par
RENÉ de LAROMIGUIÈRE



ÉDECINS-PROSATEURS ou poètes, philosophes, romanciers ou théoriciens de la thérapeutique, maints docteurs appartiennent à la grande famille des Lettres.

C'est que les médecins ont beaucoup à dire. D'abord, au cours de longues études, ils ont absorbé le bon grain de la connaissance, et il n'est pas étonnant qu'ils produisent de précieuse farine. Mais surtout — qui ne le sait ? — personne autant qu'eux n'est en contact permanent avec la vie et la mort, personne n'est mieux à même de pénétrer les pensées, humbles ou magnifiques, ou parfois criminelles.

L'esprit, c'est entendu, souffle où il veut. Tout médecin n'est pas Balzac, Montaigne ou Mistral. Mais tout médecin qui prend la plume témoigne de ses fortes disciplines et, en outre, consciemment ou sans le vouloir, il laisse, dans le moindre de ses écrits, une trace de son inévitable tourment philosophique. Comment, lorsqu'on a la souffrance pour habitat, ne point méditer sur les causes et les fins !...

Les poèmes de Charles Foix

Cette rubrique, que le Docteur Debat m'a fait l'honneur de me confier, je l'ouvre avec une étrange émotion. C'est de l'œuvre d'un grand disparu, le Professeur Charles Foix, que j'ai d'abord à rendre compte.

Je n'ai pas connu ce maître, mais d'avoir à parler de lui fait se dresser dans ma mémoire, plus présents encore que d'habitude, en ce jour de Toussaint où j'écris, les fantômes de quatre amis d'enfance que j'ai perdus. Après avoir été mes chers compagnons des années naïves — de l'âge où l'on ne sait pas que l'on est heureux — ils devinrent tous quatre médecins. C'est d'eux que j'ai appris, il y a quelque vingt-cinq ans, ce que la blague et le scepticisme des salles de garde cachent, souvent, de bonté, et, toujours, de dévouement au devoir professionnel.

Je sais aujourd'hui, par l'exemple, entre autres, de Charles Foix, l'élévation où peut atteindre une pensée nourrie de science et que la science ne satisfait pas entièrement.

Combien noblement le Professeur Charles Foix a *servi* ! Neurologue, il frayait une route nouvelle à travers les pourquoi et les comment de la matière grise et des centres nerveux, il défrichait le plus proche mystère. Poète et philosophe, il pénétrait dans un mystère supérieur, celui des destins de l'Homme : il éclairait le sens profond des mythes antiques ; il redonnait la vie aux Dieux et aux Déesses ; il ressuscitait, dans sa « Suite dramatique », *Prométhée*, l'Indomptable, l'ami des hommes qui, après l'écroulement de l'Olympe, reste « debout, pensif », en face de la Croix.

Prométhée, mythe splendide, devait tenter Charles Foix, grand esprit, grand cœur, qui allait mourir jeune, rongé par le vautour de la maladie et chargé des chaînes de la pauvreté. Cet écrivain noble, fort et tendre, est entré en 1927 dans ce qu'il avait appelé « la paix sereine de la mort », laissant aux Lettres françaises une œuvre riche d'émouvantes beautés.

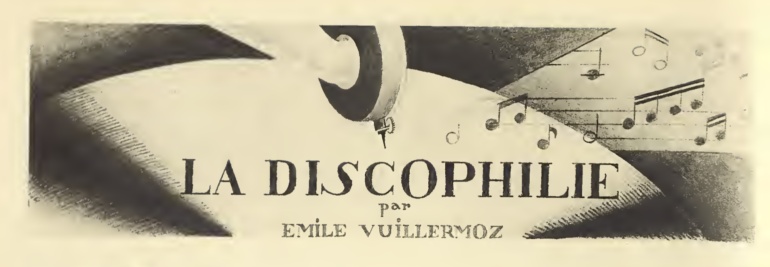
Le Dr Powilewicz, écrivain et graveur

Un artiste du plus curieux talent, le Docteur Powilewicz, illustra de gravures sur bois la « Suite dramatique » de Charles Foix. Il sut user, en technicien accompli, des noirs profonds et des blancs éclatants que permet ce difficile procédé. Mais, sous ce « métier », l'on aime surtout à découvrir la compréhension et la force d'expression d'un lettré qui a mesuré la taille de l'auteur qu'il interprétait.

De même, l'on se plaît à retrouver l'âme de l'écrivain dans les lithographies et les bois de fil que ce « docteur en plusieurs arts » a dessinés et gravés pour son propre livre : *Gloire triste*. C'est une âme désenchantée, l'une de celles, peut-être, qui connurent le désespoir au cours de la grande guerre. Dans les dessins comme dans le texte du Docteur Powilewicz, il y a, éparse, une mélancolie d'autant plus émouvante qu'on la sent résignée. Et la courte nouvelle intitulée *Un fou* commente avec une singulière profondeur un problème de notre époque redoutable entre tous. Ce fou, un canonnier, a « saboté » sa pièce d'artillerie. On l'interroge. Oui, il a tenté de détruire l'arme terrible. Il ne voit plus dans les canons que des bêtes mauvaises, tour à tour (ô souvenir du Napoléon II d'Hugo) bondissantes et accroupies : « Ah ! elles savent commander ! Il faut les gaver d'obus, de gargousses, encore et encore, vite, toujours plus vite... Ce n'est pas notre guerre, *c'est la leur* !... »

Hélas, c'est bien cela : une fois déchaînées les puissances effroyables de la science appliquée à la guerre, l'Homme, éternel Apprenti-Sorcier, n'en est plus maître. C'est, posé en quelques mots, tout le problème du désarmement. Mais le Docteur Powilewicz, non sans prudence, a fait de son canonnier... un fou.

J'attribuais tout à l'heure aux médecins, point arbitrairement, je pense, une propension au tourment philosophique. Il n'est pas douteux que, pour tous, quels que soient la diversité et l'éclat de leurs vocations respectives, l'art ne soit le grand, l'essentiel apaisement.



LA DISCOPHILIE

par

EMILE VUILLERMOZ



'EXAMEN de l'état général du discophile étant terminé, occupons-nous maintenant de la question primordiale de son alimentation.

La nourriture du discophile doit être variée. C'est là une loi essentielle de son hygiène et c'est une particularité très nette de son état.

Dans toutes les autres catégories de la musique les connaisseurs ont une tendance irrésistible à se spécialiser.

Le discophile, au contraire, doit porter un intérêt presque égal à toutes les manifestations de la musique mécanique. Voilà un axiome qu'il ne faut pas oublier au moment de constituer une discothèque rationnelle.

Dans le disque, en effet, il y a deux choses : la musique d'abord, et ensuite le miraculeux phénomène de la « phonogénie ». La phonogénie est cet élément mystérieux qui correspond à cette énigme non moins troublante que les cinéastes appellent la photogénie. C'est, si l'on peut dire, une concession secrète faite par les lois naturelles à la poésie et à la féerie. Avec un visage banal ou imparfait, les petits génies de la lumière, que l'on croyait impitoyablement asservis à la stricte discipline moléculaire du bromure d'argent, s'amusent à graver dans l'émulsion photographique des traits de déesse.

De même le microphone qui happe au vol quelques notes de harpe, de flûte, de célesta ou de xylophone se plaît à en graver dans la cire des images sonores singulièrement purifiées, embellies et idéalisées. La phonogénie et la photogénie sont des coups d'aile déconcertants de la matière attirée et aimantée vers on ne sait quel pôle magnétique de la beauté.

Dans ces conditions, il faut bien se garder de juger un disque sur son étiquette. Il ne faut pas se dire : « puisque tel chanteur a une voix magnifique, tel chef d'orchestre est universellement respecté, tel pianiste est célèbre dans les deux mondes et telle cantatrice est de l'Opéra, je suis certain d'avoir de beaux disques en achetant ceux qui portent leur nom. » Il n'est pas besoin d'être un discophile bien expérimenté pour s'apercevoir immédiatement qu'un tel raisonnement ne vaut rien.

Tout d'abord, il y a des virtuoses de premier ordre qui échouent au studio pour des raisons encore inconnues. De plus, le même artiste est incapable de réussir à coup sûr tous ses enregistrements. D'une œuvre à l'autre, que dis-je ? d'une face de disque à l'autre, lorsque l'œuvre est en plusieurs parties, on constate des inégalités déconcertantes.

Le disque — et c'est là une de ses noblesses — ne tient aucun compte des situations acquises. Il guérit l'amateur de musique de toutes sortes de préjugés et d'idées préconçues. Il lui apprend que la division de l'art par les cloisons étanches des genres catalogués est tout à fait artificielle et arbitraire. C'est un bienfait inappréciable. Notre public, en effet, est exagérément porté à abuser, dans les choses de l'esthétique, du classeur à compartiments. Le disque nous apprend, au contraire, à découvrir le bijou musical partout où il brille, c'est-à-dire dans un jazz du bon faiseur ou dans un air d'opéra.

Avec notre manie de tout intellectualiser, nous avons fini par oublier que la musique était, avant tout, une sorte d'ivresse du son, nous lui avons prêté tant d'intentions morales, philosophiques, littéraires, psychologiques et architecturales que nous avons fini par créer des compositeurs et des auditeurs qui méritent à peine le nom de musiciens. Ils voient dans notre art divin une sorte de mathématique supérieure, une technique constructive ou une sollicitation émotive d'ordre purement livresque.

Les véritables musiciens savent parfaitement que la musique est tout autre chose que cela. Elle est un élixir merveilleux qu'absorbe l'oreille. Elle est parfois informe, impalpable, immatérielle. Elle ne rentre dans aucune catégorie de l'esthétique. Elle est autour de nous éparse dans les choses et c'est souvent dans la plus humble composition populaire qu'elle consent à briller, alors qu'elle est bien souvent absente de la plus orgueilleuse symphonie.

Voilà ce que le disque, affranchi des servitudes habituelles de tous les autres moyens d'expression musicale, apprend très vite à ses fidèles. Sa façon de transfigurer un simple fox-trot ou une chansonnette et d'en mettre en valeur ce qu'il y a de profondément musical dans l'une de leurs inflexions est un des enseignements les plus précieux que nous devons à l'édition mécanique.

Voilà pourquoi nous allons collectionner ici les réalisations les plus différentes et, en apparence, les plus contradictoires. Voilà pourquoi il faut que vous accordiez aux Revelers, à Paul Whiteman, au saxophoniste Viard, à Jack Hylton, à Jack Smith, à Vaughn de Leath, à Layton et Johnstone, à Sophie Tucker et à tant d'autres fantaisistes la même importance « discophilique » qu'à Chaliapine, à Ninon Vallin, Toscanini, Cortot, Thibaud, Kreisler ou Casals. C'est à ce prix seulement que vous aurez une bonne discothèque.

EMILE VUILLERMOZ.



LE THEATRE A PARIS

par

HENRI DELORIÈRE



ETTE Catherine, qui devait plus tard s'appeler « La Grande », nous est présentée, au Théâtre Antoine, à l'état de jeune fille en fleur, puis de nouvelle épousée et, enfin, d'impératrice que n'embarrasse plus la pudeur. (*Clio Dixit*).

Elle est charmante, la *Petite Catherine* de M. Alfred Savoir, qui n'a que le tort de ne pouvoir grandir un peu entre le 2e et le 3e actes. Porteuse de sceptre et criminelle d'envergure — car elle a beau dire : « je n'ai pas voulu cela », ou quelque chose d'approchant, elle n'en a pas moins fait ou laissé assassiner son mari — elle gagnerait à devenir, à la fin de la pièce, physiquement « impériale ». Mais on ne peut demander l'impossible à Mlle Alice Cocea, aussi gracile que jolie. Elle ne saurait, à aucun moment, viser à la majesté. Et qu'importe ! nous sommes dans l'arbitraire théâtral, nous n'avons qu'à y rester de bonne grâce, oubliant que la vraie Catherine II se haussa aux rêves formidables de Pierre le Grand. Ce faisant, nous plairons à l'auteur qui déclare lui-même n'avoir cherché qu'à nous divertir.

M. Alfred Savoir a pleinement réalisé son dessein. Les mœurs de la Russie du 18e siècle — cet incroyable mélange, dans la caste dominante, de sauvagerie et de raffinement, de sensualité cynique et de culture — ont de quoi exciter au moins notre curiosité. Nous ne pensions plus guère à cette Russie-là. Le Français moyen, n'apercevant l'Empire des Tsars qu'à travers un amas de coupons impayés, voyait trouble — et rouge forcément — dès qu'il tentait de remonter plus loin que 1917. Il peut, grâce à M. Savoir, revivre avec profit, pendant quelques heures, une époque où le Septentrion cherchait en France des exemples, des modèles, des lumières.

Tout le spectacle est plein de couleur, de vie, d'esprit et — comme naturellement on s'y attendait — d'intelligence. Mais, chose étrange, s'il touche à la grandeur, par instants, l'on dirait que chaque fois l'auteur a voulu bien vite le ramener à un niveau d'amusette. Lorsque Pierre III prend conscience de sa solitude, de l'abandon total où l'amène soudain le complot ourdi par sa femme, c'est tragique, ce pouvait être infiniment émouvant. Mais le drame tourne en farce. Le butor des premières scènes n'était pas sans relief. Devenu tsar et frappé de déchéance, il n'est plus qu'un fantoche complètement ridicule, que Potemkine emporte dans ses bras comme un enfant. Quelle idée singulière !

Par contre, une figure garde son unité : celle de l'Impératrice Elisabeth jouée par Mlle Marguerite Pierry et qui domine tout, intrigue et personnages. L'artiste est absolument de premier ordre, comme est de haute allure son rôle où l'autorité digne d'une tsarine est toujours présente sous l'ironie et sous une crudité de langage poussée aux dernières limites.

Livide, les traits creusés par les approches de la mort, Elisabeth gouaille encore en donnant ses suprêmes conseils politiques, mais avec on ne sait quel mélange saisissant de noblesse et de sceptique bonté. L'on peut admirer sans réserve Mlle Pierry pour une telle création.

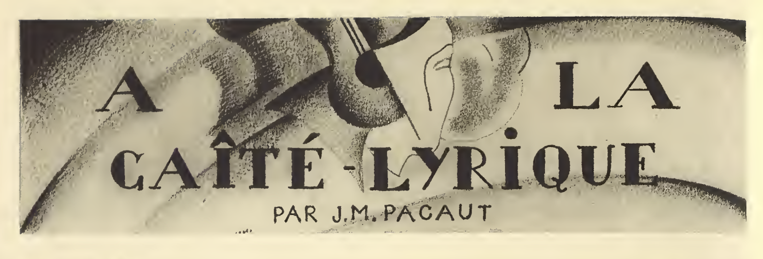
Mlle Maddy Berry, MM. Alcover, René Rocher, Henri Rollan, sont excellents dans leurs rôles mi-bouffons, mi-dramatiques. Et il n'est que juste, pour la fin, de revenir sur Mlle Alice Cocea. Elle a bien mieux que de la joliesse : un talent fait de sobriété et de naturel, sans parler d'une diction parfaite — parfois un peu froide pourtant. Sous son apparence charmante elle fait deviner la future grande Catherine. Ce n'est pas de sa faute si la pièce ne s'arrête pas au moment où la petite princesse devient impératrice.

●

On ne raconte pas une « revue » du plus spirituel de nos moralistes. Après avoir ri de bon cœur, aiguisé ses méninges au contact d'un esprit de qualité, s'être dilaté la rate — organe noble — on garde le souvenir, non pas d'un feu d'artifice qui va des maigres fusées du début à l'embrasement final, mais d'une pyrotechnie toute partie en bouquet, d'un seul jet. Comment préférer, dans *La Foire d'Empoigne*, tel tableau à tel autre ?

Lorsque, cependant, Rip nous emmène au Pays bleu, en Afrique Equatoriale, au Salon de l'automobile, chez Madeleine de Scudery, dans l'atelier d'Ary Scheffer, et dans un site agreste où « La Flourpette entend des voix », nous en éprouvons un particulier agrément. En ces lieux divers, les protagonistes sont les dignes interprètes d'un texte vif, allègre, ingénieux, souvent amer sous le rire indulgent des mots, et qui ne pouvait naître qu'à Paris. L'on irait à la revue pour la seule joie d'écouter Marguerite Deval, même si sa voix n'est plus d'une jouvencelle, chanter la « Chanson des Amies » (sur une musique du parfait musicien Reynaldo Hahn), ou Mlle Thérèse Dorny, en souillon des champs, s'entretenir, désopilante, avec « les voix ». Mais Sim Viva est bien jolie, Tramel est un « Bouif » irrésistible, Georgé est tout à fait remarquable en Charlot, Edmond Roze a le plus sûr métier et Signoret compose toujours ses personnages avec la même maîtrise.

Rip moraliste, disais-je. Mais oui. Veuillot est mort depuis longtemps. Vive Rip qui nous venge gaîment de certaines « odeurs » du Paris d'aujourd'hui.





Le théâtre de la Gaîté-Lyrique vient de procéder à la reprise de *Haensel et Gretel*, d'Engelbert Humperdinck, qui n'avait pas été joué à Paris depuis trente ans.

Ce conte lyrique n'était pas primitivement destiné au grand public. Le livret en fut écrit par la sœur du compositeur, Mme Wette, qui réservait cette féerie au divertissement de ses propres enfants. Haensel et Gretel sont les deux enfants d'un pauvre ménage qui fabrique des balais pour vivre. Mais au lieu de travailler, les enfants s'amusent et dansent, et la mère les surprend en rentrant à l'improviste. Ayant dans sa colère renversé le pot de lait qui devait servir au repas du soir, elle envoie les enfants dans la forêt cueillir des fraises destinées à le remplacer. Mais Haensel et Gretel, leur récolte faite, la mangent au lieu de la rapporter à la maison, dont, la nuit venue, ils ne savent plus retrouver le chemin ; ils finissent par s'endormir au pied d'un arbre, cependant que des anges, attirés par leur prière naïve, descendent du ciel pour les protéger. Au matin, les deux enfants prennent le chemin du retour, mais s'égarent au voisinage de la maison de pain d'épices et de caramel qu'habite une vieille sorcière, la fée Grignotte. Or, celle-ci a l'habitude de capturer les petits enfants pour les manger. Ayant jeté un sort aux enfants, elle s'en empare et les ferait cuire si Haensel et Gretel n'arrivaient par ruse à la jeter elle-même dans le four où elle est à son tour transformée en pain d'épices, tandis que tous les enfants qui avaient jadis subi le même sort ressuscitent et tout finit par une ronde générale au milieu des parents accourus.

Tel est le petit conte dont Humperdinck se chargea d'écrire la musique. Mais le compositeur, déjà réputé, collaborateur apprécié de Wagner à Bayreuth, se laissa entraîner à traiter sérieusement le sujet qui lui était proposé, et sous sa plume la petite féerie prit une ampleur imprévue. Bon gré, mal gré, devant l'enthousiasme de ceux qui avaient eu le privilège d'entendre sa partition, Humperdinck se trouva amené à adapter son œuvre aux dimensions d'un théâtre, et dans l'atmosphère de Bayreuth, il ne pouvait s'agir que d'un théâtre aux proportions wagnériennes ; et c'est ce qui explique les qualités et les défauts d'*Haensel et Gretel*.

Les idées musicales y sont généralement empreintes d'une simplicité voulue, qui ne fait au folk-lore que des emprunts discrets et épisodiques (sauf les chansons des deux premiers actes). Mais ces idées, dont la fraîcheur possède une séduction des plus attrayantes, sont immédiatement soumises par le compositeur à un travail de métier en disproportion avec elles et que l'orchestration vient encore aggraver. J'imagine que l'esquisse originale de l'œuvre, qui devait être écrite pour un tout petit orchestre, voire même pour un simple piano, devait la réaliser d'une façon beaucoup plus conforme à son ingénuité, sans doute artificielle, mais charmante. En écoutant s'épancher l'orchestre d'Humperdinck, on se prend trop souvent à regretter qu'il étouffe la délicatesse de l'arabesque vocale, et à penser qu'il eût gagné à une instrumentation plus sobre. Sans doute il est amusant de voir la fée Grignotte chevauchant son balai sur un rythme de polka, avec des allusions à l'envolée des Walkyries, mais la traduction de cette allusion est telle qu'on s'étonne de ne pas entendre les tubas eux-mêmes rentrer dans la danse : le caractère de ce fantoche justifiait-il un tel déploiement instrumental ? Il y a une disproportion qui nous frappe presque constamment entre l'énormité de la matière employée, et la légèreté de la trame sur laquelle elle est appliquée. On se prend à se demander quel parti un musicien latin eût su tirer de ce conte féerique, et de quelle légèreté de touches l'eût enveloppé un Messager, ou de quelles magnificences d'imagerie d'Epinal un Ibert l'eût revêtu.

Quoiqu'il en soit, l'œuvre d'Humperdinck demeure des plus intéressantes pour le musicien, tant son métier est habile et fait de recherches ingénieuses, et pour le public auquel elle demeure néanmoins facilement accessible. Si l'inspiration de quelques pages peut prêter à la critique (telles les valses désolantes du 3e acte), nombre d'autres conservent toute leur fraîcheur première : c'est en particulier le cas de l'ouverture, bâtie sur la Prière des enfants, et qui se développe de façon magistrale, de l'air du Père au 1er acte, avec sa verdeur spontanée et truculente, et surtout des scènes des deux enfants aux deux premiers actes, dont la naïveté exquisement recherchée ne sent point l'effort. Dans son ensemble, *Haensel et Gretel* demeure une œuvre d'une valeur musicale indéniable et bien supérieure à la plupart des opérettes plus ou moins viennoises qui accaparent trop souvent nos scènes lyriques.

La présentation se ressent un peu de la modicité des ressources dont dispose la Gaîté-Lyrique, qui ne bénéficie d'aucune subvention. Mlle Evrard réalise de façon délicieuse l'ingénuité et la jeunesse de Gretel, tandis que Mlle Desroys fait d'Haensel un Poulbot admirablement réussi. M. Gressier dirige, avec une fougue et une précision au-dessus de tout éloge, un orchestre excellent et parfaitement consciencieux, s'il manque parfois un peu de souplesse.

Docteur J.-M. Pacaut.



UNE poussière d'îles comme ancrées aux creux des grandes houles, tel est le spectacle que pourrait contempler un aviateur, si le regard humain était capable d'embrasser d'aussi immenses étendues : Tahiti, chef-lieu des Établissements français de l'Océanie, est situé, dans l'Océan Pacifique, à 740 milles des Iles Marquises, 700 milles de l'Ile Rapa, 900 milles de l'archipel des Gambier.

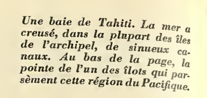
La pensée, cependant, peut suppléer à l'infirmité physique. Ce qui plane réellement au-dessus de ces terres et de ces abîmes d'eau, c'est la souveraineté française.



Photo L. Gauthier.

L'un des lacs paisibles et limpides qui enchantent le voyageur visitant l'archipel de Tahiti. Au premier plan, l'attitude contemplative d'un indigène est bien conforme à l'image que donnent de ces lointaines régions des récits plus ou moins "romancés". Le Tahitien, vivant de peu sous un climat doux et salubre, aime les chants, les fleurs et la joie lustrale du bain. Le dernier Sage.

Photo Rol.



Une baie de Tahiti. La mer a creusé, dans la plupart des îles de l'archipel, de sinueux canaux. Au bas de la page, la pointe de l'un des îlots qui parsèment cette région du Pacifique.





Photos L. Gauthier.

Une Tahitienne, dont on ne saurait nier que la demi-nudité soit innocente, si l'on admet que la nature est toujours innocente. Comme, pourtant, les îles fortunées du Pacifique exercent un attrait grandissant sur les touristes américains, il se dessine contre elles, aux Etats-Unis, une campagne un peu médisante.



HAUTEVILLE LOMPNES

STATION CLIMATIQUE



Au bas de la chaîne du Jura, dans le Haut-Bugey, à une altitude de 900 à 1.000 mètres, la Station climatique d'Hauteville-Lompnes (Ain) occupe un vaste plateau ondulé, entouré de forêts.

Le vieux bourg de jadis, ramassé tout autour du château des seigneurs d'Angeville (aujourd'hui sanatorium populaire) fut longtemps un très humble village, puis il devint un centre de villégiature, connu et aimé des Lyonnais. Mais aujourd'hui, sa réputation s'est progressivement étendue. C'est là qu'en 1900, le Docteur F. Dumarest, soutenu par un groupe de philanthropes lyonnais, édifia le premier sanatorium français. L'expérience fut heureuse. De nombreux établissements publics et privés s'élevèrent peu à peu sur ce plateau large, riant, limité par de petits coteaux, recouvert de prés verts et sillonné de routes et de sentiers.

Il y a là maintenant un grand centre international de repos, de cure d'air et de lutte antituberculeuse.



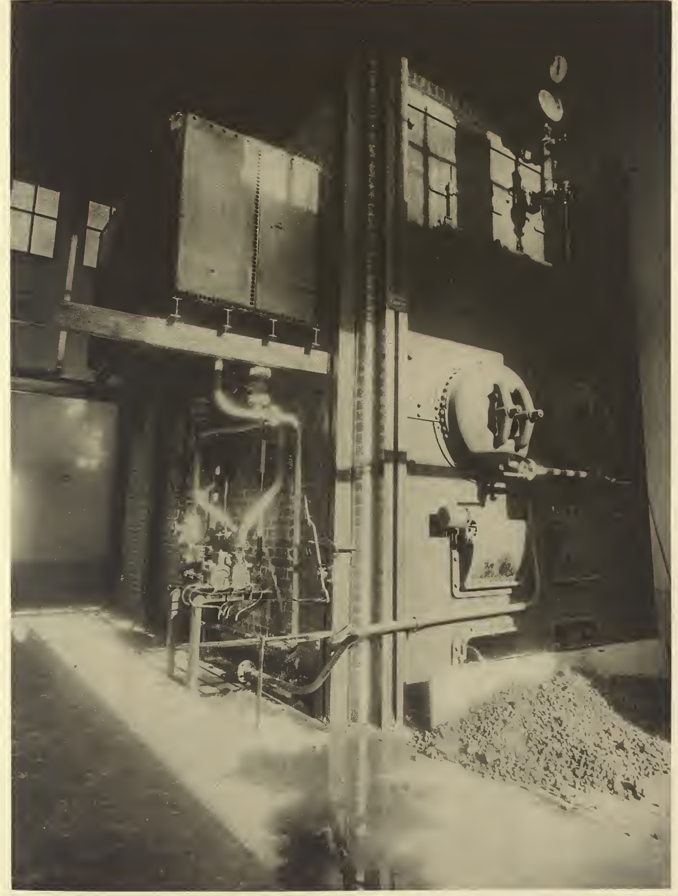


Photo Régis Lebrun.

AUX USINES DU PANCRINOL, A GARCHES, UNE CHAUFFERIE.



Le Directeur-Gérant : Dr FRANÇOIS DEBAT.

R. C. SEINE 2.514

Typographie Guillemot et de Lamothe, 11, rue Cail, Paris.

Société de Gravure et d'Impression d'Art, à Cachan (Seine).

CAISSE DES PRÊTS D'HONNEUR AUX MÉDECINS

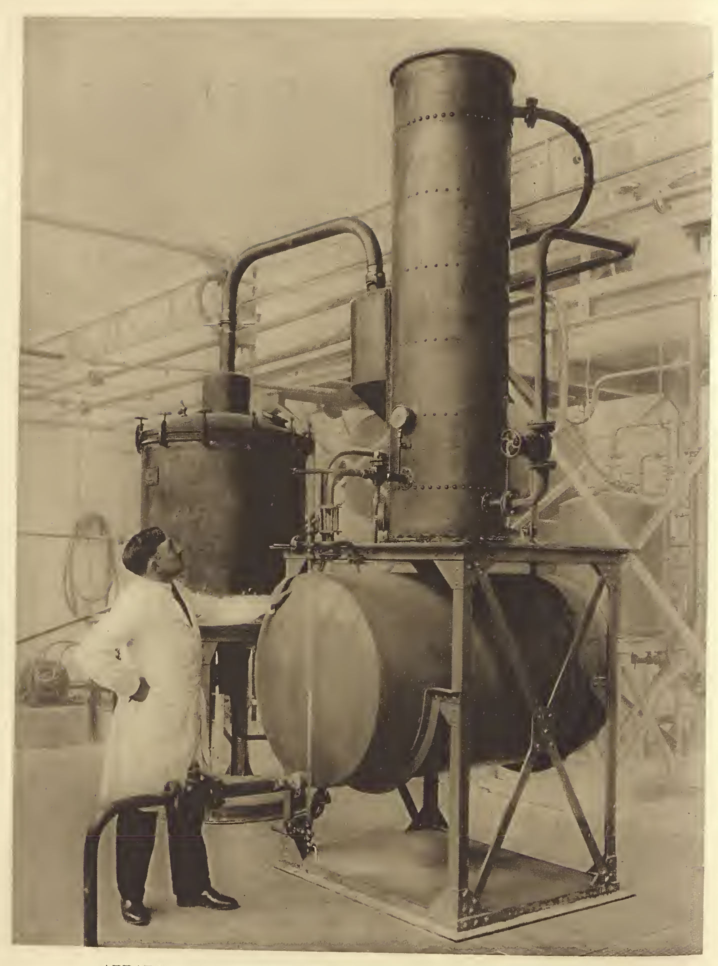
FONDATION DU DOCTEUR DEBAT

Devant l'afflux considérable des demandes de prêts qui nous parviennent et auxquelles il nous est, à notre vif regret, matériellement impossible de donner suite, nous croyons devoir rappeler qu'aux termes des statuts, arrêtés en complet accord avec l'Association Générale des Médecins de France, les prêts de notre Caisse sont, pour le moment, réservés aux Confrères immobilisés par un accident ou par une maladie aiguë.

Nous rappelons également que les demandes doivent être adressées au Président de l'A. G., 95, Rue du Cherche-Midi, Paris.



APPAREIL A DESSÉCHER LES PULPES D'ORGANES
AUX LABORATOIRES DU DOCTEUR DEBAT, A GARCHES.

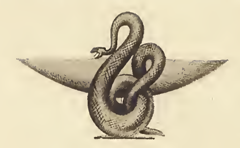


APPAREIL A CONCENTRER SOUS LE VIDE LE PANCRINOL
AUX LABORATOIRES DU DOCTEUR DEBAT, A GARCHES.



UN DES LABORATOIRES DE BACTÉRIOLOGIE OÙ L'INOSEPTA EST PRÉPARÉ.

SOMMAIRE



JANVIER
1 9 3 1

N° 4

ART ET MÉDECINE

REVUE MENSUELLE
RÉSERVÉE AU CORPS MÉDICAL

DIRECTEUR : FRANÇOIS DEBAT

Rédaction - Administration
60, rue de Prony, 60

Prix : 8 francs

ABONNEMENT ANNUEL : FRANCE ET COLONIES, 80 FRANCS.
ÉTRANGER : 80 FRANCS, FRAIS DE PORT EN PLUS.



LE DOCTEUR CHARLES BUIZARD

Secrétaire général de la Société des Chirurgiens de Paris, dessiné par A. Bilis.

LA SOCIÉTÉ DES CHIRURGIENS DE PARIS



Il y avait à Paris, en 1909, un jeune docteur content de vivre, comme le sont généralement les énergiques qui savent ce qu'ils veulent et le réalisent : le D[r] Buizard venait de soutenir une thèse importante sur le « Traitement chirurgical de la perforation intestinale typhique ». Tout le « possible » de l'avenir lui paraissait désormais à portée de sa main.

Une main vigoureuse, un caractère bien trempé.

Un an plus tard, le Docteur Buizard part en mission pour la Russie, chargé par le ministère de l'Intérieur d'étudier les modes de propagation du choléra. Il parcourt la Russie pendant plus de trois mois, au milieu d'une épidémie très violente qui fit, durant cette période, plus de 100.000 morts. Il dépose, à son retour, un excellent rapport de 350 pages.

Pendant la guerre, sa vaillante conduite lui vaut la Croix de Guerre et la Légion d'Honneur.

C'est cet homme d'action que l'on retrouve aujourd'hui à un beau poste d'animateur, celui de Secrétaire général de la *Société des Chirurgiens de Paris.*

Aucun chirurgien français n'a rien à apprendre au sujet de cette Société. Mais n'est-il pas juste et utile de montrer ce que peut l'union des talents pour le soulagement des maux ?

J'ai, sous les yeux, l'un des élégants fascicules où sont consignés, deux fois par mois, après chaque réunion de la Compagnie, les rapports, les communications et les cordiales discussions de ses membres. Il apparaît vraiment, à la lecture de ces cent pages, que les sociétaires, procédant à l'échange de leurs observations, de leurs « cas » singuliers et des résultats de leurs interventions, concourent fort efficacement à la découverte des vérités bienfaisantes. Lorsque, par exemple, Victor Pauchet étudie « la chirurgie chez les obèses », provoquant ainsi les réflexions de MM. Dartigues et Raphaël Massart sur cette question de l'adiposité « qui est la hantise du chirurgien », il est évident que la solution de graves problèmes a fait un pas en avant, pour le bien de la thérapeutique universelle.

Un grand mot, dira-t-on. Il est exact.

Quittant un instant la *Société des Chirurgiens de Paris,* nous rappellerons que, pendant la guerre, la chirurgie française avait, par la sûreté et l'élégance de ses méthodes, la qualité de ses succès, frappé d'admiration les médecins et les chirurgiens « alliés ».

Or, dès après le coup de clairon de l'armistice, d'autres pays reprirent l'ardente propagande où jadis ils avaient déployé tant d'habileté. Et nos amis de l'étranger nous demandaient pourquoi nous ne faisions aucun effort pour maintenir une supériorité qui n'était plus, déjà, toujours reconnue.

C'est ici que nous revenons à la fois à la *Société des Chirurgiens de Paris* et à son Secrétaire général.

« Nous nous étonnons parfois, écrivait en 1929 le Docteur Buizard, de constater qu'on ignore à l'étranger, même chez nos amis, notre travail et notre production. C'est que nous laissons trop facilement aux autres le soin de faire l'effort nécessaire pour connaître nos travaux ; mais nous ne faisons pas, nous, celui de les leur présenter. »

Et, avec le concours de quelques-uns des grands laboratoires français, le Docteur Buizard réalise son idée : le *Bulletin de la Société des Chirurgiens de Paris*, présenté sous une forme soignée, illustré de nombreuses figures, comprend un « supplément » où *toutes les communications sont résumées, en français et en cinq langues étrangères* (allemande, anglaise, espagnole, italienne, portugaise).

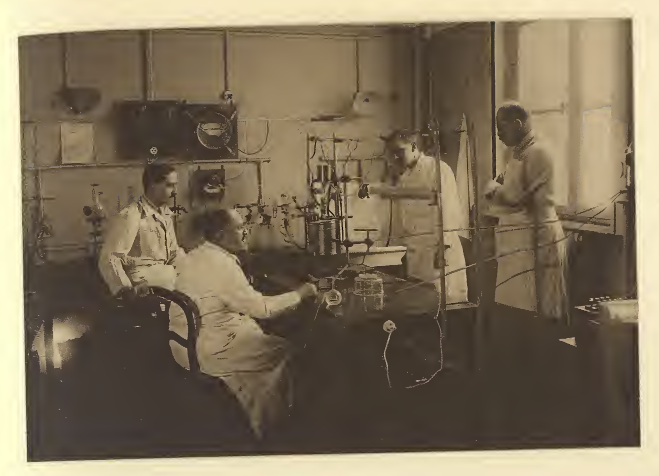
Le bénéfice de cet effort d'expansion scientifique ?...

Le *Bulletin de la Société des Chirurgiens de Paris* a pénétré dans le monde entier ; ses articles sont analysés dans les journaux étrangers. Certains de ceux-ci publient même intégralement le compte rendu de chaque séance de la Société dans les mêmes conditions qu'ils publient ceux des Sociétés scientifiques de leur propre pays. Et la *Société des Chirurgiens de Paris* est la seule au monde dans ce cas ! Aussi bien, des chirurgiens étrangers, et parmi les plus éminents, ont-ils demandé à être de ses membres correspondants.

Pour de telles réalisations, où notre pays trouve son compte, ne doit-on pas quelque gratitude à celui que nous avons appelé, en commençant, un animateur ?

Le Docteur Buizard disait, enfant : « Je serai chirurgien. » Il ne devait, au cours de ses fortes études classiques, jamais oublier sa résolution. Il commence sa médecine. Chirurgien il veut être, toujours. Son premier maître est Terrier, auprès de qui il acquiert la technique simple, calme et méthodique qu'on retrouve en lui à la salle d'opérations. Et il s'intéresse déjà particulièrement à l'étude des grandes infections intestinales, qui le conduit à son éminente spécialisation d'aujourd'hui (infections typhique, cholérique, colibacillaire : tant de points de leur histoire s'éclairent mutuellement !). Il exerce son art, il travaille, il publie sans cesse, dans le sens de sa vocation hautement satisfaite. Nonobstant, il se dévoue comme on l'a vu à la Société. Infatigable travailleur, simple, cordial et bon (son regard parfois un peu dur n'exprime, en réalité, qu'une tension d'énergie), c'est un homme.

René de Laromiguière.



Le professeur Carnot avec trois de ses collaborateurs dans son laboratoire.

VIEIL HOTEL-DIEU

MÉDECINS NOUVEAUX



PAR LE DOCTEUR S. DEJUST-DEFIOL

Il existe plusieurs façons de présenter un grand service.

Suivre les murs des bâtiments — tant de long — et mesurer : autant de large.

Déterminer le cube des salles, galoper par les couloirs, les laboratoires, les annexes. ...A court de lignes (enfin !), précipiter le lecteur fourbu, dans un salut diplomatique, « Monsieur le Professeur Un Tel ! ».

La description du service du professeur Carnot relève d'une autre manière.

Notre Hôtel-Dieu n'est pas un hôpital moderne. Aucun bâtiment de conception nouvelle n'éclaire son austérité d'un autre siècle.

Seules, sous les arcades, les silhouettes de ses médecins se succédèrent, comme les grognements des moteurs remplacèrent les piaffements célèbres des chevaux de Dieulafoy.

Ainsi, après la blouse menue du professeur Gilbert, passe, robuste aux épaules, celle du professeur Carnot.

Le professeur Carnot occupe la chaire de clinique médicale de Paris.

Ici, on accueille la main tendue avec un rire engageant (le professeur Carnot sait plus volontiers rire que sourire) et les médecins de France et ceux, nombreux, de l'étranger désireux de profiter d'un enseignement.

Car il y a matière à apprendre. De la clinique d'abord, cela va de soi, de la clinique et même de la thérapeutique : chimiothérapie, organothérapie, physiothérapie, cette dernière méritant une mention particulière.

Le professeur Gilbert concevait l'importance qu'occuperait, dans la médecine moderne, le traitement par les agents physiques.

Voici 17 ans, Guilleminot installait, dans deux ou trois petites salles, quelques appareils et soignait une dizaine de malades par jour.

Mais le professeur Gilbert ne pouvait prévoir que ce modeste laboratoire, annexé à sa chaire, prendrait un aussi formidable développement.

Plus que jamais, abstenons-nous d'une description balzacienne.

Les bâtiments valent par leurs hôtes. Nous connaissons, tous, la désolation vide d'immenses hospices provinciaux.

La place parcimonieuse semblait, par avance, réfréner toute possibilité d'essor.



Photos Régis Lebrun.

Le Docteur Dausset pratique une électrocoagulation. Sous l'influence du courant diathermique, la petite tumeur va être coagulée. Après quelques jours, les tissus mortifiés s'éliminent. Reste une excellente cicatrice.

Un examen radioscopique. On voit au travers de l'écran l'estomac du malade, préalablement rempli de sulfate de baryte. L'observateur examine le fonctionnement gastrique, les formes et l'aspect des parois.



Une bonne volonté, fort heureusement, opéra.

Les pièces sont ridiculement exiguës, le matériel encombre tout l'espace libre, les médecins et les malades circulent avec des gestes mesurés. Les fragments de ce service tronçonné se trouvent aux deux extrémités de l'hôpital.

Et cependant défile chaque matin la cohue d'une Cour des Miracles, et la renommée du laboratoire s'étend au delà de notre pays.

« Sous la forte impulsion du professeur Carnot, ce service a pris une extension telle qu'il est arrivé à la limite de son rendement possible. » — *Paris-Médical,* 1929, Dausset.

Il était temps d'écrire ce nom.

Le laboratoire des agents physiques de l'Hôtel-Dieu peut se passer d'une description architecturale. Il n'existe ni par la somptuosité ou le modernisme de ses locaux, non plus que par le confort de son organisation.

Il vit. — Il vit, croît, s'épanouit, dédaigneux des limites matérielles de son cadre, grâce à la conviction ardente et éclairée de son animateur, le Docteur Dausset.

Le mauvais goût assommerait, sous ses compliments hyperboliques, la modestie de ce clinicien « trop affable »



Photo Régis Lebrun.

La douche actinique par l'appareil mobile et automatique du Docteur Dausset.

— car les malades abusent de sa patience souriante — prétendent les chefs de laboratoires adjoints et les assistants : Chenilleau, Dejust, Chambet, Brace-Gillot, Pagès.

Il préfère d'ailleurs à la plus sincère louange qu'on signale le tohu-bohu guérisseur de sa clinique. (Ne représente-t-elle pas 17 années d'efforts assidus pour organiser cette institution « unique » à Paris ?).

Et que traite-t-on spécialement dans cette clinique ?

Tout.

Tout ce qui traîne, dure, récidive dans les consultations et les services hospitaliers, se dirige, en dernier recours, vers le laboratoire des agents physiques de l'Hôtel-Dieu.

Algies aux multiples origines, déformations articulaires, ankyloses, atrophies, rhumatismes, séquelles des infections, des auto-intoxications, des interventions chirurgicales, tuberculose, syphilis, cancer, rachitisme, maladies de la nutrition, troubles trophiques et circulatoires, un musée vivant de Pathologie générale ! L'œdème de Quincke, l'acrocyanose, un syndrome de Banti succèdent à une leucémie, à une maladie de Raynaud.

En un lieu, l'électrothérapie ; en un autre, les rayons X, la radiologie (chefs de laboratoire Lagarenne et Dioclès) ; au fond des cours, à gauche vers les cuisines, l'Hydrothérapie, les bains de boue, les bains de lumière, la cure de Luxeuil, les douches actiniques, etc...

Ozone, étincelles, crépitements, battements rythmés, lueurs, rayons, vapeur d'eau, la physiothérapie se débite à plein rendement, les patients s'accumulent et guérissent.

76.000 traitements constate la statistique de 1930.

Le laboratoire des agents physiques du Service Carnot ne se décrit pas, on l'évoque.

Certes, il mériterait une installation autrement vaste.

L'Assistance Publique ne lui ménage pas son aide, mais... les généreux donateurs sont rares et le bâtiment coûte cher.

Cependant, malgré son organisation matérielle dérisoire, la clinique aurait mauvaise grâce à figurer le mendiant.

Riche de l'excellent vouloir et de l'expérience de ses médecins, riche en résultats heureux, surabondamment fournie en malades, elle peut, au contraire, avec coquetterie, exhiber les trous de son manteau.

Docteur SUZANNE DEJUST-DEFIOL.



De droite à gauche : MM. Désiré Ferry, de Lamothe, le Pr Bernard, Sauvage, Hanotaux, Duhamel, le Dr Ogliastri, les Prs Balthazard et Grimbert, le Dr Debat. Ont aussi pris part au dîner, MM. Bonnefous, ancien ministre, les Prs Bellencontre, Radais, Besredka et Bottu, les Drs Vallon, Pacaut, Trémolières et Courcoux, MM. Jean Faure, Vuillermoz, Serveau, Cibrie et Kvapil.

LE PREMIER DINER D'ART ET MÉDECINE

Une idée a beau être, de toute certitude, grande et noble, on ne la soumet pas sans émotion, l'ayant conçue et réalisée, au jugement d'une assemblée d'élite. Lorsque le Docteur Debat, à la fin du premier dîner d'Art et Médecine, remercia ses convives d'avoir répondu à son appel et leur exposa ses buts, cette émotion transparut dans sa voix, sinon dans sa parole parfaitement aisée. Ainsi, sans le vouloir, portait-il témoignage de sa profonde sincérité.

Le fondateur d'Art et Médecine avait, au surplus, partie gagnée d'avance. La qualité de ses auditeurs lui prouvait que son dessein avait été compris. La Revue, avec ses dîners mensuels, était comme un pont jeté entre les médecins et les artistes, depuis si longtemps curieux les uns des autres.

Et tel est bien le sens général des réponses qui furent faites au Docteur Debat. Comme lui-même n'aurait pu le faire, M. Gabriel Hanotaux montra toute l'importance d'un organe de presse qui, non seulement rapproche des élites, mais apporte un véritable bienfait au médecin isolé et privé de toute distraction élevée. Pour le langage chaleureux qu'il tint à cette occasion, dans une forme admirablement simple et pure, l'on garde ici à l'éminent académicien la plus grande reconnaissance.

Puis, le Docteur Bellencontre et le Professeur Balthazard firent le plus juste éloge, qui de l'attitude de bonté de leur hôte devant les infortunes médicales, qui de son multiple labeur scientifique.

Et, enfin, M. Désiré Ferry voulut bien, en son nom personnel et au nom de la Santé Publique, remercier le Docteur Debat d'avoir créé, pour le corps médical, un mouvement intellectuel digne de ses aspirations.

Ainsi fut tenue sur les fonts baptismaux, par un ministre élégant et disert, présidant avec la plus affable autorité une réunion de médecins, d'écrivains et d'artistes célèbres — et le champagne remplaçant l'eau lustrale — la plus neuve, à tous points de vue, des revues françaises.

AU SEUIL DE LA NOUVELLE ANNÉE

1930

par TRISTAN DERÈME



NE année s'en va, une autre arrive, ce qui nous enseigne que les hommes n'ont pas encore construit la machine-à-arrêter-le-temps, qui leur permettrait, en quelque manière, de vivre dans l'éternité. Si l'on doit inventer ce fameux appareil, que l'on se hâte, afin que nous ne soyons pas encore trop vieux et que nous puissions goûter joyeusement ce monde nouveau dans l'absence de la durée.

Avez-vous remarqué comme l'on est gêné dès que l'on entreprend de parler des choses en supposant le temps supprimé ? C'est, peut-être, une bonne leçon que nous donne le langage, lequel ne veut point obéir, sans protester, ni sans grincer, quand on le prie de se conformer à des hypothèses que le bon sens comme la raison ont accoutumé de tenir seulement pour de vains rêves. Si le temps était arrêté, nous n'irions pas bien loin, comme dit l'autre. Comment ferait la race humaine pour se nourrir, si le blé, de la sorte, restait en herbe, si les arbres ne se paraient que de bourgeons éternels et si les poulets demeuraient dans l'œuf ? Vous me répondrez que nous n'aurions peut-être plus besoin de rien manger. N'êtes-vous donc pas gourmand ? Et, renonçant à mille autres plaisirs, faudrait-il donc, pour vivre, perdre les raisons de vivre ? Je crois que l'on a déjà dit, aux temps lointains, un mot de ce genre...

Au fond, dans le vieux songe des hommes, qui est d'abord de ne pas vieillir et ensuite de ne pas mourir, nos pareils ne pensent qu'à eux-mêmes ; c'est pour eux seuls qu'ils souhaitent l'arrêt du temps, et point du tout pour l'univers qui les entoure. Ainsi les moissons continueraient de mûrir, les poulardes deviendraient plus grasses et les fruits se doreraient encore aux rayons d'un heureux soleil. Nous sommes, je pense, les seuls êtres pourvus d'horloges, et nous rêvons volontiers que le temps nous est, en quelque sorte, affaire personnelle, et qu'il suffirait, peut-être, de savoir prononcer certaines paroles encore inconnues, en arrêtant notre montre, pour que la rivière des



heures vit son cours suspendu à notre caprice.

En attendant, elle continue de couler ; et, dans ce passage d'une année à l'autre, et songeant aux derniers douze mois qui sont tombés derrière nous comme feuilles sèches, les pessimistes fredonnent :

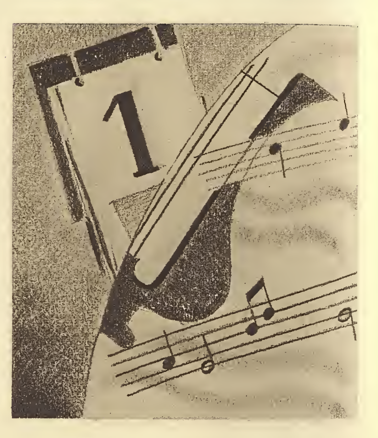
Un an de moins ! Un an de plus !
Tous nos souhaits sont superflus.
Trois cent soixante-cinq journées
Sont mortes dans nos destinées.

Mais le chœur des optimistes, oubliant le passé, selon le conseil de la vieille chanson, et considérant seulement l'année qui arrive, chante légèrement :

Un an de moins ! Un an de plus !
Tous nos regrets sont superflus.
Trois cent soixante-cinq journées
Vont s'ouvrir à nos destinées.
Qu'elles soient bien enrubannées !

Et voici déjà la première semaine. Comme toutes les autres, on la pourrait comparer à une gamme, où chacune des sept notes aurait pris le nom de l'un des sept jours, et le petit garçon Patachou, qui est assis sur le dossier de mon grand fauteuil, et qui lit par-dessus mon épaule, me demande aussitôt de changer une syllabe à chaque jour, pour mieux faire sonner la note, et qu'on dise désormais : *lundo, marré, mercremi, jeufa, vendresol, samela* et *simanche*. Que pourrais-je refuser à Patachou ? Mais je doute fort que sa proposition se trouve adoptée par les personnes raisonnables, ni même par les mortels heureux et passionnés qui font leurs délices de la musique.

Au demeurant, cette gamme des jours a ceci de fort étonnant que l'inspiré qui voudrait, si je l'ose écrire, *composer du temps,* comme on compose de la musique, ne saurait placer les notes à son caprice, à moins de s'aventurer en quelque semaine des quatre jeudis, ni situer le mardi ailleurs qu'entre le lundi et le mercredi, tandis que le musicien peut fort aisément loger, s'il lui plaît, le *mi* ailleurs qu'entre le *ré* et le *fa* ; et cette aventure nous rappellerait encore, s'il en était besoin, que le fleuve du temps coule sans le moindre souci de nos humbles vœux. Vous me répondrez que nous nous consolons, de cette disgrâce, en tâchant de fleurir les journées aussi heureusement que nous le pou-



vons ; et comme, en notre logis, nous n'avons pas accoutumé de mettre à chaque instant la cuisine à la place du salon, ni l'escalier au lieu où chantent les robinets de la salle de bains, tout de même nous savons fort bien nous accommoder de cette sorte d'appartement qu'est une semaine, sans déplorer que le jeudi ne soit point la veille du dimanche.

J'entends certes que, si l'on était libre de s'abandonner à l'inspiration, on ferait des œuvres charmantes, émouvantes, belles, avec le seul secours de sept éléments. C'est le cas, et l'on s'en doute, de la musique et de la peinture. Sully-Prudhomme avait pris soin de nous le confier en ces deux vers que vous n'avez eu garde d'oublier :

Le pinceau n'est trempé qu'aux sept couleurs du prisme,
Sept notes seulement composent le clavier.

Pourquoi, sur le propos des couleurs, ne nous divertirions-nous pas à improviser un distique ?

Violet, indigo, vert, jaune, orangé, bleu,
Rouge, et des sept couleurs vous connaissez le jeu.

Patachou me dit que, dans cette énumération, le bleu n'est pas à sa place. Pardonnez-moi ! Ce doit être quelque licence poétique ! Ah ! qui dira les torts de la rime ! ainsi que chantait le poète. Ecrivons donc :

Violet, indigo, bleu, vert, jaune, orangé,
Rouge, et chaque élément à sa place est rangé.

Quant aux notes, faut-il aussi, en souriant, leur consacrer deux vers ?

Dans leur ordre les voici :
Do, ré, mi, fa, sol, la, si.

Vous entendez bien que ce n'est pas la première fois que ces légers monosyllabes s'élancent à la rime — est-il rien de nouveau dans le monde où nous sommes, où nous faisons le métier d'hommes? — et vous me reprocheriez de ne pas transcrire ici les vers de Verlaine qui sont aux *Fêtes Galantes* :

Ma flamme... — Do, mi, sol, la, si.
L'abbé ta noirceur se dévoile.
Que je meure, Mesdames, si
Je ne vous décroche une étoile.

Mais que diriez-vous de cet autre vers, si je me permettais de vous le faire entendre :

Tra la, tra la, la, la, la laire !

Répondra-t-on qu'il n'est pas difficile de faire, de la sorte, un vers de huit pieds, que si l'on eût voulu qu'il en comptât sept seulement, il n'eût été que de couper un *tra* ou un *la*, et que, pour le mener jusqu'à l'alexandrin, quelques *tra la* de plus eussent bien fait l'affaire ? Certes, mais c'est encore façon de glisser les notes de musique en la poésie, et vous avez déjà reconnu le quatrain de Théophile Gautier, dans ses variations sur le Carnaval de Venise :

Tra la, tra la, la, la, la laire !
Qui ne connaît pas ce motif ?
A nos mamans il a su plaire,
Tendre et gai, moqueur et plaintif...

Vous me direz encore qu'il est fort aisé de donner ainsi une rime à *plaire*. Mais que feriez-vous si, évoquant quelque autre air, vous entrepreniez de faire rimer, avec *truelle*, les dernières syllabes de votre chant ? Ne cherchez point : c'est déjà fait ! Voici d'abord le premier vers :

Pouf ! un tas de mortier ! — Paf ! un coup de truelle !

et voici le second :

Duluriau delurie-ue-ue-ue-ue-ue-uel-le.

Quel est ce langage étrange ? Certes, il est un peu plus mystérieux que le *tralala* bon enfant de tout à l'heure ! Mais l'auteur nous renseigne, et le second vers appartient, dans la pièce, à un maçon qui fait des roulades ; et, s'il vous plaît de vérifier le texte, il ne sera que de vous reporter au début du troisième acte des *Romanesques*, d'Edmond Rostand...

Je vous demande un peu — car vous alliez me poser la même question — le rapport qu'il peut bien y avoir entre ces *tralala* et ces *delurie-ue-uelle* et l'an nouveau ! C'est le fil de la causerie qui nous a nonchalamment conduits à ces propos, et nous ne le regrettons certes pas, si c'est en chantant et même en lançant d'allègres roulades que nous nous présentons à la porte de la nouvelle année.

TRISTAN DERÈME.



Photo Kertesz.

LE PAYS BASQUE



Photo Ramuntcho.

PAR GASTON CHÉRAU

DE L'ACADÉMIE GONCOURT

LE pays basque ? C'est ce que voient les vautours de la bande qui, à mille mètres en l'air, bat l'estrade d'Hendaye à la vallée d'Aspe,

Quand leur compagnie sanitaire s'aventure un peu plus loin, jusqu'à la vallée d'Ossau, ça n'est déjà presque plus l'*Euskalleria;* la montagne y est trop haute et trop rude. Qu'iraient faire les vautours au-dessus des grands rocs dénudés, sinon choisir une place pour se poser, s'aligner en file, la queue tournée vers le précipice, et passer la nuit dans un de ces décors dantesques où il n'y a rien de vivant — ni quadrupède qui ne soit rat ou lézard, ni oiseau qui ne soit aigle, faucon, gypaète ou vautour lui-même, ou encore un couple de ces freux centenaires, au bec de vieille corne usée, amateurs de silence, dont la destinée est de marquer les places des bêtes crevées, d'expérimenter la viande et de la désigner à leurs maîtres les milans royaux qui, à leur tour, l'indiqueront à leurs seigneurs les vautours pour leurs effroyables ripailles matinales.

Sur cette montagne-là, l'homme et ses bestiaux ne circulent pas

couramment ; elle n'attire donc guère les vautours ; ils planent au-dessus, sans un coup d'aile, en décrivant de vastes cercles, par acquit de conscience, pour s'assurer qu'un accident n'aurait pas attiré si loin de sa borde une proie qui serait morte et qui, dans quelques jours, serait faisandée à point pour leur goût. Ils lui préfèrent le garde-manger des gorges Cacoûèta, des hauteurs de Barétous, de la Madeleine, de Mauléon, de Saint-Jean-Pied-de-Port, de Saint-Etienne de Baïgory, et les jolies montagnes vêtues d'herbes et de scolopendres qui se parent de noms qui viennent de loin, de la Perse jusqu'au Japon, en passant, bien entendu, par les hauts-plateaux du Thibet : Abaracacobarria, Baÿgoura, Béhorléguy, Ursuya (qu'il faut prononcer Ourtchouïa), Arsamendi, Mondarrain, la Rhune, Choldocognagna. Là, au moins, il y a de quoi manger ! Durant huit mois de l'année, la montagne est pleine de troupeaux de moutons, et le vautour connaît si bien le berger que, posé sur un roc, même au milieu de sa compagnie, il ne se lève pas à son approche. Le berger arrive, les deux mains ouvertes pendues au bâton de néflier qu'il tient en balancier sur ses épaules, l'étroit béret sur la tête, une chape de mouton sur l'échine : les vautours ne se dérangent pas.

Le berger compte ses bêtes, note celles qui ne lui appartiennent pas pour en faire part aux voisins... Il est parfois à cinq mètres d'un vautour... La confiance règne dans la bande. Le vieux chef au bec dénudé, au collier de fin duvet qui flotte comme une barbe, le regarde de son œil orgueilleux de lendemain de noce ; les jeunes vautours sont à demi aplatis, prêts au coup d'ailes au premier signal du chef, tandis que les adultes, les dames et les messieurs fauves sont aussi paisibles que le vieux chef. Ils savent que c'est l'homme de la borde d'Esteben, ou celui de Louhossoa, qui visite son bien.

Superbement, M. Gaston Chérau décrit le pays basque tel que peut le voir la bande de vautours qui "bat l'estrade d'Hendaye à la vallée d'Aspe". Au fait, c'est un spectacle que l'homme moderne, qui sut acquérir des ailes, peut lui aussi contempler. Mais le détail, que l'on ne distingue qu'au sol, vaut l'ensemble. Deux bœufs, honnêtes travailleurs recouverts de la toile basque, un moissonneur bien découplé, d'austères silhouettes de femmes... C'est, vu de près, le pays de Ramuntcho.


Photo Kertesz





Un aspect du pays basque, vu de la porte des remparts (XVIIe siècle) de Saint-Jean-Pied-de-Port que domine le col de Roncevaux. Au-dessus, Bidarray sur la Nive.

Jamais un basque pasteur ne tuera un vautour, ou un milan, ou un corbeau de montagne — d'abord, probablement parce que c'est carne et tiraille, mais aussi parce qu'il y a peut-être de l'amitié entre eux. C'est possible. N'en peut-on avoir pour un oiseau qui ne se nourrit que de ce qui sera perdu pour tous, qui ne fait jamais de tort aux richesses des hommes, et grâce à qui la montagne est propre ?

Et il la connaît sa montagne, et la plaine aussi ! Mais il ne se fie pas aux hommes de la plaine... Ils portent trop souvent des fusils. Et, enfin, il les connaît moins que ceux de la montagne qu'il couve de si haut une bonne partie du jour, en roulant, comme lié à une invisible roue horizontale qui l'entraîne de l'est à l'ouest, de l'ouest à l'est, exactement au-dessus des Pyrénées.

Que voit-il ?

Ici, des taches blanches sur un pré — c'est le linge de la borde qui sèche ; deux dos ronds recouverts d'une nappe immaculée — c'est un attelage de vaches ; des villages aux toits de tuiles ou de chaume dont les cheminées fument, des champs d'un vert lumineux et si tendre qu'ils font songer aux couleurs des albums de féeries enfantines — c'est le maïs ; d'autres champs plus sombres et qui ondulent sous une floraison éclatante comme des couffins de citrons — des champs de topinambours ; un champ incarnadin, un champ violet, un autre jaune — un trèfle en fleurs, une luzerne mauve, une moutarde... La vallée est un tapis d'orient.

Et il voit aussi bien d'autres choses merveilleuses : vers le nord, la fin de l'Adour aux eaux un peu lourdes parce que ce ne sont pas des eaux de pure montagne, le Gave de Pau et la jolie Bidouze, le petit Aran, et la Nive, la délicieuse Nive, si charmante à peine née qu'elle attire tous les ruisseaux d'argent qui coulent depuis Arnéguy jusqu'à Bayonne, où sa clarté trace encore un long canal limpide dans le gras Adour... Et Dieu sait qu'il y a de jolis ruisseaux qui auraient pu faire figure tout seuls ! Ceux d'Urdos et l'Ychuri, et le Daxa, et l'Halsabalsa... Il y en a d'autres qui ont été empêchés de venir à elle, et qui se suicident dans la mer comme la charmante Nivelle et la Bidassoa, au-dessus de laquelle voguera éternellement l'amour de Loti, comme, dans les chemins de Cambo, l'ombre charmante et racée de Rostand persistera.

Ce qu'ils voient encore les vautours ? Des rectangles étroitement encadrés de platanes taillés, des





Une route entre les arbres, un gars qui chemine, une paysanne, avec ses paniers, sur son petit âne philosophe, voilà, grâce aux merveilleux prestiges du soleil de Gascogne, l'un des chefs-d'œuvre spontanés du pays basque. Le vieux pont d'Ascain, aux pentes raides.

Photos Ramuntcho.

rectangles dont un côté s'appuie à l'église, où, parfois, courent de petites taches plus claires qui sont des hommes, les jours où l'on s'assemble pour le rebot. Et le soir, à l'heure où le soleil se couche, les vautours qui sont encore baignés de clarté voient scintiller les lumières de Bayonne dont certaines sont soutenues par la colonne d'or de leurs reflets dans l'Adour, le cordon éclatant qui, de là, va jusqu'aux illuminations de Biarritz et de Saint-Jean-de-Luz et, du côté de la forêt landaise, les incendies du Boucaut. Ce qu'ils découvrent après que le soleil s'est noyé dans

Jour de marché dans un village. Le vieux traite peut-être une affaire de bestiaux. Il veut convaincre. Mais il est tout aussi vraisemblable que la discussion a pour objet quelque coup de chistera, plus ou moins réussi, de la dernière partie de pelote, ou le montant d'un pari sur le gagnant de la prochaine. Il y a dans le cœur de tout Basque un pilotari qui ne sommeille jamais.

Photo Kertesz.





Photo Kertesz.

La palombe : c'est dans notre sud-ouest, le corps gris cuivré, l'aile aux reflets bleus rayés de noir, le col ceint d'un collier de plumes blanches, le nom du pigeon ramier. Fin septembre, descendant du nord en bandes disséminées d'une dizaine de milliers d'individus, les palombes se hâtent vers les pays du soleil.

la mer ?... Les innombrables petites lampes qui saupoudrent le pays de leur or.

Mais les cloches de Fontarabie sonnent et la nuit se fait sur l'évêché de Bayonne, le vicomté de Saule et le royaume de Navarre — le pays landais !

Alors, les vautours, d'un long trait silencieux et invincible, plongent diagonalement dans l'étoffe froissée de la montagne et gagnent le roc solitaire où ils attendront le jour.

GASTON CHÉRAU, *de l'Académie Goncourt.*



Périlleuse, pour les voyageuses, est la barrière des Pyrénées qu'il leur faut franchir par des cols depuis longtemps repérés. En pays basque, non loin de Sare, est un de leurs passages préférés. Là sont établies les palombières. Au point culminant d'un bois, nous décrit Pesquidoux, Virgile attitré de la région, sont fixés les postes de guet. Durant bien des jours, dans des nids haut perchés, l'œil attentif, muets, respirant à peine, les chasseurs inspectent le ciel afin de signaler le premier vol qui montera, "trait sombre sur la courbe bleue du ciel".

Photos Kertesz.

LA CHASSE A LA PALOMBE



Photos Kertesz.

Dès longtemps a été préparé, soigneusement truqué, l'appareil du meurtre. A la cime des arbres sont articulées des raquettes; sur les aires, à la façon d'un livre, d'immenses filets sont prêts à s'ouvrir et à se rabattre. Dès qu'est signalée l'arrivée des émigrantes, dans les arbres et sur le sol, des appeaux vivants les hèlent, les invitent à partager un festin préparé d'avance. Après avoir, hésitant, plané un instant, avec un grand fracas d'ailes, la masse des voyageuses déferle à terre. Aussitôt, les filets se rabattent sur elle et l'enserrent. Sur tous les marchés, de Bayonne à Bordeaux, le gibier savoureux fera les délices des amateurs.

JEUX

DES BASQUES FRANÇAIS

PAR HERVE LAUWICK



Sur la terre brune de la place — car jamais un Basque ne dit le fronton, il dit *la place* — la balle fuit comme un oiseau poursuivi, et les enfants accompagnent son vol de cris joyeux...

Les Basques sont une race si spéciale que même leurs amusements ne sauraient convenir aux autres nations.

Et pourtant, il n'est rien que les peuples empruntent aussi facilement que les jeux. C'est ainsi que le tennis a voyagé de France en Angleterre, puis en France, et le rugby, complètement inconnu chez nous il y a trente années, fait actuellement recette autant que Joséphine Baker.

Pour les Basques, c'est tout au plus si certains de leurs accessoires nationaux sont portés par le Prince de Galles, comme le béret des labourdins, et si d'autres se vendent dans tout Passy, comme nappes pour le thé. Je veux parler ici des toiles à bœufs qui sont d'ailleurs, bien que le public l'ignore, invariablement fabriquées en Béarn par des industriels plus ou moins parisiens.

Pour la pelote, il en est autrement. C'est le plus beau jeu qui soit, mais il est souvent assez monotone et il faut en connaître la technique. Enfin, il est, avec l'aviron, la boxe et le rugby au poste d'avant, le sport le plus terriblement dur pour ses adeptes. Cela suffit à expliquer que ses spectateurs et surtout ses joueurs soient d'une race à part.

En Espagne, de Saint-Sébastien à Santander, exceptionnellement à Madrid, il n'est pratiqué que par les Basques pur sang ; il en est de même en Argentine où, seul, l'élément basque, comme à Paris au fronton du Point-du-Jour, boulevard Murat, fournit les neuf dixièmes des pratiquants et des aficionados assis sur les murs. Si tous ne sont pas basques, ce qui demeure est béarnais ayant vécu à Bayonne, à Hasparren, au contact immédiat du Basque et de ses plaisirs.

Ici, je me vois interrompu.

— Vous dites : le plus beau jeu du monde... Tous ceux qui pratiquent un sport écrivent toujours cela de leur amusement favori !

Pour la pelote basque, je crois que c'est vrai. Aucun jeu, sauf peut-être la boxe, ne m'a donné cette sensation de plénitude dans l'effort et, si la natation fait travailler tous les muscles, elle n'exige pas d'eux cette rapidité foudroyante et cet élan rageur.

Le plus curieux est que le *pilotari,* car ce mot s'écrit avec un *i*, ne pratique généralement d'entraînement raisonné à aucun sport, et c'est assez la preuve que celui-là suffit à l'entretenir en bonne forme. La plupart d'entre eux fument et un certain nombre boivent légèrement — quelques-uns même un peu plus que légèrement — mais il n'y a pas d'exemple ici, comme ailleurs, qu'un champion digne de ce nom ait jamais été amateur de trop bonnes bouteilles, sauf en des fêtes très particulières et quand aucune partie importante n'était annoncée. Le Basque est naturellement assez sobre et n'a pas besoin des règles que les autres s'imposent...

Et peut-être maintenant qu'au lieu de lire les considérations habituelles sur la pelote, dont le brillant dissimule l'incompétence, vous aimeriez savoir comment elle se joue, et où vous pourriez la voir jouer à l'occasion d'un voyage futur ?

— Sans doute !

— Eh bien, disons tout de suite que l'étranger, en général, ne connaît qu'un seul jeu, et qu'il en est bien d'autres, aussi beaux. Le Parisien n'a jamais entendu parler que de la pelote au grand chistera.

— Comment, au ? Le mot est donc masculin ?

— Il l'est ; et jamais un Basque n'a parlé *d'une* chistera. Le grand chistera est l'instrument des troupes payées qui s'exhibent d'Hendaye à Capbreton, et il permet les plus belles attitudes, c'est un sujet tout désigné pour les sculpteurs, mais il est incomparablement moins vif et gai que le petit chistera, dit jeu *limpio*, où le truquage est moins facile, et que les meilleurs amateurs du Labourd et de la Soule essaient à présent de remettre en honneur. Ces dénomination: ne sont-elles pas amusantes ? Le jeu *sucio*, c'est le jeu « sale », celui des professionnels, où l'on garde la balle dans le gant quand elle a été trop mal reçue, où l'on arrange d'avance le résultat du match ; le jeu *limpio*, tout au contraire, se pratique entre purs amateurs ; il exige que la balle qui a touché le chistera reparte vers le mur d'un vol immédiat, ce qui est infiniment plus difficile !

— Mais l'origine du chistera ? Quelle est-elle ?

— Chez ce peuple si traditionnaliste, c'est cependant un instrument assez récent.

Ce sont les fils d'un fruitier qui l'inventèrent, à la fin du siècle XIXe. Ils avaient vu leur père jouer à la *pala*, sorte de plate raquette en bois, et ils se mirent à employer, au même usage, les longs paniers étroits qu'il recevait d'Espagne, avec ses fruits. Ils se les attachaient au poignet avec une ficelle, et pan ! la balle partait joyeusement vers le mur. Leur père trouva l'idée bonne, et le chistera était né... Il devait prendre peu à peu la forme actuelle, plus courbe, et finir par valoir cent francs.

Ce serait d'ailleurs une erreur de croire qu'il soit très répandu ! Les gamins basques de toutes les régions, du Labourd jusqu'à la Soule de Tardets-Sorholus, jouent bien plus souvent à main nue.

Si vous voulez voir de belles parties à main nue, entre enfants, n'importe quel village basque par une fraîche matinée vous les offrira. Les « grands », les champions, joueront plus volontiers à la fête d'Ascain, vers la fin de septembre. En Espagne, le jeu se pratique sur un mur à trois faces, et l'on parie jusqu'à dix mille francs sur un coup. Nul jeu ne serait, pour le Basque, vraiment complet si l'on n'y jouait sa bicyclette, sa chemise et ses bœufs en dernière analyse.

A Bayonne, le trinquet Moderne a séance tous les jeudis, comme le Moderno et le Jai-Alai de Saint-Sébastien ; le jeu en trinquet, où l'on se sert des quatre murs, donne l'impression hallucinante que quatre hommes, dans une fosse, sont en train de lutter contre une guêpe géante, la balle qui siffle dans sa course folle autour des têtes. Et puis il y a le *lachua*, et le *rebot*, que tous les vrais Basques préfèrent, qui exige de nombreuses équipes et peut, à la rigueur, être pratiqué par des vieillards. Le père Embil n'est pas un enfant. Le butoir, sorte de petit cheval de bois, est, dans la vallée du Baztan, remplacé par un énorme monolithe de grès rose. Une grande partie de ce sport se passe en longues discussions où les arbitres viennent se saluer gravement au milieu du terrain, puis remettent leur béret et discutent « le coup » pendant de longues minutes, tandis que les partisans du perdant protestent en poussant des cris de pélicans mécontents...

Ah ! oui, ce sont de belles minutes que celles que nous avons passées aux frontons basques, jambes pendantes au bord du mur, mais notre plus joli souvenir de ces heures sera peut-être l'instant où, par une matinée comme lavée de soleil liquide, deux jeunes filles, une rose et une à peu près bleue, se renvoyaient la balle sur le mur d'Ainhoa, tandis que, sur leurs têtes, se jouaient les tourterelles paresseuses... Des jeunes filles ! Oui, quel scandale ! Car, en pays basque, la femme mène une vie austère, retirée, sauvage. Après tout, pourquoi Gracieuse, amoureuse de son Ramuntcho, n'aurait-elle pas la tentation de lancer, comme son amant, la pelote blanche contre le fronton ? A cause de sa jupe ? Ce n'est pas sérieux... Le curé joue bien, qui a relevé sa soutane avec deux épingles et qui, entre Jean-Baptiste et Jean-Marie, court, crache, rue, et saute et se démène comme un beau diable, au point que, sur une balle manquée, on croirait l'entendre murmurer un peu vivement le nom du Seigneur, au point que l'un d'eux m'a dit une fois, devant son vin blanc :

— « Allons, allons, s'il y avait une « place » au Paradis, n'êtes-vous pas sûr que le bon Dieu jouerait lui aussi !... »



MAISONS DU PAYS BASQUE

ENTRE MER ET MONTAGNE



Photo Vigne.



Photo Gely.

Avez-vous vu, par un bel avril, frissonner d'allégresse les pommiers en fleurs de Normandie? Du Fort de la Revère, au-dessus de la Turbie, avez-vous embrassé, presque du même coup d'œil, l'Alpe neigeuse et la mer latine ? L'âme forestière de tel canton d'Auvergne ou du Limousin a-t-elle pénétré votre âme ? Entre Paris et Rouen, avez-vous ressenti du faîte d'un coteau, la noblesse de la Seine ? Ou celle du Rhône allant son grand chemin éternel, sous le jardin public d'Avignon ? Vous sont-ils connus, ces matins des Vosges, où des lames d'or scintillent entre les sapins ? Et, plus près, méditant sur la terrasse d'une villa de Saint-Cloud, avez-vous frémi d'orgueil et de craintif amour au spectacle de l'Ile-de-France, et de la Ville, centre du monde ?

Alors, choisissez si vous pouvez.

Il est cependant, entre mer et montagne, un coin de France d'une séduction singulière. De l'Adour à la Bidassoa, de l'Océan au Béarn, le pays basque étend ses vallonnements modérés qui paraissent descendre, en un flot tranquille, des Pyrénées.

Est-il plus grandiose ou plus charmant que d'autres pays ? On ne sait trop, mais, en vérité, il ne plaît pas seulement, il prend le cœur et le retient.

Dans ses villes de plaisir comme dans ses villages — là est peut-être son secret — la douceur de vivre est sans mollesse. Elle est, croirait-on, vivifiée par les vents marins, tandis que les lourds et déprimants souffles du sud s'arrêtent à la barrière pyrénéenne.

Là, les maisons paysannes ou bourgeoises sont

robustes, avec une espèce d'élégance, comme la race restée pure qui les habite, et la plupart des habitations de luxe sont en heureuse harmonie avec l'ensemble de la ville ou du village.

« Par quoi se caractérise le style basque ? » demandions-nous, l'été dernier, à l'architecte Louis Gomez qui, avec son frère Benjamin, a semé d'hôtels et de blanches villas la région qui s'étend d'Hossegor à Hendaye.

Louis Gomez, dans son studio de Biarritz, tout doré de soleil couchant, nous répondait :

— Le style basque ?... Une toiture à deux pentes généralement inégales, la plus longue étant destinée à bien protéger des intempéries le mur d'occident. La façade, elle, chaque fois qu'il se peut, regarde l'orient, du côté du beau temps. Construite avec des pans de bois séparés par un blanc remplissage de maçonnerie, elle est ornée de solives qui dépassent en encorbellement la pente courte du toit.

— La maison basque est-elle très différente de la maison landaise ?

— Assez différente. Dans les Landes, la coutume est d'employer la brique « en fougère » entre les bois, et les toitures sont aussi plates que possible. J'ajoute que la maison landaise est toujours coloriée, et très souvent en rose.

— Il doit vous plaire — car vous êtes Bayonnais je crois — de rester fidèle au style de votre pays natal.

— Oui, certes ! nous avons, mon frère et moi, étudié notre art à Paris, mais nous avons tôt regagné les Basses-Pyrénées pour y travailler, en intime collaboration, dans le sens régionaliste. Mon frère est surtout décorateur, je suis surtout constructeur, mais nous étudions ensemble construction et décoration. Mon frère, cependant, conçoit seul ses ameublements, qu'il dessine selon son goût personnel, mais toujours en s'inspirant scrupuleusement de l'art local, au pays basque comme dans les Landes.

— Voilà, en effet, de bon régionalisme.

— Je le crois, mais tout lasse.

— Que voulez-vous dire ?

— Que si les étrangers qui font construire nous demandent presque toujours de « faire du basque », les Basques, eux, préfèrent autre chose... »

C'est ainsi qu'on verra peut-être s'édifier à Biarritz, à Bayonne, à Guethary et jusqu'à la frontière espagnole, des villas normandes.

Puissent les sincères artistes que sont les frères Gomez, si profondément attachés à leur sol natal, lutter de toutes leurs forces contre cette erreur ! Elle est, au moins, maladroite (et l'on voudrait, à ce propos, que dès l'école, les enfants apprissent à mieux connaître l'histoire de leur région, l'âme de celle-ci et ce qui peut la rendre émouvante. Ne serait-ce pas, avant tout, ce qui la fait *une ?*)

Le pays basque — ciel pommelé, lumière sereine, horizon altier au sud, charmant à l'est, grandiose à l'occident mouvant, d'où vient se briser sur la côte l'assaut de l'Atlantique — le pays basque est tout harmonie sans recherche, beauté sans fadeur, émotion avec noblesse.

C'est une belle symphonie qu'il ne faut pas que l'on abime.

HENRI HÉRAULT.



Photos Gely.



D'une part, de vieilles maisons de la région montagneuse. Ici, deux des villas des frères Gomez (Saint-Jean-de-Luz et environs de Bayonne).



UNE PARENTÉ ENTRE BASQUES ET JAPONAIS ?

Carte extraite d'un des nombreux opuscules japonais qui défendent la thèse de l'origine méditerranéenne de la race nippone. Les Basques auraient suivi une route maritime contournant l'Afrique et les Indes.

LONGTEMPS, le peuple japonais crut qu'il avait été engendré par les esprits célestes Izanagi et Izanami dans la « plaine du haut ciel ». L'enseignement officiel s'efforça de maintenir cette croyance, mais aujourd'hui on admet que le groupe nippon a été formé du mélange des races mongoloïdes, malaises et aïnou (race blanche du Yéso). Des auteurs élargissent cette conception et prétendent que l'on rencontre en Europe occidentale des vestiges de la race qui devait coloniser les îles qui constituent l'empire du Soleil Levant. L'un d'eux, M. Yoshitomi, écrit :

« On retrouve en partie cette race en Gascogne, en Guyenne et, en Italie, dans le Piémont. Les Basques et quelques habitants du côté du Lautaret rappellent, à s'y méprendre, le type japonais.

« Les Basques sont ordinairement petits, maigres et pâles, ils ont les membres relativement gros et courts, les yeux et les dents plutôt faibles ; les cheveux sont raides et noirs. Comme caractère, ils sont grands travailleurs et, en même temps, entreprenants ; ils n'aiment pas à être subjugués par les autres races et ils résistent jusqu'à l'extrémité à toutes les attaques des ennemis. Les femmes aiment à rester dans la maison et elles sont, d'une façon générale, très fidèles à leur mari et à leurs enfants. Tous ces caractères des Basques se retrouvent chez les Japonais et les Japonaises. La religion des anciens Basques rappelle le shintoïsme... »

Le témoignage de missionnaires catholiques français, portugais, espagnols est assez troublant ; ils ont reconnu ne s'être pas sentis trop dépaysés à leur arrivée au Japon. Et des voyageurs ont observé qu'il y avait, dans le pays nippon, de la « couleur espagnole ». Ils ont comparé la déclamation psalmodique des conteurs et des chanteurs japonais à des chants plaintifs d'Andalousie. Des pas de danse, des gestes, des expressions leur ont évoqué la chaude et vibrante péninsule ibérique.

Bien mieux : des linguistes affirment la similitude de la langue basque avec la langue japonaise. Un grand nombre de mots ont même allure extérieure, même prononciation et même signification : *akita,* fatigué ; *heya,* appartement ; *eme,* femelle ; *sakari,* vigueur ; *naushi,* maître ; *umi,* donner naissance, etc...

Il y a également dans la structure des deux langues des analogies, elles sont agglutinantes. Il y a aussi des différences radicales. Le japonais n'a pas de déclinaison proprement dite ; le basque a des cas, des désinences.

Un chef du parti socialiste chrétien, M. S. Ishikawa, a « démontré » que le peuple nippon a pour berceau la Chaldée et la Mésopotamie. « Du Harran nous sommes allés, étapes par étapes, vers les îles d'Extrême-Orient. »

M. Loisy, invité par M. Paul Reclus à examiner la thèse de M. Ishikawa, répondit que l'on ne pouvait rien fonder de sérieux sur la parenté originelle de la mythologie japonaise et de la mythologie sémitique, que l'assonance de quelques noms ne suffit pas pour justifier cette hypothèse.

Enfin, remarquons que des savants japonais se rangent volontiers à l'opinion de l'anthropologue Elliot Smith :

« La race brune ou méditerranéenne, ne s'étend pas seulement sur les deux rives de la Méditerranée, mais encore bien plus loin à l'est, le long des rives de la mer Rouge et de l'Océan Indien, jusqu'aux îles de l'Insulinde comprises. »

Mystère des migrations et des mélanges préhistoriques !...

Albert MAYBON.



Photo Kodak.

HENDAYE

PAR LE DOCTEUR
R. DE MARCONNAY

Ainsi, trop heureux spécialiste, vous avez le loisir de vous offrir, comme un boutiquier de Londres, l'hebdomadaire week-end? Dans votre petit bateau effilé, les beaux dimanches, vous plumez la Seine, en amont, en aval, de long en large, tout autour de votre petite campagne de Montereau. Moyennant, vous vous figurez que vous faites du sport et de l'héliothérapie. Alors, chaque lundi, c'est en maugréant que vous couvrez votre crâne échaudé et vos pectoraux brunis. Car vous ne vous consolez pas de ne pouvoir, cher naturiste, exhiber aux yeux élogieux de vos contemporains un hâle si vaillamment acquis.

Et pourtant c'est un hâle pauvre. Son indigence m'afflige. Que je vous montre mieux ? Est-ce un défi ?

Eh bien ! Moi qui ne connais ni fêtes, ni dimanches, moi pour qui l'ascenseur est un petit miracle, allopathe parisien de la plus commune espèce, dite *grimpeuse*, moi, qui n'ai de campagne à Montereau et me garderai bien, d'ailleurs, de troubler, d'une rame indiscrète, l'adorable nonchaloir de notre mère, la Seine, je vais vous montrer ce que c'est qu'un hâle...

...Ne craignez rien ! Je garderai mon pantalon. Là ! Voici, Monsieur, la belle patine maugrabine, la seule, la vraie, celle que l'on gagne à regarder couler la Bidassoa, sous les créneaux perchés de Fontarabie, en Guipuzcoa. (Hein ! quels noms ! Ça caracole comme pur-sang sarrazins.)

Bravo, Confrère ! La thalassothérapie, pour vous, n'a pas de secrets ! C'est à Hendaye, effectivement, que je me suis insolé, trois minces semaines. Elles ont suffi pour me mettre dans l'état que vous voyez.

Le Roi de France touchait les écrouelles, le roi du ciel fait mieux : il les guérit. « Hendaye, les voyageurs pour Hendaye ! » Il m'a semblé, en arrivant, entendre la voix de contralto de la grosse Irma, la surveillante de notre maître Rieffel, à Trousseau. (Dieu ait son âme, à la bonne fille !). J'ai revu le départ des petits bacillaires, si blêmes, que l'appel merveilleux tirait, en hâte, du lit. Bossus, tortus, clochant, ils allaient compléter, à la gare d'Austerlitz, la cargaison de misère du train de l'A. P. Or, avec ses rires fêlés de gosses malades, celui-ci était plus pathétique encore que ceux de Lourdes.

Je les ai retrouvés, là-bas, les petits pèlerins — pas les mêmes, bien sûr, leurs cadets ! — je les ai retrouvés, bronzés, déplâtrés, cicatrisés. Aux coxalgiques, l'astre souverain avait dit : « Lève-toi et marche ! »

Ça, voyez-vous, mon cher Confrère, c'est du soleil ! C'est le soleil, dieu magnifique dont votre lumignon montrelais n'est qu'un vague reflet.



Photo Vigne.



Photo Bernès Marouteau.

La Vénus de Despiau, magnifique de vérité humaine et de vie. C'est bien la sensualité, mais sereine et sans impureté, que l'on y voit frissonner, à fleur de marbre. C'est l'imperceptible tressaillement de la fibre... le mouvement en puissance, bref, la marque géniale de Despiau.

CHARLES DESPIAU

PAR LE Dr F. VALLON

L'ATELIER d'un grand sculpteur est le lieu le plus émouvant du monde. Sur le silence de la matière *pensée* une âme est là, qui plane. Elle s'exhale de l'œuvre comme une fumée d'une chaumière. Elle tremble au front des marbres. C'est l'haleine du génie. Je l'avais déjà senti passer sur mon visage chez Rodin. Elle vient de m'effleurer encore chez Despiau. Mais chez le vivant elle embaumait, car son atelier est une serre où penche, lourde de rosée, la divine fleur de l'émotion.

Rodin... Despiau, il est impossible de ne pas évoquer l'un à propos de l'autre. Comme Pompon, Charles Despiau s'est aventuré, un jour, dans la caverne de l'Enchanteur. Ils devaient n'en sortir que charmés pour le reste de leur vie. Ils ont collaboré d'abord, ils aimèrent ensuite, ils s'agenouillent maintenant sur la tombe du héros. C'était normal que cet impérieux cerveau plastique, ce Michel-Ange cérébral et sensuel conquît ces deux tendres, ces deux purs. Ils lui ont fait hommage, Despiau de son cœur qui palpite sur les lèvres de ses femmes, Pompon du trésor de son âme délicate, dont il a fait largesse aux bêtes. Leurs beaux yeux s'éclairent quand on leur parle de l'Autre. Je craignais, devant Despiau, qu'il n'eût un peu abusé de leur admiration. J'aurais voulu que vous l'entendissiez me répondre tout net : « C'était un Chef ! » Le rôle des chefs, n'est-ce pas, c'est de découvrir les hommes et de s'en servir. Ils savent les mots qu'il faut dire. Ils savent approuver, blâmer, retremper les courages. Et je me souviens de ce que vous m'aviez dit, ô Pompon, si merveilleusement candide parmi et malgré tous vos poils blanchis : « Il m'a donné confiance en moi. Il voulait que, même dans ce que je faisais pour lui, je misse le plus possible de moi. »

Parbleu ! le cher grand rusé avait jugé la pierre que les deux artistes lui apportaient pieusement. Il en connaissait le grain et la forme. Heureux homme qui, pour bâtir sa cathédrale, avait, à l'instar de Dieu, trouvé des anonymes de génie.

Mais Despiau et Pompon devaient avoir un nom, un beau nom. C'était écrit.

Rodin, Despiau! ils se font écho dans mon esprit. Mais la qualité de leur sensibilité les sépare de toute sa différence. Rodin n'a connu que celle de l'intelligence, de sa vaste intelligence, si souple, si vite adaptée, si prompte à tirer l'épilogue du mythe humain et divin. Il a su écrire la longue et belle fable, en trois mots saisissants que signe le paraphe de sa jaillissante arabesque.

Je vous entends vous indigner : « Cet homme, dites-vous, blasphème Rodin, en niant une sensibilité dont tant de bronzes et de marbres, de marbres surtout, sont l'éternel témoignage ! » Tout doux, Messieurs, ne vous y trompez pas! Retournez à l'Hôtel Biron ! Et identifiez ce que vous y voyez frissonner, à fleur de marbre : c'est la sensualité.

Un moment, voyez-vous, j'ai cru que l'âge l'avait attendri, en humiliant sa superbe génitale. Je l'ai cru sur la foi de sa dernière manière, si enveloppée, si enveloppante, celle-là même que devait lui inspirer le rêve douloureux des fumées de Carrière. Je connais, maintenant, que cette miséricorde n'était, pour son magnifique génie sculptural, qu'un prétexte à faire passer, sur la neige des marbres, les alternances de l'ombre et de la lumière.

Et son *âge d'airain* lui-même m'apparaît, désormais, comme un drame tout cérébral.

Chair et cerveau (mais quel cerveau et quelle chair !), Rodin ne pouvait connaître le murmure auquel, depuis si longtemps, Despiau prête l'oreille. Il n'avait pas le loisir, lui, le grand extériorisé, qui ne cessait de se répandre sur et dans la nature, d'écouter chanter une si petite voix. Il a ignoré la sensibilité, la vraie, qui rayonne adorablement sur le visage des femmes de Despiau et dont le rayonnement est le résultat de perpétuels échanges, entre l'âme et la chair, au plus secret de l'être.

Aussi différente est l'essence même de leur dynamisme. Chez Rodin, le mouvement est centrifuge. Il est, chez Despiau, de sens contraire. Tout converge de la surface vers la profondeur. Chez Rodin, c'est l'orage musculaire déchaîné, mais, néanmoins, magnifiquement ordonné. Chez Despiau, c'est l'imperceptible tressaillement de la fibre. C'est le mouvement en puissance, le prodrome du mouvement, si vous voulez.

J'ai encore, sous les yeux, le petit athlète longiligne, dont le muscle se recueille entre deux efforts. Aucun affaissement. Tout est prêt, tout agira au commandement de la volonté. C'est bien, selon le mot de Despiau, « la mécanique humaine qui se repose ».

Plus je pénétrais dans l'œuvre et plus je retrouvais, dans la puissance, la grâce et la mesure. Comment ne pas être sensible à l'émotion de sa psychologie ? Ce n'est pas la psychologie confuse et grandiose de l'humanité, dont Rodin a eu la splendide révélation, c'est celle, tendrement minutieuse, de l'individu.

J'ai revu toutes ses Maries, aux yeux ouverts, aux yeux fermés..., toutes ces charmantes expressions féminines. Encore une fois je me suis attardé

La nudité de cette femme au repos, par Despiau, est magnifiquement tranquille, comme sûre de soi.



On ne saurait mieux analyser cette "figure pour un tombeau" que ne l'a fait le Docteur Vallon. Invinciblement, s'impose la comparaison entre ce magistral Penseur et celui de Rodin, plus formidable, mais moins sensible. (A l'occasion de ce dernier adjectif, le lecteur est prié de rétablir comme il suit le texte de la légende de la page 32 : C'est bien la sensibilité vraie, sereine et sans impureté...)



voluptueusement à déchiffrer l'énigme que nous proposent toutes les belles sibylles. J'ai relu la peur de la vie sur le petit visage plaintif de cette fillette, qu'avec ce cher Maxime Lanvol j'avais adorée au Luxembourg. J'ai admiré, de nouveau, le vaste front d'intelligence et de volonté, le nez effilé, la bouche subtile et cruelle de la Florentine. Si, réincarné, il vous était donné de vivre au temps des Médicis et que vous devinssiez l'amant de cette belle Sforza, Dieu vous garde de lui déplaire. Cette bouche saurait prononccr l'inexorable arrêt de votre mort, et j'essuie un pleur en vous voyant déjà, livide, vous en aller au fil de l'Arno, avec, en guise de viatique, plantée dans la gorge jusqu'à la garde, une dague aux armes de la dame.

Cependant le sculpteur dépouillait, de ses linges humides, une grande glaise centrale : « Je vais vous montrer mon *Penseur* », me dit-il, non sans quelque mystère. La porte ouverte à deux battants, il fallut descendre les cinq marches de mosaïque du vestibule, pour avoir le recul et le niveau nécessaires. Le dernier voile tomba. Je fus saisi : un homme était là. « Il a médité sur la tombe du génie. Il va reprendre son chemin. » C'était la voix de Despiau qui avait dit cela, je mis quelques instants à m'en rendre compte.

Il a médité sur la tombe... Oui ! c'est une figure funéraire, cette chose sublime.

Le Penseur. A ce nom, on revoit celui de Rodin, la brute musculeuse, l'homme primitif qui, en proie au mal de penser, ronge, tel Ugolin, son poing formidable. C'est l'effort de l'anthropoïde pour tenir allumée dans la nuit de son être la lueur incertaine. Un instant d'inattention l'éteint et que de peine, alors, pour la faire briller de nouveau ! *Le Penseur* de Rodin, qui nous décrit le labeur de la pensée primitive et la souffrance de l'être qui pense, est une œuvre purement cérébrale. Celui de Despiau est uniquement une œuvre de sensibilité, comme en témoignent la mâle affliction de son bel athlète et l'adorable sensibilisation de sa chair. Il va se lever, il va reprendre la route, l'âpre route de la vie. Le mouvement ne se borne pas à une intention. Il y a un commencement d'exécution. Sa droite a quitté sa mâchoire, elle s'abaisse, on la voit s'abaisser avec l'avant-bras, la gauche s'est posée sur la cuisse gauche, la jambe vient de se fléchir sur cette cuisse et le pied ne repose plus sur le sol que par les orteils et la tête des métatarsiens. Il se lève ! C'est hallucinant.

Le Maître rompt le charme : « Je vais vous montrer mes dessins. Mais, auparavant, laissez-moi *le* couvrir, *il* me fatigue. J'y pense tout le temps, mais je ne veux le voir qu'aux heures de travail. »

Je n'ai pas la place, ici, de vous parler de ses dessins. Ses dessins : une merveille ! comme savent



Le buste de Mademoiselle E. Faure, par Charles Despiau, l'une de ces figures féminines où le sculpteur sait animer la matière avec la même maîtrise que lorsqu'il crée son Penseur. Le modèle se prêtait ici à exprimer une singulière fermeté, en même temps que le charme de son sexe. Mais que dire de l'artiste à ce point fidèle, dans son œuvre, à la vérité profonde ? Dans tout grand artiste, il y a un démiurge.

être les dessins des grands sculpteurs. Transpositions de statues, ils pèsent sur le papier, ils s'enfoncent dans la feuille ; volumes, densité, raccourcis et toujours cette prenante sensibilité, infuse dans le corps admirable, éparse sur la peau et toujours le mouvement qui commence et qu'on achève mentalement, docile à la volonté du sculpteur. A côté des tourbillons de chair héroïque que sont les dessins de Rodin, à côté de toute cette épique sensualité, quel repos, quelle admirable sérénité !

Dernièrement, je suis allé revoir l'artiste. Je lui ai lu ceci. Il s'en est déclaré content : c'est un homme si poli ! Mais (me suis-je trompé ? Sait-on jamais si des apparences humaines, d'une si dangereuse réalité, n'ont pas quelque part de vie secrète ?), la Florentine, qui pendant toute ma visite, ne m'avait pas quitté des yeux, de ses yeux sans fond de statue, a fait la moue.

Sans doute ce sphinx jugeait-il bien minables mon émotion et son expression. Je fus un peu vexé. Mais, comme pour m'en aller, je passai devant M[me] Othon Friesz et le Docteur Sabouraud, tous deux, j'en jurerais, m'ont souri, l'une, de sa belle bouche de marbre, l'autre, dans sa barbe de bronze. Et cette amicale indulgence m'a enhardi à vous donner, tout de même, ceci à lire.

Docteur FERNAND VALLON.

L'ENFANT SANS DÉFAUTS

PAR ARNOLDE



'ENFANT n'a pas de défauts ; il est mal élevé ou malade », telle est la formule qui annonce et résume un livre récent du Docteur Gilbert Robin, hardiment intitulé : *L'enfant sans défauts.*

Mais ce livre n'est pas un traité d'éducation. Le Docteur Gilbert Robin ne s'est — l'écrivant — nullement proposé de donner aux parents quelques *conseils et recettes* pour obtenir l'enfant parfait : l'enfant qui ne bouge pas, ne répond pas, dit « bonjour Madame » à la première injonction, mange juste pour satisfaire sa faim, le petit saint, en un mot, que tant de pères et de mères de famille seraient si heureux de posséder.

Cet enfant-là, d'ailleurs, je crains fort que précisément l'auteur ne le trouve pas « sans défauts ». Au contraire, peut-être s'occuperait-il de le soigner.

Car, et c'est là le but de son ouvrage, le Docteur Robin se propose, avant tout, de *guérir*, au vrai sens médical, les défauts de l'enfant.

Hé quoi, guérir ? Ces défauts seraient-ils donc des maladies ?

— Oui, répond le Docteur Robin, dans la plupart des cas ; sinon, ils proviennent d'erreurs d'éducation.

Il ne faut d'ailleurs jamais entendre les formules absolument. Elles sont un procédé pour résumer la pensée, la présenter d'une manière plus vivante, la concrétiser en quelque sorte. S'il en était autrement, l'affirmation liminaire de l'auteur, il l'a dit lui-même, soulèverait de trop nombreuses et justifiées critiques. Elle a surtout le mérite de soustraire l'anomalie psychique à une loi fatale, pour la soumettre à un traitement médico-psychologique ou à une pédagogie mieux comprise.

Ce que les parents appellent défaut à l'ordinaire, c'est, pour le Docteur Gilbert Robin, lorsque l'éducation ne peut être mise en cause, un symptôme morbide. Ce symptôme peut être provoqué par les maladies du premier âge, par les accidents de l'accouchement et de la grossesse, par des troubles névralgiques, par une hérédité morbide. Une tare, morale ou mentale, doit être soignée exactement comme une tare physique.

Admettre ainsi la tare possible, c'est d'avance, chez le Docteur Robin, réfuter l'accusation qu'on pourrait être tenté de porter contre lui : « Vous ne faites en somme que rééditer l'enfant naturellement pur de Jean-Jacques. — Non, répond-il, l'enfant ne vient au monde ni bon, ni mauvais. Il naît tout simplement : C'est un *terrain*. A nous de veiller à ce que seul y germe le bon grain. »

Le ton de l'ouvrage n'est d'ailleurs nullement dogmatique. Il n'y a ici nul *veni, vidi, vici*. « Je me suis trouvé, dit l'auteur, en présence de tels cas, j'ai tenté ceci, j'ai obtenu parfois, assez souvent, de bons résultats. Il y a encore beaucoup à faire dans cette voie qui n'est qu'à peine indiquée. »

Et voici le résultat des multiples expériences que le Docteur Gilbert Robin, en sa qualité de médecin-chef de l'assistance aux enfants nerveux, retardés et instables, spécialiste de la psychiâtrie infantile, a été à même de faire. Les médecins qui étudiaient l'enfance se bornaient, jusqu'à présent, aux maladies organiques. (N'a-t-on pas longtemps considéré le tout petit comme un simple tube digestif ?) Et les pédagogues qui écrivaient « sur l'éducation » traitaient surtout de grandes lignes générales.

Nous nous trouvons, ici, en présence d'une étude fouillée et très précise, fourmillant d'exemples et de références. Le Docteur Robin prend successivement chaque « défaut », en démonte en quelque sorte le mécanisme. Les parents, les maîtres, voyant les manifestations extérieures de ce défaut qu'ils considèrent comme inhérent à la personnalité de l'enfant, s'efforcent, certes, d'extirper le mal. Mais leur thérapeutique est identique dans tous les cas : giffles ou, au contraire, excès de douceur, punitions ou faiblesses.

Le Docteur Robin interroge : « L'enfant a-t-il toujours été tel qu'aujourd'hui ? Quand ces manifestations ont-elles commencé ? Les parents peuvent-ils indiquer un accident, ou plutôt une sorte de rupture dans le rythme de la vie de leur enfant qui puisse servir de point de départ ? Quelles maladies a eu ce petit ? Et ses parents ? Ses grand-parents ?...

Souvent, c'est une de ces questions qui provoque la solution du problème. On trouvera le retard neurologique, l'épilepsie, les insuffisances glandulaires, etc., dans les causes de la paresse, de la jalousie, de l'émotivité morbide.

Si, du côté somatique, tout est parfait, l'enquête du Docteur Robin porte sur un autre point. En interrogeant l'enfant, il apprend maintes fois qu'une impression violemment ressentie, depuis plus ou moins longtemps, est restée présente à son esprit. Et voici une autre source de jalousie, de curiosité, d'orgueil, de cruauté. C'est tout le chapitre des causes affectives avec les réactions qu'elles provoquent.

Ces interrogatoires, cette étude approfondie, mettent petit à petit le mal à nu. C'est une sorte de chirurgie mentale. Une fois la cause connue, le remède est facile à appliquer. Tous les médecins savent soigner les maladies organiques. Il n'est que de les guider dans la recherche de ces maladies, quand celles-ci sont à la base de l'arriération, de la déficience, de la perversion infantiles.

Ainsi, le défaut devient un fait scientifique. On le soigne. On le guérit. Ce livre, qui déjà connaît un grand retentissement, est utile aussi bien aux parents qu'aux pédagogues et aux médecins qui ne sont pas spécialisés dans ces questions.



Photo Kertesz.

Mieux qu'un bel enfant, c'est l'Enfant, tel qu'il n'est pas toujours, mais tel qu'on aime à le concevoir idéalement : plein d'une innocente et douce vie qui ne demande, corps et pensée, qu'à fleurir. Cultiver cette plante vigoureuse et jolie, voilà bien le sens de toutes les vies.



Photo Kertesz.

LECTURES

PAR PIERRE DOMINIQUE

Nous avons, parmi nos confrères, des esprits sérieux, profonds, distingués, mais on aurait tort de croire que le charme, la grâce, une certaine légèreté spirituelle soient incompatibles avec la profession médicale, puisque Maurice Bedel qui n'exerce plus, je crois, mais exerça longtemps, est l'un des nôtres. Lorsqu'il écrivit son premier livre : *Jérôme 60° Latitude nord*, ce fut un beau scandale. On cria que ces pages nous feraient le plus grand tort en Scandinavie. Il y eut naturellement quelques indignations, aucun peuple n'aimant qu'on lui lance à la tête ses vices et ses défauts, mais tout s'arrangea bien vite et sans que nous y perdions rien.

Un peu plus tard, ce grand moqueur qu'est Maurice Bedel récidiva : ce fut avec *Molinoff (Indre-et-Loire)*. Ce coup-là, il fit une incursion dans la politique et là encore il y eut tout un éclat, avec pas mal de polémiques. A vrai dire, l'écrivain est ainsi fait qu'il ne peut s'exprimer que par la raillerie et une raillerie qui n'est pas bien méchante. Qu'elle soit, d'ailleurs, souvent injuste, c'est bien entendu. Lui-même le sait, mais Aristophane a été injuste et Molière donc. Car, entre nous, il n'y avait pas que de mauvais médecins au XVII° siècle, et des médecins ridicules ; il y en avait de fort bons et de fort dignes ; pourtant, voyez ce qu'a toujours écrit d'eux Molière. Quelles terribles conclusions l'on tirerait sur les médecins de l'époque, si l'on voulait s'en tenir à celui qui, pourtant, est notre plus grand comique, l'un des meilleurs observateurs de notre littérature et l'un des écrivains les plus tendres, les plus humains que l'on ait jamais connus.

Lassé, j'imagine, de la Scandinavie et de la France, Maurice Bedel est allé en Italie. Il en a rapporté, l'année dernière, un petit livre : *Fascisme An VII* qui, sous la forme de l'essai, parut justement un peu léger. Aujourd'hui, en présence du roman qu'il vient d'écrire: *Philippine* (chez Gallimard), on se rend compte que ce *Fascisme An VII* n'était guère qu'une première mise au point, ou si l'on préfère un carnet de route un peu travaillé et que voici sur l'Italie, avec le ton qui est habituel à l'écrivain, le livre que nous attendions.

Plaisant et railleur encore une fois, et encore une fois injuste, mais comme l'est une comédie. Il s'agit tout bonnement de railler ce manque de liberté dont paraissent s'accommoder les Italiens, dont, sans doute, nous nous accommoderions bien moins facilement, et qui paraît étonnant à notre esprit français. Au surplus, les partisans du régime fasciste auraient tort de se fâcher car, à la satire anti-fasciste, Maurice Bedel ajoute une bonne dose de satire anti-parlementaire. Il va même très fort sur ce point, n'hésitant pas à appeler par leurs noms nos plus notoires contemporains, et à les égratigner au passage, sans d'ailleurs leur faire grand mal, non qu'il ne puisse aisément le faire, mais il n'est pas méchant.

Je ne résiste pas au plaisir de citer un passage du livre. On y voudra bien voir, sous la déformation fantaisiste de la réalité, une peinture au fond véridique. L'endroit est connu : tous les grands écrivains en ont parlé, mais aucun sur ce ton-là.

« *Le Vatican est un bien joli pays avec une cathédrale, un château considérable, une campagne qui ressemble à un parc et une gare que l'on est occupé à construire, car, à l'image du Haut-Thibet et du Labrador, c'est une région où le rail n'a pas encore pénétré. Il couvre plusieurs hectares du penchant d'une colline exposée au levant. La vie y est douce et paisible ; l'herbe y pousse entre les pavés des rues ; les autos y sont encore rares.*

« *Le souverain qui s'appelle Pie, c'est-à-dire le Pieux, s'y trouvant bien, n'en sort jamais. Il y passe ses jours, entouré de ses ministres et de ses courtisans magnifiquement vêtus de pourpre et de violet, et d'une petite armée d'aspect inoffensif, munie de hallebardes et de pertuisanes, habillée à l'ancienne mode avec des justaucorps, des baudriers, des armures et des casques appelés salades.* »

On voudra bien reconnaître dans ces pages l'écho des propos que tenait, jadis, un vieux maître assez vilipendé depuis quelques années, mais qui pourtant, avec tout son artifice, avec sa culture livresque, son style peut-être trop châtié, et cet air qu'il avait de se moquer de tout, fut cependant un des plus brillants écrivains de l'époque contemporaine. Je parle d'Anatole France. Et n'est-ce pas merveilleux que Maurice Bedel nous rappelle une musique facile et précieuse qui, assurément, ne fut jamais puissante, mais qui demeure, pour les lettrés, pleine de grâce, de charme et, tout compte fait, de sérénité ?

Docteur Pierre Dominique.

LES MÉDECINS LITTÉRATEURS

PAR RENÉ DE LAROMIGUIERE

Une grande beauté se meurt. « Deuil mondial », s'écrie le vigoureux écrivain Paul Chack, préfacier éloquent de *La mort de Stamboul.*

« Comme si, ajoute-t-il, le temps ne suffisait point, qui fait écrouler les vieilles pierres, qui voit éclater les remparts sous l'effort tenace du lierre insinué, les hommes s'en mêlent qui ont décidé l'abandon. »

Le Docteur Aurenche, ensuite, avec une rare puissance d'évocation, nous fait partager ses dernières joies et sa mélancolie. Souvent il visita Constantinople. Il s'en enchante toujours, mais l'antique cité se meurt. Bientôt, à moins d'un miracle, elle ne sera plus qu'un souvenir.

La mort de Stamboul, qui contribuera tant à la sauver de l'oubli, honore fort son auteur. Après *Sur les chemins de la Corse* et *Vers Jérusalem,* ouvrages que couronna l'Académie Française, le Docteur Aurenche, voyageur infatigable, nous apporte sur la Turquie nouvelle le témoignage d'un artiste profondément sensible et d'un grand érudit. Témoignage qui est en outre, politiquement, un amer et d'autant plus utile avertissement.

Mais accompagnons d'abord l'artiste et l'érudit :

« Stamboul tout entière se mire dans la Corne d'Or, le bras de mer que les Grecs des anciens jours avaient déjà nommé Kryso Kéra, pour la splendeur ardente de ses eaux reflétant le soleil entre deux rives ombreuses...

« De la pointe du Vieux Sérail, où les Kiosques de marbre étincellent entre les bosquets sombres et les parterres fleuris, jusqu'aux remparts dorés de Constantin, qui détachent sur le ciel bleu leurs tours inébranlables, Stamboul, la Ville, couvre du hérissement de ses minarets et de ses dômes, la montagne aux sept collines qui, telle la Rome antique, supporta jadis la capitale du monde. »

Ainsi se mêlent à la description de la ville d'aujourd'hui les souvenirs de sa prestigieuse histoire. Et cette intime fusion du présent avec le passé est si naturellement réalisée, que nous avons la flatteuse impression d'être nous-même ce promeneur savant pour qui les siècles révolus ressuscitent à chaque pas.

Après une visite à l'Hippodrome (qui donne à Henri Aurenche l'occasion d'évoquer d'une façon saisissante une course de chars), le voyageur parcourt une esplanade d'où émergent de grands murs et des arceaux à demi ensevelis...

« Et tout de suite, écrit-il, une grande émotion nous gagne : à nos pieds, fuyant en pente abrupte sous un dédale de murailles éboulées, le sol descend jusqu'à la Marmara. Toute la colline est couverte de ruines colossales, éventrées, chaotiques, qui saisissent l'âme par leur grandeur et par leur abandon.

« C'est ici que s'élevait le palais de Constantin... »

Mais voici l'avertissement :

Sélim, qui a été le guide de l'écrivain, lui dit à la fin : « Lorsque je vois avec quelle audace la France, notre alliée depuis Marignan, est bousculée et mise à la porte par ceux qu'elle a obligés de son argent, de son influence et du labeur de son élite intellectuelle, je ne puis m'empêcher de penser que l'ingratitude — qui n'est pas un défaut turc — a été importée chez les dirigeants de ce peuple par un esprit étranger. Vos écoles sont fermées ou vont l'être... Toutes vos entreprises sont gênées, surveillées, contrariées... Combien de fois vos paquebots sont arrêtés et mis en quarantaine pour un motif ridicule... »

Une fois de plus, il apparaît que le « bon Turc » célébré par maints littérateurs, n'a pas été une légende et ne l'est pas encore tout à fait, même à présent. Le livre du Docteur Aurenche n'est pas seulement une belle relation de voyage, c'est un enseignement.

Photo Kertesz.





LA DISCOPHILIE

par

EMILE VUILLERMOZ



Mes lecteurs ayant été saturés de conseils d'hygiène générale, nous pouvons aujourd'hui aborder le chapitre de leur alimentation. Quels sont les comprimés musicaux, quelles sont les pastilles d'ébonite qu'il convient de réunir — selon l'idéal de Berthelot — dans le drageoir réservé à nos friandises d'oreille ? Vous n'ignorez pas qu'il y a eu, dans la fabrication du disque, deux périodes caractéristiques : celle de l'enregistrement acoustique et celle de l'enregistrement électrique. Tous les marchands vous diront que les disques qui datent de la période pré-électrique sont des rossignols sans aucune valeur. « Rossignols » ? Oui, sans doute, puisque quelques-uns contiennent des voix exquises vocalisant à ravir, comme celle de la Barrientos. Mais « sans valeur », c'est autre chose ! J'estime, au contraire, que ces premiers disques contiennent quelques chefs-d'œuvre dont on ne nous a jamais donné l'équivalent.

Certes, la qualité des enregistrements d'orchestres y est médiocre pour la raison très simple que l'on ne rassemblait alors, devant le pavillon enregistreur, que de petits groupes instrumentaux « truqués » et incomplets. Ce n'est que depuis l'invention du microphone électrique que l'on a pu capter un orchestre normal en pleine action. Mais, Discophiles mes frères, si vous découvrez encore chez les marchands de bric-à-brac les vieux disques de cette époque, gardez-vous bien de les dédaigner. Si vous tombez par exemple sur *Memory Lane* (Gr), sur *Can you forget* (Gr), sur *Who* (Gr), sur *The Lady of Evening* (Gr), sur *Dearest* (Gr), sur *Song of India* (Gr), sur *Fate* (Gr) et autres jazz de la première manière de Paul Whitman, remerciez les Dieux, car vous aurez de petits chefs-d'œuvre.

C'est là encore que vous trouverez peut-être les premiers disques de Chaliapine.

Mais si vous n'avez pas l'âme d'un chercheur, constituez-vous un fond de répertoire par des moyens plus nettement industrialisés. Quels sont vos goûts ? Aimez-vous les belles exécutions orchestrales ? Dans ce cas, voici des indications générales qui vous permettront de satisfaire vos désirs dans un cadre rassurant, mais assez vaste pour vous laisser une grande liberté de choix.

Nos meilleurs enregistrements d'orchestres français sont ceux tout récents que l'on a obtenus avec l'orchestre de virtuoses de Walter Straram (C) qui est composé, on le sait, des plus illustres solistes de Paris. Prenez son *Prélude à l'Après-midi d'un Faune* (C) et vous verrez immédiatement quels progrès saisissants on a accomplis dans le domaine de la netteté du son et de la pureté du timbre. Ajoutons que l'interprétation de Straram est toujours d'une musicalité parfaite et d'une intelligence supérieure et vous comprendrez que toute cette série ne risque pas de vous décevoir. Comparez cette exécution de l'*Après-midi d'un Faune* à toutes celles que nous possédons déjà, y compris les plus illustres enregistrements étrangers, et vous me direz si j'ai tort de vous donner un pareil conseil.

Vous pouvez également faire confiance aux enregistrements signés par D.-E. Inghelbrecht (P). Ecoutez par exemple ses *Huit Chants Populaires* de Liadow (P) et vous apprécierez tout le relief et toute l'exactitude de cette gravure sur cire. Mais méfiez-vous des interversions de titres dues à une erreur d'impression sur les étiquettes. Prenez également son *Till Eulenspiegel* (P) dont la réalisation est très réussie. Vous apprécierez également l'interprétation si délicate de *La Nursery* (P) dont il est l'auteur.

Les disques gravés par Gabriel Pierné et l'orchestre Colonne sont généralement très vigoureux, de même que ceux de l'orchestre Lamoureux, sous la direction d'Albert Wolff. Ces enregistrements sont nettement plus forts et plus durs que ceux des grands orchestres allemands, plus soucieux d'établir leurs nuances dans le relatif que dans l'absolu. Pourtant, il faut que vous possédiez comme des pièces de collection *Ramuntcho* de Pierné (O) et le *Boléro* de Ravel (Pol), dont la qualité est parfaite.

Piero Coppola maintient l'orchestre du Gramophone dans un volume beaucoup plus discret. Ses interprétations debussystes sont généralement très heureuses. De son côté, Philippe Gaubert vient de réussir admirablement la *Danse macabre*, de Saint-Saëns (C).

Les enregistrements d'orchestres étrangers les plus célèbres sont ceux de Léopold Stokowsky (Gr). Ce technicien est un as du studio, il a une façon personnelle de disposer son orchestre qui donne des résultats remarquables. Son enregistrement de la *Toccata et Fugue* en ré mineur, de Bach, est demeuré célèbre.

Les enregistrements des œuvres de Strawinski, sous sa propre direction, ont donné également de très beaux résultats. Mais on remplirait des colonnes de cette Revue par la seule énumération des disques d'orchestre dignes d'être collectionnés. Nous y reviendrons à l'occasion et nous aborderons, dans un prochain article, les autres catégories d'enregistrement.

Emile Vuillermoz.

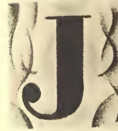
Abréviations : (C) Columbia ; (Gr) Gramophone ; (O) Odéon ; (P) Pathé ; (Pol) Polydor.



LE MARECHAL PETUN

par

ANDRÉ THERIVE



Je m'excuse de mon titre. Jadis j'y aurais ajouté effrontément, « comme dirait Willy ». Et naguère encore « comme dirait Tristan Bernard ». Mais les scrupules me viennent avec l'âge et je n'aime plus beaucoup qu'on impute ses fautes à autrui...

Il me souvient d'un bien beau dimanche de mon enfance. Ce jour-là, une vieille cousine, provinciale s'il en fut, comme on n'en trouve qu'à Paris, venait me chercher pour me faire sortir. Elle me tenait par la main à cause des plots électriques, terreur de ce temps-là, ct des attelages impétueux... (Car, sans être bien vieux, j'ai connu l'époque où les victorias et les fiacres faisaient peur aux petits garçons...) Elle avait coutume de me payer des divertissements sains et à bon marché ; par exemple : l'ascension de l'Arc de Triomphe, le guignol des Champs-Elysées (mais vu de loin, de derrière les cordes), les vêpres, ou quelques réunions philanthropiques ; c'est ainsi que je fus conduit, ce dimanche-là, à la séance gratuite, instructive et récréative que donnait, chaque année, la Ligue contre l'abus du tabac.

Cette solennité me laissa un vif souvenir. Et comme les gamins ont la manie interrogante, j'ai demandé bien longtemps :

« Pourquoi, dis, que les Messieurs fumaient tous dans cette salle-là ? »

J'ai cessé de poser la question. Ma patience en effet se lassa. Et puis, il y a quelques années, je me trouvais à une réunion au Musée Social, que présidait M. Pierre Mille, avec autant d'esprit que d'autorité. Il trônait sur la tribune, étincelant par son binocle et par son sourire. Il fumait cigarette sur cigarette et, Dieu me pardonne, amoncelait les mégots dans l'encrier présidentiel. A un mètre au-dessous de lui, sur la paroi de cette « boîte-à-sel », on pouvait lire : « Défense de fumer » ... Ce jour-là, j'ai compris bien des choses, dont la première est qu'il ne servirait à rien d'être Français si on divinisait les règlements.

Voilà que ces souvenirs me reviennent en cette époque où, sur la foi des éphémérides, on a célébré le centenaire de Jean Nicot. Peu m'importe qu'on ait institué, à cette occasion, des concours de fumeurs et de fumeuses, qu'on y ait couronné Mlle Maud Loty pour son élégance à tenir la cigarette. Elle n'égalera jamais ce fameux cardinal-archevêque qui, lui, fumait la pipe avec une telle délicatesse de conscience que, pour se livrer à cette manie, il prenait une soutane noire. J'aime assez ces subtilités. Des Esseintes, s'il vivait encore, mettrait des culottes de golf pour fumer du tabac américain, une djellaba pour sucer le narghilé, un lafont de velours pour goûter au paquet de bleu. Dis-moi ce que tu fumes, je te dirai qui tu es... C'est en vertu de ce principe que je crois, plus qu'à toute autre, à l'alliance yougoslave : le roi Alexandre, paraît-il, n'aime que uotre caporal.

Jadis le tabac, vitupéré des moralistes, et longtemps considéré comme une drogue mystérieuse, fut aimé, admiré, chanté à l'égal des poisons les plus fameux ct les plus esthétiques. On était tout près, en littérature, de le ranger parmi les paradis artificiels. Ou bien on lui cherchait des justifications philosophiques. Saint-Amant n'a-t-il pas écrit :

> Non, je ne trouve pas beaucoup de différence,
> De prendre du tabac, à vivre d'espérance,
> Car l'un n'est que fumée et l'autre n'est que vent !

Puis il fut réputé vulgaire. Il sentit son corps de garde, il eut le renom de l'ail ct du rouge-bord. Il s'associa aux cafés, aux trictracs, au neveu de Rameau. Le romantisme le sauva. Les poètes et les bousingots se remirent à pétuner comme à porter la barbe ; les ci-devant aristocrates et les nouveaux bourgeois placèrent leur noblesse dans leur tabatière. Les progrès de l'exotisme se mesurèrent bientôt à celui des *cigarres* d'importation.

Vous voyez qu'on pourrait écrire, avec l'histoire du tabac, toute celle des mœurs et de la société. Je ne suis pas médecin, encore moins moraliste. C'est pourquoi je ne puis démontrer ma thèse. Mais je la suggère simplement : je remarque que les races qui se livrent au tabac ne s'adonnent pas à des stupéfiants plus nocifs. Quiconque achète son paquet de maryland, au débit du coin, est exempt d'opium, de haschich, de kif, ou autres saletés. D'où je conclus que la civilisation et la santé des hommes se marquent à l'amour qu'ils ont pour les moindres maux en ce monde. Il semble qu'il nous faille des manies et des vices. Le diable nous en offre un étalage ; et il ne reconnaît pas pour ses fils ceux qui y choisissent les plus doux échantillons.

C'est pourquoi il faut honorer les êtres qui fument du tabac plutôt que du chanvre, qui boivent du vin, plutôt que du trois-six, et qui écrivent des romans plutôt que de les vivre. Le pétun et la littérature, ce sont des trompe-le-mal. Des fausses monnaies pour payer le tribut à Satan.

André Thérive.

A LA GAITE-LYRIQUE

par

J.M. PACAUT



A Gaîté-Lyrique vient de reprendre *Monsieur de La Palisse*, livret de R. de Flers et A. de Caillavet, musique de Cl. Terrasse, créé à Paris, il y a environ un quart de siècle, sur la scène des Variétés. L'affabulation en a la naïveté voulue d'une image d'Epinal. Nous sommes au XVIIIe siècle. La descendance du grand maréchal de La Palisse est alors représentée par le comte Bertrand, qui vit à la Cour où il s'est fait une réputation de prodigalité et de trousseur de cottes — et le baron Placide, qui vit au milieu de ses terres en Touraine et ne vise qu'à ne point se compliquer l'existence. Pour y parvenir plus sûrement, il a « conservé sa robe blanche » jusqu'au début de la pièce, et songe à épouser sa parente, Mme V de La Verdure, dont la laideur lui semble de tout repos.

Or, il arrive que celle-ci, déçue une première fois par un mariage blanc, s'avère d'un tempérament volcanique qui effarouche le pauvre baron Placide. C'est à ce moment qu'arrive à l'improviste le comte Bertrand, envoyé par le Roi comme ambassadeur à Séville, et qu'accompagne sa maîtresse, la séduisante Dorette (de l'Opéra), qu'il fait passer pour sa femme. Mais le roué se donne une entorse en courant après une fille de ferme, et dans l'impossibilité de continuer son voyage, supplie son cousin Placide de le remplacer et de partir avec Dorette. Placide finit par accepter.

Au 2e acte, nous le retrouvons à Séville, où Dorette fait tourner la tête de tout le monde, en particulier celle du gouverneur Don Diégo. D'autre part, celui-ci a une nièce, Inesita, qui vient de s'évader du couvent pour se marier ou faire la noce : elle s'amourache de Placide qui se laisse séduire par son effronterie malicieuse.

Au 3e acte, tout le monde se retrouve dans une auberge de la frontière franco-espagnole où les divers couples se jurent un amour éternel.

Ce livret n'est évidemment pas d'une originalité exceptionnelle, mais il prête à la mise en scène, aux couplets individuels, à une couleur locale conventionnelle, et il est émaillé de cet esprit éminemment parisien qui pétille comme du champagne dans toutes les œuvres de Flers et Caillavet. Les « mots » y abondent, le calembour y fleurit discrètement — il m'a même paru que la verve des acteurs se chargeait d'ajouter un peu au texte, mais cela est dans la tradition des œuvres d'Offenbach, et il ne faut point s'en offusquer. On pourrait plutôt regretter que trop de choses demeurent souvent inintelligibles.

Sur ce thème Claude Terrasse a brodé une musique qui s'intitule opéra-bouffe, et qui est plutôt une opérette, si l'on entend par bouffe que l'élément comique de la musique est fait d'une outrance voulue de ses moyens d'expression. Sa verve est moins grosse que celle d'Offenbach, à laquelle elle s'apparente néanmoins avec un métier moins recherché et plus de laisser-aller. Elle se ressent un peu du déluge d'opérettes viennoises qui nous submergea au début du siècle, et la Valse des *Châteaux en Espagne*, par exemple, n'est pas d'un goût indiscutable. Les ensembles vocaux y sont uniformément d'économiques unissons. L'inspiration y accouple sans vergogne dans l'*Aubade* (espagnole) une mélodie essentiellement napolitaine et une tyrolienne : peu importe. D'un bout à l'autre de l'œuvre il y a une impression de spontanéité et de fraîcheur qui ont conservé tous leurs charmes et évoquent la grâce légère des œuvres du XVIIIe siècle adaptée à une époque autrement trépidante. Il s'en exhale une joie de vivre communicative qui ne cherche point à émouvoir, mais dont la variété d'accent séduit de façon irrésistible. La fantaisie de l'air des Papillottes, souligné des rires de flûte, et la délicatesse du menuet-pastiche qui lui succède contrastent délicatement avec la chanson populaire de M. de La Palisse et le récit du voyage de Mme de La Verdure. L'arrivée de la valise diplomatique, le duo *Fauteuil et Tambour*, l'ensemble : « Il n'y a plus de Pyrénées » procèdent directement de l'Offenbach des *Brigands*. Au 3e acte, le duo de Dorette et de Bertrand s'apparente non sans charme à des œuvres plus sérieuses, et les variations rythmiques de la danse sur la frontière sont une trouvaille. Il est regrettable que l'on ait cru devoir introduire dans le spectacle des Danses espagnoles dont la nécessité ne se faisait pas absolument sentir et dont la musique détone singulièrement au milieu de l'œuvre de Cl. Terrasse.

La mise en scène est charmante et ingénieuse, l'interprétation excellente. Mlle Carina fait une Mme de La Verdure épique à souhait, cependant que Mlle Maguy-Warna réalise, avec autant de finesse que de brio, le personnage de Dorette, et que Mlle Marèse incarne Inesita avec une audace des plus piquante. Du côté masculin, j'ai vivement goûté le baron Placide réalisé par M. Allard, dont la voix et le jeu sont également souples et dégagés, l'imbécillité prétentieuse du Gouverneur incarné par M. Duvaleix, et l'autorité distinguée de M. Bourdeaux (Bertrand).

L'orchestre enlève allègrement cette partition sans embuches et sans trop de recherche, sous la direction vigilante de M. Gressier.

Docteur J.-M. PACAUT.



LE THÉATRE A PARIS

DONOGOO ET MUSSE OU L'ÉCOLE DE LA PRUDENCE

J'AVAIS bonne envie d'intituler cette chronique « Jules Romains ou le triomphe du talent ». A la réflexion, j'ai préféré un autre titre.

Donogoo, en cette saison de déconfitures, renforce pour notre gouverne les enseignements que nous pouvions tirer de l'actualité.

Un excellent dialogue et la merveilleuse machinerie du Théâtre Pigalle nous instruisent du montage d'une affaire financière basée sur le néant.

Grâce à « l'erreur scientifique » du professeur Le Trouhadec, qui décrivit dans sa géographie l'inexistante région de Donogoo, l'architecte Lamendin et le banquier véreux Margajat fondent une Société au capital de 75 millions. Une habile propagande — le nom de Le Trouhadec aidant — fait d'une part affluer les capitaux, lance d'autre part, à travers les profondeurs inconnues du Brésil, une foule d'aventuriers. Un jour, quelques-uns, épuisés, construisent un campement un peu durable. Ils cherchaient en vain Donogoo ? Eh bien, ils baptiseront ainsi le point où le désespoir les cloua. Cette scène est belle, émouvante, et grande sans avoir l'air d'y prétendre. A travers des traits de caractère du meilleur comique apparaissent la souffrance et l'âpre énergie sur quoi se fondent, en pays neuf, les villes et même les Empires. Bref, Donogoo existe, se développe, devient une grande cité — et une bonne affaire. Le plus étonné de ce succès est Lamendin qui témoigne sa gratitude à « l'erreur scientifique » en lui élevant une statue.

C'est là une profonde comédie. Elle est tissée de vérités et l'on y prend le plus vif plaisir. Le plus profitable aussi, car l'affaire pouvait si facilement mal tourner que l'on est incité à placer avec prudence ses économies. Bourgeoise « moralité », contraire à celle de M. Jules Romains, qui est en somme que la fin justifie les moyens ! Mais libre à chacun de choisir. Et l'essentiel est que notre théâtre se soit embelli d'une pièce riche d'esprit et de pensée.

A l'Atelier, *Musse* fulmine contre les mille servitudes que nous impose la vie moderne.

Après quelques expériences, il s'aperçoit que l'Homme ne peut se défendre de l'esclavage où le réduit l'Etat, qu'en se réfugiant dans l'hypocrisie. Encore une « Nouvelle Inquisition » menace-t-elle cet ultime retranchement : la Science nous fera des consciences et des cerveaux transparents.

C'est, ma foi, bien possible, et j'applaudis à la colère de Musse, admirablement jouée par Charles Dullin. Je comprends même l'exaspération de ce La Brige sur qui la guerre a passé. Mais, lorsqu'il refuse son fascicule de mobilisation, je ne joins pas mes applaudissements à ceux, nourris, du public. Car je crois devoir me garder de ce qui paraît bien être une séquelle de la doctrine de « non résistance ». Et je me dis qu'un conquérant victorieux aurait pour premier soin d'arrêter le libre essor intellectuel d'écrivains tels que M. Jules Romains, qui sont le sel de notre pays. A chacun, n'est-ce pas, sa vérité. J'ai, en tout cas, découvert la mienne à l'école de *Musse*, en attendant un *Musse saisi par les Mongols* — ou par les Ostrogoths.

HENRI DELORIÈRE.



En haut et ci-dessus, Mr et Mme Dullin dans Musse. De gauche à droite : J. d'Yd en Trouhadec, Gary en Hollandais, l'excellent Louvigny dans Lamendin.







FRANCE D'OUTRE-MER
LA SYRIE
PAYS SOUS MANDAT

Le 27 juin dernier, la Commission des Mandats de la Société des Nations faisait la déclaration suivante : « La Commission tient à féliciter la Puissance mandataire d'être parvenue, malgré les difficultés auxquelles elle s'est heurtée, à poser les bases de l'édifice constitutionnel de la Syrie et du Liban. Elle souhaite vivement que les personnalités dirigeantes de la population sachent apprécier les efforts déployés dans l'intérêt de celle-ci par la Puissance mandataire et qu'elles apportent à l'organisation pacifique du pays un esprit de loyale collaboration... M. Henri Ponsot, Haut-Commissaire de la République Française en Syrie et au Liban, a fait devant la Commission un exposé *clair et franc* de l'économie du statut organique qu'il vient de promulguer... »

Le 9 septembre, le Conseil de la Société des Nations s'associait pleinement à ces félicitations et présentait à la Puissance mandataire ses vœux de succès.

N'hésitons pas à dire que cet éloge, prononcé à Genève, constitue un grand fait historique. Il signifie que la France a su — claire et franche — apporter l'essentiel de la civilisation moderne, qui est l'organisation des Etats selon le Droit, à des populations déjà prêtes, par ailleurs, aux progrès de tous ordres.

R. L.







Dans le port de Beyrouth, rangés en bataille, les bateliers attendent l'arrivée du paquebot. Chacun fera force de rames pour l'atteindre le premier.

Les ruines de Baalbeck, l'ancienne Héliopolis, splendides vestiges d'un temple du soleil élevé sous Antonin Le Pieux, vers l'an 70.

Petites filles et garçonnet, à Beyrouth. La France a pris en charge pour l'aider, non l'asservir, cette race déjà très évoluée.

A Damas, ancienne résidence des califes : mosquée baignant ses murs dans l'eau précieuse d'où naissent les jardins fameux.



POUR SE PROTÉGER DE L'HIVER

Le chauffage électrique a des qualités de souplesse, d'hygiène, de commodité, tout particulièrement aptes à satisfaire aux nécessités du confort moderne.

Il prend donc une extension chaque jour plus considérable, soit qu'on l'utilise pour assurer intégralement le chauffage d'un local, soit qu'on lui demande de fournir un appoint à quelque installation défaillante.

Deux catégories d'appareils se distinguent par leur mode de fonctionnement :

Le radiateur direct, mis en action par le simple jeu d'un commutateur, fournit un chauffage immédiat et permet, par ses différentes « allures », d'obtenir à moins de 2° près la température désirée. Il est facilement transportable en raison de sa légèreté et de son faible encombrement. Son action est immédiate et il convient plus spécialement au chauffage des locaux occupés par intermittence.

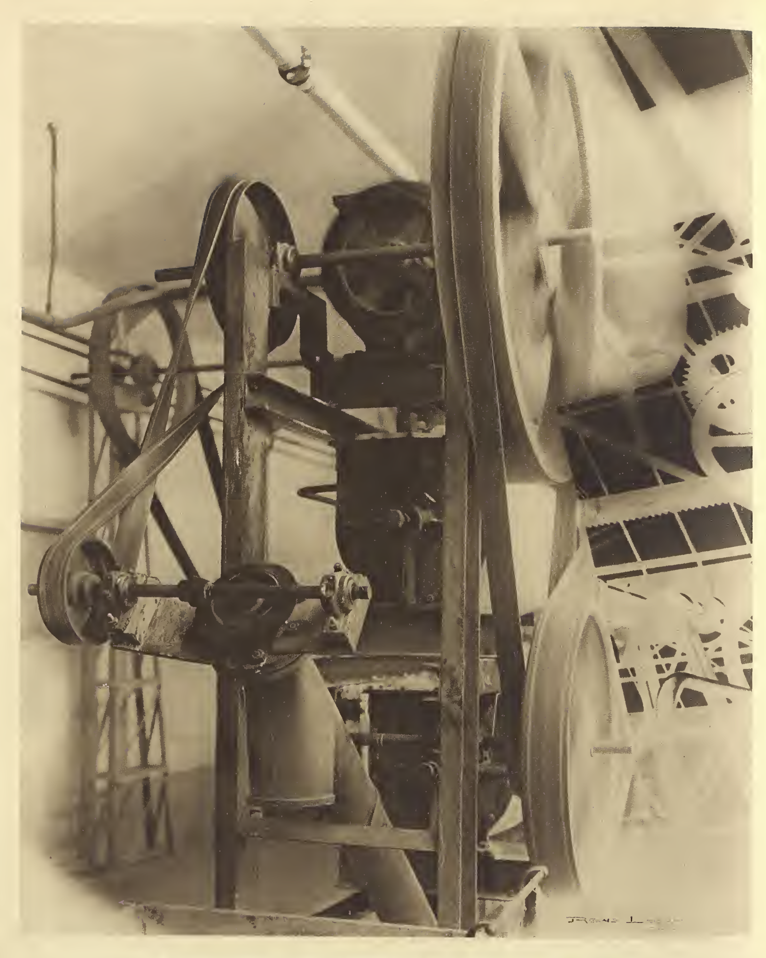
Le poêle à accumulation utilise l'énergie fournie à prix réduit par le secteur pendant les heures creuses des usines de production. Il la transforme en chaleur qu'il restitue ensuite pendant la journée à l'air ambiant.

Dans la salle d'opérations et le cabinet de consultations, comme dans le salon d'attente et l'appartement, les radiateurs électriques non seulement procurent du bien-être, mais respectent la santé des occupants.

Une installation rationnelle exige, au demeurant, un choix judicieux de la puissance et de la nature des appareils à adopter. Seul, en effet, un projet parfaitement étudié permet d'obtenir un chauffage efficace et économique.

Franck Carrel,
Licencié ès-sciences, ingénieur E.S.E.

Des renseignements détaillés sur une installation éventuelle de chauffage électrique à Paris (intra muros) seront fournis par des ingénieurs spécialisés, sur demande adressée au *Bureau d'Information de la Compagnie Parisienne de distribution d'électricité :* référence A. 8. B. I., 23, rue de Vienne. Un projet de chauffage, répondant en tous points à la technique moderne, pourra être établi gracieusement.



LE PANCRINOL EST PRÉPARÉ A GARCHES, DANS UNE USINE MUNIE DE L'OUTILLAGE LE PLUS MODERNE.

Le Directeur-Gérant : D[r] **FRANÇOIS DEBAT.** R. C. SEINE 2.514

Typographie Guillemot et de Lamothe, 11, rue Cail, Paris. Société de Gravure et d'Impression d'Art. à Cachan (Seine).

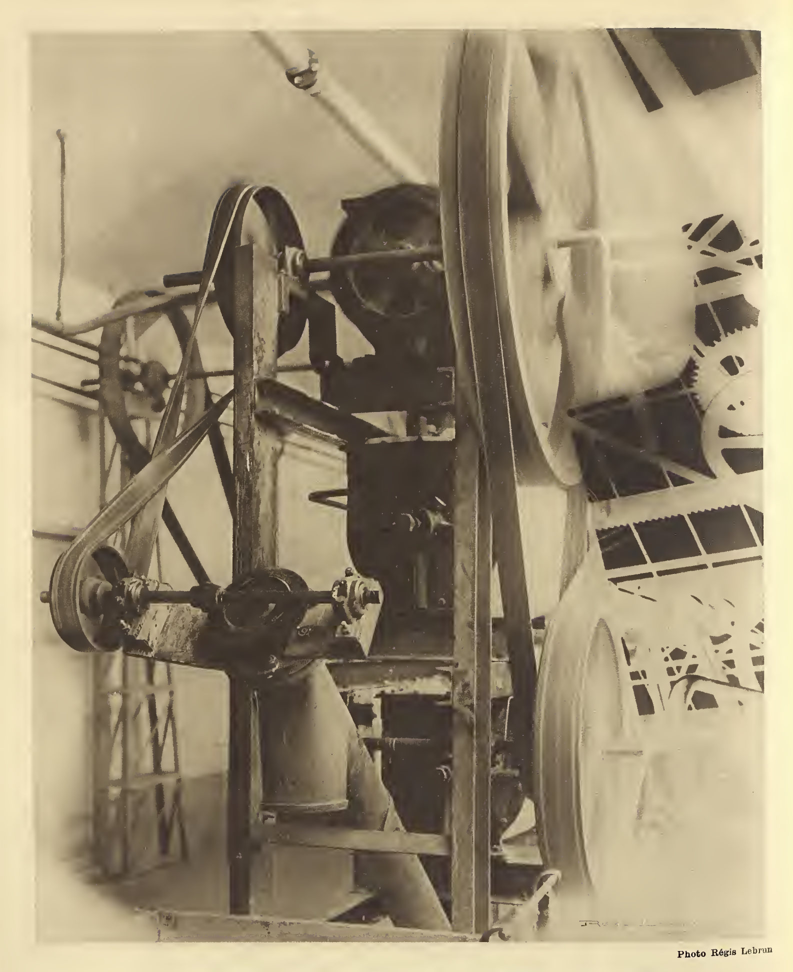


Photo Régis Lebrun

L'INORÉNOL EST PRÉPARÉ A GARCHES, DANS UNE USINE MUNIE DE L'OUTILLAGE LE PLUS MODERNE.

MEMES PRINCIPES ACTIFS
QU'EN AMPOULES

GOUT AGRÉABLE

1 cuillerée a bouche = 1 ampoule

1 a 4 cuillerées

par jour

PRIX : 18 F.

Photo Régis Lebrun.

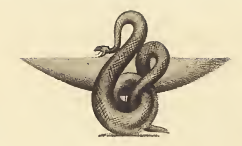
LABORATOIRES DU DOCTEUR F. DEBAT,
60, Rue de Prony, PARIS (17e)



Photo Régis Lebrun.

Une chambre chaude électrique où cultivent 2.000 litres de bouillons microbiens qui vont servir à la préparation de 100.000 tubes "d'Inosepta"

SOMMAIRE



FÉVRIER
1931

N° 5

ART ET MÉDECINE
REVUE MENSUELLE
RÉSERVÉE AU CORPS MÉDICAL

DIRECTEUR : FRANÇOIS DEBAT

Rédaction - Administration
60, Rue de Prony, 60

Prix : 8 francs

ABONNEMENT ANNUEL : FRANCE ET COLONIES, 80 FRANCS.
ÉTRANGER : 80 FRANCS, FRAIS DE PORT EN PLUS.

ART ET MÉDECINE



LE DOYEN HONORAIRE G. WEISS

dont un redoutable appareil officiel n'altère pourtant pas le simple et bon sourire.

STRASBOURG
TEL QUE JE L'AI ENTREVU...

PAR LE DOCTEUR
FERNAND VALLON



LOUEREZ-VOUS le mérite, plaindrez-vous la peine du pauvre reporter médical ? Après une nuit cahotée, l'aube grise le surprend sur le quai d'une gare inconnue. Par les rues, aussi mal éveillées que lui, tâtonnant, titubant, il s'en va. S'enquiert-il du lointain hôpital ? C'est en patois limousin, alsacien ou bas-breton qu'on lui répond.

Tel est le métier dont je viens de tâter et de ces idiomes hérissés c'est le second qui étonna mon oreille, un matin de décembre, dans la bonne ville de Strasbourg.

Choisissant soigneusement un passant, je lui mesurai mon allemand avec une prudente parcimonie. Je n'en finissais pas de moudre les *ich bitte*, *mein Herr*, et *les Spital* et les *gefälligst*.

Or, l'homme me considérait avec la gentille malice du terroir :

« Prenez la douzième à droite, dans la Grande Rue, dit-il enfin, et son accent, compact et nourrissant comme un kugelhof, me ravit. »

Sa bienveillance me rappela pour ajouter : « Marchez jusqu'à l'Ill. Traversez-la et vous y serez ! »

Je partis heureux, bénissant l'Alsace et les Alsaciens. Mais comptai-je mal les rues ? Avant la douzième, je fus en vue de la cathédrale rose, brasier qui léchait le ciel de ses flammes pétrifiées. Alors, émerveillé, oubliant mes maux, ma nuit agitée, tous les professeurs, tous les doyens, toutes les facultés du monde, je m'apprêtais à pénétrer dans ce havre de beauté quand, débouchant de la place du Château, barbu comme Wotan, et caracolant sur la plus fougueuse des Mathis, le bon docteur Woringer faillit me charger sur son capot. Je préfère, à tout prendre, la bière d'Alsace à l'incertain hydromel du Walhalla, et mon réflexe blasphéma bruyamment la dangereuse divinité.

Elle me reconnut dans l'instant et, de saisissement, bloqua son moteur.

« Vallon ! Ah ! par exemple ! Que faites-vous ici ? Je vous cherche. — Qu'y a-t-il donc, cher ami ? — De terribles occurrences. Il faut que je parle, dans notre Revue, de votre Faculté, de votre doyen. — Vous ? — Hélas ! — On vous accommode à toutes les sauces ! Mais nous gênons la circulation. Montez, voulez-vous ? »

Et, joignant le geste à la parole, il m'ouvrit la portière. Il avait remis la Mathis en marche. Elle caracola de nouveau, hypocritement assagie aux carrefours pour contourner les dramatiques gesticulations policières. Je vis bien que mon chauffeur ne leur attribuait pas de signification particulière. Des décisions de l'antique Fatalité, il m'a semblé, en effet, qu'elles avaient la majestueuse et redoutable obscurité.

Un coup de frein soudain :

« Regardez cette maison, disait mon guide, trois-cent-cinquante-huit ans, mon cher, et toutes ses sculptures ! Nous n'abîmons pas, nous autres ! Voyez comme elle est brave, la bonne vieille, sous l'élégante dentelle de ses galeries de bois ouvré et sa coiffe écailleuse, grise, avec, au soleil, un reflet lilas — toute jalonnée des ombres bleues de ses belles lucarnes. Pour que ce soit tout à fait alsacien, savez-vous ce qu'il y manque ? — Non. — La cigogne, cher ami, la cigogne unipatte qui, du faîte de la cheminée, surveille son nid ébouriffé. Mais ce n'est pas la saison. Vous reviendrez plus tard.

« Aujourd'hui, il s'agit de souffrir ensemble. Pour porter votre croix, nous serons deux : je vous offre mon épaule. Nous verrons l'hôpital, la Faculté, les doyens et les professeurs Weiss et Merklen, Leriche, Ambard, Pautrier, Barré, Canuyt, Stolz, Keller, Weill — j'en oublie ! mais tous, nous les verrons tous. Vous déjeunez avec moi ? » ajouta-t-il, et c'était sans réplique.

Alsace, maternelle et douce Alsace, ce n'est que dans ton giron qu'on trouve de telles assistances et de telles hospitalités !

Par sa porte basse, nous entrâmes dans l'immense cité médicale. « 32 hectares, 2.400 lits, une population de plus de 3.000 habitants », m'avait discrètement confié mon guide. Tout de même, si, roulant à 30 à l'heure par les avenues macadamisées, la Mathis, trop ingénieuse, n'avait abusé de ma candeur en prenant le chemin des écoliers, nous n'eussions pas mis cinq minutes pour arriver au service du professeur Rohmer...

Maintenant, dans la salle de consultation, je savoure, de nouveau, le familial, le bonasse patois alsacien. Calme, haut et puissant comme un dieu nordique, Woringer rassure les mères. Il a de grosses caresses gutturales pour les gosses. Il pique et injecte sans relâche. On crie à peine : il y a un bonbon à la clé, un gros bonbon rose qu'il tire rapidement d'un tiroir et qu'il sait donner avec tant de bonne grâce.

Qu'est-ce que ces petits malades ? Les nôtres : des hérédos, une poliomyélite qui, au temps de sa virulence, a fané le quadriceps de ce bébé de deux ans, des eczé-

mas que notre confrère désensibilise avec des méthodes excellentes, qui lui sont propres.

C'est fini. Déjà Woringer escalade un escalier. Mais, moi, je suis arrêté dans mon essor par un morceau de cuivre, scellé au mur, en équerre. Sa partie horizontale est creusée de cannelures parallèles. Je m'attarde à les compter. Il y en a dix.

« Vous venez ? » me crie d'en haut mon mentor. Je viens... Comme la rampe de l'escalier, en bois dur, poli et veiné, me plaît, avec, douce à la peau, sa moulure oblique, qu'on a si bien en main !

Je rattrape Woringer : « Ce sont les Allemands qui ont fait ça ? — Oui ! — Et ça ?» Car voici, de nouveau, l'objet qui m'intriguait au rez-de-chaussée. « Ça ? C'est un porte-cigares. — Un porte-cigares à l'hôpital... dans un service d'enfants ? Je ne comprends pas. »Le guide rit. J'apprends, enfin, que le pédiâtre allemand Czerny était un grand fumeur devant l'Éternel. Avant d'entrer dans les salles, il posait son cigare et le reprenait en sortant.

« Hâtons-nous, cher ami ! Hâtons-nous ! Nous ne trouverons plus Barré ! »

Nous nous hâtâmes... Je me taisais. Il me semblait voir l'appareil en service... A la place du chef, à la gauche, posé comme sur un affût, sur l'une des dix cannelures étincelantes, militairement astiquées, le gros cigare du Herr Professor... et j'imaginais sur les neuf autres ceux des chefs de clinique, des assistants, des visiteurs. Or, tout cela fumait comme une batterie de 210, après le tir.

Ainsi l'Allemagne nous a laissé Strasbourg, la ville comme l'hôpital, revêtue de sa lourde signature. On la lit parmi la décoration murale, sur les sièges, le matériel, dans les souterrains vecteurs de toutes les conduites, qui rampent entre les pavillons, décélés par leurs prises d'air. Elle a paraphé l'ersatz de cuir, vert sombre — pas laid, d'ailleurs — qui recouvre les portières sourdes, capitonnées, des *privatkranke* du professeur Barré.

C'est l'une d'elles qui, à notre appel, s'est ouverte devant celui-ci. Par la porte allemande, il est venu à nous, léger, charmant, les traits fins, l'œil prompt, si français, si mousquetaire — Aramis de la psychiâtrie.

L'affectueuse malice des étudiants l'a surnommé : « le grand sympathique ». Car il répète volontiers ce mot aimable qui va si bien à son sourire. Il le préfère à tout autre pour désigner un de ses meilleurs clients : le système neuro-végétatif de ses malades.

Il nous a montré son beau service, le cabinet que, pour ses consultations particulières, lui aménage l'administration. Car, éclectique, la France a respecté le principe allemand de la centralisation, qui, groupant ses malades autour du médecin, épargne son temps et sa peine et lui permet une meilleure surveillance.

Eussent-ils repoussé cette organisation, d'ailleurs, que les hôpitaux se fussent privés d'importantes ressources. Car, s'ils ne payent pas leur séjour aux prix des maisons de santé particulières, les 200 *privatkranke* valent au budget de l'hôpital des disponibilités supplémentaires. Et *les* 3e *classes*, comme on appelle très simplement les malades de la salle commune, ne sont pas, j'imagine, sans en bénéficier. La hiérarchie ne choque personne, là-bas. On a l'habitude, n'est-ce pas? Et puis les Alsaciens doivent être moins enclins que nous à se payer de mots.

Maintenant, le charmant professeur agrégé, René Simon, nous révèle le vaste amphithéâtre de la Clinique chirurgicale A. « Vous savez, disait-il, que les leçons de clinique se faisaient ici et non pas au lit du malade ».

Mais, dans les couloirs, le professeur Leriche trottait, affairé, avec cette simplicité et cette liberté d'allures que donnent la maîtrise et l'intelligence.

En l'apercevant, petit, blond, si vif, avec son front qui n'en finit pas et son auréole lointaine et comme détachée du crâne, son auréole ébouriffée de cheveux pâles, j'ai sacrifié à la couleur locale, j'ai pensé aux kobolds. N'étions-nous pas *am Rhein ?*

Oui ! C'était cela ! Un kobold, un peu gavroche, très français, bienfaisant petit génie, que les Amériques — Nord et Sud — nous envient.

Tout courant, il entre dans son cabinet, et, pendant que Woringer l'occupe, je lis, aux murs, l'hommage de l'univers.

Duhamel est là, avec ses graves lunettes, sa bouche tendre et son profil de grand enfant qui aurait eu des malheurs. Tout à sa vie intérieure, il s'absorbe dans son introspection. Il regarde, dans ses arcanes, agir, à gestes lents, les fantômes de tous ses chers Salavins, chargés du poids de leur conscience.

Je salue Lecène, grande figure sans espoir, où, seules, affleurent l'intelligence et la bonté.

Voici le glabre Carrel, sphère absolue, et de notoires Américains, des Japonais, des Brésiliens — la chirurgie du monde entier.

« Vous connaissez Georges Duhamel, maître ? — Je

Comme un chant d'orgue, une flamme des âmes, la Cathédrale, d'un jet, fuse vers le ciel.

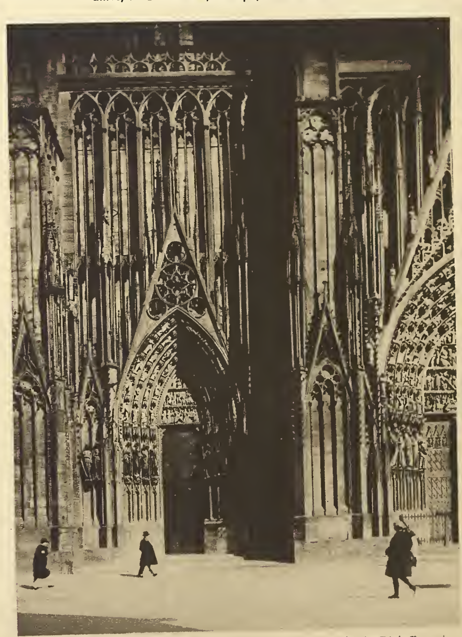


Photo Régis-Eyraud
Archives du T.C.F.



Et puis voici, grande dame aimable et bienfaisante, la belle Clinique Médicale A., fief du professeur Prosper Merklen.

l'ai eu comme élève, quelques semaines, pendant la guerre. On avait, enfin, songé à former des équipes chirurgicales et on m'avait confié un cours de perfectionnement. Déjà, la tendresse de Duhamel s'était penchée sur la chair meurtrie de ses petits héros, Mouchon, Marie Lerondeau, Bouchenton, Tricot, Paga, Léglise... Il venait d'écrire la *Vie des Martyrs*, cet humble poème de la douleur, dont la sainte émotion est si poignante. Son nom était dans tous nos cœurs et je m'en veux encore de n'avoir pas deviné que ce simple jeune homme, sobre de paroles, volontairement effacé qui, sous mon écarteur, liait les artères avec tant de ferveur, un tel appétit de bien faire, c'était lui. Je ne l'ai su que trop tard : il venait de partir. Ce ne fut que par la suite que je suis devenu son ami. »

A propos de ceux de leurs tableaux, qui sont chez le professeur Gosset, il me parle de Picasso et de Marie Laurencin. Car il aime la peinture moderne et sait la juger.

Mais Woringer me tirait par la manche. Il fallut quitter cet homme adorable. Du moins lui ai-je laissé (il ne le sait pas heureusement, car il en serait sans doute fort embarrassé) la moitié de mon cœur.

Il fallut courir, encore... toujours !

Devant le service du professeur Rohmer, la Mathis nous attendait, docile.

Vous dirais-je le déjeuner patriarcal ? Les quatre petits Woringer, blonds comme les blés d'Alsace, sages comme des joujoux de Nuremberg. Vous dirais-je les solides nourritures alsaciennes ? L'Ill jaune et lente qui coule sous les fenêtres de la vieille maison et les coups de téléphone, qui tiraient sans cesse mon hôte de sa chaise ? En décrochant, il ne manquait jamais de dire : « C'est le docteur Woringer », et j'admirais la tranquille bravoure de son intonation. Inlassable et sûr, son dévouement s'offrait.

Il me reste à vous parler de l'ancien doyen, puisque le nouveau s'est récusé. Le matin, le professeur Merklen m'avait dit : « Doyen ? Moi ? N'anticipons, ni n'exagérons, s'il vous plaît. Je fais fonctions, voilà tout. Depuis tantôt six mois, je signe, cher monsieur, je signe sans relâche, ni défaillance. Je ne me crois pas encore suffisamment qualifié pour faire mieux. Les décisions ne sont pas de mon ressort. Je ne reçois même pas les étudiants : c'est Nicloux qui s'en charge. Je signe vous dis-je. JE SIGNE ! »

C'était le « sans dot » d'Harpagon. Comment aller là contre ?

Il avait ajouté : « Allez donc voir le vrai, le seul doyen, celui qui fut l'ouvrier de la première heure, et, pendant tant d'années, le *Deus ex machina*, j'ai nommé le professeur Weiss. »

Cet allègre détachement des choses de ce monde m'avait semblé la pudeur d'un zèle admirable. Et j'étais sorti à reculons, pour admirer plus longtemps cette active bonne humeur et la barbiche pointue — très Henri III et sa Cour — qui lui frétille au menton.

L'après-midi donc, j'ai regagné l'hôpital. Je savais y trouver le professeur Weiss. Car, le dernier jour de son décanat, il a demandé au professeur Nicloux de lui faire une petite place dans son bel Institut de Chimie biologique. Depuis lors il y travaille, assidûment, silencieusement, comme le meilleur des étudiants.



Photos Carabin.

L'Administration des Hospices Civils est logée sous les toits de l'ancien hôpital, ce noble héritage du vieux Strasbourg.

Quand j'entrai dans son laboratoire, il mettait la dernière main à un charmant petit appareil de cristal alternativement poli et dépoli et, en ses tubulures déliées, tout brillant de mercure. Je m'enquis de son usage.

« C'est pour mesurer, m'expliqua-t-il, les échanges respiratoires des petits animaux. »

J'eus un regard apitoyé pour l'âme des mares, Madame la grenouille, qui rêvait, là, tout près, dans une cuve de verre, parmi des galets rapportés.

On entendait un toutou qui gémissait quelque part. O Dieu de la Science, Moloch inflexible, excuserez-vous ma sotte sensiblerie ? Duhamel n'aime pas l'Amérique. J'ai la faiblesse, moi, de ne pas aimer vos cruelles expériences.

Mais j'ai adoré l'affabilité du doyen Weiss. C'est le lot de quelques hommes d'âge et de culture supérieure.

Voici en quels termes il voulut bien se raconter :

« Je suis, monsieur, un très vieil Alsacien. Dès 1600, avec le premier registre paroissial qu'ait possédé l'église de la Petite-Pierre, les Weiss ont fait leur entrée officielle dans le monde. La Petite-Pierre, c'est, comme vous le savez, le nom d'une ville étroite, voisine de Saverne et de Bitche. Comme cette dernière, un vieux rempart l'arme jusqu'aux toits.

« En 70, ce qui restait des nôtres s'était groupé à Strasbourg autour des panonceaux de mon père. Nous aimions notre Alsace, Dieu sait comme. Mais nous sûmes la quitter. A la signature du traité de Francfort, Maître Weiss donna le signal de l'exode. L'Allemagne, pourtant, avait à son adresse, d'exquis sourires : elle tenait aux notaires. N'étaient-ils pas l'ordre ? Il ne put se dispenser de présenter son successeur. En arrivant ici, en 1918, quarante-sept ans après, j'ai retrouvé, à son poste, le clerc qu'il avait désigné. Strasbourg, monsieur, est la ville où l'on meurt, quand on est Alsacien et qu'on s'y est fixé.

« Ce fut à Nancy que Maître Weiss émigra. Moi, j'allais préparer Polytechnique. Ingénieur en chef des Ponts et Chaussées, je ne fis ma médecine que sur le tard — ce qui ne m'a pas empêché, étudiant d'abord, préparateur ensuite, professeur enfin, de donner trente-cinq ans de ma vie à la Faculté de Médecine de Paris. J'y enseignais la physique médicale, vous le savez. J'étais membre de l'Académie de Médecine. La guerre finie, on me chargea de réorganiser la Faculté de Strasbourg.

— Et vous avez tout quitté, votre famille, votre chaire, la maison que vous aviez construite... Vous vous êtes déraciné. C'est tout le drame de l'Alsace que se disputent deux races. Elle doit errer, si elle veut suivre le conseil de son cœur.

— J'ai obéi très simplement à cette nécessité, croyez-le. C'était mon devoir.

« Les Allemands, après 70, avaient fait ici un effort considérable. L'Université de Strasbourg fut, un moment, la *seconde* de l'Empire. Mais les Universités sont comme les hommes : elles vieillissent et se démodent. L'alsacienne connut la décadence. L'empereur qui, politiquement, en faisait très grand cas, songeait à lui rendre son lustre défunt, et nous avons trouvé, à notre retour, tout un plan de reconstruction de notre Faculté.

« Usant des pleins pouvoirs qui m'avaient été conférés, j'ai créé vingt chaires. On m'a objecté, alors, que nous

allions être la plus petite Faculté de France, mais j'ai continué à préférer la qualité au nombre. Nous sommes la plus petite Faculté de Médecine, soit ! Mais nous sommes aussi la plus vivante, de l'avis de la France et de celui de l'étranger qui nous envoie tant d'élèves.

« Or, au lendemain de la guerre, il ne suffisait pas d'avoir de bons professeurs de clinique : il fallait des malades et les hôpitaux étaient vides. Sans doute l'Allemagne avait-elle ici un recrutement hospitalier local, mais, attirés par le renom de l'Université, encouragés d'ailleurs par l'administration, il lui en venait du grand-duché de Bade, du Palatinat, de tout l'ouest de l'Empire ! 50 0/0, enfin, des étudiants étaient Allemands.

« Me croirez-vous, monsieur ? Actuellement, nous avons plus de malades qu'au temps de l'occupation allemande. N'attribuez ce résultat qu'à la qualité et au dévouement de nos professeurs de clinique.

« Quand aux étudiants, ils étaient 2.000 en 1914 ; ils sont 2.700 aujourd'hui.

« C'est à Strasbourg que nous tâtons le pouls de la France, a dit un célèbre médecin américain. Voici le mien, monsieur ; malgré mon âge, j'ose espérer que vous le trouverez bon.

« Nous avons trouvé ici des bâtiments inachevés. Longtemps, hélas, ils le sont demeurés, faute de crédits, et cela me fut un gros souci. Mais la fondation Rockfeller nous a tendu sa main généreuse, et j'ai eu la joie de voir l'œuvre couronnée avant de prendre ma retraite.

— Vous ne l'avez prise que pour travailler encore, toujours. Dans ce laboratoire, vous vous délassez de votre décanat, onze ans du plus actif labeur.

— Ne m'en sachez aucun gré. C'est toute ma vie. Ma tâche faite, je suis rentré dans mon trou. Je suis, voyez-vous, un *rat de laboratoire.* »

Tout attendri par le peu qu'il m'avait été donné d'apercevoir de sa haute valeur morale, je pris congé du bon doyen. Dans la nuit même, j'étais de retour à Paris.

Or, notre collaborateur et ami, le docteur de Marconnay, m'ayant demandé de lui lire ce trop long article, m'a objecté sans indulgence : « Mais il n'y a pas le quart de ce qu'il fallait voir et dire, dans votre *papier.* Vous ne parlez pas de Pautrier ! — Il était à Paris, pouvais-je l'apercevoir depuis Strasbourg ? — Eh bien, mon cher, dans ce cas, on retarde son voyage ! Pautrier valait la peine d'être cité, croyez-moi ! Et la clinique chirurgicale B, avec Stolz, l'Obstétricale avec Reeb, l'Ophtalmologique avec Weill, la Médicale B, avec Ambard, l'homme de la Constante ! Si vous ignorez celle-ci, du moins auriez-vous pu dire un mot de son inventeur.

— Marconnay, mon ami, vous êtes un insolent.

— Et la clinique Oto-rhino, avec Canuyt, aimable enfant de Bordeaux, et la Psychiâtrique avec Pfersdorff (car vous vous êtes lourdement trompé en donnant du psychiâtre au neurologiste Barré), et la Radiologique avec Gunsett, et les Maladies chroniques avec Ehret ! Et puis, dites donc, il y a une Maternité à Strasbourg, je me le suis laissé affirmer. On m'a même nommé son chef, le professeur Keller. Vous ne vous en doutiez pas apparemment ?

— Marconnay, mon ami, vous êtes un insolent et un jaloux.

— Et les professeurs de la Faculté : Forster, Nicloux, Scheffer, Géry, Ancel, Bouin, Burrel, ce sont des fleurs peut-être ?

— Je suis évidemment un piteux reporter, mais vous êtes, vous, un grossier personnage, et je ne sais ce qui me retient de... »

Marconnay n'est pas un méchant garçon, au fond. Il m'évita de regrettables voies de fait :

« Ne vous fâchez pas, mon vieux. Le coupable ce n'est pas vous, c'est Debat qui vous a confié cette mission. Elle n'était pas sans difficultés, je vous l'accorde. Et puis, ce n'est pas votre truc, ces machins-là ! J'irai à Nancy, moi, et vous verrez ce que j'y saurai voir. »

Attendons le numéro de Lorraine !

Docteur Fernand Vallon.

Photo Carabin.

C'est la maison des gosses, la Clinique Infantile du Dr Rohmer. On a voulu qu'elle ait un sourire, et son jardinet en fait un cottage.





LE DINER D'ART ET MÉDECINE

Ce dîner d'*Art et Médecine*, le deuxième, fut particulièrement brillant. Trois académies y étaient représentées, par MM. Paul Valéry, le professeur Legueu et J.-H. Rosny aîné, et, autour de ces trois maîtres et de notre directeur, bien des talents étaient réunis.

Suivant le protocole décidément adopté, le Dr Debat présenta les uns aux autres médecins et artistes, tous également heureux de se retrouver ensemble ou de lier connaissance. Et il sut adresser à chacun l'hommage ou le mot amical le plus sûrement choisi. L'on goûta notamment le bonheur d'expression avec lequel il loua la grande carrière du professeur Legueu comme l'œuvre célèbre de M. Paul Valéry.

L'éminent académicien prit ensuite la parole. Ses auditeurs n'oublieront pas cet air volontaire ni cette lumineuse intelligence du regard qui caractérisent le visage de M. Paul Valéry. C'était pour lui, depuis longtemps, dit-il, une idée chère que celle du lien unissant la famille médicale à celle des artistes. Il existe une communication permanente entre l'art et la médecine, entre la recherche des lois de la vie et la création artistique et c'est pourquoi, voulut bien ajouter M. Paul Valéry, « l'effort du Dr Debat est tout à fait heureux».

Puis M. J.-H. Rosny aîné, de l'Académie Goncourt, fit entendre les paroles de sympathie que des hommes, professionnellement voués à la lutte contre la douleur, pouvaient espérer du plus humain, sans doute, des grands romanciers modernes.

Mais le professeur Legueu, à son tour, séduisit l'auditoire. Aucun lecteur d'*Art et Médecine* n'ignore que le professeur Legueu possède le plus rare don d'éloquence. Il le mit, ce soir-là, au service d'une grande causc confraternelle : celle du médecin harassé de labeur, inquiet du présent, inquiet de l'avenir et qui craint pour sa liberté, lorsqu'il se sent menacé de devenir un fonctionnaire. Pour conclure - et très applaudi - il honora chez le Dr Debat « un esprit qui anime, une volonté qui soulève».

Enfin, M. Guinle, représentant le ministre des Beaux-Arts empêché, dit avec une verve fort plaisante deux petites poésies pleines de spirituelle fantaisie. Et, la conversation devenue générale, de cordiaux entretiens se poursuivirent jusqu'à minuit.

Sur la photo, assis de gauche à droite : MM. André Lichtenberger, le professeur Lereboullet, le professeur Legueu, de l'Académie de Médecine, Paul Valéry, de l'Académie française, J.-H. Rosny aîné, de l'Académie Goncourt, Eugène Marsan, Hervé Lauwick. Debout, de gauche à droite, MM. Ledieu, Lecourret, Gaston Manuel, le Dr Suzanne Dejust-Defiol, le Dr Debat, le Dr Stévenin, le Dr Dejust, Mme Anna Marsan, le Dr Tzanck, MM. André Thérive, Guinle, de Laromiguière, Luc Durtain, Clément Serveau, le Dr Fernand Vallon, Henry Rogier. Le grand statuaire François Pompon et le Dr Crinon, étaient aussi des convives du deuxième dîner.





NOTRE VIEILLE

ALSACE

IMAGES ET FIGURES

PAR ANDRE LICHTENBERGER

ALLONS en Alsace... Au lendemain de l'armistice, une folie de joie jeta l'Alsace libérée dans les bras de la France. Depuis, des nuages se sont élevés. Il serait inexact de les nier, criminel et absurde de les grossir.

Ce qui est certain, c'est que des malentendus superficiels, et peut-être inévitables, ne sauraient durer. Travaillons pour notre part à les dissiper en allant, tant que nous le pourrons, en Alsace.

LE JARDIN DE LA FRANCE

Lorsque, dans l'été de 1673, Louis XIV et sa suite pénétrèrent en Alsace par Saint-Dié et Sainte-Marie-aux-Mines, Mlle de Montpensier, la Grande Mademoiselle, goûta médiocrement le voyage.

L'impression du souverain fut différente. Lorsque, pour la première fois, il aperçut la plaine d'Alsace ensoleillée et plantureuse, il s'écria : « Mais c'est le jardin de la France ! »

LA MONTAGNE

Il y a la plaine où s'alignent les riches moissons et les vergers opulents. Il y a la montagne.

Ce sont les plateaux herbeux, tachés de champs, de fermes, de bouquets d'arbres ; les pentes sylvestres couvertes d'aiguilles de pins, de gazon maigre, de myrtilles et de bruyères ; les sentes creuses qui serpentent à l'aveuglette dans la futaie des hêtres, un petit lac bleu avec une maison forestière assoupie ; un vallon avec une rivière parmi les cadavres des arbres ; une cascatelle fuyante ; une chapelle, une tombe ; une carrière abandonnée où, tout rouge, le sol saigne ; un amas

de pierres énormes, abruptes ou polies, bizarres, évoquant des jeux de titans, des taillis maigres où perce un soleil qui pique, et puis la montée nue que le vent rafraîchit ; le « chaume » gazonné, le sommet d'où maintenant le regard embrasse l'infini : la houle irrégulière des crêtes hersées, moirées de verdures diverses ; la vallée lorraine ; la plaine d'Alsace, tout en bas, avec ses petits villages laborieux, groupés compacts, noirauds et rougeâtres autour des flèches des églises, pointées vers le ciel... Au loin, perdue dans la brume, c'est la Forêt Noire... Là-bas, le Jura. Quelque chose scintille : peut-être les Alpes. Simples, exquises, des sensations intimes alternent, s'harmonisent. Le sol soyeux caresse le pied du marcheur. Les digitales hautaines se dressent. Mélancolique, le coucou chante. La résine et le foin coupé embaument. Écoutez : c'est le long murmure de la brise à travers les feuillages, le bruissement, doux comme une bénédiction, d'une averse légère qui les caresse. Puis, de nouveau, voici le soleil...

LE VILLAGE

A notre arrivée, dans sa grâce rustique, nous sourit le village alsacien :

« Il nous montre, d'un air accueillant, ses maisons peintes à la chaux, où les grosses poutres dc la charpente forment des croix de Saint-André, ses pignons aigus, ses toits hauts et profonds où s'accumulent, pour l'hiver, les mille ressources





En page 16, la montagne (c'est le Greifenstein, dans le Bas-Rhin) couverte de sa toison forestière, et l'une des chutes d'eau, nobles ou riantes, qui l'animent de leur frais bruit. Ici, le Fishboedle, et, dans le Bas-Rhin, la région de Lembach, longs et doux vallonnements, plateaux tachés de bouquets d'arbres et de champs...

Photos Regis-Eyraud
Archives du T. C. F.



Photo G. Teichmann.

Le trovail des chomps, la gorde des troupeoux, les vendanges. D'un bout à l'outre de la France, une forte roce poysonne ne cesse jomois son labeur. Por son couroge, so vigueur, so tronquille énergie, elle est partout lo même, depuis Hendaye jusqu'au Rhin. Ces tobleaux olsaciens ont une " âme " commune avec ceux du Limousin ou du Languedoc.

Photo Bisey.



d'un pays plantureux, ses escaliers dc bois sculpté noircis par les années, sa fontaine où s'épanche, dans les auges de pierre, tombes mérovingiennes, une onde de cristal, sa vieille église couronnée d'un nid de cigognes, ses treilles, ses jardins, dômes de feuilles de vignes que l'automne éclaircit, ses glycines et ses roses grimpantes qui montent jusqu'au toit.

« Par les carreaux étroits, de vieux visages, où la sagesse de la vie est inscrite en plis volontaires, enveloppent d'un long regard curieux celui qui passe. Les enfants bien éveillés se plantent devant lui, les mains derrière le dos, pour mieux considérer son étrangeté. Des femmes échangent quelques paroles joviales avec l'accent doux et traînant d'Alsace, l'accent qui pèse sur les mots comme la cognée du bûcheron. Quelques patriarches, en bonnet de laine, secouent leur longue mèche d'un air grave. »

Du village alsacien, de sa population cossue et paisible, qui, mieux que Georges Ducrocq, trop tôt enlevé aux Lettres françaises, a su évoquer la physionomie traditionnelle ?

STRASBOURG

De quelque côté que vous arriviez à Strasbourg, la cathédrale célèbre d'Evwin de Steinbach érige au-dessus des toits la tour unique, symbole de la ville, symbole de l'Alsace. Vous approchez... Un instant se dessine le quadrangle massif. Elle n'est plus grise. Elle devient rose, ajourée, féerique. Majestueuse, elle domine la ville agenouillée, relique de dentelle et de corail rose, ourlée par les doigts minutieux des siècles.

Immobile, elle a vécu toute la vie de la cité. Au centre de Strasbourg et de l'Alsace, « comme un écho sonore », elle a répercuté toutes les vicissitudes d'une histoire mouvementée. « Elle a grandi avec les évêques, puis avec la bourgeoisie ; la Réforme y a passé, ennemie des images, servante de Dieu seul ; et la majesté de Louis XIV, irrespectueux du gothique ; et les enthousiasmes et les colères de la Révolution, et plus près de nous, les obus qui l'ont enlevée à la France. Elle demeure ; elle continue de vivre, dominant tous

les villages de la plaine dont les noms chantent mélancoliquement au souvenir de ceux qui sont partis et faisant trembler d'une émotion un peu fébrile, dès qu'ils la devinent dans le lointain, le regard de ceux qui reviennent. »

C'est en ces termes que, durant les années sombres de l'annexion, l'historien Georges Delahache exprimait sa nostalgie. Mais le cauchemar a pris fin. Sous les voûtes sonores, parmi les drapeaux déployés de la France, ont retenti les *Te Deum* de la libération.

DEUX STRASBOURGEOIS

Voici une place allongée et gaiement ensoleillée. Elle a l'aspect cordial et familier. De bonnes vieilles maisons bourgeoises continuent d'y sommeiller entre des édifices plus modernes. Il y a un jet d'eau et une statue. Sur le socle de celle-ci est gravée cette inscription : « J.-B. Kléber, né à Strasbourg, le 9 mars 1753, général en chef en Égypte, mort au Caire, le 14 juin 1800. » Trivial et puissant, le géant s'appuie sur son sabre dans une attitude de défi, frère d'armes de Lefebvre, le meunier de Rouffach et de Rapp, le fils du concierge de Colmar ; héros symbolique d'une race martiale qui a donné, durant la Révolution et l'Empire, soixante-deux généraux à la France. Vingt-huit ont leur nom sur l'Arc de Triomphe.

Devant la statue de Kléber, durant l'annexion, une nuit par an, les étudiants alsaciens, chapeaux bas et lèvres closes, défilaient au coup de minuit pour affirmer leur constance dans le souvenir. Et sous ses yeux chevaucha Gouraud à la tête de nos troupes victorieuses, au milieu d'une population ivre de bonheur, au lendemain inoubliable de l'armistice.

A Strasbourg, il y a aussi Oberlin. Au Musée alsacien, dans la vieille maison du Corbeau, au fond d'une cour pittoresque, a été restituée la chambre modeste du célèbre pasteur-citoyen. Au Ban-de-la-Roche, durant plus d'un demi-siècle, il enseigna à la fois la religion et l'agriculture, la civilisation et le français. « Catholique évangélique », ainsi qu'il s'intitulait plus volontiers que Luthérien, il ne pouvait se résigner à exclure de son paradis Socrate, Rousseau ni même Voltaire. Sa longue vie agissante fut consacrée tout entière à la patrie, à la démocratie, à la tolérance et à l'amour.



Photo G. Teichmann.



Au sommet d'une colline l'ancien château fort, aujourd'hui chapelle de Dabo. Puis, Unawihr (pays de Saint-Una). C'est dans ces villages, dont la grâce rustique nous sourit, encadrée d'arbres, sertie de vergers, que l'on raconte, à la veillée avec « l'accent qui pèse sur les mots, comme la cognée du bûcheron », les légendes pieuses ou profanes...

Une ferme à Oberseebach et, au-dessous, l'entrée du bourg de Zellenberg, avec son Christ offert à la piété du passant. Sous les toits hauts et profonds de ces bourgs ou de ces villages s'accumulent pour l'hiver les mille ressources d'un pays plantureux.



Photo G. Teichmann.

« Papa Oberlin », une des figures les plus françaises de l'histoire d'Alsace, une des plus alsaciennes de l'histoire de France.

CUISINE ALSACIENNE

A nos yeux, Strasbourg n'étale pas seulement des trésors d'art, des souvenirs de gloire, des visages d'héroïsme. Autant que d'idéalisme, le tempérament alsacien se nourrit de satisfactions matérielles saines et savoureuses.

En matière culinaire, l'Alsace fournit à profusion la matière première, l'art de l'accommoder, et les robustes convives pour apprécier les plaisirs de la table...

Il se trouva, (faut-il l'avouer ?) à la fin du XVIIe siècle, un funeste médecin, nommé Maugue, pour contester ainsi ses mérites :

« Outre que les aliments participent du climat où ils croissent, ils sont par eux-mêmes grossiers et visqueux... »

Honte à ce mécréant ! Il ne saurait être invoqué à sa décharge, outre sans doute son estomac déplorable, qu'une circonstance atténuante : c'est qu'à son époque le pâté de foie gras n'avait pas atteint sa perfection classique. C'est seulement à la fin du siècle suivant qu'y incorporant la truffe, le cuisinier du marquis de Contades lui donne « son âme » et puis, se fixant à Strasbourg, y crée une gloire nationale.

En réparation des calomnies de leur piteux confrère, les médecins qui lisent *Art et Médecine* se doivent d'accomplir chez les traiteurs de Strasbourg des stations expiatoires, profitables et prolongées.

VINS D'ALSACE

On ne saurait bien manger sans boire. Ne posons pas les vins d'Alsace en rivaux à nos clos historiques du Bordelais et de la Bourgogne. Mais sachons évoquer, avec l'estime qu'ils comportent, tant de crus joyeux et revigorants célèbres dès le moyen âge.

Avec quelle ardeur les indigènes leur rendaient hommage. Bien boire, n'est-ce pas le remède à tous les maux ? « Un





Photo G. Teichmann.

coup de vin sur la salade enlève un ducat au médecin ; un coup sur un œuf lui en enlève deux. »

Dans telle société de buveurs, on n'était admis qu'après avoir vidé deux fois une corne de buffle contenant quatre litres ! S'il faut en croire la chronique, le clergé en ces tournois tenait victorieusement tête aux laïques. Cinq chopines de vins étaient attribuées quotidiennement aux chanoines de Strasbourg... et ne leur suffisaient pas.

La joute de ceux de Saverne et du maréchal de Bassompierre est demeurée célèbre... Dans la première manche, il les grisa si bien qu'il fallut les remporter inertes au château ; mais ils eurent leur revanche, remplirent son verre d'un vin de Lesberg « qui était si fort et si fumeux, que je n'en eus pas bu dix ou douze verres, que je ne perdisse toute connaissance et que je ne tombasse en une telle léthargie qu'il me fallut saigner plusieurs fois et me ventouser et me serrer avec des jarretières les bras et les jambes. »

L'histoire locale a retenu comme un prodige le nom d'un original nommé Wolfgang Schutterlin, le seul Alsacien qui n'ait jamais bu de vin.

■

Pittoresques et émouvantes, précieuses ou joviales, telles sont, parmi des dizaines d'autres, quelques-unes des images que l'Alsace hospitalière offre aux touristes.

Sur le spectacle de sa vie politique, vous avez entendu peut-être formuler des réserves, des inquiétudes. Au-dessus des contingences passagères et plus durables qu'elles, croyons aux impressions fortes et douces qui jaillissent de son terroir. Allez en Alsace. Je vous défie d'échapper au charme sain, au réconfort robuste qui s'exhalent d'elle. Les yeux ravis, l'âme rassérénée, vous en reviendrez assurés de sa beauté, de sa grâce et de sa bonhomie.

André LICHTENBERGER.



Photo P. Muller.

La Petite-France, à Strasbourg. L'une de ces poteries alsaciennes où l'argile et le grès du pays sont transformés aussi bien en marmites qu'en poëles. Au-dessous, une vieille ruelle d'Eguisheim, bourg du Haut-Rhin, où prospèrent plusieurs tuileries.

LES
DEUX FRÈRES
MATTHIS

PAR JEAN VARIOT



UE la nation française soit formée de tant de races si diverses, ce n'est pas un mal, c'est une richesse...

Albert et Adolphe Matthis, nés le 27 décembre 1874, à Val-de-Villé, sont, sans conteste, les plus grands poètes que l'Alsace ait vu naître, depuis les Erckmann-Chatrian (car il est bien entendu que les auteurs de *Madame Thérèse*, de *Waterloo*, de *Maître Daniel Rock*, de *Hugues-le-Loup*, furent des poètes).

Val-de-Villé se trouve situé au confluent de la Liepvrette et du Giessen, non loin de la ruine de l'Ortenberg, dans cette espèce de Normandie alsacienne qui couvre tout le pays entre Châtenois et Sainte-Marie-aux-Mines. Albert et Adolphe, jumeaux, ne se sont jamais quittés jusqu'à ce jour de juin 1930, où Adolphe, tout seul, a accompagné son frère au cimetière de Saint-Gall... Dès l'âge de dix-sept ans, ils font des vers, ne collaborant pas aux mêmes poèmes, mais travaillant l'un à côté de l'autre.

Chose curieuse, ces grands promeneurs, ces grands rêveurs, ces grands amoureux des paysages romantiques de l'Alsace où abondent les ruines désolées et les tournants de routes solitaires et inquiétants, au milieu des noires forêts de sapins ; chose curieuse, ces poètes, spécifiquement alsaciens, n'ont pas été influencés par le folk-lore si magnifique de leur pays. Ils n'ont cherché à ressusciter ni les vieux récits des chroniqueurs, ni les inventions étranges et charmantes des traditions orales. Les frères Matthis sont des Strasbourgeois modernes, qui regardent alentour d'eux-mêmes et qui n'ont été influencés par personne ; le miracle c'est que ces Strasbourgeois de notre temps, fumeurs de pipes et déambuleurs des quais de l'Ill tous les jours à la même heure, enveloppés de longues pèlerines et coiffés du large chapeau noir, ont été un couple représentant, comme personne, le passé vivant de la " superbe ville ". Ces poètes qui n'ont rien copié, sont du folk-lore en action. Ils n'ont ni le préjugé de l'ancien ni le préjugé du moderne, mais ils sont par excellence une tradition vivante.

Leur grand rôle c'est d'avoir fait pour le dialecte alsacien, ce que Mistral a fait pour la langue provençale. Ils ont élevé ce dialecte alsacien, dont on dit tant de mal, jusqu'à la noblesse du « verbe écrit », jusqu'à la dignité d'une langue.

Certes, le dialecte strasbourgeois qu'ils écrivent est fort différent du « parler » de Saverne ou de Colmar, ou de Sélestat, ou de Haguenau (je nomme exprès le sud, le centre et le nord). Le dialecte alsacien est extrêmement morcelé, c'est-à-dire qu'il représente une infinie variété de termes, s'apparentant ainsi aux « patois » plus qu'à une langue. Le rôle des Matthis a été précisément de *fixer* le « strasbourgeois » qui est sans doute le parler alsacien le plus pur. Albert disait en souriant que le « Strasbourgeois » était le dialecte alsacien de première classe.

Ce n'est pas sans une certaine fierté que nous lisons l'œuvre des Matthis, dont l'essentiel est rassemblé dans *Bissali*, paru en 1923, à Strasbourg (et illustré de très beaux dessins de L. Ph. Kamm). Cette édition — imprimée par les *Dernières Nouvelles de Strasbourg*, où M. Emile Henry veut se rappeler que Mentelin a découvert l'art d'imprimer avec des caractères mobiles, peut-être avant Gutenberg — est aujourd'hui épuisée. Il en existe une sorte de « réplique », intitulée *D'r klaan Bissali*, mais dont il ne reste, je crois, que peu d'exemplaires. Quant à la vingtaine de plaquettes qui ont précédé ces deux recueils, elle se cache dans de jalouses bibliothèques. Espérons

qu'une nouvelle édition de *Bissali* verra bientôt le jour et, cette fois, avec la traduction française en regard du texte alsacien.

L'accent d'Adolphe Matthis sonne haut et fier. Regardez ce portrait digne d'un Franz Hals. Il s'agit du *Steckelburjer*, le « grand luron » de Strasbourg, amateur de vin et fils de guerriers. Le poème est intitulé : « *Au Cabaret du Saint Sépulcre* » (1).

Aubergiste, mon ami, défonce le tonneau !
Est-ce qu'un broc, rempli de ta « piquette »
Étouffera jamais
Le grand luron calme et fort ?
Lorsque l'esprit du vin flambe dans sa tête
La fraise de dentelle brille au milieu du portrait.
Il faut bien qu'elle éclaire le verre
Pour lui montrer le chemin du gosier
Quand la tonne offre son poitrail,
Quiconque rend raison, coup sur coup, à l'aubergiste [hilare,
Méritera la couronne du raisin nouveau !
Et, dès lors,
Aucune tristesse n'aigrira de ses larmes le contenu [de son verre,
En rêve, parmi la vigne, il errera,
Et quand sonnera l'heure de la mort
Il présentera sa coupe vide à la gueuse.

(1) Le Cabaret du Saint Sépulcre se trouve rue des Orfèvres, derrière la Cathédrale, à Strasbourg.

Albert chante le vieux platane du quai de la Bruche, aux « Ponts couverts » :

Mes regards peuvent-ils se détacher de lui ?
Je ne sais.
Est-il au monde parure plus belle
Que le vieux platane du Wasserzoll ?
De tout temps il a dressé sa chevelure grise
Fièrement, comme une palme en paradis.
Et son feuillage d'or
Toujours nous chante l'antique mélodie
Du vieux Strasbourg, aux bords de l'Ill.

Oui, il faudra, malgré les difficultés d'adaptation, traduire en français l'œuvre des Matthis. Si la « musique » disparaît dans une traduction, l'idée, qui est la source de toute poésie, reste et domine. Les beautés du *Poème de la Cathédrale*, d'Albert, celles de la *Nuit de Saint-Jean au Scharrach*, d'Adolphe, ne doivent pas rester ignorées du public de langue française. Et ce que nous espérons par dessus tout, c'est qu'Adolphe Matthis continue l'œuvre magnifique ; c'est qu'il continue de tenir le flambeau de la poésie alsacienne, cela pour le service de la vieille cité, et pour le souvenir de son frère Albert, dont la statue, espérons-le, s'élèvera bientôt sur ce quai Saint-Nicolas où il passait tous les jours.



Sur la photo, à gauche, Adolphe Matthis ; à droite, Albert qui est mort en juin 1930.

LA BLOSS

CONTE INÉDIT
PAR JEAN VARIOT



SAINTE-ODILE

Lorsqu'il fait un temps à ne pas mettre le nez d'un chrétien dehors, parce que le vent du septentrion fait des siennes, secouant rudement la tignasse des montagnes, sifflant sans arrêt comme dans une mauvaise flûte, abattant sur le flanc des hauteurs la masse cotonneuse des nuages, ne laissant à la nature aucun répit, et faisant tout ce qu'il peut pour empêcher les humains de dormir, — alors il est bon, adossé au poêle tiède, de caresser d'un tendre regard la bonbonne de framboise ou de kirsch, et de parler fantômes avec une bonne demi-douzaine de sceptiques.

Sur le territoire qui s'étend entre le mont de Sainte-Odile, la petite forêt de Barr, Obernai, Bœrsch, Saint-Léonard et Ottrott, dès la tombée des nuits, les routes sont courues par des fantômes célèbres : les pleurants de l'abbaye de Citeaux, qu'on voit au Louvre, portant sur leurs épaules la dalle où est couché Philippe Pot, grand sénéchal de Bourgogne, ont été vus plusieurs fois errant à la recherche du Téméraire, qui n'est pas enterré à Bruges, comme des publications intitulées *Guides*, de toutes couleurs et de toutes nationalités, l'affirment audacieusement. Le Téméraire n'a pas été retrouvé parmi les morts après la bataille de Nancy ; sa dépouille armée a élu domicile quelque part, non loin de Saint-Nabor... Il y a Frédéric Barberousse qui soulève parfois les rocs du Bibelstein, sous lesquels il dort, et qui chevauche, majestueux, comme s'il défilait la parade en tête de ses troupes qui n'ont jamais revu l'Europe... Il y a le roi Clovis, le fier Sicambre, dont la cavalerie vole très haut dans le ciel. Il y a le petit homme rouge de Strasbourg, qui saute de la lune sur la terre, pour annoncer les guerres. Il y a le carrosse d'Euloge Scbneider, surmonté de la guillotine qu'il a promenée joyeusement par tout le pays, jusqu'au jour où il a déposé sa tête dans le panier de son. J'en passe et des meilleurs.

Il n'est pas raisonnable de craindre les revenants, parce que les revenants ne se montrent pas facilement. Ils apparaissent surtout — et presque seulement, pourrait-on dire — aux gens qui sortent des auberges. Nous sommes plusieurs personnages, dignes de foi, qui avons rencontré des revenants : nous affirmons que ces rencontres eurent lieu, sans aucune exception, 1° à une heure avancée, quand les yeux sont alourdis et quand, dormant presque debout, on marche sur les pointes pour ne pas troubler le sommeil des gens raisonnables qui ne vivent pas la moitié des nuits dans les tavernes ; 2° quand on a, durant plusieurs heures, parlé fantômes au point que tout vous paraît fantômes et que l'on est disposé à en voir un peu partout ; 3° quand se produit le phénomène bien connu du passage du chaud au froid par un monsieur qui a gentiment accepté maintes « tournées » qu'on lui a offertes et qui a rendu poliment raison à tous et à chacun.

Les trois conditions, indispensables pour voir des revenants, sont assez nettement établies, et il n'est plus utile à présent d'insister sur ce sujet. C'est à l'auberge de Simon Kieffer (entre Klingenthal et Ottrott) que nous avons l'habitude de nous réunir, le soir, nous, les membres de *l'Association amicale des fantômes* qui prétend — sans trop y croire, reconnaissons-le — que les apparences, les formes, l'ombre d'un homme survivent après sa mort.

Ce que nous disons là, c'est peut-être, pour nous, une défense contre la peur... Si vous êtes né dans un pays où il vous faut traverser des forêts épaisses ; où les routes s'enfoncent dans le creux des vallées étroites et sans soleil ; où la chute du jour déforme les objets qui prennent des apparences fantastiques ; où tous les récits qu'on a pu vous faire bourdonnent dans vos oreilles et s'entrechoquent dans votre cervelle ; où, plus qu'ailleurs, vous

songez que l'homme a fait coïncider son sommeil avec la venue de l'ombre, pour oublier mieux les horreurs de la nuit ; alors, il vous faut bien trouver naturel ce qui pourrait effrayer les autres ; c'est ce qu'on appelle « faire contre mauvaise fortune bon cœur ». Et, dans la tiédeur de la confortable auberge Kieffer. nous nous entretenons familièrement des célébrités d'outre-tombe qui viennent vous rendre visite.

Je n'oublierai jamais cette soirée... Il pleuvait comme au temps du déluge. Il ventait comme sur l'Océan. La demie de dix heures venait de sonner. Nous écoutions l'eau tomber avec fracas. La porte s'ouvrit. Un homme parut, très grand, enveloppé dans une longue pèlerine, le chapeau à larges bords rabattu sur les yeux. Du pied il ferma la porte. Sans dire bonsoir, il gagna le fond de la salle qui était à moitié dissimulé par le comptoir, et non éclairé. L'homme boitait. Comme il allait s'asseoir, Simon Kieffer tourna un commutateur. L'homme lui fit signe d'éteindre. L'aubergiste, interloqué, obéit ; puis demanda ce qu'il fallait servir. A voix presque basse l'autre répondit : « Bière ».

Un quart d'heure plus tard, il n'avait pas prononcé une parole. Il restait immobile. Il ne touchait pas à la chope. Il semblait réfléchir profondément. Nous le regardions, comme on dit, « du coin de l'œil ». Simon Kieffer me fit signe et gagna sa cuisine, sise au fond d'un couloir assez long. Je le suivis : « N'avez-vous pas remarqué, me dit Simon, que mon chien Proll s'est enfui ? Regardez-le. Il tremble sous le fourneau.

— A quoi voulez-vous en venir, Kieffer ?

— Je veux en venir à ceci : qu'il y a des visites qu'on n'aime pas recevoir !

— Je ne comprends pas ce que vous voulez dire.

— Moi, je me comprends. En posant la chope sur la table, j'ai regardé la figure du quidam. Je vous assure qu'il n'a pas d'yeux ! Ce n'est pas un homme, c'est un fantôme !

— Allons ! Kieffer, soyez sérieux ! (Et je lui tapais du poing, entre les deux épaules, sur le dos.)

— Sérieux ? Sérieux ? C'est bien à vous de me dire ça, vous qui passez votre temps à clamer que vous rencontrez Charlemagne sur chaque tournant de route, ou Attila, ou l'empereur Maximilien, bref, tous les gens de quelque importance ! Mais vos fantômes, vous ne les voyez que dans votre imagination, et pour une fois qu'on vous en montre un vrai, alors vous haussez les épaules. C'est vous qui n'êtes pas sérieux !

— Mon bon Kieffer, dis-je sur un ton conciliant, de quel revenant s'agit-il ?

L'aubergiste soupira, s'assura que la porte de la cuisine était bien fermée et, parlant bas pour plus de sûreté, me glissa dans l'oreille : « C'est le fantôme de la Bloss. Quand il descend en plaine, la nuit est déjà tombée depuis deux heures. Il emprunte le chemin d'Ottrott au couvent ; c'est la troisième fois qu'il vient ici... Je n'ose pas téléphoner à la gendarmerie devant lui. C'est quand il est parti que je téléphone. Mais allez donc voir ! Il est introuvable. On a battu le pays dans toutes les grandes largeurs, sans jamais pouvoir mettre la main dessus. Vous autres, qui êtes spécialistes en fantômes, puisque vous ne parlez que de ces gens-là, je croyais que vous me donneriez un conseil. Je vois que je me suis trompé !

— Voyons, Kieffer, ne vous montez pas la tête. Vous n'êtes pas un enfant, que diable ! Vous lisez *la Science et la Vie!* Vous ne parlez que de progrès ! Et vous me racontez une histoire de fantômes de la Bloss...

— Vous en avez de bonnes ! Quel rapport voyez-vous entre *la Science et la Vie* et cette satanée apparition ? Ce soir, vous êtes là. Ça va encore ! Mais si j'étais seul... Retournons dans la salle. Avertissez les autres... Ça ne paraîtrait pas naturel si nous restions ici plus longtemps !»

Dans la salle, le petit groupe de l'*Association amicale*, quand je vins reprendre ma place, se demandait ce que nous pouvions bien comploter, l'aubergiste et moi.

L'homme avait vidé son verre et posé sur la table un billet de cinq francs ; Kieffer lui rendit la monnaie. Contrairement à notre attente, l'homme prit la monnaie, ne



L'AUBERGE

se leva pas, sembla même s'assoupir. « Il attend que la pluie cesse, murmura quelqu'un.

— Alors il attendra longtemps.

— Si c'est un fantôme, il est immatériel, dit Jacob Schmidt. J'ai mon revolver. Je vais tirer une fois en l'air. S'il ne bouge pas, je lui envoie la deuxième balle et il se volatilisera. »

Cela se passait peu de temps après le procès qui s'est déroulé aux assises du Bas-Rhin, à Strasbourg (1). Un jeune homme d'Uttenheim, réputé sorcier, avait été abattu par un « contre-sorcier ». Je suppliai Jacob Schmidt de me remettre son revolver, — ce qu'il accepta après s'être fait prier durant cinq bonnes minutes. Quand on est pris dans des histoires de sorciers et de revenants, on ne sait jamais comment les choses finiront.

Les choses, d'ailleurs, prenaient une tournure assez singulière. Simon Kieffer, pour ne pas rester à son comptoir où il s'estimait probablement trop isolé, était venu s'asseoir parmi nous. Les membres de l'*Association*, à leur ordinaire si bons lurons et si franchement gais, faisaient ce qu'il convient d'appeler des figures de carême. Leurs verres étaient pleins, preuve chez eux d'un grand trouble des esprits. Et leur pâleur m'étonna. Tel qui se vantait, deux jours auparavant, de monter en pleine nuit jusqu'aux ruines du Landsberg en chantant à tue-tête, — ce qui est la marque d'un courage incontestable — avait peine à avaler sa salive devenue rare. Avoir peur n'est certes pas une sensation agréable ; mais sentir la peur autour de soi, est une sensation infiniment plus pénible. Simon Kieffer, un athlète qui, en empoignant les cornes, force un taureau à baisser la tête, avait l'air d'un petit garçon tout malheureux à l'idée d'être enfermé dans un cabinet noir. Il nous dit, en parlant dans le creux de sa main, le plus bas possible : « Il hante la Bloss parce qu'il sait bien que c'est le rendez-vous de tous ceux qui se survivent à eux-mêmes pour faire tort aux hommes ! La Bloss... Je n'y passerais pas en plein jour... Le couvent a beau ne pas être loin, c'est une surface maudite. Les arbres ont l'air calcinés. Les pierres du mur païen sont là plus noires qu'ailleurs. On a essayé de le suivre, un jour, le fantôme... Tout ce qu'on a vu, c'est qu'il disparaissait dans la direction du ravin de Niedermünster. Et c'est huit jours plus tard que le jeune Frédéric Scherdlé a disparu. La preuve que ce personnage immobile nous vient de l'au-delà, la voici. Écoutez mon chien... »

Dans la cuisine, le chien Proll hurlait avec une voix de tête. Bêtement, l'un de nous prétendit qu'il hurlait à la lune. Kieffer haussa les épaules. « Vous avez vu souvent la lune quand il pleut des lances de dragons, vous ? Le chien hurle à la mort. Il hurle au mort qui est ici ! Tout de même, il aurait pu choisir une autre auberge que la mienne pour écorner ses cent sous ! »

On s'était promis une agréable veillée. On s'était promis de se raconter aimablement des histoires à faire frémir, en mangeant un bon morceau et en buvant des choses violentes qui vous montent l'imagination. Vous la représentez-vous, maintenant, la veillée ? J'entendais battre les cœurs dans les poitrines de l'association des sceptiques... J'entendais les petites toux sèches que donne l'angoisse... Charmante soirée ! Dans l'ombre du fond de la salle, une forme noire, parfaitement immobile, une espèce de statue... La plainte d'un chien, lugubre comme la plainte du vent dans les cheminées. Et, tassés les uns contre les autres, un bon quarteron de gaillards suant de frayeur et lorgnant la porte pour s'enfuir.

En ce qui me concernait, je ne dirais pas que je me trouvais très à mon aise ; rien n'est communicatif comme la panique ; mais j'estimais qu'il fallait en finir. Je fis un signe, et je me levai. Après tout, j'avais en poche le revolver de Jacob Schmidt. Je saisis la poignée pour plus de sûreté, et je me suis avancé vers l'homme. Il ne bougea pas. Je posai ma main libre sur son épaule. Alors il me parut que, sous la houppelande, il y avait un squelette. L'aubergiste et les autres se levèrent à leur tour. Voyant que rien d'extraordinaire ne s'était passé, ils approchaient

(1) Cour d'Assises du Bas-Rhin, séance du 25 novembre 1925.



LA BLOSS

maintenant de quatre ou cinq pas. Puis ils s'arrêtèrent. L'homme venait de se dresser.

Dans sa pèlerine qui le recouvrait des épaules aux talons, sous son chapeau cabossé dont le rebord lui cachait le visage, il semblait ce que les Polonais appellent un « hohol », et ce que nous appelons, nous, un « effroi d'oiseau ». Comme ses bras étaient dissimulés, je suis bien forcé d'avouer qu'il avait l'air tout ce qu'il y a de plus « fantôme » et que cette absence de bras était bien ce qui donnait un malaise à qui le regardait.

Je lui dis : « Nous ne voulons vous faire aucun mal. Dites-nous qui vous êtes... »

Il se passa quelques secondes avant qu'il répondît avec je ne sais quel rire cassé : « Vous n'avez aucun pouvoir de me faire du mal... Personne ne peut plus me faire mal. » Il sembla qu'il remuait ses bras sous sa pèlerine. « Attention ! cria l'aubergiste. Il manigance quelque chose ! » Et claquant des dents, il se saisit de la chope vide.

« Ne craignez donc rien de moi ! » reprit l'autre, en sortant un bras décharné et en se découvrant.

Nous aperçûmes alors une tête de savant, ou plutôt une tête émaciée d'ascète, une tête démodée d'homme distingué, barbu, le front couronné d'une chevelure d'artiste. « J'ai l'oreille fine. J'ai entendu ce que vous avez dit, monsieur Simon Kieffer. Je suis bien l'habitant de la Bloss, qui est un lieu sauvage, où je me plais. Et à ce propos, vous ne vous êtes pas trompé. »

Nous nous regardâmes entre nous, moins effrayés. Il parlait d'une voix triste. « Vous ne vous êtes pas trompé non plus en disant que je suis un mort. Votre chien a du flair ; lui aussi. Il a bien senti que je ne fais plus partie du monde des vivants. Mais là où vous errez, monsieur Kieffer, c'est quand vous dites que le jeune Frédéric Scherdlé a disparu. Je sais fort bien où est Frédéric Scherdlé. La gendarmerie aussi sait où se trouve Frédéric Scherdlé. »

L'aubergiste se grattait la tête : « Dites où il est.

— En prison.

— Comment cela ? Un jeune homme si comme il faut ! Vous nous racontez des histoires de l'autre monde, l'ami !

— Rien de plus naturel, puisque je suis mort. Frédéric Scherdlé m'a tué. Frédéric Scherdlé m'a envoyé une balle dans les reins. Vous avez bien remarqué que je boite fortement... »

L'homme maintenant souriait avec un grand air de courtoisie. « Il a voulu se débarrasser de moi, le jeune Frédéric. Moi, je l'aurais bien excusé. J'étais de trop. Mais la gendarmerie ne comprend rien aux histoires d'amour des jeunes gens qui veulent se débarrasser d'un mari gênant. Elle ne comprend pas qu'une femme, très jeune et très belle, pousse un beau jeune homme à tuer son époux un peu mûr. L'époux se retire, comme un sauvage, pour vivre dans la montagne. Cela ne suffit pas. Il faut encore qu'il meure. Les femmes sont insatiables. Vraiment, la gendarmerie ne comprend rien à rien. Pourquoi inquiéter ce jeune homme ? Pourquoi faire tant d'histoires parce qu'il a logé une balle dans la carcasse d'un mort ? Du jour où j'avais compris, n'étais-je pas un cadavre, n'étais-je pas déjà le fantôme de la Bloss ? »

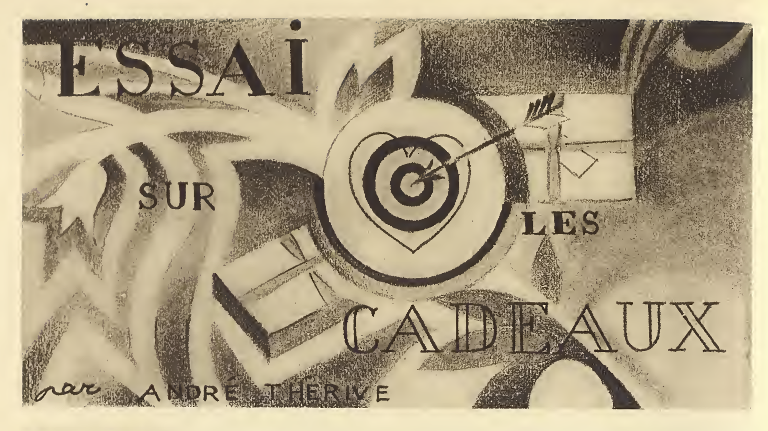
L'aubergiste, confondu, était tombé assis sur une chaise. L'homme remit son chapeau sur sa tête et partit, trébuchant à chaque pas. Le chien ne hurlait plus d'une voix aiguë. Il aboyait fortement, essayant de couvrir le bruit de la pluie et du vent. C'était, somme toute, un brave chien.

Comme nous lui souhaitions le bonsoir, Simon Kieffer nous serra les mains, en nous disant : « Vous avez beau rire, en parlant des fantômes... Ils sont plus malins que les vivants. A preuve celui-là. Le Frédéric Scherdlé lui envoie une balle et il échoue en prison. Avec vos histoires pas respectueuses, il vous en arrivera à vous aussi des histoires... et des pas drôles du tout. Un verre de kirsch ? Tout ça m'a refroidi le sang. »

Jean VARIOT.



NIEDERMÜNSTER





ui, je sais bien que vous me direz que les mauvais moments sont passés, et que depuis près d'un mois vous avez l'esprit libre... Entre nous, ce n'est pas vrai, vous n'avez plus qu'onze mois pour réfléchir, ayant déjà oublié l'horreur des dernières semaines. Avouez plutôt que, dans le fond de votre cœur, vous sentez germer déjà une sourde inquiétude. Et que cette anxiété va mûrir en angoisse peu à peu. Et que voici bien la seule époque de l'année où je puisse traiter le sujet sans vous rendre neurasthénique. C'eût été dangereux plus tôt. Vous étiez en pleine crise. Plus tard ce sera vous rappeler l'échéance du malheur avant qu'il ne surgisse à l'horizon. Je me décide pour cette fois-ci.

Mes discours sont obscurs. Ils ont besoin d'ambages et de précautions. Dites-moi d'abord ce que vous pensez du Panthéon romain ?... Pas grand'chose peut-être ?... Aucune divinité païenne n'a votre dévotion particulière ?... Non, ce n'est pas cela que j'allais vous demander. Nous sommes tous amis et sectateurs d'Apollon. N'y en a-t-il pas une que vous exécriez particulièrement ?... Allons, lecteur, avez-vous lu Varron ? Moi, je n'en fais pas mes délices... mais c'est lui qui parle d'une déesse Strénia qui était celle des Étrennes...

Je vois vos traits se détendre. Vous avez compris, vous ne me croyez plus fou. Mais vous me trouvez encore de mauvais augure. Si le diable a emporté les Olympiens de jadis, il n'a pas eu tout à fait tort, mais il en a laissé. Et cette déité-là est encore de trop dans le monde... J'en sue encore, ma cassette est presque vide et mon imagination plus à sec que mes fonds.

Il y a deux sortes d'étrennes : les cadeaux bêtes et les cadeaux incongrus.

Dans la première classe on range les fleurs, les bonbons, tout ce qui ne nécessite pas de se forcer les méninges, et qui n'attire pas l'enthousiasme du bénéficiaire ni son attention, ni sa reconnaissance, mais une carte de visite, également envoyée de sang-froid, par pure comptabilité. Dans la seconde, ah ! ciel ! on peut mettre tous ces objets finement médités, adroitement repérés, achetés à prix d'or ou pour un morceau de pain, et dont on ne sait jamais si la singularité, l'utilité, la grâce, l'esprit, le chic, la vraie valeur enfin, seront aperçus au déballage. Là-dessus, il faudrait tenter une petite éthique et une esthétique des étrennes.

Notre plus brillant romancier d'aventures avait, naguère, maille à partir avec une actrice qui ne manque pas d'embonpoint ni d'appétit. Il lui envoya, au 1er janvier, vingt kilos de bonbons. Mais il n'a jamais su si elle avait saisi l'apologue... Il a peur qu'elle ne se soit tout bonnement régalée. Pour moi, voici bien peu d'années, un ami suisse m'envoya une charmante horloge ultra-moderne où les heures, les minutes, les secondes se marquent en chiffres à un petit déclic, à chaque pulsation du temps, et l'on voit paraître les nombres qu'amasse

votre destin, je veux dire qu'il enlève à votre vie. C'est épouvantable : une torture sadique que l'on ne peut manquer de s'infliger ; on reste l'œil fixé sur cet atroce appareil, comme le condamné d'Edgar Poë ; la durée s'effrite autour de vous. On se sent mourir au compte-gouttes ; la fatalité vous ronge.

Je voulais repasser cet instrument à mon pire ennemi. Mais hélas ! je me suis aperçu que je ne le connaissais pas. Ou, pour mieux dire, on n'est jamais assez lié avec ses ennemis pour leur envoyer des étrennes...

C'est donc de ses seuls amis que l'homme moderne peut se venger une fois par an ; de là cette funeste et cruelle institution qui entretient une défiance mutuelle, qui fait dresser un bilan périodique des dettes morales et des dons matériels. Vous connaissez une dame qui collectionne les petits animaux en jade, ou simplement les presse-papiers romantiques ? Si vous lui envoyez un objet pour sa vitrine, elle ne manquera pas de trouver que c'est un parent pauvre, un tard-venu ou un faux, un ridicule faux, bon à déparer la série. Si, par hasard c'était un vrai, une pièce unique et merveilleuse, cela rejetterait dans le néant les faux ou les navets qu'elle possède déjà.

Dans les deux cas, vous avez fait une gaffe. Allons, on reviendra aux chocolats de liqueurs, aux ananas confits, aux marrons glacés, qu'on n'a même pas vu mettre en boîte, pour qui l'on a exigé seulement le ruban aux armes du bon faiseur, et qui, pendant huit jours, vous font penser anxieusement : « Pourvu que la vendeuse n'ait pas confondu mes cartes de visite ! »

Mais vous avez remarqué que le moraliste a toujours mauvaise grâce à prêcher sur des questions où il est directement intéressé. On lui reproche aussitôt de nourrir des desseins personnels, et en l'espèce vitupérer les étrennes, cela ressemble fort à préserver son avarice ou son égoïsme. Eh bien ! non, je vote contre les étrennes parce que je n'aime rien tant que les cadeaux (à en recevoir le plus souvent, à en donner parfois).

Le cadeau est, par essence, une surprise. L'occasion qui l'amène sur ses ailes dorées n'est pas du tout une corvée rituelle. Il vient par imprévu, selon une inspiration de gentillesse, au hasard d'un voyage ou d'une flânerie dans un magasin. « J'ai vu ceci par hasard et j'y ai associé l'idée d'Untel ou d'Unetelle... Il n'y a pas plus de raison pour le lui acheter. » Ainsi pense l'honnête homme, fort distinct de l'homme social, de l'esclave moderne...

Mais, me direz-vous, qui empêche que l'on collectionne toute l'année les cadeaux futurs de fin d'année ? On les acquiert par improviste, ce qui s'appelle « acheter un béguin » dans un certain monde, on les garde avec méthode ; on les répartit quand arrive la saison du facteur.

Ouais, mais quel courage, quelle force d'âme il y faut ! Conserver le secret ! Regarder à loisir l'objet qu'on a cru amusant, rare ou précieux, le retrouver bientôt dans tous les étalages, s'apercevoir qu'il était banal, ou qu'il a baissé de prix, ou qu'on pourrait en trouver un bien plus beau ! On rapporte des poupées d'Esthonie, on trouve les mêmes à une vitrine avenue de l'Opéra. Ou même sous la poussière, dans les étalages perdus du vieux Palais-Royal.

Et puis, si on laisse passer le temps, le roi, l'âne ou moi serons morts, comme dit la fable. Si c'est un plaisir que de donner, il ne faut jamais le laisser refroidir, pas plus qu'un autre. D'autant plus que celui-ci est d'une espèce rare ; il dépend d'un noble sentiment qui est l'amitié ou l'amour.

Et l'on appelle nobles les sentiments vraiment personnels, les plus fragiles. Comme les babioles précieuses, justement, sont celles qu'on apporte soi-même, d'abord parce que la poste est vulgaire, les facteurs parfois sans scrupule, et ensuite parce qu'il vaut mieux aller toucher, sur place, sa créance de gratitude. Il n'y a pas d'exemple qu'on vous saute au cou après réflexion faite.

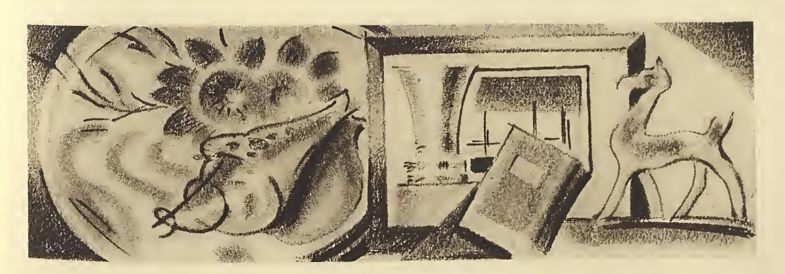




Photo W.W.

L'AME AMÉRICAINE

PAR ÉLIE FAURE

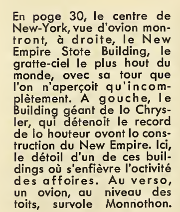
La condamnation par le moraliste du « matérialisme » américain, n'exprime que la sénilité des peuples impuissants à s'arracher au ralentissement qui les atteint, dans leur effroi qu'on bouscule leur mangeoire philosophique pour les jeter à l'aventure de la découverte ardente par le risque et la tragédie. C'est quand règnent l'épargne, la stérilité volontaire, l'organisation systématique de l'irresponsabilité, toutes les vertus sordides, que l'anesthésie de l'Idéal éteint ce qui reste de vie, même dans les hautes consciences, et que l'anathème frappe l'amour du gain en refusant de voir l'activité qu'il crée, la violente expansion des puissances de l'être, le courage d'être soi. Nous blâmons leur vie de forçats, alors que les surmenés c'est nous-mêmes, et qu'ils peinent moins que nous. Nous stigmatisons leurs attentats contre la liberté, sans voir que notre « liberté » nous rend esclaves d'un individualisme dont l'anarchic, puis la tyrannie, sont l'aboutissement obligé. Nous condamnons leur organisation industrielle, qui, ne laissant aucune place à l'invention de l'ouvrier, engendrerait l'automatisme, sans voir qu'elle conduit de proche

Extrait d'un livre à paraître sur la psychologie des peuples : "*Découverte de l'Archipel*".

en proche à orienter l'esprit vers une perfection plus haute qui accroît les heures de rêve en accroissant les heures de repos. Il y a, dans le travail américain, une réaction intérieure acharnée à réduire dans le temps les fatalités qui l'entraînent à se multiplier et à s'étendre dans l'espace. Une étonnante grandeur émane de ce double effort. Peut-être, quant à moi, me refuserais-je à voir la poésie de l'Amérique si ce n'étaient, justement, les professionnels de la poésie qui l'accusent d'en manquer. Au surplus, les jérémiades contre sa brutalité ne viendraient-elles pas des pays dont le cœur est si sensible qu'on y acquitte tous les assassins ?

En somme, l'Europe reproche aux Américains d'extraire peu à peu de la technique qu'ils ont imaginée une culture entièrement nouvelle qu'elle ne peut pardonner, ni même comprendre, parce que cette technique écrase sa vieille culture. Barbarisé par la vie d'aventures, étranger à une civilisation qui commençait à se policer en Europe à l'heure où il courait les bois et appliquait sa force à lutter contre une nature farouche et les tribus guerrières qui la peuplaient, le pionnier s'est emparé de la technique comme il eût saisi un fusil, une bêche, et s'en est servi avec son énergie intacte, directement, innocemment, alors que nous ouvrons encore des yeux stupides devant les monstres d'acier et les fées cruelles qui envahissent nos perspectives de tous les côtés. Si cette technique engendre une morale nouvelle, non plus basée sur le renoncement qui n'est presque toujours qu'un aveu d'impuissance, mais sur la puissance même qui peut devenir, par un renver-

Photo Ph. Bonney.



En page 30, le centre de New-York, vue d'avion montrant, à droite, le New Empire State Building, le gratte-ciel le plus haut du monde, avec sa tour que l'on n'aperçoit qu'incomplètement. A gauche, le Building géant de la Chrysler, qui détenait le record de la hauteur avant la construction du New Empire. Ici, le détail d'un de ces buildings où s'enfièvre l'activité des affaires. Au verso, un avion, au niveau des toits, survole Manhattan.

sement grandiose, outil de solidarité, c'est à nous de la comprendre, et non à eux d'y renoncer pour nous complaire, alors qu'ils sont en train de conquérir par elle le monde matériel et qu'un monde intérieur, inconnu de nous et d'eux-mêmes, ouvre à leurs jeunes yeux ses horizons. Ils oublient chaque jour un peu plus, malgré l'action du puritain ne voyant pas mieux que nous-mêmes qu'ils sont moins éloignés que lui de la vigueur de l'ancêtre, cette sociologie et cette morale dans l'espace devenues pour nous un poison...

Dans ce peuple de « brutes matérialistes », il y a non seulement une intelligence des réalités immanentes plus subtile, plus rapide, plus pénétrante qu'ailleurs, — et de quoi est fait l'idéal, sinon d'intelligence des réalités ? — mais aussi un germe profond de poésie et de largesse qui manque à l'Europe de plus en plus ». Je chante « l'ordinaire », dit Whitman. Et « moi, répond Thoreau, que j'aie l'ordinaire ! » Jamais la spiritualité n'a jailli des conciles, ni des livres, ni des dogmes, mais des entrailles de la vie en création et mouvement. Et il y a plus d'âme en puissance dans une usine d'Amérique que dans la totalité des efforts, aussi nobles qu'on les veuille, de tous les néo-catholiques et piétistes assemblés. Telle usine est plus proche de l'esprit du XIII[e] siècle que le thomisme momifié des théologiens modernes. « Européen, dit Waldo Franck, qui avez élevé à la vie des monuments tels que vos cathédrales et vos lettres antiques, vous ne connaissez pas l'extase d'un Américain à se trouver vivant ». Quand donc séparera-t-on le spirituel du moral pour le réunir à l'activité sensuelle, sa mère ? L'impérialisme industriel lui-même, quels que soient ses crimes, lesquels ne sont ni moins à stigmatiser, ni plus affreux que ceux de la féodalité chrétienne, porte en lui un flot montant de vie intérieure en genèse, comme ceux qui l'ont précédé. Quand toutes les énergies créatrices d'un peuple sont engagées dans une action de cette envergure-là, il est impossible qu'elle ne porte pas, grondant dans ses profondeurs mêmes, le souffle de l'esprit. Souffle qu'y perçoit d'ailleurs le poète d'Amérique — car il y a en Amérique, ô Eugène Manuel, ô Sully-Prud'homme, ô François Coppée, ô Stéphen Liégeard, des poètes et de grands poètes — le chenapan rejeté par le « matérialisme » ambiant dans les bas-fonds créés par ce matérialisme même et réagissant de l'âme et du cœur contre lui. L'engeance vaniteuse des esthètes européens est-elle capable de comprendre qu'un poète comme Whitman n'est pas même concevable hors de la vie et sans la vie américaine ? « J'écrirai, nous dit-il, les poèmes de la matière, car je les crois les plus spirituels. »

Elie FAURE.

Photo Wide World.





Photo Bulloz.

Dieppe ! Par-dessus la falaise, le ciel est plus clair. Les mâts du bateau d'Angleterre ajoutent au Pollet des clochers.

OTHON FRIESZ

PAR LE DOCTEUR
FERNAND VALLON

Excusez-moi ! Je ne vous aimais pas naguère.... Un coup d'œil m'avait semblé suffire et je m'entêtais dans mon léger jugement. A mes amis, à Dupuy de Frenelle, le bon chirurgien, entre autres, qui me demandaient : « Aimez-vous, aimes-tu Othon Friesz ? » Je répondais : « Non ! » sans hésiter.

« Ce n'est pas, vous savez, parce que je vous avais pris pour un germanique, sur la foi de votre nom hérissé de consonnes et de votre prénom d'empereur d'outre-Rhin.

« Je ne suis heureusement pas nationaliste à ce point...

« Non ! Je croyais ne pas vous aimer, voilà tout !

« Mais, maintenant que je vois du fond de cette marine le norois pousser pêle-mêle à la côte le ciel sombre et la mer claire, maintenant que je vois les vagues vert-jade, casquées d'écume, guerrier innombrable, assaillir les grèves blondes et, de toute leur quille, s'arc-bouter dans le sable les deux canots échoués, avec la volonté passive d'être lourds, de tenir..., maintenant que je vois la vase nostalgique de Honfleur et, dans le port de Dieppe, le bateau d'Angleterre promener l'éclatante netteté de ses superstructures sur la grise falaise du Pollet, je me repens !

« Je me repens... Je regrette la parcimonie dont, chez notre maître Sabouraud, j'ai payé votre

Grand Nu, cette toile châtiée avec une rigueur à la Manet, où vous avez prouvé qu'on peut faire grand à l'étroit. Je m'accuse d'avoir si pauvrement loué votre *Composition à la jarre*, dont la souple harmonie crée du bonheur. Je regrette... »

Un sourire avait détendu les traits véhéments du conventionnel Othon Friesz. Comme pour relever mon repentir, le peintre me tendit la main. L'ayant prise, je ne la quittai pas et il m'emmena dans sa vie. Nous allâmes. Ce fut une route, bientôt, car les œuvres, de part et d'autre, créaient le paysage.

Je ne vous rapporterai, ici, que l'essentiel, noté d'un crayon hâtif, au cours du voyage. Les toiles qu'*Art et Médecine* a accrochées à cette page, comme à une cimaise, vous diront le surplus.

1896, à l'automne. Il a 14 ans. Il entre en seconde, au lycée du Havre. Mais le proviseur qui a bonne vue et sait (ô merveille !) regarder ses élèves, distingue, aux côtés de celui-ci, simplement assise sur le banc de classe et bleue comme les yeux du jeune Friesz, une belle dame. Il reconnaît une de ces créatures merveilleuses qu'on appelle Vocations et lui tire sa calotte. C'était elle qui, cher tyran des vacances dernières, avait tenu si serrés les cordons de la bourse du collégien, elle qui lui avait persuadé d'amasser, sou par sou, le prix d'un billet d'aller et retour de Rouen au Havre, elle qui, la somme enfin parfaite, l'avait mené, tout d'une traite, au musée de cette ville, le temps de lui faire admirer le cheval rose de la *Clémence de Trajan*. C'était elle, enfin, qui lui contait, comme une chanson de geste, les exploits errants des grands devanciers.



Ce n'est qu'une photographie. Nous y voyons le Grand Nu janséniste (si j'ose dire) de la collection Sabouraud. Un autre Nu - luxuriant, celui-là - lui fait pendant. Or, parmi ces belles oppositions Othon Friesz n'est pas le moindre, volontaire et noir, vêtu de pied en cap et sa chevelure héroïque enfoncée comme un casque, jusqu'aux oreilles - Robespierre chez les almées.

« Ils allaient, lui disait-elle, sac au dos, par les routes, couchant sur le cilice des éteules, au pied des meules. Ils allaient, chemineaux de la peinture, payant d'une pochade le verre de vin bleu et l'omelette du cabaret étonné. » Et, mettant en pratique la belle théorie, elle lui jetait aux épaules sa boîte de couleurs. « A ton tour, gosse, d'*aller sur le motif!* » Sévère comme un magister, elle questionnait : « Aller sur le motif... Qui a dit cela ? » Friesz, sans broncher, répondait : « Cézanne ! »

Alors, on passait l'estuaire et, débarqué à Trouville, le petit peintre se répandait par les campagnes normandes. Pont-l'Évêque, Lisieux, Falaise, le virent passer, le soulier poudreux, une fleur aux dents et l'œil au guet. Il pense à Corot. Il envie au bon peintre sa fondante douceur, sa subtile harmonie. Il s'essaie à plaquer, en un accord parfait, le ciel sur le clavier des maisons.

Elle le ramène au Havre et réussit à le retenir quelques mois sur les tabourets de l'École des Beaux-Arts de la ville. Mais Paris l'appelle. Ils y partent. Le monde est peuplé de mauvais génies. La fée veille, heureusement. Il ne verra ni n'entendra M. Bonnat, chez qui le sort l'a placé. Elle lui cache les sourires tentateurs, si usés, les sourires de duègne des classiques de 1900, et l'attendrissante consomption du jeune impressionnisme qui, né de la lumière, mourait d'elle, déjà.

Le fauvisme lui semble une réaction salutaire contre les deux tendances et les deux écoles. Fauve il sera. Ainsi en décide-t-elle. Glabre comme Wagner

Photos Roseman.



Et puis, voici "Méaunes", village du Var, qui est au Luxembourg. Il escalade vigoureusement les dernières Alpilles, celles qui trempent dans la mer. Là-haut, parmi l'azur, le mistral fouaille les nuages. Mais la pente est à contrevent, les maisons, à l'abri, sourient égaïstes, du milieu des mimosas, et les cigales vont leur train, comme dans un paysage du sonore Guigou.



C'est la mulâtresse du Musée de Chicago. Car les Américains qui prétendent s'y connaître en gens de couleur, l'ont adoptée. Elle blottit chez eux sa grâce molle, un peu creuse. Sa mignardise, douloureuse et câline, zézaie son angoisse d'être une créature à mi-race.

et comme lui conspué, avec Matisse, Derain, Dufy, Marquet, il conduira, le pinceau à la main, l'orchestre splendide des couleurs. Chers Nibelungen qui croient reforger la Beauté ! Un reflet de la fournaise qui ronflait en leur cœur, tremble encore sur le portrait flamboyant du poète Fernand Fleuret.

L'aube de 1908 point et voici que le peintre entend dans l'espace et dans le temps une voix sépulcrale : « Qu'as-tu fait de la forme? » La terrible question divine ne bouleversa pas davantage Caïn. Il part à la recherche de l'abandonnée. Il la retrouve très loin, au XIVe siècle et dans la ville du lys rouge. Vite, il change de palette et le voilà qui tasse les corps et les crânes, comme les quatrocentistes florentins, comme l'admirable Giotto, comme aussi M. Maurice Denis, le moderne.

L'ombre de Cézanne, désormais, va passer sur son œuvre. « On ne devrait pas dire modeler, on devrait dire moduler », disait le petit rentier sublime d'Aix-en-Provence. Friesz module. Ses femmes ont des fraîcheurs, des murmures et des grâces de fontaines. Elles coulent comme l'eau de leurs amphores.

Et puis, dans les jardins portugais, il assiste à la silencieuse explosion de la flore exotique. Du fond des îles enchantées où s'embossèrent les bateaux des

marins, ses aïeux, d'obscures réminiscences viennent le solliciter. Il déploie l'envergure de somptueux oiseaux et le vol lourd des perroquets évente le nonchaloir des nymphes accoudées aux grilles des volières.

Or, voici qu'un nouveau remords vient de lui faire rappeler la couleur. Délivrée de son inquiétude, sa puissance s'exalte. Soudain sa belle maturité ne tourmente plus la pâte. Et, dans l'œuvre rasséréné de Friesz, comme jadis, dans la cour si calme de l'Institut, Ingres a repris le bras de Delacroix.

Où va-t-il ? Il monte. Marche par marche, il monte l'escalier sans fin qui mène à la beauté. Tous, ils l'ont gravi, et tous ont été précipités sans que les difficultés ni même le faux pas final aient altéré la candeur de leur souriant espoir. Il monte, l'œil clair et le jarret souple, vers la complète réalisation de son talent.

Je ne saurais, pour terminer, ne pas citer le mot de ce client, un amiral, qu'en fin de consultation reconduisait le professeur Sabouraud. Depuis le palier où il prenait congé du maître, il aperçut aux murs du seigneurial vestibule, *le Navire dans la Calanque.* Du coup il s'arrêta : « Enfin, s'écria-t-il, voici un bateau qui flotte ! »

Que ce technique hommage soit doux au peintre ! Sa barque ne coulera pas. Il a su l'asseoir de toute sa carène sur cet « océan des âges », qu'a chanté Lamartine. Elle défiera la longue tempête du temps.

Dr Fernand VALLON.

Photos Roseman.



Cette sensibilité devait connaître encore l'hommage de la sculpture. Despiau, le sculpteur de la vie intérieure, fut conquis, et, avec celui de Mlle Elie Faure, le buste de Mme Othon Friesz est un de ses plus purs chefs-d'œuvre. Ce portrait fut longtemps au Luxembourg.



LES MÉDECINS LITTÉRATEURS

PAR RENÉ DE LAROMIGUIÈRE

ANATOLE FRANCE, MÉDECIN, *essai par le professeur A. Rémond*, de Metz. — Le professeur A. Rémond, Lorrain d'origine, exerce et professe depuis de longues années à Toulouse. L'on dira par la suite dans *Art et Médecine*, quelle autorité s'attache au nom de ce maître, comme d'ailleurs à d'autres noms qui font le juste orgueil des Facultés de province. Mais j'ai plaisir, aujourd'hui, à rappeler que le professeur Rémond est de ces médecins qui, malgré leurs incessants travaux professionnels, trouvent le temps de pratiquer, d'une plume experte, l'art littéraire. Témoin son intéressant petit livre: *Anatole France, Médecin*.

Comme bon nombre de ses confrères, le professeur Rémond avait sans doute beaucoup lu Anatole France. L'idée excellente fut de le relire, non plus en amateur éclairé qui s'accorde une joie intellectuelle, mais en critique qui se sait qualifié pour juger de l'acquis médical d'un littérateur.

Pareille étude n'est plus à faire. Le professeur Rémond l'a parfaitement réussie et, grâce à lui, lors même que l'on a eu longtemps Anatole France pour auteur de chevet, l'on s'aperçoit que ce grand homme avait, plus encore qu'on ne croyait, le scrupule de l'exactitude.

Entreprend-il de décrire un état morbide ? Il l'a au préalable observé lui-même ou s'en est minutieusement informé auprès de quelque technicien. Le professeur Rémond note qu'Anatole France a bien connu le monde médical, celui, notamment, qui gravitait autour de Bouchard et de Charcot et, plus tard, de Doyen : trois maîtres probablement représentés, dans *la Chemise*, sous les traits du Dr Saumon, du professeur Machellier et du Dr Rodrigue qui (tel Doyen) « étonnait l'univers »...

Il faut convenir qu'Anatole France a usé, là, de son ironie coutumière. Mais, par contre, le professeur Rémond cite de lui cette phrase : « J'ai souvent regretté de ne pas avoir suivi le désir de faire ma médecine. Je ne connais rien de plus beau au monde que la vie d'un Claude Bernard, et je sais des médecins de campagne dont l'existence me fait envie pour sa plénitude et sa bonté. »

Ainsi sommes-nous amplement rassurés sur l'estime en laquelle Anatole France tenait la profession médicale. Mais il y a plus probant encore. Il y a, dans le *Petit Pierre* (je cite le professeur Rémond), « l'altruisme désintéressé du Dr Nozières » ; dans *l'Etui de Nacre*, « l'apostolat sévère, bien que charitable, du médecin de campagne » ; dans l'*Histoire comique*, « la philosophie sceptique, bienveillante et sereine du Dr Trublet ».

Or, voici que M. Jules Romains, actuellement joué sur quatre scènes parisiennes, est fort à la mode. Très justement, certes. Mais les médecins ont beau, en gens d'esprit, rire de Knock ou de cet autre charlatan que l'on voit opérer au début de *Donogoo*, il ne saurait leur être désagréable d'entendre l'écho d'une autre cloche, surtout lorsque la sonne un fin carillonneur de phrases bien balancées, aussi prestigieux qu'Anatole France.

L'OLOGENÈSE HUMAINE, *par le Dr Georges Montandon*. — La vie a dû apparaître non pas en un ou en plusieurs points de la terre, mais en des *myriades de milliards* de points... Telle est la théorie — issue des principes émis par le biologiste italien Daniele Rosa — que le Dr G. Montandon a appliquée à l'homme dans ce très important ouvrage : *L'Ologenèse humaine*, qui marque dans l'anthropologie une grande date.

Le postulat qu'il emprunte à Rosa, le Dr Montandon l'explique par une image fort claire : « Que se passe-t-il sur nos champs à l'aurore des journées d'été ? Il se passe que le changement des conditions atmosphériques produit, sur des millions d'herbes et de feuilles, des gouttes de rosée. Il ne s'agit pas d'un accident en un point spécial, mais bien d'un phénomène généralisé, partout identique. C'est là l'image de l'éclosion de la vie ».

De même — et voici la profonde originalité du Dr Montandon qui confronta sa vaste culture à d'innombrables observations personnelles qu'il recueillit des pentes du Thibet au centre de l'Afrique — il n'y a pas de berceau localisé de l'humanité ; l'espèce humaine ainsi que les diverses races ont pris naissance simultanément sur une grande partie du globe.

Il est évidemment impossible de suivre ici l'auteur dans l'exposé de son système, qui sort du cadre de la littérature. Mais l'on peut bien, dans *Art et Médecine*, saluer au passage une œuvre capable d'éclairer le mystère des origines, sur lequel aucun médecin n'a pu s'abstenir de méditer.

LECTURES

PAR PIERRE DOMINIQUE



Photos Germaine Krull.

Voici deux beaux livres très différents l'un de l'autre, deux hommes aussi, non moins différents, mais qui, l'un et l'autre, ont joué un grand rôle dans la littérature française contemporaine et ne sont pas, on peut nous en croire, au moment de sortir de scène. Les livres, c'est : *Vie et Aventures de Jérôme Bardini* d'une part ; *Opium* de l'autre ; les hommes : Jean Giraudoux et Jean Cocteau.

Peut-être un certain nombre de nos lecteurs n'aiment pas Jean Giraudoux. C'est le plus gracieux des hommes, le plus nuancé, le plus délicat, et avec tout cela parfois, il est profond. J'accorde que souvent il est précieux, ou plutôt qu'il le fut, au sens que l'on donnait à ce mot au XVIIe siècle. Et je connais des gens qui ont trouvé compliqués *Siegfried et le Limousin* ou *Bella* ou bien *Eglantine*. On peut, on doit leur accorder que jadis, M. Giraudoux exigeait parfois d'être lu lentement et que, sans le fatiguer, il contraignait son lecteur à faire preuve d'une attention soutenue, mais cela c'est le passé. Depuis, Jean Giraudoux a écrit deux pièces de théâtre ; ce nouveau métier l'a contraint à faire en sorte que le public fût touché plus rapidement, et, cette manière nouvelle, il l'a utilisée dans ses livres. C'est pourquoi Jerôme Bardini est plus dépouillé que les précédents, moins écrit, plus clair, sans être pourtant moins subtil. La belle chose que de voir un homme qui n'a pas beaucoup plus de quarante-cinq ans, s'examiner, se corriger, et monter jusqu'à, je pense, une quasi-perfection.

Je n'essaierai pas de résumer le récit. Comment raconter les aventures d'un homme qui se croit obligé de quitter sa femme, en aime une autre, la quitte à son tour, rencontre un enfant abandonné, ou plutôt perdu, et, si je puis dire, enseigné par lui et retrouve, de ce fait, quelque chose qui ressemble à la paix de l'âme. L'histoire, ainsi présentée, peut paraître banale ; racontée par Giraudoux, je vous assure qu'elle ne l'est pas.

C'est que, tout de suite, par une série de traits, il fait sortir de l'ombre Jérôme qu'on voit s'éveiller, se lever, aller et venir, et puis sa femme, et tout doucement alors ce sont leurs vies passées qui se précisent, et puis on en revient au problème qu'eux-mêmes ne posent pas, mais que Jean Giraudoux, cette Fatalité, amène Jérôme à poser. Si bien que la fuite finit par paraître une nécessité, et que, si nous ne savions pas nous contraindre, nous ouvririons nous-mêmes la porte à Jérôme Bardini. A ce degré, l'art devient suprême et l'on ne saurait plus même parler de réussite, mais, au sens étymologique du mot, d'enchantement.

Pour Jean Cocteau, on sait quelle est sa manière et d'abord qu'il illustre lui-même ses textes, ou mieux qu'il établit son livre de telle façon, texte et dessin mêlés, que si vous enlevez ces derniers, quelquefois le texte n'est plus intelligible, le plus souvent en tous cas il l'est moins. C'est une originalité. Ce curieux poète en a d'autres.

J'ai dit poète, et de fait, ce Jean Cocteau qui vient de nous donner *Opium*, est toujours et par dessus tout un poète. Et pas seulement par l'image, par le rythme, mais par la qualité suprême du poète qui est, comme chacun sait : la divination. Car Jean Cocteau est un devin. Je pourrais citer dans ses premiers livres, de curieux exemples de cette extraordinaire faculté : il est clair que par un jeu psychologique extrêmement complexe il prévoyait par exemple la grande guerre et l'annonçait fort clairement.

Opium, d'ailleurs, je suis au fond, effrayé de le recommander. Mettons que je recommande l'étude du cas Cocteau et n'en parlons plus. C'est que, vers 1910, Giraudoux pouvait être précieux et Cocteau grand chercheur d'attitudes neuves, ils étaient jeunes tous les deux, et Cocteau plus encore que Giraudoux. Mais, tandis que Giraudoux évoluait comme j'ai dit, Cocteau ne bougeait guère. On ne peut même pas dire qu'il systématisait sa manière, car son originalité n'est pas dans sa philosophie ou sa psychologie ou dans son style, elle est dans son attitude. Il est presque plus intéressant par ce qu'il est que par ce qu'il écrit, bien que ce qu'il écrit soit diablement intéressant. Depuis 1910, Jean Giraudoux a suivi une ligne droite, Cocteau a, je ne dis pas, fait l'école buissonnière, mais musardé pour son plaisir. Bien entendu, il a accumulé les découvertes et son plaisir est devenu le nôtre, mais ce que je veux dire est que nous pouvons déterminer le Giraudoux de l'avenir, point le Cocteau.

Tout cela pour conclure : voilà deux beaux livres et deux livres curieux. Et surtout voilà deux hommes qui honorent grandement les lettres contemporaines.



DISCOPHILIE

PAR EMILE VUILLERMOZ

Si vous êtes amateurs de disques — et vous l'êtes pardéfinition — vous devez connaître cette sensation d'embarras qui vous étreint lorsque vous avez réuni quelques amis autour de votre machine parlante et qu'il s'agit de composer à leur intention un programme intéressant. Comme tous les discophiles, vous voulez faire du prosélytisme. Et puis, vous avez votre fierté technique. Vous tenez à leur montrer ce que c'est qu'un bon disque. Évidemment, votre collection est riche et vous n'avez que l'embarras du choix, mais c'est précisément de cet embarras-là que je parle. La variété est trop grande. Tous vos auditeurs d'ailleurs n'ont pas les mêmes goûts. Vous prenez l'une après l'autre, dans vos mains, les belles plaques d'ébonite brillante, vous lisez les étiquettes, vous les replacez dans votre discothèque avec hésitation, vous les reprenez, vous les abandonnez, bref, vous êtes au supplice.

Eh bien, c'est exactement la situation dans laquelle se trouve, chaque mois, le collaborateur d'*Art et Médecine*, à qui l'on a confié la mission de composer un programme de disques sélectionnés. Il ne s'agit plus, en effet, de concilier les goûts de quatre ou cinq amis, mais ceux d'une très nombreuse famille. Les difficultés sont donc considérablement accrues. Et voilà pourquoi, en présence des deux ou trois cents disques nouveaux jetés chaque mois sur le marché, j'ai bien le droit d'éprouver d'assez sérieux scrupules de conscience.

Pour les apaiser, la meilleure méthode est, je crois, de ne pas recourir à des formules de statistique trop strictes, en essayant de rendre pleine justice aux différentes catégories d'artistes qui ont passé au studio. Il est préférable, à mon sens, de s'arrêter à chaque réalisation satisfaisante et de vous la présenter sans souci des transitions et des préparations. Un bon programme de concert exige d'ailleurs des contrastes heureux et des oppositions savantes.

Voici le cocktail sonore que l'on peut préparer avec les nouveautés de ce mois.

Tout d'abord, prenez un très bel enregistrement d'orchestre. Celui de la musique de scène que Richard Strauss a écrite pour notre *Bourgeois gentilhomme* (C) et que Walter Straram, à la tête de son admirable orchestre, vient de graver dans la cire avec une rare perfection. Cette œuvre est non seulement une réussite phonographique très heureuse, mais elle est aussi un document fort instructif pour beaucoup de nos compatriotes qui ne connaissent qu'un des côtés du talent de l'auteur de *Salomé*. Un grand nombre de musiciens ne soupçonnent pas, en effet, toute la légèreté, toute la finesse et toute la fantaisie que possède parfois, surtout dans l'écriture orchestrale, ce musicien que l'on a tendance à spécialiser dans la grandiloquence et la force brutale. Ces disques dissiperont bien des malentendus.

Détachez sournoisement de l'admirable phalange de Straram, son violon-solo, Marcel Darrieux, et demandez lui de se faire entendre, seul, dans votre salon. Il vous exécutera immédiatement, dans un style admirable, le *Chant du Soir*, de Schumann (O), et vous éblouira par la virtuosité aisée avec laquelle il enlèvera la *Danse frivole*, de Dalcroze (O) qui renferme des difficultés techniques redoutables.

Un peu de chant : invitez notre incomparable Ninon Vallin (P) et la noble cantatrice qu'est Alice Raveau (P) à passer devant vous un concours de chant sur le même thème : l'une et l'autre vous interpréteront le *Clair de Lune*, de Fauré, de la façon la plus intéressante, avec des moyens et des inflexions très dissemblables. L'épreuve est extrêmement démonstrative.

Intermède inattendu. Vous pourrez ensuite offrir à vos amis, une exécution pittoresque d'un *Prélude* et d'un *Madrigal* (Gr) détaillés sur son clavier de cloches par M. Jef Denyn, le célèbre carillonneur de la cathédrale de Malines. Lisez en même temps une page de Rodenbach et votre plaisir sera complet.

Si vous avez l'âme romantique et si les longueurs et les maladresses de la technique de Berlioz ne vous rebutent pas, vous pourrez ensuite vous plonger jusqu'au cou dans la *Symphonie fantastique* (Gr) dont l'Orchestre Symphonique de Paris, sous la direction de Pierre Monteux, vient de nous donner une exécution très colorée et pleine de relief.

Secouons-nous énergiquement et rentrons dans notre siècle, avec Joséphine Baker dont la voix est charmante, et qui possède, dans l'aigu, des notes d'une singulière luminosité. Écoutez son *Suppose* (C) et *Pretty Little Baby* (C) et vous vous apercevrez que le ramage de l'étoile du Casino de Paris est aussi intéressant que son célèbre plumage.

Si l'humour vous tente, vous pouvez prendre les savoureuses paysanneries lorraines de Georges Chepfer (O), les farces un peu grosses, mais remarquablement enregistrées de Bach et Laverne (O), les fantaisies de Mauricet (C), et les *Dialogues Conjugaux* de Koval et Gaby Benda (P). Ajoutez-y la révélation de la saison, les disques de Marie Dubas, la *Chanson du Roulier* (O), les *Houzards de la Garde* (O), *Quand je danse avec lui* (O), qui prolongent très loin de Montmartre le succès que cette artiste si personnelle et si bien douée obtient en ce moment au Moulin de la Chanson.

Mais, si vous préférez abandonner votre siècle pour vous replonger dans le passé, demandez aux chœurs de la Scala de Milan de vous exécuter deux *Madrigaux* de Monteverdi (O), qui ouvriront toutes grandes, en vous, les avenues du passé : « Mon âme, c'est du rêve ancien qui t'étreint... »

N. B. - (C) Columbia; (Gr) Gramophone; (O) Odéon; (P) Pathé.

LE THÉATRE A PARIS

PAR H. DELORIERE



En haut, Pierre Blanchar et, de gauche à droite, Mme Géniat, M. Constant Rémy, puis Mme Gaby Morlay. De face, Michel Simon.

Ci-dessous, Mlles Malber, Jane Marny et M. Claude Dauphin. En bas, M. Grétillat et Mlle Marny dans la scène du déjeuner.

M. Tristan Bernard, directeur, a fort bien fait dc recevoir la pièce de M. Tristan Bernard, auteur. *Que le Monde est petit* a remporté un gros succès.

M. Martelet veut marier sa fille Bérengère à M. Stufel. Mais Bérengère a décidé d'épouser son cousin Johanys. Celui-ci, fait à noter, n'est pas du tout de la famille de Triplepatte. Il est moderne, il a de l'ambition, sans trop de scrupules, et tant de décision qu'il enlève Bérengère. Ils iront à Monte-Carlo gagner les quarante millions nécessaires à une entrée en ménage. Bien entendu, il a inventé un système sûr, péremptoire, increvable, pour gagner à la roulette.

Au second acte, le rideau se lève sur trois personnages lamentables, qui, le dos tourné à la salle, chantent *O Sole mio* dans la cour d'un palace de Cannes. C'est clair : la roulette s'est jouée du fameux système. Et c'est irrésistible : le fou-rire s'empare de tout le public. Or, un M. Badoureau, riche client du palace, fort intéressé par Bérengère, l'invite à déjeuner. Mais c'est un galant homme qui, discernant d'excellentes façons chez la jeune fille, la traite avec courtoisie. Finalement, au troisième acte, il découvre qu'elle est la fille de Martelet et elle-même apprend qu'il ne s'appelle pas Badoureau, pseudonyme pour ses fredaines, mais Stufel. Ils s'épouseront.

Que le monde est petit ! Comme on se rencontre ! Mais M. Tristan Bernard sait demander à la seule vérité le comique des caractères et user d'un dialogue merveilleusement naturel. Puis, il ne confia ses rôles qu'à d'excellents artistes : Mlle Marny, très jeune fille; Mlle Nita Malber, impayable en chaperon; M. Claude Dauphin qui ira loin; M. Grétillat dont l'éloge n'est plus à faire, et tous leurs camarades d'une troupe très homogène.

Un autre auteur-directeur donne, au Gymnase, *le Jour*, sa nouvelle œuvre. Elle est musclée, mâle, puissante ; bref, signée Bernstein. Le père de Jean Berjancé a été assassiné. Jean croit que Joustot, second mari de sa mère, est l'assassin. Il veut, nouvel Hamlet, venger le mort. Mais il est peu à peu subjugué par l'intelligence et le caractère supérieurs, l'espèce de génie de Joustot. En outre, il découvre que son père n'était qu'un médiocre. Bref, il renonce au rôle de justicier, non seulement par pitié pour sa mère, mais plus encore, voilà la pire tragédie, parce qu'il ne parvient pas à haïr vraiment l'assassin. Il fuit l'affreuse nuit de son âme, il va vers le jour — et l'amour passionné de son amie d'enfance, Pierrette, qu'il épouse. Et il est assez effrayant que, bon gré mal gré, nous prenions parti pour Joustot, l'homme fort, l'homme utile qui, d'ailleurs, expie par la maladie et une terrible agonie : scène magnifique au cours de laquelle *nous comprenons que Jean ne puisse s'empêcher de relever Joustot* à demi-tombé de son lit, Joustot qui pourtant vient de lui avouer son crime.

Le Jour est admirablement joué, notamment par Mmes Gaby Morlay et Géniat, MM. Pierre Blanchar et Constant Rémy. Mais il faut mettre hors de pair Mme Morlay et rappeler, à propos d'un rôle épisodique, que M. Michel Simon est un artiste absolument de premier ordre.

A L'OPÉRA

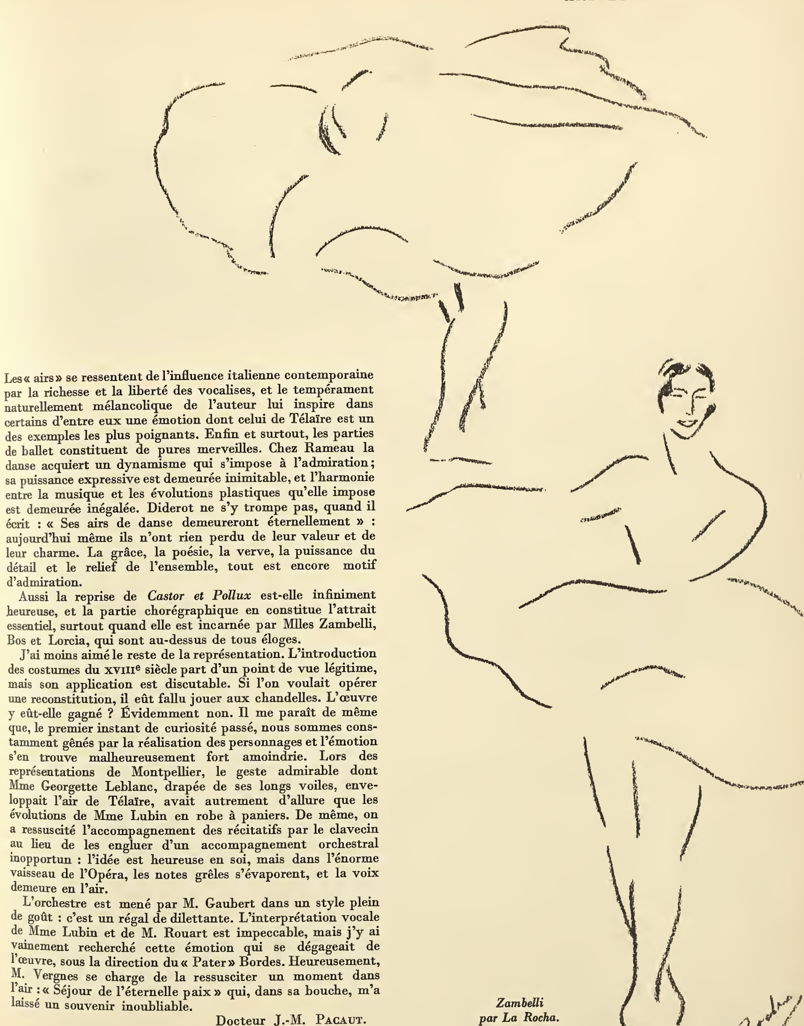
CASTOR ET POLLUX

L'Opéra vient de reprendre *Castor et Pollux*, de Rameau, ce à quoi tous les amateurs de musique ne peuvent qu'applaudir : Rameau est, sans contredit, un des plus grands musiciens qu'ait produits notre patrie, et sans doute l'un des moins connus, une bonne partie de son œuvre restant encore enclose dans les partitions originales où elles ne sont accessibles qu'aux érudits.

Après plus d'un siècle de silence, *Castor et Pollux* était sorti de l'oubli en 1903, par les soins de M. Vincent d'Indy, qui en donna à la Schola une représentation partielle à l'italienne ; il fallut attendre 1908 pour que Ch. Bordes, avec son splendide enthousiasme, en réalisât enfin une représentation théâtrale intégrale au Théâtre Municipal de Montpellier, et ce fut une révélation, en dépit de l'exiguïté des moyens dont il disposait.

Pour comprendre la place qu'occupe Rameau dans l'histoire de la musique, il faut évoquer ses prédécesseurs immédiats : Lulli, Charpentier, Collasse, Campra, Destouches, pour lesquels, avec des différences de détail, l'opéra n'est toujours qu'une « tragédie en musique », une suite d'interminables récitatifs où chaque syllabe est portée par une note, et qui conserve religieusement dans la musique la cadence du poème. Tout au plus quelques rares esquisses de vocalises sur les mots à effets. Au milieu de cette monotonie apparaissent comme des oasis des « airs » un peu plus libres, ou des danses généralement lentes et solennelles chez Lulli et ses continuateurs immédiats. L'ensemble est pauvre d'invention et ne constitue qu'un revêtement sonore aussi artificiel que les palais de toile peinte du décor matériel. Enfin l'orchestration en est elle-même singulièrement monotone en raison de l'emploi perpétuel de la basse continue et de l'accompagnement ininterrompu du quatuor que les instruments à vent se bornent ordinairement à doubler en le renforçant.

La venue de Rameau marque un tournant brusque. Il s'évade de la basse continue et de son ronflement endormant. Son orchestre est encore restreint : *Castor et Pollux* ignore les cors et les clarinettes. et la trompette n'y joue qu'un rôle épisodique. Mais la recherche dc l'emploi des timbres et de leur magie évocatrice apparaît manifeste pour la première fois. Le quatuor sait se taire ou se morceler à l'occasion. D'un autre côté, le récitatif s'est assoupli, et sans atteindre au degré d'émotion où saura le porter Gluck, sa puissance expressive revêt un éclat jusqu'alors inédit. D'autre part Rameau emploie sciemment les harmonies dissonantes dont il a surpris les rapports avec les accords consonants, ce qui enrichit singulièrement sa palette sonore.



Les « airs » se ressentent de l'influence italienne contemporaine par la richesse et la liberté des vocalises, et le tempérament naturellement mélancolique de l'auteur lui inspire dans certains d'entre eux une émotion dont celui de Télaïre est un des exemples les plus poignants. Enfin et surtout, les parties de ballet constituent de pures merveilles. Chez Rameau la danse acquiert un dynamisme qui s'impose à l'admiration; sa puissance expressive est demeurée inimitable, et l'harmonie entre la musique et les évolutions plastiques qu'elle impose est demeurée inégalée. Diderot ne s'y trompe pas, quand il écrit : « Ses airs de danse demeureront éternellement » : aujourd'hui même ils n'ont rien perdu de leur valeur et de leur charme. La grâce, la poésie, la verve, la puissance du détail et le relief de l'ensemble, tout est encore motif d'admiration.

Aussi la reprise de *Castor et Pollux* est-elle infiniment heureuse, et la partie chorégraphique en constitue l'attrait essentiel, surtout quand elle est incarnée par Mlles Zambelli, Bos et Lorcia, qui sont au-dessus de tous éloges.

J'ai moins aimé le reste de la représentation. L'introduction des costumes du XVIII[e] siècle part d'un point de vue légitime, mais son application est discutable. Si l'on voulait opérer une reconstitution, il eût fallu jouer aux chandelles. L'œuvre y eût-elle gagné ? Évidemment non. Il me paraît de même que, le premier instant de curiosité passé, nous sommes constamment gênés par la réalisation des personnages et l'émotion s'en trouve malheureusement fort amoindrie. Lors des représentations de Montpellier, le geste admirable dont Mme Georgette Leblanc, drapée de ses longs voiles, enveloppait l'air de Télaïre, avait autrement d'allure que les évolutions de Mme Lubin en robe à paniers. De même, on a ressuscité l'accompagnement des récitatifs par le clavecin au lieu de les engluer d'un accompagnement orchestral inopportun : l'idée est heureuse en soi, mais dans l'énorme vaisseau de l'Opéra, les notes grêles s'évaporent, et la voix demeure en l'air.

L'orchestre est mené par M. Gaubert dans un style plein de goût : c'est un régal de dilettante. L'interprétation vocale de Mme Lubin et de M. Rouart est impeccable, mais j'y ai vainement recherché cette émotion qui se dégageait de l'œuvre, sous la direction du « Pater » Bordes. Heureusement, M. Vergnes se charge de la ressusciter un moment dans l'air : « Séjour de l'éternelle paix » qui, dans sa bouche, m'a laissé un souvenir inoubliable.

Docteur J.-M. PACAUT.

Zambelli
par La Rocha.

FRANCE D'OUTRE-MER

L'AFRIQUE EQUATORIALE FRANÇAISE



QUATRE colonies, le Gabon, le Moyen-Congo, l'Oubangui-Chari et le Tchad, groupées sous un gouvernement général, forment l'immense colonie appelée administrativement l'Afrique Équatoriale Française. Elle a porté jusqu'à ces dernières annéesle surnom de « Cendrillon coloniale ». Il apparaît maintenant qu'elle est promise à un grand développement économique.

Dans la partie forestière, qui fournit la plus forte exportation de l'A. E. F., foisonnent les bois précieux ou communs : bois d'ébénisterie, de déroulage, de parquets, de charpente ou de pilotis. L'arbre à caoutchouc y est également abondant. En outre, le sous-sol du Gabon renferme du plomb, des minerais de fer et de manganèse, du lignite ; celui du Moyen-Congo, des gisements de cuivre d'une extraordinaire richesse. Et l'on trouve, un peu partout dans la colonie, l'étain et le platine, le diamant, l'or et l'argent.

Le sol ne se prête pas en tous points à la culture, mais la surface est si grande, la fertilité si générale, que les bons terrains y offrent des possibilités d'exploitation pratiquement illimitées. Les produits

naturels, soit comestibles, soit destinés aux transformations industrielles, sont innombrables. Le coton fera sans doute la fortune de l'Oubangui-Chari et du Tchad. Cette dernière région, de plus, est particulièrement favorable à l'élevage.

En 1925, le trafic total de la colonie est de 155 millions de francs ; en 1928, le progrès de l'outillage commençant à peine à faire sentir ses effets, ce trafic atteint 380 millions !

Prodigieux réservoir de matières premières, qui va largement s'ouvrir lorsque sera terminée la voie ferrée du Congo-Océan, ce territoire, au demeurant pourvu d'un magnifique réseau fluvial, est vaste cinq fois comme la France.

R. L.

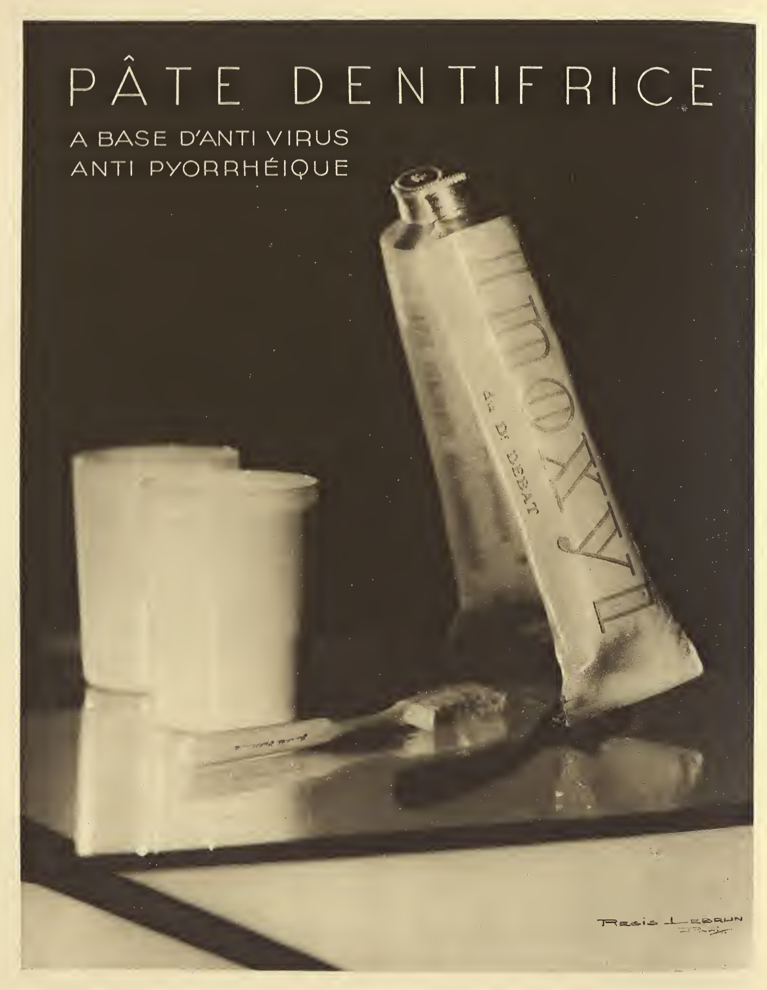


Photos Agence de l'A. E. F.

Au-dessus de la carte : des indigènes pêchent à la senne dans le Logane, affluent du Chari;

Lever de saleil sur le Stanley Pool, lac farmé par le fleuve Congo et qui baigne Brazzaville.

Des nairs manœuvrent à la perche une baleinière sur le Chari aù abondent les hâtes dangereux.



ÉCHANTILLON SUR DEMANDE AUX LABORATOIRES DU Dr DEBAT
60, Rue de Prony, Paris.



LA CUISINE ÉLECTRIQUE

L'électricité, aujourd'hui asservie aux usages domestiques, dispense ses bons offices à qui sait l'accueillir.

Dans la cuisine moderne, riante, propre, aux peintures claires, les appareils électriques, de conduite aisée, permettent la préparation des mets les plus savoureux comme aussi les plus difficiles.

L'encombrante cuisinière à charbon et la réserve de combustibles sont maintenant périmées. A leur place, dans les petits ménages, le réchaud et le four électrique s'alignent le long du mur sur une simple étagère. Dans les ménages plus importants, la cuisinière électrique, aux teintes claires et aux lignes sobres, réunit les deux appareils précités en un ensemble élégant et pratique.

Le réchaud. — Le réchaud se compose d'une à trois plaques en fonte à l'intérieur desquelles sont logées les résistances chauffantes. Les constructeurs ont prévu toute une gamme de dimensions dont les plus courantes sont comprises entre 11 centimètres et 22 centimètres (diamètre). Les puissances de chaque plaque peuvent varier de 250 à 3.600 watts.

Cette grande variété permet d'utiliser des récipients de toutes dimensions et de cuire les plus petites quantités d'aliments aussi bien que les plus grandes. Enfin, un commutateur à plusieurs directions permet différentes allures de chauffe donnant la possibilité d'effectuer toutes les préparations sans aucune exception.

Le four. — Le four est équipé de deux résistances chauffantes situées, l'une à la partie supérieure ou voûte, l'autre à la partie inférieure ou sole d'une enceinte calorifugée. Le calorifuge évite toute déperdition intempestive de chaleur et fait du four électrique l'appareil de cuisine le plus économique.

Les résistances peuvent fonctionner, soit simultanément, soit séparément et les différentes allures de chauffe permettent d'obtenir à l'intérieur du four les températures convenant exactement à la préparation des différents mets ou de différentes pâtisseries. L'atmosphère de l'enceinte se sature rapidement d'humidité, ce qui empêche les aliments de se dessécher et leur conserve toute leur saveur.

A Paris, les prix réduits consentis par le secteur à ses abonnés pendant les heures correspondant à la préparation des repas (11 heures à 13 h. 30 et 18 heures à 7 heures du matin), ajoutent encore aux qualités d'économie de ces appareils. C'est ainsi que la dépense correspondant au fonctionnement d'un four de taille moyenne (1.000 watts) pendant une heure, est de 30 centimes au tarif de nuit.

Les lecteurs de cette revue qui envisageraient (pour Paris seulement) l'utilisation de la cuisine électrique, trouveront au Service de Propagande de la C. P. D. E., 45, rue de Rome, tous les renseignements qu'ils pourraient désirer. Ils pourront, en outre, obtenir toutes facilités d'essais gratuits et de location.

FERNAND VALLON

AU LOUVRE AVEC DELACROIX

PRÉFACE D'ÉLIE FAURE

UN VOLUME 19 × 24 DE 236 PAGES, ORNÉ DE 24 REPRODUCTIONS HORS-TEXTE EN HÉLIOTYPIE EXÉCUTÉES PAR LÉON MAROTTE ET, DANS LE TEXTE, DE REPRODUCTIONS RÉDUITES DE 28 DESSINS D'EUG. DELACROIX, OUVRAGE DÉSIGNÉ PAR LE COMITÉ FRANCE-AMÉRIQUE JUILLET 1930. CATÉGORIE : POÉSIE ET BEAUX-ARTS.



Archives Photographiques d'Art et d'Histoire.

IL A ÉTÉ TIRÉ : CENT VINGT EXEMPLAIRES SUR VÉLIN A LA FORME DES PAPETERIES D'ARCHES, RÉSERVÉS AUX MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ DES MÉDECINS BIBLIOPHILES ET NUMÉROTÉS DE I A CXX (PRIX 100 FR.) ; DEUX CENTS EXEMPLAIRES SUR VÉLIN A LA FORME DES PAPETERIES D'ARCHES, NUMÉROTÉS DE 1 A 200 (PRIX : 125 FR.) ; DEUX MILLE EXEMPLAIRES SUR VÉLIN A LA FORME DES PAPETERIES DU PONT-DE-CLAIX, NUMÉROTÉS DE 201 A 2.200 (PRIX : 70 FR.). EN VENTE A LA REVUE ART ET MÉDECINE, 60, RUE DE PRONY, PARIS. EXPÉDITION FRANCO DE PORT ET D'EMBALLAGE CONTRE RÉCEPTION DU PRIX DU LIVRE A LA COMMANDE.

Le Directeur-Gérant : Dr FRANÇOIS DEBAT. R. C. SEINE 2.514

Imprimerie Kapp, 130, rue de Paris, Vanves. Société de Gravure et d'impression d'Art, à Cachan (Seine)



Photo Régis Lebrun.

C'est le même outillage puissant et original qui sert à la préparation du PANCRINOL et de L'INORÉNOL



Photo Régis Lebrun.

Détail de l'une des centrifuges qui servent à la préparation du PANCRINOL et de L'INORÉNOL.



Photo Régis Lebrun.

Les organes

utilisés pour la fabrication du

PANCRINOL

ET DE

L'INORÉNOL

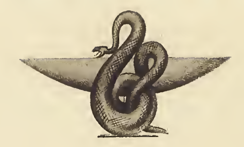
sont vérifiés
un à un, par

un vétérinaire spécialisé



Ce contrôle rigoureux et scientifique est une garantie de la pureté et de l'efficacité de nos spécialités opothérapiques.

SOMMAIRE



MARS 1931

N° 6

ART ET MÉDECINE

REVUE MENSUELLE
RÉSERVÉE AU CORPS MÉDICAL

DIRECTEUR : FRANÇOIS DEBAT

Rédaction - Administration
60, Rue de Prony, 60

Prix : 8 francs

ABONNEMENT ANNUEL : FRANCE ET COLONIES, 80 FRANCS.
ÉTRANGER : 80 FRANCS, FRAIS DE PORT EN PLUS.

ART ET MÉDECINE



Cliché Vizzavona.

LE MARÉCHAL LYAUTEY PAR P. A. DE LASZLO

LE ROLE DU MÉDECIN AUX COLONIES

PAR LE MARÉCHAL LYAUTEY
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE



Les puissances européennes ont eu partout, au cours de lcur expansion coloniale, la préoccupation de développer, avec leurs conquêtes, l'assistance médicale indigène. La France s'est, sans conteste, toujours attachée, dans tous lcs territoires d'outre-mer qu'elle protège de son drapeau, à apportcr aux indigènes, avec les bienfaits de la civilisation et de la paix, ceux, plus immédiatement appréciables peut-ctre, de ses Services de santé et d'hygiène publique.

Dans les différcnts commandements coloniaux qu'il m'a été donné d'exercer, je puis dire que l'organisation de ces Services m'a toujours paru constituer, avec la politique indigène, les sources premières de l'influence française : comme l'argument suprême de la conquête.

En cette matière, je ne suis d'ailleurs qu'un élèvc, le disciple de mon premier chef colonial : le général Galliéni qui, au Tonkin, puis au gouvernement général de Madagascar, où je passai huit ans sous ses ordres, avait, avec ses larges vues, libérées de toute routine et de tout formalisme, si hautement compris, non seulement le rôle militaire du médecin, mais encore son rôle politique, social, et j'ajouterai même : économique.

C'est auprès de lui, puis dans le commandement personnel du Sud-Oranais et dans le gouvernement du Maroc, que j'ai pu dégager certaines idées dont je m'inspirai toujours et dont je puis dire qu'elles constituent, à mes yeux, les principes généraux suivant lesquels doit s'engager aux colonies l'action médicale indigène.

■

Et tout d'abord celle-ci se présente dans des conditions différentes, suivant les populations auxquelles on s'adresse. Les unes sont de longue date préparées à la venue des médecins européens, soit parce qu'elles sont accoutumées à notre contact ou amenées déjà, par exemple, par nos admirables missions chrétiennes, à qui je me plais ici à rendre hommage, à des conceptions modernes de soins et de traitement, au sens de l'hygiène et de la prophylaxie. D'autres, au contraire, encore sous l'influence de leurs sorciers, hostiles à nos soins comme à nos idées sociales et administratives, témoignent, dès l'abord, d'une véritable méfiance. Il suffira, dans la généralité des cas, de cures heureuses, de guérisons d'apparence miraculeuse pour établir le prestige du médecin et lui attirer de la clientèle.

Si, par ailleurs, l'on veut agir chez des peuplades réfractaires à notre occupation, mais ravagées d'épidémies, son rôle sera primordial et l'on devra agir avec le maximum de moyens, avant même parfois l'action des troupes, sûrs que le médecin constituera l'agent le plus utile et le plus efficace de l'influence européenne. De ces différents points de vue découlent immédiatement deux premiers principes.

Comme, au début, l'on ne dispose surtout que de médecins militaires affectés aux unités du corps d'occupation, il faudra disposer de ce personnel médical de la façon la plus souple, l'accroître en raison des besoins, avec le souci constant de maintenir en place et pour longtemps « the right man », allant même jusqu'à attribuer certaines responsabilités administratives et politiques aux médecins, plutôt que de les faire « valser » d'un point à un autre sans discernement, en vertu du règlement ou de règles bureaucratiques par trop strictes. Car il saute aux yeux qu'auprès de peu-

ples primitifs, ce sont avant tout les questions de personnes qui prévalent. Il me souvient qu'opérant en pays Sakalave, chez des populations rebelles que décimait la variole, j'avais acquis la conviction que l'action militaire serait extrêmement facilitée si je pouvais disposer d'un nombre plus important de médecins pourvus de bons vaccins, et j'écrivais à Galliéni : « Si vous pouvez m'envoyer quatre médecins de plus, je vous renvoie quatre compagnies ».

Il me revient également à l'esprit maints exemples de l'action politique acquise au Maroc par les médecins de nos postes de renseignements avancés, admirables d'abnégation et de dévouement, soignant et traitant les « dissidents » qui jusqu'alors refusaient d'entrer en pourparlers avec nous, malgré toutes nos plus diplomatiques avances.

Au fur et à mesure que la conquête d'une colonie se fait, à l'action médicale, militaire et indigène, vient s'ajouter, avec l'augmentation de la population européenne, l'action civile.

Car il n'y a pas *une hygiène et une santé militaires*, *une hygiène et une santé indigènes ou civiles*, il y a des malades à soigner, des malheureux à secourir, des épidémies, menaçant l'ensemble de la population, à enrayer ; les mêmes règles générales sont les mêmes pour les cas généraux. Il ne faut surtout pas qu'il y ait de cloison étanche entre le personnel militaire déjà expérimenté et le personnel civil naissant, renfermant d'ailleurs, dès l'origine, des techniciens de valeur, chacun bénéficiant du contact et de l'expérience réciproques. Et puisqu'ils ont fait les mêmes études, possèdent les mêmes diplômes, qu'ils doivent être animés du même idéal, lequel est de faire le plus largement du bien, qu'importe qu'ils soient revêtus de tel ou tel habit, ou qu'ils relèvent de tel ou tel ministère métropolitain !

■

Ce qui me paraît donc primordial au début, c'est l'unité de direction, et qu'avant tout un *directeur général*, vrai ministre de la Santé publique, ait la responsabilité unique de tout ce qui touche à l'hygiène civile, militaire, indigène, ayant la direction unique de l'ensemble du personnel médical, civil et militaire, en disposant à son gré, selon les convenances, les aptitudes et les spécialisations de chacun, dans le seul souci de réaliser vite et d'utiliser ce personnel au maximum, conservant du reste, eu égard au conformisme et pour une bonne administration intérieure, des sous-directions civile et militaire.

C'est ce qu'avaient si admirablement compris, au Maroc, mes chers collaborateurs et amis : le médecin-général Oberlé et le Docteur Colombani qui m'ont toujours apporté, à la tête d'un magnifique corps médical, une si précieuse et intelligente collaboration.

L'administrateur colonial doit ensuite veiller

Hôpital indigène (à Fès). La plus haute justification de la colonisation, selon la grande pensée réalisée d'un même cœur par le Maréchal Lyautey et Mme Lyautey.

Photos Résidence Générale du Maroc.



avec un soin assidu à ce que nulle parcelle de son territoire ne soit, au point de vue médical, laissée à l'abandon, et qu'au même titre que chaque région ou province est administrée, équipée, surveillée et défendue, elle soit *organisée* médicalement.

D'où : la constitution de véritables *secteurs médicaux*, sous l'autorité d'un médecin-chef de région, ayant son siège à côté du commandant ou de l'administrateur. Ce médecin-chef est responsable, vis-à-vis de son directeur général, de tout ce qui concerne l'hygiène et la santé publiques, « civiles, militaires, » indigènes, ayant la plus large autonomie, prenant toutes les initiatives, muni de toutes les délégations, dégagé au maximum des besognes administratives, perpétuellement en déplacement afin qu'aucun « angle mort » n'échappe à son attentive surveillance.

L'Assistance médicale prend ainsi deux formes : l'Assistance fixe qui attend le malade, l'Assistance mobile qui va au-devant de lui.

L'*Assistance fixe :* ce sont les hôpitaux, les dispensaires de consultation générale ou spéciale, les œuvres de protection de l'enfance, les maternités, les asiles de nuit, les agences sanitaires urbaines et maritimes, etc...

L'*Assistance mobile* s'opère par les groupes sanitaires mobiles et les tournées des médecins sur toute l'étendue du territoire. Véritables petites infirmeries ambulantes, nos groupes sanitaires mobiles parcourent le bled ou la brousse, composés de quelques mulets ou voitures automobiles, de paniers de médicaments et de pansements ; animés par quelques médecins et infirmiers pleins d'initiative et d'allant, ils dressent leur fanion humanitaire au cœur de la tribu contaminée, du village suspect près des centres paludéens, du marais à assainir, du marché à surveiller, toujours prêts à voir le plus de malades possible, à distribuer remèdes, vaccins et pansements, à faire connaître à tous leur action bienfaisante et civilisatrice.

Ah ! quels services nous ont rendus au Maroc nos admirables « toubibs » des groupes sanitaires mobiles ! Et dans nos autres possessions africaines, à Madagascar, en A. O. F., en A. E. F., les mêmes n'ont-ils pas rendu à la vie des contrées immenses irrémédiablement vouées à la disparition !

■

L'établissement d'hôpitaux définitifs aux colonies est toujours une chose coûteuse, lourde au budget, devant faire face pendant les premières années d'une occupation à mille obligations diverses. Il faut, avant toute chose, avoir un plan d'ensemble afin d'éviter tout gaspillage et toute perte de temps. Il convient donc d'établir des constructions, d'organiser un matériel susceptible de répondre aux besoins changeants de l'assistance médicale suivant d'aussi près que possible les nécessités nouvelles, inhérentes au développement de la colonie.

D'abord, pour éviter tout déplacement futur, l'hôpital doit être bien placé : il faut déterminer l'emplacement d'un véritable *quartier sanitaire*, bien situé, au delà de la limite probable du développement de la ville future. L'hôpital militaire, prépondérant au début, correspondant à une occupation militaire importante, cédant bientôt le pas à une colonisation européenne de plus en plus dense, devra plus tard céder ses bâtiments à l'hôpital civil, dont les premiers locaux s'élèveront à proximité immédiate, afin de pouvoir employer, dès le début, les mêmes spécialistes, opérant et traitant dans l'un et l'autre, utiliser les mêmes installations techniques, les mêmes dispendieux appareils.

Enfin, l'hôpital indigène sera créé, autant que possible, et pour les mêmes raisons, sur un terrain contigu, sans toutefois perdre de vue qu'il doit être facilement accessible à la population locale.

■

Il me paraît que ces différents principes, succinctement exposés, peuvent se résumer ainsi :

Unité d'action et de direction ;

Surveillance médicale intégrale du pays ;

Concentration des efforts ;

Économie des frais généraux.

Mais, comme pour toute œuvre humaine, toute théorie, toute doctrine, l'Assistance médicale indigène ne vaut que par ceux qui la mettent ardemment en pratique. Les grandes entreprises, si elles nécessitent parfois de grands moyens, exigent surtout une opiniâtre volonté, d'immenses dévouements, dont seules sont capables des âmes généreuses, aimantes, convaincues : après plus de trente ans de vie coloniale, je puis affirmer que dans aucune autre profession je n'en ai trouvé plus que chez les médecins. Si l'expansion coloniale n'est ni sans reproche, ni sans tares, mais si quelque chose l'ennoblit et la justifie, c'est l'action des médecins comprise comme une *mission.*

Et qu'il me soit permis d'évoquer ici l'admirable figure du docteur Christiani dont Fès à jamais gardera la mémoire : de celui dont le nom vient immédiatement à l'esprit comme le plus bel exemple de compréhension, de charité, de dévouement total.



Photo Société Voyages Nord Africains.

LYAUTEY

PAR ANDRÉ MAUROIS

Lorsque le général Lyautey, nouveau résident général, arriva au Maroc, en 1912, il trouva un pays anarchique, révolté, un sultan hostile, qu'il dut remplacer presque aussitôt par un souverain inconnu du peuple, et, dans le Sud, un prétendant fanatique qui soulevait contre nous des tribus puissantes. « Je suis, écrivit alors très justement Lyautey à un ami, dans la situation d'un officier de marine nommé au commandement d'un vaisseau en perdition. »

On a l'impression non d'un miracle, mais, au contraire, d'une des aventures humaines les plus « voulues » et les plus réussies, lorsque l'on pense que, deux ans plus tard, de ce chaos millénaire, un grand pays moderne avait surgi, et



Une vue du Moyen-Atlas, l'un des massifs montagneux auxquels le Maroc doit son remarquable réseau hydrographique. Pont sur l'oued Sebou, important ouvrage d'art parmi ceux qui honorent l'effort français.

Photo Résidence Générale du Maroc.



Photo Résidence Générale du Maroc.



Photo Flandrin.

Rabat : les Ouddaïas et la ville indigène. Le port de Casablanca, construit d'après le plan grandiose du Maréchal Lyautey et qu'admire si jalousement l'Étranger.

que la solidité de l'enracinement français y était telle en 1914, que le résident, au moment de la déclaration de guerre, put envoyer en France la plus grande partie de ses troupes, non seulement sans perdre le Maroc, mais sans cesser d'y pénétrer davantage.

Or, ce n'était pas la première fois que, lié par les hasards de la vie militaire ou par le choix d'hommes qui avaient compris sa valeur, à des entreprises en apparence désespérées, Lyautey avait transformé en quelques mois le désordre en prospérité. Formé au Tonkin par Galliéni, il avait une première fois appliqué la méthode à Madagascar. Là, il avait fait sortir de terre ses premières villes. Plus tard, à la frontière de l'Algérie et du Maroc, dans une région dangereuse et infestée de nomades pillards, Lyautey avait, en quelques années, ramené la paix et la confiance. Lorsque tant de fois, au cours d'une vie d'action, l'historien constate des réussites si surprenantes, il ne doit plus parler de chance, ni de bonheur, mais se demander quelles étaient les

qualités de caractère qui ont rendu ces succès possibles.

Résumons donc ici les traits qui, réunis, ont fait de Lyautey un tel foyer d'énergie. Le premier, c'est un besoin d'action incessant, tyrannique, tuant même le sommeil. Sa puissance de travail est effrayante. Romantique de l'action, comme d'autres furent des romantiques du sentiment, il se donne à cette besogne géante : faire un pays, avec la folle ardeur d'un poète.

« Mais quand vous parlez de moi, dit-il souvent lui-même, ne dites jamais *ou*, dites *et.* » Est-il donc ardent *ou* raisonnable? Il est ardent *et* raisonnable. De trois générations de Lyautey, il a hérité une exigeante rigidité de grand administrateur. De son adolescence religieuse, il a conservé l'idée belle et profonde que tout être humain est important, non seulement comme sujet, comme citoyen, mais comme individu fraternel. Tout de suite, dans les rues de Fez, de Rabat, on le verra, comme un sultan des *Mille et une Nuits*, sans autre escorte que son interprète, interroger les marchands et les passants. Jamais il ne leur donnera l'impression qu'il est en pays conquis. Il respecte leur religion, leurs coutumes. « C'est un homme qui nous aime », disent-ils. Il veut être, en France, le représentant du Maroc, autant qu'au Maroc, celui de la France. « Les deux institutions essentielles d'une colonie, écrit-il, sont le libre échange et pas de gendarmes. » — « Que pensez-

Photo Société Voyages Nord Africains.



Le pont portugais à Khenifra ; une rue dans la Casbah de Marrakech : deux de ces aspects du vieux Maroc qui contrastent avec ceux de la vie moderne.

Photo Flandrin.



vous de Lyautey ? demandait, en 1913, un voyageur à un bourgeois de Rabat. — Tu connais, répondit celui-ci, la parole du prophète : l'âme est attirée vers celui qui lui prodigue des bienfaits. »

Une autre de ses qualités originales est qu'il « n'a pas d'ordre de grandeur dans l'esprit ». Toujours tout entier dans le moment présent, il exige de ses collaborateurs ce même bondissement du faisceau de l'attention qui ne doit éclairer, dans le champ de l'esprit, qu'un seul objet à la fois, cette coïncidence avec l'instant qu'il appelle « l'immédiateté ». Autre trait encore : un « sens aigu des relativités ». Il n'a de doctrine absolue sur rien. Au Maroc il fit toujours fléchir, comme le souhaitait Galliéni, le règlement devant le bon sens. Pour choisir ses collaborateurs, il écarta tout préjugé de classe, de caste, de parti. Il lui faut pour constituer son équipe les hommes les plus aptes à le servir. Comme un grand artiste oublie tout s'il s'agit de réaliser le tableau, le roman qui lui est nécessaire pour supporter l'existence, Lyautey va chercher chez ses adver-

Photo Résidence Générale du Maroc.



Photo Régis Lebrun.



Deux beaux types de femmes berbères, race plus ou moins mélangée de sang arabe, selon les tribus, et restée en partie rurale et nomade, race qui conquit l'Andalousie. Puis, l'un des aspects du "bled" marocain.

Un marché en plein vent à Marrakech, capitale du Sud où aiment à se réunir les montagnards de la région. En bas, un coin des souks couverts de Fès, ville religieuse, universitaire, et à la fois commerçante.



Photo Société Voyages Nord Africains.



Photo Flandrin.

saires mêmes les éléments de sa réussite.

Quand il a donné sa confiance à un homme et lui a fait place dans l'équipe, il lâche les rênes. Il ne pense pas que le rôle d'un chef soit de remplacer chacun de ses subordonnés. « J'ai mes techniciens, dit-il, quand on l'interroge sur des sujets qu'il juge secondaires. — Et vous ? lui demande-t-on. — Moi, je suis le technicien des idées générales. » Résultats de cette méthode : il est servi avec passion, avec amour. Lorsque j'étais au Maroc, en 1925, j'ai trouvé dans les postes les plus lointains de jeunes Français qui travaillaient avec le seul espoir qu'un jour le «Patron» viendrait juger leur œuvre. Pour tous ceux qui l'ont connu, il fut et demeure le «Patron». A Casablanca, comme je traversais les travaux du port, un travailleur berbère, magnifique et basané, me montra Lyautey qui marchait à grande allure, sourit et dit : « Le Maréchal, lui, grand maître ».

Grand maître et grand homme.

André Maurois.

LA LÉGION
AU MAROC

PAR ANDRÉ THERIVE



J'AI rencontré enfin un homme heureux et qui avait une chemise, car il était Français... C'était même un capitaine de la Légion, exilé dans ce poste de Kh.... où les camions n'arrivent pas en hiver et que l'on ravitaille huit mois de l'année par des convois d'arabas. Il vit là avec trois officiers de renseignements, au bord d'une rivière originale, car elle a de l'eau en tout temps et, de plus, elle coule dans un lit de lave refroidie, qu'on dirait moulé sur mesure pour cette nymphe.

Les indigènes s'y baignent, y puisent leur boisson, y jettent leurs ordures et leurs charognes. La dysenterie amibienne et la typhoïde ont fini par se lasser de tant de défis. Le soleil répand du plomb fondu sur ce plateau où l'on gèle à moins que l'on ne cuise. Il y a quelque part de l'ombre : derrière les maisons de Messieurs les Officiers. Ce sont de petites baraques en tôle, construites par Dieu sait quels adjudicataires (trente-quatre mille francs l'une, dit-on !) et où, pour l'instant, il fait une chaleur d'autoclave. On a planté quelques palmiers et eucalyptus qui seront beaux dans quinze ans, mais qui ont encore la taille des arbres en pot. Les journaux arrivent assez régulièrement, deux fois par semaine. La T. S. F. ne marche pas, sous prétexte que les montagnes exercent des influences magnétiques sur les ondes venues de France. Mais le soukier grec, qui déjà songe à accroître son commerce et à tenir un rayon de courtisanes à côté de celui des conserves, se mettra tôt ou tard à vendre des livres. Il y a d'ailleurs trop à faire pour qu'on s'ennuie une minute. Le moral est bon.

Mais pourquoi le capitaine D... est-il si heureux? Comme tous les hommes, parce que sa fierté est satisfaite. Il a cinquante annuités, à quarante-deux ans d'âge, la rosette rouge, la promesse du quatrième galon. Il a mieux encore, et s'en explique aux visiteurs : sa compagnie compte un oiseau encore plus rare que tout ce qu'on a vu jusqu'ici : un citoyen de la République d'Andorre.

Ce soldat, né à quinze cents mètres d'altitude, est d'ailleurs le mieux acclimaté dans le Moyen-Atlas. Il est fils d'un notable de sa patrie, qui est en même temps tueur de moutons. Il ne devait à Mgr l'évêque d'Urgel, ni à aucune puissance temporelle, une goutte de son sang ; mais il est venu l'offrir à la France. Et loin de cacher son identité, il s'en vante. C'est le phénomène de ce jardin zoologique, où il y a cependant des numéros curieux, un évêque défroqué, un ancien attaché d'ambassade italien qui, un jour, a perdu ou vendu la Valise, et un pianiste d'origine inconnue qui prétend avoir gagné, à New-York, mille dollars par soirée.....

Il y a dans cette compagnie un Suisse d'une taille à s'exhiber chez Barnum, et qui, puni de prison, rêvasse au clair de lune dans un petit enclos de fil de fer, dont il pourrait déraciner tous les piquets d'un revers de main. Un Tchèque presque nain le garde et lui passe des cigarettes piquées dans le quillon de son fusil. Arrive un Polonais, de Sosnowice, qui a appris, en bourlinguant, toutes les langues, depuis l'espagnol jusqu'au hollandais, depuis l'anglais jusqu'au berbère. Il me dit : « Je ne sais pas pourquoi ! Est-ce que c'est vrai, Monsieur, que nous avons tous ce don dans mon pays ? » Il pourrait servir dans un palace et gagner de l'or. Il touche la haute paie de soldat de première classe. Il est heureux.

C'est l'heure de l'appel. Monologues d'ivrognes. Grincements de guitares. Gémissements d'accordéons. Comme on a le sens de l'honneur, deux légionnaires en ramènent un autre sur leur dos, trop malade pour se traîner tout seul : c'est une espèce de Bacchus allemand à barbe rousse, qu'ils injurient et gourmandent à voix basse. Dans un coin un caporal vitupère un de ses hommes au garde à vous, dans la langue de Gœthe. Il y ajoute les mots *bandit, sauvage!* et le gifle à la volée. L'autre ne bronche pas.

Déjà dans la cantine fermée, éclairée crûment par des lampes à carbure, un jeune Danois qui ressemble à feu Jean Borlin fait la caisse et surveille deux bicots de corvée, qui balayent la salle. Déjà la nuit plus calme soudain et plus froide laisse entendre les chacals qui fouillent la terre au bas du poste. Demain matin sonnera une minute inoubliable : tous les légionnaires, fussent-ils en train de se débarbouiller ou d'avaler du café, ou de cirer leurs cuirs, habillés ou nus, sur la place du camp ou dans un endroit où seule peut les voir leur conscience, s'arrêteront soudain, se figeront au garde-à-vous, tournés vers le ciel rose : vous n'auriez pas tout seuls, civils de malheur, entendu coasser le clairon, vous n'auriez pas vu le long du mât, remonter le drapeau qui salue le soleil !

LE RYTHME NOIR

PAR ÉLIE FAURE

La morale est une notion aryenne, ou sémite, sans doute nécessaire aux Sémites comme aux Aryens. Mais rien n'indique qu'elle n'ait été insoupçonnée des Noirs dès l'origine, et pour leur bien. Tout, au contraire, porte à croire qu'une atmosphère mystique dont le rythme sensuel, par suite le rythme social, n'est que la stylisation, la supplée depuis toujours. L'obsession rythmique chez le Noir se retrouve aussi complètement dans tous les actes de sa vie privée et publique, dans tous les gestes du travail, de la religion, de la guerre, de la chasse et du jeu, que les traces de la contrainte morale plus ou moins machinale ou consciente, plus ou moins obéie ou combattue dans l'attitude sociale des peuples européens.

« Tout, chez les nègres, dit Lucie Cousturier, à propos de leurs danses, n'est qu'artifice et discipline... L'obscénité elle-même n'appartient pas aux individus. Elle devient un sacrement, une image de piété... » La danse est en honneur chez le vieillard même, l'amour des constructions sensuelles de la vie se maintient au seuil de la mort. Si c'est un instinct, il faut en admirer la survivance, et plus encore si c'est une affirmation de culture empirique et un acte de foi. La danse n'a rien à voir avec la gaîté, et il est même remarquable que la plupart des observateurs parlent de la tristesse des Noirs. La danse, cette architecture, cet équilibre mouvant de masses symétriques qui expriment avant tout une discipline rythmique comme la messe exprime ailleurs une discipline morale, la danse qui revient dans tous les actes de la vie publique comme un rappel divin à la solidarité nécessaire par quoi durent les sociétés, joue tour à tour ou simultanément chez eux le rôle de la musique, voire de la fanfare militaire, de la prière périodique, de la communion, des cérémonies processionnelles chez les peuples occidentaux. Elle éveille puissamment, par la répétition des mêmes pas, des mêmes phrases musicales, par l'ivresse du tournoiement, par la perte progressive de la sensibilité, par l'automatisme collectif qui stimule le subconscient, des réflexes communs à tous, qui nouent les énergies éparses en vue de la conquête du même objet. Elle tend, à la manière de la morale



Photo Miroir du Congo Belge

En lettrine, un noir athlétique en plein effort musculaire. Puis un danseur Batetela (Congo Belge) coiffé pour la fête.



Musiciens, danseuses et danseurs noirs, en proie au rythme (fête indigène à Niamey, Niger, A.O.F.).

répétant sans les discuter les lourds commandements qui tombent de trente siècles comme autant de marteaux sur l'obsession scrupuleuse, à substituer au débat intérieur un impératif catégorique qu'imposent peu à peu les cadences du pas, du battement des artères, des alternanccs régulières de l'aurore et du crépuscule, la périodicité des saisons, des migrations, du flux sanglant qui confère à la femme sa permanente dignité. Elle apparaît dans toutes les fêtes rituelles, circoncision, nubilité, mariage, mort, départ pour la chasse et la guerre. Elle pénètre comme une eau vive le territoire aride de tous les actes quotidiens. Le travail devient une danse. Les rameurs, les porteurs quand ils ne sont pas brisés par la cachexie et la fièvre, conservent encore de nos jours, dans l'exercice de leur métier, cette allure dansante qu'on remarque même chez les nègres habillés à l'européenne et vivant dans nos villes des métiers dont nous vivons.

L'habitude atavique du transport sur la tête a sans doute favorisé cette attitude, par l'immobilité majestueuse qu'elle a infligée au torse, cependant que, pour garder l'équilibre, les bras et les jambes se tendent, se détendent, cherchent comme des antennes, rampent comme des serpents. Et la musique, avec ses phrases monotones indéfiniment répétées mais si gonflées de nostalgie, de larmes, la musique qui a enfoncé l'âme noire dans l'art moderne même le plus raffiné, même le plus brutal, même le plus savant, même le plus éloigné de la répétition rythmique du tam-tam, s'associe si étroitement à la danse chez le Noir qu'on ne peut les concevoir l'une sans l'autre. Il suffit d'observer un orchestre nègre pour saisir sur le fait cette puissante cohésion. Tous dansent, même quand ils ne bougent pas. Il y a l'imperceptible dodelinement des têtes, le rictus à peine animé de secousses fibrillaires, le frémissement subtil de toute la masse des muscles, ce flot sensoriel qui frissonne de mouvements moléculaires invisibles tournant sans cesse sur eux-mêmes dans l'immobilité d'une extase dont la sécurité mystique habite les profondeurs. J'ai lu, je ne sais où, que quand cinq ouvriers noirs travaillent aux routes



Photos Croisière Noire.

Les visages de ces femmes annoncent l'ivresse due à la danse et que suivra tout à l'heure l'insensibilité.

américaines d'Haïti, trois musiciens les entraînent. Et, d'autre part, quelqu'un qui les a vus percer des routes en Afrique, me dit qu'ils le font sans cadence, avec des gestes désordonnés. Trois mauvais musiciens, la fatigue, la maladie, le désespoir, n'auraient-ils pas pris ici la place des autres ?

Cette cohésion rythmique unanime se retrouve dans la sculpture, la poterie, l'ornement de la case, de la natte, de l'arme où le décor géométrique domine et dont les formes symétriques, parfois grossières, mais marquant aussi fortement la mesure que les pieds heurtant le sol ou les mains frappant l'une sur l'autre, obéissent à des cadences intérieures qui viennent du plus loin et du plus profond de l'espèce et hantent les refuges les plus secrets du territoire subconscient. La répétition du motif par le bruit, le mouvement, la forme, joue constamment ici le rôle de la répétition rituelle des gestes où se reconnaissent les fidèles de tous les cultes éthiques. C'est une confession ingénue et générale à laquelle participent tous les membres de la tribu, même les enfants qui, tout jeunes, modèlent leurs poupées et tournent des pots. Elle s'étend souvent jusqu'à l'architecture, si l'on songe à la mosquée merveilleuse de Djenné ou à ces cases du pays des Massas qu'a révélées le film d'Allégret et qui atteignent à la dignité des objets modelés par leur fonction organique — un fruit, une matrice, je ne sais quel profond soupir exhalé par la terre ou par la chair même pour exprimer, dans son résumé ovoïde, la force qui inflige aux astres la continuité circulaire de leur forme et de leur orbite. N'est-ce point encore le cinéma qui nous a montré — quand je dis *nous*, je parle aussi des hommes les plus avertis qui ont parcouru l'Afrique, car le cinéma, par la puissance de ses éclairages et la progression ininterrompue de ses passages, nous apprend à regarder pour la première fois ce que nous voyions depuis toujours — n'est-ce point le cinéma qui nous a révélé la beauté plastique du Nègre, soulignée par les lueurs de bronze qui semblent émaner d'elle, glisser sur elle, et accroître cependant sa densité, la façonner avec l'insistance d'un moule, en faire un soleil noir éclairant les alentours. Seuls entre tous les hommes, parce qu'ils vivent à peu près ou tout à fait nus dans la lumière, ils ont conservé l'unité de la grâce et de la puissance formelles que la statuaire antique nous a enseignée. Par elle, nous sommes entrés dans un monde encore vivant, con-



Joueurs de tam-tam et danseur Kanembous. Les femmes rythment des mains sa danse acrobatique.



Type de femmes du Nord Cameroun, de celles qui ont gardé " l'habitude du transport sur la tête ". Race formée de peuplades très diverses par leurs origines (l'origine blanche, par exemple, des conquérants Foulbés venus d'Egypte vers le IVe siècle et qui envahirent de vastes étendues).

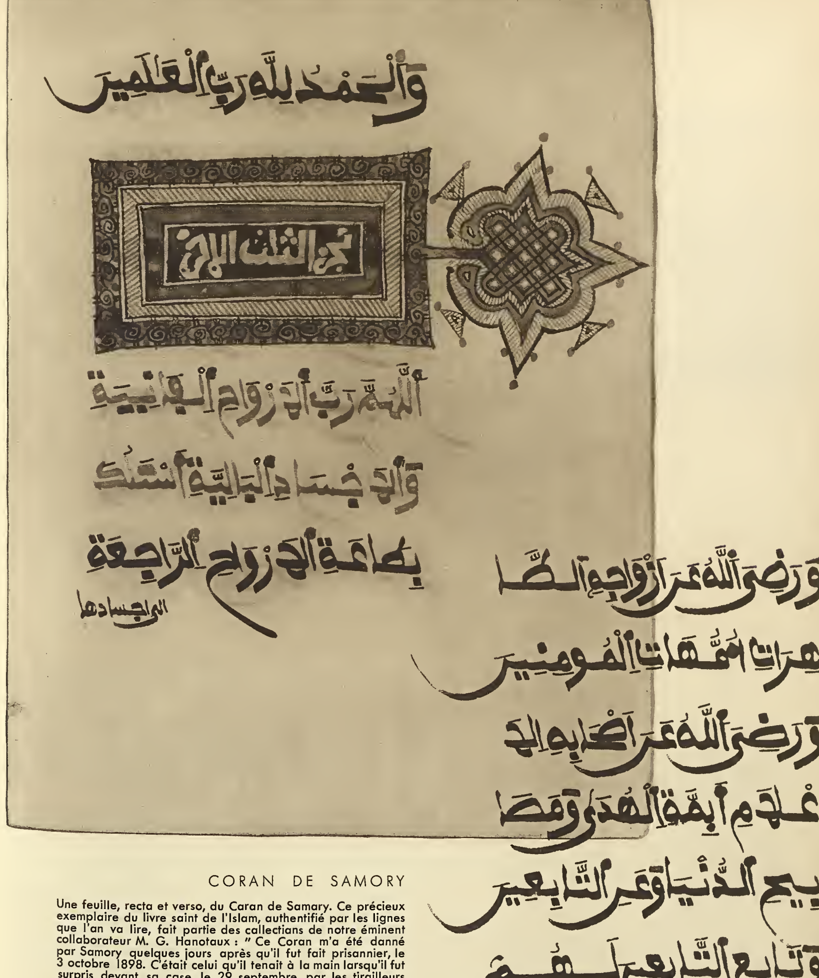


Photo Agence Togo Cameroun.

temporain de nos laideurs vestimentaires, où telle femme garde, de la coiffure aux orteils, l'ondulation précise des volumes qui gonfle les seins érigés, les hanches pures, les bras coulant d'un seul jet, la masse du crâne et le cylindre du cou pleins en toutes leurs dimensions, sculpture de muscles et d'os que les colliers et les chignons accusent — insaisissable et irrésistible splendeur.

On peut, il est vrai, constater, dans la beauté plastique des Noirs et l'art qui l'exprime chez eux, des différences capitales pour peu qu'on compare les nombreux foyers de la civilisation africaine, très disséminée, très inégale, très variée. Mais il en est ainsi de toute civilisation, qu'elle soit d'Europe ou d'Asie. Nous nous représentons assez volontiers aujourd'hui le Grec sous les traits de l'Athénien, mais le Spartiate et le Béotien étaient à sa porte, et cependant une solidarité mystérieuse établissait entre eux et lui une vie intérieure commune, dont les expressions nous touchent seuls aujourd'hui. Il nous suffit d'apercevoir des îlots sporadiques ainsi disséminés dans une race pour qu'ils deviennent à nos yeux le centre d'une unité vivante où nous avons le droit de découvrir le signe d'un ordre spirituel d'une cohérence extrême, mais à peu près impénétrable au nôtre parce qu'il est d'essence différente du nôtre, presque exclusivement mystique, par exemple, chez les populations d'Afrique, et qu'une seule pièce détachée en provoquerait l'effondrement. Ainsi pourrait s'évanouir la civilisation occidentale moderne si l'une des notions rationnelles d'étendue ou de pensée qui la charpentent était démontrée fausse un jour.

En effet, l'Europe et, tout au moins en partie, l'Asie, envisagent l'univers comme un complexe naturel de causes et d'effets dont la raison a le pouvoir de découvrir l'enchaînement, par conséquent de prévoir la succession des phénomènes et dans une certaine mesure de l'éviter, de la provoquer, de la développer au mieux de l'intérêt individuel ou collectif. Mais comme la raison ne peut saisir, dans ce réseau cependant très serré, que les faits d'ordre matériel, comme l'extrême fluidité de la vie affective passe à tout instant entre ses mailles, elle qualifie de hasard à peu près tout ce qui est de ce domaine-là. Tandis que le Noir, complètement dépourvu de l'instrument syllogistique, n'en soupçonnant pas même l'existence, envisage la multitude des objets comme un orchestre où tous les faits s'enchaînent par le moyen de



CORAN DE SAMORY

Une feuille, recta et verso, du Caran de Samary. Ce précieux exemplaire du livre saint de l'Islam, authentifié par les lignes que l'an va lire, fait partie des callectians de notre éminent collaborateur M. G. Hanotaux : " Ce Coran m'a été danné par Samory quelques jours après qu'il fut fait prisannier, le 3 octobre 1898. C'était celui qu'il tenait à la main larsqu'il fut surpris devant sa case, le 29 septembre, par les tirailleurs de l'avant-garde du Capitaine Gouraud. Samary me remit san livre de prière en me disant : " Dieu t'a fait le plus fart, il m'a abandanné, je n'ai plus besain de le prier. Ce livre est pour toi..." Signé : Le chef de bataillon, R. de Lartigue.



MADAGASCAR

HIER ET AUJOURD'HUI

PAR MARCEL OLIVIER

GOUVERNEUR GENERAL DES COLONIES



TROP de Français jugent les problèmes coloniaux, si complexes, si délicats, même pour ceux qui les ont étudiés longtemps et sur place, avec leur sensibilité et rien qu'avec leur sensibilité. Certes, cette sensibilité est conforme au génie de notre race. C'est à elle que notre système de civilisation doit son cachet particulier et même, jusqu'à un certain point, sa solidité. C'est grâce à nos traditions de justice et d'humanité que la France étend paisiblement son empire sur soixante millions d'êtres humains de toutes races.

Mais encore faut-il que le sentiment s'accorde avec la réalité. Encore faut-il que la passion de la justice ne nous rende pas injustes, que l'amour de l'humanité ne nous fasse pas inhumains.

Qu'un incident quelconque survienne en un point de notre empire colonial, et toute la France s'émeut. Des gens qui, en temps ordinaire, n'accordent aucune attention aux problèmes coloniaux, s'érigent en juges. Par contre, c'est dans l'indifférence générale que nos médecins, nos ingénieurs, nos colons, nos administrateurs accomplissent, au péril de leur vie parfois, au détriment de leur santé toujours, une admirable besogne.

Nos colonies ne sont pas des Edens, c'est un fait, mais existe-t-il sur la terre un pays qui soit un Eden ? Et peut-on raisonnablement

nous reprocher de n'avoir pas établi, dans des régions que nous occupons depuis cinquante ans et que nous avons trouvées en pleine barbarie, un état de choses qui n'existe pas encore chez nous, en dépit d'une civilisation millénaire ?

C'est, cependant, le grief qu'on nous fait. Bien mieux : cet Eden, que nous sommes inexcusables de n'avoir pas su créer, il existait, paraît-il, avant nous. Les plus passionnés des anti-coloniaux laissent volontiers entendre que l'ordre, la paix, la justice et la liberté réglaient harmonieusement l'existence des nègres du Centre-Africain avant que la colonisation n'y eût mis le holà.

Ils oublient Rabah, Samory, Behanzin, cent autres roitelets nègres, Attilas au petit pied que nous avons abattus et dont on a pu dire que chaque minute de leur existence était marquée par un cadavre. Mais ils ne trouvent pas de mots assez durs pour qualifier ceux des nôtres qui ont payé de leur sang le sang de ces monstres. Ils notent la moindre fissure dans l'édifice que nous avons bâti et dont ils nous ont marchandé les pierres. Ils oublient que nous avons délivré du cauchemar de l'esclavage et de la mort des millions d'hommes, de femmes et d'enfants. Ils oublient qu'avant nous, sur la moitié du continent africain, le plus fort dominait le plus faible, la femme n'était qu'un bétail, l'enfant n'était rien.

Là même où nous avons trouvé un embryon de civilisation, la différence est profonde entre le régime que subissaient les autochtones avant notre arrivée et celui dont ils bénéficient aujourd'hui.

L'exemple de Madagascar, que je connais assez bien, est là pour le prouver.

La terre malgache avait connu avant nous d'autres conquérants. Il y avait, avant notre occupation, un gouvernement malgache, un patriotisme malgache et même une civilisation malgache. La monarchie avait su créer, sous une forme rudimentaire, les rouages essentiels d'un État moderne : Justice, Armée, Agriculture, etc..

Mais nulle justice ne fut jamais plus vénale. Les juges ne recevant aucun traitement, on imagine sans peine de quelle façon ils pourvoyaient à la carence de l'Etat.

L'armée ne valait pas mieux. Un universitaire français, Copalle, qui vécut à Madagascar sous le

A gouche, une rizière irriguée. Ici, des rizières étogées, dans lo région du centre de lo Gronde Ile. La culture du riz, l'une des principoles de cette colonie essentiellement ogricole, s'améliore de jour en jour sous l'oction de nos méthodes. D'une part, les trovaux d'irrigation ont le plus heureux effet sur le rendement des terres. D'outre port, lo sélection des semences permet d'obtenir une qualité du produit qui l'égole aux plus belles voriétés.

Photos Agence Madagascar.



règne de Radama II, nous en a laissé un tableau suggestif :

« Les princes malgaches, écrit-il, n'habillent pas, ne paient pas, ne nourrissent pas leurs soldats. Ces malheureux, victimes de l'ambition de leurs princes, après avoir consommé leur modique fortune, sont obligés d'engager la liberté de leurs femmes, de leurs enfants, la leur même, et si le hasard de la guerre vient à les épargner, un sort plus affreux les attend. Le guerrier qui a exposé sa vie pour la défense de son roi, en rentrant dans son pays natal, est vendu comme une bête de somme par un créancier qui ne fait qu'exécuter les lois barbares de son pays. »

Enfin l'agriculture était le fait des esclaves. Le commerce se limitait à d'insignifiants échanges et la monarchie hova avait parfois de singulières façons de l'encourager. Tel cet avis donné par ordre de la reine Ranavalona I aux traitants européens de Tamatave :

« A partir de ce jour, tous les commerçants seront tenus de se soumettre à la loi malgache,



L'opération du repiquage dans une rizière irriguée. L'indigène de Madagascar, intelligent et d'un caractère généralement daux et gai, se rend compte peu à peu de ce qu'apparte natre expérience à sa vocatian agricale : en mains de vingt ans, d'immenses friches sont devenues cultures.



La route d'Ambatalampy à Faratsiha. La route ! Le réseau routier, pareil à un réseau sanguin, par son importance vitale ! Avant la canquête, l'Ile n'était sillonnée que de pistes. Elle a aujourd'hui 3.000 km. de bannes voies carrossables.



Photos Agence Madagascar.

Le canal des Pangalanes, chapelet de lagunes, le long de la côte Est, du nord de Tamatave à Fianarantsoa. Ces voies naturelles, améliorées par le dragage et réunies par le creusement des seuils rocheux, forment un canal de 670 km. de long. Ci-dessous, un type de femme Sakalave.

c'est-à-dire de faire toutes les corvées de la reine, d'être assujettis à tous les travaux possibles, même ceux que font les esclaves ; de prendre le poison d'épreuve lorsque la loi les y oblige, d'être vendus et faits esclaves s'ils ont des dettes. »

Cette Ranavalona n'était guère, du reste, plus tendre avec ses sujets. Dans son *Histoire du Royaume Hova*, le père Maizac évalue à plus de 200.000 le nombre de Malgaches qu'elle fit périr pendant son règne, de 1828 à 1861. La campagne de 1895, cependant si meurtrière, n'a pas coûté, de part et d'autre, la vingtième partie de ce funèbre bilan.

Xénophobe et routinière, la monarchie hova n'avait su ni tracer une route, ni bâtir un hôpital, ni édifier une usine. La caste noble exceptée, le sort du peuple était lamentable ; les épidémies, la famine, l'esclavage décimaient le pays.

Notre occupation remonte à peine à trente-cinq ans. Cependant, Madagascar possède aujourd'hui deux lignes de chemin de fer et une troisième en construction ; trois mille kilomètres de routes carrossables. Son réseau postal atteint quinze mille kilomètres, son réseau télégraphique douze mille. Cent soixante mille petits Malgaches fréquentent régulièrement nos écoles. Il n'est pas un centre de quelque importance qui ne soit pourvu d'un hôpital ou d'un dispensaire, parfois d'une maternité. Enfin, le commerce de la grande île oscille autour d'un milliard !

Il reste encore dans l'île beaucoup d'hommes qui ont connu l'ancien régime. Les détracteurs systématiques de notre action colonisatrice devraient bien aller se renseigner auprès d'eux...

Gouverneur Général

Marcel Olivier.



COMMENT NAQUIT BARNAVAUX

PAR PIERRE MILLE

DESSIN DE BERNARD NAUDIN

En 1917, à l'un des moments les plus angoissants de la guerre, je reçus, adressée par un régiment du 4e d'Infanterie coloniale, une carte postale illustrée qui représentait un avion. *Barnavaux XIV*, tel était le nom qu'il portait. Donc, il y avait, ou il y avait eu, un *Barnavaux I*, un *Barnavaux II* et ainsi de suite, jusqu'au *XIV*... L'esprit de corps de l'infanterie coloniale s'enorgueillissait de s'être retrouvé dans le personnage que ma pourtant bien modeste imagination littéraire avait créé dix ou douze ans auparavant : on me le faisait savoir. Il me faut l'avouer : je n'en fus pas médiocrement fier... Au cours de cette guerre l'infanterie coloniale, qui fut toujours au premier rang, a perdu quelque chose comme 300 0/0 de son effectif, trois fois renouvelé : c'est dire que presque aucun de ces soldats « coloniaux » n'avaient été aux colonies, n'avaient combattu aux colonies. Cependant ils tiraient toujours vanité d'être appelés par leurs chefs, et de s'appeler eux-mêmes des « Barnavaux ».

Le type est devenu symbolique. Aujourd'hui, le problème, pour nos colonies, n'est plus militaire. La période héroïque est passée. Il s'agit d'exploitation économique et surtout d'adaptation politique. Comment faire vivre, en concert *volontaire* avec la France, soixante millions d'indigènes qui sont « sujets français » ? Au moment où je commençais d'écrire, la question se posait déjà pour quelques esprits, elle s'est posée au mien, j'en ai dit quelque chose. Mais enfin on était encore à l'époque des « victoires et conquêtes ». Les agents efficaces de ces victoires et conquêtes ont été la Légion étrangère, nos troupes noires et surtout le corps de l'infanterie coloniale, qui a formé ces troupes noires, et sans qui *elles n'auraient jamais existé*. C'est pour le montrer que j'ai inventé Barnavaux. Que la plupart des traits qui caractérisent la physionomie de Barnavaux soient exacts, il y a quelque apparence : sinon nos vieux amis de l'infanterie coloniale ne se seraient pas reconnus en lui. Et voici alors qui est assez singulier : l'inventeur, le « père » de Barnavaux n'a jamais appartenu à l'infanterie coloniale !

Quand j'arrivai à Madagascar, en 1896, cet antagonisme avait atteint ses plus radicales limites. Le gouvernement tutélaire de la Métropole avait dit au militaire : « Vous avez pris Tananarive, c'est fort bien. Mais, par conséquent, votre rôle est fini. Nous instituons un protectorat, dont le chef responsable et tout-puissant sera un civil. » Les militaires avaient répondu : « Entendre, c'est obéir... Et ça veut dire, si nous comprenons clairement, que nous n'avons plus rien à faire ! Nous ne bougerons plus !... » Il y eut tout de suite une insurrection.

Les militaires regardèrent l'insurrection comme si ça s'était passé dans la lune. Le résident général civil entreprit donc de la réprimer sans eux. Du reste il n'y parvint pas : mais ça c'est une autre histoire. Ce qui importe, du seul point de vue de la naissance du littéraire Barnavaux, c'est que ce résident général civil fut bien obligé de s'adresser aux seules troupes dont il put disposer : les troupes « civiles », c'est-à-dire les « miliciens ».

La milice existe dans presque toutes nos colonies. Elle est composée des indigènes qui, autant que possible, ont déjà porté les armes au titre militaire, et qui sont commandés par des officiers et des sous-officiers européens, retraités, mais n'ayant pas voulu renoncer à l'existence coloniale. Et d'où viennent-ils ? La plupart du temps de l'infanterie coloniale. Les plus vieux brisquards de ce corps passent dans la milice, avec de l'avancement. Avec aussi tous les avantages et certains des inconvénients de leur formation coloniale.

...Et voilà comment il se fit que, simple fonctionnaire civil, les vrais militaires faisant grève, j'eus l'honneur, moi le honteux réformé de l'armée métropolitaine, de commander parfois, devant l'ennemi, dix-huit miliciens dont plusieurs étaient d'anciens soldats de la « coloniale».

Et des vrais, alors, des purs ! Et ils avaient tout à m'apprendre, puisque je ne savais rien. J'étais leur chef, il me fallait bien les suivre. Avant de les suivre, les écouter. Enfin, recevoir leurs leçons. Ce n'est pas tout : il y avait avec moi, devenu fonctionnaire « civil » à mon exemple, un universitaire qui avait pris du service à Madagascar par horreur de tenir une classe. Je ne le nommerai pas, il est devenu l'un de nos plus illustres explorateurs. C'était un homme admirable, d'un sang-froid déconcertant en présence du danger. C'est lui qui, une fois, dans l'Est malgache, voyant sa troupe décimée par le feu des Sakalaves, et deux de ses hommes tomber morts à ses côtés, s'écria seulement : « Quelle situation pour un professeur d'allemand ! » Sur quoi, tout le monde de rire. Sa petite troupe, qui l'adorait, l'aurait suivi au bout de la terre.

A cette époque, je ne songeais nullement à « écrire ». Je m'amusais à comprendre l'esprit « marsouin » et la philosophie coloniale, pour le seul plaisir de comprendre, de manière absolument désintéressée. Et il me parut assez vite tout naturel de comprendre. Ce ne fut que lorsque je fus revenu en France que je m'aperçus que personne n'y comprenait rien et que, pour le faire comprendre, il fallait commencer par le commencement. Qui pouvait alors mieux me servir d'interprète que ces modestes héros de l'infanterie coloniale ? D'autant plus que, maintenant que je parlais « leur langue », beaucoup, qui n'avaient pas quitté le corps, étaient venus à moi. Où les rencontrais-je? Mon Dieu, assez souvent dans des endroits où il est rare de trouver des gens du monde.

Quand on me conduira au cimetière, je voudrais que quelques-uns de mes anciens amis, de ces vieux Barnavaux, suivent le cortège. Et puis qu'ils aillent causer un peu de leurs vieux souvenirs chez le bistro — comme ils faisaient avec moi.


Bernard Naudin

L'INDOCHINE

TRENTE ANS APRÈS



Collection G. Hanotaux.

PAR G. HANOTAUX
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

OSERAI-JE dire, de M. Luc Durtain, que c'est un esprit compliqué : son style, sa pensée, ses intentions, ses principes ne sont pas clairs. Ceci dit, on trouve, chez lui, une noble curiosité, de la bonne foi, de la hardiesse, de l'élan et beaucoup d'éloquence. Sa prose est, comme la jungle dont il se proclame le défenseur, un tissu de lianes que, soudain, un splendide rayon transperce. DIEUX BLANCS, HOMMES JAUNES, même dans le titre du volume qu'il consacre à l'Indochine actuelle, il y a quelque chose de cette obscurité éclatante. On cherche les *Dieux*, on ne trouve que des *Hommes*, — n'importe la couleur.

J'ai, sur ma cheminée, un Bouddha de pierre noire, aux longues oreilles ourlées et au chignon crépelé, qui sourit des yeux et des lèvres d'une façon si énigmatique que j'ai, parfois, envie de lui crier : « Eh ! parle donc ! Que l'on sache ce que tu nous veux, à la fin ! » La clé de l'énigme obsédante que pose, devant l'Europe, le Bouddha asiatique, j'espérais la trouver dans le livre de M. Durtain. Mais si, comme j'ai tenté de le faire moi-même, il a interrogé le Dieu, la réponse qu'il nous apporte n'est ni précise, ni convaincante. Le sourire hiératique reste clos et bouclé.

Je me demande, en vérité, s'il n'y a pas quelque sacrifice à la mode littéraire dans le grand dessein conçu par M. Durtain, et si le voyage n'a pas été entrepris pour que le livre fût écrit. Car, il n'y a pas à dire, la mode littéraire est aux larges errances, aux divagations mondiales, aux fantaisies exotiques. Après Loti, après Barrès, dont l'*Enquête aux pays du Levant* jeta le pont qui nous relie à l'*Itinéraire* de Chateaubriand, Gide, vraiment initiateur, inaugura l'enquête coloniale ; en même temps, il y avait les frères Tharaud, les groupes intellectuels et militaires du Maroc et de la Syrie, le charmant et pénétrant Pierre Mille, révélateur de Barnavaux et de l'âme du Soudan, Noëlle Roger retour d'Anatolie, Titaÿna d'Haïti, Paul Morand de partout. Ainsi, le monde devient notre jardin.

Embarqué pour l'Asie, M. Durtain vise, d'abord, l'Indochine et il se qualifie lui-même, du coup, littérateur colonial ; cependant, tous les jaunes l'intéressent et, fidèle à la tradition gobinesque, il est surtout un curieux des races.

Parmi les races, sa charité s'étend sur toutes, sauf sur la race blanche, — singulièrement attardée à son gré. Il en tient pour le « bon sauvage ». Aussi n'a-t-il pas manqué d'emporter, dans ses bagages, une ample pacotille de rousseauisme, d'idéologisme et, même, d'anarchisme : alcool funeste, mais propre à enivrer ses prochains interlocuteurs.

Après avoir franchi le canal de Suez, Ceylan, Singapour (dont un portrait vraiment magistral sert de première illustration à l'ouvrage), le voilà à Saïgon. Par la Cochinchine, il se plonge dans l'Indochine : l'Indochine de trente ans après l'établissement définitif ; car, ne l'oublions pas, il n'y a même pas trente ans que la frontière a été déterminée et l'emprise consolidée.

On sent tout de suite, rien qu'à l'ouvrir, que le livre si varié, si touffu, a un mérite incontestable : il rapporte à la France quelque chose de la figure et même de l'esprit de cette colonie lointaine fondée presque sans le savoir et que l'heureuse métropole, après l'avoir si longtemps négligée, connaît si mal. Car, tel est le don que nous font ces beaux écrivains : ils nous donnent l'envie d'y *aller voir*. A lire ces pages vivantes, l'Indochine inconnue et méconnue nous devient soudain familière ; nous la pesons dans notre petite balance et nous nous sentirions presque capables de la mesurer. C'est qu'en effet, en sa qualité d'homme de lettres, M. Durtain n'a pas peur ; il agite tant d'idées, remue tant de problèmes, tranche si nettement de tout et sur tout que sa plume, blessante parfois,

n'en devient pas moins un puissant instrument de pénétration et de propagande.

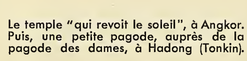
Il me semble que le goût de l'exotisme est, en quelque sorte, pour nos écrivains, ce que fut le goût du moyen âge pour les initiateurs de l'école romantique : sans en avoir pénétré le fond ni senti le véritable caractère, ils le firent aimer et attirèrent vers lui de plus exacts admirateurs. Leurs trouvailles, leurs inventions capricieuses, en attendant de se modeler en sujets de pendules, amusaient ; or, s'amuser, c'est déjà aimer.

Le procédé littéraire actuel, en matière de voyage et de colonisation, est, en somme, assez simple : il consiste à retourner les données habituelles du problème et à prendre les choses, non plus du point de vue européen et métropolitain, mais du point de vue local et indigène. Que pensent les races « conquises » de leurs « conquérants » ? Que pense leur « barbarie » de notre « civilisation » ?

Procédé simple, encore une fois, mais où le péril naît, justement, de la contraction résultant d'un tel renversement. Un étudiant annamite, cambodgien, laotien, moï, que dis-je, un planteur d'hévéa, un sarcleur de rizière, un coolie, est appelé, par nos universitaires, à dire leur fait à nos universités, par nos hommes de science à juger notre science ; leurs philosophes mendiants sont écoutés quand nos prophètes sont délaissés : Vendredi prend la mesure de Robinson !

Qui eût dit aux créateurs de la fondation coloniale, honneur de la troisième République, qu'avant que les derniers d'entre eux eussent disparu de la scène, le principe et la valeur de leurs entreprises seraient soumis au jugement et au contrôle des peuples sur lesquels ils prétendaient étendre




Le temple "qui revoit le soleil", à Angkor. Puis, une petite pagode, auprès de la pagode des dames, à Hadong (Tonkin).

Photos Agence Indochine.



Annamites en prière devant le tombeau de l'Empereur Tuduc, à Thua-Thien (Annam), l'un des beaux monuments de l'art annamite qui compte de nombreux chefs-d'œuvre. Palais, tombeaux, statues, portiques, pagodes et pagodons — avec les soies brodées et les bijoux ciselés qui sont souvent des miracles de goût et de patience — témoignent d'une très antique civilisation. Loin d'étouffer celle-ci, la France la ressuscite. Page 35, paysage tonkinois.

leur « protection » ; car, tel est le sens exact et initial du mot « protectorat ».

Il faut avoir vu, dans le cabinet de Jules Ferry, Dupuis ou Pavie revenant du Tonkin et de l'Annam ; il faut avoir reçu les dépêches de l'amiral Courbet et du général de Négrier ; il faut avoir délibéré, autour du « grand patron », avec Courcel et Billot, avoir transmis les télégrammes à Gambetta, à Grévy, à Carnot, pour savoir à quel point ces défunts périmés seraient confondus s'il s'apprenaient où nous en sommes, après un si court espace de temps. On leur fait passer un examen posthume, on leur pousse une colle sur la « philosophie » de leurs travaux. Quel dommage qu'ils ne puissent s'expliquer ; car ils seraient de taille à prouver qu'ils ne manquaient même pas de « philosophie », — *quoiqu'on die*.

Contraints par des nécessités urgentes, ils réfléchissaient avant de se décider, et puis ils agissaient. Ils savaient que le mouvement instinctif qui disperse les fils des hommes par toute la planète, est inhérent à leur nature et que rien ne peut le comprimer ; si ce ne sont pas les nôtres qui essaiment, d'autres le font. Ils savaient que les peuples les plus sédentaires se trouvent entraînés, un jour, *volentes, nolentes*, vers l'inconnu et ouvrent les ailes à l'essor des longs voyages ; dans tout homme il y a un Costes qui sommeille. Ils savaient aussi qu'une œuvre, pour être bonne, doit être voulue, dirigée, réglée, ordonnée, et que l'initiative ne peut aller sans calcul, sans guide et sans persévérance. Ils savaient enfin que toute la littérature du monde ne vaut pas un geste d'action. Telle était leur philosophie : action d'abord, mais action dans l'ordre.

Ajoutons qu'ils n'étaient pas libres de s'abstenir, même l'eussent-ils voulu. Le péril était aux portes : ou se défendre contre la piraterie barbaresque ou la subir ; ou s'entêter dans l'ignorance de la planète ou en accepter

la fatale attraction ; soutenir nos marchands, nos voyageurs, nos diplomates, ou perdre à la fois le profit, l'idéal et l'honneur. Le déterminisme, le fatalisme qui ont détruit ou stérilisé le monde antique ne leur étaient ni sujets d'admiration, ni motifs à phrases balancées ou à ces propos alambiqués propres aux raffinés de la plaine Monceau. En un mot, ils se laissaient emporter par cet esprit de décision et de lumière qui est, précisément, l'esprit européen. Marcher à l'acte et à l'épanouissement en suivant l'instinct naturel à tous les peuples, telle était leur politique et leur philosophie.

Eh ! l'histoire méditerranéenne, qu'est-elle autre chose ?... Ulysse et Abraham ont commencé. On essaime, on aborde, on échange, on enseigne, on convainc, et il y a profit des deux parts. Les visages et les mœurs se transforment, se conforment et quelque chose de grand est né. Ainsi surgit, du fond des océans inconnus, l'Amérique — qu'on traite sous la jambe aujourd'hui. De tels résultats, soit obtenus, soit dans le devenir, paraissaient probants et puisqu'il fallait y aller, on y allait.

Mais ces hommes ont agi dans leur temps : comment doivent agir les hommes de notre temps ? Voilà la question que pose M. Luc Durtain. Avec un noble et juste sentiment de la grandeur de l'œuvre accomplie, il éprouve un regret qui va presque jusqu'au remords, c'est que cette œuvre ne se montre pas plus compatissante aux populations, plus humaine, plus fraternelle, plus respectueuse et plus douce ; il eût voulu le bienfait sans les erreurs, sans les fautes qui l'ont accompagné et qui l'accompagnent encore.

Qui ne serait de son avis ? Mais, pourquoi ce désir du mieux s'affirme-t-il par un blâme qui porterait la colonisation actuelle au découragement et à l'abandon ? Ainsi se détermine, par contre, l'entrave, le ligotage *littéraire*, qui font traîner et boiter cette courageuse pérégrination parmi les jungles et les problèmes.

Par exemple, l'auteur sait reconnaître les bienfaits apportés à la terre indochinoise, réveillée de son long sommeil. Il veut bien admettre que la tyrannie annamite était féroce, que le mandarinat chinois était sans raison et sans justice ; il admet que la contrée, qui avait été l'une des plus florissantes du monde, allait se perdant dans l'insouciance, la négligence, l'abandon, jusqu'à une sorte de déliquescente putréfaction. Oui, il admet.

Mais les maux importés n'en soulèvent que davantage son indignation. Il y a l'affreux mercantilisme, avec son père et maître le capitalisme qui, rasant la jungle millénaire, spécule sur le ravage de la beauté et sur le travail du misérable humain, notre frère ; il y a l'horrible plantation productive qui encombre le marécage fleuri du triste alignement des hévéas... On veut bien le reconnaître, le système a créé la petite propriété, le contrôle de l'impôt, accordé l'électorat ; on consent à considérer que ce mot de « protectorat » n'est pas toujours vide de sens; que le blanc a apporté ici, avec son activité, sa direction et ses machines, la prospérité. « Prospérité économique, s'écrie-t-on, que ne peuvent plus contester même les détracteurs de l'œuvre française !... »

On cite :

« Le canal de Suez, me disait l'ingénieur Rigault, vous semble, n'est-ce pas, une des plus grandes œuvres de l'humanité ? Eh bien ! savez-vous que le cubage de la terre draguée par les travaux, rien que de Cochinchine, — cent vingt millions de mètre cubes — dépasse celui du canal ?... Les canaux surtout, faisant office de drainage, leur réseau a fécondé, fait entrer dans le domaine de l'homme, 1.250.000 hectares en un demi-siècle. »

« On voit littéralement, écrit Pouyanne, les habitants s'installer sur les bords des canaux au fur et à mesure

Photos Agence Indochine.





Photo Agence Indochine.

Un village sur pilotis, comme aux temps anciens, dans la province de Bac Kan (Tonkin).

que la drague qui les creuse avance dans l'intérieur des terres. »

Et le réseau routier de 40.000 kilomètres, comme en prévision du progrès de l'automobile ! Et les ponts !... Et l'assainissement, le remblayage, l'électricité, l'eau pure !... « La France fait, ici, figure de bâtisseur à la romaine ». Et cet hommage rendu à la production agricole, mère de richesse et de stabilité : « L'exportation du riz est passée, à Saïgon, de 60.000 tonnes en 1860 à 700.000 en 1900, à plus de 1.400.000 aujourd'hui ». Et le service vétérinaire ! Et le service anticholérique, maître du fléau ! Et la médecine ! « Une des œuvres incontestablement utiles de ces derniers siècles, en vérité, face au monde, *suprême excuse de la race blanche...* »

Excuse ?... La race blanche a donc besoin d'excuses ? Oui ! Telle est la conclusion *par* le blanc *contre* le blanc ! Et le total est plus élevé que l'addition des éloges : « Impossible de donner acte à la race blanche de l'œuvre positive qu'elle sut accomplir sans, d'autre part, en marquer le vice profond : l'exploitation des autres races. Je suis persuadé que méconnaître un tel fait est, pour n'importe quel parti, une honte, pour chaque conscience, un danger. »

Et il faut aller plus loin, lire la conclusion : « La civilisation de la machine (car, dans cet effort, on ne veut considérer que la machine ; pas un mot de la mission morale, de la charité, de la sympathie mutuelle ; tout marche au rythme de la loi d'airain) la civilisation de la machine, cette civilisation de fer peut encore devenir culture scientifique ; la connaissance du vrai accéder aux domaines de l'acte, de l'art, de la pensée. *C'est ici que l'U. R. S. S. aura peut-être son mot à dire...* »

Ainsi, pour conclure, on attend l'exemple, l'art, la pensée, la charité de l'intervention finale des Soviets ! Dernier mot et point final. Lénine plane sur tant d'efforts humains comme un Messie, — le prophète inspiré. La Cochinchine, l'Indochine, le Cambodge, l'Annam, rendus à eux-mêmes, se laisseront convertir au marxisme et n'auront qu'à consentir au chambardement accompli par quelques tyrans livresques.

Voilà la pacotille déballée et la tonne d'alcool sur le quai : y puisera qui voudra... En attendant que l'U. R. S. S. fasse ses preuves de durée et de pitié, on lui ouvre un large

Deux femmes cambodgiennnes, dont le sourire exprime bien la douceur d'une race sympathique.





Femmes moï du Sud-Annam. Cette race farouche et courageuse offre souvent de très beaux types.

crédit et on attend avec patience qu'elle sorte elle-même de la misère et du sang.

Mais, puisque vous blâmez, sans nulle indulgence, ces erreurs regrettables, ces incompétences notoires, ces déplorables maladresses, comme le règne du papier noirci, l'encombrement administratif, l'inégalité fiscale, etc..., comment êtes-vous si indulgent et accordez-vous tant de temps à votre Dieu pour lui demander de se corriger lui-même ? Vous lui accordez tous les délais, à lui, et refusez de vous en accorder à vous-mêmes ! D'un côté, un effondrement dont on espère un triomphe, de l'autre une restauration dont on prédit la ruine en pleine splendeur !...

Vingt-sept ans après les traités d'Auguste Girard, 1896-1897, qui mirent fin à la guerre des pirates et reconnurent notre établissement, *vingt-sept ans seulement !...* Telle est l'ignorance, l'exigence de ces écrivains français qui adressent à la France un si dur réquisitoire ! On dirait que nous sommes en Indochine depuis trois siècles !

Et je pense à ceci : vingt-sept ans justement après la prise d'Alger, la querelle africaine apparaissait comme une plaie profonde déchirant l'âme d'un peuple loyal et droit, ayant le sentiment de sa mission et de l'honneur. Le parti pris des oppositions, le trouble des esprits, le patriotisme lui-même hésitaient devant l'entreprise africaine.

Après cent ans, — un siècle seulement — où en sommes-nous de cette querelle et de ces passions si imprudemment soulevées ? Trois générations ont suffi ; une heureuse patience mutuelle a guéri les premiers maux pour ainsi dire inévitables, apaisé les esprits, écarté les pronostics décourageants, produit la paix, tissé les premiers liens de la fraternité. Qu'est-elle devenue cette « littérature algérienne » qui fit couler l'encre à flot et, suscitant l'espoir au cœur d'Abd-el-Kader, bien du sang ?...

Que ces souvenirs nous avertissent, nous retiennent et nous contiennent. Ce qu'il y a de plus grand, c'est l'action et la persévérance... dans l'ordre.

GABRIEL HANOTAUX.

Retour de pêche à Hadong chef-lieu de l'une des plus riches provinces du Tonkin.



Photo Agence Indochine.



A TRAVERS L'EXPOSITION COLONIALE

PAR FRANÇOIS VALDI

Vers 1512, un certain Thomas Aubert, navigateur normand, ramena du Brésil une collection d'objets et de plantes, quelques animaux bizarres, plus un lot de « sauvages ». On peut donc, avec de la bonne volonté, accorder à Thomas Aubert le mérite d'avoir organisé en France la première exposition coloniale.

Les « sauvages » obtinrent beaucoup de succès. L'archevêque de Paris daigna les baptiser de ses propres mains en présence du roi. Puis il faut croire que la mode s'en est mêlée, puisqu'une gravure du XVII[e] siècle nous montre, cent ans plus tard, Louis XIII, enfant, assistant à une cérémonie identique.

Mais on se lasse de tout. Ni M. Doumergue, ni le cardinal Verdier n'ont cru devoir se déranger pour les femmes à plateau. C'est qu'une exposition coloniale exige, de nos jours, d'autres éléments et une mise en scène plus compliquée.

D'ailleurs, il n'y a plus — officiellement — de sauvages. On les a remplacés par des « indigènes », dont un certain nombre de délégations, soigneusement sélectionnées, viendront camper cet été sur les pelouses du bois de Vincennes. Ne vous éba-

hissez pas trop de l'ingénuité de ces sauvages 1931. Ces ingénus ont trouvé «le filon» : ils assisteront à l'Exposition coloniale sans bourse délier, tout comme ces astucieux Parisiens qui se font embaucher à l'Opéra en qualité de figurants pour ne pas dépenser le prix d'un fauteuil.

Ce spectacle de l'Exposition, je me suis engagé, bien imprudemment, à vous le décrire à l'avance. On ne visite pas le monde en lisant, au coin de son feu, la collection de Bædeker. Or, c'est une vision du monde en raccourci que l'Exposition se propose de réaliser.

Et un tel spectacle ne vaut pas seulement par les éléments matériels qui le composent : l'ambiance entre pour beaucoup dans les impressions qu'ils procurent. On peut dès à présent décrire avec une précision acceptable le pavillon de l'Afrique occidentale, celui de la Tunisie, celui de la Martinique. Mais communiquer aux lecteurs l'âme du spectateur déjà gagnée par cette griserie spéciale aux foules en liesse, qu'achèveront de mettre « en état de grâce » la musique des jazz et des tam-tams, le parfum des souks, la couleur d'une danse créole et aussi le soleil de Paris ?...

Rien ne vaut assurément la visite — les visites — que vous ferez dans quelques semaines.

Voici, cependant, dès l'entrée et à votre gauche, le Palais des Sections métropolitaines :

Photos Kertesz.



En page 38, les murs d'enceinte du pavillon du Maroc, à l'intérieur duquel on trouvera une cour du vieux Marrakech, une salle de peintures indigènes, de vastes dioramas, une carte lumineuse, d'austères évocations de l'antique Empire Chérifien, etc... Ci-contre, le minaret du pavillon de la Tunisie où sont reproduits les souks si pittoresques.



Photo Kertesz

Une reproduction de la mosquée de Djenné, ancienne capitale de l'empire songhaï, aujourd'hui chef-lieu de cercle du Soudan Français (Afrique Occidentale Française) : l'un des plus parfaits spécimens de l'architecture africaine — sous le ciel de Paris.

42.000 mètres carrés, 80.000 avec ses annexes. On vous a peut-être raconté que la France n'exporte dans ses colonies que des fonctionnaires, des soldats, des troupes de comédiens défraîchis et chassés par le cinéma de leurs derniers refuges provinciaux. Le Palais de la Section métropolitaine vous prouvera qu'elle y envoie également chaque année pour neuf milliards de matériel et de marchandises de toutes sortes. Ces machines, ces instruments, ces outils, ces tissus, ces produits alimentaires exposés là, représentent de façon tangible l'apport matériel de la civilisation chez les peuples colonisés. Pour beaucoup de Français, ils représenteront également, espérons-le, la fin d'une légende.

Mais voici, un peu plus loin, le Musée permanent des Colonies. Comme il survivra à l'Exposition et qu'il ne manquera pas de prendre rang parmi « les monuments et curiosités de Paris », je cède la parole aux guides de l'agence Cook, qui y mèneront dans l'avenir leur clientèle motorisée :

« *Bel édifice rectangulaire, dû aux architectes Laprade et Jaussely. Façade à colonnettes. Remarquer la* tapisserie de pierre, *chef-d'œuvre de la sculpture contemporaine, par Janniot.*

« *A l'intérieur, visiter la Rétrospective des Colonies françaises : magnifique collection d'estampes, livres, meubles, objets et documents de toutes sortes où revit le passé colonial de la France ; et la section de synthèse où s'inscrivent en traits saisissants les résultats obtenus par la colonisation française.*

« *Curiosité : planisphère lumineux de* 12 *mètres sur* 6. *Aquarium à eau chaude.* »

■

Revenons au présent.

Avec le Palais des Sections métropolitaines et le Musée des Colonies, nous avons visité ce qu'on pourrait appeler les organismes généraux de l'Exposition, vue sur le plan français. Le visiteur le moins versé dans les choses coloniales possède maintenant une idée d'ensemble suffisamment nette de ce phénomène historique qu'on appelle la colonisation française et dont les causes comme les effets sont assez mal connus du public français.



Photo Kortesz.

Dans la même partie de l'Exposition, la terrasse du restaurant de l'Afrique Occidentale Française. Cette construction, très fidèlement inspirée de celles de la colonie, se mire dans l'eau calme d'un petit lac spécialement creusé pour le plaisir des yeux.

Mais l'Exposition est internationale. A côté des Pavillons des colonies françaises, se dressent ceux des colonies belge, italienne, hollandaise, portugaise. Enfin, il est des nations qui, bien que ne possédant pas de colonies, sont néanmoins des nations coloniales, en ce sens qu'elles alimentent le marché mondial de matières premières et de produits dits coloniaux.

Bref, la colonisation est un fait international dont la colonisation française ne nous montre qu'un des aspects, comme la civilisation latine ne nous montre qu'un des aspects de la civilisation occidentale. C'est ce que vous constaterez aisément en visitant la Cité des Informations, qui fait face au Musée permanent et au Palais des Sections métropolitaines, de l'autre côté de l'avenue Daumesnil, en bordure du boulevard Poniatowski.

Le premier qui baptisa la Cité des Informations : une « usine à renseignements », fit une trouvaille. La définition est juste.

Dans cette usine à renseignements donc, vous trouverez logés, en des stands, offices ou bureaux, isolés par des guichets ou des grillages, juchés sur de hauts tabourets, perdus derrière des montagnes de prospectus et d'échantillons, émergeant d'un océan de cartes, plans, maquettes, photographies, tout un peuple de spécialistes qui vous fourniront pour chaque pays et pour chaque produit une documentation sûre et complète.

Vous y trouverez également un bureau de poste, les guichets des grandes agences de tourisme, des compagnies de chemins de fer et de navigation, des syndicats d'initiative.

Et si l'Économique ne vous dit rien, si vous n'avez pas affaire avec les P. T. T., si vous n'éprouvez nul besoin de voyager, il vous restera la ressource d'aller au cinéma... car la Cité des Informations contiendra également une salle de cinéma où 2.500 spectateurs pourront voir défiler des films coloniaux, assister à des représentations artistiques, écouter des conférenciers... distingués naturellement.

Et nous en avons fini avec les organismes généraux de l'Exposition. La colonisation, dont le maréchal Lyautey a écrit qu'elle est « une des

grandes forces spirituelles qui ont contribué à modeler le visage de l'Occident », la colonisation vous est apparue dans son ensemble, dans ses traits généraux. Elle vous a laissé une impression, un peu confuse peut-être mais profonde, de force et de grandeur, celle-là même que ressent le passager novice qui se penche pour la première fois sur les panneaux d'un pont de paquebot et devine, dans une sorte de clair-obscur, les lignes puissantes de la machine. Il nous reste à en examiner les rouages.

Il nous faudra passer un peu vite, car les rouages — je veux dire les pavillons particuliers des colonies — sont nombreux. Chacune de nos colonies a sa section, et certaines de ces sections — l'Indochinoise par exemple — mériteraient à elles seules les longues heures d'une visite minutieuse. Saluons toutefois la magnifique reconstitution du Temple d'Angkor, les pavillons du Tonkin, de l'Annam, le Musée cochinchinois, la Pagode cambogdienne, le village de pêcheurs laotiens ; la Tour des Bucranes malgaches qui flanque une curieuse bâtisse, figuration stylisée du palais d'un roi houve ; la case en forme d'obus des nègres du Logone qui désigne la section de l'Afrique équatoriale française.

Photo Kertesz



La tour des Bucranes, monument fétichiste de Madagascar, cauvert du haut en bas de sculptures stylisées et surmanté d'immenses cornes de bœufs qui évaquent l'élevage, l'une des principales richesses de la grande Ile. Madagascar en a bien d'autres, telles que le graphite, l'ar, le charban, peut-être le pétrale, etc.

Le pavillon des Indes Néerlondoises, dont l'orchitecture est celle des temples de Javo, nettement différente de l'orchitecture indochinoise, comme on le verro plus loin. Le très grond intérêt d'une telle "Exposition coloniole internotionole" opporoît ici à tous les artistes : il ne sero pos moindre pour le Commerce et l'Industrie.



Photo Kertesz

Dans la section de l'Afrique centrale, vaste ensemble de plus de 4 hectares, c'est, de toute l'Afrique noire, l'Afrique fétichiste et musulmane qui nous apparaît avec le village soudanais, la mosquée, une vieille rue de Djenné ; plus loin, c'est l'Afrique du Nord, l'Algérie, la Tunisie, le Maroc : minarets festonnés, patios où chantent des jets d'eau, souks envahis de senteurs entêtantes, café maure plein de musiques nasillardes et nostalgiques.

Plus loin encore, ce sont les sections étrangères : la section belge dont les trois pavillons synthétisent l'œuvre magnifique accomplie par nos voisins au Congo ; la section italienne : une basilique romaine exhumée des sables lybiens, une rue de Rhodes au temps des Croisades, un pavillon ultramoderne, ingénieuse façon de rappeler que l'effort colonisateur latin s'étend sur vingt siècles ; la section hollandaise, élégante évocation des mo-

numents et des coutumes religieuses des îles de la Sonde ; la section portugaise, avec un palais du XVe, un palais du XVIIe et un palais du... XXe siècle ; la section américaine, reconstitution de la maison de Georges Washington à Mount-Vernon, et de la chambre où logea La Fayette.

Il nous reste à voir la section des Territoires sous mandat (Togo et Cameroun) ; les pavillons de nos vieilles colonies, le pavillon des Forces d'outre-mer...

Et je m'en voudrais d'oublier dans une revue consacrée à l'Art et à la Médecine, le Pavillon des Beaux-Arts qui sera à la fois, selon l'expression de M. Henry Bérenger, le Louvre et le Luxembourg de nos artistes coloniaux ; les pavillons des Missionnaires... ces médecins de l'âme.

■

Faut-il parler des fêtes et attractions? On ne conçoit pas une Exposition sans ces accessoires. Celle-ci en aura donc de nombreux et de variés. Fêtes indigènes organisées par les colonies elles-mêmes dans leurs sections ; fêtes organisées par le Commissariat Général avec la participation de l'Armée, de la Marine, de l'Aviation et auxquelles le lac Daumesnil fournira un décor propice aux jeux de l'eau et de la lumière.

L'Exposition coloniale, dont on a dit qu'elle serait une grande leçon de choses, sera une leçon amusante. Leçon tout de même.

En quelques heures, le visiteur pourra à la fois accomplir le plus beau des voyages et découvrir le plus magnifique effort qu'une nation ait jamais déployé à travers les pays et à travers les âges. Mais cette manifestation de notre grandeur nationale doit avoir un caractère positif, un but pratique.

Nous vivons en un temps de nationalisme économique exacerbé. Les barrières douanières se multiplient, les marchés extérieurs se ferment. L'Exposition coloniale nous rappelera que le marché colonial nous est ouvert et qu'il est inépuisable.

Nous vivons en un temps où le nationalisme tout court risque de jeter le monde dans une nouvelle catastrophe qui serait cette fois irrémédiable.

Les pavillons des nations coloniales, fraternellement réunis sur le terrain de Vincennes, offriront aux méditations de la foule un salutaire exemple de la solidarité qui lie aujourd'hui tous les peuples et toutes les races.

François Valdi.

Photo G. L. Manuel





Photo Kertesz.

A gauche, l'escalier principal du massif central des Temples pradigieux d'Angkor-Vat. Ici, l'architecture féerique d'une taur. L'an doit praclamer bien haut que c'est grâce à la France que les chefs-d'œuvre de l'art Khmer ont resurgi de la forêt vierge.



Photo G. L. Manuel.

DISCOPHILIE
EXOTISME

PAR ÉMILE VUILLERMOZ

Joséphine Baker, pas de chez nous, mais si joliment exotique !

L'EXPOSITION coloniale va s'ouvrir. Le disque ne pouvait manquer d'y jouer un rôle. Ce rôle sera particulièrement important et nous croyons utile de remplacer aujourd'hui l'examen des nouveautés du mois par un coup d'œil d'ensemble sur les rapports de la machine parlante et de l'exotisme musical.

Nos éditeurs de disques, en voyant s'élever à Vincennes les pavillons où seront rassemblés les envois des civilisations les plus lointaines, ont immédiatement compris que le folklore colonial devait à tout prix compléter ce pittoresque décor. Vouloir reconstituer sur les rives de la Seine l'ambiance de l'Afrique du Nord, de l'Océanie, de Madagascar ou de l'Indochine, sans avoir recours à l'atmosphère musicale de ces différentes régions, serait une entreprise condamnée d'avance à un échec. On ne dépouille pas impunément une peuplade ou une province de son âme chantante.

Aussi nos grandes maisons de production ont-elles immédiatement envoyé dans toutes les parties du monde des opérateurs de « prise de son » chargés de prospecter, microphone en main, lcs contrées les plus diverses et de rapporter à Paris une ample moisson de mélodies et de rythmes empruntés à la race noire, à la race rouge ou à la race jaune.

La maison Odéon a moissonné tous les thèmes populaires de Madagascar sans négliger l'Indochine et l'Afrique du Nord ; la Compagnie du Gramophone, qui possède déjà des enregistrements siamois, persans, javanais, cinghalais, bengali, malais ou indoustani, a visité l'Ouest africain ainsi que l'Algérie, la Tunisie et le pays marocain ; la maison Columbia écrème également l'Afrique du Nord et l'Indochine, tandis que Pathé y ajoute l'Afrique orientale, Tahiti, le Tonkin et l'Annam.

Le temps n'est plus où l'on considérait avec un certain dédain amusé comme de puériles fantaisies les improvisations nasillardes des instruments exotiques. Nous avons perdu ce naïf orgueil qui nous faisait attacher une infaillibilité un peu comique à notre système arbitraire de la gamme diatonique, des instruments à tempérament et de nos deux modes bâtards majeurs et mineurs. L'étude du chant grégorien, les travaux de Maurice Emmanuel concernant les modes populaires de nos provinces de France et l'entrée de la gamme par tons dans le système harmonique de Debussy nous ont contraints à élargir notre conception de l'euphonie et de la syntaxe musicale. Nous avons pris une autre notion des accents et des intervalles.

Et voici que la révolution du jazz — ce jazz dont le disque a assuré la diffusion foudroyante — vint bouleverser l'équilibre traditionnel de notre palette orchestrale. Malgré toutes les criailleries des ignorants qui s'efforcèrent d'accabler sous le ridicule ce charivari de sauvages, il fallut bien se rendre à l'évidence : les musiciens les plus raffinés s'aperçurent que les fils de Cham avaient reçu de la nature des dons musicaux refusés à ceux de Sem et de Japhet.

Ce n'est pas à des lecteurs aussi avertis que ceux de cette revue que nous avons à révéler les trésors de l'art « mélanique ». En musique, l'apport nègre, stylisé par les virtuoses israélites germano-américains, a été décisif. Leçons de rythme, leçons d'harmonie, leçons d'orchestration et leçons de mesure, le jazz apportait tout cela à la vieille Europe.

Les conséquences de cette révélation furent incalculables. Il m'est impossible, faute de place, de les énumérer ici. La race noire nous a appris ce que pouvait être la volupté physique et même organique d'une phrase ou d'un accent présentés avec cette sorte de souple rigueur et de mathématique nonchalance qui rattache le moindre fox-trot aux lois augustes de la gravitation universelle.

Cette initiation au dynamisme de l'art africain et à la joie d'entendre des instruments de percussion d'une élasticité nerveuse et précise, va se compléter, grâce au disque, par la grande révélation asiatique et extrême-orientale. Nos musiciens pourront étudier de près les échelles sonores basées sur des intervalles plus subtils que notre demi-ton. Depuis longtemps l'Europe rôde autour du quart de ton. La musique d'Extrêmc-Orient lui apprendra un « divisionisme » sonore plus délicat encore. Les musiciens de chez nous verront quel pathétique discret et profond on peut enclore dans une arabesque sonore dont la courbe est presque imperceptible, mais où se cristallise ce qu'il y a de plus pur dans l'émotion humaine. Discophiles, réservez dans votre discothèque une place de choix aux enregistrements coloniaux.

ECRIVAINS COLONIAUX

PAR PIERRE DOMINIQUE

On nous excusera de ne pas les nommer tous. Comment le pourrions-nous ? Comment pourrions-nous nommer seulement et présenter les deux ou trois douzaines, qui au cours de l'année passée, ont été, suivant ce mot que j'ai appliqué jadis à André Demaison, *des écrivains d'Empire ?* André Demaison d'abord, justement, avec la *Comédie animale*, et puis Luc Durtain, dont nous avons parlé ici, avec *Dieux blancs, hommes jaunes*, et tout récemment Louis Roubaud avec *Viet-Nam*, encore un livre sur l'Indochine, livre extraordinairement clair et après la lecture duquel tout Français peut se faire une opinion sur la question indochinoise.

Ceux-là traitent de notre Empire, de sa grandeur, de ses besoins. Mais il est d'autres écrivains qui, se plaçant à un point de vue révolutionnaire comme André Malraux dans *la Voie royale*, ou au point de vue plus particulièrement pittoresque comme Henri Fauconnier dans *Malaisie*, se bornent à donner à la jeunesse le sens de l'aventure et le goût du vaste univers.

Enfin, il faut se garder de négliger les écrivains comme Mme Andrée Viollis qui, eux, au lieu de se tourner vers l'étude de l'empire colonial français, se tournent vers le point du monde où le problème colonial est le plus grave, je veux dire l'Inde anglaise, et tirent de cet examen des livres aussi documentés, aussi sages, aussi pénétrants que *l'Inde contre les Anglais.*

Je ne sais pas si l'on s'étonne de cela dans les autres pays. Cette France qui, si longtemps, parut repliée sur elle-même, aujourd'hui court le monde. Non seulement en cent ans elle a fondé le second empire colonial de l'univers, mais observez la plupart de ses écrivains, ils vont et viennent, traversent les mers, tournent autour de la planète, nous rapportent leurs livres des endroits les plus étranges et les plus curieux. Je puis nommer Pierre Benoît, Roland Dorgelès, Paul Morand, Maurice Bedel, Claude Farrère, vingt autres, outre ceux que j'ai déjà nommés plus haut. L'Algérie possède aujourd'hui cinq ou six écrivains régionaux dont plusieurs sont de grande classe : Lucienne Favre, Robert Randeau, Duchêne, que sais-je ? Gens qui habitent l'Algérie, pour qui cette France d'outre-mer est la véritable patrie.

Je ne parlerai point d'eux aujourd'hui, mais je voudrais dire un mot sur l'exotisme chez Henri Fauconnier et chez André Malraux, sur l'observation des peuples indigènes et la critique des méthodes coloniales chez Andrée Viollis et chez Louis Roubaud.

Les livres des deux premiers ont pour cadre l'un la péninsule de Malacca, l'autre le Haut-Siam. Henri Fauconnier en est à son premier livre ; c'est un planteur qui a passé là-bas quelques années d'abord, avant la guerre, et puis, la guerre faite, a repris sa plantation. Homme de plus de quarante ans qui nous apporte par conséquent le résultat d'une expérience déjà longue dans un livre aisé, facile, nonchalant par endroits, aux peintures éclatantes. Mais loin de se borner à peindre, Henri Fauconnier analyse l'indigène, dissèque devant nous cet étranger, hier notre ennemi, aujourd'hui notre esclave et demain sans doute notre égal. C'est le Malais dans son livre, c'est l'Indochinois dans le livre de Roubaud, c'est l'Hindou dans celui de Mme Andrée Viollis.

Dans les trois cas, et aussi dans *la Voie royale* où, en plus, apparaît l'angoisse de l'Européen devant ce double inconnu : le pays et l'indigène, dans les trois cas, dis-je, l'Européen apparaît comme un aristocrate qui s'impose de plus en plus difficilement à une plèbe dont certains membres sont aussi civilisés, aussi cultivés que lui. Et comme, en outre, le climat joue contre le blanc, au fond, c'est le récit d'une perpétuelle tragédie que nous font tous ces écrivains. Mais n'est-ce pas encore le récit d'une tragédie que nous fait dans *Rhum* — qui est l'histoire de Jean Galmot, ce Périgourdin devenu maître de la Guyane — Blaise Cendrars, voyageur qui semble ne pouvoir jamais s'arrêter et qu'on ne saisit à Paris qu'entre deux voyages, revenant d'Asie ou repartant pour l'Amérique ?

Peu importe, d'ailleurs. Le gros point c'est de noter cette fièvre de découvertes, c'est de préciser que le Français est redevenu le grand voyageur qu'il était au moyen âge et encore au XVIe siècle. Dans la suite, d'ailleurs, il l'a presque toujours été. Seulement la littérature se détournait de ces jeux merveilleux. Aujourd'hui elle s'attache à nous en donner le récit. Je crois qu'il faut voir là une importante nouveauté, et peut-être un tournant décisif dans l'histoire de la littérature de ce pays.

Photo Delbo.





Photos Vizzavona

PEINTRES COLONIAUX

PAR THIÉBAULT-SISSON

Il y a deux catégories d'artistes coloniaux, ceux qui passent et ne voient les choses qu'en surface, ceux qui restent et les regardent en profondeur. Si brillants que soient les travaux des premiers, ils ne s'écartent pas d'un pittoresque banal. Ceux des seconds, au contraire, nous émeuvent par leur accent de vérité. Ai-je besoin de dire que les seconds seuls m'intéressent ?

Commençons par les peintres de l'Afrique du Nord. Nous rencontrerons parmi eux Bascoulès, le seul peintre du Sahara que nous possédions, le seul, du moins, qui ait réussi jusqu'ici à en exprimer la lumière, l'atmosphère, la grandeur et la sérénité. L'artiste n'en est pas moins inconnu, sauf d'un petit nombre de connaisseurs. Ses féeries sahariennes, trop discrètes, ont passé inaperçues au Salon, et le grand public n'en a pas discerné le mérite. Il ignore à peu près tout des régions qu'on évoque devant lui, et longtemps encore il croira que la lumière, dans les pays du soleil, est toujours affreusement brutale, alors que dans le Sahara les effets du matin et du soir sont infiniment nuancés et d'une incomparable douceur.

L'estime où je tiens Bascoulès ne m'empêche pas d'apprécier les études et les grands tableaux rapportés par Elie Dubois du Hoggard, mais il faut avouer que l'intérêt en est surtout ethnographique et documentaire.

Né en terre algérienne, Dabat en connaît à merveille les êtres, mais la femme indigène et les intimités du harem, ce qui lui permet le nu, le touchent seules. Après avoir débuté, il y a quelque vingt-cinq ans, au Salon des Artistes Français, avec de grandes toiles directement inspirées du réel, ct du plus savoureux goût de couleur, il s'est détourné de l'interprétation littérale. Il ne procède plus aujourd'hui que par larges esquisses où il suggère plutôt qu'il n'évoque les formes.

Suréda, que nous avons perdu l'an dernier, avait commencé, lui aussi, par l'interprétation littérale. Ses voyages dans les territoires du Sud et à travers toutes les parties du Maroc avaient fait de lui un des hommes les mieux renseignés sur les types ethniques très variés dont fourmillent les oasis et les ksours algériens, les moyens plateaux de l'Atlas et les grandes villes du Moghreb. La vie juive n'avait pas de secrets pour lui, celle des grands seigneurs marocains pas davantage. Après avoir consigné ses premières observations dans de grandes toiles, dans des gravures en noir et en couleurs que les délicats commc le grand public accueillirent avec une particulière faveur, il avait insensiblement pris lc goût de l'interprétation décorative. Rien n'égale le charme de ces compositions, généralement de format très restreint, où l'artiste s'est ingénieusement inspiré des miniatures persanes. Ses illustrations ne valent pas moins. Les ouvrages qu'il a décorés de ses dessins sont du plus délicat raffinement et les images en couleurs dont il a orné les livres

Photos Vizzavona.



Les joueuses de flûte, devant l'idole, por Gauguin que l'on est tenté d'appeler " Gauguin l'admirable ", outont pour ses poysages bretons que pour ses scènes tahitiennes où la beouté du dessin égale lo puissonce du coloris. Ci-contre, " mon boy à Agba ", por Hervioult le véridique.

écrits sur le Maroc par les frères Tharaud sont une joie pour les bibliophiles.

Moins harmonieux dc couleur, moins moderne, moins sensible et parfois lourdement appuyé dans ses scènes de la vie arabe, Étienne Dinet, mort quelques mois après Suréda, n'en fut pas moins quelqu'un. Ses figures sont d'une sincérité absolue et d'un accent de vérité pénétrant.

Le Maroc n'a été véritablement bien compris que d'un très petit nombre d'artistes. Affecté pendant la guerre à un régiment du corps d'occupation, le verrier Marinot est peut-être celui qui a donné de la lumière du pays et de la variété des types indigènes les interprétations les plus aiguës, et, dans leur originalité, les plus franches. Les aquarelles qu'il en a rapportées sont uniques en éclat, en douceur et en force, et je me souviendrai toujours avec ravissement de telle ou telle de ses compositions. Un grand chef marocain faisant cabrer son cheval pour échapper au coup de fusil qui lui est destiné m'est resté dans la mémoire comme le plus ensorcelant des instantanés en couleurs. Jamais Delacroix n'eût fait mieux. Le morceau est d'une fougue et d'un emportement endiablés.

Ceci n'est pas pour diminuer le mérite d'un Majorelle, par exemple, installé depuis 1922 dans le pays. Son procédé d'interprétation diffère entièrement des méthodes adoptées par les autres peintres. Dessinateur scrupuleux, et dont l'œil, en même temps que la vue d'un ensemble, enregistre jusqu'au plus mince détail, ses peintures seraient d'une désolante sécheresse s'il ne les rehaussait, comme les enlumineurs gothiques, des plus précieux enjolivements : la poudre d'or, en particulier, joue un rôle, à la fois séduisant et discret, dans ces transpositions ingénieuses du réel. Et ce qu'il y a de curieux, c'est que la minutie de ce travail ne nuit en rien à la majesté des sites et à la grandeur d'impression des motifs.

A part Herviault, qui a passé deux années dans le Togo et dans le Cameroun, et dont les études de types indigènes et les scènes de la vie de tous les jours ont une saveur de vérité très remarquable ; à part les compositions synthétiques et très décoratives de Mlle Ackein, l'A.O.F. et l'A.E.F. ne nous ont rien rapporté que de médiocre.

La halte au désert, œuvre de Bascoulès qui peignit cette toile superbement lumineuse, entre autres, au bordj de Taghit (grand Erg).





Photos Vizzavona.

Au bord du canal d'eau douce, à Suez, par du Gardier, coureur de mers qui rapporte de ses escales de délicieuses impressions.

Madagascar ne nous a pas rapporté davantage. Ce qu'on nous a envoyé de là-bas n'est pas absolument sans mérite mais ne dépasse pas en intérêt le niveau d'un carnet de croquis ou d'un motif allègrement enlevé à l'aquarelle. Des artistes européens ou des artistes autochtones, les plus curieux, incontestablement, sont les seconds, formés dans le pays, à l'école d'art appliqué fondée, il y a trois ans, par M. Marcel Olivier, et dirigée par un Européen qui a eu le bon sens d'exercer les élèves à reproduire dans la sculpture sur bois, dans le cuir, dans la céramique, dans l'étoffe, les motifs, les animaux et les gens qu'ils ont sans cesse sous les yeux et à les traduire d'instinct tels qu'ils les voient. Cette tentative intelligente a produit les fruits les plus heureux. On verra à l'Exposition coloniale ces curieux travaux de jeunes, et l'école de Tananarive recevra sûrement des commandes.

Je ne connais, parmi nos artistes, qu'un seul homme qui ait su ouvrir les yeux dans les Indes.

Les notes de tourisme de Besnard, les paysages, les portraits, les études de types qu'il a rapportés de Bénarès, de Delhi et d'ailleurs, ont été accueillis en 1911, au retour en France du peintre, avec un enthousiasme amplement justifié par le charme et par l'accent de vérité de ses interprétations. Ces souvenirs éclatants et doux d'un voyage qui fut un enchantement, et où l'artiste travailla toujours dans la joie, seront considérés plus tard,



Photo Vizzavona.

Femmes tonkinoises d'Inguimberty, autre peintre voyageur, qui a su rendre si fidèlement la lumière d'Extrême-Orient.

par les bons juges, comme les manifestations les plus personnelles, les plus rares, d'un des plus beaux talents de notre temps. Il n'est pas sans intérêt de rappeler à ce propos que Besnard, au début de ce siècle, fit en Algérie un séjour de quelques semaines, et que ce séjour nous a valu quelques-unes des pages les plus brillantes de son œuvre.

Comme l'Afrique du Nord, l'Indochine a inspiré des multitudes de peintres. Mais là, plus encore que dans l'Afrique du Nord, il est indispensable à l'artiste, s'il veut réaliser une œuvre durable, de vivre assez longtemps dans le pays pour en pénétrer l'âme. Deux seulement, à mon sens, ont réussi à dégager des spectacles qui se sont déroulés sous leurs yeux quelque chose de plus que de fades et insuffisants à peu près. Les décorations peintes par Carrera dans le grand vestibule du Ministère des Colonies, et les grandes toiles où Inguimberty a noté ses impressions de lumière et d'atmosphère à Hanoï, forment avec tous les autres travaux inspirés du Tonkin, de l'Annam, du Cambogde ou de la Cochinchine le plus violent et le plus démonstratif des contrastes. *La Récolte du Coton* du premier ; la *Grand'route, un jour de marché*, à travers les faubourgs de Hanoï, que le second envoya en 1929 au Salon de la Société Nationale, sont des œuvres aussi pénétrantes que justes, et d'une puissance d'évocation inouïe.

Nous devons à l'Océanie la partie la plus neuve de l'œuvre de Gauguin. Les figures et les scènes qu'il a peintes à Taïti nous le révèlent non seulement comme le plus raffiné des coloristes, mais comme un de ces observateurs d'exception, qui après avoir tout analysé, résument tout en une formule sommaire mais de grand style, infiniment plus belle et plus vraie que le réel.

Il me reste à parler du peintre des escales, du Gardier, qui a couru le monde sur les paquebots de l'Extrême-Orient et de la mer des Indes, sans jamais séjourner nulle part. Il a fixé dans des toiles charmantes ses impressions de ciel et d'eau, et je ne sais rien de reposant comme ces harmonies de bleu et de blanc, un peu trop affiches parfois, mais toujours fines de tons, qu'un soleil radieux illumine.

Thiébault-Sisson.

LE DINER D'ART ET MÉDECINE

Ce IIIe dîner était présidé par M. Louis Mourier, directeur général de l'Assistance publique, ancien ministre, membre de l'Académie de Médecine, et M. le sénateur Paul Strauss, ancien ministre, membre de l'Académie de Médecine.

Il fournit une nouvelle occasion d'affermir le lien, familial en somme, renoué naguère par le docteur Debat entre Esculape — si j'ose encore user de cette image classique — et son père Apollon, dieu magnifiquement synthétique, médecin et artiste à la fois, et lui-même canon de beauté.

Plus le fondateur d'*Art et Médecine* avance dans son œuvre d'union, mieux se dégage la valeur de l'idée qu'il osa réaliser. Idée profonde qui, après avoir suscité l'enthousiasme d'un Gabriel Hanotaux, sut mériter successivement l'éloge divers, mais d'une égale élévation, de maîtres tels que les professeurs Balthazard et Legueu, d'un Paul Valéry et d'un Désiré Ferry, ministre de la Santé.

Le 19 décembre, un grand parlementaire et un administrateur éminent voulurent bien adresser à leur tour à *Art et Médecine* leurs compliments et leurs vœux, M. Paul Strauss louant « le sens de l'intérêt général et une imagination féconde » chez le docteur Debat, M. Louis Mourier le félicitant de son œuvre philanthropique et formulant pour la revue des souhaits chaleureux de longue vie. Et entre ces deux voix s'éleva celle de l'excellent journaliste-poète Fernand Divoire, rédacteur en chef de *l'Intransigeant*, qui représenta là fort spirituellement la grande presse quotidienne.

Soit aux murs de la salle à manger, soit sur la table jonchée de fleurs, de délicieuses peintures de Madeleine Luka, un très beau panneau décoratif de Clément Serveau et de joyeux dessins de Dignimont avaient aussi leur éloquence...

R. L.

Sur la photo de gauche à droite, assis, MM. Luc Durtain, le Dr Sauvé, chirurgien des Hôpitaux, Paul Strauss, Mme Luka, MM. Louis Mourier, Aug. Perret, le Dr François Debat. Au 2e rang, debout, MM. Paul Follot, le Dr Jacques Decourt, médecin des Hôpitaux, André Dignimont, Pierre Dominique, Bernard Naudin, Marcel Midy, le Pr Perrot, de l'Académie de Médecine, le Dr Louste, médecin des Hôpitaux, le Pr Goris, Directeur de la Pharmacie Centrale des Hôpitaux, le Dr Decourt, Président de l'Association Internationale des Médecins, le Pr Jean-Louis Faure, de l'Académie de Médecine, le Dr Claisse, médecin des Hôpitaux, le Dr Dodart des Loges, Le Dr Filassier, le Dr Gil Robin, Clément Serveau. Assistaient en outre au dîner le Dr Vallon, le Dr Le Mée, laryngologiste des hôpitaux, le Dr Chevallier, médecin des hôpitaux.





LES MEDECINS LITTERATEURS

par

RENÉ de LAROMIGUIÈRE



ALGRÉ leur diversité, les livres qui me sont parvenus depuis un mois font tous apparaître le lien commun d'une indulgente philosophie. Est-ce bien un cas fortuit ? Comme j'en ai eu plusieurs fois l'intuition, depuis que la guerre a aggravé l'anarchie moderne des esprits et des consciences, peut-être le corps médical, dans sa quasi-totalité, forme-t-il l'assemblée des derniers sages.

Voici *La Médecine comique*, du docteur Taillefer.

L'auteur nous fait d'abord observer que, dans tous les méticrs, il est nécessaire de bien connaître les sujets avec lesquels l'on a affaire, « leur système vibratoire, les ondes qui pénètrent agréablement leurs propres ondes...

« Or, il y a, à ce point de vue-là, à la Faculté de Médecine, une lacune presque inexplicable. On vous y apprend l'anatomie, la physiologie, les mœurs des microbes... mais sur la manière de plaire au client malade, sur les différents procédés pour arriver à ce but, bref, sur les vibrations favorables, pas un mot. Pourquoi ? »

Et notre raillcur d'esquisser l'attitudc-type qu'il convicnt, d'après lui, d'enscigner aux médecins :

« La longueur du sourire atteint 8 centimètres environ. La longueur moyenne du rire, 12 centimètres. La poignée de main ne devient favorable qu'à partir d'une pression de 1.250 mm. de mercure. Le timbre de voix le plus prcnant cst le contralto. Le débit le meilleur est de 120 mots seulement à la minute. »

Humour qui fait passer la critique ! Et celle-ci donne à penser que le docteur Taillefer se garde pour sa part, dans ses rapports avec la clientèle, d'apprêts aussi minuticux.

Plus loin, il nous raconte comment il soigna, âgé de sept ans, « la cousine Eugénie », tous les membres de sa famille étant atteints de « l'influenza ». C'est l'un de ses bons souvenirs d'enfance. Chargé d'apporter toutes les trois heures à la malade la potion sirupeuse et les pastilles Géraudel qui lui avaient été prescrites, il faisait ses propres délices de ces médicaments agréablement sucrés et dont pourtant elle ne voulait à aucun prix entendre parler. Depuis, la cousine Eugénie déclare qu'elle doit sa guérison « à ce qu'elle s'est bien gardée d'absorber les remèdes ».

« Oui, rétorque le docteur — le jeune infirmier devenu docteur — mais moi qui les ai avalés à sa place, je n'ai pas été atteint par le mal. Toute conclusion ferme paraît, en somme, difficile. »

Puis les anecdotes se succèdent, toutes contées sur le même ton « pince-sans-rire » et entremêlées de vifs croquis du pays bressan. Certaines sont d'excellentes scène de comédie, où l'esprit est de bonne espèce, — parfois rabelaisien — et tout le livre constitue un document de valeur sur la vie, la dure vie des médecins de campagne. Point d'amertume, ou rarement ! Mais toujours un rire courageux, à la manière de Figaro !

Les Cahiers d'Alceste — présentés au lecteur, en termes fort élevés, par une préface du docteur Dartigues — sont évidemment plus austères. C'est un recueil de notes, pour la plupart ramassées, concentrées en peu de lignes et dignes de passer en maximes, sur la maladie, les rapports du médecin avec le malade et, essentiellement, sur la psychologie du malade : fruit précieux d'un esprit qui sait observer, méditer — et puis, finalement, pardonner. Le malade est homme. Donc, triste vérité, il est ingrat. Voilà ce qui ressort de l'étude du docteur Alceste. Mais il y a la douleur... « Douleur, écrit-il, mot magique devant lequel s'incline le médecin le plus blasé, le plus endurci... » Et l'on est ému de constater, à la lecture, qu'il suffit au médecin d'un seul témoignage d'affection reconnaissante pour le consoler de cent cas d'ingratitude. Ces *Cahiers d'Alceste* sont au demeurant fort connus et il n'est pas nécessaire d'en citer des passages. Je ne résiste pas, cependant, au plaisir de reproduire la fin de l'ouvrage, pastiche d'un dialogue de l'Antiquité, d'un tour délicieux.

Le médecin Iatros a été « roulé » par l'égrotant Critos. En quittant le patient qu'il a soulagé, il a un mouvement de révolte. Mais il se reprend aussitôt :

« J'ai tort !... Je dis du mal... J'oublie le serment d'Hippocrate... (la main levée) : je jure, par Apollon médecin, de tenir secret ce que dans l'exercice et en dehors de l'exercice j'aurai vu et entendu qu'il ne faille pas répandre... O Apollon, Hygie et Panacée, pardonnez-moi !... Vous voyez que j'ai toujours observé le serment... Oui, Critos a la goutte, mais c'est un homme excellent... Je n'ai pas le droit de le juger et il garde le droit de juger ma personne... Dieux médicaux, guérissez-le tout à fait, ainsi que tous mes malades !... Et pardonnez-moi si j'ai pu vous blesser ; je suis un humble serviteur d'Hippocrate... »

En vérité, cela sonne noblement, et nous avons tout lieu de croire que ce docteur Alceste n'est pas un vrai misanthrope.

René de Laromiguière.

N. D. L. R. — *Nous recevons à l'instant le dernier numéro de* L'Archer, *revue que dirige, à Toulouse, le docteur Paul Voivenel. Le talent, l'intelligence y abondent, ce qui n'étonnera personne connaissant l'animateur de ce mouvement intellectuel. Nous sommes heureux d'annoncer aux lecteurs d'*Art et Médecine *que le docteur Voivenel va désormais collaborer régulièrement à la revue du docteur Debat.*



Photo Régis Lebrun

LABORATOIRES DU DOCTEUR F. DEBAT,

60, Rue de Prony, PARIS (17e)



GABRIEL HANOTAUX
de l'Académie Française

ALFRED MARTINEAU
Professeur au Collège de France

HISTOIRE DES COLONIES FRANÇAISES ET DE L'EXPANSION DE LA FRANCE DANS LE MONDE

6 volumes in 8° (29×24) illustrés

COMPOSITION DE L'OUVRAGE

Introduction générale. L'Expansion française dans le Monde, par M. Gabriel Hanotaux, de l'Académie française

L'Amérique française, par M. Charles de la Roncière, conservateur à la Bibliothèque Nationale, M. Joannès Tramond, professeur à l'École navale, et M. Émile Lauvrière, professeur au lycée Louis-le-Grand. Illustrations de G. Ripart et Charles Sanlaville. (1 volume paru).

Tunisie et Maroc, par M. Georges Hardy, directeur de l'Instruction publique à Rabat.

Syrie, par M. H. Dehérain et R. de Caix. Illustrations de M. Vicaire, Chalon, etc. (1 volume).

Algérie, par M. Augustin Bernard, professeur à la Sorbonne. Illustrations de Mme et M. G. Hanotaux fils. (1 volume paru).

L'Afrique tropicale, par M. Auguste Terrier, secrétaire du comité de l'Afrique française, et M. Delafosse, gouverneur honoraire des colonies. Illustrations de Ch. Sanlaville. (1 vol.).

Madagascar et les Iles de l'Océan Indien et du Pacifique, par M. Guillaume Grandidier, secrétaire général de la Société de Géographie, et M. Henri Froidevaux, docteur ès lettres. Illustrations de P. Baudier. (1 volume).

L'Inde et l'Indochine, par M. Henri Froidevaux, docteur ès lettres, et M. Alfred Martineau, professeur au Collège de France. Illustrations de M. de Marliave. (1 volume).

L'Histoire des Colonies françaises comportera 6 volumes in-8° (29×24) de 550 à 600 pages chacun, imprimés sur caractères neufs, magnifiquement illustrés de dessins dans le texte et de huit hors-texte en couleurs.

Il paraîtra deux ou trois volumes par année. Les deux premiers volumes sont parus et remis dès réception de la souscription. Le troisième volume paraîtra en avril 1931.

Prix par souscription à l'ouvrage complet en 6 volumes

En volumes brochés .... 720 fr.
En volumes reliés richement en cuir raciné................ 1000 fr.
Payables 40 francs par mois.
En volumes reliés amateur.... 1250 fr.
Payables 60 francs par mois
Au comptant 10 % d'escompte

Sur demande il est adressé franco un spécimen : texte et gravure en couleurs.

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

Je soussigné déclare souscrire à l'**Histoire des Colonies françaises**, en 6 volumes, au prix à forfait de :

* 720 francs en volumes **brochés**,
* 1000 francs en volumes **reliés en cuir raciné**, } *frais de port compris*

que je paierai chaque mois par quittances de 40 francs (1) ; ou au comptant avec escompte de 10 pour 100.

* 1250 francs en volumes **reliés amateur** payables 60 francs par mois. Au comptant 10 % d'escompte.
Les volumes sont envoyés à mesure de leur apparition.

Je m'engage à ne pas me dessaisir des volumes qui ne m'appartiendront qu'après parfait paiement. — La présente souscription ne pourra être annulée.

Nom et prénom .... , *le* 193

Qualité .... Lu et approuvé

Adresse .... Signature

Gare a plus proche ....

*Biffer les lignes inutiles. — (1) Conditions valables seulement pour la France, l'Algérie, la Tunisie, le Maroc. Pour les autres pays, demander les conditions.

Remplir ce bulletin et l'adresser à la SOCIÉTÉ D'HISTOIRE NATIONALE, 8, rue Garancière (6e)

Le Directeur-Gérant : Dr FRANÇOIS DEBAT. R. C. Seine 2.514
Imprimerie Kapp, 130, rue de Paris, Vanves. Société de Gravures et d'Impression d'Art, à Cachan (Seine)
Couverture Offset : Stribick-Fally et Cie, 45, rue Castérès, à Clichy.

QUELQUES PRINCIPES
DES LABORATOIRES
DU DOCTEUR DEBAT

■

1° Primum non nocere. Ne spécialiser que des produits d'une innocuité absolue.

2° Ne spécialiser que des préparations qui nécessitent un outillage scientifique et industriel que le pharmacien ne peut utiliser dans son officine.

3° Fabriquer en grande quantité avec des appareils puissants et perfectionnés pour abaisser les prix de revient et les prix de vente.

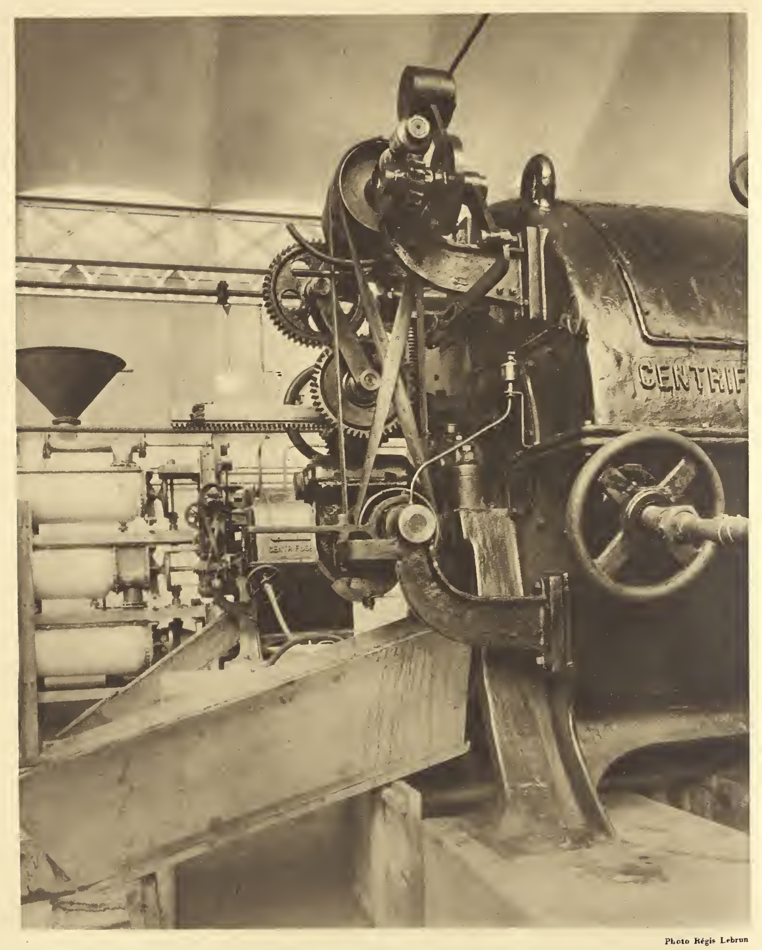


Photo Régis Lebrun

Détail d'une centrifuge
A L'USINE DU PANCRINOL, A GARCHES

PANCRINOL

1° LE PANCRINOL perfectionne la méthode de Whipple par l'adjonction de Rate, Rein et Surrénale qui, par synergie, exaltent l'action du Foie.

2° Dépourvu des albumines toxiques et des divers principes inactifs contenus dans les organes frais, il permet une opothérapie massive et partant extrêmement active.

3° Grâce à l'énormité de nos achats, à la perfection de notre outillage et à la standardisation du travail, il nous est possible de mettre en vente cette spécialité de choix à un prix relativement très bas.



Photo Régis Lebrun

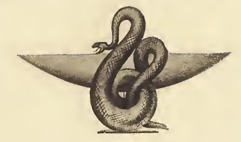
Soudage des ampoules
AUX LABORATOIRES DU Dr DEBAT, A GARCHES



Photo Régis Lebrun

C'est le même outillage puissant et original qui sert à la préparation du PANCRINOL et de L'INORÉNOL

SOMMAIRE



AVRIL
1931

N° 7

ART ET MÉDECINE
REVUE MENSUELLE
RÉSERVÉE AU CORPS MÉDICAL

DIRECTEUR : FRANÇOIS DEBAT

Rédaction - Administration
60, Rue de Prony, 60

Prix : 8 francs

ABONNEMENT ANNUEL : FRANCE ET COLONIES, 80 FRANCS.
ÉTRANGER : 80 FRANCS, FRAIS DE PORT EN PLUS.

ART ET MÉDECINE

LE DOCTEUR HENRI GOUGEROT,
professeur agrégé, médecin de l'Hôpital Saint-Louis, dessiné par Bilis.

UN MAITRE
DE LA
DERMATOLOGIE



LA carrière du professeur Gougerot ? Magnifiquement droite et sûre. Parisien, Henri Gougerot fait ses humanités à Louis-le-Grand. Puis, c'est la Faculté de Médecine et l'internat dès sa première année d'externat avec, pour patrons : Triboulet et Troisier, de Beurmann, Widal, Raymond et Landouzy, Brissaud et Pierre Marie. Il remporte la médaille d'or de l'Internat. Chef de clinique de Landouzy en 1909, il est nommé, en 1910, dès son premier concours, à 29 ans, fait rarissime, professeur agrégé de médecine générale. C'est que déjà il avait accumulé des travaux qui faisaient de lui un maître incontesté : sporotrichoses et mycoses, tuberculides cutanées, etc. Il opte pour l'agrégation de dermatologie qui le passionne depuis son internat à l'hôpital Saint-Louis.

La guerre éclate. Le professeur Gougerot, parti avec un modeste galon, revient avec les galons de lieutenant-colonel, la Croix de Guerre et la Légion d'honneur au titre militaire. A la fin de la guerre, il organise le centre dermato-syphiligraphique de Tours, dont il fait un modèle partout cité.

Et la vie civile reprend. Pendant trois ans — et jusqu'à la retraite de Brocq — le professeur agrégé Gougerot est assistant de ce grand maître de la dermatologie. Nommé en 1921 médecin des hôpitaux, chargé à Saint-Antoine, de 1922 à 1928, de la consultation dermato-syphiligraphique du soir, il y inaugure avec un grand succès les polycliniques et leçons didactiques du soir. Enfin en 1928, il est élu professeur de clinique des maladies cutanées et syphilitiques à Saint-Louis. Il y occupe la chaire qu'a fondée et illustrée Alfred Fournier et qu'occupèrent ensuite Ernest Gaucher et Jeanselme. Fait unique dans les annales de la Faculté, Gougerot a été l'élève ou le collaborateur de ses trois prédécesseurs, externe de Fournier (en remplacement) et agrégé de ses deux successeurs.



Avenue Constant-Coquelin, ce grand travailleur a cherché le calme nécessaire aux longs labeurs. Je respecte son temps, je pose aussitôt la question qui m'amène : « Comment, maître, concevez-vous votre rôle de médecin et de professeur ? »

Un instant de réflexion, puis cette réponse :

« Mon rôle est *quadruple*. C'est celui, d'abord, de professeur et d'enseigneur. Le matin, à Saint-Louis, enseignement pratique : présentations de malades et leçons de pratique. Par une innovation que j'ai inaugurée à Saint-Antoine et que je continue à Saint-Louis, un enseignement du soir s'adresse aux médecins et étudiants que leurs occupations retiennent dans la journée.

« Puis j'ai réorganisé l'enseignement des stagiaires : tous les matins, ils apprennent de mes collaborateurs l'A. B. C. de la dermato-syphiligraphie, puis s'éparpillent dans les services de Saint-Louis afin de « voir » des malades. A la fin du stage, une interrogation écrite sanctionne ce système dont les résultats sont remarquables. Le nombre des étudiants insuffisants diminue de plus en plus, et pour eux mes collaborateurs font un cours de vacance.

« En troisième lieu, je me suis efforcé d'améliorer les trois cours de perfectionnement de dermatologie, syphiligraphie et vénéréologie thérapeutique, en demandant à chaque spécialiste de traiter « sa question », et je suis heureux d'avoir été un des fondateurs de l'Ecole de Sérologie.

« Enfin j'ai créé à Saint-Louis un enseignement supérieur de dermato-syphiligraphie où les grands spécialistes, les Sabouraud, les Milian, les Jauregg, les Jadassohn, etc., viennent exposer leurs travaux.

« Le second rôle est le rôle de savant et d'animateur de recherches scientifiques. Je poursuis des travaux personnels et je m'efforce d'en susciter chez les autres. Mon but est de créer un centre de recherches. Pour rassembler les travaux de ma Clinique, j'ai créé les Archives dermato-syphiligraphiques de la clinique de l'Hôpital Saint-Louis, grâce à l'appui de mon ami l'éditeur Norbert Maloine. Je suis aussi directeur scientifique des annales des maladies vénériennes créées par Lévy-Bing.

« Le troisième rôle, et non le moindre, consiste à soigner les malades. J'assure personnellement et je m'applique à développer les consultations du soir, si bienfaisantes. Le ministre de la Santé me fait construire un dispensaire circulaire qui réalise une idée nouvelle.

« Enfin mon quatrième rôle est un rôle « social », au ministère de la Santé, à la Société de Prophylaxie, à la Ligue Nationale contre le péril vénérien, à la Société des Nations, etc.

— Voilà vraiment, Maître, une vie bien remplie. L'avez-vous ainsi conduite en vertu d'une vocation ?

— C'est possible, puisque, enfant, j'avais déjà la passion de l'Histoire naturelle qui est, en grande partie, le substratum de la médecine.

— La médecine, cet art, entre autres... Si ne suis pas indiscret, Madame Gougerot n'a-t-elle pas été l'une des plus brillantes cantatrices de l'Opéra-Comique ?

Le professeur Gougerot se mit à rire : « Mais si! j'ai épousé Mlle Nicot-Bilbault Vauchelet... Elle avait pour témoins Saint-Saëns et Paladilhe, et moi le doyen Landouzy, Widal et Pierre Marie. Voilà, n'est-ce pas, une conjoncture très *Art et Médecine*... »

— Merci, ce sera mon mot de la fin...

— Avec mes amitiés pour le docteur Debat et mes plus sincères compliments pour sa magnifique revue ».

René de Laromiguière.



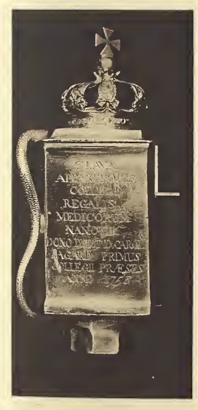
Nancy : la place du gouvernement. En lettrine, la masse d'appariteur, jadis donnée au Collège Royal de Médecine de Nancy par Carolus Bagard, son président.

Photo Lévy Neurdein

NANCY

TEL QUE JE L'AI VU GRACE A VALLON

PAR LE DOCTEUR R. DE MARCONNAY



La place du Gouvernement est une naumachie sans eau. Le palais est calme et clair, comme des yeux lorrains. Sous le fronton triomphal et sur la rocaille de la vasque, parmi les belles treilles de fer qu'en 1750, mûrit la forge de Jean Lamour, le Neptune de la fontaine s'agite en souvenir du Bernin. Glaive en main, sous les espèces du duc Antoine, la famille de Vaudémont règne sur la façade du Palais ducal et le destrier enjuponné s'enlève, clair, sur la porterie pleine d'ombre.

Et là-bas, quelque part, dans la lente et grave campagne, la Colline Inspirée, montant à pente douce, autre Acropole où pria Barrès, élève vers le ciel sa forme méditative.

Nancy, parée d'un nom féminin, qui lui va si bien, évoque la grâce un peu abstraite de Minerve. Belle et sage comme la déesse, elle est en armes comme elle.

Après une nuit infernale du printemps 1918, où, à la lueur trouble des incendies, les 75 peuplaient sans cesse son ciel de hargneuses étoiles, il me souvient de l'avoir rencontrée au détour d'une rue. Sa lance était tordue, son bouclier bossué, sa robe déchirée, mais à peine pâlie, sa blonde figure regardait toujours aussi bleu, aussi calme.

Son rayonnement encouragea ses fidèles aux plus sombres jours de la guerre. Comme le professeur Étienne, s'ils devaient quitter leur maison trop menacée, ils s'y résolvaient le plus simplement du monde. Sans un mot, ils allaient camper un peu plus loin, dans un gîte de fortune.

Ce fut lui qui tint à me faire les honneurs de sa ville ; lui, qui me promena par les services innombrables de la cité hospitalière. J'ai admiré qu'elle n'ait rien à envier à celle de Strasbourg.

Vous dirais-je le voyage ? Nous gravîmes des escaliers, glissâmes sur le miroir des parquets et des carrelages, pénétrâmes dans d'étincelantes salles d'opérations. Du seuil des services d'enfants, j'admirai les frises peintes



Lévy Neurdein.

L'une des belles grilles de fer forgé, noir et or, de la place Stanislas.

qui courent, pimpantes, au sommet des cimaises. Centrales, des plantes vertes étaient cravatées de gros nœuds roses, comme au départ pour l'église villageoise, quand sonnent les cloches, le petit Pierre, le dimanche matin.

Avant de quitter Paris, j'y avais rencontré le doyen. Malgré son air si simple et si direct, cette allure de réalisateur qui ne se paie pas de mots, il m'avait semblé poser de bien ambitieuses prémisses. Ne m'avait-il pas dit entre autres choses : « Notre maternité est peut-être la plus belle du monde, mais, certainement, de l'Europe. » J'avais souri intérieurement. « Ces Nancéiens, tout de même, m'étais-je chuchoté, quel magnifique esprit de clocher ils possèdent ! » Mais, comme s'il avait entendu mes réserves, le professeur Spillmann avait ajouté tranquillement : « Vous verrez. »

Or, j'ai vu et je souscris à tous les superlatifs. J'ai vu ce temple de Lucine. J'ai admiré les salles de déshabillage. J'ai visité celles de travail et d'examen, inondées de lumière, si spacieuses, et que le respect de la femme et le souci de son bien-être ont si intelligemment aménagées.

Nous quittâmes ce palais. Il me faudrait, maintenant, la lyre de Brillat-Savarin pour vous dire le déjeuner du professeur Étienne, les trois services de vin, dont un du Rhin, les soles frites, le filet jardinière, l'inoubliable pâté de Strasbourg... Un taxi me conduisit enfin à l'École des Beaux-Arts, où, marchant impudemment sur les brisées de notre critique d'art, j'en saluai le directeur, Victor Prouvé. Mais je n'anticiperai pas. On vous parlera, quelque jour, de cet homme adorable, de son œuvre robuste et sincère, si ému, de cet artiste qui est encore — et cela lui ajoute — le plus merveilleux des artisans.

Or, à quelque temps de mon retour, je me suis trouvé nez à nez avec ledit critique. Vallon me cherchait, il me guettait. « Eh bien ? Et ce fameux reportage ? Car vous allâtes à Nancy, si je ne m'abuse ! »

J'étais pris, je dus m'exécuter. Sévère, il lut. Aux dernières lignes une feinte stupeur se peignit sur ses traits. Il retournait mon papier en tous sens. « C'est tout?» dit-il enfin. « Alors, voilà votre article ? Était-ce donc la peine de tant vous gausser de celui que j'écrivis, naguère, sur Strasbourg ? Il n'y a là-dedans que de plates sornettes et nous pouvons affirmer que vous n'avez pas gagné le repas dont vous a régalé un hôte trop magnifique. À l'indiscret détail du menu, comme nous eussions préféré, monsieur, quelques silhouettes d'hommes, à tout le moins (si le croquis n'est pas votre fait et que vous préfériez la musique au dessin), quelques petits coups de diapason, nous donnant le *la* du concert médical de Nancy !

» D'un doyen qu'étudiants et médecins adorent, que nous avez-vous dit, je vous prie ? Avez-vous fait la moindre allusion à ses belles recherches sur le rachitisme et les maladies cutanées ? L'avez-vous loué de mener si rondement le bon combat contre la syphilis, de multiplier les conférences, de créer des dispensaires et d'étendre, sans cesse, leur rayon d'action ?

» Il rêvait depuis longtemps de reconstituer, livres et locaux, la Bibliothèque de la Faculté, anéantie par la guerre. Cette ambition est à la veille de se réaliser et il se frotte les mains, disant : « Bientôt, ils n'auront plus d'excuse d'aller au café. » Ils, ce sont les gosses, les étudiants. Ne faites pas fi de ce propos anecdotique : il est touchant, il témoigne. Ce doyen est vraiment un doyen — *pater familias*.

» Je ne vous ai pas entendu parler de Fournier, ce petit Saint-Louis, ni du dispensaire antivénérien qu'y dirige Spillmann. Et pourtant, je suis certain que le docteur Weiss, son chef de clinique, se fût fait un plaisir de nous y guider à votre suite.

» Avez-vous dit — ça peut, tout de même, je crois, intéresser vos lecteurs — que le grand-papa Spillmann, né à Erlisheim, près de Colmar, avait vécu à Nancy même une longue carrière de médecin-praticien, que le père avait été professeur de clinique médicale à la Faculté de Nancy. et que ce sera le tour du petit-fils, fils de Louis Spillmann, le doyen actuel, de passer bientôt sa thèse. Ainsi, à la brillante lignée médicale, échelonnée sur quatre générations, une unité va-t-elle s'ajouter, un rameau verdoyant au bel arbre généalogique. L'avez-vous dit ? — Je ne l'ai pas dit, et j'en suis navré. Mais le hasard a voulu que je ne pusse joindre le professeur Spillmann qu'à Paris, dans un hall d'hôtel, entre deux portes.

— Il fallait mieux choisir votre heure.

» Du professeur Étienne même, dont vous fûtes l'hôte, vous ne savez louer banalement que l'hospitalité. Pas un mot de l'homme, du rude Vosgien, de sa vaste érudition, de ses recherches sur les cardiopathies, les poliomyélites.

» Et les chirurgiens, Michel, cet Harmant, qui, naguère, contribua à la chirurgie du sympathique ? Et les professeurs d'anatomie, Hoche pour la pathologique, Lucien pour la descriptive ? Et Jacques, Binet, Jeandelize, Caussade, Lavergne, Richon, Simonin ? N'ouvrez pas des yeux si ronds. Ce sont des professeurs...

» Quant à Parisot dont l'activité sociale est admirable, il méritait mieux que votre silence ! Telle qu'il l'a mise au point, l'organisation de la lutte antituberculeuse est un modèle du genre. N'auriez-vous pas pu nous dire qu'il faisait partie du Conseil de la Société des Nations ? Ce n'était pas indifférent, car, à la faveur de cette fonction, il parcourt le monde, tirant la quintessence des organisations d'hygiène à l'étranger. »

— Eh oui ! Assurément ! Mais, par malheur, le jour même où j'étais à Nancy, il promenait une grave émanation du Gouvernement anglais, déléguée pour étude. Et puis vous ne le connaissez pas ! Il est terrible ! Par téléphone, la veille, il m'avait « défendu » de parler de l'Office d'Hygiène jusqu'au moment où j'aurais pu prendre avec cette formation un contact suffisant.

— Il a bien fait ! Pourquoi êtes-vous parti, quand même ?

» Mais nous avez-vous parlé de Perrin, professeur de thérapeutique, qui dirige un service antituberculeux ? De Fruhinsholz, heureux prince du palais obstétrical, de Vuillemin, mycologue de mondiale renommée qui enseigne l'histoire naturelle médicale, de Collin, histologiste dont les travaux sont très estimés, de Frœhlich, titulaire de la chaire de chirurgie infantile, qui a enrichi la matière orthopédique de nombreuses publications, d'André, le chirurgien des voies urinaires ? C'était le moment, cependant, de lui vanter les merveilleux effets diurétiques de l'« Inorénol ! »

» Nous ditez-vous un mot, un seul, de l'Institut d'Hydrologie, que dirige Santenoise, le jeune et brillant physiologiste ? J'ai trouvé le moyen, moi qui n'étais pas chargé du présent *pensum*, de visiter ses laboratoires ultra-modernes, installés « à peu de frais », comme, avec une juste fierté, dit le doyen, leur créateur, « dans une vieille boîte, datant de Stanislas et de Bagard ».

» Puisque je viens de prononcer le nom de ce dernier, M. Tribolet, l'aimable secrétaire de la Faculté, vous a-t-il montré, dans la vénérable Salle des Thèses, peint par un sous-Largillière, le portrait du bon archiatre. Avez-vous admiré ce Bagard aux yeux bleus, l'hermine aux épaules, le collier et la croix au cou ? Vous rappelez-vous la bouche diserte et l'air grave ? Il croyait bien, le cher « chevalier de l'Ordre de Saint-Michel » « que c'était arrivé » ! Avez-vous salué, à ses côtés, les Helvétius, les Fournier, les Alliot ? Tout Pont-à-Mousson est là, sous le signe armorié de la vieille école qu'a détrônée Nancy : trois soleils sommés d'un sanglier.

» Vous osez parler de Prouvé. Je gagerais que vous n'avez pas vu, dans la même salle, le portrait du père Bernheim, qui est de lui, vieillard rose et paterne, dont le sourire s'aiguise d'une charmante malice.

» Je suis certain que vous n'avez prêté nulle attention à l'urne de buis blond, si belle de forme, qui, sur le tapis vert, attend le suffrage professoral. Pour vous, on n'a point tiré de son armoire la masse d'ébène et d'argent, élégante et solennelle, la masse d'appariteur, dont fit présent au Collège royal de Médecine de Nancy, D. Carolus Bagard, son président, l'ancêtre des doyens ».

Et mon bourreau, puisant alors un papier au fond de sa poche, s'y mit à lire, d'une voix de chantre :

CLAVA APPARITORIS COLLEGII REGALIS MEDICORUM NANCEII DONO DEDIT D. CAROLUS BAGARD, PRIMUS COLLEGII PRAESES, ANNO 1758.

Il reprit impitoyablement : « Vraiment, je n'espère pas que vous vous soyez fait montrer le savoureux registre des consultations du collège. Très regrettable omission, à laquelle vous souffrirez que je supplée. » Et il lut encore :

« Février 1754. — *Il ne s'est présenté aucun malade à nos consultations.* »

« Consultations du samedi 2 mars 1754. N° 11. — *L'enfant du nommé François Gérardin, faubourg Saint-Pierre : enflure au bas-ventre, occasionnée par des vers. On a été d'avis qu'il prenne trois jours de suite à jeun la poudre suivante, enveloppée dans un peu de confiture : 4 aq. alb...*

Suit le grimoire, précédé du signe fatidique de la prescription magistrale, mystérieuse et redoutable comme un arrêt des dieux. »

Je me taisais. J'étais écrasé. Toute cette documentation dont il m'assénait le poids sur le crâne ne me permettait plus d'en douter : il était allé à Nancy avant moi !

Dr R. DE MARCONNAY.

L'entrée du musée, ancien palais des ducs de Lorraine, du XVIe s.

Photo Lévy Neurdein





LES BORDS DE LA MOSELLE.

LES GRANDS HORIZONS DE LORRAINE

PAR MAURICE BARRÈS

Notre habituel hommage à l'une des provinces françaises s'adresse aujourd'hui à la Lorraine. Il devait normalement débuter par un texte du grand écrivain que la France a perdu lorsqu'il n'avait pas encore, selon la remarque de M. Albert Thibaudet, rempli sa destinée. L'admirable page que nous sommes heureux de publier a été choisie par Mme Barrès dans l'œuvre non encore recueillie de l'illustre prosateur. Nous avons le devoir de lui en exprimer notre gratitude. Nos lecteurs goûteront une fois de plus cette gravité

Dans le pays où les miens ont duré, la vallée de la Moselle si paisible que j'habite me paraît, à de certains jours, trop populeusc encore, trop recouverte de passants pour que j'entende bien les secrets et les leçons de ma « petite patrie. » J'aime à gravir les faibles pentes qui la dominent, à parcourir indéfiniment, loin des centres d'habitation, le vieux plateau lorrain et, par exemple, le Xaintois, antique pays historique où se dresse, visible de toutes parts, la montagne de Sion-Vaudémont.

J'aimai, jadis, le musée du Trocadéro, les marais d'Aigues-Mortes et de Ravenne, les paysages de Tolède et de Sparte, mais

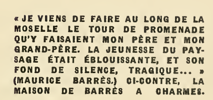
à tous ces puissants cimetières, je préfère aujourd'hui mon modeste cimetière lorrain, la plaine de Sion-Vaudémont, telle qu'elle parle et se découvre aux Lorrains qui savent méditer.

Plaine agricole, négligée de la grande civilisation, mais où l'on voit la terre franche et les cultures qui, depuis des siècles, disciplinent scs habitants. J'écoute le château demi-abandonné, entouré des restes d'une déférence jalouse, et la vieille masure où le paysan a hérité les parcelles de son père, serf du domaine féodal, et de son ancêtre, esclave rural d'un marbre gallo-romain.

La brasserie de Tantonville, petit point dans ces immenses

passionnée, cette ardeur à servir qui caractérisaient l'auteur de tant de chefs-d'œuvre, et ce "style de vie" qui a eu tant d'influence, l'une des étapes décisives de la prose française. Nous avons choisi les photographies qui illustrent cette merveilleuse description dans la belle suite que M. Kertesz a rapportée de Sion-Vaudémont et de toute la contrée dans l'automne de 1927, lorsque fut inaugurée, sur la Colline Inspirée, la Lanterne des Morts. Elles révèlent le sentiment le plus pénétrant du génie de Maurice Barrès et des horizons qu'il a définis et chantés.





« JE VIENS DE FAIRE AU LONG DE LA MOSELLE LE TOUR DE PROMENADE QU'Y FAISAIENT MON PÈRE ET MON GRAND-PÈRE. LA JEUNESSE DU PAYSAGE ÉTAIT ÉBLOUISSANTE, ET SON FOND DE SILENCE, TRAGIQUE... » (MAURICE BARRÈS.) CI-CONTRE, LA MAISON DE BARRÈS A CHARMES.

Photos Kertesz



« C'EST LA COLLINE DE SION-VAUDEMONT, FAIBLE ÉMINENCE SUR UNE TERRE LA PLUS USÉE DE FRANCE, SORTE D'AUTEL DRESSÉ AU MILIEU DU PLATEAU QUI VA DES FALAISES CHAMPENOISES JUSQU'A LA CHAINE DES VOSGES... DANS TOUS NOS CANTONS, DÈS QUE LE TERRAIN S'ÉLÈVE, LE REGARD DÉCOUVRE AVEC SAISISSEMENT LA BELLE FORME IMMOBILE, SOIT TOUTE NETTE, SOIT VOILÉE DE PLUIE... ». (EXTRAIT DE "LA COLLINE INSPIRÉE" DE MAURICE BARRÈS).

espaces, me parle : c'est là que Pasteur est venu conduire ses fameuses études sur les ferments, ct je comprends tout ce que le dix-neuvième siècle ajoute aux civilisations du passé.

Dans ce paysage de vignes et de céréales, déboisé l'un des premiers en Lorraine, les gens du plateau de Vaudémont faisaient déjà la bataille pour le compte de l'empire romain contre les gens d'Outre-Rhin...

Dans le Xaintois, la motte de terre elle-même, qui paraît sans âme, cst pleine du passé et son témoignage ébranle les cordes de l'imagination. Ah ! sur cette immense étendue





Photos Kertesz

— où surgissent avec une étrangeté qui me rappelle les sublimes paysages du Puy-en-Velay, dix crêtes isolées, couronnées de bois, et la superbe falaise de Sion — comme le silence, la solitude et les couleurs rougeâtres de l'automne parlent éloquemment d'histoire ou de politique et des mille rapports subtils qu'il y a entre la race, la terre et les individus et qui sont proprement tout le nationalisme !

Les souvenirs se pressent dans mon esprit, je les écarte, je m'attarde pourtant, mais tout à l'heure on m'excusera quand je dirai enfin le mystère de ces magnificences où nul regard encore ne s'est porté.

Le sommet isolé de Sion, tantôt voilé par la brume, tantôt embrassant un immense espace, fut le centre religieux

" EN AUTOMNE, LA COLLINE EST BLEUE SOUS UN GRAND CIEL ARDOISÉ, DANS UNE ATMOSPHÈRE PÉNÉTRÉE PAR UNE DOUCE LUMIÈRE D'UN JAUNE MIRABELLE. J'AIME Y MONTER PAR LES JOURS DORÉS DE SEPTEMBRE ET ME RÉJOUIR LA-HAUT DU SILENCE, DES HEURES UNIES, D'UN CIEL IMMENSE OU GLISSENT LES NUAGES ET D'UN VENT PERPÉTUEL QUI NOUS FRAPPE DE SA MASSE. CES PHOTOS PRISES EN AUTOMNE, ILLUSTRENT LES IMPRESSIONS DE BARRÈS DANS LA «COLLINE INSPIRÉE».

et politique de la Lorraine ; il demeure un pèlerinage vénéré. C'est de là que Gérard, premier comte de Vaudémont, emmenait nos ancêtres lorrains à la première croisade ; c'est de là que sortait à ces dates lointaines notre maison ducale qui règne aujourd'hui en Autriche, et l'infortunée impératrice Elisabeth vint parfois s'asseoir sur les ruines féodales qui achèvent de s'y déliter. Je m'assure qu'un poète lorrain distinguera un jour cette côte comme le lieu idéal pour rendre justice à une petite nation dont je veux qu'on reconnaisse un des grands titres de noblesse.

■

Qui donc connaît ce Xaintois ? Un voyageur pourtant y discerna, si je ne me trompe, un caractère de gravité, de recueillement et cette sorte de grand silence qui semble précéder quelque voix puissante. Par une intention que j'admire, dans une course rapide un passant, mais qui sait voir, a



Photos Kertesz.



" A L'AUTRE EXTRÉMITÉ, LE PAUVRE VILLAGE DE VAUDÉMONT, AVEC LES DEUX AIGUILLES DE SON CLOCHER ET DE SA TOUR, SE MEURT DANS LES DÉBRIS ROMAINS ET FÉODAUX DE SON PASSÉ LÉGENDAIRE... " (MAURICE BARRÈS «LA COLLINE INSPIRÉE»). EN HAUT LES RUINES DE VAUDÉMONT. A GAUCHE, LA TOUR BRUNEHAUT.





EN HAUT, LE CIMETIÈRE DE N.-D. DE SION OU MAURICE BARRÈS REPOSE AUPRÈS DES SIENS. A DROITE, LA LANTERNE DES MORTS ÉLEVÉE A SA MÉMOIRE SUR CETTE " COLLINE INSPIRÉE " OU IL VOYAIT " UNE TABLE DES LOIS NON ÉCRITES DE LA LORRAINE " ET L'UN DES HAUTS LIEUX "OU SOUFFLE L'ESPRIT".

pressenti les puissances que j'essaye de vous rendre intelligibles.

M. Ardouin-Dumazet, brièvement, mais dignement, cite ce pays, ses villages, en deux lignes; soudain il s'arrête au plus chétif d'entre eux : «Baudricourt évoque le nom... » Que va-t-il dire ? Il continue, se trompe, il cite le chevalier de Baudricourt mêlé à l'histoire de Jeanne d'Arc. C'est qu'instinctivement ce décor l'invitait, le forçait à évoquer quelque nom héroïque. Laissons Jeanne d'Arc dont l'histoire embrasse, en effet, plusieurs villages de cette région. C'est d'un autre qu'il s'agit ici...

En deux mots, Baudricourt est le village où le génie de Victor Hugo fut préparé par une suite de cultivateurs.

Il faut que Besançon recule ! Les villages de

Baudricourt, de Domvallier et la plaine du Xaintois, voilà l'authentique berceau.

■

C'est d'une délicatesse infinie de savoir comment ce pays, dont j'essayais plus haut de donner les couleurs, a pu intervenir dans la préparation de Victor Hugo. Mais si l'histoire littéraire est excusable de ne point résoudre par des certitudes un tel problème, elle serait inexcusable de le mal poser plus longtemps.

La petite semence humaine qu'un hasard absolument négligeable fit germer dans Besançon est issue du climat lorrain, de



Photos Kertesz.



LA PLACE D'HAROUÉ OU LE MAITRE LORRAIN S'EST PLU A MÉDITER, COMME IL LE RAPPORTE DANS UN " HOMME LIBRE"... " JE N'AI PAS OUBLIÉ CETTE SOIRÉE SILENCIEUSE, VERS LES CINQ HEURES, DANS LA PETITE VILLE D'HAROUÉ... " A DROITE LE LAVOIR DE CHARMES. EN FACE ET EN HAUT LA RUE DE CHAMAGNE, LE PAYS NATAL DU PEINTRE CLAUDE GELÉE, APPELÉ " LE LORRAIN ".



Photo Kertesz.

la région lorraine la plus pluvieuse, d'un très vieux pays de céréales, isolé des grandes voies, à deux pas du village où naquit le peintre Claude Gelée, et d'une population qui, entre maints caractères très connus que je passe, fournit en grand nombre des artistes d'un dessin sûr, très aptes à voir et à reproduire les formes.

Halte-là ! je m'égarerais si je voulais ici brutalement tirer quelques conséquences précises des conditions lorraines où fut longuement préparé le poète qui devait écrire dans la *Légende des Siècles* huit strophes inestimables de l'*Hymne à la Terre*. J'indique une direction et j'y reviendrai ; d'autres feront mille fois mieux. D'ailleurs, je n'oublie point le sang breton qui vint à Hugo par sa mère. Le principal caractère des étendues autour de Sion-Vaudémont, c'est peut-être qu'on n'y voit aucune eau. La Bretagne réservait au jeune Lorrain une grandeur dont il semble s'être étonné jusqu'à sa mort : l'Océan.

Maurice Barrès

LA LORRAINE TERRE DE SOUFFRANCE ET D'ÉNERGIE

PAR DÉSIRÉ FERRY



« L'éternelle bataille qui a été la vie des pays lorrains. »

MICHELET

AUCUNE province française n'éveille mieux que la Lorraine l'intelligence de nos destinées nationales.

Quel émoi envahit soudain l'âme du voyageur, quand, pour la première fois, il visite la région de l'Est ! Les noms des villes, des villages, des collines, des plaines, évoquent des souvenirs de guerre, lointains ou récents. Sur les crêtes, parmi les bouquets d'arbres, des espaces dénudés se découvrent. Au milieu de la vie agricole et du calme des champs, apparaît une masse épaisse : c'est un fort. Plus loin, d'autres masses, au profil net, se lèvent sur la terre inculte, sentinelles silencieuses et perdues, qui font le guet. De leurs embrasures, elles surveillent l'horizon et tiennent les routes sous leur canon invisible.

Tout annonce que les limites de la France sont proches, qu'on atteint le bord de la frontière. Le pays tout entier semble monter la garde. C'est la contrée promise aux hécatombes, le champ clos où viendrait encore, aux jours de malheur, aboutir l'effort suprême de la Nation. On y respire un air vif, on pénètre dans un climat moral qui incline aux graves méditations.

Voici le plateau lorrain. Il est dangereusement placé au carrefour des routes venant de l'Est et qui se sont ouvertes, tant de fois, à la poussée des invasions.

L'histoire de nos luttes pour la défense du sol est inscrite sur ce vaste plateau, bordé de collines et de montagnes, entre les plaines du Nord, de la Champagne et du Rhin.

Pays de marche, qui a vécu, depuis deux mille ans, tourné vers l'Est, dans une perpétuelle et anxieuse alerte, tandis que les autres provinces, plus heureuses, ont connu la douceur de vivre, loin du passage des gens de guerre et du périodique tumulte des combats.

Ce long passé de souffrances a



Archives Phot. d'art et d'histoire.

PRÈS DE VERDUN, BELLE-VILLE-SUR-MEUSE (1917) ET, CI-DESSUS, ASPECTS DU FORT DE VAUX, PENDANT ET APRÈS LA PLUS TERRIBLE BATAILLE DE TOUS LES TEMPS : TROIS DOCUMENTS QUI ILLUSTRENT TRAGIQUEMENT L'APPELLATION ÉMOUVANTE DE " TERRE DE SOUFFRANCE " DONNÉE A LA LORRAINE PAR DÉSIRÉ FERRY.

modelé la terre et les habitants. Il a formé un peuple militaire, au courage bien trempé, qui, toujours, sut remplir avec vaillance la mission séculaire à laquelle, par sa position, il était, de tout temps, voué.

■

Malgré leurs épreuves, les Lorrains sont restés tels que les avait vus Ausone, quand, au IVe siècle, il visita les rives de la Moselle. Ils ont gardé «un caractère enjoué sous un front sévère» (*Loetum fronte severa ingenium*).

Voulez-vous connaître l'esprit des Lorrains ? Il s'exprime dans les devises inscrites sur les armoiries de leurs cités.

Au seuil de la région lorraine, Bar-le-Duc vous avertit, par sa devise, de la réserve particulière aux populations de l'Est : « Plus penser que dire ». C'est le cri de la méfiance lorraine, bien naturelle chez un peuple accoutumé, sous la botte de l'envahisseur, à taire ses sentiments, par crainte de représailles.

Une autre ville meusienne, Saint-Mihiel, porte dans ses armes l'image des falaises qui la dominent, et qui disent au passant : « Jusqu'à ce qu'elles bougent ». Voilà donc, après la méfiance

Photos Kertesz



DEUX VUES DES FORGES D'HOMÉCOURT, PAR LESQUELLES L'ART DU PHOTOGRAPHE A SU ÉVOQUER LA PUISSANCE DE TRAVAIL DE LA LORRAINE INDUSTRIELLE. C'EST DANS CES USINES QU'EST TRANSFORMÉE EN ACIER UNE PARTIE DE LA CONSIDÉRABLE PRODUCTION MINIÈRE DES BASSINS LORRAINS, ET QUE LA DISTILLATION DE LA HOUILLE PERMET D'OBTENIR DE NOMBREUX ET PRÉCIEUX PRODUITS CHIMIQUES.



lorraine, l'aveu de la fidélité lorraine. Comme elles s'accordent et se complètent heureusement ! Une fois que le Lorrain a donné sa confiance (qu'il n'accorde qu'après de lentes réflexions), il ne la reprend plus. Elle est solide comme le roc.

Cette vertu du terroir, elle s'exprime de façon naïve et jolie dans la devise de Charmes-sur-Moselle, patrie de Barrès et le lieu de son repos : « Fidélité charme les cœurs ». Elle dément certain dicton, fâcheusement inventé par des voisins jaloux.

Mais voici la sagesse lorraine qui s'inscrit sur le blason de Blénod-lès-Toul : « Tout ce qui est modéré dure ». Elle convient à un peuple qui, en toute chose, a le sens de la mesure, et que sa malice foncière préserve des excès.

Nombreuses sont les armoiries municipales qui clament la volonté de défense des Lorrains.

Aucune ne porte une plus fière parole que celle de Nancy sur son chardon hérissé de piquants : « N'y touchez mie, il poinct ». Nul n'a envie de s'y frotter, la blessure est certaine. L'histoire en porte témoignage.

■

Il faut voir dans son activité quotidienne, ce peuple qui a reçu dans son passé une rude formation et qui a su, grâce à son esprit réaliste, s'adapter au mouvement de l'économie moderne, où il s'est porté au premier rang.

La Lorraine, que rien n'abat, a relevé les ruines de la dernière invasion. Une fois de plus, elle ressuscite. Partout la vie intense, agricole et industrielle, a repris son élan. Elle affirme sa puissance démesurément accrue depuis que la victoire, après un demi-siècle de séparation et d'attente, a refait l'unité de son territoire.

Le Lorrain traditionnaliste, revenu à sa terre, a repris son labeur opiniâtre. Il n'a pas perdu sa confiance dans l'effort.

Dans les villages, les maisons neuves sous leurs criardes tuiles rouges abritent les foyers reconstitués, qui continuent la tâche ancestrale.

Dans les usines reconstruites, les foules en travail transforment les immenses richesses du sous-sol, que l'Allemagne, en 1914, se vantait de conquérir.

Ce renouveau d'activité transfigure chaque jour la Lorraine. Elle est devenue le plus vaste centre d'exploitation minière du monde entier. Mais le souci du lendemain l'obsède. Elle demeure exposée à de dangereuses convoitises.

Tant que les troupes françaises tenaient la ligne du Rhin, elle vivait sans inquiétude pour sa sécurité. Elle est redevenue un bastion sur la frontière.

Bientôt, elle poursuivra son labeur pacifique à l'abri des fortifications nouvelles qui déjà se dressent au ras du sol et qui la protégeront contre l'envahisseur par un rideau de feu infranchissable.

La hantise du passé, les souvenirs d'hier, maintiennent dans nos populations de l'Est un patriotisme vigilant et positif que n'entame aucune illusion trompeuse.

Parmi tant d'exemples que la Lorraine pourrait, à bon droit, donner aux autres provinces, celui-là mérite, le premier, d'être suivi.

Désiré Ferry

DANS UN DÉCOR D'ARBRES ET D'EAU, LES REMPARTS DE VERDUN. LE PAYSAGE, UN PEU AUSTÈRE, A TOUTE LA SÉRÉNITÉ QUI N'APPARTIENT QU'A LA MESURE. C'EST LE PAYS QUI SE SOUVIENT ET QUI MÉDITE. VIENNE UN RAYON DE SOLEIL, CE PAYS SAIT SOURIRE. MAIS CE N'EST JAMAIS SANS GRAVITÉ : CHARME DE PLUS, COMME SUR QUELQUES RARES ET PATRICIENS VISAGES DE FEMMES.

Archives Phot. d'Art et d'Histoire.





Photo Harlingue

Les beaux arbres de Vittel, évocateurs de la forêt vosgienne.

VITTEL CONTREXÉVILLE MARTIGNY

ENCORE une fois, mon cher confrère, me voici derrière vous, serviette au bras et sourire aux lèvres.

« Sommelier du Château La Pompe », comme eût dit Raoul Ponchon, j'approche de votre verre le goulot des blanches bouteilles. « Vittel, Contrexéville, Martigny ? » Vous opterez pour l'une ou l'autre, car à la manière dont je vous l'annoncerai : « sulfatée, calcique, froide », Bacchus, lui-même, aurait l'humeur d'y goûter.

Donc, que boirez-vous ? J'insiste ! Martigny, Vittel ou Contrexéville ? J'ai les trois crus. L'année n'importe pas. C'est toujours de l'eau de la comète.

Vous, cher ami, vaillant médecin des Buttes-Chaumont, praticien infatigable, mais victime d'une hérédité obérée, si, à chaque marche d'escalier vos genoux font un bruit de castagnettes, c'est la Lithinée — parbleu ! — ou le Pavillon ou la Grande Source qu'il vous faut.

Et vous, mon cher Maître, qui êtes trop assis, à l'hôpital, dans votre laboratoire, dans votre cabinet, voire dans l'ascenseur de vos clients, soyez bon pour vos reins ! Que vous offrirai-je ? Grande Source, Pavillon ou Lithinée ? Mais, j'y pense ! N'avez-vous pas eu, jadis, quelques innocentes coliques hépatiques ? J'ai votre affaire ! Source des Dames, Source Hépar, Pavillon (ou mieux — quel dommage qu'elle ne se mette pas en bouteille ! — Souveraine !), daignez choisir... Mais vous traînez le pied ! Tout à l'heure, en entrant, vous avez fait la grimace. La goutte, hein ? Comme Prince et le Roi d'Angleterre ? Grande Source, alors, Grande Source, Pavillon ou bien Lithinée, sans hésitations ni murmures.

Un coupage, dites-vous ? *L'Eau des Faucilles*, autorisée par l'État et sous le contrôle du Bon Dieu, une collaboration, une association synergique, une symbiose et, peut-être, une sensibilisation ? L'idée est galante. Elle a le mérite de l'inédit. Mais je ne vous promets pas d'y songer, car chacune de mes eaux se suffit à elle-même et porte, en puissance, les rares vertus de sa voisine.

Vous irez faire une saison ? Bravo ! ça vaut mieux ! Ne tirez pas aux pigeons, c'est trop méchant. Allez siffler les buses aux appeaux, dans les cabanes de la Ferme-des-Evêques (et comme moi, jadis, manquez-les !). Jouez au golf, au tennis, jamais au chemin de fer et, surtout, n'imitez pas l'exemple regrettable d'un de mes clients. Moyen goutteux, mais grand pléthorique et petit hypertendu, il outrepassa, d'un zèle aveugle, la prudente prescription de mon correspondant vittellois. Il a trop bu. Il en est mort, scandaleusement. La Station, l'Hôtel, les Nymphes irritées ne le lui ont pas encore pardonné.

Dr R. DE MARCONNAY.

Photo Nadar.

Photo Harlingue.

PAR REYNALDO HAHN

SUR UN GRAND NANCÉIEN

EDMOND DE GONCOURT

La première fois que je vis Edmond de Goncourt, c'était un jeudi soir, dans l'escalier d'Alphonse Daudet qui m'avait fait l'honneur de m'inviter à dîner. Je le reconnus avec émotion ; j'étais très jeune, presque un enfant, et n'avais pas encore rencontré beaucoup d'hommes célèbres. Son visage m'était familier ; enthousiasmé par la lecture des *Frères Zemganno*, de *Renée Mauperin* et de *L'Art au dix-huitième siècle*, j'avais acheté sa photographie et je connaissais bien ses yeux noirs et perçants, ses blancs cheveux soyeux, sa fine moustache retroussée.

Il sonna et me voyant arrêté près de lui sur le palier, il me scruta d'un regard rapide.

On me présenta ; il m'offrit avec méfiance deux doigts que je pris respectueusement et qu'il me retira aussitôt. Quand il apprit que j'étais musicien, sa méfiance s'accrut : il détestait la musique et, sachant combien Daudet l'aimait, il devinait en moi un intrus dangereux. Au cours de la soirée, Daudet voulut bien me demander de lui chanter de mes mélodies, les premières que je venais de composer sur des poèmes de Verlaine. Goncourt, pendant cette audition, resta dans la pièce voisine, le plus loin possible du piano ; et il en fut ainsi le jeudi suivant et chaque fois que je chantais.

En dehors de ces haïssables moments, il était assez aimable avec moi et quand il s'aperçut que je l'admirais et que je connaissais à fond son *Chardin*, son *Watteau*, il le devint tout à fait. Il allait souvent même jusqu'à causer avec moi tout seul dans un coin. J'ai retenu bien des choses de ces entretiens, des phrases comme : « Carrière est un Vélasquez crépusculaire », ou cette définition du portrait de la Dangeville par La Tour : « C'est la Joconde du ruisseau ».

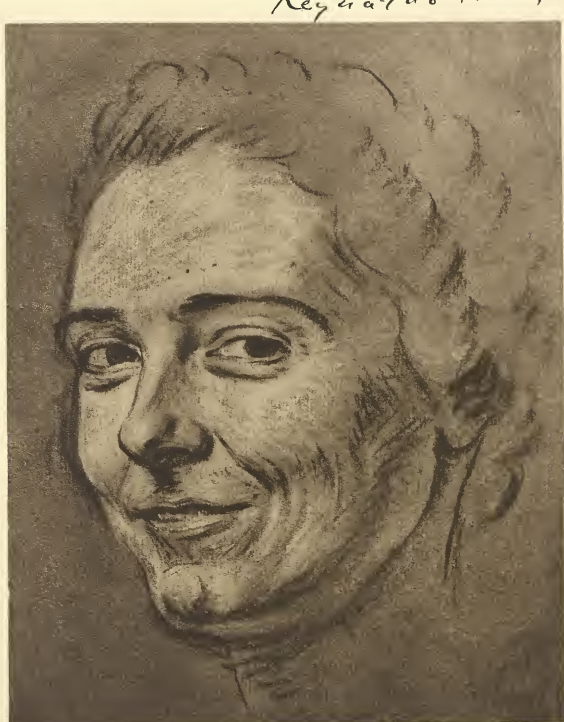
Un soir que j'étais au piano, je le vis entrer doucement dans le salon : il s'assit et resta assez longtemps à m'écouter. Quand je pris congé de lui, il me dit de sa voix nasale et un peu traînante : « J'ai peur que vous ne finissiez par me faire aimer la musique ! ». Est-ce ce soir-là qu'en rentrant il écrivit sur moi quelques lignes ? Je fus bien surpris de les lire quand parut le neuvième volume du *Journal* et j'avoue que j'ai rarement éprouvé une pareille fierté.

Plus tard, Anatole France m'ayant dit son désir de visiter le célèbre « Grenier d'Auteuil » et

les précieuses collections qu'il recélait, j'en parlai à M. de Goncourt qui me répondit : « Amenez-le ». Ils ne se connaissaient pas et ce fut à moi qu'échut l'honneur de mettre en présence ces deux grands écrivains. Mme Arman de Caillavet nous avait accompagnés et je remarquai, à plusieurs reprises, que Goncourt était frappé de sa compétence et de son goût en matière de bibelots et de dessins. Quant à lui, il parlait de ses trésors de la façon la moins intéressante ; il semblait, comme la plupart des collectionneurs, attacher moins d'importance à la beauté des objets qu'à la clairvoyance dont il avait fait preuve en les achetant pour rien quand personne n'en voulait. Avec une joie sarcastique, il spécifiait le prix dérisoire de ce Watteau, de ce Moreau le Jeune et de ce Kakemono d'Hokousay.... Mais de commentaires ou d'appréciations sur tel ou tel de ces chefs-d'œuvre, point.

Il ne fit exception que pour *Le Masque* de la Dangeville par La Tour... Sans doute avait-il adopté depuis longtemps la formule dont je m'imaginais avoir eu la primeur, car, le doigt tendu vers cet admirable dessin, il dit en souriant et en se rengorgeant un peu dans son foulard : « La Joconde du ruisseau ! »

Reynaldo Hahn



La Dangeville, l'un de ces merveilleux portraits de La Tour, qui gardent vivantes, à travers les siècles, les figures disparues. Celle-ci, malgré le surnom méprisant que lui donna Goncourt, nous fait aimer une actrice "très 18e", qui simplement dut jouer, dans la vie comme au théâtre, les soubrettes faciles. A gauche, Goncourt et Daudet.

Photo Giraudon.



LE PORCHE CORINTHIEN

PAR ANDRÉ MAUROIS

PENDANT les quarante ans de leur vie conjugale, Lord et Lady Barchester avaient vécu dans la même maison de Park Lane. Mais, après la guerre, ils se trouvèrent gênés. Ils avaicnt fait de mauvais placements ; un de leurs fils avait été tué ; la veuve et les enfants restaient à la charge des parents et l'impôt sur le revenu était de cinq shillings par livre. Lord Barchester dut reconnaître qu'il ne pouvait garder à la fois son manoir familial, dans le Sussex, et la maison de Park Lane. Après avoir beaucoup hésité, il se décida enfin à parler de ses ennuis à sa femme. Il avait longtemps craint de l'attrister. Trente ans plus tôt, leur existence commune avait été orageuse, mais la vieillesse avait amené l'apaisement, l'indulgence et la tendresse.

— Ma chère, lui dit-il, je suis désolé, car je ne vois plus qu'un moyen de terminer notre vie honorablement, et je sais que ce moyen vous sera pénible. Je vous laisserai libre de l'accepter ou de l'écarter. Le voici : les terrains qui sont en bordure du parc ont atteint une grande valeur. Un entrepreneur qui souhaite bâtir une maison d'appartements comme les Français en ont à Paris, a besoin de notre coin qui forme une enclave dans sa propriété. Il m'offre de l'acheter à un prix tel que nous pourrions, non seulement retrouver une maison dans le même quartier, un peu plus en arrière, mais encore conserver une marge importante qui nous permettrait de passer confortablement les quelques années qui nous restent à vivre. Seulement je sais que vous aimez Barchester House, et je ne veux rien faire qui puissc vous déplaire.

Lady Barchester consentit à cet échange et, quelques mois plus tard, le vieux couple se trouva installé dans une nouvelle maison, à quelques centaines de mètres de celle qu'il avait dû abandonner et que déjà les ouvriers avaient commencé à démolir. Lord et Lady Barchester qui, en sortant de chez eux, passaient chaque jour devant leur ancienne demeure, éprouvèrent une étrange impression en voyant se défaire lentement une forme qui, pour eux, avait été le trait le plus nécessaire et le plus stable de l'univers. Quand ils virent leur maison sans toit, il leur sembla qu'ils étaient eux-mêmes exposés au vent et à la pluie. Lady Barchester souffrit surtout quand le mur de façade fut éventré et qu'elle découvrit, comme sur une scène offerte aux spectateurs, la chambre de Patrick, le fils qu'elle avait perdu, et sa propre chambre où elle avait passé presque toutes les heures de quarante années.

De la rue, elle regardait le chintz glacé à fond noir qui avait formé la tenture de sa chambre. Elle l'avait contemplé pendant tant de deuils, de maladies et aussi de bonheurs, que le dessin de cette étoffe lui paraissait comme le fond même sur lequel avait été dessinée sa vie. Quelques jours plus tard, elle eut une grande surprise. Les ouvriers arrachèrent le chintz et un papier noir et blanc apparut, qu'elle avait complètement oublié, mais qui évoqua aussitôt avec une force qu'elle eut peine à comprendre sa longue liaison avec Harry Webb. Que de fois elle avait, le matin, rêvé sans fin en regardant ces maisons japonaises, après

avoir lu les lettres si belles que Harry lui écrivait d'Extrême-Orient ! Elle l'avait beaucoup aimé. Il était maintenant Sir Henry Webb, ambassadeur de Sa Majesté en Espagne.

Bientôt la pluie décolla ce papier blanc et noir, et un autre papier apparut sous le premier. C'était un dessin à fleurs, assez laid, mais Lady Barchester se souvint de l'avoir choisi avec dévotion au moment de son mariage, en 1890. En ce temps-là, elle portait des robes de serge bleue et des colliers d'ambre jaune ; elle essayait de ressembler à Mrs. Burne Jones et elle allait, le dimanche, prendre le thé chez le vieux William Morris. Tant que l'on put apercevoir des fragments de ce papier rose et vert, elle passa plusieurs fois par jour devant la maison, car ce dessin lui rappelait sa jeunesse et le temps de son grand amour pour Lord Barchester.

Enfin les murs eux-mêmes tombèrent et, un jour, Lord et Lady Barchester, en allant ensemble se promener à pied dans le parc, virent qu'il ne restait plus de la maison que le petit porche corinthien qui en avait abrité l'entrée. C'était un spectacle étrange et triste, car ce porche, au sommet de l'escalier, s'ouvrait sur un paysage désolé de moellons entassés sous un ciel d'hiver. Lady Barchester regarda longtemps les nuages courir entre les colonnes blanches, puis elle dit à son mari :

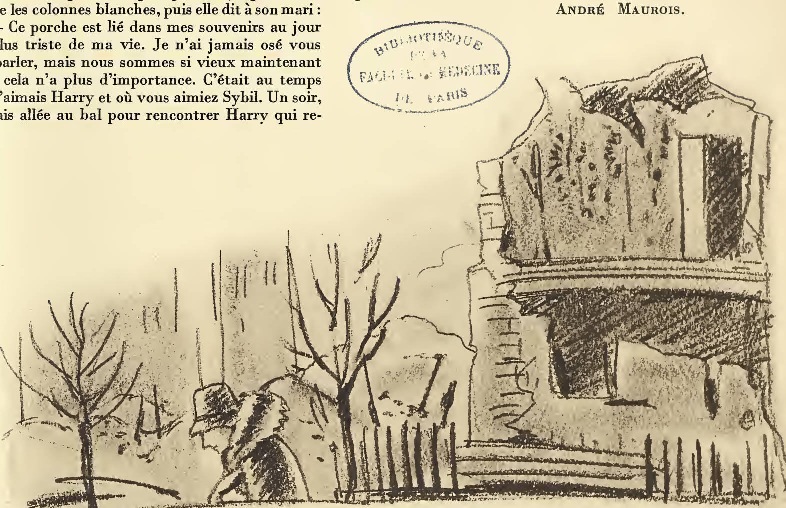
— Ce porche est lié dans mes souvenirs au jour le plus triste de ma vie. Je n'ai jamais osé vous en parler, mais nous sommes si vieux maintenant que cela n'a plus d'importance. C'était au temps où j'aimais Harry et où vous aimiez Sybil. Un soir, j'étais allée au bal pour rencontrer Harry qui revenait de Tokio. Je m'étais réjouie de cette rencontre depuis plusieurs semaines, mais Harry, lui, n'était rentré en Angleterre que pour se fiancer et, pendant toute la soirée, il avait dansé avec une jeune fille en affectant de ne pas me voir. Dans la voiture, en rentrant, je pleurai. J'arrivai à la maison. Je sentis que j'étais si défigurée par les larmes que je n'eus pas le courage de me montrer à vous dans cet état. Je fis semblant de sonner, laissai partir le cocher, puis je m'appuyai à une de ces colonnes et je restai là longtemps. Je sanglotais. Il pleuvait très fort. Je savais que, vous aussi, vous pensiez à une autre femme et il me semblait que ma vie était finie. Voilà ce que me rappelle ce petit porche qui va disparaître.

Lord Barchester, qui avait écouté ce récit avec beaucoup de sympathie et d'intérêt, prit affectueusement le bras de sa femme.

— Savez-vous, dit-il, ce que nous allons faire ? Avant qu'on ne démolisse ce porche, qui est le tombeau de vos souvenirs, nous achèterons ensemble quelques fleurs et nous les déposerons au sommet de ces marches.

Le vieux couple alla chez un fleuriste, rapporta des roses et les plaça au pied d'une des colonnes corinthiennes. Le lendemain, le porche avait disparu.

ANDRÉ MAUROIS.





LE DINER D'ART ET MÉDECINE

Comme on fêtait, cette fois, le «numéro alsacien» d'*Art et Médecine*, le dîner était présidé par M. Oberkirch, député du Bas-Rhin, ancien ministre de la Santé, tandis qu'en face de lui, le grand romancier J.-H. Rosny aîné assumait la « présidence littéraire ».

Le docteur Debat, dans son allocution, résuma en quelques mots ce que ses amis savent bien être la pensée profonde de toute sa vie : simultanément créer de la beauté et diminuer la souffrance, pensée déjà traduite en de nombreux actes, pensée dont il s'efforce de multiplier encore les réalisations. Et nous devons ici remercier tous les amis inconnus, épars dans le monde entier, de la joie qu'apportent leurs lettres d'élogcs au fondateur d'*Art et Médecine*. Elles sont pour lui la preuve émouvante qu'il n'a pas en vain voulu répandre le bien et le beau. Entre tous ceux qui se dévouent d'une façon quelconque, le docteur Dcbat avait le droit de dire :

« Inciter à plus de beauté, dans le domaine physique comme dans le domaine moral, tel est le but. Et la vie ne mériterait pas d'être vécue, l'homme serait indigne des sommets vers lesquels il tend à s'élever, si, dans ses efforts de tous les jours, il ne cherchait à accroître pour chacun la joie de vivre »...

Puis, remerciant M. Oberkirch d'avoir bien voulu présider ce dîner, il se fit l'interprète, à son égard, de la sympathie générale inspirée par sa double qualité de médecin et de député de l'Alsace. En J.-H. Rosny aîné il salua un écrivain « dont notre époque peut s'enorgueillir », et il adressa de même un particulier hommage à M. Gabriel Bertrand, son ancien maître, savant de la « grande lignée pasteurienne », au maître Marcel Labbé, à MM. Dausset, Dejust, Lichtenberger, et enfin au docteur Laubry, l'un des plus éminents cardiologues de notre temps.

Après le docteur Debat, J.-H. Rosny, considérant le beau dessin qui illustrait le menu, une « Madame Thérèse » due à la plume du grand artiste Bernard Naudin, improvisa, de la façon la plus prenante, sur Erckmann-Chatrian, Erckmann surtout, « grand écrivain français et le premicr d'Alsace ». Il exprima ensuite le vœu fort judicieux que les médecins-littérateurs fissent usage le plus possible, dans leurs œuvres, de la précieuse documentation tirée de leur vie professionnelle.

M. Gabriel Bertrand, témoignant son amitié au docteur Debat, son ancien élève, en termes des plus délicats, loua son œuvre en appelant *Art et Médecine* « la plus belle revue qui existe ».

Et M. Oberkirch, plein de bonhomie et de finesse, ajouta d'cxcellents propos à ceux de J.-H. Rosny sur Erckmann-Chatrian. Ainsi la revue du docteur Debat reçut-elle, aux applaudissements de tous, comme un baptême alsacien.

■

Sur la phata, assis de gauche à draite, MM. le Dr Laubry, le Pr Marcel Labbé, Mme Tamara de Lampicka, artiste peintre, MM. Oberkirch, J. H. Rasny aîné, le Dr Saintan, médecin des hôpitaux, André Litchtenberger. Debaut, de gauche à droite, MM. Etienne Bernard et Flandin, médecins des hôpitaux, le Pr Gabriel Bertrand, de l'Institut, Emile Vuillermoz, le Pr Carnot, le Dr Dausset, M. Dejust-Defial, le Dr René Benard, médecin des hâpitaux, le Dr Debat, Bernard Naudin, le Dr Dejust, Clément Serveau, le Dr Vallan, R. de Laramiguière, rédacteur en chef d' "Art et Médecine". Au fand, MM. Jean Variat et Renoux. Assistaient en outre au dîner Mme Anna Marsan, Secrétaire de la rédaction d'"Art et Médecine", MM. A. Thérive, Siclis et Ledieu.

GEORGES DESVALLIÈRES

L'ERMITAGE DE SEINE-PORT

PAR LE DOCTEUR F. VALLON



Photo Vizzavona

« ALORS, c'est décidé ? Tu vas voir Desvallières ?... Tu es un héros !... Pourquoi tu es un héros ? Mais parce que tu risques le bûcher, tout simplement. Cet homme-là, vois-tu, c'est une réincarnation de Torquemada ! »

Les avais-je assez entendues, ces paroles menaçantes, depuis les quinze jours qu'il était question de ma visite à l'atelier de Seine-Port. Affectueusement, d'ailleurs, comme si l'excellente intention qui présiderait à l'opération devait pouvoir enlever à celle-ci tout caractère douloureux ou seu-


Photo Vizzavona.

lement désagréable, on se hâtait d'affirmer : « Ce sera pour ton bien, tu sais ! Pour le salut de ton âme ! »

Je haussais les épaules.

Mais, tout de même, dans le train qui me conduisait à Seine-Port, je fis mon examen de conscience et, en arrivant, je n'étais pas rassuré.

Or, sur le quai, m'attendait le Saint en armes, celui-là même qui, pendant la guerre, commanda avec une valeur tout unie, si simple et douce, son bataillon de chasseurs à pied, l'homme d'âge, comblé d'honneurs, l'Académicien...

La main tendue, le Croisé souriait au mécréant. Il le guida par un sentier d'églogue, à flanc de coteau. « Vous voyez, disait-il, l'herbe n'est pas foulée. Je suis à peu près le seul qui passe là. Le monde, heureusement, ignore ma retraite des champs. » Le mot sonna étrangement à mes oreilles et je songeai à Port-Royal *des Champs*, à Pascal, cet autre grand inquiet.

Je marchais derrière lui et je pouvais vérifier que sa frêle apparence humaine ne pesait pas au gazon. Les âmes, ces parcelles de Dieu, marchent, comme la Divinité elle-même, à la pointe des herbes.

Par une éclarcie j'aperçus la Seine grise qui passait sans bruit, interminable et lent cortège d'eaux frissonnantes. Quelque part, en amont, un remorqueur annonçait à l'écluse le nombre de ses péniches. Rien ne venait rompre l'harmonie et j'étais heureux en montant les cinq marches de bois de l'atelier.

Si je n'avais été accordé, déjà, les invocations liminaires m'eussent donné le *la*. Peint sur le panneau de la porte, sous le rayonnement du Sacré-Cœur, l'Agneau sacrifié trouvait encore la force de lever la tête, pour un dernier bêlement, une dernière prière. M. Desvallières, qui l'entendait, me la murmura : « Seigneur, ayez pitié du monde ! » Tout contre le seuil, autre symbole et combien plus émouvant que l'anonyme tête de mort des cellules d'anachorètes, un masque mortuaire admirable — celui de Géricault ! — aurait, s'il en eût été besoin, rappelé à l'ermite-artiste la fragilité des choses de ce monde.

Ce fut alors seulement, que, convenablement préparé je me suis autorisé à contempler sur les ascétiques cimaises, blanchies à la chaux, les grandes toiles du Chemin de Croix de Georges Desvallières.

Alors, tout contre moi, sombre, énorme, se traîna le Rédempteur. Desvallières a voulu que sa silhouette cassée construisît avec un bras de la croix « l'arche de la grande misère », comme il dit. Et, dessous, il a blotti les petites Juives. Elles regardent passer cette agonie qui leur est dédiée. L'une se voile la figure, à deux mains. Une autre, curieuse et pitoyable, enfantine, si fraîche avec ses belles lèvres rouges et ses yeux de pervenche, guette. C'est *Jésus et les Jeunes Filles de Jérusalem* — candeur et miséricorde.

Le Ciel s'est résigné. Il consent. Mais, comme s'il ne voulait entendre ni voir, il s'est empli, à ras bords, du plus opaque des bleus de Prusse. Il ferme le monde comme un couvercle.

Un soleil de terre, unilatéral, trop blanc, lumière de catastrophe, soleil de fin de monde, éclaire le rampement des croix, dans tant de stations, au dos du Dieu martyr. Etres et choses sont courbés sous le poids du crime que commet l'humanité.

De l'affaissement universel, seul, émerge le

bourreau — bêtise et bassesse — la foule ! Il vient de dépouiller Jésus. Son ricanement insulte à la nudité minable de ce corps que blêmit et raidit une mort anticipée, acceptée. Sainte et violente laideur qui m'a rappelé celle de certains Christs espagnols ! Elle fait penser, aussi, à ceux du moyen âge allemand. En les taillant dans le bois, à grands copeaux fervents, les artistes obscurs leur ont donné la rigidité et comme la pâleur de la mort.

En vérité, le peintre qui a équarri cette forme douloureuse a souffert, en son âme et sa chair. Il a souffert en peignant la Face effrayante et si douce, brouillée par la douleur, où s'enfoncent, à grands trous d'ombre, la bouche et les yeux. Il s'est substitué au Christ et il a prévu toutes les calamités, tous les maux qui allaient frapper l'homme. Car, dans un pieu, planté au premier plan de son Dépouillement de Jésus, j'ai salué une vieille connaissance, le piquet de réseau. Son obliquité, due sans doute à quelque éclatement voisin et l'enroulement d'une liane précisaient la ressemblance. J'ai interrogé l'artiste. Ainsi l'avait-il voulu. L'étroite et cruelle ressemblance du fil de fer barbelé et de l'épine était apparue, impérieusement, au commandant Desvallières, un jour que, dans une tranchée de première ligne, il ramassa cinquante centimètres de fil de fer barbelé, tressés en couronne. Il a connu, soudain, que ce symbole de la férocité humaine pouvait au front du Christ remplacer l'épine. Ceci l'a persuadé de ne pas séparer le meurtre de son Dieu du souvenir de l'affreuse tuerie. A propos de celui-là, il a évoqué celle-ci. Ce piquet, Jésus le prévoit et il ajoute à sa misère.

Desvallières porte la croix. Avec elle, il est tombé autant de fois que Jésus et il lui a suffi d'interroger sa propre douleur pour nous raconter (en quels termes poignants !) l'écrasement d'un homme par l'inhumain fardeau. Il a trébuché sur les pierres roulantes des chemins du Golgotha. Pendant que la charité du Cyrénéen le remplaçait, un instant, sous la croix, il s'est étiré, comme Jésus, et la douleur de ses reins lui a arraché un sourd gémissement. Avec le Christ, il a gravi le Calvaire et Véronique et Madeleine, tour à tour, ont épanché sa sueur et son sang.

Pour trouver une foi de la qualité de celle-ci, il faudrait remonter le cours des âges, s'enfoncer, à tâtons, dans la nuit médiévale.

. . . .

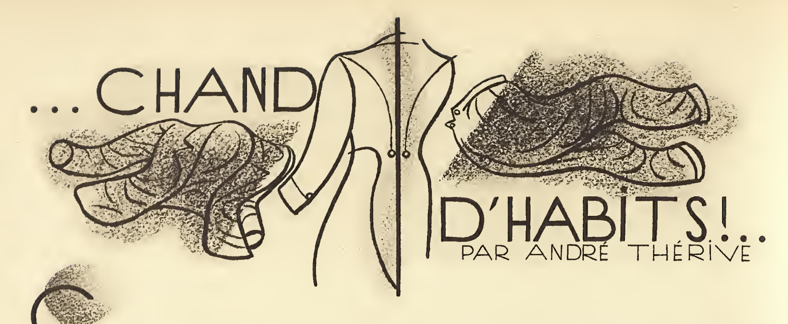
Je suis revenu à Paris avec cet homme, simple comme un saint. Les sarcasmes du siècle ne sauraient altérer son sourire angélique. Il vient de créer au Salon d'Automne dont, depuis de longues années, il est vice-président, une section d'Art Religieux. C'est matière à excellentes plaisanteries. Je le savais, et j'ai osé l'interroger : « Il paraît, Maître, qu'aux séances du jury vous n'êtes pas épargné. » Il se mit à rire. « On vous a dit cela ? Oui ! Vous savez qu'en présentant les tableaux soumis à l'examen du jury, il est d'usage de les annoncer. Or, s'il s'agit d'un Nu, particulièrement *nu*, ou présentant quelque bruyante particularité pilaire... il se trouve toujours, au fond de la salle, un loustic pour le cataloguer : art religieux ! C'est cela même. Ce n'est que cela ! Il faut bien, n'est-ce pas, que jeunesse s'amuse. »

La vérité, c'est que Georges Desvallières est difficilement accepté, même des prêtres dont il effraie la paisible moyenne. Il aurait souhaité peindre à fresque dans cette calme église d'Alsace au ciel de laquelle doit éclater l'orage de son Chemin de Croix. Il y a renoncé, prévoyant l'étonnement alarmé et l'inquiétude du curé. En rôdant autour du peintre, le brave homme l'aurait gêné. Il a pris le parti d'inscrire son œuvre sur des toiles qu'il ira, bientôt, maroufler aux murs de l'église.

Docteur FERNAND VALLON

Photo Vizzavona.





...CHAND D'HABITS !...

PAR ANDRÉ THÉRIVE

CHACUN de nous a appris dans sa jeunesse les vers de Sedaine qui font la vraie gloire de ce poète peu sublime : *Mon vieil habit, que je vous remercie !* etc... C'était l'attendrissant adieu d'un brave homme à la pelure qu'il dépouille, au bout de longues années, chargée de taches et de souvenirs. Vous voyez d'ici ce que le sujet comporte... Mais, lieu commun mis à part, il est bien vrai que les mortels ont de la peine à quitter leurs vieux vêtements, qui se sont faits à leur corps et à qui leurs corps se sont conformés. Un habit c'est l'habitude même et l'étymologie est comme toujours éloquente.

Quand je dis les mortels, je n'ai pas pensé aux mortelles. Car les femmes ont beaucoup moins que nous le culte du passé et la superstition de l'antiquaille. Il n'y a pas une dame qui trouve mélancolique de renouveler sa garde-robe. En quoi nos compagnes sont vraiment filles du Serpent : cet animal est fameux pour son aisance à changer de peau. Ah ! ce n'est pas elles qui ont horreur du neuf, et qui passeraient au papier de verre, comme Baudelaire, leurs étoffes fraîches pour leur enlever le vernis de la vulgarité !

Ces réflexions me sont dictées par le printemps d'abord, qui prêche d'exemple, et aussi par des observations sociales que n'importe qui peut faire autour de lui. Le crieur ambulant, le « chand d'habits » qui traînait jadis sur les trottoirs sa plainte lugubre, et montait les étages courbé sous un faix de loques, a pour ainsi dire disparu. Il ne va plus en ville. Il a pignon sur rue, boutique au rez-de-chaussée et il paie patente.

C'est, apparemment, qu'il n'y a plus de vieux habits, ou que les vieux habits servent jusqu'à la mort : ils deviennent chiffons d'astiquage, charpie, poussière, fumée, je ne sais quoi qui n'a de nom dans aucune langue, mais ils restent au foyer. Ils meurent sur place et ne se rendent jamais.

Pourtant on m'a révélé récemment un détail de mœurs bien curieux. Parmi les vêtements, l'aristocratie est représentée par le frac ou la queue-de-pie. Ceux-ci ne vivent pas si vieux que la canaille. Et cependant... Quand ils ne suivent pas leur propriétaire dans la tombe, ils pourraient durer des siècles. Tenez ! je visitais un jour l'appartement mortuaire d'Auguste Comte, rue Monsieur-le-Prince. On sait que ce logis a été transformé en musée positiviste. On a tiré pour moi de l'alcôve funèbre des cartons et de ces cartons en ruine l'habit du philosophe, encore propre, encore mettable, et qui donnait mieux que les Pyramides la notion d'une matière indestructible. Cette solidité de nos affutiaux, comparée à notre fragilité, cela incite à des réflexions hamlétiques.

Mais puisque les habits de soirée sont durables comme l'airain, saviez-vous que les revendeurs les raflent pour le compte de grossistes qui sont aussi exportateurs : on expédie vos vieux fracs, par caisses entières, en Afrique... et en Russie !

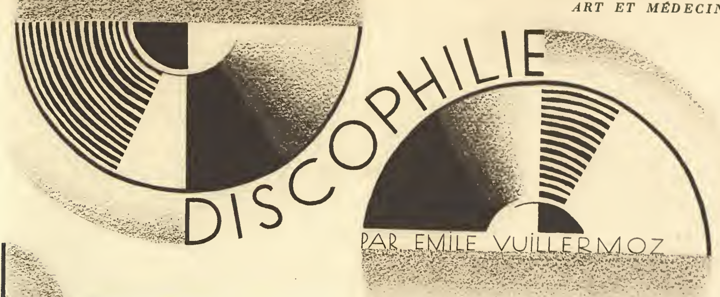
Cette idée ne manque pas de puissance évocatoire. Je vois d'ici les fonctionnaires du Libéria parader avec nos dépouilles. Il faut bien qu'il y ait des pays où le sens de la majesté officielle ne soit pas perdu, et où des gens, tel Adolphe Menjou, se promènent en habit dès dix heures du matin... Mais dans les Républiques soviétiques ! Voilà qui ouvre des horizons imprévus. Se peut-il qu'on y trouve cet appareil bourgeois et bourgeoisant, cet insigne de la réaction, cet uniforme de l'impérialisme et de la rapacité capitaliste ?...

A moins que les metteurs en scène des Jovkins ou de la Wulfka n'aient besoin justement de vieux habits pour vêtir leurs figurants dans les films de propagande... J'ai vu personnellement, à Prague et à Paris, des spectacles de cinéma où était représentée notre infecte société occidentale. L'insigne du Français repu y était toujours la queue-de-morue avec le chapeau de haute-forme. En sorte que nos boulevards, conçus par un naïf cinéaste de là-bas, ressemblent beaucoup à un Pré-Saint-Gervais où circulerait une foule d'« extras » et de croque-morts.

Mais quoi ! N'est-ce pas le sort de tous les costumes historiques que de ne plus servir qu'aux prestiges et aux faux-semblants du théâtre et du cinéma ? Après la guerre, les magasins de l'armée ont mis à l'encan, par dizaines de mille, les plumets, les épaulettes, les cuirasses de notre cavalerie : ce qui figura dans des revues militaires a dû finir dans les revues de music-hall, ou encore dans les studios de Joinville. L'armée selon Detaille est devenue celle du Châtelet.

L'humanité est ingrate, mais pas si oublieuse qu'on le dit : elle aime jouir à distance de son propre spectacle. Elle se parodie elle-même, et peut-être que toute son histoire, à la fin des temps, se terminera en carnaval récapitulatif.

Le Temps lui-même est notre « chand d'habits », il réclame et emporte les déguisements successifs de notre pauvre espèce. Et au lieu de le représenter comme un vieillard à demi nu, on devrait l'imaginer plutôt comme un costumier, jaloux de ses magasins et qui entretient sur sa collection, amassée depuis l'âge de pierre, sur les peaux de bête de nos aïeux et les fracs de l'année dernière, la poussière de l'oubli et la naphtaline de l'éternité. *Amen !*



La production mensuelle de nos grands éditeurs continue à présenter une variété extraordinaire. On peut, chaque mois, trouver dans les catalogues les éléments de programmes d'un éclectisme et d'une richesse exceptionnels.

S'il vous plaît d'entendre du grand orchestre, vous pouvez à votre gré attacher à votre personne des maîtres de la baguette tels que Toscanini, Richard Strauss, Karl Elmendorff ou D.-E. Inghelbrecht qui vous donneront des exécutions-modèles d'œuvres de caractères très différents.

Toscanini, le super-virtuose de l'estrade, nous offre aujourd'hui une exécution prestigieuse de l'*Ouverture du Barbier de Séville* (Gr.). Le disque nous a conservé toute la précision, toute la netteté et toute la sûreté mathématique de ces exécutions sans bavures dans lesquelles tous les coups d'archet et tous les accents sont réglés avec une étonnante minutie. La qualité du quatuor, en particulier, est d'une perfection déconcertante.

Ajoutons que Toscanini ne recherche pas un volume sonore excessif comme la plupart de ses collègues européens et qu'il comprend parfaitement que le disque d'orchestre ne doit pas déchaîner dans notre *home* le même fracas que dans une salle de concerts.

Richard Strauss nous donne une interprétation fort intéressante de son amusante suite d'orchestre du *Bourgeois Gentilhomme* (Pol). Nous possédons déjà un enregistrement remarquable de cette œuvre si pittoresque et si colorée. Il nous avait été donné par Walter Straram et son orchestre (C). Il est intéressant de comparer ces deux exécutions qui, toutes deux, sont de premier ordre mais qui permettent de se rendre compte des différences de timbres, de sonorités et d'esprit qui existent entre un orchestre allemand et un orchestre français.

D.-E. Inghelbrecht nous donne la primeur de sa *Sinfonia Breve* (P) créée récemment avec succès aux Concerts Pasdeloup. Avec une composition instrumentale réduite, mais admirablement choisie, l'auteur obtient des effets savoureux. L'enregistrement de cette œuvre adroite et subtile est d'une très belle qualité.

Quant à Karl Elmendorff, nous le trouvons attelé à une tâche de vaste envergure. Il dirige, en effet, pour nous, une exécution intégrale de *Tannhäuser* (C) au Théâtre de Bayreuth. Voilà une exécution-type qui porte l'*imprimatur* rassurant de Siegfried Wagner. Voilà des documents historiques précieux qui fixeront d'une façon inattaquable pour les générations futures une tradition que nous avons intérêt à immobiliser. Si la machine parlante avait été inventée quelques siècles plus tôt, on écrirait aujourd'hui moins de sottises sur la musique classique et sur l'art d'interpréter Rameau, Couperin, Lulli, Monteverdi, Bach ou Mozart.

La distribution bayreutienne de *Tannhäuser* est fort brillante. Elle est dominée par la grande cantatrice Maria Muller, fort bien entourée, d'ailleurs, par Sigismund Pilinski, par Herbert Jansen, par l'inoubliable Ivar Andresen, par Erna Berger et par des chœurs dont la discipline nous émerveille.

Dans le domaine du chant, nous trouvons l'étonnante Xénia Belmas dont la voix magnifique est mise aujourd'hui au service de deux fragments de *Faust*, l'*Air des Bijoux* (Pol) et la *Chanson du Roi de Thulé* (Pol) ; Conchita Supervia qui prolonge le succès éclatant de son récital en interprétant deux pages de Carmen (O) ; Georges Thill qui persiste dans l'erreur qu'il a commise en s'attaquant aux rôles de fort ténor mais qui, jusqu'ici, « tient le coup » en faisant briller sa voix généreuse et lumineuse dans *Aïda*, *La Juive*, *Guillaume Tell* et *Les Huguenots* (C) ; André Pernet qui déploie dans *Boris Godounow* (O) ses qualités de tragédien lyrique et de parfait musicien.

Quant à Ninon Vallin, elle se montre particulièrement généreuse pour ses admirateurs en leur offrant dans des conditions excellentes deux mélodies de Schubert : *Là-bas* (O) et *La Jeune Fille et la Mort* (O), les quatre dernières mélodies de *L'Amour et la Vie d'une femme* (P) de Schumann, dont elle avait enregistré le début il y a quelques mois, et deux mélodies de Duparc, la *Chanson triste* (P) et *L'Invitation au Voyage* (P).

Les violonistes, eux aussi, seront comblés. Ils pourront en effet choisir entre un excellent enregistrement du *Trio en sol* de Schumann (C), par le Trio de la Cour de Belgique, entre la *Sonate en sol majeur* de Bach (Gr), interprétée par Adolf Busch et Rudolf Serkin, et la *Sonate* de Franck (C) jouée avec une autorité magnifique par Joan Massia et Blanche Selva, vestale fidèle de la religion franckiste, que le disque a récompensée plus d'une fois de son zèle et de son dévouement.

Albert Spalding (Pol), Vasa Prihoda (Pol), Manuel Quiroga (P), et parmi les violoncellistes, Casals (Gr), Maurice Maréchal (C), Lucienne Radisse (O), André Lévy (O) et Wilhelm Willeke (Pol), défendent brillamment dans les œuvres les plus célèbres de leur répertoire les droits de « l'archet vainqueur » dont parle le poète.

■

Abréviations : (Gr) Gramophone ; (Pol) Polydor ; (C) Columbia ; (P) Pathé ; (O) Odéon.

LE BOKOR

PAR LUC DURTAIN

UNE STATION D'ALTITUDE EN INDO-CHINE

La route qui se dirige vers Ream perce une jungle, où les nuages qui viennent du golfe de Siam déversent incessamment leurs tièdes outres. Non plus l'ardeur sèche du Nord Cambodgien, mais, ici, chaleur moite, chaleur de serre. Jaillie en fûts gigantesques, suspendue en cataractes, vaporisée en halliers impénétrables, la grande verdure, sueur du monde.

Quittons cette voie, sur la droite. Prenons ces lacets qui montent. Ils nous conduiront à la station d'altitude du Bokor. Un grand hôtel et quelques douzaines de villas, sur une cime de montagne, à 1.500 mètres au-dessus de cette épaisseur malsaine. Œuvre, en soi, belle et hardie.

Les sinuosités ascendantes du trajet diversifient sans cesse les aspects de la jungle, découpent audacieusement dans l'espace les orgues colossales des troncs, ou les verts frontons sans mesure. Les impressions les plus singulières sont vertigineusement emportées par la course de l'automobile : tantôt s'ouvrent des grottes fugitives, encadrées par les guirlandes des lianes, tantôt se soulèvent des épaulements qui se tordent pour s'évanouir, ou jaillissent des fusées qui s'évaporent... Mais, une heure, et tout change : des pins, des chênes, des fougères. Fontainebleau. L'air a fraîchi. Un grand vent se lève, plein de souvenirs. Bientôt, la lande, le roc nu : Ecosse ou Norvège. Les kilomètres ont chacun l'odeur d'un pays d'Europe. Et voici nos saveurs d'Occident : ce Val d'Emeraude où, dans des potagers en gradins, le petit pois et la fraise poussent près de la rose. Mais ce n'est là qu'une oasis avant la farouche nudité de la crête, au-dessus de laquelle voyagent les lourdes vapeurs, par blocs, par tourbillons et par fumées, avec la hâte incessante des choses supérieures.

Dans l'atmosphère, à chaque moment épaissie et troublée — déchirures de rayons et lambeaux de pluie — l'abîme ébauche, dissout et, par moments, précise des traits redoutables. Vers l'Est, les contreforts et leur jungle, percée par une longue tranchée toute droite : la ligne du téléphone. Plus loin, la rivière de Kampot, entre la forêt et la rizière lointaine, ouvre deux doigts : comme pour saisir les sombres collines de Kep, les îles des Pirates, du Pic et de la Tortue. Au Sud, le gouffre. En face de la cime, à mi-hauteur de l'univers, l'horizon laiteux de la Mer de Siam suspend une grande ombre bleue : l'Ile de Phu-Quôc où se fait la saumure de poisson la plus célèbre, le meilleur nuoc-mam. A mesurer cette île par le compas du regard, on ne s'imaginerait guère qu'elle est grande comme la Martinique.

Pas de paysage plus troué, plus mouillé, plus vaporeux, plus solennel, atteint par un chemin plus magique et qui assemble plus de latitudes.

Quelles populations vivent dans ce cadre immense ? Des Annamites dans les îles ; dans les rizières des deltas, des cultivateurs cambodgiens, durement asservis par l'usurier chinois. Dans la jungle, des infiltrations moï et, fait curieux, les derniers restes d'une peuplade de négroïdes en voie de disparition — de même que les Sakaï et les Besisi de la péninsule malaise. Mais les vrais maîtres sont encore le tigre, la panthère, l'éléphant, le moustique.

C'est là que, sur un îlot de fraîcheur que toute la chaleur immense n'arrive pas à dissoudre, cette autre espèce d'être redoutable, l'homme blanc, a voulu se bâtir un séjour. Il trouve ici le bienfait d'un sommeil sans moustiquaire, d'un air plus léger dont la limpidité est d'une qualité vraiment divine. Bref, tout ce que l'on va, de Pnom-Penh même, chercher dix fois plus loin, en Annam, à Dalat, dont la fortune est déjà assurée... Cependant au Bokor, sur la Bosse de Zébu, les villas, les tennis ne se multiplient encore que lentement ; et le grand hôtel, à terrasses, colonnes et pergolas, où

devraient s'assembler des hôtes venus des cinq parties du monde, était fermé quand j'y arrivai.

Ce lieu superbe porte les fatalités de sa pluie, de sa brume. Il a d'ailleurs souffert d'une de ces « combines » qui, sans être « toute l'Indochine », y tiennent pourtant trop de place. Problème : étant donné que la subvention d'État versée au dernier gérant — un homme tout criblé de dettes dès avant sa nomination — se trouvait à mesure intégralement saisie par une Banque, qui avait fait nommer ce gérant-là ? Ses amis ? Ses créanciers ? Ou les directeurs de la Banque qui tenait le papier ?

Il y a aussi l'atroce souvenir de ce que fut la construction de la route. Cette audacieuse route du Bokor qui s'accroche si subtilement à des falaises, à des escarpements, à des rocs presque infranchissables au regard, fut naguère établie, en quelques trimestres, par un sous-officier à poigne, avec des prisonniers jaunes. La route a été faite. Mais la mortalité a été terrible. Si terrible qu'il y eut scandale et protestations à Saïgon.

■

Toutes les grandes œuvres du passé — les Pyramides, Versailles, Pétersbourg — évoquent l'homme exploité : moujik ou soldat, captif ou esclave. L'oubli — grande maladie de nos consciences ! — est si puissant que ces œuvres-là osent être belles tout de même... Oui, toute grande œuvre a été « bâtie sur des os », comme les Russes disent de leur capitale.

Eh bien ! Cette loi de l'humanité doit être reléguée dans le passé.

Certes, l'homme n'est pas encore allé au bout de ses fantaisies, de ses volontés. La planète entière est à refaire, de l'isthme à l'île, du rivage à la montagne : il faudra percer, étendre, rectifier, égaliser, rehausser. L'homme, l'homme magnifique, accomplira cette tâche. Mais la figure future de cette œuvre ne devra plus comporter de despotisme subi, de sang versé ! Du sang ? Déjà, ni la tour Eiffel, ni les buildings américains n'en ont demandé.

La cohorte des machines occidentales n'est-elle pas là ? ces nouveaux dieux qui, tout de même, à la façon des Génies chinois, sont inférieurs à l'homme.

Puissent un jour ces dieux-là protéger partout les races de toute couleur, et se mettre entre elles et le plus dur de la tâche !

LUC DURTAIN

Photo Paramount.





Photo Giraudon.

Baudelaire par Daumier : à la fois marqué par la souffrance et le génie.

LA CLINIQUE

Les partisans des relations du génie et de la folie, faisant flèche de tout bois, citent Aristote, Platon, Démocrite, Sénèque, et font des énumérations hasardeuses des grands hommes malades. Mais cette séméiologie spéciale est moderne. Son histoire se résume en trois tendances. *a*) Première : le génie et le délire ont des racines communes : le génie est une névrose ou une maladie mentale. Théoriciens : Lélut, Moreau (de Tours), Lombroso, Max Nordau ; *b*) Deuxième : on étudie de plus près le mécanisme de la création artistique et littéraire ; le rôle du subconscient est mis en évidence ; le délire est un rêve, le rêve est un délire ; les assimilations sont cependant prouvées superficielles et on s'élève contre les exagérations des auteurs précédents. La névrose, la folie ne sauraient conditionner le génie, mais elles le colorent. Th. Ribot, Chabaneix, Régis, etc., s'occupent de l'automatisme, Antheaume et Dromard font la psychologie comparée de la poésie et des divagations morbides, Maurice de Fleury parle d'excitation et de cyclothymie, et j'insiste, dès 1908, dans ma thèse, et avec Rémond, en 1911, sur l'influence de la sexualité... avant d'avoir lu une ligne de Freud. *c*) Troisième : les critiques littéraires et les journalistes se sont tellement fâchés contre nous, en particulier Camille Mauclair qui, dans son livre sur *le Génie d'Edgar Poe*, instruit avec passion le procès des psychiatres, que les médecins deviennent sages comme des moutons. Les voici désormais qui certifient la santé parfaite des génies. Maladies organiques et psychiques ne peuvent que leur être nocives. J'ai trouvé des affirmations de ce genre dans plusieurs publications récentes. La dernière expression en est dans le livre posthume de Cabanès : *Grands névropathes*, où on lit : « les véritables génies sont faits d'équilibre, d'harmonie... », ils jouissent d'un « état de santé parfaite, intellectuelle et morale »... ce qui n'est pas un axiome.

On assimile, d'ailleurs à tort, les différentes formes du génie les unes aux autres. Si bien que l'impression se dégage d'une sorte de mystique vraiment trop respectueuse qui le place quelque part entre le ciel et la terre, en tout cas hors d'attache avec l'humanité.

Mais la bonne clinique veut qu'il n'y ait pas de maladies. seulement des malades. Le génie ! ça n'existe pas en soi, Ce qui existe, ce sont des hommes qui ont atteint, longtemps ou transitoirement, par état ou par accident, ce « plus haut degré auquel peuvent arriver les facultés humaines » par quoi le clair petit *Larousse* définit l'œuvre géniale.

Ces hommes souffrent dans leur corps et dans leur esprit. Pour eux comme pour nous la maladie est une des conditions de la santé. Ils ne nous appartiennent pas en entier. Ils n'appartiennent pas non plus en entier au technicien critique de leur métier. Leur observation serait incomplète si nous ne contribuions pas à la rédiger...

Ignorés ou honnis, les médecins continuent à se pencher sur les malades illustres. En dehors des théories générales, des monographies précieuses se succèdent, écrites par des confrères, dont les professeurs de lettres devraient profiter au lieu de faire la moue. D'autre part, dans les biographies composées par ces derniers se trouvent des renseignements dont nous seuls pouvons savoir l'importance.

Je me tiens par vocation à l'affût des unes et des autres. J'en tirerai la substantifique moelle dans cette rubrique bimestrielle que je dois à la confiance du docteur François Debat.

■

Trois excellentes thèses ont enrichi, en 1929 et 1930, la remarquable collection de l'École lyonnaise.

Le docteur René Tatin étudie Lamartine (*Le malade*,

PAR LE DOCTEUR
PAUL VOIVENEL

DE L'INSPIRATION

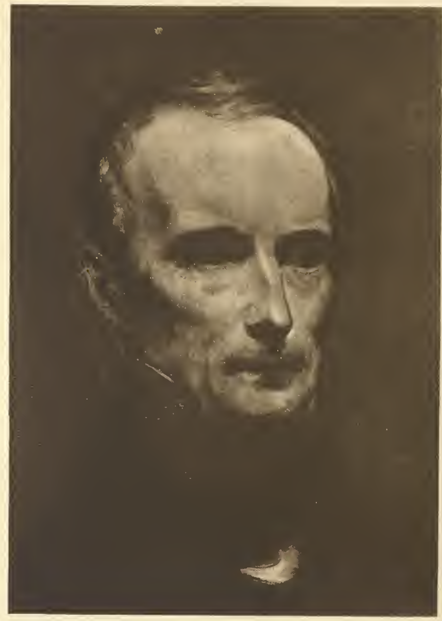


Photo Giraudon.

Lamartine par Scheffer : à l'époque où le poète était miné par la tuberculose.

Le problème d'Elvire, Les méditations). N'émettant pas la prétention d'expliquer son génie par la médecine, il met cependant en évidence le rôle de la tuberculose. Moururent de ce mal : un arrière grand-père, un grand-père, l'oncle aîné, le frère et probablement trois sœurs du poète. Lui-même eut des hémoptysies, associa la goutte à son affection pulmonaire scléreuse, qui lui permit de vivre 79 ans, mais infecta autour de lui son fils qui succomba, à quelques mois, de typhobacillose, et sa fille que faucha, à 13 ans, une granulie. Tatin pense, avec le médecin des Hôpitaux, Babonneix, que l'amour qu'il eut pour Mme Charles aboutit à... « la réalisation ». Enumérant les maux nombreux dont il fut accablé : algies, rhumatismes, affection oculaire, paludisme, bronchite spécifique, établissant leur chronologie et celle de son œuvre, il montre que Lamartine écrivit ses plus belles poésies au cours de ses crises les plus cruelles. Lorsque sa santé s'améliore, son lyrisme semble s'épuiser. Le lyrisme lamartinien, affirme-t-il, jaillit de la douleur. Dès que le mal est lointain, le grand poète n'est plus qu'un historien, un philosophe, un gentilhomme. Le chapitre sur la fin de l'écrivain légitimerait à lui seul notre droit à la clinique littéraire. Rongé par l'artério-sclérose, qui se complique de ramollissement cérébral, la démarche et l'esprit lourds, puéril et délirant, son automatisme verbal fonctionne jusqu'à l'ictus terminal. Et cela souligne cette « résistance des qualités littéraires et musicales aux causes de démence » dont j'ai fait l'objet d'un article de la *Revue des Idées* et que nous avons décrites à nouveau avec Lagriffe dans notre livre sur la folie de Maupassant. L'union du rythme et de la douleur, la persistance de l'automatisme professionnel dans le désastre mental : quels points délicats du problème du génie ! et qui oserait dénier les avantages que nous concède notre métier dans la recherche de sa solution.

Après Jacquemet (1922, Bordeaux), Trial (1926, Paris), Photis Scouras rédige comme travail inaugural un *Essai médico-psychologique sur Charles Baudelaire.* L'observation est complète et bien connue. La disproportion d'âge des géniteurs (père de 62 ans, mère 27 ans), son hérédité nerveuse (fréquence des hémiplégies dans sa famille), sa constitution émotive aggravée par la syphilis et l'abus des toxiques : tout cela est précisé depuis longtemps. Mais le médecin psychologue peut seul nous expliquer l'action de sa timidité et de son « impuissance élective » qui, à mon sens, donne la clef de sa singulière aventure avec Mme Sabatier. Les neurologistes ont publié plusieurs cas d'obsédés liés de l'aiguillette devant la femme qu'ils désirent et craignent, alors qu'ils sont paradoxalement puissants avec les plus réfrigérantes prostituées. L'« incomplétude » de Baudelaire le mène aux paradis artificiels, sa raison ne lui mesure que la hauteur des capitulations. Le tréponème ajoute l'asthénie. L'impuissant infecté se console dans un orgueilleux désespoir qui donne le ton à sa poésie. Evidemment ni Scouras, ni le maître le plus prétentieux de la psychiatrie, ne sauraient, pas plus que Tatin pour Lamartine, faire l'anatomie pathologique du génie de cet admirable classique; mais à indiquer le mécanisme de ses « réactions » littéraires, à souligner quelle influence joue dans leur timbre sa médico-psychologie, n'est-ce pas encore une contribution que l'auteur le plus « ès-lettres » d'une biographie baudelairienne aurait le tort d'ignorer?

Je parlerai dans mon prochain article de la thèse de René Appercé sur « *Un sourd de génie, Beethoven* ».



LES MEDECINS LITTERATEURS

PAR RENÉ DE LA ROMIGUIÈRE

AVANT d'écrire sur deux écrivains dont le renom comporte une étiquette politique — d'ailleurs plus ou moins discutable — tourner sept fois ma plume dans l'encrier ? Là ! c'est fait. J'espère ne heurter personne.

Le dernier livre de Pierre Dominique, *Oui, mais Moscou...* est une relation de voyage, un document à méditer. Moscou est en guerre déclarée contre une civilisation dont notre pays est la fleur la plus belle. Qui pourrait soutenir que nous n'avons pas un intérêt vital à rassembler le plus d'informations possible sur l'U.R.S.S., sauf à les confronter et les recouper, avec la seule passion de la vérité?

Pierre Dominique, d'abord, nous fait sentir l'immensité de la Russie et l'énormité de sa population paysanne : « *L'immense empire va du Pôle à des régions quasi-tropicales...* » Or, le village russe compte 130 millions d'habitants, « *masse... à peu près partout d'âme identique,... masse lourde et brutale, pareille à une bête piaillante et velue, qui sent fort et qui est capable de vous piétiner sans vous voir.* »

Maintenant, notons au passage que la minorité dirigeante est énergique, d'une extrême habileté dans l'art de la propagande, et citons la conclusion :

« *Comme dit la fable de Kryloff, la Terre repose sur trois esturgeons. Les Soviets aussi. Nous les connaissons : c'est la dureté d'un pouvoir qui se veut de fer, l'inertie des peuples de l'Union, ce limon facile à pétrir, et l'anarchie de l'Europe.*

« *Trois appuis inébranlables.* »

Il y aurait, certes, des réserves à faire sur ce mot « inébranlables », puisque Pierre Dominique nous a montré, dans les chapitres précédents, que les 130 millions de paysans sont « un poids terrible à traîner », qu'un parfait accord ne règne pas toujours entre les maîtres de la Russie, et qu'enfin l'hypothèse n'est pas à rejeter d'une évolution des Soviets vers l'esprit démocratique et même bourgeois. Mais quelques contradictions, dans un ouvrage bourré d'autant d'observations personnelles que de notes probablement prises aux sources officielles russes — et semé de beaux tableaux pittoresques — nous aident précisément à faire une moyenne capable d'approcher le vrai. Et, répétons-le, il nous importe fort de connaître celui-ci. Contrairement à ce que d'autres ont écrit, Pierre Dominique a jugé l'armée russe redoutable, sinon immédiatement, du moins dans un avenir peu éloigné, et il émet cette autre hypothèse, d'une entreprise guerrière des Soviets...

Cet écrivain « de gauche », qui a bien paru s'efforcer, pendant toute son enquête, d'oublier qu'il était homme de parti et qui pourtant n'a pu nous cacher sa sympathie pour l'U. R. S. S. en gésine, nous donne en somme un avertissement de même sens que celui d'un Jean Parmentier, financier cossu et grand bourgeois.

■

Luc Durtain, lui, vient de publier un livre, *Lignes de vie*, point trop assaisonné de mélinite : recueil de six nouvelles dont le succès a permis à la critique de constater que le public avait gardé un goût très vif pour ce genre littéraire, dès lors qu'il était supérieurement traité.

L'étrange et forte personnalité, à la fois une et diverse, que celle de Luc Durtain !

Dans *John Hazard*, tels passagers d'un paquebot, sur la ligne d'Extrême-Orient, ont la silhouette et le « ton » de personnages de Kipling. Les *Complices* de Durtain sont de méprisables et pitoyables humains à la Mirbeau — moins la crudité — et l'on pourrait poursuivre de semblables rapprochements, à propos des autres nouvelles... Mais loin de moi la pensée de donner à croire que Luc Durtain est un reflet de Kipling ou de Mirbeau, d'Edgar Poe ou de Maeterlinck. Partout, il est bien trop lui-même. Mais ce médecin, devenu arpenteur de continents, reflète le monde — monde intérieur ou croûte de la planète — et n'est-ce pas ce que font tous les grands observateurs et les grands méditatifs ?

Et... — l'habitude du scalpel ? — il est invinciblement commandé par l'envie de regarder sous la peau des êtres et sous l'écorce des choses. Alors, il arrive que Luc Durtain, visitant l'Indochine, ne peut pas ne point voir les morts sous l'humus, ni rester sourd aux gémissements qui parfois hantent la mousson; et qu'inversement il distingue, ou plutôt recherche, sous les décombres et les cadavres amoncelés par l'inouï séisme russe, l'annonce d'une justice meilleure. Et voilà qui donnerait raison à l'éloquente critique de *Dieux blancs, hommes jaunes*, publiée ici même par M. Gabriel Hanotaux. Car, du côté de la France, il y a certitude d'avoir bien plus construit que détruit, tandis que du côté de l'U.R.S.S., il y a doute — et c'est le moins qu'on puisse dire.

Mais alors que nous assistons à un « nouvel aménagement planétaire » — le mot est de Luc Durtain — tous les témoignages de bonne foi, sur ce qu'on pourrait appeler « l'état des travaux », ne doivent-ils pas être recueillis? Sur un terrain neutre comme celui d'*Art et Médecine*, un Gabriel Hanotaux, armé de l'expérience de l'homme d'Etat et du profond savoir de l'historien, rencontre un Durtain aux yeux d'audace, qui dénombrent les éléments de la reconstruction, veulent pénétrer le mystère du grand accouchement. Souvenons-nous que nulle part autant que dans notre pays les luttes d'idées ne sont fécondes.

LECTURES
PAR PIERRE DOMINIQUE



Géographie Cordiale de l'Europe,
par GEORGES DUHAMEL

Les Sœurs Hortensias,
par HENRI DUVERNOIS

RIEN, n'est-ce pas, de plus différent que le talent de ces deux hommes. C'est le hasard seul qui réunit ici leurs noms et leurs livres, le hasard et le succès car l'un et l'autre ont ému, émeuvent chaque jour leurs contemporains.



Georges Duhamel a fait grand bruit trois fois dans sa vie. Quand il a lancé ses premiers livres : *Vie des Martyrs* et *Civilisation*. Quand il a créé cet étonnant Salavin qu'il fallait un médecin pour créer — car on sait, je pense, que Georges Duhamel fut médecin. Et enfin quand, à propos de l'Amérique, il a écrit *Scènes de la Vie future*, abordant l'immense problème de la culture et de la civilisation. Le livre qu'il nous donne aujourd'hui fera peut-être un peu moins scandale que ce dernier, encore que la préface, très longue, doive être considérée comme une « Défense », pour parler comme parlaient nos pères, de *Scènes de la Vie future*. Pour le reste, le livre se compose de deux autres parties : un voyage en Hollande, un voyage en Grèce, charmants l'un et l'autre, pleins de vues neuves, originales, et qui se trouvent tout à coup profondes sans qu'il y paraisse, car peut-être vous êtes-vous aperçu que Duhamel est en progrès constant et que depuis quelques années surtout il a, dans cette marche un peu lente qui fut toujours la sienne, sans quitter ce ton modéré qui nous est familier, acquis une manière, une maîtrise classiques. De ses deux voyages tout serait à citer; je me bornerai à donner cette courte description d'un déchargement de navire à Rotterdam :

« *J'ai vu, dans le port de Rotterdam, de gros navires chargés de blé jeter l'ancre, haletants, morts de fatigue. Ils étaient là, immobiles, soudain pareils à des cadavres. Alors s'approchaient les pontons des élévateurs de grains, avec leurs machines pneumatiques et leurs trompes noires. Ils se disposaient autour du grand navire à la façon de bêtes voraces autour d'une charogne. Ils lui enfonçaient leurs tentacules dans le ventre; et avec des grognements, des cris, des soupirs, des râles de gloutonnerie, des lapements frénétiques, ils le vidaient de tout son sang, le nettoyaient jusqu'au dernier grain, le suçaient comme des vampires.* »

Rien de plus simple comme on voit. Avec les mots les plus courants et sans hausser le ton le moins du monde, Duhamel vient de peindre le tableau le plus puissant qui soit. Et l'on entend bien que, dans ce livre, il n'y a pas que des tableaux. Des idées aussi, justes et neuves. Tenez, par exemple, quand Duhamel souligne la pauvreté intellectuelle de l'Allemagne après ses grands triomphes de 1861-1870 : « *Assurément*, dit-il, *les grands hommes formés avant ce triomphe chronique ont poursuivi leur carrière : Nietzsche et Wagner ont témoigné pour l'Allemagne universelle. Mais les seuls fruits purement germaniques de cette extraordinaire période de vaches grasses, ce sont les génies de second plan, strictement nationaux, qui, certes, inspirent le respect, mais dont la parole étouffée n'a guère franchi les frontières.*



Evidemment, ce ne sont pas de tels propos ni de tels tableaux que nous demanderons à Henri Duvernois.

Henri Duvernois a débuté par le journalisme : il faut admettre qu'au théâtre comme dans le roman, il continue d'être journaliste, c'est-à-dire d'écrire vite et de ne pas insister sur le trait. Si le journaliste approfondit, c'est par hasard et puis, comme un oiseau, il abandonne la branche pour bondir sur une autre. Un excellent modèle de ce travail, qui d'ailleurs peut être gros d'observations excellentes, c'est le dernier livre d'Henri Duvernois : *Les Sœurs Hortensias*. Le sujet? Mais la vie courante : un mari, sa femme, les beaux-parents, une autre femme, une ressemblance, un numéro de danses, les amants, les protecteurs, les bals, les cafés, toute la vie de Paris. Ce serait parfait si Henri Duvernois ne négligeait pas systématiquement le cadre. Jamais Courteline ne le négligea. Il est vrai que Courteline avait une manière de génie.

Le livre d'Henri Duvernois n'en a pas moins tout ce qu'il faut pour plaire. Il est bourré d'observations qui ne sont pas seulement amusantes, qui sont terriblement justes et souvent cruelles. Des fantoches, dira-t-on de ses personnages. Hé non. Des caractères, mais qui ne sont pas héroïques. Les gens que nous croisons, tout bonnement. Au fond, une étude plus sérieuse qu'on ne le pense, d'une société qui commence à tourner sur elle-même et à perdre l'équilibre par instant. C'est pourquoi le livre encore une fois plaira, et non seulement à la foule, mais au lettré un peu sceptique et qui n'a plus guère conservé d'illusions sur la vertu de la société contemporaine. Car Henri Duvernois, tout souriant qu'il est, s'avère pessimiste, on s'en doute. De quoi d'ailleurs on ne peut que le féliciter.

Docteur Pierre DOMINIQUE.

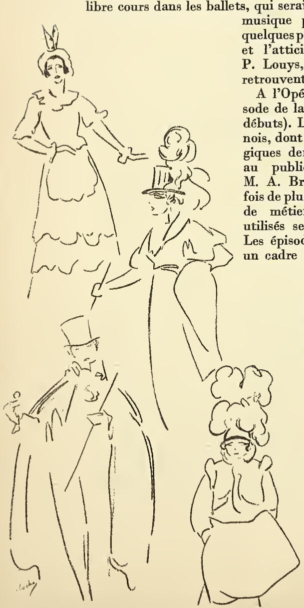
MUSIQUES

OPÉRA
FOLIES-WAGRAM
BOUFFES-PARISIENS

PAR J. M. PACAUT

Du célèbre et exquis roman de Pierre Louys, *les Aventures du Roi Pausole*, M. Willemetz a tiré la matière d'une opérette qui en suit approximativement les grandes lignes, en le transposant dans le mode bouffe. Les lettrés en gémiront; pris en lui-même le livret est amusant, sinon raffiné. M. A. Honegger n'a pas considéré comme indigne de lui de traiter cette farce avec toute sa science technique et sa richesse d'inspiration. L'auteur a volontairement dépouillé ici les effets un peu agressifs dont il est coutumier et dont l'acidité peut paraître rebutante à certains, et le coloris général de la partition est des plus classiques. Ce qui en constitue le charme principal, c'est d'abord la recherche de la ligne vocale qui jaillit spontanément, et au service de laquelle vient fougueusement se mettre le contrepoint. Mais sa verve ou sa truculence savent au besoin faire place à une émotion retenue, qui s'épanouit délicatement dans le rôle de la blanche Aline, et qui m'a ravi. L'élément dynamique se donne libre cours dans les ballets, qui seraient tous à citer, et la musique pure s'épanche dans quelques pages, où toute la poésie et l'atticisme de l'œuvre de P. Louys, bannis du livret, se retrouvent miraculeusement.

A l'Opéra, *Virginie* (un épisode de la vie de Déjazet à ses débuts). Livret d'Henri Duvernois, dont les finesses psychologiques demeurent inaccessibles au public. La partition de M. A. Bruneau témoigne une fois de plus de toute son habileté de métier : les thèmes sont utilisés selon toutes les règles. Les épisodes y sont sertis dans un cadre sonore où le pastiche de l'époque se revêt avec désinvolture de procédés harmoniques infiniment plus contemporains. Une ironie fort plaisante s'y glisse à propos : par exemple dans un petit ballet pour âmes sensibles ou l'évocation de diverses danses désuètes, que couronne un quadrille que Mabille n'eût pas désavoué. Mais toutes ces recherches délicates, en dépit d'un orchestre aussi complet que possible, s'évaporent dans le cadre trop vaste de l'Opéra.



De haut en bas, Sim Viva et Mme Marguerite Deval, à gauche, Pizani, dans " Brummel ".

Aux Folies-Wagram, *Brummel*, de Rip et Dieudonné. Il est difficile de résumer ce livret, où la fantaisie des auteurs nous montre le roi des dandys au milieu de sa cour d'admirateurs et d'adoratrices, et de traduire dans un compte-rendu l'esprit qui pétille sans arrêt : allusions parodiques ou politiques, calembours déchaînés sur les mots distordus (comme disait J. Lemaître), qui font la nique à l'Académie et traitent avec une suprême impertinence les traditions les plus respectables; couplets ironiques ou sentimentaux, où se dévoile parfois une petite pointe d'émotion de la qualité la plus fine; sketchs en raccourcis sertis dans un dialogue scintillant et trépidant : le tout mené avec une verve endiablée qui s'empare de nous dès l'abord et ne nous lâche pas que nous soyons knocked-out d'un direct à la rate : il y a là de quoi séduire un musicien.

M. Reynaldo Hahn a réalisé cette gageure d'écrire une partition qui ne le cède en rien au livret, et qui, au lieu de s'y additionner, en porte en quelque sorte la valeur au carré. Toutes les rares qualités d'élégance et de charme qui sont la caractéristique essentielle de M. R. Hahn y trouvent leur complet épanouissement, et jamais ligne vocale ne fut plus souple et plus captivante. La verve la plus spirituelle parcourt l'œuvre d'un bout à l'autre, se renouvelant sans cesse sans jamais s'essouffler ni sentir l'effort, et s'adaptant de façon étrangement subtile au sujet du moment : le commentaire musical de la lettre à Mme de Staël est un petit chef-d'œuvre dans son genre. — Une jolie émotion enveloppe la gracieuse figure de Peggy, tandis qu'une ironie malicieuse souligne les ridicules du héros de la pièce en les rehaussant de touches discrètes infiniment plaisantes. Tout en évoquant discrètement par instants la manière de Fauré ou de Messager, M. Hahn demeure lui-même plus que jamais, et cette dernière affirmation de sa personnalité est de la qualité la plus raffinée. Que citer? le tango qui souligne la ballade des dandys de *Brummel*, si enveloppant, — les vieilles chansons françaises avec adaptation de refrains anglais, si savoureuses, — le duo de Peggy et de son amoureux Dick, tout de charme et de finesse, — la lettre à Mme de Staël, où triomphe légitimement la fantaisie de Mme M. Deval, — le prélude champêtre du 4e tableau, petite pastorale narquoise dont la couleur m'a ravi, — la délicieuse émotion du duo « Je vous aimais sans le savoir », — le chœur en pastiche du XVIIIe siècle qui accompagne l'entrée des dandys empaysannés, etc. Tout cela chatoie comme des ailes de papillon : Mon impression sur *Brummel ?* un éblouissement...

LE THÉATRE A PARIS

PAR H. DELORIÈRE



En haut, Betty Daussmond, Renée Dorvy et C. P. Cousin. En bas, Maurice Escande, Abel Tarride et le Gallo, dans « Balthazar ».

M. Lenormand, de toute évidence, ne veut pas faire de concessions. Ecrivant *Les Trois Chambres*, il savait bien que le public se hérisserait. Il ne pouvait manquer de le prévoir. Mais telle est la hauteur du caractère qu'on lui connaît, qu'il fit également abstraction, sans doute, des inconvénients et des avantages du scandale.

Et le public protesta. C'est peut-être qu'à vouloir montrer une vérité dépouillée, intégralement nue, on risque d'outrepasser ce que les bonnes gens appellent la vérité vraie.

Pierre, auteur dramatique, non seulement trompe sa femme, mais lui raconte ses infidélités, avec tous les détails, au nom du culte qu'ils ont tous deux voué justement à la vérité. Florence accepte ce régime, pourvu que Pierre se borne aux trahisons purement physiques et lui garde sa tendresse. Mais Pierre, qui occupe dans un hôtel une chambre entre celle de sa femme et celle d'une voyageuse, Rose, s'éprend de celle-ci, corps et âme. Alors, Florence se tue. Pierre épouse Rose, femme fatale qui passe bientôt au rang de victime. Au 3e acte, dans le décor du premier, Pierre entreprend de séduire une jeune fille, et la nouvelle épouse se résigne comme la précédente.

L'on remarque que ce Don Juan littérateur informe de temps à autre ses femmes et les spectateurs de l'influence de ses succès amoureux sur son inspiration. Il est cependant très improbable que M. Lenormand ait eu pour dessein d'affirmer que l'œuvre d'art est une fin qui justifie, entre autres moyens, la vivisection d'autrui (comme parut autrefois l'affirmer Pierre Louys dans un conte parfait).

L'auteur des *Trois Chambres* semble avoir développé, avec une cruauté systématique, cette simple pensée : « C'est la vie », à propos d'un séducteur et de deux femmes aimantes. L'égoïsme total d'un homme, cela se voit assez souvent. Et il est également manifeste que l'injustice immanente entoure en général cet égoïsme-là de dévouements poussés jusqu'à l'illimitée abnégation. Malgré tout, dans la vie courante, l'égoïste même intégral voile ses méfaits amoureux d'un camouflage de mensonges qui, à tout prendre, sont de pieux mensonges; et si par là il n'abuse guère ses victimes, il empêche leur détresse de devenir aiguë. (Qu'il exagère le cynisme, l'on voit alors certaines courir tout de go chez l'armurier). Tandis que Pierre, il faut bien dire le mot, est mufle plus que nature — ou bien un peu sadique — et les cas pathologiques ne plaisent pas au théâtre. Par contre, Florence est une sainte. Nul sadisme, à mon avis, dans son cas. Autant son pouvoir d'aimer est grand, autant elle est impuissante à haïr. La première rivale dangereuse qu'elle rencontre, elle ne parvient pas à la détester. Elle préfère disparaître, après avoir écrit à son mari une lettre maternelle, poignante dans sa simplicité.

Mme Andrée Méry a été émouvante dans son rôle de sacrifiée; Mme Renée Corciade a su faire comprendre qu'elle n'était fatale qu'à son cœur défendant; Mlle Renée Sourdac est une jolie jeune fille curieuse, la pauvre, d'un amour d'homme de lettres; et il a fallu tout le tact, toute la sobriété, tout le « don de sympathie » de M. Victor Francen pour ne pas rendre son rôle odieux.

A l'Apollo, M. Léopold Marchand a mis dans le millc. L'image est un peu vulgaire, mais peut-être assez exacte. Tandis que M. Lenormand, de son arme à longue portée, tirait au loin, par-dessus le public, M. Marchand visait celui-ci avec une carabine Euréka, c'est-à-dire avec un vaudeville.

Balthazar, vaudeville parfaitement bien fait et qui d'ailleurs contient d'excellentes scènes de comédie, « passe la rampe » — comme on dit en argot de théâtre — sans aucune peine. C'est l'histoire d'une sorte de Crésus que le destin projette brusquement dans une famille de petits bourgeois, du coup bouleversée. « Si Peau-d'Ane m'était conté, j'y prendrais un plaisir extrême ». C'est parce que tout le monde éprouve cette prédilection, que les contes de fée modernes, où le milliardaire tient la place du Génie ou de la Fée, sont assurés du succès. Au demeurant, d'excellents artistes aident à celui, très vif, de *Balthazar :* notamment MM. Abel Tarride, Le Gallo et Escande, Mlles Betty Daussmond et Renée Dorvy.



ECZÉMAS — ULCÈRES — PRURITS



Salle de bains équipée avec le chauffe-eau électrique. Le décorateur a judicieusement choisi l'emplacement de l'appareil. Une porte — ouverte ici — le soustrait ordinairement aux regards.

LE CHAUFFE-EAU ÉLECTRIQUE A ACCUMULATION

CHAUFFAGE électrique, cuisine électrique... ce n'est pas encore le dernier mot du confort. L'art des ingénieurs et l'habileté des fabricants ont su tirer des inépuisables ressources de l'électricité bien d'autres commodités.

Un merveilleux appareil résoud d'une façon particulièrement élégante le problème délicat de la distribution d'eau chaude dans un intérieur moderne : le chauffe-eau électrique à accumulation.

Le courant électrique, aux heures où le tarif en est le plus bas, par exemple la nuit, chauffe la quantité d'eau nécessaire aux besoins journaliers, et à laquelle un récipient revêtu d'une matière isolante conserve sa haute température. L'eau froide, arrivant à la partie inférieure du réservoir, s'y trouve au contact des éléments chauffants. Les couches liquides les plus chaudes gagnent naturellement la partie supérieure où est branchée la canalisation de sortie. Cette eau froide, dont l'admission est réglée par la simple manœuvre d'un robinet ou de la pédale du lavabo, refoule, en prenant sa place, l'eau chaude qui est ainsi évacuée de l'appareil. Un thermostat interrompt le passage du courant lorsque l'eau a atteint la température désirée : en général 90°.

Comme nous l'avons indiqué, toute déperdition de chaleur est évitée. Une épaisse enveloppe calorifuge pourvoit au maintien de la température et c'est ainsi que l'on a le choix, pour le chauffage de l'eau, des heures où la plupart des secteurs font bénéficier leurs usagers de tarifs réduits.

L'emploi de l'appareil est donc parfaitement économique : un bain revient, à Paris, à moins de 2 francs au tarif de nuit de la C. P. D. E.

La sécurité de l'appareil n'a d'égale que sa simplicité : il est d'une souplesse incomparable et ne demande aucun entretien; son fonctionnement est entièrement automatique; il peut être installé dans n'importe quel local, même dépourvu de toute ventilation. Enfin, la puissance absorbée est relativement faible et il n'est pas rare que des appareils de faible contenance puissent être branchés sur le circuit lumière.

Le chauffe-eau électrique trouve sa place dans la salle de bains, dans le cabinet de toilette ou dans la cuisine. Il est en outre précieux pour le médecin ou le chirurgien qui sauront apprécier ses qualités d'hygiène. Nul doute que se répandra rapidement dans le monde médical l'usage de cet appareil qui est déjà avantageusement connu du grand public.

Franck CARREL,
Licencié ès-sciences, ingénieur E. S. E.

Tous renseignements détaillés sur une installation éventuelle de chauffe-eau électrique à accumulation à Paris (intra-muros) seront donnés par des ingénieurs spécialisés sur demande adressée au Bureau d'informations de la Compagnie Parisienne de Distribution d'Electricité, référence A.8.B.E., 23, rue de Vienne.



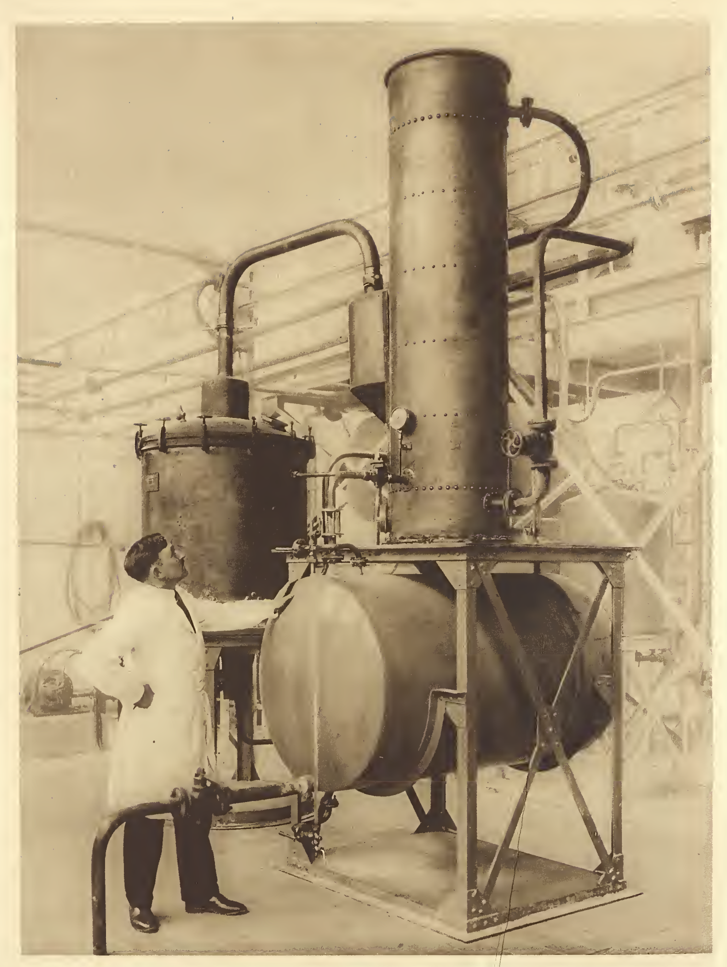
Photo Régis Lebrun.

Une chambre chaude électrique où cultivent 2.000 litres de bouillons microbiens qui vont servir à la préparation de 100.000 tubes “ d'Inosepta ”

Le Directeur-Gérant : Dr FRANÇOIS DEBAT. R. C. Seine 2.514

Imprimerie Kapp, 130, rue de Paris ,Vanves. Société de Gravures et d'Impression d'Art, à Cachan (Seine).

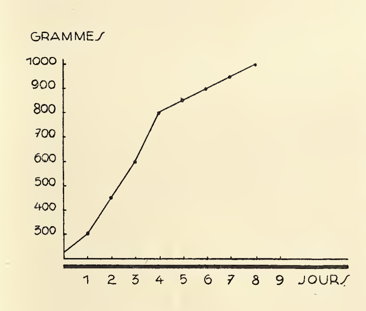
Couverture Offset : Stribick-Fally et Cie, 45; rue Castérés. à Clichy.



APPAREIL A CONCENTRER SOUS LE VIDE, A BASSE TEMPÉRATURE, AUX LABORATOIRES DU DOCTEUR DEBAT

L'INORÉNOL

ACTIVE LA DIURÈSE



Observation :

Femme de 42 ans,
oligurique, atteinte de sclérose rénale, hypertension, œdèmes volumineux.
En 5 jours :
Fonte totale des œdèmes.
En 8 jours :
La diurèse est passée de 250 à 1000 gr. par jour.

ABAISSE LA TENSION

	MAX.		MIN.
le *10* février	24	-	18
le *14* -	21	-	14
le *17* -	19	-	12
le *20* -	17	-	11

MEMES PRINCIPES ACTIFS
QU'EN AMPOULES

GOUT AGRÉABLE

1 cuillerée à bouche = 1 ampoule

1 à 4 cuillerées
par jour

PANCRINOL
DU Dr DEBAT
SIROP
EXTRAITS DE FOIE RATE
REIN ET SURRENALE
POSOLOGIE
ADULTES 2 à 4 cuillers à bouche
ENFANTS 2 à 4 cuillers à café
aux principaux repas
dans un peu d'eau froide
Laboratoires du Dr DEBAT
PARIS



LE PANCRINOL SIROP

contient exactement
les mêmes principes
que le

PANCRINOL AMPOULE

●

Une cuillerée à soupe de sirop
= une ampoule buvable.

●

IL A DONC LA MÊME ACTIVITÉ
ET LE MÊME PRIX MODIQUE

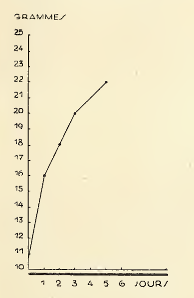
IL N'EN DIFFÈRE
QUE PAR UNE SAVEUR
PLUS AGRÉABLE



C'est le même outillage puissant et original qui sert à la préparation du PANCRINOL et de L'INORÉNOL

L'INORÉNOL

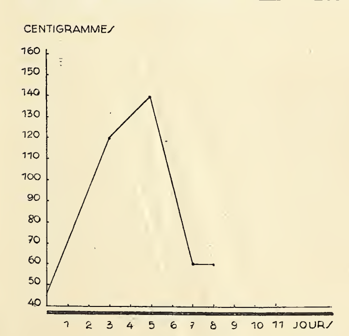
ÉLIMINE L'URÉE



Observation :

Femme de 38 ans Néphrotomie gauche, coliques néphrétiques

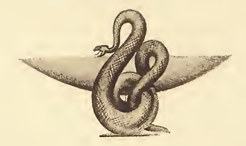
ÉLIMINE L'ACIDE URIQUE



Observation :

Homme de 39 ans Gros dépôt de sable rouge depuis des années dans les urines

SOMMAIRE



MAI
1931

N° 8

Pages

ART ET MÉDECINE
REVUE MENSUELLE
RÉSERVÉE AU CORPS MÉDICAL

DIRECTEUR : FRANÇOIS DEBAT

Rédaction - Administration
60, Rue de Prony, 60

Prix : 8 francs

ABONNEMENT ANNUEL : FRANCE ET COLONIES, 80 FRANCS.
ÉTRANGER : 80 FRANCS, FRAIS DE PORT EN PLUS.

ART ET MÉDECINE



LE DOCTEUR LAIGNEL-LAVASTINE

professeur agrégé à la Faculté de Médecine médecin de la Pitié, dessiné par A. Bilis.

UN MAITRE DE LA PSYCHIATRIE



ES « cités des livres» peuvent être humbles ou magnifiques, rébarbatives ou amènes, tristes ou gaies. L'on assure même qu'il en est de gaillardes.

Celle de M. Laignel-Lavastine est de l'espèce riche. Un bel ordre y règne, qui est un effet de l'esprit scientifique. Pardessus tout, elle est vivante. Le mot peut surprendre, mais je relate ce que, laissé seul en ce lieu, j'ai éprouvé. Comment l'expliquer ? J'imagine ce haut prodige : les livres acquièrent une âme, sous des regards longuement attentifs et au contact fréquent de mains amicales... Ou bien, plus simplement, dans l'attente du médecin et tout ému de sa réputation de grand érudit, je l'évoquais peut-être, comme malgré moi, allant et venant dans sa bibliothèque.

Mais voici la solide réalité. M. Laignel-Lavastine a récolté, dans la ruche qu'édifièrent, depuis plus de sept mille ans, les abeilles pensantes, la meilleure part du miel des idées. C'est assurément celui des classiques qu'il s'assimila d'abord. On ne bâtit pas un monument de connaissance tel que le sien, sans s'être alimenté, au préalable, de cette nourriture d'or. Il écrit, dans le magnifique volume qu'il vient de publier avec Jean Vinchon sur *Les malades de l'esprit et leurs médecins du XVI*e *au XIX*e *siècle*, que « le psychiâtre complet doit être un humaniste ». Mais il l'avait déjà prouvé par tout ce qu'il retira, au bénéfice de la médecine mentale, de la fréquentation des Anciens. Aussi bien l'histoire de la littérature et des arts, des origines à nos jours, lui est-elle dans toutes ses parties un domaine familier. Son élection à la présidence de la Société française d'Histoire de la Médecine a été un juste hommage à la valeur des œuvres littéraires ou artistiques qu'il conçut sous l'angle médical. Mais cette consécration ne correspond nullement à ses limites. S'il étudia Paracelse, Schenk, Pinel, Charcot, il se complaît aussi — avec des degrés de dilection — dans la société de Bergson ou d'Anatole France, de Claudel ou de Paul Valéry. Et il ne veut même pas ignorer les surréalistes.

Combien d'autres esprits, mus par la même curiosité universelle, se fussent vainement dispersés ! Mais chez lui veille certainement une forte volonté qui ramène tout ce qu'il a lu, observé, déduit ou induit, dans une sorte de creuset central, de lui-même inhospitalier aux matériaux point strictement utiles, et où s'élabore son œuvre personnelle, constructive, synthétique : *Thèse sur le plexus solaire*, *Pathologie du sympathique*, *Pratique psychiatrique*, *Troubles psychiques par perturbation des glandes à sécrétion interne*, *Méthode concentrique dans l'étude des psychonévrosés*, *Sympathologie clinique*, etc.

Tel en tout cas m'est-il apparu parmi ses livres...

Et j'ai revu M. Laignel-Lavastine au chevet de ses malades de la Pitié, tantôt les interrogeant, tantôt requérant l'opinion d'un interne. Chez ces malades souvent dominés par les troubles nerveux, il faut chercher, méditer, rigoureusement raisonner, dans toute la mesure où ils sont eux-mêmes incapables d'enchaîner des idées, il faut en quelque sorte combler avec sa propre intelligence le vide ou le demi-vide de leurs cerveaux, avant de songer à édicter un traitement. Si l'on souhaite, évidemment, que le patient vous aide un peu de ses réponses, l'on essaie surtout de lui communiquer le calme, la bonne humeur, la confiance, dont on se fait une triple loi. Et l'on se fie plutôt à l'expérience accumulée qui permet au sens critique et à l'intuition de s'entr'aider.

Méningite consécutive à une otite, chez une jeune fille aux pauvres yeux troubles, mélancolie d'une femme grisonnante qui demande en pleurant si elle pourra bientôt sortir, séquelles d'une fracture du crâne chez un homme qui rit, tout près de la guérison, et pour qui le médecin représente manifestement la Providence... Spectacles poignants aux yeux du témoin muet et qui passe. M. Laignel-Lavastine, lui, jour après jour fait sa visite, sa *chasse* aux secrets du mal.

Ici, ce sera le stigmate laissé par une vieille syphilis, là une déformation par quoi est dénoncée la tare héréditaire. Un mot à l'interne ou à l'assistant — le maître-mot qui indique la voie du salut — et l'on passe au lit suivant. Dans la cellule où une obsédée de suicide promène un vague sourire sur le groupe en blouses blanches, M. Laignel-Lavastine, plus que jamais, arbore l'optimisme, avec un mélange d'autorité qui impose l'espoir, avec tous ses bienfaits, au cerveau débile :

« Quand vous pourrez retourner chez vos parents, mademoiselle ? Mais bientôt, j'espère. J'y pense beaucoup. Tenez, demandez au docteur Kahn ; je lui en parlais encore ce matin... »

Et puis le docteur Kahn, justement, s'en va faire un cours aux étudiants novices : ce qu'il appelle « tracer le guide Michelin de la psychiâtrie ». M. Laignel-Lavastine l'écoute, l'air approbateur. Mais peut-être, par moments, poursuit-il sa « chasse » infatigable. Je lui ai vu plusieurs fois une attitude qui m'a saisi. Le menton levé, tout le visage tendu, l'œil lumineux, il représentait pour moi une pensée vigoureuse en action, quelque chose comme une réflexion en marche, droit devant elle.

R. DE LAROMIGUIÈRE.

N. B. — La légende de notre précédent frontispice était incomplète. Il fallait lire : Le Dr Gougerot... professeur de clinique des maladies cutanées et syphilitiques.

Photo Kertesz.



A LA FONDATION PIERRE BUDIN

PUÉRICULTURE NATIONALE

PAR PAUL STRAUSS

DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE

La tradition grecque, si longtemps méconnue, voilée pendant de longs siècles, a été remise en honneur depuis les travaux de Pasteur et de ses élèves. La médecine préventive a pris corps ; l'hygiène sociale voit son domaine s'agrandir chaque jour davantage.

Pierre Budin, qui d'ailleurs avait suivi, dans sa maturité médicale et obstétricale, les leçons du docteur Roux, fut un héritier de la sagesse antique lorsqu'il inaugura, dans les premiers jours du mois de juin 1892, la consultation de nourrissons de l'hôpital de la Charité. La lutte contre la mortalité infantile avait dès lors un instrument d'une remarquable efficacité.

L'institution de contrôle sanitaire des nourrissons devait avoir nécessairement un préambule. La consultation des futures mères, à laquelle le professeur Pinard, comme Pierre Budin, Bonnaire, le professeur Bar, le docteur Devraigne, ont donné tous leurs soins, a pris et tend à prendre une place prédominante dans l'arsenal de protection maternelle et infantile. La consultation maternelle et la consultation de nourrissons ne peuvent être dissociées ; elles sont à la base du protectorat de la race.

Un autre élément contribue à réaliser la méthode scientifique de conservation des tout-petits : c'est la collaboration intime et l'utilisation intensifiée de l'infirmière-visiteuse.

Le nombre des institutions préservatrices s'accroît chaque jour ; consultations de nourrissons, consultations maternelles forment déjà un ensemble imposant.

Des statisticiens de mérite, le docteur Cruveilhier et M. Marcel Moine, se sont efforcés de mesurer l'influence des consultations de nourrissons sur la décroissance continue de la mortalité infantile. En puériculture, comme dans toutes les manifestations de la vie sociale, la détermination précise des causes et des moyens ne peut qu'être

approximative à l'égard des divers instruments. La loi du 17 juin 1913 sur l'assistance aux femmes en couches, que le Parlement a votée sur mon initiative personnelle, a beaucoup contribué à diminuer, dans les quatre semaines de l'existence les plus exposées aux mauvais risques, le taux de mortalité du premier âge. Toutes les découvertes médicales, la plupart issues des travaux de Pasteur, y ont participé.

L'admirable efflorescence des œuvres privées a sa large part dans ces résultats de plus en plus satisfaisants.

L'amélioration du Service des Enfants Assistés, à Paris et dans la plupart des départements, le surcroît de contrôle sanitaire par les infirmières-visiteuses, la création des pouponnières et des centres d'élevage, la prophylaxie antivénérienne pour laquelle M. le professeur Couvelaire fournit ce renseignement satisfaisant qu'à l'heure actuelle 583 maternités ou institutions de puériculture sont dotées d'un service de prophylaxie de l'hérédo-syphilis, le Placement familial des tout-petits de mères tuberculeuses créé par le professeur Léon Bernard et Mme Arnold Seligmann, toutes ces institutions et d'autres encore doivent être mentionnées pour leur rôle bienfaisant. A cet égard, le Ministère de la Santé publique, avec son chef de service, M. le docteur Cavaillon, mérite un éloge direct.

Ce Comité National de l'Enfance, qui a succédé à la Ligue contre la mortalité infantile, partage avec l'Office National d'Hygiène sociale une tâche de propagande et d'organisation qui va s'augmenter du fait des Assurances sociales, et aussi grâce au vote définitif de notre proposition de loi sur la révision de la loi Roussel.

D'ores et déjà, il y a lieu de se féliciter, comme d'un prélude autorisant toutes les espérances, du fonctionnement des 309 consultations maternelles ou prénatales, de 3.715 consultations de nourrissons, de 494 crèches et chambres d'allaitement, de 131 pouponnières, de 108 centres d'élevage.

Mais cet effort initial ne saurait suffire, d'une part, s'il comportait des fissures dans la limite d'âge réglementairement protégée, de la naissance à la fin de la deuxième année, d'autre part, si cette limite artificielle ne devait pas être dépassée.

La proposition de loi sur la révision de la loi Roussel, que j'ai personnellement déposée et rapportée devant le Sénat, et que la Chambre vient d'adopter avec de légères modifications, renferme une disposition tout à la fois réaliste et symbolique.

Au mois de juin 1897, au Congrès National d'Assistance publique et de bienfaisance privée, nous avions, André Lefèvre, Cambillard et moi-même, émis le vœu de principe, tenu pour téméraire et prématuré, d'une extension de la protection instituée par la loi Roussel à tous les enfants sans exception. J'ai eu la bonne fortune de traduire cette idée d'apparence utopique par la création





Photos Kertesz.

CE RAVISSANT PETIT ÊTRE, AU CORPS LUMINEUX, CES DEUX BÉBÉS POTELÉS, UN PEU INTERDITS, UN PEU EFFRAYÉS, MALGRÉ LE SOURIRE MATERNEL, DANS L'ATTENTE DE LA CONSULTATION, DONNENT BIEN A PENSER QU'IL NE S'AGIT POUR EUX QUE DE MÉDECINE PRÉVENTIVE.

L'ON APPREND, AUX CONSULTATIONS DE NOURRISSONS, QUE LE PÈSE-BÉBÉ EST, RÉVÉRENCE PARLER, D'UNE COMPÉTENCE MÉDICALE CERTAINE. IL DÉNONCE L'ALIMENTATION DÉFECTUEUSE, L'ASSIMILATION DÉFICIENTE, LE MAL A SON DÉBUT. CES PHOTOGRAPHIES ONT ÉTÉ PRISES A LA CONSULTATION DU MERCREDI DE LA FONDATION PIERRE BUDIN.



Photo Kertesz

d'un *carnet de croissance* obligatoire. Ma proposition primitive visait un *carnet d'élevage ;* cette dénomination ayant soulevé des objections féminines, je n'hésitai pas à opérer un changement de terminologie.

Le carnet de croissance, lorsqu'il sera institué, n'imposera aux familles vigilantes et tendres qu'une obligation facile, celle de faire constater que leur enfant dans les limites d'âge prévues est périodiquement visité par le médecin de leur choix. Cette égalité de tous les nourrissons devant l'hygiène sociale aura un caractère éducatif.

Dès lors, comment ne pas prolonger le contrôle sanitaire, public ou privé, sans dessaisissement des familles, à la période d'âge intermédiaire entre la première enfance et le second âge, c'est-à-dire depuis deux ans jusqu'au jardin d'enfants, ultérieurement pour toute la scolarité.

Cette accoutumance, en dehors de ses conséquences immédiates éminemment utiles, sera de bon augure pour l'institution de ces examens de santé, que pratiquent avec tant de succès les compagnies américaines d'assurances sur la vie.

Toute l'hygiène du second âge, toute l'hygiène scolaire est d'une importance primordiale. Il importe qu'à bref délai soit organisée sur toute la surface du territoire l'inspection médicale scolaire, grâce à laquelle encore s'accroîtront en nombre les cantines scolaires, les classes aérées, les classes au soleil, les colonies de vacances, les écoles de plein air, les préventoriums, avec l'appui des caisses des écoles, des mutualités scolaires, des associations d'anciennes et d'anciens élèves. Aucune activité préservatrice ne peut avoir un rayonnement plus salutaire.

La viriculture fait suite à cette puériculture, à laquelle les services publics et les œuvres privées consacrent leurs efforts conjugués, leur coopération méthodique, avec des vues d'ensemble et un programme de synthèse sans cesse élargi et fortifié.

A toutes les étapes de l'existence, *pour vivre vieux*, *pour vivre mieux*, suivant le titre suggestif d'un récent livre de M. le docteur Mélavet, le *connais-toi toi-même* de la philosophie grecque, interprété au physique comme au moral, doit être la règle des civilisations modernes.

Prévoir dans tous les ordres d'idées, tel est et doit être le mot d'ordre pour le protectorat de la santé, et, par voie de conséquence, pourvoir à toutes les nécessités de prophylaxie, de médecine préventive ; et nulle part plus que pour le sauvetage de l'enfance et la protection de la maternité populaire, le recours aux dispositifs et aux moyens de l'entr'aide sociale, par la bienfaisance privée, par l'Assistance publique, par la Mutualité, par les Assurances sociales, n'a sa raison d'être essentielle et son utilité fondamentale.

Paul Strauss

AU MARÉCHAL LYAUTEY

ART ET MÉDECINE

L'on reconnaît dans cette page, de gauche à droite, au premier rang : MM. Bonnefous et Albert Lebrun, anciens ministres ; M. Paul Reynaud, ministre des Colonies ; le Maréchal Lyautey ; M. Camille Blaisot, ministre de la Santé ; MM. Albert Sarraut et Paul Strauss, anciens ministres.

Au second rang : M. le Docteur Debat ; M. Jean Faure, président de la Chambre syndicale des produits pharmaceutiques, vice-président de la Section métropolitaine à l'Exposition coloniale ; M. le Gouverneur général des Colonies Marcel Olivier, délégué général à l'Exposition coloniale internationale ; M. le Professeur Léon Bernard ; M. Désiré Ferry, ancien ministre ; M. Pierre Taittinger, député de Paris, président de la Commission des Colonies ; M. le Professeur Hartmann ; M. Pierre Mille ; M. le Professeur Balthazard, doyen de la Faculté de Médecine ; M. le Professeur Marcel Labbé.

Derrière le second rang, de gauche à droite : M. Ledieu ; M. Laprade, architecte de l'Exposition coloniale internationale ; M. Maurice Dufrène ; M. André Maurois ; M. Georges Hardy, directeur de l'École coloniale ; M. Gaston Chérau ; M. le Professeur Perrot ; M. Adam, député de Seine-et-Oise ; M. le Docteur Vallon et, devant lui, M. le Professeur Radais, doyen de la Faculté de Pharmacie. M. le Professeur Legueu ; M. Albert Buisson, président du Tribunal de Commerce ; M. le Médecin inspecteur général Cadiot, directeur du S. S. du G. M. P. ; M. le Professeur Nobécourt ; M. le Médecin inspecteur général Lasnet, directeur du S. S. des troupes coloniales ; M. le Docteur Tixier, médecin des hôpitaux ; M. Vatin-Pérignon, secrétaire général de l'Exposition coloniale internationale ; M. le Docteur Albert Mouchet, chirurgien des hôpitaux ; M. le Professeur Tanon ; M. le Docteur Trémollières, médecin des hôpitaux ; M. le Professeur Jean-Louis Faure ; M. le Professeur Goris, directeur de la Pharmacie centrale des Hôpitaux ; M. le Professeur Claude ; M. Henri Guérin ; M. Clément Serveau ; M. Maurice Leprince ; M. Dutheillet de Lamothe ; M. le Docteur Cibrie, secrétaire général de la Confédération des syndicats médicaux de France.

Assistaient également au dîner : M. Lucien Saint, résident général de France au Maroc ; M. le Professeur Carnot ; M. le Professeur Lardennois ; M. le Professeur Heitz-Boyer ; M. le Professeur Proust ; M. le Docteur Babonneix, médecin des hôpitaux ; M. le Docteur Devraigne, médecin des hôpitaux ; M. le Docteur Gautier, médecin des hôpitaux ; M. le Docteur G. Labey, chirurgien des hôpitaux ; M. le Docteur Vincent ; M. le Docteur Weill-Halle ; M. le Docteur Routier ; M. le Docteur Schneider ; M. Darrasse ; M. Tavernier.

M. Luc Durtain ; M. André Thérive ; M. Eugène Marsan ; M. Bernard Naudin ; M. J.-L. Vaudoyer ; M. Hervé Lauwick. M. Roger Homo ; M. de Launay ; M. le Capitaine Durosoy, du cabinet du Maréchal Lyautey ; M. de Laromiguière, Rr en chef d'*Art et Médecine* ; Mme Anna Marsan, secrétaire de la rédaction ; M. Leduc.





DE GAUCHE A DROITE : M. LE PROFESSEUR LÉON BERNARD ; M. DÉSIRÉ FERRY ; M. PAUL STRAUSS ; M. LUCIEN SAINT ; M. LE DOYEN BALTHAZARD ; M. ALBERT SARRAUT ; M. PAUL REYNAUD ; M. LE MARÉCHAL LYAUTEY ; M. BLAISOT ; M. LEBRUN ; M. LE DOYEN RADAIS ; M. MARCEL OLIVIER ; M. BONNEFOUS ; M. LE Pr HARTMANN.

Le maréchal Lyautey, au cours de sa carrière, a reçu bien des marques d'admiration et de respect. Sans manquer à la modestie, nous pouvons dire que l'hommage qui lui a été rendu le 20 mars dernier était particulièrement digne de l'émouvoir.

Art et Médecine fêtait un peu, ce soir-là, son « numéro colonial », mais surtout l'illustre ami des médecins, le grand clairvoyant qui osa jadis, entouré de Sakalaves rebelles, écrire à Galliéni ces mots si riches de courage, de raison et de sensibilité, parmi ceux qui méritent les tablettes de l'Histoire : « Si vous pouvez m'envoyer quatre médecins de plus, je vous renvoie quatre compagnies. » Et, pour cette fête, une assemblée elle-même parée de hauts prestiges s'était réunie dans les salons de l'Hôtel George-V, où de beaux corps de bronze ou de terre cuite — ceux, notamment, dus au talent magistral de Mme Anna Quinquaud — et de précieuses statuettes d'Angkor — prêtées par le distingué collectionneur Vignier — mettaient une note exotique de grand style.

Le docteur Debat, à l'issue du dîner, sut avec les mots les plus éloquemment sensibles exprimer son admiration au maréchal et lui témoigner sa profonde reconnaissance pour le « patronage inestimable, le patronage glorieux », accordé par lui à la Revue. Puis, ayant salué et remercié les convives éminents dont la présence donnait tant d'éclat à la manifestation d'*Art et Médecine*, il porta la santé de « Lyautey l'Africain ».

Le maréchal, se levant à son tour, félicita chaleureusement le docteur Debat sur son beau numéro colonial, il le remercia d'avoir réuni une aussi brillante assemblée et, simplement, paternellement, il proposa de former, autour des tasses de café, *des groupes sympathiques*, sans avoir mesuré, assurément, combien ces termes pouvaient épouser la pensée du fondateur de l'œuvre qui s'appelle *Art et Médecine*.

Et ce fut bien la sympathie qui, jusqu'à une heure avancée de la nuit, donna le ton des conversations, et cela sur un plan supérieur : c'était l'élite du corps médical qui, sur mille sujets divers, échangeait familièrement ses vues avec celles d'écrivains ou d'artistes célèbres et d'hommes assumant ou ayant assumé les plus hautes charges de l'État. En résumé, et très véridiquement, cet hommage au maréchal Lyautey, mélange intime de simplicité et de noblesse, fut un acte d'une parfaite élévation.

R. L.

LA NORMANDIE

PAR MARCEL BOULENGER

Ce n'est pas si facile, de bien connaître la Normandie, et de l'aimer comme il faut.

Il n'y a guère de province qui ait une meilleure presse que celle-là : le pays d'Aix, par exemple, la Touraine, et même — depuis peu d'années — la Gascogne et tout le Sud-Ouest connaissent la plus grande faveur dans la littérature, dans l'opinion publique, au théâtre. La Bretagne elle-même ne vient qu'ensuite. Notons aussi qu'une nouvelle mode est en train de nous inviter tous à nous émouvoir en Auvergne.

Mais qu'est-ce que ces petits succès d'estime à côté du triomphe tranquille, durable, sans à-coups ni caprices, de notre verte Normandie ? Quel Parisien, quelle Parisienne n'ont point en leur jeunesse passé leurs vacances, au moins une fois, sur les rives de la Manche ou bien la côte charmante, pluvieuse et douce, qui va de Honfleur à



Photos Yvon.

« UN LONG PAYS ONDULEUX, COUPÉ DE VALLONS, OU LES DOMAINES DES PAYSANS, HERBAGES ET PRAIRIES A POMMIERS ÉTAIENT ENTOURÉS DE GRANDS ARBRES DONT LES TÊTES TOUFFUES SEMBLAIENT LUISANTES SOUS LES RAYONS DU SOLEIL ON TOUCHAIT A LA FIN DE JUILLET ; C'ÉTAIT LA SAISON VIGOUREUSE OU CETTE TERRE FAIT ÉPANOUIR SA SÈVE ET SA VIE... » (MAUPASSANT.)

LA NORMANDIE, JUSTEMENT CÉLÈBRE PAR SES PRAIRIES, SES BOCAGES, SES VERGERS ET LES HAIES QUI BORDENT ET OMBRAGENT SES CHEMINS SINUEUX, LA NORMANDIE, CETTE ÉMERAUDE, SE PARE AUSSI DE PLAINES D'OR. A L'ÉPOQUE DE LA MOISSON, LES GRANDS CHARS, COMME EN BEAUCE, SONT NIMBÉS D'UNE GLOIRE SOLAIRE.

Photos Kertesz.



Granville, en contournant le Cotentin, posé sur la mer comme une plaque d'émeraude sur du satin gris ?

Leurs vacances !... Ah, rappelez vos souvenirs, évoquez tout ce qu'il y avait dans ce mot-là quand nous avions dix ans, et même quinze, tant au collège qu'au couvent ! Des semaines enivrantes pendant lesquelles, du matin au soir, on s'abandonnait à la féerie des heures en écoutant chanter en soi les premières amours — puisqu'il est sans exemple qu'on ne soit plusieurs fois mort d'amour pendant les mois d'août et de septembre, à l'âge d'Agnès et de Chérubin...

Or, toutes ces émotions se trouvaient liées aux plages, aux vergers, aux grasses prairies, aux chemins creux de Normandie : belles fermes encloses entre des arbres qu'a tordus la houle, ombre délicate des églises aux toits d'ardoises, mer éternelle et plaintive, caressée par les



Photo Laure Albin Guillot

mouettes, que d'aveux vous aurez entendus, combien de rêveries n'avez-vous pas fait naître ! Effusions de jeunes citadins qui s'étaient ennuyés toute l'année, rêveries de pages et d'écolières enfin libres et surmenés par toutes sortes d'inquiétudes nouvelles... Oui, dès qu'on prononce le mot « Normandie » devant nous, gens de Paris, voilà tout aussitôt les premiers et délicieux souvenirs qui nous forcent à sourire tout bas de plaisir et de tendresse.

Pour les autres, les pauvres autres logés aux confins de la France et qui n'ont point connu à l'âge où l'on s'épanouit la terre bienheureuse des clochers mélancoliques et des pommiers joyeux, la Normandie n'en est pas moins célèbre, et depuis bien longtemps déjà, comme un lieu de plaisir, de bon accueil, de vie gracieuse, de luxe et d'amours légères, d'amours d'été. Sa gloire est partout, chantée dans les livres, peinte sur les tableaux, inscrite aux vieux carnets de notes et de croquis. Nous ne parlons même pas ici d'histoire de France. Laissons en ses archives le grandiose passé normand, oublions pour un instant les premiers navigateurs peut-être du monde, ceux qui ont jadis terrifié Paris, découvert l'Amérique bien avant Colomb, conquis l'Angleterre et la Sicile, donné à la France un Corneille, un Flaubert, etc... Mais c'est aux plages illustres que nous songeons, aux plages élégantes, mondaines, qui précédèrent toutes les autres, à Dieppe, à Trouville, à Deauville : ne se trouvent-elles pas en Normandie, dans la chère province rose et vert tendre au printemps, or et vert sombre en été, et rousse aux autres saisons comme la chevelure des

reines barbares que traînait sur ses barques le duc Rollon !

Nous avons dit la gloire : le mot n'est pas trop fort si l'on évoque le Dieppe de la duchesse de Berry, le Trouville de Cora Pearl et du duc de Massa, le Deauville de Morny. Ajoutez seulement à cette idée de gloire on ne sait quoi de brillant et de champêtre en même temps, quelque image comme, par exemple, une dame en crinoline de dentelles précieuses, assise dans un bateau de pêche, ou quelque resplendissant phaéton roulant à toute allure parmi la fange d'une route à bœufs. C'est toute la Normandie du Second Empire, ces chromos pour journal de modes, ces vignettes de la *Vie parisienne*. Dieppe, Trouville et Deauville passèrent pendant un demi-siècle pour des lieux de délices où l'on se damnait en jouant au baccara et en pêchant la crevette avec des dames portant des chapeaux bergère et des ombrelles minuscules à manches coudés. Et des Allemands, des Scandinaves, des Russes, des Anglais, des Valaques venaient de tous les points du monde pour goûter ces plaisirs à la fois candides et brillants... Ah, oui, les



RONGÉE PAR LA MER,
LA FALAISE D'ÉTRETAT.





Photo Yvon.

villas et casinos normands furent vraiment le sel de la terre en ce temps-là !

A cette heure, les plages se sont multipliées en France, il y en a tout un chapelet depuis Calais jusqu'à Hendaye. Elles ont perdu pour nous ce caractère exceptionnel qui troublait nos belles aïeules et affolait leurs amoureux à moustaches en crocs et monocles carrés. Elles ne nous étonnent plus et nous émeuvent moins. Quand nous songeons aujourd'hui à la douce Normandie, c'est pour évoquer de puissants champs de blé bornés au loin par des collines boisées, des prairies où l'on enfonce dans l'herbe jusqu'aux genoux, des vaches heureuses, des fermes opulentes, encombrées d'oies et de pommes, des jardins qui ne sont que de grands vergers, des clos de Terre promise.

A chaque courbe du chemin, voici une allée d'arbres datant de Charlotte Corday, avec, au bout, un château rose et gris fumée, surmonté de son toit pointu. De-ci, de-là, des forêts profondes, où la trompe retentit dès l'automne derrière les cerfs et les daguets. A l'orée des bois, un village un peu triste que semble couver son église. Et des ruisseaux, des clôtures, des hêtres, puis les villes chargées de gloire et parsemées de merveilles : Rouen, Évreux, Caen, Valognes... Que viendrait-on nous parler des sottes plages aujourd'hui ! Pour qu'elles touchent encore l'âme des raffinés, il faut que ceux-ci les imaginent telles qu'on les pouvait voir il y a deux siècles, c'est-à-dire désertes et nues, sans une maison, sans routes, sans humains, vouées aux seules chansons des vagues et du vent, à la ronde des mouettes, aux jeux des hirondelles.

Nous avons nommé les raffinés : mieux vaudrait parfois les qualifier de dégoûtés surtout, et ne pas, sans trêve, approuver leurs délicatesses un peu exagérées. Certains d'entre eux se montrent bien sévères pour la Normandie : pays peu racé, disent-ils, trop évidemment consacré au bonheur matériel ; les collines y sont lourdes, les lignes molles, l'horizon sans imprévu ni grâces vives, etc. C'est un développement facile, on croit l'entendre d'ici.

Ils nous la baillent belle, ces blasés, ces énervés. C'est grand dommage qu'ils n'aient eu tout jeunes un père, ou bien mieux encore, un grand-père né dans la pleine campagne d'Isigny ou d'Yvetot, de Pont-Audemer ou de Fécamp !... Leur ancêtre les

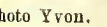
Normandie herbagère, éclatante et mouillée, Mon esprit et mon sang, mon amour, mon pays, Nous voulons venir vivre un jour, doux et vieillis, Parmi tes prés, au fond d'une maison rayée.
Strophe de Mme Delarue-Mardrus.

eût menés — comme fit le mien — quand ils jouaient encore à la marelle, dans les fermes et sur les quais des petits ports charmants, rêvant dans l'ombre des falaises. Ils eussent accompagné dans l'herbe haute le gars qui mène les vaches, et tiré le filet avec les pêcheurs en suroît. Ils eussent appris comment on achète au marché un veau têtu, un poulain encore mal dressé. Ils se fussent réjouis de voir arriver au logis l'oie pesante et les truites piquetées, la motte de beurre humide et comme souriant sous sa mousseline, les fromages les plus onctueux et fins qui soient au monde. L'émotion de leur cher grand-père les eût atteints, tout petits qu'ils étaient, quand il marchandait dans un clos brillant de rosée toute la récolte d'un pommier. Chaque dimanche, on eût débouché pour eux le cidre parfumé, qu'eût suivi au dessert un sucre trempé dans le calvados de la grande année : et malheur aux serviteurs terrifiés si l'on n'apportait point les tripes bouillantes à souhait, ou si le canard au sang avait subi trois minutes de trop l'épreuve du feu !

Ne croyez pas, cependant, que l'on ne puisse goûter la Normandie à moins d'y avoir passé son enfance. Le plus sévère lui-même des artistes l'aimera pour peu qu'il la regarde bien : c'est une contrée, non pas ciselée comme la Toscane, ou composée à souhait ainsi que l'Ile-de-France, mais tout n'y est qu'harmonie, opulence, paix, tranquillité souriante et forte. C'est là qu'un homme heureux doit bâtir sa maison parmi les arbres d'un beau verger, au bord d'un pré dont la luzerne se gonfle sous la pluie.

Marcel Boulenger




Photo Yvon.

Archives T. C. F.

UNE LETTRE-MISSIVE DE GUSTAVE FLAUBERT

PAR LE DOCTEUR STRELETSKI



Né à Rouen, le 12 décembre 1821, d'un père chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu et d'une mère, elle-même fille d'un médecin de Pont-l'Évêque, et alliée aux plus vieilles familles de Normandie, Gustave Flaubert était Champenois par son père (son grand-père était vétérinaire à Nogent-sur-Seine) et Normand par sa mère.

D'une stature d'athlète, vrai Viking aux longs cheveux tombant sur de larges épaules, Flaubert avait le front haut et bombé, les yeux verts à fleur de tête, le nez large mais relativement court, une forte moustache de chef gaulois, le menton saillant et fossu.

Il mourut le 8 mai 1880, à l'âge de cinquante-huit ans, d'une attaque d'apoplexie.

Le tracé assez rapide (150 à 180 lettres à la minute), inégal de dimensions et de formes, relativement léger (c'est-à-dire peu appuyé), parfois chevauchant en montant, dénote la prédominance du tempérament nerveux.

Le tracé dynamogénié, c'est-à-dire plus grand et plus montant (ascendant) à la fin de l'écrit révèle l'apport sanguin.

Enfin, le tracé anguleux (voyez les barres du *t* minuscule attachées à la base de la lettre) et suffisamment ferme, dénote un élément bilieux qu'il importe de ne point méconnaître : c'est lui qui explique l'irréfragable ténacité, l'opiniâtreté de celui qui écrivait : « Quand le génie manque, la volonté, dans une certaine mesure, le remplace... »

Si l'intempérance imaginative de l'auteur de *La Tentation de saint Antoine*, si la luxuriance verbale de *Salammbô*, ainsi que les accès romantiques relèvent du tempérament sanguin, les crises réalistes (*Madame Bovary*, *L'Education sentimentale*, *Bouvard et Pecuchet*) sont, elles, fonction du tempérament nerveux prédominant.

L'observation précise et incisive se traduit par le tracé clair et acéré (accents et barres de *t* terminés en pointe) et l'extrême sensibilité d'un être pour qui une éraflure était une écorchure, une blessure, s'objective par l'inégalité du tracé, lequel est, de plus, inégalement incliné, signe de passion susceptible et à la recherche de l'approbation.

L'activité psychique était considérable mais la sédentarité était, chez Flaubert, une très ancienne habitude (faible longueur des jambages, si on la compare à celle des hampes).

On a dit (songeons à la précarité des témoignages !) que Flaubert était timide, orgueilleux et égoïste.

Sans doute avait-il la pudeur de ses sentiments (fermés souvent sont les *o* et les *a* minuscules) mais rien ne permet, dans le graphisme que nous avons sous les yeux, de conclure à la timidité de l'homme mûr.

Le tracé surélevé (hauteur parfois anormale des majuscules et de quelques *s* minuscules), signature suivie d'un paraphe soulignant le nom) est celui d'un artiste qui avait de l'amour-propre professionnel mais qui, en définitive, n'était pas orgueilleux. Flaubert avait le juste sentiment de sa dignité, de sa valeur, mais ne méprisait pas son prochain. Il n'était jamais satisfait malgré les autres et les conseils qu'il sollicita ainsi que la collaboration de Louis Bouilhet prouvent qu'il ne se suffisait pas.

Son amitié (fleur de printemps), pour Louis Bouilhet, poète savant et original, patient ciseleur trop oublié aujourd'hui, datait du lycée. Flaubert savait, d'un bras vigoureux, soutenir son ami déprimé : « Remets-toi en tête ce que tu as fait, ce que tu peux faire, ce que tu feras, et relève-toi, nom d'un nom ! Considère-toi avec plus de respect... »

Qui ne connaît l'admirable préface aux *Dernières Chansons ?*

« Allez côte à côte dans les bois, en déclamant des vers, mêlant votre âme à la sève des arbres et

à l'éternité des chefs-d'œuvre, perdez-vous dans les rêveries de l'histoire, dans les stupéfactions du sublime !... Alors, quoi qu'il advienne, vous verrez les misères de vos rivaux sans indignation et leurs gloires sans envie ; car le moins favorisé se consolera par le succès du plus heureux. Celui dont les nerfs sont robustes soutiendra le compagnon qui se décourage ; chacun apportera dans la communauté ses acquisitions particulières : et le contrôle réciproque empêchera l'orgueil et ajournera la décadence...»

Le graphisme est constitué par des gestes, des attitudes et des dessins : celui de Flaubert qui n'a quasi point de mouvements régressifs, sinistrogyres, c'est-à-dire dirigés de droite à gauche, vers le moi, n'est pas, comme l'ont prétendu quelques biographes, celui d'un égoïste, d'un amoureux de soi exclusif et jaloux.

Clio et ses servantes ont, dans leur sac, beaucoup de pièces fausses: au graphologue de les expertiser et d'en entraver la circulation.

A GAUCHE, LE PAVILLON OU EST INSTALLÉ LE MUSÉE FLAUBERT, DERNIER VESTIGE DE L'ANCIENNE PROPRIÉTÉ DU GRAND ÉCRIVAIN A CROISSET. ICI, UN AUTOGRAPHE DE LA COLLECTION DU DR. STRELETSKI ET L'ALLÉE OU FLAUBERT COMPOSA SALAMMBO.

boulevard du temple 42.

Dimanche soir.

Chère Madame

Seriez-vous assez bonne pour me donner l'adresse de la maison où vous descendez à Paris? notre ami Jules m'apprend que vous devez y venir demain ou après-demain.

Voilà bien longtemps que j'ai envie de vous voir! La santé de ma mère me force à retourner vers Croisset plus tôt que je ne l'avais projeté. Mais je ne veux pas quitter Paris, sans vous dire de vive voix, chère Madame, combien je suis tout à vous

G Flaubert

souvenirs je vous prie à Mr Cornu.



Photos Kertesz.



UN PÈLERINAGE LITTÉRAIRE A ROUEN

PAR ANDRÉ MAUROIS

Je connais peu de plaisirs plus vifs que de relire les grands livres dans les décors où ils sont nés ou que d'évoquer les grands hommes dans les pays où ils ont vécu. Pourquoi n'a-t-on jamais publié pour les étrangers qui visitent la France (et pour les Français eux-mêmes), une série de tels pèlerinages littéraires et artistiques ? Que de voyageurs aimeraient à retrouver, près d'Illiers, les paysages réels dont Marcel Proust fit le côté de Guermantes et le côté de chez Swann, à visiter en Touraine les maisons balzaciennes, à Grenoble les maisons stendhaliennes. Que de voyageurs surtout viendraient à Rouen faire le prodigieux et multiple pèlerinage où ils pourraient évoquer

successivement Corneille, Flaubert, Hugo, Ruskin, Marcel Proust et mille autres dieux mineurs, dont le charmant et trop peu connu Louis Bouilhet.

Ce n'est point ici le lieu de décrire cette longue promenade ; il y faudrait plus d'un volume. Mais je voudrais au moins indiquer au lecteur quelques lieux qui m'ont paru, entre tous, émouvants. Le premier, c'est la maison de Corneille à Petit-Couronne. Elle est restée presque intacte et l'on y voit, dans un verger planté de pommiers, la table de pierre sur laquelle le grand Corneille, en plein air et par un bel été normand, écrivit *le Cid*. Là tout est noble et simple. En rentrant à Rouen, il sera intéressant de regarder les vieux quartiers qu'habitait la colonie espagnole qui avait apporté avec elle, en ce Rouen du XVIIe siècle, le goût de tels sujets héroïques. De la rencontre de


Photos Kertess.

« ON DOMINAIT L'IMMENSE VALLÉE, LONGUE ET LARGE QUE LE FLEUVE CLAIR PARCOURAIT D'UN BOUT A L'AUTRE AVEC DE GRANDES ONDULATIONS... PUIS, LA VILLE APPARAISSAIT SUR LA RIVE DROITE, UN PEU NOYÉE DANS LA BRUME MATINALE, AVEC DES ÉCLATS DE SOLEIL SUR SES TOITS, ET SES MILLE CLOCHERS LÉGERS, POINTUS OU TRAPUS... » TEL ÉTAIT LE ROUEN DÉCRIT PAR MAUPASSANT, TEL IL EST ICI, AUSSI MAGNIFIQUE QU'AU TEMPS DE BEL-AMI. CI-CONTRE, DES REMORQUEURS A QUAI, VUS DU PONT TRANSBORDEUR.



AU PREMIER PLAN, L'EXTRÉMITÉ DU JARDIN DE CORNEILLE A PETIT-COURONNE OU L'ILLUSTRE TRAGIQUE AVAIT SA MAISON DE CAMPAGNE, A QUELQUES LIEUES DE ROUEN, DANS UNE PAIX PROPICE A L'ESPRIT. DERRIÈRE LA FRAGILE CLOTURE, LA SEINE EN CRUE, QUI PARFOIS ENVAHIT LE JARDIN. A GAUCHE, L'ANCIEN FOUR OU CUISIT LE PAIN DU POÈTE. CETTE VUE A ÉTÉ PRISE DE L'UNE DES FENÊTRES DU GRENIER DE CORNEILLE.

Photo Kertesz.

l'espagnolisme et d'une solide tête normande devait naître l'esprit cornélien. Qu'il est agréable de relire les Stances de Rodrigue dans le verger même du grand Corneille.

Flaubert, à Rouen, est partout. Emportez *Madame Bovary* et, devant la cathédrale, reprenez la scène où Emma et Léon sont promenés par un Suisse bavard. Louez une voiture et refaites la randonnée du fiacre immortel qui emporte les deux tristes amants. Puis allez jusqu'à Croisset. Là, vous verrez la terrasse où Flaubert, se promenant à grands pas, « gueulait » ses phrases toujours remaniées au fleuve monotone et lent qui devint pour lui (dans *l'Education sentimentale*) lc symbole de l'ennui inflexible de la vie. Vous aurez, je pense, dans votre poche un volume de

la Correspondance et vous relirez, en cet endroit où elle fut écrite, une des admirables lettres à Louise Colet.

Mais voici un pèlerinage plus complexe, car il est double. C'est un pèlerinage Ruskin-Proust. Vous vous y préparerez en achetant la *Bible d'Amiens* de Ruskin dans la traduction de Marcel Proust. Vous l'ouvrirez à la page 70 et vous lirez un ravissant passage où Ruskin décrit une petite figure de quelques centimètres qui se trouve, à la cathédrale de Rouen, au-dessus du portail des Libraires. « C'est un compagnon ennuyé et embarrassé dans sa malice... Il témoigne de la plus noble vitalité dans l'art de l'époque. » Proust, en lisant cette page, fut pris du désir de voir le petit homme dont parlait Ruskin et il alla à Rouen « comme obéissant à une pensée testamentaire ». « Mais quand j'arrivai près de l'immense cathédrale et devant la porte où les saints se chauffaient au soleil, plus haut, des galerics où rayonnaient les rois jusqu'à ces suprêmes altitudes de pierre que je croyais inhabitées et où, ici, un ermite vivait isolé, laissant les oiseaux demeurer sur son front, tandis que, là, un cénacle d'apôtres écoutait le message d'un ange qui se posait près d'eux, repliant ses ailes, sous un vol de



Photo Kertesz.

LA MAISON DE CORNEILLE A PETIT - COURONNE, RESTÉE PRESQUE INTACTE, NOUS DIT ANDRÉ MAUROIS. C'EST AUJOURD'HUI UN MUSÉE DIGNE DU PÈLERINAGE DES FERVENTS DE LA VRAIE GRANDEUR LITTÉRAIRE. DERRIÈRE LA MAISON SE TROUVE, LIEU NON MOINS ÉMOUVANT, LE VERGER AVEC LA TABLE DE PIERRE SUR LAQUELLE L'HISTOIRE ASSURE QUE CORNEILLE ÉCRIVIT LE " CID ", ENTRE AUTRES ŒUVRES IMMORTELLES.

A ROUEN, LA RUE DES HAUTS-MARIAGES, L'UNE DES PLUS VIEILLES DE LA VILLE, ET SI ÉTROITE QU'UNE POTENCE DE BEC DE GAZ LA TRAVERSE D'UN MUR A L'AUTRE. ET, CI-DESSOUS, L'INTÉRIEUR D'UNE COUR, DANS CETTE MÊME RUE.

pigeons qui ouvraient les leurs et non loin d'un personnage qui, recevant un enfant sur le dos, tournait la tête d'un geste brusque et séculaire ; quand je vis, rangés devant ses porches ou penchés aux balcons de ses tours, tous les hôtes de pierre de la cité mystique respirer le soleil ou l'ombre matinale, je compris qu'il serait impossible de trouver parmi ce peuple surhumain une figure de quelques centimètres ».

Il alla pourtant au portail des Libraires et, par miracle, il retrouva la petite figure inoffensive et monstrueuse. Du moins il le crut. Mais un ami anglais à moi (qui est un grand ruskinien), prétend que Proust et Ruskin n'ont pas regardé le même personnage. Vous le chercherez à votre tour et, si même vous ne le trouvez pas, vous aurez relu un beau livre et regardé avec plus d'attention des chefs-d'œuvre. Le grand avantage que l'on trouve à prendre avec soi comme



Photos Kertesz.



Photo Kertesz.

compagnons de voyage des hommes de génie, c'est qu'ils vous emportent avec eux vers des régions plus hautes et plus pures. De cette journée passée avec Corneille, avec Flaubert et avec Proust, vous sortirez content d'eux et de vous. Il ne faut pas craindre d'évoquer les grandes ombres en se servant pour cela des incantations qu'elles nous ont elles-mêmes laissées.

André Maurois

L'UN DES PLUS BEAUX JOYAUX DE L'ART DES CATHÉDRALES: LA CATHÉDRALE DE ROUEN, CONSTRUITE AU XIIIe SIÈCLE, POUR REMPLACER CELLE QUI AVAIT ÉTÉ INCENDIÉE EN 1200. LE NOMBRE ET LA MAGNIFICENCE DES ÉGLISES TÉMOIGNENT, A PEU PRÈS DEPUIS CETTE ÉPOQUE, DE LA RICHESSE D'UN PAYS OU CELLES DE ROUEN SONT PARTICULIÈREMENT ÉLOQUENTES.

BAGNOLES DE L'ORNE

O lac, rochers muets, belle et douce nature...

Non ! ce n'est pas en ton honneur, charmante mare bagnolaise, que Lamartine pinça sa lyre. Et pourtant tu le méritais ! Pour ressembler au grand lac du poète, il ne te manque, en somme, qu'un peu plus d'eau et le Revard. Tu as les rameurs « qui frappent en cadence tes flots harmonieux ». Tu as les sapins, qui, pour suspendre au bord du ciel clair leur guipure noire, gravissent en longues processions tes rochers, couleur de lave.

Certes, tu n'as pas l'abbaye de Hautecombe, mais comme tu sais te passer du fatigant romantisme de cette ruine ! Ton beau casino te suffit, dont, complaisant, tu reflètes les hortensias de carton-pierre et la féerie nocturne.

Et que d'Elvires peuplent tes bords, aussi belles et plus attendrissantes que la vraie, douces blessées dont les jambes épaissies portent, en grandes astérisques bleues, la lourde signature de la maternité !

Si nous voulons connaître la nature et l'étendue de leurs secrètes disgrâces, gardons-nous de questionner le médecin. Le secret professionnel pèse sur sa langue. Et puis, il est méfiant. Car Purgon n'a de meilleur ennemi que Purgon. Interrogeons plutôt la Naïade et sachons à travers son murmure distinguer ses réponses.

« Madame, cette jeune femme si dolemment répandue sur sa chaise-longue, qu'a-t-elle, dites-nous ?... » Vous n'avez rien entendu ? Écoutez mieux ! Elle a dit : « Phlébite ».

« Et ce monsieur qui ne s'asseoit qu'à moitié ? (car il n'y a pas que des femmes à Bagnoles, ne l'ignorons pas). Hémorroïdes et varicocèle. Vraiment ! Tout cela ? Le pauvre ! N'est-ce pas trop pour un seul homme ? Soyez-lui secourable, ô petite déesse. En fin de cure permettez-lui la chaise entière ! »

Ainsi la Source, en chantant, nous dira-t-elle les maux dont elle est le fluide, fluant et merveilleux remède, le poids des varices périutérines, la langueur des anémies, rançon des couches laborieuses et des interventions difficiles, le long martyre des phlébalgies, les affres de la dysménorrhée, les orages de la ménopause.

Avisant, soudain, un homme élégant, mélancolique et mûr, vous interrogez : « Qu'a donc ce Werther sur le retour ? » Et, dans un sanglot, la fontaine miséricordieuse vous répondra : « Une prostate, hélas ! »

Alors, prenant goût au jeu, vous multiplierez les questions : « Qu'est-ce que cette longue fillette à la figure brouillée ? — Un sexe qui hésite. — Et cette jeune fille en fleur ? — Une acné, évidemment. — Et cette aïeule en ruine ? — Un ulcère variqueux encadré d'un eczéma.

Si nous recensons maintenant les béquilles et les cannes, elle nous dira les atrophies musculaires, les raideurs articulaires, les ankyloses, les cellulites et la goutte de leurs possesseurs. A tout elle aura réponse.

Citant même les auteurs, elle nommera Heberden, à propos du rhumatisme qu'il a décrit et qu'elle guérit. Triomphe de la terminologie médicale, des mots magnifiques jailliront de sa vasque et rouleront en cascades sur nos tympans : acrocyanose, erythrocyanose.

Enfin, nous serons tout aises de retrouver le soleil sur la forêt. Or, comme on vous a vanté les grâces de cette Suisse normande, vous me proposerez une petite promenade. Pleurons mon Hispano qui, chaque jour un peu plus, se démode dans le triste garage du Crédit Municipal. Pleurons, ami, et allons à pied. Bah! Cela vaut mieux peut-être, pour courir les venelles de Tessé-la-Madeleine, village d'églogue, dont les hôtels sont nichés dans les roses et qui, voisine immédiate de Bagnoles et son *alter ego*, comme elle, vit de la source.

Et puis, ce soir, à l'heure où les ombres s'allongent, nous monterons à Superbagnoles. Alors, sur le plateau rasé où l'architecte ambitieux dessina la ville future, baignés par le grand vent bourru qui vient de la mer, nous la supposerons là-bas, *elle*, au fond du vaste panorama, dans la brume des lointains bleus, complice de notre illusion.

Dr R. DE MARCONNAY.

CAPITALE DES VEINES



Cie Aérienne Française.

AU MILIEU D'UN MOUTONNEMENT FORESTIER, LA TACHE BLANCHE D'UN GRAND HOTEL, A BAGNOLES-DE-L'ORNE. LA FORÊT — CELLE D'ANDAINE, CELLE D'ÉCOUVES — EST L'UN DES CHARMES DE CETTE RÉGION QUI EN POSSÈDE DE SI VARIÉS ET DE SI PITTORESQUES QU'ON L'A SURNOMMÉE JUSTEMENT LA PETITE SUISSE



HENRI JACQUELIN

PAR JACQUES HÉRISSAY

LE CHATEAU SAINT - HILAIRE, A LOUVIERS. C'EST BIEN LA MAISON NORMANDE, DANS SON CADRE DE VERDURE, AVEC « L'UTILE QUI EST ORNEMENT », MAIS C'EST AUSSI UNE ÉLÉGANTE GENTILHOMMIÈRE, PAR SES TOURS COIFFÉES POINTU ET SES MURS ENRICHIS DE TRÈS BELLES ET RARES STATUES DE BOIS NICHÉES DANS LE LIERRE.

Il n'est personne qui, allant en automobile de Paris à Versailles, n'ait remarqué, à mi-côte de Suresnes, immédiatement après le pont du chemin de fer, deux coquets pavillons normands, à toits de tuiles, qui semblent garder l'entrée d'un bois mystérieux... Derrière eux, en effet, les marronniers touffus s'étagent, au flanc d'une roide montée et, sous les frondaisons, un étroit escalier de pierre conduit à une construction qu'on devine à peine, en hiver, et qui disparaît totalement, l'été, derrière les grands arbres... A ceux qui s'aventurent jusqu'à elle est réservée la surprise de se trouver tout à coup en face d'un vieux logis recouvert de vignes-vierges et de rosiers grimpants ; un cloître rustique, ramené on ne sait d'où, flanque la façade harmonieuse, dont les larges baies ouvrent sur un parterre d'iris et un miroir d'eau... A l'intérieur, tout est clarté, gaieté, couleur ; des décorations vives rehaussent le blanc de la pierre et il fait bon habiter ces pièces basses, disposées à l'échelle de l'existence quotidienne...

Ce que Henri Jacquelin s'est amusé à faire pour sa propre fantaisie, dans ce coin de banlieue où il a été un des premiers à construire, il l'a créé, de mille manières différentes, sous des aspects sans cesse renouvelés, dans toutes les régions de la France et de la Belgique, — pour la plus grande joie de ceux qui furent d'abord ses clients et qui tous, après, restèrent ses amis...

Et, à qui s'en étonne, il répond en souriant :

— Comment ne resteraient-ils pas mes amis ?... Ne suis-je pas la bonne fée qui réalise le rêve caressé par chacun, le nid qu'il faut à des amoureux, le gai logis qui déride l'homme préoccupé par ses affaires, le décor qu'une femme fleurit pour ses réceptions ?...

De fait, — et c'est là son grand secret, — Jacquelin sait à merveille deviner les désirs de quiconque l'appelle, mieux encore, en réaliser les souhaits inavoués et, avec sa fougue d'artiste resté étonnamment jeune, son enthousiasme qu'on ne peut s'empêcher de partager, il arrive à passionner les plus froids pour la construction entreprise.

Aussi, quelle réussite quand l'œuvre est achevée! Partez de Zeeweneeken, près de Gand, où un village entier est, comme par magie, sorti dans la plaine de l'Escaut ; descendez à Tourcoing, où maints hôtels de grands industriels sont dus

LE « BOIS DE VILLIERS », A POISSY, PROPRIÉTÉ DE Mme AGACHE, D'OU L'ON DÉCOUVRE UNE VUE SPLENDIDE SUR UN PAYSAGE SYLVESTRE ET LA VALLÉE DE LA SEINE FORMANT AU LOIN UNE LARGE BOUCLE. C'EST UNE DEMEURE AUX VASTES BAIES PAR LESQUELLES PÉNÈTRE A FLOTS LA LUMIÈRE AVEC LA SENTEUR DES GAZONS ET DES ARBRES.



à notre architecte ; plus bas encore, allez jusqu'aux marais de la Somme, près desquels Bonnance silhouette ses pignons sur le fond des futaies centenaires; remontez vers l'Est, où Hattonchâtel dresse ses tours au-dessus de la Woëvre ; arrêtez-vous aux environs de Paris, où vous trouverez le Mesnillet, à Marne-en-Brie, Ronqueux et le Gué-d'Aulnes, à côté de Rambouillet, l'Étang de Villiers, sur les hauteurs de Poissy, Fillerval et l'Abbaye de Froidmont, à Clermont-de-l'Oise ; continuez jusqu'au Forez où Noirétable menace de ses bastions les montagnes sombres ; poussez vers le pays basque, où Bottini-Baïta égaye les jardins de Ciboure ; en passant, faites halte en Anjou, où le Grip ne dépare pas les châteaux historiques de la Loire ; revenez enfin en Normandie et, là, c'est à chaque pas que vous rencontrez des œuvres signées du même nom : Louvigny, dans la banlieue de Caen; la Pommeraye, à Berville-sur-Mer; Saint-Hilaire et le Pavillon, à Louviers; La Castellier, aux environs de Lisieux ; l'abbaye de Saint-Victor, aux abords de Clères ; le Jardin, à Putange ; Cuy, près d'Argentan et nous n'en citons que quelques-uns...

Entre tous ces domaines, la Pommeraye reste un des plus séduisants, des plus complets, un de ceux surtout où Jacquelin ait le plus mis de lui-même... A un détour de la petite route qui va de Honfleur à Conteville, longeant l'estuaire de la Seine, le portail apparaît tout à coup, silhouettant ses deux tourelles pointues sur le fond des côtes boisées ; derrière lui, un hameau à la Gustave Doré, délicieusement fantaisiste, abrite, derrière ses pans de bois, les servicesde la propriété; une allée part de là, court à travers les herbages, franchit des cascades, et le château montre bientôt aux yeux ravis sa façade de pierre rehaussée de briques roses, de lignes très simples, sous la haute toiture de tuile... Devant, le reflétant, de grands bassins forment un escalier d'eau vive : des rosiers y laissent tomber leurs branches, des nymphéas y jettent leurs taches multicolores, des cygnes s'y pavanent et, tout autour, des vases décoratifs se dressent, remplis de pommes qui rappellent le nom de ces lieux.. A l'intérieur du logis, la même main a fini les moindres détails : ici des fresques illuminent la blancheur des parois, là des boiseries aux tons fanés accroissent l'intimité des boudoirs, ailleurs des sculptures encadrent les précieuses tapisseries, et on retrouve encore les pommes au fronton de la cheminée du salon, où est retracée la scène légendaire du Paradis terrestre,

LA POMMERAYE, L'UNE DES PLUS BELLE ŒUVRES DE HENRI JACQUELIN. ELLE EST A LA FOIS GRACE ET PUISSANCE, NOBLESSE ET CHARME. ET LES ALLÉES, LES BOUQUETS D'ARBRES, LES PARTERRES FLEURIS, LES MIROIRS D'EAU FONT A CETTE DEMEURE, SUR UN FOND DE COTES BOISÉES, UN DÉCOR OU L'ART EMBELLIT LA NATURE.



— Paradis que rappelle certainement ce coin béni de la Normandie...

Entre toutes les provinces, c'est cette Normandic, dont il est originaire, qu'Henri Jacquelin chérit le plus : il aime à la folie ses manoirs, ses donjons, ses égliscs, scs cloîtres, qu'il a toujours connus et étudiés avec passion, — si séduisants du reste dans leur variété, mariant, pour la plus grande joie du promeneur, la brique, la tuile, le bois et le chaume ; il a compris, qu'en faisant du moderne, on pouvait s'inspirer des lignes archaïques ; surtout il a vu, en artiste qu'il est, les effets de couleur et de lumière qu'on en pouvait tirer.

Car cet architecte est aussi un peintre et un poète... Quand il a tout à créer, il voit, du premier coup d'œil, le parti à tirer des mouvements de terrain, du paysage, du cadre qui entourera la future maison. Quand il a seulement à embellir quelque ancienne bâtisse sans caractère, il n'en saisit pas moins aussitôt ce qu'on peut garder, cc qu'il faut modifier, ce qu'il faut ajouter, pour en faire une création originale, ne ressemblant à aucune autre...

Et, toujours, le résultat est pareil, d'une conception amusante, d'un confortable absolu, d'une gaîté incroyable, d'une harmonie parfaite...

JACQUES HÉRISSAY.





LA FILLE DE ROLLON

Prince, je jure icy, foy de Normand
Que mieux vaudroit estre en Caux un moment
Roy d'Yvetot qu'Empereur d'Allemagne.
François SARASIN.

PAR ANDRÉ THÉRIVE

Je me pique d'être ethnologue et anthropologue tout comme un autre. Il y a des mensurateurs d'angles faciaux et des conservateurs de squelettes qui ne sont pas aussi savants que moi sur les diverses provinces de la France. Aussi m'en vais-je tout à trac vous dire le résultat de mes patientes recherches sur les diverses races qui composent notre beau pays.

— Moi, je suis Breton, m'ont dit cent Bretons. J'ai une volonté de fer. Je suis un cabochard comme tous les Bretons.

— Moi, je suis Flamand, m'ont dit mille Flamands. Un Flamand de bois. Dur à cuire. Entêté. Ah! chez nous, quand on a quelque chose dans la cervelle, on ne l'a pas autre part.

— Nous autres, Auvergnats, m'a dit un neveu de Vercingétorix, nous sommes granitiques, et enracinés comme des chênes, et massifs comme des châtaigniers. Ce n'est pas notre faute. On n'a jamais pu avoir raison d'un Auvergnat.

— Quand un Béarnais mord, il ne démord pas, m'a-t-on dit sur l'Adour. Et quand un Alsacien refuse ou désire, il désire et refuse toute sa vie. Voilà ce qu'on m'a rabaché entre Mulhouse et Haguenau. Ils ont tous raison. Et je n'en ai démenti aucun... Tout le monde en France est persuadé d'appartenir à une race têtue, butée, indestructible. Nous sommes un peuple de rochers, de *Rochers von Bronze*, comme aurait dit Frédéric II... La cause est entendue. Qu'il est amusant de songer que ce qui semble nous séparer tous, notre prétendue différence spécifique est justement ce qui nous fait tous frères. Chacun dans le troupeau est persuadé d'être le seul bélier. Et c'est, ma foi, vrai, la France est un peuple où il n'y a que des aristocrates. Voilà longtemps que de bons amis le lui reprochent. M. Edouard Herriot a vu, je ne sais où, un bistrot qui affiche pompeusement : *Restaurant ouvrier (cuisine bourgeoise)*. Cette inscription en dit plus long sur nous que bien des discours.

...Mais j'ai oublié à dessein dans ma revue des provinces françaises, le seul peuple, la scule tribu qui ne se vante jamais de ce qu'elle est, et qui en fait encore plus que les autres. C'est ma foi, celle des Northmans, nos Wikings de comices agricoles, nos Prosper Horlaville des grandes expéditions... Double antithèse, et bien propre à abasourdir les historiens : voilà des gens qui, lorsqu'ils s'embarquent, vous conquièrent le Canada, la Sicile et la Terre Sainte, mais qui, lorsqu'ils restent à terre, ramassent les bouts de ficelles sur le champ de foire et comptent en liards leur fortune de millions. Voilà des barbares géants qui. sur des bateaux bariolés, sont venus ravager l'empire carolingien et qui, sur la foi d'un traité, sont devenus chrétiens, buveurs de cidre et électeurs de M. Chéron ! O profondeur, *o altitudo !*

J'ai eu un ami normand, entre bien d'autres, c'était un nommé Léon, qui, à vingt-cinq ans, était de son métier portefaix à Sotteville, pas mal alcoolique, pas mal voyou, et qui fut l'homme le plus vraiment spirituel dont j'aie gardé le souvenir. Il était issu d'une famille aisée qui le fourra au collège d'Yvetot, pour y apprendre les bonnes manières et les programmes du baccalauréat. A quinze ans il sauta le mur et s'embaucha comme marmiton sur des bateaux qui le menèrent en Chine, en Océanie et dans divers postes de police... Je l'ai perdu de vue pendant de longues années, et je l'ai retrouvé grainetier, ventripotent, possesseur de trois camionnettes (qu'il exhibe) et de fermes (qu'il cache soigneusement), dans une aimable ville du pays de Caux. J'ai déjeuné avec lui, il m'a montré ses quatre gosses, aux cheveux filasse, au teint rouge. Il m'a dit à l'oreille : « Ce sont de bons petits, mais j'espère que ça deviendra plus tard de mauvais garnements... »

Le langage normand est, en effet, le seul où le terme de *vicieux* ait une acception élogieuse. Il a fini par signifier malin, débrouillard ; il indique qu'on réagit devant la vie. Les étrangers, les *horzains* en sont parfois étonnés. C'est qu'ils ne sont pas nés sur une terre douce où les paysages sont les plus mignards, les plus frisottés du monde, où les masures à galandage ont l'air de bâtiments d'opérette, où il pleut tant que jamais on n'y connaît le vrai froid ni le vrai chaud, — mais où sans cesse arrive à grands coups d'aile le vent de mer, prêt à remporter ceux qu'il a apportés.

Mais, Dieu merci, ce n'est qu'une menace...Voyez-vous que la tempête nous arrache cette province et la ramène aux côtes de Norvège avec toutes ses gloires, avec Maupassant et Corneille, avec Flaubert et Alphonse Allais, avec Boïeldieu et Erik Satie, avec les prés-salés et le poulet à la reine, avec tout ce qui fait la gloire d'une civilisation ?

ANDRÉ THÉRIVE.

LE THÉATRE A PARIS

PAR HENRI DELORIÈRE



DE HAUT EN BAS ET DE GAUCHE A DROITE, SACHA GUITRY, ROMUALD JOUBÉ, YVONNE PRINTEMPS, SACHA GUITRY ET PIERRE FRESNAY. A GAUCHE, MARTHE HAREL. CI-CONTRE, DE GAUCHE A DROITE, BL. MONTEL, J. RENOUARDT, J. MARCONI ET F. GRAVEY.

Pierre ou Jack à l'Athénée. — L'on s'attendait bien que M. Francis de Croisset, pour sa rentrée en scène, fît une pièce très « à la page ». Et, chose curieuse, l'on souhaitait assez unanimement qu'elle fût réussie. Malgré une longue suite de succès, il semble que l'ancien collaborateur de Robert de Flers échappe aux traits de l'envie confraternelle.

Ni l'attente ne fut trompée, ni le vœu déçu. M. Francis de Croisset a tiré les meilleurs effets comiques des mœurs bien modernes de la radiophonie et du cinéma.

Par exemple, Pierre, malchanceux inventeur devenu, pour manger, « speaker » de T. S. F., fait une scène véhémente à Fernande, son ancienne maîtresse, qui l'abandonna naguère pour devenir « star » aux côtés de Jack, lui-même étoile de cinéma. Cela se passe dans un poste d'émissions, et Pierre doit à tout instant interrompre ses reproches pour revenir à son micro et proclamer *urbi et orbi* les mérites d'un bonnetier ou d'un bandagiste.

Au dénouement, c'est l'amour, la vraie tendresse qui triomphe. Depuis le début, il était clair que c'était Jeanne, amie de la volage Fernande, qui aimait Pierre vraiment. Jeanne est sage, fidèle, dévouée. Pierre, comme on l'espérait, finit par être touché. Il a au préalable été délivré de sa première passion, lorsqu'il l'a vue transposée au cinéma — fameuse trouvaille, encore, de l'auteur.

Cette excellente comédie, si moderne, donne raison à la petite fleur bleue de toujours, dont le parfum charmant semble imprégner les gestes et les paroles de la jolie Blanche Montel, si simplement et naturellement émouvante. Mme Renouardt, « star » brillante, joue juste, lors même qu'elle joue mal, car c'est à dessein, un mauvais film. MM. Jean Marconi (Jack), Etchepare et Henry-Richard ont un talent bien sympathique, et M. Fernand Gravey (Pierre) qui, je crois, n'est qu'au début de sa carrière, possède un naturel qui annonce un grand acteur.

« Frans Hals ou l'admiration », de M. Sacha Guitry, au Théâtre de la Madeleine. — Lorsque Van Ostade, peintre débutant, envoie sa femme Annette, qui est délicieuse, puisque c'est Yvonne Printemps, poser chez Frans Hals, c'est bien pour complaire au maître, mais il est loin de se douter de la cruelle et cornue disgrâce qui l'attend. Apprenant qu'Annette l'a trompé, mais sans savoir avec qui, il la répudie. Lorsqu'il sait que son rival est Frans Hals, il dit à Annette : « Reste ». Et l'on ne trouve ni odieux, ni ridicule ce complaisant Van Ostade, tant il y a d'habileté chez M. Sacha Guitry qui à ces jeux de l'amour et de l'art mêla une espèce d'hymne à la peinture. Frans Hals, Rembrandt, Van Dyck sont comme des Dieux, et c'est pourquoi l'on peut bien sacrifier à l'un d'eux la fidélité d'une femme. Dans l'Empyrée, certain déduit n'est qu'une offrande et participe de la pureté de l'encens.

Et le génie de M. Sacha Guitry, en cette affaire, fut sans doute d'apporter aux décors et à leur éclairage, ainsi qu'à la disposition des personnages, les mêmes soins qu'au dialogue. Chaque scène est comme un tableau de maître, doué de parole et de mouvement. L'interprétation, avec, en tête, M. Sacha Guitry, Mme Yvonne Printemps et M. Pierre Fresnay, est la perfection même.

Dans *Sa dernière volonté*, qui termine le spectacle, M. Sacha Guitry montre une fois de plus qu'il continue la lignée de Molière, de Courteline et de Sacha Guitry, tout au moins par la première partie de cette piécette.

MARIE LAURENCIN

Qu'elle rie,
Et Marie
Laurencin,
L'or enceint
Ses belles
Prunelles
(MORÉAS)



PAR LE DOCTEUR FERNAND VALLON

Maxime Lanvol m'avait dit : « Alors, vieux camarade, tu veux donc aller faire la dînette chez Marie Laurencin ?

« Je suis pauvre, certes, mais je sacrifierais, d'un cœur léger, mes derniers assignats, s'il m'était donné de t'apercevoir à l'inoubliable instant où, coude et bec arrondis, et le petit doigt en suspens, tu t'essaieras à l'élégance, cher mastodonte, pour chipoter les fraises à la crème de la Dame.

« N'oublie pas, ensuite, de me dire quel goût tu leur as trouvé. Quant à moi, il y a belle lurette que je leur ai découvert une troublante saveur.

« Opium ? Haschisch ? Quelle drogue corse sournoisement cet innocent dessert ? Je ne saurais dire, mais elle existe et c'est toujours


Photo Rosenberg.

la même. On se garderait de changer le poison : il y a des *Marielaurencinomanes*.

« Que je te félicite, cher esthète ! Au banquet d'*Art et Médecine*, tu es un incomparable maître queux! Je salue sur tes menus les noms enlacés de Tamara de Lampicka, Desvallières et Despiau, Madeleine Luka, Othon Friesz et Pompon. En vérité, je ne sais ce que je dois le plus admirer de cette étonnante macédoine ou de l'estomac des convives du docteur Debat.

« Or, sur le chemin de table, jonché de fleurs et chargé de cristaux, et sous le parasol que tu tiens haut et ferme, ô gigantesque, voici que s'avance, à pas menus et balançant les hanches, telle une reine de Saba, la toute charmante Marie Laurencin...

« Libre à toi, mon cher, de recueillir pieusement les rayons pâlis des soleils mourants ou l'anémique scintillement d'étoiles de quarante-huitième grandeur, qui s'éteindront bientôt au ciel changeant de la mode; moi, je préfère courir la jungle obscure et les limbes fécondes des académies.

« Écrasant les rognures de fusain, qui crient sous le pied, et la mie de pain qui colle à la semelle, je m'y propage assidûment. De jeune en jeune, élevant ma lanterne, je vais. Je cherche un peintre...

— Et tu ne le trouves pas, et tu as l'humeur de Diogène ! »

Je tournai le dos à l'auteur de ces propos subversifs et, d'un élan, je m'en fus chez Paul Rosenberg. Le fauteuil du client sérieux, au premier étage (zone réservée), m'y reçut. Il



Photos Rosenberg.



L'ON A VU, DANS UNE PAGE PRÉCÉDENTE, UN PORTRAIT DE MARIE LAURENCIN ACCOUDÉE A UN CLAVIER. ELLE A BIEN L'EXPRESSION SINGULIÈRE, DIFFICILE A DÉCHIFFRER, QUE NOTA FERNAND VALLON. LE CHARME EN EST CERTAIN. SERAIT-CE PAS CELUI DE L'INTELLIGENCE, COMME CHEZ UNE COLETTE ? MAIS ELLE EST SECRÈTE, COMME NOMBRE DE SES FIGURES DE FEMMES AUX YEUX NOIRS.

NE SONT-ELLES PAS SECRÈTES, CES JEUNES FILLES, CES JEUNES FEMMES SOURIANTES OU GRAVES? IL FAUT AVOUER QUE LEUR SÉDUCTION EST UN PEU AMBIGUË. POURTANT UN« EXQUIS DOIGTÉ » LES A IDÉALISÉES. CE SERAIT ALLER TROP LOIN QUE DE VOIR DANS LES FEMMES DE MARIE LAURENCIN AUTANT DE JOCONDES, MAIS CE PEINTRE SUBTIL EST PEUT-ÊTRE PROFOND, PAR LE DON D'ÉVOQUER L'ÉTERNEL FÉMININ.



Photo Rosenberg.

était moelleux. La salle était douillettement tiède, riche et doux le luminaire, et, pour laisser aux tableaux toute leur voix, l'employé, les tapis, les tentures, choisis dans les tons neutres par un homme de goût, savaient se taire.

Rien que de s'asseoir là, le voluptueux devait avoir l'entendement tout amolli.

Pansement aux âmes irritées, le cold cream de Marie Laurencin agissait déjà, d'ailleurs, et je savourais les blandices que m'avait promises l'ironie de mon farouche ami.

Pour je ne sais quelles mignonnes Panathénées, à califourchon sur des poneys, dont les encolures nouées rappelaient les chevauchées des métopes, des formes pâles passaient.

De-ci de-là, rarement, épiçant tant de douceur, un peu de Goya, une nargue imperceptible et soudaine, un petit ricanement sec, qui sonnait le fêlé, fausse note qui détonnait délicieusement. Sur telle tête blonde, rôdait comme un souvenir des chevelures d'infante, chères à Velasquez. Sur d'autres, les propres cheveux de « la Jeune fille aux cheveux de lin » évoquaient en sourdine, quelques mesures du poème musical. Dans les formes pâles et les grâces épuisées, un romantisme nordique venu de l'Ossian et qui semble avoir passé par les faubourgs de Dickens. Ailleurs, une pointe de fashion qu'on a dû aiguiser, très inconsciemment, chez Gainsborough. Et puis, sur une silhouette cambrée, qui fait penser à Constantin Guys, la réminiscence d'un châle Second Empire. Le XVIIIe siècle, enfin, le XVIIIe siècle de Watteau, revu par Verlaine et orchestré par Erik Satie et Debussy — le tout, rehaussé d'angéliques et de cédrats, de bleus, de roses confits, pastellisés — le tout dosé avec un exquis doigté féminin, selon des recettes ingénues et subtiles, — le tout passé au rouleau à pâtisserie, car chevaux, colombes, fleurs, femmes, filles et fillettes sont plats comme fantômes.

Fantômes, j'ai dit fantômes... Brouillards qui semblent n'avoir pu se former que dans les fumées de l'opium. Lanvol avait raison, car seule la drogue grésillante doit



LE PROFESSEUR GOSSET. — CETTE FOIS APPARAIT, SEMBLE-T-IL, CHEZ LE PEINTRE COMME UN ART MOINS INQUIET. MARIE LAURENCIN EXPRIMA FIDÈLEMENT LE REGARD DROIT ET L'ESPRIT CLAIR DE SON MODÈLE.

pouvoir engendrer de telles créatures. Pour vérifier, j'en demanderai un peu à notre confrère, Luc Durtain. C'est bien le diable si du Cambodge ou de l'Annam (avez-vous lu *Dieux blancs, hommes jaunes*, son livre excellent ?) il n'en a rapporté quelques onces ! J'achèterai une pipe, une bonne pipe mandarine, un beau bambou culotté, poli par les doigts parcheminés et griffus d'un Chinois ensommeillé et, la tête sur l'oreiller, je ferai des petits Marilaurencins. N'eussent-ils que ce mérite, ils seront moins chers que les vrais.

Ce que j'avais vu de ce peintre, dans les galeries, au Luxembourg, chez Rosenberg surtout, pouvait, à la rigueur, suffire à m'édifier. Mais j'eus le désir indiscret d'approcher l'artiste.

Un beau matin, donc, très tôt, et sans m'être fait annoncer, j'eus le front de me présenter chez elle. Dès mon coup de sonnette, les jappements d'un petit chien me reprochèrent aigrement mon audace. La porte s'ouvrit et le monstre me chargea. C'en était un, car c'était un pékinois. J'adore ces bestioles. Est-ce parce que mon imagination, ponctuellement, automatiquement les multiplie par vingt, avant de les ériger sur un tombeau de Ming, au bord de la Voie triomphale ?

Ce dragon tartare, d'ailleurs, n'avait pas de haine. La femme de chambre l'ayant laissé seul avec moi, il se calma et, pour être plus près des caresses, tout frétillant, il sauta sur un coussin. Or, tandis que, machinale, ma main errait dans son pelage, agiles, mes yeux, identifiant les aîtres, saluaient dans les tentures et le costume d'un peuple de livres la belle dominante verte. Aux murs, les Marie-Laurencins, les vrais, — pas ceux de ma pipe future — avaient des airs d'états d'âme. Par dessus les toits, telle la palme du poète emprisonné, tout près, bien centrée et convenablement encadrée par une fenêtre, avec son drapeau si naïvement tricolore, que le vent d'ouest fixait à quatre épingles sur le ciel gris, comme une carte sur un mur, la lanterne de la Tour Eiffel aurait inspiré Utrillo.

Mais la dame de céans entra. Je ne vous en dirai le détail : mon émotion l'a mal vue. Vous saurez seulement qu'elle est charmante, un peu inquiétante — comme sa peinture. Pendant qu'elle me fixait de ses yeux singuliers, très brillants, hardis, si directs, pas très tendres, j'achevai de me troubler. Ne me savais-je pas, d'ailleurs, dans mon tort ? Je bafouillai... Avait-elle pitié de ma soudaine timidité, en m'invitant à m'asseoir ? Je l'espérais un instant. Mais, comme je tardais, elle m'adjura : « Asseyez-vous, monsieur ! Je vous en prie, asseyez-vous ! » Ce n'était pas de la clémence. Elle me trouvait trop grand, simplement.

Je ne vous rapporterai pas non plus ce qu'elle a bien voulu me dire. Ni elle — je suppose — ni moi — j'en suis sûr — n'aimons les interviews. La médecine fut au peintre et au critique un terrain dont la neutralité leur a paru commode. J'ai peut-être, à la fin, gagné la sympathie de Mme Laurencin, car m'ayant révélé le boudoir qui lui tient lieu d'atelier, elle me confia tout à coup : « Etes-vous comme moi ? J'adore les jouets ! » Alors, ouvrant une armoire, elle y saisit un petit coffret doré qu'elle me mit prestement sous le nez. Il en jaillit, tout empenné et gros comme une abeille, un oisillon qui, en se trémoussant et battant des ailes, modula la plus galante chanson du monde. Il disparut comme il était venu, par le jeu d'un secret déclic. Devant ce petit coup de théâtre, savamment ménagé, n'ai-je pas eu l'air trop niais ? La malice de l'artiste m'avait imposé là, convenez-en, des circonstances difficiles.

Les sept étages de Marie Laurencin ne suffirent pas à me laisser ressaisir mes esprits. Comme le Champ de Mars, à la porte, m'offrait ses espaces éventés, j'allais y méditer la question de la charmante artiste : « Ne croyez-vous pas, m'avait-elle demandé, que les femmes soient tout désignées pour faire de la peinture ? »

Certes, je croyais. Elles recueillent et transmettent la mélodie du monde. Leur sensibilité vibre à tous les appels, à tous les accords. Comme la Tour, que j'avais devant les yeux, elles entendent les gémissements et les S. O. S. d'une civilisation en gésine. Mieux équipée qu'elle — car elles ont, en plus, l'intelligence et la vie, ce miracle fugitif — elles distinguent encore, dans les arcanes de leur hérédité et de leur souvenir, la confuse rumeur qu'y font les morts... Velasquez, Watteau, Goya, Guys, Redon, Carrière, Debussy, Grieg...

Ce sont de merveilleuses antennes...

Je m'en fus, ravi de cette bénigne définition, et, butant dans le rebord d'une pelouse, je faillis même choir tant je levais la tête pour regarder, tout là-haut, tendu à craquer par le vent qui l'épinglait sur le ciel houleux, le petit drapeau d'Utrillo.

Docteur FERNAND VALLON.

DISCOPHILIE

PAR ÉMILE VUILLERMOZ

La mode des éditions intégrales se propage. Chaque mois nous amène désormais quelques albums aux titres dorés, dans lesquels se trouvent confortablement reliés un certain nombre de disques reconstituant une symphonie entière ou un opéra *in extenso.*

C'est ainsi que nous pouvons feuilleter sous cette forme la *IVe Symphonie*, en mi mineur, de Brahms (Pol), enregistrée par l'orchestre national de l'Opéra de Berlin, sous la direction de Max Fiedler. Il nous arrive également une édition intégrale de *la Mascotte* (O) et enfin un magnifique enregistrement de *Werther* (C).

Ce dernier album est exceptionnellement réussi. Il se signale à l'attention des amateurs par une qualité rare d'enregistrement orchestral. Le prélude de *Werther*, qui jusqu'ici n'avait jamais retenu l'attention des gourmets de la musique, prend au disque une valeur tout à fait inattendue. Quant au reste de l'œuvre, il est présenté avec une magnificence vocale extraordinaire, puisque Werther, c'est Georges Thill, puisque Charlotte nous parle par la bouche de Ninon Vallin et puisque c'est Germaine Féraldy qui interprète le rôle de Sophie, les autres emplois étant tenus par des artistes tels que Narçon, Guénot, Roque et Niel.

Aucun théâtre au monde ne pourrait nous donner une distribution aussi fastueuse. Dans le plus lointain village de montagne un mélomane nanti de cet album pourra s'offrir, pour lui seul, une représentation de gala qui fera frémir de jalousie les mânes de Louis II de Bavière. On trouvera d'ailleurs dans ces disques quelques réalisations de premier ordre. Le pathétique si discret et si irrésistible de Ninon Vallin a donné une force nouvelle aux accents un peu fatigués de l'air des Lettres et de celui des Larmes. La partition de *Werther* sort rajeunie de cette édition mécanique. Combien d'œuvres sont dans le même cas et connaissent aujourd'hui, grâce au disque, une rénovation totale et une reviviscence inespérée.

Les nouveautés de ce mois contiennent d'ailleurs d'autres réussites. L'orchestre de l'Opéra National de Berlin, sous la direction de Hans Pfitzner, vient de réussir d'une façon admirable un enregistrement de la *Symphonie Pastorale*, de Beethoven (Pol). Encore un ouvrage que le machinisme débarrasse de sa poussière à la façon d'un aspirateur électrique. La *Pastorale*, que nos grands orchestres ont jouée tellement souvent qu'elle finit par perdre tout son caractère et tout son relief, nous est présentée ici avec une simplicité saisissante et une netteté de lignes et de formes dont l'effet est prodigieux. Les accents du premier temps, en particulier, nous apportent une sensation de nouveauté qui va jusqu'à l'inédit. La qualité acoustique de ces disques est d'ailleurs excellente et il faut en conseiller l'audition non seulement aux amateurs mais à tous nos chefs d'orchestre.

Le super-virtuose de la baguette qui s'appelle Toscanini nous offre également une exécution prestigieuse de deux fragments du *Songe d'une Nuit d'Eté* (Gr), de Mendelsohn, le *scherzo*, enlevé avec une fougue, une prestesse et une volubilité éblouissantes et le *nocturne* où la poésie des cors est rendue de la plus pénétrante façon.

Signalons le très bel effort accompli en faveur d'une œuvre de la plus noble beauté, le *Requiem*, de Gabriel Fauré (Gr). Cette partition, qui est un des chefs-d'œuvre de l'art français, est interprétée par les chœurs de la Société Bach avec accompagnement d'orchestre et d'orgue sous la direction de M. Gustave Bret ; les solis sont exécutés par M. Morturier et Mme Malnory-Marseillac. On goûtera dans l'intimité du *home* mieux encore que sous les voûtes d'une cathédrale le caractère si prenant de ces pages sublimes où la pensée de la mort s'adoucit dans une sorte de panthéisme voluptueux qui fait de cet office funèbre une sorte de sereine incantation.

Beaucoup d'œuvres de piano fort intéressantes. Au premier rang le disque de Carmen Guilbert, qui contient une traduction exquise de la *VIe Barcarolle*, de Fauré (P) et des *Bruyères*, de Debussy (P). Le microphone nous conserve ici les inflexions de ces œuvres fascinantes que Carmen Guilbert détaille avec un tact, une sensibilité et une élégance qui peuvent servir de modèle à tous ceux qui recherchent le style pianistique exact de Debussy et de Fauré.

(Gr) Gramoph.; (Pol) Polydor; (C) Columbia; (P) Pathé; (O) Odéon.

Studio Delbo, composition Achem.



Studio Delbo, composition Achem.



LECTURES

PAR PIERRE DOMINIQUE

Pour une très grande partie de la société française cultivée, André Maurois c'est, avant tout, la *Vie de Shelley*, la *Vie de Byron*, la *Vie de Disraeli*, les trois magistrales études de trois des plus étonnants parmi les plus étonnants de ces Anglais qui ont rempli de leur activité notre XIXe siècle. Notre auteur avait d'ailleurs débuté par des études moitié romanesques, moitié philosophiques de l'âme anglaise. La seule ville qu'il ait étudiée, comme on étudierait une personne, c'est Rouen; il a écrit des *Etudes anglaises*, et son *Bernard Quesnay*, le héros de l'un de ses deux romans, est un homme orienté comme le fut toujours André Maurois lui-même, vers le Nord-Ouest.

André Maurois, originaire de la Basse-Seine, est incliné par la géographie, par l'histoire et par la coutume vers l'Angleterre.

La France est au centre d'une magnifique étoile. Nous avons ainsi le quart des nôtres qui s'orientent vers l'esprit saxon dont ils trouvent aujourd'hui un magnifique prolongement dans l'Amérique anglo-saxonne ; un autre quart s'oriente vers l'esprit espagnol; le troisième quart regarde l'Italie et ceux-là peuvent se perdre dans toute la Méditerranée orientale, conquérir cette Afrique du Nord qui fut jadis si romanisée et qui reprend ses vieilles disciplines; le quatrième enfin, germain et flamand, a toute l'Allemagne pour lui et, au delà des Flandres, la Hollande et la Scandinavie. Quant à la Russie, cette vaste énigme couchée au fond des plaines et dont la tête venant frôler l'Europe, le vaste dos s'étale sur l'Asie, quant à la Russie elle doit appartenir à tout le monde puisque le Normand Maurois, lassé de l'Angleterre s'est tout à coup jeté dessus. C'est pour étudier Tourgueniev, non pour faire du grand Russe une biographie analogue aux trois autres, mais simplement pour parler de lui familièrement, sans prétendre épuiser le sujet. Une simple esquisse, dit-il lui-même. Ce n'est en effet que cela, mais cette esquisse qui nous rend admirablement Tourgueniev nous permet de dire que le jour où André Maurois voudra nous donner trois grandes biographies de trois grands Russes, la série des Slaves vaudra celle des Anglais.

Pour Jean-Richard Bloch, il s'est surtout intéressé d'une part au monde juif, de l'autre au monde noir. Voilà deux des grandes lignes de son action, au long desquelles se placent ses découvertes. Mais parfois aussi il change de plan, et, courant aux idées, mêlant tout, philosophie, religion, politique, il donne un livre aussi riche, aussi fourni, aussi luxuriant que jadis *Carnaval est mort* ou, ces jours-ci, *Destin du siècle.*

Il appartient à cette génération qui, jusqu'à sa vingt-cinquième, vingt-huitième, trentième année, se crut vraiment destinée à vivre une époque de décadence et puis, tout à coup, tranchant tant de rêves et tant de vies dans leur fleur, vint la guerre, la guerre sous toutes ses formes, étrangère et civile, religieuse et sociale, la guerre des bras, des cerveaux et des ventres, la guerre dans son essence et dont on crut d'abord qu'elle finirait bientôt, dont les hommes saluèrent l'apparente fin en 1918 avec des cris d'allégresse; mais on s'aperçoit aujourd'hui qu'elle n'est pas finie et qu'elle ne finira pas de sitôt, si bien que le destin de cette génération est peut-être de voir et de vivre un cycle révolutionnaire et gucrrier d'une effrayante ampleur.

Jean-Richard Bloch a su analyser cet état d'âme de ses contemporains, curieux état d'âme s'il est vrai que tout a changé autour de cette génération et que l'homme de quarante-cinq ans qui se serait endormi à vingt, ne reconnaîtrait plus le monde et ne saurait plus nommer les choses, ou leur donnerait d'anciens noms, devenus plus ridicules que de vieux habits. Car l'humanité ne marche pas toujours du même pas : tantôt elle flâne, tantôt elle court, ou bien, si l'on préfère une autre comparaison, il y a dans le cadre où elle se meut des points de passage tels que, tout à coup, l'horizon change brusquement; soudain, l'air, le vent ni le soleil ne sont plus les mêmes, l'ancienne route disparaît grâce au brusque tournant; c'est ce qu'on appelle une révolution qui peut, d'ailleurs, être la plus pacifique du monde au point que parfois, l'homme qui la subit ne s'en aperçoit pas.

Docteur Pierre Dominique.

LES MÉDECINS LITTÉRATEURS





Photos Labernadie.

Le titre de cette chronique va être, pour une fois, inexact. Je désire, en effet, parler aujourd'hui de deux ouvrages dont les auteurs, qui sont femmes de médecins, n'appartiennent à la famille médicale qu'à moitié, c'est-à-dire en cette qualité de « moitiés ». Mais nos lecteurs, j'imagine, ne sauraient éprouver que de la sympathie pour cette production littéraire. Comme on dit, elle ne sort pas de la famille.

Mme Marguerite V. Labernadie, femme d'un distingué médecin colonial, le docteur Labernadie, médecin-chef à Pondichéry, a réuni quelques notes en un mince petit livre, *Notre Voyage dans l'Inde du Nord*, dont je regrette fort de ne pouvoir conseiller la lecture. Mince par le nombre de pages, il ne l'est point par le talent, mais il est hors commerce. C'est dommage.

Pour l'instant, le *Voyage dans l'Inde du Nord* est bien mieux qu'une promesse. Cette suite de vifs petits tableaux témoigne d'abord du don précieux de bien exprimer ce que l'on a su bien voir, mais des tableaux parfaitement fidèles peuvent être froids, sans âme, si leur auteur n'y a pas introduit un peu de sa sensibilité.

Or, Mme Labernadie est sensible. Elle l'est sans excès, juste ce qu'il faut pour enclore dans les mots et y garder toute chaude la réalité vivante. Voici quelques lignes sur Chandernagor : *Le charme vieillot de la résidence... les cannes d'argent de Dupleix parlent à nos cœurs attendris et qui ne demandent qu'à l'être. Le soir..., la brume qui descend estompe toute chose et permet à notre fatigue une rêverie mélancolique. Mais la vérité se lève avec le soleil : Chandernagor n'est qu'une ruine... Les derniers vestiges du passé s'évanouissent ; il ne reste de la brillante maison de Dupleix qu'une pauvre brique qu'un arbre a sauvée en l'enlaçant de ses racines.*

Et une souriante malice, une verve spirituelle concourt à rendre fort attachante la lecture de cet ouvrage. Enfin, certaines notes, notamment sur le Gange et sur Bénarès, sont d'une prenante poésie, et, çà et là, mainte remarque sur les arts et les religions hindous témoigne, sans la moindre pédanterie, d'une robuste érudition.

Toutes proportions gardées, l'on est heureux de voir s'ouvrir sur le monde asiatique cette lucarne, à côté de la vaste baie par où Mme Andrée Viollis, avec son beau talent, nous y fit récemment pénétrer.

Et voici maintenant, de Mme G. R. Tabouis, femme du médecin spécialiste bien connu, un livre d'importance, *Nabuchodonosor et le Triomphe de Babylone*, que M. Gabriel Hanotaux préfaça magnifiquement.

De prime abord, l'on est un peu intimidé par le titre et par les quelque 400 pages du volume. Mais dès le prologue, l'on découvre que l'on n'a pas seulement affaire à un monument d'érudition de grande valeur. Comme si Wells vous avait soudain juché sur sa machine à explorer le temps, embrayée sur la marche arrière, l'on devient un témoin effrayé des époques quasi fabuleuses : *L'an 612 avant J.-C., le mois d'Ab écoule lentement ses jours brûlants... Sur les bords du Tigre, aux confins de l'horizon, de lourdes fumées se confondent avec le ciel noir, que des gerbes d'étincelles parsèment d'étoiles folles... Ninive brûle.*

Et le récit se poursuit ainsi, au présent. Procédé grammatical, dira-t-on. Oui, mais tout est dans la manière de l'employer. La manière de Mme Tabouis a consisté, de toute évidence, à posséder l'histoire de son héros jusque dans le plus petit détail connu, avant de composer son livre : sujet immense, histoire patiemment recueillie dans les bibliothèques et les musées de France et de l'étranger, sur les tablettes, les statues, les bas-reliefs qui nous ont transmis l'écriture cunéiforme.

Ce travail achevé, Mme Tabouis en dut être pénétrée au point de se sentir vivre aux côtés du roi formidable.

Non, tout compte fait, il n'y a pas eu procédé chez l'auteur. Il y a eu impossibilité de parler au passé de ce qui avait quitté son esprit pour gagner sa sensibilité.

Pourtant, l'esprit veillait, je veux dire la très cultivée et probe érudite. Mme Tabouis, avec un infini scrupule, a quasiment divisé en deux chacune de ses pages : moitié pour le récit, moitié pour les plus sérieuses références. Ce qui fait qu'elle a composé à la fois une sorte d'histoire vécue et un vrai livre d'histoire.

Et je finis par où, peut-être, j'aurais dû commencer, par ces quelques lignes de M. Gabriel Hanotaux :

« Nabuchodonosor est là, debout devant nous : non un mythe, mais un homme vivant : Charlemagne ou Napoléon ! Lisez ce livre, la terrible légende va soudain s'humaniser à vos yeux et s'imposer à l'histoire. »

René de Laromiguière.

Photo Kertesz.



AU THÉATRE MARIGNY

MOINEAU

Le livret de cette opérette, en trois actes, est dû à la collaboration de MM. P. Wolff, Henri Duvernois et Guillot de Saix, et constituc une adaptation d'une pièce antérieure des deux premiers de ces auteurs.

Au temps de la bohème de Murger, le peintre Gaston a décidé de ne jamais conserver une maîtresse plus de trois mois, pour éviter le " collage " éternel dont son ami Chadec lui montre l'exemple le plus décourageant. Pour liquider la situation périmée, il a coutume d'annoncer le retour de sa femme légitime (autant qu'imaginaire), et la vue d'un mannequin de peintre suffit à donner assez de vraisemblance à la chose pour que l'illégitime prenne peur et disparaisse. Justement nous assistons à la rupture de la liaison que Gaston avait avec une petite théâtreuse nommée Léontine : voici Gaston libre comme l'air : « Qui veut m'aimer ? Je l'aimerai... » Comme on met des miettes de pain sur le rebord de la fenêtre pour attirer les oiseaux, Gaston fait sur la sienne un étalage des objets hétéroclites que renferme son atelier et leur vue attire une délicieuse petite fleuriste, Cécile, dite « Moineau », qui commet l'imprudence d'entrer et d'écouter Gaston. Celui-ci lui propose d'abord un déjeuner champêtre, mais son ami Chadec imagine de corser la chose en organisant une noce de carnaval qui ira passer la journée à Romainville, au fameux tournebride qui vit l'aventure célèbre de Véronique et Florestan : Cécile accepte volontiers.

A Romainville, la fausse noce se rencontre avec une autre, celle-là rigoureusement authentique, et les deux cortèges fusionnent quelque peu. L'amie de Chadec, Mme Froumentel, qui passe pour la mère de Cécile, accepte bon gré, mal gré, de donner les conseils d'usage (dans des couplets très amusants) aux deux jeunes épouses. Mais Cécile se laisse, malgré elle, quelque peu prendre à ce jeu et le retour à la réalité lui inspire, en comparaison du sort de la jeune Fernande, la mariée légale, une tristesse qui assombrit un peu la fin de la journée.

Le troisième acte nous ramène à l'atelier de Gaston au jour fixé par celui-ci pour la rupture trimestrielle. Cécile, qui n'a jamais pris très au sérieux les déclarations de son ami, a trop de dignité pour récriminer ou s'imposer : elle va partir tout à l'heure, mais elle a grand'peine à cacher combien elle souffre de voir son rêve s'évanouir. Heureusement Mme Froumentel ne peut accepter cette pensée. Elle qui sait combien l'amour de Cécile est profond et sincère, lui révèle le truc du mannequin, et la contraint presque à se substituer à ce dernier. Devant cette chose inerte, Gaston, de retour, laisse son cœur s'épancher librement, et quand Cécile se dévoile, ils tombent dans les bras l'un de l'autre : ils retourneront à Romainville, mais cette fois ce sera une noce « pour de bon».

Ce livret, à la trame un peu ténue, s'agrémente dans les deux derniers actes d'épisodes accessoires. Il est truffé de nombreux couplets lestement troussés et qui fournissent à la musique mainte occasion de s'épancher avec les accents les plus divers.

Certes, la partition de *Moineau* ne nous apporte pas une formule nouvelle. Elle procède directement de la tradition de Messager, mais ne craint ni le genre parodique, ni la réminiscence de la formule chère à Massenet, ni l'introduction de rythmes empruntés aux danses contemporaines, ni le refrain de café-concert. Mais même dans ce cas, elle demeure empreinte d'un goût qui séduit d'abord.

Un des principaux mérites de l'œuvre de M. Beydts c'est qu'elle est foncièrement gaie. Cette gaieté procède à la fois de la ligne vocale, qui s'épanouit spontanément et élégamment, de l'écriture harmonique, qui recherche les détails piquants et les modulations délicates ou plaisamment inattendues, de l'adaptation des rythmes aux divers épisodes, et enfin de l'orchestration qui est amusante au possible et dénote une habileté technique extrême : l'orchestre rit pour son propre compte, et sa gaieté communicative illumine toute la pièce. Les ensembles sont menés avec beaucoup d'entrain. J'ai particulièrement goûté, au premier acte, celui des Mannequins et le finale où l'air de Cécile reparaît exposé en style fugué de la façon la plus divertissante. Au deuxième acte, j'ai vivement apprécié l'évocation si délicate de l'air de l'escarpolette de *Véronique*, l'air de Cécile : « Sous mon manteau je me dérobe » dont l'émotion retenue est d'une jolie sincérité. Au troisième acte, la variété des couplets d'Angèle est des plus « farce » et l'octuor du jeu de loto, de la même inspiration, est particulièrement bien venu.

Dans son ensemble, toute l'œuvre est d'un musicien, d'un vrai musicien, dont le goût s'affirme à chaque page, dont l'inspiration jaillit spontanément et qui n'a plus rien à apprendre des finesses de son métier. Avec le *Roi Pausole* d'Honegger et *Brummel* de R. Hahn, *Moineau* complète un triptyque d'opérettes essentiellement marquées au coin de l'esprit français et du meilleur. Après tant de mauvais goût anglo-saxon, c'est une renaissance à laquelle on assiste avec joie.

Dr J.-M. Pacaut.

UNE EXPOSITION DE MADELEINE LUKA



Pour que Madeleine Luka soit à ses charmants enfants la plus jeune des mamans, une bonne fée lui a permis de garder, avec leur vision ingénue, les tendres yeux de ses sept ans. Elle lui a laissé, par surcroît, la disposition d'un petit humour puéril qui est tout simplement adorable. A cela, enfin, la femme-enfant, pour mieux nous enchanter, a ajouté de son cru la plus pudique des sensualités.

S'il n'était pas aussi délicatement nuancé, aussi légèrement spirituel, cet humour ferait courir un grand péril à la peinture de Madeleine Luka. Il la pousserait à la caricature, comme à un abîme. Mais le goût de l'artiste la retient toujours à temps. Remercions ce demi-sourire intérieur, si gentiment « petite fille »; du bêlement de tant de bergeries, il sait exclure toute monotonie et toute fadeur.

Notre éminent confrère et collaborateur Elie Faure, séduit par cette gracieuse candeur, a tenu à présenter ce peintre au public. Il a préfacé le catalogue de l'Exposition de Madeleine Luka. On trouvera celui-ci à la Galerie Simonson, où, jusqu'au 10 mai, Mme Luka exposera un ensemble unique.

PÂTE DENTIFRICE

A BASE D'ANTI VIRUS
ANTI PYORRHÉIQUE

INOXYL
du Dr DEBAT



LA CUISINE ÉLECTRIQUE

L'ÉLECTRICITÉ, aujourd'hui asservie aux usages domestiques, dispense ses bons offices à qui sait l'accueillir.

Dans la cuisine moderne, riante, propre, aux peintures claires, les appareils électriques, de conduite aisée, permettent la préparation des mets les plus savoureux comme aussi des plus difficiles.

L'encombrante cuisinière à charbon et la réserve de combustible sont maintenant périmées. A leur place, dans les petits ménages, le réchaud et le four électrique s'alignent le long du mur sur une simple étagère. Dans les ménages plus importants, la cuisinière électrique, aux teintes claires et aux lignes sobres, réunit les deux appareils précités en un ensemble élégant et pratique.

Le réchaud. — Le réchaud se compose d'une à trois plaques en fonte à l'intérieur desquelles sont logées les résistances chauffantes. Les constructeurs ont prévu toute une gamme de dimensions dont les plus courantes sont comprises entre 11 centimètres et 22 centimètres (diamètre). Les puissances de chaque plaque peuvent varier de 250 à 3.600 watts.

Cette grande variété permet d'utiliser des récipients de toutes dimensions et de cuire les plus petites quantités d'aliments aussi bien que les plus grandes. Enfin, un commutateur à plusieurs directions permet différentes allures de chauffe donnant la possibilité d'effectuer toutes les préparations sans aucune exception.

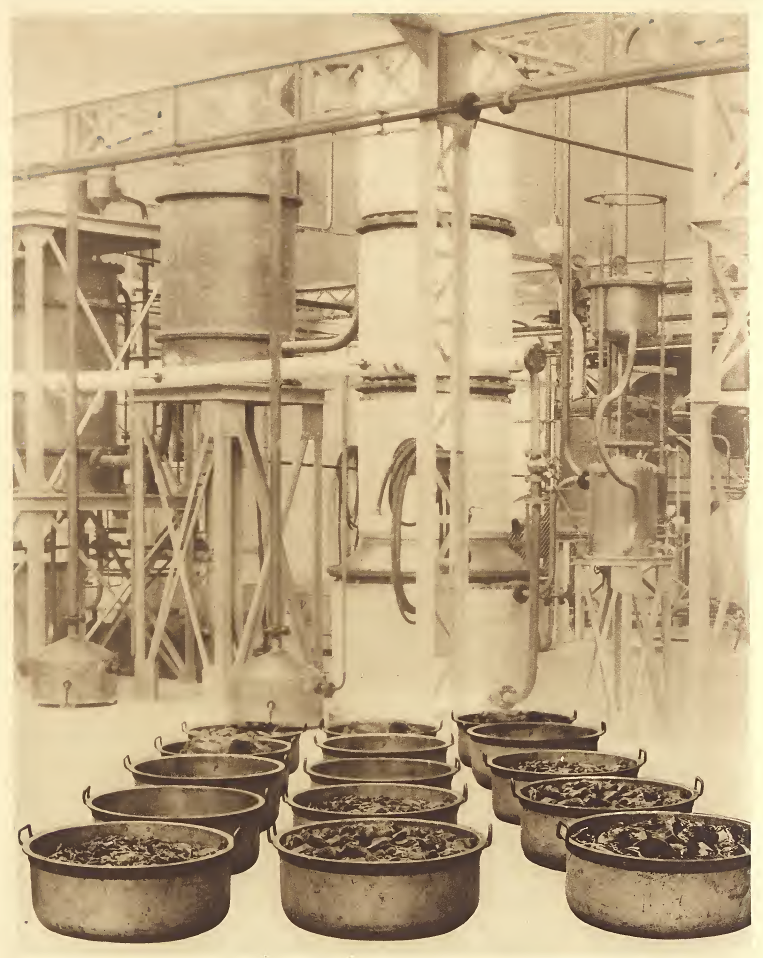
Le four. — Le four est équipé de deux résistances chauffantes situées, l'une à la partie supérieure ou voûte, l'autre à la partie inférieure, ou sole, d'une enceinte calorifugée. Le calorifuge évite toute déperdition intempestive de chaleur et fait du four électrique l'appareil de cuisine le plus économique.

Les résistances peuvent fonctionner, soit simultanément, soit séparément et les différentes allures de chauffe permettent d'obtenir à l'intérieur du four les températures convenant exactement à la préparation des différents mets ou de différentes pâtisseries. L'atmosphère de l'enceinte se sature rapidement d'humidité, ce qui empêche les aliments de se dessécher et leur conserve toute leur saveur.

A Paris, les prix réduits consentis par le secteur à ses abonnés pendant les heures correspondant à la préparation des repas (11 heures à 13 h. 30 et 18 heures à 7 heures du matin), ajoutent encore aux qualité d'économie de ces appareils. C'est ainsi que la dépense correspondant au fonctionnement d'un four de taille moyenne (1.000 watts) pendant une heure, est de 30 centimes au tarif de nuit.

FRANCK CARREL,
licencié ès sciences, ingénieur E. S. E.

Les lecteurs de cette revue qui envisageraient (pour Paris seulement) l'utilisation de la cuisine électrique, trouveront au Service de Propagande de la C. P. D. E., 45, rue de Rome, tous les renseignements qu'ils pourraient désirer. Ils pourront, en outre, obtenir toutes facilités d'essais gratuits et de location.



UNE VUE DES USINES DU PANCRINOL, A GARCHES (S.-et-O.)

Le Directeur-Gérant : Dr FRANÇOIS DEBAT. R. C. Seine 2.514

Imprimerie Kapp, 130, rue de Paris, Vanves. Couverture Offset : Stribich-Fally et Cie, 45, rue Castérès, à Clichy.



Photo Régis Lebrun.

C'est le même outillage puissant et original qui sert à la préparation du PANCRINOL et de L'INORÉNOL



Photo Régis Lebrun.

A L'USINE DU PANCRINOL, A GARCHES, UNE CENTRIFUGE.

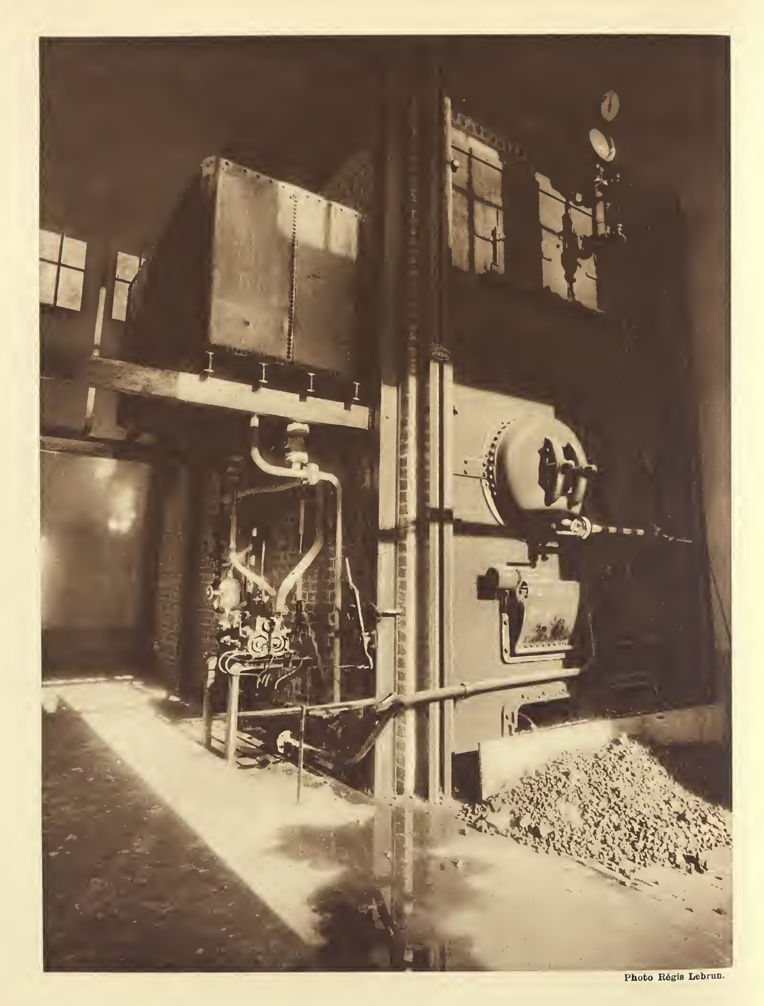


Photo Régis Lebrun.

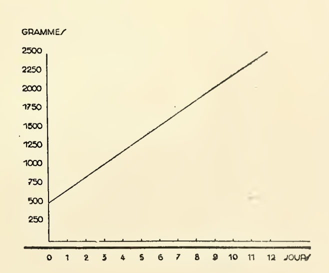
AUX USINES DU PANCRINOL, A GARCHES, UNE CHAUFFERIE.

INORÉNOL

spécifique des affections rénales

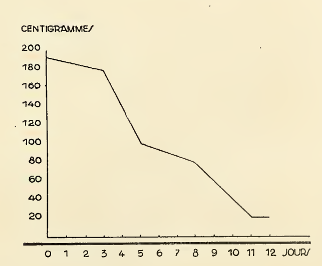
DIURÈSE :

Homme 56 ans, asystolique - œdème des membres inférieurs et du scrotum - Hydrothorax droit - Diurèse : 500 gr. - On administre l'Inorénol à la dose de 2 ampoules par jour - Le 12e jour les œdèmes et l'épanchement pleural ont disparu — La diurèse atteint 2500 gr.



ÉLIMINATION DE l'URÉE SANGUINE:

Homme 62 ans - azotémique - coma accompagné de vomissements - on le met en traitement à l'Inorénol à la dose de 2 ampoules par jour - Le 11e jour le taux d'urée sanguine est passé de 1.90 à 0.35.



HYPERTENSION :

Homme 45 ans - coliques néphrétiques et goutte - Dose : 2 ampoules d'Inorénol par jour, en 12 jours la tension demeure stabilisée à 13.7.

	MAX.	MIN.
le 6 Août	*16*	*7 1/2*
le 12 -	*14*	*7 1/2*
le 17 -	*13*	*7*

S O M M A I R E



JUIN 1931

N° 9

ART ET MÉDECINE

REVUE MENSUELLE
RÉSERVÉE AU CORPS MÉDICAL

DIRECTEUR : FRANÇOIS DEBAT

Rédaction - Administration
60, Rue de Prony, 60

Prix : 8 francs

ABONNEMENT ANNUEL : FRANCE ET COLONIES, 80 FRANCS.
ÉTRANGER : 80 FRANCS, FRAIS DE PORT EN PLUS.

ART ET MÉDECINE



LE PROFESSEUR CASTAIGNE
directeur de l'École de Médecine de Clermont-Ferrand, dessiné par A. Bilis. **(Voir page 16).**

ART ET CHIRURGIE

PAR LE PROFESSEUR

J. L. FAURE

POURQUOI n'associerait-on pas, dans cet admirable recueil, — où se confondent avec tant d'harmonie les magnificences de l'art et celles de la nature, le plus grand de tous les artistes, avec les plus précieuses réalisations de la médecine, — pourquoi n'associerait-on pas l'Art et la Chirurgie, qui se mélangent eux aussi, et d'une façon parfois si profonde qu'il est impossible de les séparer ? Car si la médecine est un art, et un art qui atteint parfois les sommets, la chirurgie l'est plus encore.

Il y a dans l'art quelque chose d'impondérable, échappant aux lois générales et à la mesure commune, et procédant seulement des qualités personnelles qui se révèlent dans l'action.

Que d'artistes chez les médecins ! Que de qualités merveilleuses ils savent souvent déployer dans l'art subtil du diagnostic, — de ce diagnostic fait à la fois d'observation précise, d'analyse profonde, d'intuition et parfois même d'une sorte de divination, qui permet à certains esprits de démêler la vérité dans le dédale des symptômes ! Chez le chirurgien, l'art du diagnostic peut également s'élever très haut, bien qu'il ait pour le diriger des signes moins subtils. Mais il possède en outre tout un vaste domaine, qui absorbe une grande part de sa vie : c'est l'art opératoire, son but suprême et presque sa raison d'être. Car que serait, je le demande, que serait donc la Chirurgie sans l'opération, sans l'argument définitif capable de rendre la vie, mais aussi de donner la mort ?



Et c'est précisément parce que, dans cet art dispensateur de la vie et de la mort, celles-ci tiennent à bien peu de chose, à un souffle, à un geste, parfois à un regard — c'est pour cela que cet art est à la fois le plus grand peut-être de tous, mais à coup sûr le plus terrible.

De quoi donc est-il fait, cet art opératoire auquel vont aboutir, en somme, toute l'action du chirurgien, tout son effort, tout ce qu'il peut posséder de constance, d'énergie, de courage ? Il est fait avant tout de simplicité, de clarté d'esprit, d'ordre dans le cerveau, maître des nerfs et des muscles, de calme, de patience, de sang-froid, de fermeté dans la main, en même temps que dans le cœur ! L'adresse manuelle, la dextérité comptent pour peu de chose auprès de la méthode, de la rectitude de la pensée, de la sûreté du jugement. Le chirurgien n'est pas un acrobate : c'est un bon ouvrier, mais un ouvrier qui n'exécute jamais le même travail et qui doit apporter, dans tout ce qu'il fait, la réflexion, l'esprit de combinaison, l'ingéniosité, et cette souplesse qui correspond à la diversité même des faits innombrables de la pratique quotidienne.

Ah ! sans doute, son œuvre n'a pas l'éternité du marbre, l'immortalité du poème. Elle est éphémère et fugitive. Elle passe comme la vie ! Elle disparaît sans cesse et sans cesse se renouvelle, comme celle du grand acteur ou du violoniste inspiré dont les paroles éclatantes et les notes célestes s'éteignent et s'effacent, pour ne laisser qu'un souvenir ! Mais le chirurgien, comme celui qui a créé le verbe



Photos Kertesz.

LE DOCTEUR LABEY, A LARIBOISIÈRE, PROCÈDE A L'EXTRACTION D'UN FIBROME. LE CAS, QUI EST FRÉQUENT, ÉTAIT CE JOUR-LA PARTICULIÈREMENT GRAVE, LA MALADE N'AYANT DEMANDÉ QUE TRÈS TARD L'INTERVENTION CHIRURGICALE. C'EST EN PAREILLE CIRCONSTANCE QU'IL FAUT JOINDRE AU SAVOIR LE PLUS D'IMAGINATION ET DE DÉCISION. CHAQUE ADHÉRENCE POSE UN PROBLÈME A RÉSOUDRE A L'INSTANT MÊME. LA MAIN DU SCULPTEUR A LE DROIT D'HÉSITER, NON CELLE DU CHIRURGIEN. L'ON DIT A BON DROIT D'UNE OPÉRATION DIFFICILE QUI A RÉUSSI, QUE C'EST UNE ŒUVRE D'ART.



Photo Kortesz

L'OPÉRATION TERMINÉE, LE DOCTEUR LABEY, A DROITE ET, EN FACE DE LUI, SON ASSISTANT M. RICHARD, INTERNE DES HOPITAUX, EXAMINENT LE FIBROME DONT LE MAITRE VIENT DE DÉLIVRER LA PATIENTE.

souverain ou l'harmonie divine, connaît aussi l'art éternel, quand il est de ceux qui quelque jour ont senti jaillir, au cours d'une bataille livrée contre la mort, l'inspiration soudaine qui laisse derrière elle une découverte féconde, ou quand il a, dans la lente élaboration de la méditation silencieuse, forgé de ses propres mains quelque arme nouvelle contre les puissances de la mort.

C'est ici que l'art du chirurgien devient grand, comme d'ailleurs celui du médecin, lorsqu'il conduit ce dernier, à pas lents ou rapides, sur la voie de ces découvertes qui, depuis Pasteur, transforment chaque jour la médecine et reculent de plus en plus les horizons de l'avenir !

Mais ce sont là des sommets éclatants qu'atteignent seuls quelques élus ! La foule ne fait que marcher dans les sillons ouverts par les héros. C'est cependant un rôle déjà grand que d'y marcher droit, et de pratiquer en conscience cet art de la chirurgie, qui devrait revêtir d'un honneur singulier les hommes qui consacrent leur existence à rendre la santé, et bien souvent la vie, à la foule trop souvent ingrate des malades et des condamnés !

C'est un rôle assez beau pour que nous puissions nous en contenter et passer dans la vie avec la conscience d'y faire quelque bien, et le droit de regarder avec indifférence l'iniquité de certains arrêts de justice qui, vraiment, se font trop communs, et ne diminuent que ceux qui les rendent.

J. L. Faure

ÉVOLUTION
DE L'ASSISTANCE MÉDICALE
AUX COLONIES

Le docteur Lasnet, qui fit toute sa carrière dans le corps de santé colonial, n'est pas seulement le chef, il est le type même de ces " chevaliers errants de la médecine " — selon le beau et noble mot du professeur Teissier — qui courent le monde pour assurer le salut de nos populations indigènes.

Toute la première partie de cette carrière se passe en missions et en colonnes expéditionnaires en A.O.F., à Madagascar et en Indochine.

A Madagascar, il est le compagnon fidèle du général Galliéni pendant plus de cinq ans et travaille activement auprès de lui à la création de l'assistance médicale qui, par la suite, servira de modèle aux autres colonies. Puis, en Indochine, il dresse le programme de réorganisation sanitaire qui aboutit à la magnifique floraison des œuvres d'assistance existant aujourd'hui dans la Colonie.

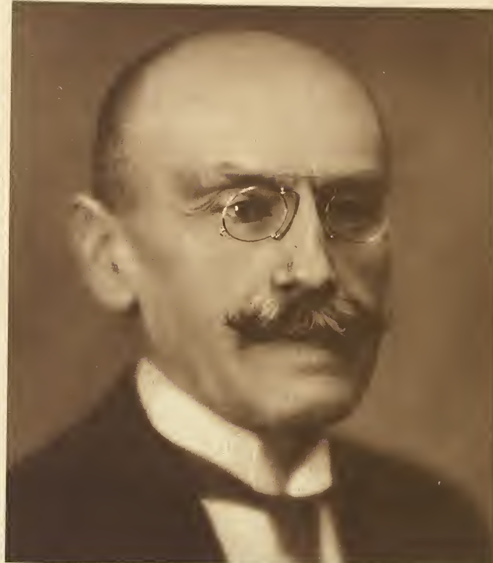
En 1914 la guerre le surprend à Madagascar. Il rentre aussitôt, médecin divisionnaire. Ses services sont tels, qu'il termine la guerre avec le grade de médecin général inspecteur.

Chargé d'organiser le Service de Santé de l'Armée d'occupation, il reste en Rhénanie jusqu'en 1924 et vient ensuite prendre rue Oudinot la direction des Services sanitaires coloniaux.

Sa collaboration avec M. Daladier, alors ministre des Colonies, marque une orientation nouvelle de ces Services, désormais nettement dirigés dans le sens de la médecine sociale, de l'hygiène et de la prophylaxie. Il se rend en A. O. F. et pendant deux ans fait lui-même l'application de ses méthodes ; au Congo, il va procéder sur place au redressement sanitaire des chantiers du chemin de fer. De même, en 1928, il dirige au Sénégal les mesures qui, en quelques semaines, ont enrayé la fièvre jaune.

En 1929, le Gouvernement a fait le docteur Lasnet grand-croix de la Légion d'honneur. Jamais cette haute dignité ne fut plus justement décernée. Placé à la tête de l'admirable phalange des médecins coloniaux, le docteur Lasnet n'assume avec eux rien de moins que la santé de cinquante millions d'êtres humains en proie pour une bonne part aux pires fléaux : paludisme, tuberculose, maladie du sommeil, syphilis... et ignorance.

Nous tenons à remercier ce savant, ce grand homme d'action, d'avoir bien voulu dire ici comment s'organise pratiquement l'œuvre à laquelle il a voué sa vie, l'œuvre la plus belle du monde.


Photo G.-L. Manuel.

PAR LE Dr LASNET

INSPECTEUR GÉNÉRAL DU SERVICE DE SANTÉ DES COLONIES

L'Assistance

médicale a toujours été, dans le début de la colonisation française, l'un des premiers soucis de notre administration. Le maréchal Lyautey le rappelait ici dans un article récent et c'est tout à la louange de nos administrateurs et de nos médecins d'avoir su mettre en application parmi les populations primitives de ces pays neufs les idées d'assistance et de solidarité sociales qui sont à la base de notre régime.

D'une manière générale, on peut distinguer dans l'évolution de l'assistance médicale aux colonies trois périodes correspondant à l'occupation militaire, à l'organisation administrative, à l'organisation économique.

Pendant l'occupation militaire, nos médecins marchent avec les colonnes expéditionnaires et donnent leurs soins aux soldats, mais en même temps ils traitent les indigènes qui viennent à nous ou ont été conquis. Peu à peu, autour des postes qu'ils desservent, leur réputation s'établit, des chefs influents, lassés des essais infructueux de la médecine traditionnelle, se décident parfois à faire appel à eux et les guérisons ainsi obtenues ont souvent une énorme répercussion et font bien plus pour la pacification que le succès des armes.

C'est ainsi que le général Galliéni d'abord à Madagascar, puis le général Lyautey au Maroc ont si largement usé de l'action du médecin auprès des populations. C'est ainsi que dans l'Oubangui, le médecin colonial Liotard, sans un seul soldat, faisait à lui seul, il y a trente-cinq ans, la conquête pacifique des populations de l'Oubangui, du Chari et du Logone, dont il devenait quelques années plus tard le gouverneur. Et c'est ainsi que beaucoup de médecins coloniaux ont acquis une popularité et un prestige qui ont dépassé leurs personnes et ont valu à notre pays l'attachement et la reconnaissance de populations entières.

Pendant l'organisation administrative, l'assistance médicale qui, au début, n'allait guère au delà des colonnes expéditionnaires et des postes médicaux, s'étend peu à peu dans tous les territoires qui ont été pacifiés. Il s'agit de mettre en confiance les populations et de les amener à nous: la salle des consultations militaires du début ne peut plus suffire et, si rudimentaire qu'ils soient, il faut créer des services d'hospitalisation dans les centres ; pour les populations rurales ce sont des tournées médicales mobiles avec matériel léger de consultations qui conviennent le mieux; en outre les médecins mobiles voient les malades, font les opérations bénignes, pratiquent les vaccinations. Le maréchal Lyautey a beaucoup employé au Maroc les groupes sanitaires mobiles avec de remarquables résultats.

Le succès est d'ordinaire rapide, les malades abondent et, pour soulager les hôpitaux, on crée les dispensaires qui procèdent à la visite journalière et dont le nombre, en raison de leur fonctionnement économique, peut être multiplié.

Très rapidement les médecins sont débordés et suffisent difficilement à leur tâche. Pour les aider on emploie comme assistants les meilleurs et les plus habiles des infirmiers sous le nom de « Aides de Santé ». Enfin, dès que les progrès de l'enseignement le permettent, on crée des écoles de médecins où sont formés des praticiens indigènes, dressés à la pratique des maladies les plus courantes et à l'application de la médecine préventive et de l'hygiène.

Actuellement nous avons trois grandes écoles de médecine coloniale : celles de Tananarive, de Hanoï et de Dakar.

Pendant l'organisation économique, c'est la mise en valeur du pays qu'il s'agit de préparer. L'organisation administrative est à peu près complète ; le territoire est pacifié. Il faut à présent équiper le pays, lui donner routes, chemins de fer, ponts ; organiser les centres urbains et les agglomérations rurales, etc. Et puis, il s'agit de produire.

Un tel programme exige un effort considérable et ne peut être rempli que si on dispose d'une population vigoureuse et suffisamment nombreuse. Car la plupart des populations coloniales sont sous-alimentées et la vie contemplative, sans effort, qu'elles ont toujours menée, ne les a pas préparées au travail qui leur est demandé. Elles sont exposées à une mortalité élevée du fait des maladies endémo-épidémiques vis-à-vis desquelles elles sont sans défense (paludisme, fièvre récurrente, maladie du sommeil, lèpre, peste, etc.) et leur foyer d'origine est gravement menacé par la mortalité élevée qui pèse sur les nouveau-nés (de 40 à 75 0/0 dans les dix-huit premiers mois) et qui est due pour une grande part à l'ignorance des mères.

D'où la nécessité de faire évoluer l'assistance médicale dans le sens de la médecine préventive et de l'hygiène



Photo Agence des Pays Africains sous mandat.

DES INDIGÈNES DU TOGO ATTENDENT LA PIQURE QUI, PLUS OU MOINS RÉPÉTÉE, SELON L'ÉTAT D'AVANCEMENT DE LA MALADIE DU SOMMEIL, DÉTRUIRA DANS LEUR ORGANISME LE REDOUTABLE MICROBE. LES LETTRES ET LES CHIFFRES BLANCS INDIQUENT A MÊME LA PEAU, MÉTHODE EXPÉDITIVE, LE TRAITEMENT PRESCRIT. NUL RISQUE DE SE TROMPER D'ORDONNANCE.



Photo Agence des Pays africains sous mandat

DANS UN LABORATOIRE PARFAITEMENT OUTILLÉ, DES INFIRMIERS INDIGÈNES APPRENNENT LE MANIEMENT DU MICROSCOPE. CE RECRUTEMENT ET CETTE ÉDUCATION D'INFIRMIERS NOIRS SONT UN BEAU TÉMOIGNAGE D'ACTION CIVILISATRICE. — CI-DESSOUS, TRÈS GROSSIE, LA MOUCHE TSÉ-TSÉ ET UNE VUE MICROSCOPIQUE DES TRYPANOSOMES QU'ELLE INSTILLE.

qui assurent le développement des races en réduisant l'hospitalisation aux cas graves.

L'orientation actuelle consiste donc, en limitant le nombre des hôpitaux qui coûtent très cher et immobilisent le personnel, à multiplier l'action médicale auprès des populations, en accroissant le nombre des dispensaires et facilitant la mobilité des médecins. Ainsi l'influence médicale gagnera peu à peu et aidera à l'éducation hygiénique des populations ; ainsi la pratique du dépistage sera facilitée, la surveillance des maladies transmissibles sera plus étroite et les mesures propres à les éteindre seront appliquées d'une façon plus rapide et plus complète.

Le personnel médical européen a pour rôle d'encadrer le personnel indigène qui représente la masse des exécutants ; c'est lui qui le dirige, l'oriente, coordonne ses efforts, il l'anime de son esprit et on peut bien dire qu'il en fait la valeur. L'effectif des médecins européens est actuellement de 780, il est accru peu à peu de façon à arriver à 1.500 ; c'est le chiffre qui serait nécessaire pour permettre de fonctionner dans des conditions satisfaisantes.

Le personnel sanitaire indigène comprend : 678 médecins indigènes, 42 pharmaciens, 837 sages-femmes, 4.910 infirmiers soigneurs, 495 infirmiers hygiénistes.

Quant aux crédits annuels, ils sont passés peu à peu de 50 millions en 1920 à 212 millions en 1930. La loi récente votée avec les grands emprunts coloniaux a, en outre, réservé 375 millions pour la protection sanitaire et démographique des populations autochtones. Ces chiffres montrent que le Gouvernement est décidé à faire tous les sacrifices possibles pour sauvegarder ces races et assurer en même temps la mise en valeur de notre magnifique empire colonial.

Docteur Lasnet,

Inspecteur général du Service de Santé des Colonies.



Photo Pasteur.



Photo Arriat.

AU PAYS DES VOLCANS ÉTEINTS

PAR LE DOCTEUR R. DE MARCONNAY

A huit heures, très exactement, je fis mon entrée dans la cour d'honneur de l'Hôtel-Dieu. Connaissez-vous la pierre de Volvic ? C'est en souvenir de leurs communes fournaises souterraines, j'imagine, que Lucifer l'a faite, à son égal, noire et belle. Mais ni la sobre élégance architecturale du siècle de Gabriel, ni la sombre beauté de la pierre d'enfer n'ont suffi au constructeur. Son ambition a voulu, par surcroît, ajouter le Puy-de-Dôme à l'édifice, Dieu à l'homme. Et le mont, depuis lors, est la gloire de cette cour. Il y trône parmi deux de ses vassaux — volcans comme lui — Gravenoire à gauche, Chanturge à droite, et la ville moutonne à leurs pieds.

Or, par ce matin d'avril, un peu de neige attardée brillait doucement sur sa lave abrupte. Il ne fumait pas sa pipe, car aucun nuage ne gâtait le matin diaphane. Il était beau... « Et Castaigne ?» me dites-vous.Castaigne ? Il était beau, lui aussi. Dans un coin de la cour incomparable, devant ce Fousi-Yama de l'Auvergne, le nez hardi, l'œil aigu et la main décisive, il dépouillait son courrier. Il vint à moi. « Vous admiriez, me dit-il, notre toile de fond. Je vous laissais faire : on ne voit jamais mieux que seul. Allons, maintenant, car si vous voulez tout voir, nous n'avons que le temps ». Et, incontinent, la visite commença. Une visite ? Non. La course de Marathon ! Cet homme a des jarrets d'acier. Ne me demandez pas le détail, ni l'ordre de ce que j'ai vu et entendu : tout se heurte dans ma mémoire. Comme dans un film d'avant-garde, les images se superposent aux images, les sons aux sons. Sous les belles voûtes du service du Dr Dechambre, le mystère des appareils de radiothérapie profonde, en batterie dans leur cage de verre, semble très redoutable à la bonne vieille pharmacie, leur voisine. Pour se rassurer, elle n'a pas trop de son calme parfum conventuel, de sa netteté de béguine, de tous ses bocaux de porcelaine blanche, filetés d'or et de son parquet d'oratoire, couleur de miel. Un cobaye crie, là-haut, dans le Laboratoire des Cliniques sans doute. C'est le fief du Dr Vaurs. Fort de ses récentes certitudes, tout fier, d'ailleurs, d'avoir mis le cœur en équations, l'électrocardiogramme — très imprudemment — sourit du bénitier de Monsieur Massillon, si gentiment rococo pourtant. Sous le toit de l'Hôpital, les amphithéâtres de clinique se succèdent, à mon émerveillement. Dans celui du professeur Limousin, l'épidiascope fait avec le cinéma d'enseignement un duo qui, pour être muet, n'en est pas moins touchant. Quand je suis passé par le Laboratoire de physique, le Dr Achalme le comparait peut-être au sien, à celui qu'il dirige à Paris, au Muséum et, tenté par l'outillage de l'École de Clermont, par son ambiance, son avenir et ses vastes horizons, il confiait doucement à Mme Blanquet :« Je suisAuvergnat... Je voudrais venir travailler ici ». Maintenant, prenez garde aux vipères ! Car nous sommes dans le Laboratoire de physiologie. « Savez-vous combien, bon an, mal an, nous recevons de ces charmantes petites bêtes ? » (Je ne sais pas, bien entendu.) —« De quinze à dix-huit cents, monsieur ! Il est des jours où l'on nous en apporte jusqu'à quatre-vingt. » Par douzaines d'ailleurs, elles rampent et grouillent dans de très impressionnantes cuves de verre... À côté, on étudie le comportement du muscle de grenouille, au contact des différentes eaux minérales. J'allais sortir, quand, très aimablement : « Voulez-vous, me propose-t-on, assister au combat du Rat et de la Vipère ? » Le serpent ne s'en tire jamais, paraît-il, car le rongeur est insensible au venin. Mais je repousse ces jeux de cirque. « Savez-vous ce que coûte à un externe ses trois repas quotidiens, s'il désire les prendre à l'hôpital ? » Loyalement, j'essaie des chiffres : « Vingt-cinq, trente francs, peut-être...— Quatorze ! Vous m'entendez: qua-tor-ze francs! » C'est le professeur Castaigne qui, cette fois, a pris la parole. Nous sommes à la cuisine et, sur les magnifiques cuisinières à gaz, le murmure du rata accompagne ces propos.

Mais le Dr Tournier nous a rejoints. C'est le directeur des Hôpitaux de Clermont. Vous avez bien lu. Dans ce pays fortuné, c'est un médecin qui dirige les hôpitaux (*the right man*... approuveraient nos voisins). Le professeur Castaigne fait partie, d'ailleurs, de la Commission des Hospices. Et ce cumul est pour tout



LA FAÇADE MÉRIDIONALE DE L'HOTEL-DIEU.

le monde une source de félicités. La liaison étroite entre l'hôpital et l'école, que, dès 1791, réclamait Guillotin, député de Paris à la Convention est, ici, pleinement réalisée. Non ! ne me félicitez pas de mon érudition. Je la dois à l'amabilité du professeur Jean Buy. En marge de ses beaux travaux sur l'anatomie, il a publié, en 1908, dans *la France Médicale*, une excellente étude sur l'*Histoire de l'Ecole de Médecine de Clermont*. C'est elle qui m'apprit la date de la fondation de l'École : 18 septembre 1806.

Des phrases, par lambeaux, flottent encore dans ma mémoire, celle-ci par exemple, que je ne vous épargnerai pas, car elle confirme ce que vous saviez de cette activité vertigineuse et de l'adresse de cette administration : « A votre arrivée, Monsieur le Directeur, en 1925, il y avait à l'École 103 étudiants. Aujourd'hui, il y en a 366. » Et celle-ci : « Sous votre directorat, de préparatoire qu'elle était, l'École de Médecine est devenue de plein exercice... » Flatteur, je demande : « A quand la Faculté de Clermont ? » Castaigne sourit, énigmatique, et il ajoute : « Une Faculté qui arborera six beaux fleurons à sa couronne : Vichy, Châtel-Guyon, Royat, La Bourboule, Saint-Nectaire, Le Mont-Dorc... Une Faculté hydrominérale, si j'ose dire, un grand centre de thermalité... »

Je ne vous conterai pas ma visite à la Polyclinique. J'y ai trouvé le gaz à la cuisine et le mazout au chauffage et toutes sortes de dispositifs ingénieux qui font de cette maison de santé une des premières de France.

Ainsi, toujours soufflant et boitillant derrière mon guide intrépide, j'atteignis midi, heure bénie, où l'on peut s'asseoir. Je tombai sur les coussins de la voiture directoriale.

Après déjeuner, cette Ford — Castaigne au volant — escalada en mon honneur les pentes escarpées des puys. La vue de la ville, de la cathédrale noire, de Gergovie et de son plateau tragique, le souvenir de Vercingétorix et des légions de César, l'immense panorama de la grasse Limagne et cette notion, un peu inquiétante, que la pierre bout encore, par vingt-cinq kilomètres de fond, sous l'humus, les blés et les fleurs, tout cela réussit, quelque temps, à me tenir éveillé. Mais je dormais à poings fermés, en arrivant chez le Dr Paillard. Ancien assistant de Castaigne à Paris, deux fois admissible au Bureau central, il a voulu suivre le Patron à Clermont. Et lui qui se connaît en hommes, lui a donné la chaire de pathologie interne.

Ce fut avec un peu d'émotion que jc quittai cette maison si hospitalière. J'emportais toute une bibliothèque. Dans le train, j'essayai de l'inventorier. J'ouvris le grand Livre Jubilaire, *offert* (comme le dit le titrc) *au professeur Castaigne, par ses maîtres, ses amis, ses élèves, et remis à Clermond-Ferrand, le* 9 *avril* 1931. Je saluai les noms de Chauffard, d'Achard, de Noël Fiessinger, d'Ambard, de Mauriac, de Cathala, et *tutti quanti* qui ont tenu à apporter leur pierre au monument du Directeur de l'École. Je vis la reproduction de la médaille, qu'*en témoignage d'admiration et de reconnaissance pour ses travaux scientifiques, son enseignement, sa bonté*, lui ont offert ses élèves.

Or, tout à coup, dans ce fleuve qu'enjambait légèrement un pont suspendu, je crus reconnaître la Seine. Effectivement, nous dépassions l'écluse de Soisy et son barrage écumant. Grâce au professeur Castaigne, la nuit m'avait été légère. Il m'avait tenu compagnie. Dans le demi-jour d'un rêve, le verger riant de sa vieille maison nous avait accueillis. C'est là que, dès 1921, il installa sa famille. Deux de ses enfants venaient de lui être arrachés. Pour le salut des quatre autres, ce père abandonna la Faculté, son service de la Charité, sa clientèle, la plus brillante des situations. Un tel geste ne vous semble-t-il pas digne de l'Antique? Les Romains lui eussent fait l'honneur de leurs fastes. Mais il devait connaître d'autres récompenses. Poussant parmi les fleurs, les prés, les arbres, les eaux courantes, les quatre petits citadins de jadis sont devenus quatre jeunes athlètes dont deux sont à la veille d'entrer dans la lice des études médicales.

La conclusion, ou, si vous voulez, la moralité de tout cela, le dernier vers d'un sonnet célèbre nous la donnera Il suffira que, substituant Castaigne à Gallus (c'est très innocent, vous savez ! Castaigne, de cœur et de nom — *Castanea* — est si latin), vous veuilliez bien lire :

Va ! Tu sais à présent que Castaigne est un sage.



Photo Seive.

DEUX AUVERGNES

PAR HENRI POURRAT

Arrivés à la mairie, excités par cette masse ronde, qui ressemblait à quelque citadelle, par ces arcades, — on les avait bouchées de planches et on y avait logé les mobiles en 1870, — nous enfilions la rue d'Enfer. D'une écurie arrivait une bouffée de paille, de crottin, d'ombre moisissante. Une auberge où l'on montait, une échoppe où il fallait descendre. Un jour, Jean se dévoua, alla ouvrir, remonta d'un saut les cinq marches, et la boule de neige qu'on roulait depuis le grand chemin, on la précipita là, jusque sur une bonne femme effarée qui cuisinait quelque foie de veau à la poêle, dans un fond noir, qui criait par-dessus l'amas bouchant la porte, qui ne pouvait plus sortir...

Alors un carrefour et des maisons déjetées, aux étages en consoles, —

là où le crépi est tombé, on aperçoit des pièces de bois en X semées de larges clous à tête. Matins jaunes de décembre quand souffle un gros vent mélancolique et qu'on sent tout un pays de montagne autour de la bourgade. Une peau d'orange sur le pavé fait penser au jour de l'an, à d'autres matins entre le feu et la table ronde devant la boîte de « constructions ».

Puis c'était la rue commerçante. Telle ou telle maison de pans et d'angles, débordant comme une trémie, avait un tour d'épaule en porte-à-faux. Au passage on retrouvait les odeurs : la satinette fade du magasin de rouennerie, le salpêtre de la charcuterie, la limaille noire de la quincaillerie, les copeaux de la boutique où l'on vendait des boisseaux, des fléaux et des jougs.

QUELQUES-UNS DES ASPECTS INFINIMENT VARIÉS DE L'AUVERGNE. PAGE 18, UNE VUE DE LA CHAINE DES PUYS. ICI, LIEU CÉLÈBRE D'EXCURSION, LES ROCHES TUILIÈRE, AU PIED DESQUELLES LA FORÊT VIENT BATTRE COMME UNE MER. CI-DESSOUS, LA PLAINE OPULENTE. L'AUVERGNE A L'ÉTONNANT PRIVILÈGE D'ÊTRE AUSSI RICHE DE BEAUTÉS NATURELLES QUE DE PRODUITS AGRICOLES- ET, DANS SES EAUX, DE SECRETS DE SANTÉ.



Photo Th. Bonney.

Photo Breuly.



Photos Th. Bonney.

AUTANT CERTAINES PARTIES DE LA MONTAGNE AUVERGNATE SONT RUDES, SÉVÈRES, QUASI-TRAGIQUES, BIEN FAITES POUR LES EXPLOITS DES GRANDES COMPAGNIES DE JADIS, AUTANT LA PLAINE EST PAISIBLE, FERTILE, FAITE POUR LA DOUCEUR DE VIVRE. LA LIMAGNE EST A CET ÉGARD UNE TERRE ILLUSTRE. ICI, LA FORCE LENTE ET MAGNIFIQUE DES BŒUFS PRÉPARE LES RÉCOLTES QUI FERONT L'ORGUEIL DES GRANGES.

Les galetas penchaient leurs cadres de montants clos de panneaux enfumés, ou bien ouverts en carrés d'ombre. Le vent passait plus haut que ce chemin rompu d'entre les toits, le vent avec les nuages qui pouvaient voir, eux, la sombre bosse des campagnes dormantes. Ils voyaient ce que nous imaginions d'après une échappée au bout d'une venelle : la forêt de sapins déserte, le tournant de la route en balcon, la métairie massive près de son sapin et de sa fontaine. La rue descendait vers une placette basse de bijoutiers, de bimbelotiers, de confiseurs. Là-bas deux tuyaux de fer soufflaient leurs jets drus, que le vent tordait, éparpillait dans le bac de lave noirâtre, rond comme un cratère. Au milieu du bac, un fût cannelé portait très haut une urne d'ancien modèle. Déjà sur un conciliabule de quatre vieux toits se faisait voir la tour de Mandrin. Ses lucarnes aveugles, son chaperon de tuiles écornées et lépreuses ne les dominaient pas de beaucoup. Mais c'était une tour, un lieu noble, plus secret et plus relevé que tous les autres.

Sur une des marches de l'escalier, les

UNE COUR DE FERME QUE LA LUMIÈRE D'UN MATIN D'ÉTÉ MET EN FÊTE. LE MENU PEUPLE DE LA BASSE-COUR S'EST PRÉCIPITÉ, BEC TENDU, A L'APPEL FAMILIER DE LA FERMIÈRE. " O FORTUNATOS NIMIUM... " ! MAIS L'IMAGE D'UN MARCHÉ AUX BŒUFS ÉVOQUE MOINS LA PAIX DU CŒUR. L'ON A DUREMENT PEINÉ ; PEUT-ÊTRE LA MALADIE A-T-ELLE VISITÉ L'ÉTABLE. LES PRIX SERONT APREMENT DISCUTÉS.



Photo Arch. T. C. F.

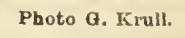


Photo G. Krull.



propriétaires avaient trouvé le trésor de Mandrin lui-même... Un vieil homme à toque de fourrure monte pesamment, une main à la muraille. Il manque de tomber parce que l'un des degrés a cédé sous lui. Il regarde, il passe la main, tire un sac de toile rousse... Ou bien non, ce devait être un petit coffre de cuir clouté, et dedans tout plein de pièces d'argent frappées un peu de côté, à croix et à fleurs de lys.

« Et tu y crois, toi, à ce trésor ? »

On en parlait en famille, des soirs, d'un certain air. « En tout cas, on les a vus riches tout d'un coup, sans qu'on puisse s'expliquer comment. »

Sûrement il devait encore y avoir des choses dans la tour. Peut-être une après-midi, si toute la ville fuyait devant une invasion, — les Mongols, les Tartares, — resté seul par un soir de noires rafales, je pourrais aller explorer la tour au-dessus des toits.

« Les Mandrins passèrent en caravane, un jour de Noël. Par-dessus leurs sabres et leurs coutelas, ils avaient de grandes houppelandes bleues à parements rouges.



Arch. T. C. F.

LE PAS DE LA CÈRE, L'UN DES SITES CHARMANTS DU CANTAL OU L'ABONDANCE DE RIVIÈRES FAIT FOISONNER LES VERDURES. LA CÈRE, PITTORESQUE SUR TOUT SON PARCOURS ET NOTAMMENT DANS SA TRAVERSÉE DES GORGES BIEN CONNUES, EST AUSSI UN EDEN DES PÊCHEURS. CI-DESSOUS, ROCHERS DE VENDEX PRÈS DU MONT-DORE

Photo Th. Bonn

Ils assistèrent à la grand'messe, tous ensemble dans le chœur.

« Mandrin avait eu des affaires avec une dame qui demeurait dans la maison de la tour. C'est alors certainement qu'il avait caché son trésor sous l'escalier. »

Tout cela s'accordait bien avec l'Auvergne que nous nous faisions d'après les estampes des antiquaires de Clermont et des corridors de nos maisons bourgeoises : une Auvergne volcanique et romantique, un peu sombre et ronde, et vieille, *avec des puys, des châteaux forts ruineux, — Murols, Mauzun, Tournoël, — des églises romanes, — Issoire, le Port, Saint-Nectaire, — des orgues de basalte, des cascades, des roches bizarres, des paysans en bure bleue et en sabots, chevelus sous d'immenses feutres gondolés.*

Plus tard, nous en avons découvert une autre. Je l'ai

SUR LES HAUTEURS, DE GRAS PATURAGES SEMÉS DE FERMES ET DE BOQUETEAUX : L'ÉLEVAGE EST L'UNE DES RICHESSES DE L'AUVERGNE. L'ON DISTINGUE, DANS LE LOINTAIN, LES MONTAGNES DE LA CORRÈZE.



Photo Th. Bonney.

aperçue pour la première fois chez un monsieur très âgé, aux yeux d'un bleu gris pâli, comme celui des violettes-de-loup surprises par le gel. Il m'avait été dit qu'il possédait une poésie composée en prison par Mandrin.

Derrière sa porte, je fus tout surpris par un couloir à la chaux, orné d'aquarelles de fleurs, qui menait à une cour-jardin verte comme un vitrail. Je m'attendais si peu à trouver là ces bois-jolis, ces vinaigriers, ces larges feuilles vernissées de plantes inconnues. Le petit cabinet de livres, ouvert sur les verdures, sentait les vieux bouquins et la résine. D'une couverture jaspée, le vieil avocat tira la poésie. « Je l'ai trouvée dans le portefeuille de mon père ; je ne sais pas où il l'avait prise. Il paraît qu'un inconnu l'a composée à l'occasion du supplice de Mandrin... »

Il m'a lu en latin cette ballade, faisant alterner chaque strophe avec sa traduction. Et il me dit en passant que pendoler se disait familièrement pour pendre.

Age, scanda scalas, nebulo
Tenebrio
Homuncia !
Ega neque mortem timeo,
Nec praetorem
Nec tartorem...
Ego neque mortem timea
Nec funem in jugula !

Allons, monte à l'échelle, ladre,
Pantin de nuit
Semblant d'homme !
Moi, je ne crains pas la mort,
Ni le juge
Ni le bourreau...
Moi, je ne crains pas la mort,
Ni la corde au gosier.

Nulla mihi sors est dulciar
Nec pulchrior
Nec blandior !
In hac ego sorte glorior,
Dum in scalis
Item cum alis..
In hac ego sorte gloriar
Dum in furca morior!

Pour moi aucun sort n'est plus doux,
Ni plus charmant,
Plus agréable !
De celui-là me ferai gloire.
Tandis qu'à l'échelle
Comme avec des ailes...
De celui-là me ferai gloire
Tandis qu'au gibet je mourrai.

Erit mihi furca laculus
Et foculus
Et tumulus;
Corne hac vescetur corvulus,
Edent vermes
Et inermes...
Carne hac vescetur carvulus,
Donec era pendulus !

Ce gibet-là sera mes aîtres
Et mon foyer
Et mon tombeau;
De cette chair se paîtra le corbeau,
En mangeront les vers,
Aussi les larves,
De cette chair se paîtra le corbeau,
Alors que serai pendolant !

Quando tua flabunt flamina,
O Zephira
O Borea...
Ego agitaba viscera
Hinc et inde
Et subinde...
Ego agitabo viscera,
Nec me prement marmara !

Et lorsque souffleront tes souffles,
O Zéphir,
O Borée,
Moi, je balancerai ma tripe,
De çà, de là,
De haut en bas...
Moi, je balancerai ma tripe,
La dalle ne me pèsera pas !

Super me lucescent sidera
Tam lucida,
Tam placida !
Subter me virescent gramina,
Flas flarebit,
Ras rarabit
Flares inter folia !

Sur moi resplendiront les astres
Si limpides,
Si paisibles,
Sous moi verdoieront les gazons,
La fleur y fleurira,
La rosée rosoiera
Fleurs de parmi la feuille !

« Vous savez que Mandrin et sa bande s'étaient réfugiés dans un village, près de la *Renaudie*, *Chomette*, je crois. Ils n'étaient pas mal vus des paysans ; ils leur achetaient du pain, du salé, du fromage ; ils leur vendaient des indiennes, du tabac de contrebande.

Ils passèrent le temps à jouer aux cartes et à boire, sans faire jamais aucune méchanceté. C'est la montagne. Juste au-dessus il y a une pierre branlante, énorme, et qu'on peut faire remuer avec le doigt si on sait où le poser. J'aimais ce pays, *ces étendues de bruyères, d'airelles, avec des genévriers* qui ne montent pas en fuseau, *mais qui s'étalent à ras de terre comme si le vent les y écrasait; et des entassements de roches pareilles à des cailloux de ruisseau* mais aussi grosses que des chars de foin. De là, une vue, tant d'espace, jusqu'aux bois noirs vers l'Hermitage... »

C'était une Auvergne claire, un peu folle, chantante, dont j'allais rêver des mois avant de la rejoindre sur les hauts lieux. En attendant je demandais son goût étrange à cette poésie : un goût de désolation et de légèreté qui s'accorde à la fois avec les anciennes causes célèbres, pleines d'aventures et de supplices, et avec la montagne de par là-haut, aux fleurettes brillantes de rosée, sous les vents, sous les milans, sous la croix de la cime et sous les étoiles, *tam lucida, tam placida.*

Henri Pourrat

L'AMBASSADE D'AUVERGNE

PAR ANDRÉ THERIVE

Il y a plusieurs légendes à détruire sur l'Auvergne. La première a été inventée par des plaisantins innocents et qui n'étaient ni philologues ni phonéticiens, mais généralement gazetiers et vaudevillistes, à l'époque où il restait des porteurs d'eau et des bougnats qui portaient en ville. C'est la légende de l'accent auvergnat. L'Auvergne ne chuinte pas; en tout cas, bien moins que le Corse ou que les gens du Nord. Si son langage siffle quelquefois, c'est avec autant de complications et de délicatesse que le tchèque ou le polonais. Il a mille façons de glisser la langue, en haut ou en bas du palais, en cuiller, en ogive, en sifflet. Il chuchote tout au plus. Et puis, il y a un mot, un seul que les Auvergnats n'ont jamais prononcé, au grand jamais. C'est *fouchtra !* qui n'est pas plus connu chez eux que *Rastaquoueros* en brésilien ou *Thunder-ten-Tronkh* en Westphalie. *Fouchtra* est une calomnie de la littérature.

Il y a une calomnie de la politique. On a prétendu, sur la foi de certains reporters et d'explorateurs, qu'il n'existe plus d'« Ambassade d'Auvergne » à Paris. Plusieurs bistrots portent ce titre, mais ils sont tenus par des natifs du Bourbonnais ou de la Marche, par des gens qui voudraient bien se dire Arvernes et qui n'y ont pas droit. Un savant allemand que je pourrais nommer et qui vint vers 1905 à Paris pour faire des fiches en vue d'un dictionnaire qui est paru, et qui est devenu fameux pour d'autres raisons, fut amené, dit-on, dans une de ces légations. Il s'accouda sur le zinc, avec les étudiants qui le pilotaient et qui, d'ailleurs, meublaient sa mémoire d'expressions inconvenantes dont son lexique se trouve maintenant farci. Il demanda au patron avec gravité :

— Que signifie cette expression : « Ambassade d'Auvergne ? » A-t-elle un sens emblématique, ethnique ou hypochoristique ?

— C'est, lui répondit le patron, pour faire croire aux Parisiens qu'ils sont nos égaux.

En réalité, ils sont nos sujets, voulait dire ce fier conquérant. On compte dans la capitale de la France deux cent mille Auvergnats, tous ligués, associés, syndiqués, tous abonnés au même journal, tous riches ou en passe de l'être, tous empressés à se servir les uns les autres, et qui n'abandonnent leur colonie qu'une fois par an, par trains de plaisir, organisés par une agence auvergnate en direction de la terre auvergnate, et à des tarifs auvergnats. Ils n'ont pas besoin d'ambassadeur, ils sont tous gouverneurs et résidents dans ce protectorat. Et ils font la police des mœurs ; car n'importe qui vous le dira : il n'y a plus d'apaches depuis que tous les marchands de vins sont venus du Cantal ou du Puy-de-Dôme. De Grenelle jusqu'à la rue de Lappe, trône au comptoir un montagnard incorruptible et musclé. Il oblige ses clients à respecter l'ordre, à boire sagement et à payer avec de l'argent honnête. Il expulse les indésirables d'une poigne toute militaire. Il n'aime pas qu'on cause trop bas dans les coins, qu'on porte des rouflaquettes ni qu'on préfère à la chabrette l'accordéon, ni le cocktail au vin blanc.

C'est pourquoi la France presque tout entière repose sur une ossature auvergnate. Au moral comme au physique. Le Massif Central est le squelette un peu lourd de ce corps un peu alangui. Et je vous demande un peu où serait la moitié de nos provinces si l'Auvergne gardait ses fleuves pour elle ; c'est elle qui nous donne nos vallées, nos voies de communications, qui a éclairci un peu notre géographie. Quant à ce qui arriverait si elle réveillait ses volcans, je n'y veux pas songer. Elle n'a pas le goût du suicide cosmique. C'est un capitaine qui laisserait le dernier sa passerelle, mais qui ne fera jamais sauter la Sainte-Barbe.

Pour moi, je puis parler avec dévotion de cette contrée admirable, et sans dignité ; car à l'âge de dix ans, je me promenais au bord d'une « pêcherie » pleine de renoncules et de têtards. Je glissai sur une pierre plate et je tombai comme Achille dans le Styx... On me repêcha, on me sécha au pâle soleil des montagnes et on m'apprit que ce petit gouffre était la source de la Dordogne. Depuis lors je suis baptisé Auvergnat.

Je fus confirmé dans cette religion quand je montai sur le pic de Sancy, où menait dans ce temps-là un sentier de mulets où ne passaient que des ânes ou des hommes, animaux qui ont un même gabarit. A peu de distance du sommet on mettait pied à terre pour gravir un tertre fort étroit et fort herbu. Le spectacle des monts et des nuages y était sublime, mais un gamin surgissait d'entre les pierres et vous tendait la main. Oh ! non pas comme un mendiant, comme un fonctionnaire !

— C'est deux francs ! disait-il. Deux francs l'entrée du pic.

Il représentait en effet un bûcheron des alentours qui avait loué la plateforme dans l'idée de lever tribut sur les amants de la nature. Mais on avait avec soi un guide, un autre gamin venu d'un *buron* voisin, et qui dictait aux touristes leur réponse :

— Je n'ai pas de monnaie. Va-t-en en chercher au Mont-Dore !

Le gardien des cimes reniflait, haussait les épaules avec résignation et attendait une autre caravane. J'imagine que depuis il a fait fortune, lui aussi, qu'il est descendu à Paris, et qu'il a conquis le droit de vendre enfin quelque chose de réel. L'Auvergne ne donne rien pour rien, mais elle vend toujours du substantiel. Du bois, du charbon, des pneus, de la belle pierre noire, du fromage, du bitume, ou les romans de M. Paul Bourget. Il n'y a eu qu'un renégat en Auvergne, non pas Jules Vallès, mais Maurice Barrès, qui opta pour la Lorraine, mais à qui la nature imposa la marque de Pascal, ce nez osseux de conquérant qu'ils ont là-bas dans le Puy-de-Dôme.



Photo Th. Bonney.

L'AUVERGNE THERMALE

PAR LE D[r] R. DE MARCONNAY

Si nous voulons personnifier cette entité et lui faire porter couronne, ce serait d'un tortil de lave que nous lui ceindrions le front — de cette lave dont la coulée bavait jadis aux flancs grondants de ses volcans, pierre pétrie, tordue comme un linge, pierre humiliée dans sa matière et sa densité, minéral vaincu qui fut aux poings rouges du Feu comme de la pâte à berlingots.

Les froides nuits arvernes ont solidifié la pierre fondue. L'orage intérieur s'est éloigné, puis s'est tu et, parmi les failles du sol calciné, telles de blanches fumerolles, les petites sources sont apparues. Leur tiède haleine fut douce à la préhistoire. Pendant des siècles, j'imagine, tout grognant d'aise, l'ancêtre auvergnat s'est serré autour de ce principe de chauffage central.

Mais pour pouvoir honorer les vertus miraculeuses des fontaines, il fallut que l'homme se connût des maux. La civilisation y pourvut. Elle inventa Épicure et les fils de la Louve, qui entendaient mal le grec, se couchèrent pour mieux manger. L'emphysème des maîtres du monde fut le premier client du Mont-Dore et leur podagre de Royat. Sa cruauté n'épargna pas la femme. Elle la relégua d'abord dans l'ombre chuchotante des gynécées. A Yolande, à Ysabeau, plus tard, elle imposa la rigueur des protocoles et la geôle des corsets. Et si, dans la ferveur première de l'hymen, leur seigneur et maître leur avait acquis une blanche hacquenée, sa laide jalousie, bientôt éveillée, laissa le cheval à l'écurie et mit la femme au rouet. Dans la plus haute tour du donjon, celle dont le corps n'était pas encore à elle, fila, désabusée, obèse et constipée. L'hérédité devait conduire sa progéniture à Châtel-Guyon.

Un petit clerc, jadis, mit en vers la géométrie :

Le carré de l'hypothénuse
Est égal, si je ne m'abuse...

vous vous souvenez ? Que n'ai-je sa longue patience et sa souple prosodie ! Le ramage des rimes vous remémorerait sans effort le rudiment de l'hydrologie. Bah ! Ce serait bien trop difficile...

Tenons-nous donc aux étiquettes. Elles ont de l'éloquence.

Au front de Royat, lisons : CŒUR et ARTÈRES et à chacun de ses pas voyons briller le Pachon qu'elle porte au col, en guise de pendentif. Mais

cette indication majeure et le symbole de l'appareil ne nous feront pas oublier qu'elle guérit aussi la GOUTTE et l'ANÉMIE.

Sur le vexillum très latin du Mont-Dore nous lirons : VOIES RESPIRATOIRES et, en sous-titre, LEURS SPASMES, LEURS CONGESTIONS.

Quant à La Bourboule, elle aura ressuscité les vieux mots élastiques, chers à Trousseau : LYMPHATISME, SCROFULE.

En écrivant en capitales : INTESTINS, Châtel-Guyon ne se sera pas vantée. Elle les panse et plus puissante qu'Ambroise Paré elle les « guarit ».

A REINS, nous reconnaîtrons Saint-Nectaire, douce et modeste comme le bienheureux, son patron qui, au IIIe siècle, confessa la Limagne. Saint-Nectaire, dont le père Gubler chantait la « lymphe minérale », bienfait des ventres féminins et des reins de tout sexe.

Vichy, enfin, fermera la marche, jaune comme un ictère et colossale, *Urbs*, la grande ville thermale, infatigable correctrice des erreurs alimentaires et des méfaits de la vie moderne qui nous asseoit, du matin au soir, devant une table, et, deux fois le jour, y remplace notre écritoire par un pâté d'alouettes.

LE MONT-DORE, LA VILLE AUX DOUZE SOURCES CHAUDES, VUE DU TERRAIN DE GOLF (EN PAGE 26). ICI, UN PAYSAGE HIVERNAL : SUR LA PLACE DE LA MAIRIE DE ROYAT, UNE FONTAINE COUVERTE DE NEIGE. LES MONTAGNES FORMENT LA LIGNE D'HORIZON. AU-DESSOUS, LA SOURCE HYPERTHERMALE (66°) DU DOME, SITUÉE A QUELQUE TROIS KILOMÈTRES DE VICHY ET QUE L'ON PROJETTE D'AMENER JUSQU'AU CENTRE THERMAL PAR UNE CANALISATION.



Photo Arriat.

Arch. T.C.F.



PROMENADE FRANÇAISE

PAR HERVÉ LAUWICK



Le rêve de l'homme a toujours été de quitter le sol, de s'élever vers le ciel, et de planer ensuite à son gré à travers les espaces infinis dont parlait Pascal dans une si belle phrase.

Il s'en faut que ce rêve ait été rapidement réalisé, et l'on peut presque dire qu'il ne l'a pas été en réalité jusqu'à ces temps derniers... Si Ader quitta le sol à Saint-Cyr, en 1897, dans un vol si bref que le fait fut ensuite pendant bien longtemps contesté, si les deux frères Wright réussirent ensuite vers 1903 à s'élever peu à peu au-dessus de la colline de Dayton, à Kill Devil's Hill (*la colline qui tue le diable!*), le temps du vol avec moteur devait venir, et on peut presque dire que ce fut dommage.

Si vous interrogiez en effet un pilote comme Thoret, notre grand spécialiste du vol sans moteur, il vous avouerait volontiers que le moteur ne devrait être pour lui qu'un moyen de départ, et qu'ensuite c'est une joie que de se faire bercer pendant des heures dans le seul souffle du vent. Nous qui avons fait un peu d'« école des courants d'air » avec ce grand virtuose, nous ne serons pas bien loin d'être de son avis !

Le moteur, en somme, nous a désappris de voler. Lorsqu'on interrogeait Wilbur Wright en lui demandant par quel miracle il se maintenait en l'air, il répondait toujours invariablement : *Like a bird*, comme un oiseau... C'est-à-dire qu'il sc servait de ses réactions naturelles. Plus tard, le moteur a malheureusement appris à des maladroits à voler toujours à pleins gaz. C'est le cas de la majorité des pilotes actuels.

Les Allemands, et quelques Français trop peu nombreux, ont changé tout cela. Sous l'inspiration de l'école de la Rhoen, ils ont décidé de s'adonncr uniquement désormais au vol contre le vent, et de très nombreux Allemands de vingt ans, qui feront certainement de remarquables



DE MAGNIFIQUES TYPES DE PLANEURS, DE GRANDE ENVERGURE ET D'UNE " FINESSE " QUI EST LE RÉSULTAT DE LONGUES ET MINUTIEUSES ÉTUDES POURSUIVIES TOUR A TOUR EN VOL ET DANS LES LABORATOIRES AÉRODYNAMIQUES. IL N'EST PAS EXAGÉRÉ DE DIRE QUE CES APPAREILS PERFECTIONNÉS PERMETTENT DE PLANER PRESQUE INDÉFINIMENT.

pilotes plus tard, s'exercent actuellement sur les pentes de la Wasserkuppe.

En France, on pratique ce sport sous la direction de notre ancien « as » Sardier, autour d'Aulnat, à Clermont et à Vauville, et ailleurs, Saint-Cyr et Sens par exemple et Grignon principalement, où le Club Aéronautique Universitaire se livre presque chaque jour à de nouveaux exploits. De quoi, comme l'eût demandé Foch, s'agit-il ? Eh bien, voici :

La sustentation d'un avion s'obtenant essentiellement par le déplaccment de l'appareil vis-à-vis de l'air, ce résultat peut être atteint de deux manières bien différentes. Ou ce sera l'appareil qui, grâce à son moteur, se tirera cn avant à travers le vent, ou ce sera le vent qui se déplacera tout seul par rapport à l'appareil, celui-ci n'ayant désormais plus d'autre force

Photo Michaud.

motrice que l'énergie empruntée au vent mouvant et souple.

On comprendra que la première sorte de vol soit plus facile que la seconde. La seconde, en effet, se base sur trois sortes de vent ascendant — vous nous comprenez bien — le seul qui puisse soulever une machine sans qu'aucun « moteur » intervienne pour cela :

1° Les vents thermiques, c'est-à-dire fournis par une différence de température entre des zones diverses de terrain.

Sur tout paysage français, il est aisé d'en trouver.

Passez par exemple au-dessus d'un champ jaune en plein soleil et ensuite au-dessus d'un bois ou d'une rivière. Le premier fournira une colonne d'air montant, le second une descente. Il faut vous y attendre et piloter en conséquence. Un pilote habile voyagera donc sur la France en se dirigeant vers les zones de vent montant. L'appareil glissant toujours en silence, quelle ne sera pas la pure jouissance qu'il tirera du beau paysage étendu sous ses yeux. Pas d'essence, ni d'huile, ni de bruit brutal. Un glissement infini sur une rivière d'argent, sur du velours vert.

2° Les courants de collines. Ceux-ci viendront d'une colline qui agira comme *déflecteur*, et si le vent vient sur elle, chassera un courant d'air montant vers le haut. De l'autre côté de la colline, le vent descendant tendra à faire tomber l'avion. Peu de pilotes connaissent cette grande vérité. Et c'est pourtant à un de ces remous descendants qu'est due la mort du fameux *R.* 101 et de deux ministres britanniques.

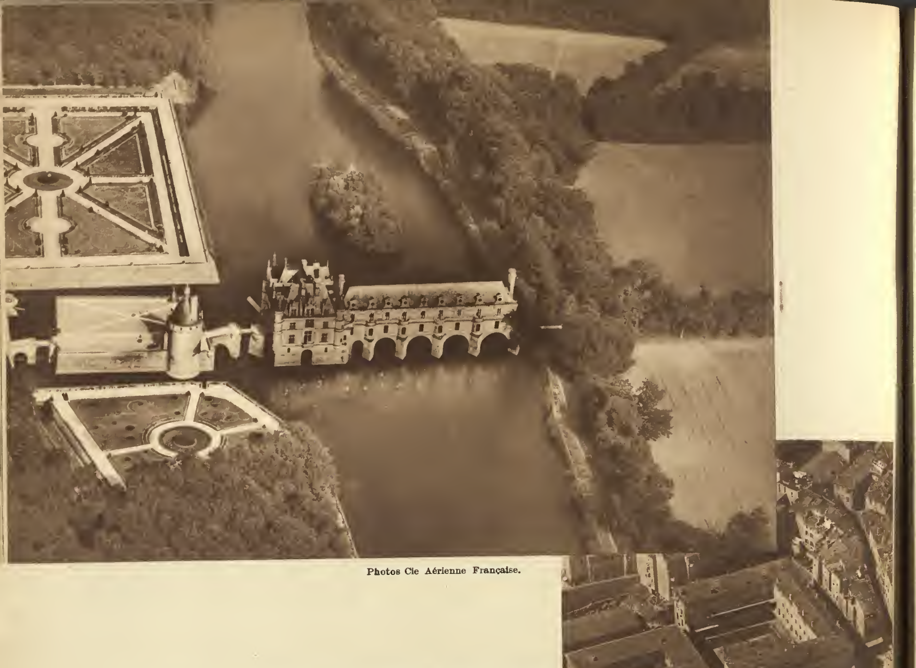
3° Les courants de nuages. Ici nous entrons dans le domaine des songes. Saviez-vous que les nuages, comme dans la féerie de Peter Pan, fonctionnaient ainsi que des ascenseurs ? Non, n'est-ce pas ? Eh bien, les Allemands de la Rhoen viennent





Cie Aérienne Française.

CE QUE L'ON POURRA CONTEMPLER, A LA REMORQUE D'UN NUAGE, LE JOUR OU LE RÊVE D'HERVÉ LAUWICK SERA ENTRÉ DANS LA PRATIQUE SPORTIVE. MAIS D'ORES ET DÉJA, CES PHOTOS PRISES EN AVION TÉMOIGNENT DE LA BEAUTÉ DU SPECTACLE OFFERT AUX AMATEURS DE "PROMENADES FRANÇAISES" A GAUCHE, MÉZIÈRES ET LE PONT DU GARD — LE NORD ET LE MIDI. — ICI, LE MONT SAINT-MICHEL, PUIS L'IMMENSE AMPHITHÉATRE DES ARÈNES DE NIMES UN JOUR DE COURSES DE TAUREAUX, QUI ATTIRÈRENT UNE VÉRITABLE FOURMILIÈRE: VISION D'UN LILLIPUT OU LE PIED DE GULLIVER CHERCHERAIT VAINEMENT A SE POSER.



Photos Cie Aérienne Française.

de le découvrir cette année, mais naturellement la plupart de nos journaux ont ignoré cette grande invention, à savoir que les cumulus et certains autres nuages possédaient, sous eux, une zone ascendante qui suffisait pour porter un avion et son pilote, et pour le faire voyager sans aucun effort. Ceci ne dépasse-t-il pas en invraisemblance les contes merveilleux de notre enfance et les récits de la petite lampe d'Aladin ?

Robert Kronfeld, le champion de ces pilotes, a trouvé par hasard que s'il partait de 350 mètres d'altitude, comme cela lui est possible, et se laissait glisser sur les courants de chaleur et ensuite sur les courants de collines, il pouvait, le cas échéant, aller se mettre à l'avant d'un front d'orage ou à l'abri sous un petit cumulus bien rond dont la figure lui revenait.

Dès lors il se sentait « pompé, élevé, aspiré » en quelque sorte, vers les hautes régions du ciel, à des altitudes vertigineuses, de plus de 3.500 mètres. Le cumulus voyageait, et le pilote, son ami, suivant son petit nuage en tournant avec de larges orbes, faisait ainsi des trajets considérables.

Supposez en effet, que le voilier humain arrive par ce moyen à 4.500 mètres, et qu'il continue à se déplacer sur le front de l'orage ou sous le nuage lui-même. Il n'a aucun effort à faire ! il est naturellement porté. Avouez qu'en fait de navigation, c'est autrement amusant que de pêcher la crevette en poussant des cris, et qu'il y faut une audace admirable.

Cela se prolonge-t-il longtemps ? Que le nuage maintenant l'abandonne, que l'orage se dissolve brusquement en remous, chose à laquelle un aigle artificiel doit s'attendre constamment, il guette avec art les plus lointains, et par une longue glissade va se placer sous un autre nuage à l'horizon, après quoi il n'a qu'à recommencer le petit jeu.

Ce vol à voile fait des progrès chaque jour. Nous croyons fermement, pour notre part, que, pratiqué de cette manière, ce sera d'ici peu le plus beau et peut-être aussi le plus agréable sport du monde.

Sachez que le vol à voile a fait à Combegrasse de considérables progrès, et qu'on avait pensé à en faire le centre français de ce bel exercice, bien avant l'époque où on hésita entre Vauville et Saint-Cyr, pour finir par se décider en faveur de Grignon. Les pentes des « puys » sont particulièrement favorables à ces envolées, et j'espère ne pas disparaître de la scène du monde sans avoir parcouru en avion, comme l'héroïque Renaux et son camarade Senouque le firent jadis, la longue chaîne verte des mamelons autour desquels la brise noue ses écharpes, des roches Tuilière et Sanadoire aux noms trop sonores pour un paysage de silence, jusqu'au col de Dyane d'où l'on a sur les plaines lointaines des échappées bleues et dorées qui font souhaiter de rester suspendu dans ce vide pur, de ne redescendre jamais.

HERVÉ LAUWICK.



QUI N'A ÉTÉ TENTÉ, AU MOINS UNE FOIS DANS SA VIE, PAR LE SORT DU CHEMINEAU, DEPUIS SURTOUT QUE RICHEPIN L'EMBELLIT DE SON LYRISME ! MAIS LE POÈTE, ENCORE QU'IL CONNUT L'ESSOR DE L'AVIATION, N'AVAIT PAS PRÉVU LE VAGABONDAGE AÉRIEN, MERVEILLEUSEMENT HASARDEUX, DES FUTURS PLANEURS AU LONG COURS QUI SUIVRONT LA THÉORIE DES NUAGES COMME L'AMANT DES GRANDES ROUTES SUIVAIT LES ROMANIS AUX LENTES CARAVANES... C'EST COUCHÉS DANS LE LIT DU VENT QUE NOUS VERRONS UN JOUR L'ADORABLE CHENONCEAUX OU LA PUISSANTE PHOCÉE...

UN DINER AVEC ÉLIE FAURE

PAR LE Dr FERNAND VALLON



LES TROIS ŒUVRES REPRODUITES DANS CES PAGES MONTRENT LA RARE SOUPLESSE D'UN TALENT QUI DÉPASSE AUSSI, PAR UNE ESPÈCE DE FORCE TRANQUILLE, SURE D'ELLE, LA COMMUNE MESURE. SANS CONNAITRE LE MODÈLE DE CETTE TÊTE D'ENFANT, SCULPTÉE EN 1906, L'ON SENT LA VÉRITÉ DE L'EFFIGIE : LA MÉLANCOLIE RÉSIGNÉE DE CETTE BOUCHE ÉMEUT. PUIS, DANS LE BRACELET ET LE LUSTRE APPARAISSENT LES DONS D'INVENTION ET D'ÉLÉGANCE DE CHARLES LE COUR.

Je dînais avec Elie Faure et nous nous élargissions, mon cœur et ma maison, pour contenir cet immense esprit et cette magnifique sensibilité. De sa voix chaude et grave, il nous parlait de la vie universelle. Depuis la nuit des temps, la philosophie brahmane l'enseignait, la religion brahmane l'adorait, et voici que de nos jours, enfin, sa réalité se vérifiait. Mais, encore tout étourdie d'avoir dû se pencher sur la vertigineuse hypothèse d'Einstein, la science officielle tardait à admettre que la matière pût vivre.

« N'est-il pas admirable, disait notre hôte, que la preuve de cette vie latente ait été administrée au monde par un hindou, précisément. Ainsi, sans doute, l'a voulu Brahma, en sa divine sagesse. Ce n'était pas vainement que son sourire nous paraîssait effrayant, à nous autres Occidentaux : son énigme contenait, en puissance, de terribles révélations. »

Et il nous disait la lente expérimentation de Jagadir Chundra Bose, professeur de physique à l'Université de Calcutta, ses appels patients et anxieux et, enfin, la réponse de la matière, le tressaillement de l'aiguille du galvanomètre... Il nous disait la narcose du minéral : on plonge un morceau de calcaire dans du chloroforme et la petite veilleuse électrique s'éteint. Si l'action du narcotique ne se prolonge pas trop, si on retire la pierre à temps et qu'on la lave, au bout de longues minutes, l'aiguille, imperceptiblement, se reprend à dévier (il me semblait voir, à cet instant, reflétés par le cadran de l'appareil, les yeux ardents de l'expérimentateur). La déviation s'accentue, car peu à peu la pierre se réveille. Mais si l'immersion dure suffisamment, plus rien ne viendra témoigner ni dans une heure, ni dans trois jours, ni dans trois ans : la pierre est morte. Ainsi la tuent, mais plus vite, le cyanure, et les poisons organiques eux-mêmes, le curare, le venin de serpent...

Notre confrère s'était tu depuis un moment que nous écoutions retentir en nous l'écho de ses paroles. Pour moi, tout songeur, comme Omar Khayam, le poète persan, j'entendais la plainte de l'argile aux mains du potier : « Doucement, frère, doucement, je te prie... » (1)

Cependant le regard d'Elie Faure ne quittait pas le lustre de mon salon. Il suivait au plafond son grand rayonnement mystique. Il percevait les accords que les cent bougies tirent de cet orgue de lumière. Car les tubes de verre filent des sons. Ils sont, figurez-vous cent quarante à tomber droit de la rosace et l'averse étonnante s'arrête soudain, se fige, terminée par une grosse goutte, plus brillante, que le passage de l'autobus fait trembler un peu.

---

(1) « Je me souviens qu'un jour, je m'arrêtai pour regarder un potier qui pétrissait brutalement son argile humide, et celle-ci à mots presque éteints murmurait : Doucement, frère, doucement, je te prie ! »

RUBAYAT DE OMAR KHAYAM



Si fluide, il évoque, mon lustre, le flottement de la méduse dans l'eau transparente. Il est féminin : robe de verre, robe à paniers, robe de fée... En le regardant, on s'attend à la magie qui le descendra de là-haut. Alors, blonde, blanche et nue, la forme de Mélusine se précisera dans la gaîne centrale. A petits pas elle s'avancera en balançant, avec ses hanches, les quatre paniers cliquetants, et ronds comme des tambours.

Elie Faure demanda :« Qui a fait cela ?» Sans répondre, une femme détacha de son cou un pendentif et le posa, devant lui.

C'était l'univers, avec le moutonnement circulaire des mondes. C'était la Nuit. Médiane, une lune d'ivoire régnait sur vingt-huit coupoles d'argent noir où des incrustations d'or posaient un poudroiement d'astres. C'était aussi, avec son pistil, ses étamines et sa corolle, la fleur merveilleuse, cueillie, toute vivante, au florilège des Mille et une Nuits.

Notre convive touchait le bijou, amoureusement, en artiste. Il dut voir encore une bague — argent noir, or pâle et corail rouge.

« C'est beau », disait-il. Il répéta sa question: «Me direz-vous enfin qui a fait cela ?» Cette fois, je dus répondre:

« C'est un petit bonhomme, tout petit, et dont, cependant, l'intelligence et la sensibilité s'égalent à celles des plus grands. Orfèvre, bijoutier, sculpteur, surtout sculpteur, cet élève de Charles Rivaud martelle, forge, soude et sertit pour les autres, depuis trente-deux années. Il n'est pas une exception en son genre : le cher Pompon, vous le savez bien, a sculpté pour Saint-Marceaux, vingt ans de sa vie, et pour Rodin, ensuite, je ne sais plus combien. Il serait chez un autre « patron» si Frantz-Jourdain et Thiébault-Sisson ne l'avaient enfin tiré du servage artistique. Nous le leur devons !

« En 1903, voyant des amis qui travaillaient pour le Salon d'Automne, mon bijoutier se demanda : « Pourquoi n'exposerai-je pas moi aussi ?» En toute hâte, il fit une petite figure, pleine d'allure et de mouvement, une femme. On la mit dans un coin. Or, le jour du vernissage, Rodin qui promenait par là sa majesté de grand fleuve, la découvrit. Il s'enquit, comme vous, mon cher maître. Il voulut voir « le jeune homme qui avait fait cela ». On le lui amena :« C'est bien, mon ami ! Vous avez quelque chose ! Il faut continuer. Travaillez ! Travaillez !»

« L'ami » travailla, de tout son cœur, ne laissant rien perdre des heures que lui abandonnait le gagne-pain. Il a modelé avec ardeur, avec foi, et je sais de lui, entre autres œuvres excellentes, une *Maternité* dont la plénitude et l'émotion vous enchanteraient.

« Et puis la guerre est venue. Au retour, force lui fut de renoncer à l'atelier qui coûtait trop cher. A cette époque, d'ailleurs, le marbre valait déjà dix mille francs au mètre cube. Il y avait tout juste dix-huit ans que Zola avait écrit dans ses notes de travail, encore inédites :« Le sculpteur — misère — ne gagne rien. S'il vend à l'État 2.000, en dépense 1.000 ».

« Parisien de très vieille souche, mon homme habite où il est né, non loin de l'adorable petit clocher de Charonne qui, ayant si longtemps sonné aux hommes l'heure des champs, continue à leur sonner celle de l'usine. D'une cloche toujours égale, comme si Saint-Germain-de-Charonne, son église, n'était devenue une paroisse du « xxe », il sonne ses deux angelus, ses messes, ses vêpres et son salut. Paisiblement, il égrène ses carillons dans le ciel, comme si les fumées, les avions, les ondes hertziennes ne s'y étaient ajoutées aux oiseaux. Telles des fleurs des champs, ses notes claircs vont indifféremment se poser sur le capot des automobiles où le toit de ses voisines qu'il a vu naître, il y a des siècles, la bonne vieille rue Saint-Blaise et, chef-d'œuvre insulté, les Écuries de la Princesse de Lamballe.

« Quatre fois par jour, petit, ne laissant rien dépasser de sa personnalité, inaperçu de la foule, l'humble artiste prend le métro grouillant (en seconde, je précise), pour aller de Montmartre où il travaille, à Charonne où, dans sa chambre qui lui sert d'atelier, il continue, selon le conseil de Rodin, à « travailler »...

« Son nom ? Vous tenez vraiment à le savoir, mon cher maître ? A-t-il un nom, au fait ? Oui, sans doute, comme tout le monde ! Mais je voudrais tellement que ce nom soit bien à lui, un nom qui soit plus beau que celui de tout le monde ! Je voudrais tant que CHARLES LE COUR puisse, un jour, se réaliser ! Je voudrais tant le faire connaître !»

Alors, généreusement, bravement (car il sait les difficultés de l'entreprise), Elie Faure a dit: « Je vous y aiderai !»




Photos Giraudon

ADONIS ou JÉSUS

J'étais alors un jeune étudiant inscrit régulièrement à l'Université de Munich. Pour venir de Paris suivre les cours du semestre d'été, j'avais pris le chemin de Florence afin d'y porter aux étudiants le salut de leurs camarades de l'A.

Si bien qu'en arrivant dans la ville de Louis II, j'étais beaucoup plus attiré par la Vieille Pinacothèque que par les leçons du digne professeur Bauer. Ce matin là, j'y étais revenu pour me remettre de mes émotions dans une atmosphère de beauté. J'avais, en effet, dû rendre au Doyen une visite forcée pour reprendre ma carte d'étudiant, « Legitimations-Karte ». La veille, j'avais dû la donner au « Schutzmann » qui m'avait arrêté, alors que je foulais d'un pas distrait le gazon d'une pelouse de l'Englischer Garten. A cette époque, pour un crime de ce genre, les étudiants échappaient à la police et ne relevaient que de leur grand Maître. Celui-ci me reçut de façon un peu ironique et cordiale ; après m'avoir morigéné, il me rendit ma carte et me fit visiter le cachot où Bismarck, étudiant, avait été enfermé. J'étais donc un peu vexé, ma matinée était tronquée, je n'avais qu'une chose à faire : retourner pour une heure devant les tableaux que j'aimais. Ces toiles, on disait bien que le Directeur les avait trop copieusement vernies, quelque fois retouchées, insinuaient les mauvaises langues. Je n'en étais pas à cela près, mon enthousiasme flambait toujours. A chacune de mes visites je revenais devant le même tableau avec une ferveur religieuse et émuc : le Nº 369 catalogué *Die Beweinung Christi*, Sandro Botticelli. La Sainte-Vierge, les Apôtres, les Saintes Femmes pleurent la mort de Jésus. La grotte qui sert de fond à la scène avait des tons chocolat assez déplaisants, les têtes ne semblaient pas tout à fait dans l'axe du corps, mais quelle expression de douleur sur ces visages, de douleur qui passait la toile et m'étreignait aussi. Saint-Jean se maîtrise, et fronce le sourcil, il retient le linceul d'une main et de l'autre appuie sur son épaule la tête de la Vierge ; celle-ci est une mère qui n'en peut plus de souffrances, elle défaille en fermant les yeux.

La figure admirable du Christ... Soudain, je poussai un cri, je l'avais contemplée dix fois, vingt fois, et brusquement je m'aperçus que le *Christ était imberbe*,

La figure et le corps étaient d'un bel adolescent. Adonis, beaucoup plus que Jésus, malgré les plaies des pieds et du côté... Pourquoi ?

Du même coup, je me précipitai, bouleversé, chez le Directeur du Musée. Il me reçut avec une bonne grâce parfaite. Mais il eut, après avoir entendu ma question, un instinctif mouvement de recul. N'avait-il pas affaire à un fou ? « Le Christ sans barbe ! Ce jeune homme la porte, lui, la barbe... mais il a sans doute aussi des hallucinations. Un Christ au tombeau sans barbe... Rein unmöglich... Mein Gott ! Mein Gott ! »

Et prenant immédiatement son chapeau, l'excellent Directeur me suivit devant le « Botticelli ».

Sa stupéfaction fut profonde lorsqu'il eut constaté que je ne m'étais point trompé.

Depuis combien d'années passaient-ils devant, lui et beaucoup d'autres, sans avoir remarqué ce qu'un hasard venait de révéler par grâce à un jeune écervelé d'étudiant français !

Lorsque je lui demandai pourquoi Botticelli avait représenté le Christ au tombeau d'une manière aussi peu conforme à la tradition, le chevalier de Reber ne put me répondre, et jusqu'ici je n'ai jamais reçu complète satisfaction.

Les uns ont invoqué l'influence de Savenarole s'élevant contre la représentation du Christ ; d'autres ont voulu voir une allégorie. Ce n'est pas le Christ, mais Adonis, Adonis dont le culte vit encore dans certain coin du Liban. Lorsqu'au printemps tel ruisseau, dont j'ai oublié le nom, roule des flots rougis par les terrains ferrugineux, que les pluies ont dégradés, Adonis est mort, l'eau qui coule entre les rives est teinte de son sang, et les femmes, les cheveux épars, célèbrent avec des pleurs et des chants funèbres la mort du bel Adonis.

Cette même question, j'ai pensé qu'il serait intéressant de la poser aux lecteurs érudits de cette Revue.

En parcourant les musées d'Europe je n'ai trouvé que deux autres cas de « Christ au tombeau» sans barbe.

L'un à Milan, aux Poldi-Pozzoli, nous en donnons ici la reproduction. Cette « Mise au tombeau » est également attribuée à Botticelli. De fait les trois personnages principaux sont groupés de la même façon et la vierge et Saint-Jean ont une même expression de douleur ; leur attitude subit quelques variantes. Saint-Jean ne soutient plus le Christ, dont la tête est tout à fait différente, sans barbe, très nettement, mais avec une ombre de moustache. Le corps est jeune et beau, mais ne rappelle en rien l'Adonis de Munich.

J'ai rencontré à Venise, à l'Académie, un troisième Christ au Tombeau, sans barbe. Celui-là est aussi un adolescent aux chairs trop blanches, étendu sur une pierre. Bien que je n'aie pu remettre la main sur le document, je crois qu'il est facile de se le procurer, et j'ai voulu le signaler aux recherches des curieux.

Un peintre de mes amis m'a dit : « Ne pensez-vous pas tout simplement que cette tête qui vous trouble est le résultat d'une gageure ? Botticelli aura dit à ses copains : Voulez-vous parier que cette figure de Jésus placée à contre-jour et qu'on n'aperçoit pas tout de suite, personne ne remarquera qu'elle est sans barbe ? »

Et après tout, c'est possible. Mais Botticelli humoriste, je ne le voyais pas ainsi. Il convient d'ajouter que mon ami peintre est montmartrois.

Dr T. MALACHOWSKI.



A GAUCHE, LE CHRIST AU TOMBEAU DE MUNICH ET, CI-CONTRE, CELUI DE MILAN, TOUS DEUX ATTRIBUÉS A BOTTICELLI. CE SONT EN TOUT CAS DE GRANDES ŒUVRES ET QUI POSENT UN BIEN CURIEUX PROBLÈME. A QUELS MOBILES OBÉIT LE PEINTRE FLORENTIN LORSQUE, CONTRAIREMENT A UNE TRADITION SACRÉE, IL DONNA AU CHRIST LES TRAITS EFFÉMINÉS D'ADONIS ? ADONAÏ, ADONIS, DIEU SYRIEN TROP CHARMANT, DÉJA SUSPECT A SON ORIGINE PAR SON HERMAPHRODISME, DEVENU FRANCHEMENT OBSCÈNE EN PHRYGIE, PRENDRAIT ICI LA PLACE DE L'AUGUSTE CRUCIFIÉ ? BLASPHÈME INEXPLICABLE. PEUT-ÊTRE, SIMPLEMENT, L'ARTISTE FUT-IL SÉDUIT PAR LA BEAUTÉ D'UN MODÈLE.

LISA DUNCAN

PAR FERNAND DIVOIRE

Nous avons Lisa.

Je veux dire ceci : que, la chorégraphie ayant ses dix mille exécutants, l'Asie ayant les rites parfaits des Cambodgiennes et le langage savant des gestes de Java, l'Afrique ayant ses rondes sacrées et ses tressautements charnels, nous, les hommes d'Occident, nous avons Lisa. Nous qui aimons la liberté, la joie, la jeunesse, nous qui aimons que la danse soit vivante et nous émeuve, nous qui aimons que le corps en mouvement reste, à chaque seconde de sa course, harmonieux ; nous qui aimons que la danse soit *vraie*, c'est-à-dire qu'elle se serve, pour la beauté, des lois du corps humain, au lieu de chercher sa réussite dans la contorsion, le défi à la pesanteur et à l'équilibre ; nous qui aimons que la danse soit grande, c'est-à-dire qu'elle ne s'abaisse pas à l'anecdote particulière, à l'imitation simiesque, au laid humoristique ; nous qui voulons que la danse



DESSINS DE L. DE LA ROCHA

soit le plus sûr, le plus complet, le plus juste des arts ; nous qui avons eu Isadora, nous avons Lisa. Lisa, pourtant, n'a pas eu pour but d'être une nouvelle Isadora.

Certes, l'Isadora l'enseigna. Lisa était l'une des petites filles de six ans — et la plus blonde — qui trottinaient sous le voile rose de l'immortelle danseuse, à la Gaîté, en 1909. Et Lisa, par la volonté de celle qui l'avait instruite, devint Lisa Duncan. Par elle, les danses isadoriennes vivent toujours et peuvent toujours nous tirer des larmes de joie.

Mais Lisa a voulu être elle-même. Dur effort. Connaître la plus belle expression dansante de l'Occident, et prétendre, sans s'écarter des vérités posées par Isadora, les « intégrer » dans la sensibilité moderne, poursuivre leur courbe, être soi-même. D'année en année, j'ai assisté au labeur de Lisa, à ses recherches, à ses angoisses, à sa réussite, à son triomphe.

Ce furent, le *Poisson d'Or*, la *Danseuse de Delphes, si* purement sacrée ; l'*Après-midi d'un faune*, qui devint toute la chaleur panique, le *Beau Danube bleu*, familier et puissant, valsant et large, tout un fleuve avec ses houles et ses vagues marines, avec les rires de ses bords et sa douceur viennoise. Ce fut la nouvelle Lisa, chaque année plus hardie, plus neuve, plus grande.

Sa parfaite maîtrise, sa parfaite compréhension de la musique, sa parfaite interprétation du rythme, Lisa en a fait les instruments vivants de son inspiration. Ses danses sont *composées* comme des symphonies ; les gestes n'y sont pas des séries successives de pas, mais les éléments, les thèmes choisis et ordonnés d'un poème musical.

Ainsi, la fougue ailée des galops, la grâce juvénile et nuancée des envols, l'ivresse blonde des Dyonisiaques, nous laissent, par l'équilibre intime de leur composition, ce sentiment d'heureuse satisfaction, de sérénité, de sûreté, qui ne naît que des chefs-d'œuvre.

Lisa, nous vous aimons. Et puis, nous n'avons que vous.

LA CLINIQUE DE L'INSPIRATION

UN SOURD DE GÉNIE BEETHOVEN

PAR PAUL VOIVENEL

TEL est le titre de la thèse que M. René Apperçé a soutenue à Lyon. Elle complète médicalement le beau livre que M. Herriot a consacré au génial musicien.

Malgré la nécessité de condenser ici à l'extrême, un mot pour tranquilliser les artistes portés à nous accuser *a priori* de sacrilège. J'ai suffisamment regretté les excès de notre dogmatisme professionnel et moqué les assimilations déplorables faites par des psychiatres aux mains lourdes, pour que mon ami Camille Mauclair, qui fustigea si vertement nos maladroits essais de biocritique, acceptât d'honorer le *Guy de Maupassant* que j'ai écrit avec Lagriffe, d'une préface où gentiment il nous demanda l'aman. Nous affirmions nos droits. Nous les démontrions par les clartés que, grâce à la clinique, nous répandions sur le mécanisme créateur de cet écrivain.

Je suis de sensibilité trop littéraire et j'ai trop l'amour de la forme immortelle pour ne pas la placer au sommet. Un beau vers crée des remous infinis en moi et la musique me laboure. Je hais — momentanément s'entend — le confrère qui ne voit dans l'exceptionnel que du morbide.

■

De tous les génies, le plus intimidant est le génie musical. S'adressant aux sources les plus profondes de la vie, il nous soulève ou nous écrase. Aucun ne donne, comme lui, l'impression du Dieu créateur et dominateur. A ceux qu'il bouleverse, en discuter peut sembler un crime.

Et pourtant ! L'astronomie de l'esprit — qu'on me pardonne les termes — doit nous attirer au moins autant que son populisme.

L'étude des grands musiciens semble même, théoriquement la plus profitable à ceux que préoccupe le problème de l'orfèvrerie organique de la pensée.

Leur précocité, le rôle prépondérant du subconscient et de l'automatisme, la dissociation si curieuse de leurs facultés innées et des autres — un virtuose de dix ans si « mûri » au point de vue professionnel n'étant, par ailleurs, qu'un enfant de son âge — imposent la notion de centres cérébraux en quelque sorte médullarisés. Notion confirmée encore par la résistance héroïque de ces facultés innées aux causes de démence, un Schumann, un Beethoven, conservant leur « génie spécial » dans leur effondrement, tandis qu'un Nietzsche incapable de penser et de parler en prose voit resurgir dans l'inondation démentielle le sens du rythme qui lui permet encore des vers et de la musique.

Je dis *centres*, car si les discussions sur l'aphasie ont déplacé le « centre de Broca », si l'interprétation du fonctionnement cérébral s'est modifiée, si le schéma du polygone de Grasset nous paraît aujourd'hui naïf, si nous ne cherchons plus à des entités psychologiques comme l'affectivité, la volonté, le raisonnement, des cantonnements corticaux hypothétiques, si nous estimons que la personnalité — et sa fleur l'intelligence — sont le résultat non d'une compartimentation, mais d'un consensus qui suppose à la fois l'inter-action de tous les territoires nerveux centraux et celle de tout l'organisme avec ses nerfs sensibles, ses organes sensoriels et surtout ses glandes endocrines, la doctrine des localisations n'en demeure pas moins entière. Le cerveau a ses zones auditive, visuelle, olfactive, motrice, sensitive, de topographie un peu modifiée ou précisée depuis la guerre, et quant au langage, si l'on disait jadis « centre de Broca », on parle aujourd'hui de « quadrilatère de Marie » et les divergences doctrinales sur le mécanisme physio-psychologique n'empêchent que dans ce quadrilatère il y ait un siège de l'anarthie, un autre de l'alexie, un autre de l'aphasie.

Dans la complexité infinie des voies cérébrales, il est utile que l'encéphale « se médullarise » (la systématisation est fonction d'économie de force, de temps et de précision fonctionnelle), que les sensations de même ordre passent par la même route et que cette route s'élargisse et se goudronne, si j'ose dire, par l'activité même de cette circulation. Chaque genre d'artiste doit posséder sa route nationale qui n'est pas celle du voisin.

■

Quel intérêt prennent alors les examens nécropsiques — faits par des spécialistes dignes d'eux — du cerveau des grands créateurs ! Ce n'est plus du sacrilège. C'est au contraire une piété de plus, car un Mathias Duval examinant l'organe-roi d'un Gambetta, et si la chose avait été possible, des Politzer, des Ramon Y Cajal, des Apathy, des Manouvrier, des Pierre Marie, des Guillain, etc., appliquant leur génie professionnel à décrire l'architectonie nerveuse des plus puissantes personnalités des lettres et des arts de leur époque, ne sauraient prendre figure que de nobles serviteurs de la vérité.

On a déjà étudié ainsi des orateurs et des musiciens et chez ces derniers on a trouvé particulièrement développés : 1º le tiers moyen et postérieur de la première circonvolution temporale. Peut-être aussi la seconde temporale ; 2º le gyrus supramarginal et les circonvolutions satellites (*g. angularis* et g. pariétal inféro-postérieur) ; 3º les tiers moyen et inférieur des circonvolutions centrales, généralement de la frontale ascendante.

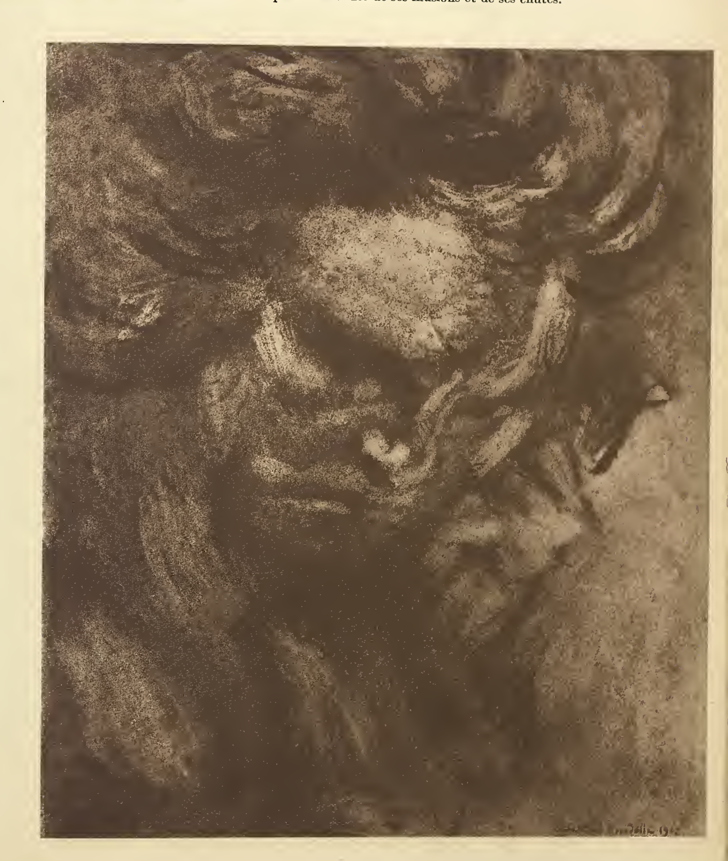
■

Examiner Beethoven. A genoux, soit, mais l'examiner. On ne tire pas des conclusions. *Nous n'avons pas encore acquis ce droit.* On met l'observation dans la cave aux trésors de la banque de la Science. D'autres observations

s'ajouteront et peut-être qu'un jour un neurologiste-philosophe de génie... *Ars longa !*

■

Génie musical prodigieux, Beethoven, quand on le regarde vivre, donne bien l'impression de l'automatisme avec son impétuosité et sa perfection dans le bouillonnement perpétuel. Il est possédé dans le sens le plus élevé du terme et la phrase latine s'évoque : *Est deus in nobis, agitante calescimus illo.* Dans la rue ce mécanisme humain au corps fluet sous la tête énorme, s'arrête, tape du pied, bat la mesure, inscrit des hiéroglyphes sur un carnet où est attaché un crayon, et les enfants se moquent de lui ; au restaurant, il parle seul, gesticule au gré des harmonies qui se déroulent, et le garçon le présente aux étrangers comme un « fou inoffensif ». C'est un « mentisme » incessant. *Il* pense en lui, ou plutôt *il* chante en lui, comme *il* pleut sur la campagne. Sa surdité qui l'afflige et l'énerve et met sa sensibilité déjà tendue en hypertension, l'isolant du monde extérieur, le mure dans son moi et il court dans sa propre souffrance. Seul, *miser* et *pauper*, atteint d'entérite, aspirant toujours à l'amour et toujours déçu au moment où il espère le plus (et l'on comprend que les femmes se dérobent devant ce sourd colércux, congestionné, trop buveur, qui crachote et se plaint du ventre, car en mariage l'union spirituelle, si noble qu'elle soit, ne réussira jamais à mettre au rang d'épiphénomène l'union essentielle) — il se « dérive » dans la création. L'humanité est naturellement lyrique quand elle espère ou gémit, et cet homme qui passe de la joie intense et brève au désespoir sans issue, la dote de l'expression la plus émouvante de ses illusions et de ses chutes.



Beethoven par A. Bourdelle sanguine de la collection du Docteur Julia.

On constate chez lui cette dissociation entre ses facultés musicales et les autres. Ce dieu du rythme n'est, par ailleurs, qu'un simple mortel. « Lui qui parlait le langage des sons, écrit Wilder, avec cette souveraine éloquence et cette élévation sublime qui en font, si je puis dire, le plus grand orateur de la musique, il hésitait et balbutiait dès qu'il fallait trouver les expressions les plus simples, les mots les plus usuels ». « A treize ans, dit Apperçé, ses capacités en calcul se bornaient à l'addition et à la soustraction. La multiplication était pour lui une opération inabordable. Avait-il à multiplier trente par douze ? Il alignait patiemment douze fois trente en colonnes verticales et résolvait l'addition en comptant sur les doigts. » D'autre part, le déchiffrage des « cahiers de conversation » sur lesquels s'est longuement penché M. Édouard Herriot, la liste de ses lectures ne nous font apparaître rien de supérieur à la moyenne dans la pensée du maître. N'oublions pas que chez les hommes illustres la recherche des corrélations et des influences met à jour le moindre volume, la moindre plaquette qu'ils ont ouverts... et s'il fallait énumérer les lectures du plus banal universitaire ou du plus insignifiant critique !...

...Que chez ce formidable génie spécialisé le destin ait précisément tué l'organe sensoriel par lequel sa puissance nous pénètre, que son mécanisme cérébral ait eu assez de richesse pour fonctionner avec cette splendeur sans l'apport des impressions périphériques, de quel intérêt devient l'examen du système auditif et de ses correspondances cérébrales !

Dans son testament d'octobre 1802, Beethoven priait son médecin, le professeur Schmidt, de « décrire sa maladie » aussitôt après sa mort, « afin que le monde l'excusât de sa conduite parfois brutale, agitée, et qu'il se réconciliât autant que possible avec lui ». Schmidt mourut avant lui et c'est le docteur Wagner, assistant au Muséum pathologique de Vienne, qui pratiqua l'examen nécropsique et nota avec la minutie désirable l'état de l'appareil auditif. Marage, Natier, Canuyt, ont porté le diagnostic de *labyrinthite.* Fils (sa mère) et frère de tuberculeux, fils d'alcoolique (son père), lui-même assez alcoolisé pour être mort de cirrhose du foie avec ascite, migraineux, souffrant de l'intestin, ayant eu des hémoptysies, sa fin précipitée par une congestion pulmonaire, il semble que cet homme, qui se consolait de ses échecs matrimoniaux par des amours vénales, ait contracté la syphilis. Et c'est là, probablement, qu'est la cause de sa *neuro-labyrinthite.* Tel est le diagnostic de René Apperçé et de son maître, le professeur Bertein. Alors que le labyrinthe n'offrait que des lésions discrètes, un simple état congestif du limaçon, étendu du reste à l'ensemble du rocher, les anomalies pathologiques portaient surtout sur les nerfs acoustiques notablement atrophiés et sur leurs noyaux d'origine, au niveau desquels la substance cérébrale apparaissait dense et hyperémiée. « Il n'est pas un spécialiste à notre époque qui, mis en présence de Beethoven sourd, ne songerait à la syphilis, provoquerait des recherches confirmatives nécessaires et organiserait le traitement approprié ».

Apperçé n'hésite pas à conclure que ces lésions nerveuses et l'hyperémie cérébrale de la région acoustique expliquent « du moins en partie », bien des accents poignants de son œuvre. Les douleurs, les chocs, et les échecs de son ardente vie, certes, se traduisent dans cette œuvre et les historiographes ont nettement précisé le sens de ses « dérivations » géniales, mais il aurait trouvé dans son irritation corticale une hyperesthésie favorable. N'était-il pas, cet emmuré, en ébullition intérieure constante, et les rythmes volcaniques ne jaillissaient-ils pas de lui comme les flammes jaillissent d'un cratère ? Mon confrère suggère que les bourdonnements, qui peuvent atteindre une intensité et une variété extraordinaires, « étaient susceptibles de créer une sorte d'excitation cérébrale, assurément parfois tyrannique, obsédante », mais que, d'autre part, ils pouvaient aussi produire par « leur intensité même, un état d'exaltation propice à la composition ».

■

Je vous en prie, n'eng... pas mon jeune confrère, excellent musicien et âme respectueuse du génie, s'il donne ces explications anatomiques qui mettent en fureur les fidèles de la Mystique du Génie. M. Romain Rolland est, vous en conviendrez sans difficulté, un grand écrivain, un penseur profond et un musicographe indiscuté, voire un « beethovien » passionné. Eh bien ! comme un « idiot » de médecin, le fameux critique ose écrire : « Le miracle est que ces bruits aient été transformés par l'esprit en œuvre d'art. Chacun de nous peut entendre, dans ses nuits de fièvre et d'insomnie, le grondement de son sang qui bruit dans ses artères. Mais il n'est donné qu'à Beethoven de mettre en marche, sur ces rythmes, les peuples de ses symphonies. Et c'est là le génie : du chaos, il fait un monde ». De celui-là, personne ne s'indignera. C'est un écrivain. Et alors sans risque de brimade de ses confrères — ni de nous, car nous n'avons pas l'invective facile — il y va lui aussi de son explication anatomique. Il voit la cause de la surdité de Beethoven dans le surmenage de l'organe par le travail intensif et la concentration professionnelle de la pensée qui aurait entraîné la congestion des centres auditifs ! ! ! « Est-ce que l'otite n'a pu être provoquée par ce régime cérébral, en vérité génial et meurtrier ? Ainsi, les dispositions naturelles psycho-physiologiques auraient, chez Beethoven, provoqué la catastrophe. Et celle-ci aurait, à son tour, renforcé, décuplé les dispositions de nature ». Ne retenons de cette hypothèse que la dernière partie qui ressemble entièrement à l'opinion du docteur Apperçé.

■

Enfin, trouvons une dernière confirmation de l'automatisme de la « médullarisation » cérébrale précoce du génie musical, dans l'admirable résistance de ce génie aux multiples causes de destruction. Quatre mois seulement avant sa mort, rongé par l'entérite, empoisonné par la cirrhose, hydropique et cyanosé, « il compose, dit Édouard Herriot, le nouveau finale du *XIII*e *quatuor*, sur un thème de joie, pour remplacer la grande fugue ; d'un seul élan, il écrit ces pages si simples, éclatantes de verve et de bonne humeur, sur un motif vivement dessiné que l'alto accompagne avec des rythmes de guitare. On trouve dans ce *finale*, comme un rappel de tout le passé, de toute la jeunesse du temps de Haydn. Servie par une science plus raffinée, l'inspiration demeure aussi fraîche que jadis ; un tel morceau évoque Mozart comme il annonce Schumann. Il suffirait à nous prouver à quel point, dans ce corps ravagé, la pensée reste indépendante, abondante et souveraine. De ce seul fait, il est une œuvre sacrée pour ceux qui croient à la toute puissance de l'esprit. »

« La vieillesse, écrit Anatole France, est une déchéance pour les hommes et une apothéose pour le génie ». Cette fraîcheur du crépuscule de l'esprit, on la trouve chez le Shakespeare de *la Tempête*, le Vigny torturé par un cancer et qui achève sa carrière littéraire dans la beauté calme de son *Esprit pur*, dans les *Rêveries du promeneur solitaire* qui sont comme une radieuse prairie dans un paysage tourmenté par le délire.

Paul Voivenel.

LE THÉATRE A PARIS

PAR H. DELORIÈRE



L*a Chaîne*, de M. Stève Passeur. — L'on aurait tant voulu que la nouvelle pièce de M. Stève Passeur lui donnât figure de novateur ! Il paraissait armé pour frapper de grands coups à travers la forêt dramatique tout encombrée de couche-toi-là des trois ou quatre sexes. Certes, son *Acheteuse* sacrifiait encore à l'obsession sexuelle. Mais c'était là, peut-être, sacrifier à la mode, et l'on espérait que l'auteur emploierait ensuite ses dons étonnants à de plus ambitieux exercices.

Et voilà que *La Chaîne* est encore l'histoire d'une femme soumise à son sexe, et qui se croit libre, bref, pareille à tant d'autres qui forment la frise de notre production littéraire. La fête continue. Voilà nos modernes Panathénées.

Armance se trouve seule au monde, sans ressources. Elle porte un enfant quasi imminent, et l'amant qui le lui fit vient de se suicider. Elle a bien son oncle Sartègue et ces demoiselles Sartègue à qui ellc sert de domestique, mais c'est là un trio de tortionnaires, si féroce qu'il en cst invraisemblable. Malgré l'outrance, de réelles beautés donnent du prix à ce premier acte où l'on voit s'ingénier contre l'amoureuse une bonne haine familiale : bile et vitriol bien mijotés dans un pot-au-fcu qui explose. Daniel, industriel cossu, sera le terre-neuve de cette jeune fille imprudente. Il l'épousera. En somme, un couple sympathique.

Mais, au second acte, tout est changé. Armance a pour son mari beaucoup dc reconnaissance verbale, mais elle n'hésite pas à lui déclarer qu'elle le trompe avec son fondé de pouvoirs. Daniel, qui de ceux-ci n'avait sûrement pas entendu déléguer le plus intime, montre néanmoins du sang-froid. Sa femme est une « chienne », soit ! Mais il la désirc. Si elle part, il gardera l'enfant. Sa belle âme de naguère n'est plus que sensualité qu'il prétend satisfaire au moyen d'un chantage. Mais Armance s'en va.

Après un an, elle se souvient de son fils. Comme elle sait par où prêndre son mari (qui entre temps a fait d'Yvette Sartègue sa maîtresse), elle n'a pas grand'peine à le persuader qu'elle aspire au devoir conjugal. Mais c'est en réalité, conclusion morale, l'enfant qui décidément l'enchaîne.

Les excellents artistes du théâtre Antoine, notamment Mlle Chevrel, Mlle Line Noro, Mlle Andréyor et M. Baumer, ont défendu on ne peut mieux cette pièce qui témoigne à nouveau de la forte personnalité de M. Stève Passeur, mais est une erreur manifeste. En tout cas, et sans donner dans une pudibonderie qui serait grotesque au pays de Faublas, nombreux est le public excédé de la literie en série. Il est de l'intérêt des auteurs de méditer sur le succès de *Topaze*, de *Marius*, de *Donogoo*... et de considérer, au demeurant, le nombre et la grandeur des sujets offerts par notre époque.

EN HAUT, M. JACQUES BAUMER; TROIS ATTITUDES DE Mlle JEANNE CHEVREL ET, AU-DESSOUS, M. BERTHEIR. EN BAS, M. JACQUES BAUMER AVEC Mlles ANDRÉYOR ET LINE NORO, PAR L. DE LA ROCHA.




Photo G. Paris et H. Maybon.



DISCOPHILIE

PAR ÉMILE VUILLERMOZ

Les nouveautés orchestrales du mois nous mettent en possession d'une réalisation charmante, celle du *Tombeau de Couperin*, de Maurice Ravel (Gr.). Les discophiles ont appris à leurs dépens que l'orchestration de l'auteur de *L'Heure espagnole* oppose aux ingénieurs enregistreurs une résistance obstinée. Les mésaventures de la *Valse* dans nos studios demeureront légendaires. Seul, le *Boléro*, dans l'édition Polydor, est sorti victorieux de l'épreuve du microphone.

Il y a de ce phénomène des explications scientifiques dont l'examen nous entraînerait trop loin. Mais ce sont précisément ces raisons qui nous ont permis de bénéficier aujourd'hui d'une édition mécanique fort agréable du *Tombeau de Couperin* dont l'écriture imposait au compositeur un certain équilibre instrumental plus favorable que d'ordinaire à la gravure sur cire.

Les amateurs de musique qui n'ont pu trouver place aux deux concerts donnés à l'Opéra par la Philharmonique de Berlin sous la direction de Wilhelm Furtwängler auront la consolation d'étudier au disque l'une des minutes les plus parfaites de ces deux soirées inoubliables : l'interprétation parlée du *Concerto Brandebourgeois N*o 3 de Bach (Pol.) qui est un véritable modèle d'intelligence et d'équilibre. Ce disque est doublé par le fameux entr'acte de *Rosamunde*, de Schubert (Pol.).

Parmi les enregistrements instrumentaux les plus réussis, il faut citer des *Scènes d'Enfants*, de Schumann, par Yves Nat, (C.). Notre grand pianiste français a mis au service de ces pages classiques sa technique admirable et sa sonorité si riche et si pénétrante. Cette série renferme des détails d'une rare perfection.

De son côté, Cortot nous donne une traduction extrêmement instructive de la *Ballade en fa mineur* de Chopin (Gr.) et Jacques Dupont a réalisé un excellent disque avec la *Troisième Etude*, *op.* 10, de Chopin (P.) dont il tire des effets pianistiques très heureux.

Bien entendu, les exécutions de Braïlowsky continuent à nous donner de beaux résultats acoustiques. Sa *Rhapsodie hongroise N*o 2, de Liszt ; sa *Toccata en ut dièse mineur*, de Debussy, et sa *Valse en mi mineur*, de Chopin (Pol.) enrichissent la collection déjà abondante des beaux enregistrements que nous lui devons.

Les droits de l'archet sont défendus avec énergie par Bronislaw Hubermann qui joue avec autorité la discutable fantaisie sur *Carmen* (Pol.) composée par Sarasate ; par Manuel Quiroga avec le fameux *Rondino* de Beethoven et la *Frasquita* de Franz Lehar (P.) ; par Mlle Morini qui joue le célèbre *Zéphir* de Hubay et l'*Humoresque* de Tchaïkowsky (Gr.) ; par Yvonne Curti qui pourrait montrer un style plus aristocratique dans la *Pavane pour une Infante défunte*, de Ravel (C.) et *En Bateau*, de Debussy (C.) ; par Mlle Gautier dont la sonorité générale s'épanouit dans le *Kol Nidrei* de Max Bruch (O). et dans le *Caprice viennois* de Kreisler (O.). et enfin par Mlle Lucienne Radisse qui aborde un répertoire plus populaire avec l'intermède de *Cavalleria rusticana* (O) et *Le Nil* de Xavier Leroux (O.).

Les catalogues de chant nous offrent une exécution de *La Vie de Bohème* (Pol.) sous cette forme d'« abrégé d'opéra » qui nous a donné déjà plusieurs réalisations très adroites. On trouve ici l'essentiel du chef-d'œuvre de Puccini sous une forme synthétique extrêmement commode.

Plusieurs maisons nous donnent en même temps des extraits de *Moineau*, la délicieuse opérette de Louis Beydts, dont on vous a signalé ici même les charmantes qualités musicales. Vous aurez le choix entre l'interprétation de Roger Bourdin et Marie-Thérèse Gauley chez Odéon, celle de Gaudin chez Polydor et celle de Robert Burnier chez Pathé, en attendant l'édition que nous en promet Columbia. Le disque réparera ainsi la criante injustice commise par la direction de Marigny qui sacrifie en plein succès cet ouvrage de qualité pour pouvoir exploiter sans retard le film évidemment plus rémunérateur de Charlie Chaplin.

La Vie parisienne est également l'objet de toute la sollicitude de nos éditeurs. Vous la trouverez chez Pathé chantée par Madeleine Sibille, Urban, Oudart, Dréan et Delprat, chez Polydor jouée par Paul Godwin et son orchestre viennois, et chez Gramophone interprétée par Mireille Berton et Émile Rousseau. Ainsi le théâtre à domicile vous apportera les distributions les plus pittoresques et les plus variées.

(Gr) Gramoph.; (Pol) Polydor; (C) Columbia; (P) Pathé; (O) Odéon

LES MÉDECINS LITTÉRATEURS

PAR RENÉ DE LAROMIGUIÈRE

La *Rose noire*, du docteur Marcel Hamon, porte en sur-titre : « Chroniques du temps présent». Ce livre, cependant, peint une époque, celle de 1870 à 1914, qui nous paraît bien lointaine. Nos yeux, si nous nous retournons, se heurtent à une frontière de croix de bois. Elle nous barre le plus souvent, à peu près à mi-chemin, l'horizon inscrit dans notre mémoire. Mais, en réalité, nous sommes tout près de « l'entre-deux-guerres », puisque ceux qui l'ont vécu sont encore, en très grand nombre, dans la force de l'âge.

Ceux-là, sans doute, s'ils lisent *La Rose noire*, sauront gré à l'auteur d'avoir appelé « temps présent » celui de leur passage en ce monde. Mais oui, diront-ils, il est bien vrai que nous n'appartenons pas au passé... ! Quant aux moins de vingt ans, ils liront avec profit cette série de chroniques, qui rappelle que l'individu n'est jamais qu'un chaînon.

C'est pourtant par ses fortes individualités qu'une époque se caractérise le mieux. Mais, hardiment, l'auteur de *La Rose noire*, au lieu de « romancer » la vie d'un homme ayant illustré tout ou partie de la période qui l'occupait, créa des personnages synthétiques dont il prit, pour chacun, les éléments constituants dans plusieurs existences mémorables. C'est ainsi que l'on retrouve dans le grand musicien Emmanuel Le Meur, héros du livre, des traits de Wagner, de Renan et d'Anatole France et que, dans le politicien Jean Julien, l'on reconnaît un peu de Jaurès et un peu de Viviani. Mais hâtons-nous d'ajouter que la synthèse ne sent nullement l'effort, la fabrication artificielle. Rien d'étonnant à cela, dès lors que l'écrivain possède vraiment le don de création qui est, si je ne me trompe, le don de transmettre la vie, sa propre vie, à l'œuvre d'art. Comme il y a des statues qui ont l'air de choses mortes et d'autres qui semblent respirer, il y a des personnages littéraires inertes et d'autres qui jouissent du souffle et du mouvement. D'une part, sorte de formation de cristaux, figée aussitôt qu'accomplie, et, d'autre part, authentique fécondation !...

Bref, l'Emmanuel Le Meur de *La Rose noire* est vivant, bien vivant, encore que M. Marcel Hamon ait, à son sujet, joué la difficulté. Il nous le présente, en effet, pour commencer, sur son lit d'agonie, il l'exécute, puis, revenant en arrière, il nous conte la vie de ce compositeur de génie (depuis, notamment, la Commune dont un tableau, soit dit en passant, est brossé si vigoureusement que l'on regrette qu'il soit si bref). Mais nous n'en sommes pas moins fortement saisis par la narration. Le roman de Le Meur, qui est essentiellement celui de sa liaison avec la cantatrice Eugénie Gouttenègre, nous attache à cet homme robuste, égoïste et passionné. Et nous suivons avec un égal intérêt le douloureux destin de sa maîtresse à travers les grands et les petits événements d'un demi-siècle d'histoire, à travers une « foire sur la place » à la manière de Romain Rolland, où apparaissent et disparaissent des silhouettes de femmes sensuelles, sensibles ou cérébrales, d'artistes, de grands et de petits bourgeois, toutes rapidement dessinées et néanmoins d'un trait vigoureux et précis. Avec Le Meur et Eugénie (qui posa pour un peintre impressionniste le tableau de *La Rose noire*) une figure se détache, infiniment touchante, celle d'une jeune fille, Annic, qui crut un instant tenir le bonheur entre ses mains pures et dut, frappée par la mort, le laisser échapper... Et le multiple drame — car il est à la fois social et individuel — se déroule dans une obsédante atmosphère d'étrangeté : celle des légendes bretonnes mêlées à la trame du roman. L'on en demeure tout imprégné, de par la volonté, ou peut-être l'influence tout instinctive d'un écrivain probablement breton, et sûrement doué d'un singulier talent.

Photo Kertesz. BRETAGNE.



Photo G. Paris et H. Maybon.



LECTURES

GEORGES BERNANOS ET PAUL MORAND

DEUX hommes bien différents l'un de l'autre et qui viennent de donner deux livres qui sont les magnifiques explications des deux pensées, des deux talents, des deux personnalités. Paul Morand s'irritait un peu d'être mal compris ; une légende s'était formée qui le représentait comme un diplomate toujours en habit, un snob, un voyageur qui n'avait pas trop l'air de savoir où il allait, un grand ennuyé. D'où venait-elle cette légende ? « *Conçue dans l'ombre, née de l'imagination de lectrices de province, de camarades d'enfance oubliés, de maîtresses abandonnées, d'amis détestés, de la plume d'une critique louangeuse ou débineuse, mais toujours paresseusement portée aux classifications enfantines, fille des conversations de café ou de salon, issue enfin et surtout de cette rumeur de la foule qui sert d'écho à la grande presse, qui est comme la basse constante de notre époque, et qui, pour être anonyme, n'est pas pour cela impartiale... Au contraire, toujours partiale...* »

Est-ce pour être mieux compris que Paul Morand a écrit ce livre, ce gros livre ? C'est une réunion de morceaux très différents de ton : une interview, un long dialogue, des scénarios de films, d'excellents et courts articles de critique, des préfaces, un récit de voyage sur le Rhône en hydroglisseur. Quand on a lu tout cela très tranquillement, on est bien obligé de se dire, à moins qu'on ne le sache déjà, que Paul Morand n'est pas essentiellement un diplomate, ni un snob, ni même un voyageur, mais bien un esprit lettré, cultivé, curieux de toutes les manifestations de l'esprit et même du moindre spectacle offert par la nature ou par l'activité humaine. Après quoi on conclut qu'il est poète, non pas parce qu'on vient de lire un poème, car il en a glissé un dans ses *Papiers d'identité*, mais parce qu'il apporte de la poésie en tout. Voilà ce que pourra conclure le lecteur d'aujourd'hui, et comme une quinzaine d'années ont été nécessaires pour édifier la légende de l'auteur, nous reparlerons de tout cela dans quinze ans. Sans trop laisser d'espoir à Paul Morand, car les légendes ont la vie dure. Mais il est amusant de le voir aujourd'hui s'escrimer contre l'image qu'on se fait de lui.

Pour Bernanos, je pense que tout le monde a lu tout ou partie de l'œuvre d'Édouard Drumont, chose importante en soi, car les cinq gros pamphlets d'Édouard Drumont ont, à mon sens, toute politique mise à part, une inestimable valeur littéraire et humaine. Beaucoup sans doute ont lu les romans de Bernanos, romans profonds, mais que l'on peut discuter. Il est difficile de discuter le livre qu'il nous donne aujourd'hui et qui n'est autre qu'une biographie d'Édouard Drumont. Rien que cela ? Mon Dieu, c'est l'histoire d'Édouard Drumont et de sa génération ; c'est si l'on veut même, je ne dirai pas l'histoire de France, de 1860 à 1914, mais une masse formidable de réflexions sur cette histoire de France, d'aperçus, de raisonnements, toute une charretée d'arguments, avec çà et là, traversant les vastes forêts des chapitres, un éclair foudroyant le lecteur. Car, Bernanos est tout orage. Il expose parfois, ou commente d'une voix calme au fond de laquelle on sent toujours néanmoins frémir la passion, et puis tout à coup, il explose. Simple arrêt parfois avec un haussement d'épaules, mais il va souvent jusqu'au cri, et même jusqu'à l'injure méditée, ou plus simplement il saute sur l'adversaire, le frappe, l'étourdit, l'ébranle, le jette sur le sol et passe, dédaigneux. Tel est Georges Bernanos, grand polémiste et, à mon sens, polémiste jusque dans ses romans, plus grand polémiste qu'il n'est grand romancier.

Encore un mot. Je disais tout à l'heure, que dans ce livre, il se montrait parfaitement lui-même. Il faut dire qu'il fait corps avec Édouard Drumont et que, lorsqu'il enchâsse dans sa prose la prose du vieux maître, on passe naturellement de l'un à l'autre et que Georges Bernanos est ainsi parvenu à établir un ensemble noir et or, où l'on ne distingue plus nettement l'apport de chacun des deux hommes, tellement ils sont de la même famille, tellement aussi l'art de l'écrivain d'aujourd'hui est puissant et parfait. Dr PIERRE DOMINIQUE.



L'ARMOIRE FRIGORIFIQUE

La température de 5° est un point critique au-dessous duquel la vie microbienne est presque entièrement paralysée ; au-dessus de ce point cette vie reprend, ralentie au début, mais de plus en plus active à mesure que la température s'élève.

Un froid sec aux environs de 5° est donc parfaitement apte à la conservation des denrées périssables.

De la connaissance de cette propriété des basses températures, est née l'armoire frigorifique électrique qui présente sur tous les systèmes d'appareils antérieurement connus, une supériorité incontestable.

Le thermostat qui commande le dispositif automatique d'arrêt et de mise en route maintient absolument constante la température de l'enceinte à réfrigérer. L'atmosphère de cette enceinte est complètement dépourvue d'humidité dont la présence favoriserait l'éclosion et l'évolution des germes. Enfin, la consommation de l'appareil est tout à fait insignifiante.

Aucune glacière dont le service exige une manutention pénible de la glace nécessaire à son alimentation ne peut rivaliser avec l'armoire frigorifique, d'aspect élégant et propre, de faible encombrement et d'un emploi parfaitement économique.

Mise en action par le simple jeu d'un commutateur, l'armoire frigorifique rend dans leur intégrité, avec toutes leurs qualités et toute leur saveur, les mets qui lui ont été confiés. Elle fournit les entremets exquis, les boissons frappées et, pour tous les usages, de petits cubes de glace fabriqués avec de l'eau choisie par la maîtresse de maison.

Elle fonctionne automatiquement, sans bruit et sans aucune surveillance.

L'hygiène n'est plus, aujourd'hui, l'apanage d'une élite restreinte, aussi la vogue que connaît cet appareil est-elle déjà considérable, mais c'est encore le monde médical qui se doit de réserver à l'armoire frigorifique l'accueil le plus favorable.

F. Carrel.

Des renseignements détaillés sur cet appareil seront fournis gracieusement aux abonnés de la Compagnie Parisienne de Distribution d'Électricité, par des ingénieurs spécialisés, sur une simple demande adressée au Bureau d'Information de la C. P. D. E., 23, rue de Vienne, références : A. 8. B. 3.



LABORATOIRES DU DOCTEUR F. DEBAT, 60, Rue de Prony, PARIS

Le Directeur-Gérant : Dr FRANÇOIS DEBAT. R. C. Seine 2.514

Imprimerie Kapp, 130 rue de Paris, Vanves.



Photo Régis Lebrun.

LES LABORATOIRES DU Dr DEBAT, A GARCHES (S.-et-O.)

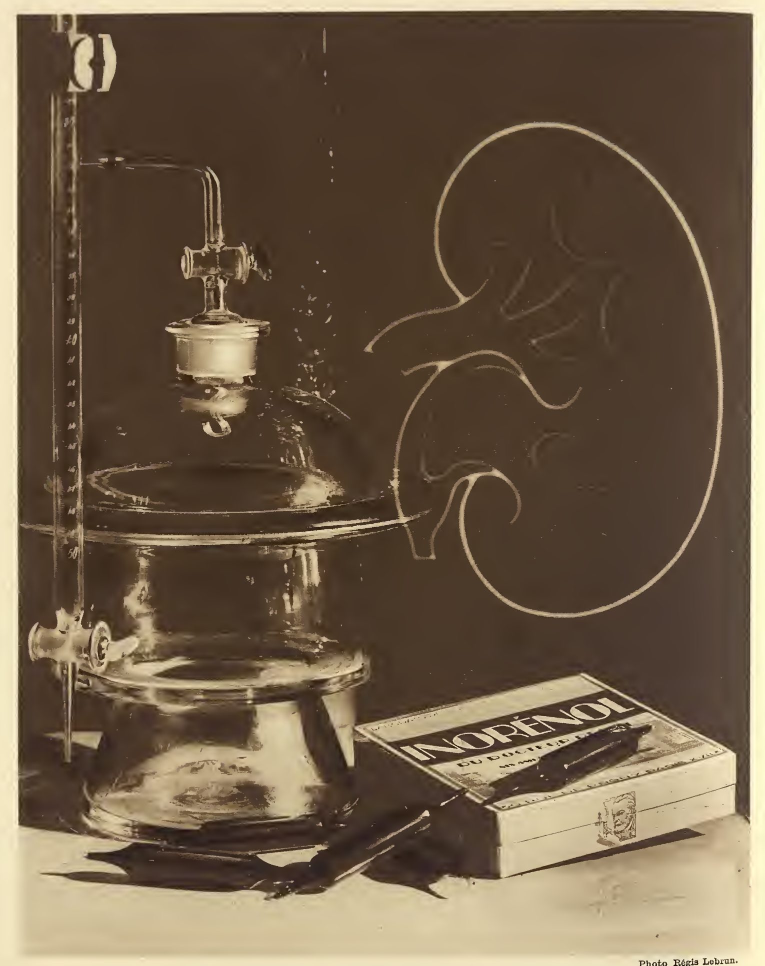


Photo Régis Lebrun.

RÉGULATEUR PHYSIOLOGIQUE DE LA FONCTION RÉNALE



Photo Régis Lebrun.

L'INORÉNOL ABAISSE LE TAUX D'URÉE SANGUINE

SOMMAIRE



JUILLET
1931

N° 10

ART ET MÉDECINE
REVUE MENSUELLE
RÉSERVÉE AU CORPS MÉDICAL

DIRECTEUR : FRANÇOIS DEBAT

Rédaction - Administration
60, Rue de Prony, 60

Prix : 8 francs

ABONNEMENT ANNUEL : FRANCE ET COLONIES, 80 FRANCS.
ÉTRANGER : 80 FRANCS, FRAIS DE PORT EN PLUS.

ART ET MÉDECINE



Dessin de A. Bilis

LE DOCTEUR ÉMILE FORGUE
professeur de clinique chirurgicale à la Faculté de Montpellier, membre associé national de l'Académie de Médecine. **(Voir page 12).**

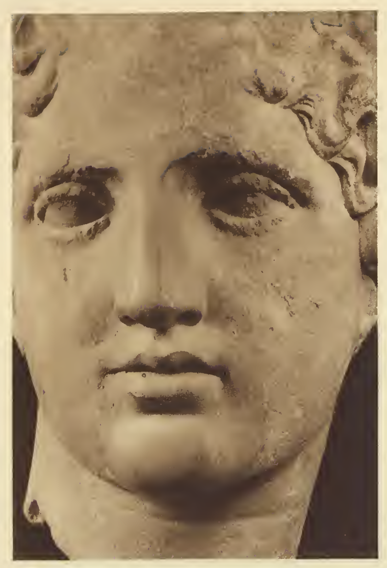


Photo Giraudon

CHOSES HUMAINES

PAR PAUL VALÉRY

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Le « bonheur », idée animale.

Ce mot n'a de sens qu'animal.

L'organisme heureux s'ignore. Le chef-d'œuvre corporel consisterait dans le silence éternel de toute une partie de la sensibilité possible. La perfection résulterait de l'absence de certaines valeurs, de quelques *timbres* de notre faculté de sentir.

Or, nous considérons comme *simples*, comme *naturels*, les actes, les accomplissements, les états de nous-mêmes qui ne sont marqués par aucune sensation singulière. Nous sommes insensibles à leur complexité. Une chose nous semble *simple* quand elle paraît ne dépendre que d'une seule et indivisible condition. Vivre, durer, semblent *simples* dans l'état «normal». Mais c'est que le détail nous est insensible. Un homme en bon état lève son bras, tourne la tête, parle et marche. Il y faut une mécanique et un physique terriblement complexes, une machine de machines où ne sont épargnés ni le nombre des pièces, ni la combinaison des lois des divers ordres de grandeur, ni les relais, ni les ajustements... Mais quoi de plus simple que ces mouvements pour celui qui les exécute ?

Mais le mal nous fait soupçonner que rien ne va de soi, que la simplicité, que le spontané, que le naturel ne sont que des effets d'insen-

sibilité, ou d'une sensibilité heureusement insuffisante. Mais encore, la « connaissance », l'intellect, l'étrange production de problèmes et de questions qui introduisent des difficultés et des résistances dans le cours *naturel* de notre vie mentale, ce sont donc des *espèces de la douleur*, espèces utilisables et qui se sont fait cultiver...

Cette parenté de la souffrance et de l'attitude interrogative, cette analogie du mal et de l'aiguillon intellectuel nous apparaît assez quant nous voyons un animal souffrir. Nous avons peine à croire que cet être, dans cet état, ne se trouve par son tourment plus proche de l'humanité, plus contraint à l'intelligence ; et nous croyons lire dans son regard certaines questions dont il n'est pas d'esprit humain qui ne les ait formées et qui en ait trouvé la réponse.

Rien de plus incertain, rien de plus difficile à prévoir que ce qu'il adviendra de la trace laissée en nous par un événement de la sensibilité. Parfois la plus cruelle atteinte, ou bien le point, l'*accès* le plus délicieux se perd, s'efface... Les circonstances, les vicissitudes ultérieures dissolvent à jamais la puissance de ces instants, qui fut suprême. Nous retrouverons, peut-être, *par accident,* le souvenir de la *figure* de ces états critiques; mais non plus la morsure, la chaleur, l'espèce particulière de douceur ou de vigueur infinie qui leur donnèrent en leur temps une importance incomparable. Notre passé se représente, mais il a perdu son *énergie.*

Mais parfois, après bien des années, toute l'amertume ou tout le délice d'un jour aboli redevient. Le souvenir est d'une présence insupportable. Rien n'explique l'inégalité du destin de nos impressions ; et il semble qu'une sorte de hasard se joue de ce que nous fûmes, comme il fait de ce que nous serons.

Toute émotion tend à voiler le mécanisme toujours niais et naïf de sa genèse et de son développement. Mais plus l'esprit est complexe, moins il accepte que son homme soit ému ; il en résulte des luttes intestines intéressantes.

Comment souffrir de se voir en proie à un sentiment ? De se voir séduit, jaloux, vexé, furieux ou honteux ou fier, de se voir *tenant à quelque chose :* à l'argent, à un être, à une place à table, à une image de soi?.. Obéir à ceci... Comment est-ce possible? Se sentir rougir, s'entendre rugir, se trouver fauché par une image ou porté à l'extrême de l'agitation, quels tableaux insoutenables à la conscience !

Mais ce réveil lui-même et ce retirement font partie du même système et se vont aussitôt ranger dans les réflexes, *catégorie de l'orgueil.* On n'y échappe point. Impossible de ne pas *répondre.*

L'esprit est à la merci du corps comme sont les aveugles à la merci des voyants qui les assistent. Le corps touche et fait tout ; commence et achève tout. De lui émanent nos vraies lumières, et même les seules, qui sont nos besoins et nos appétits, par lesquels nous avons une sorte de perception « à distance » et superficielle de l'état de notre intime structure. « A distance » et « superfi-

cielle », ne sont-ce pas là les caractères de la sensation visuelle ? C'est pourquoi j'ai employé le mot : lumière.

Réflexe idéaliste.

Quoi de plus humain que de fermer les yeux pour supprimer un objet que l'être refuse ? Quoi de plus « idéaliste » ?

Ce réflexe *déjà* ébauche une « philosophie ».

Si je fais mine de briser le meuble où je me suis heurté, ce mouvement est très respectable. Il est d'une très haute antiquité ; il donne vie et volonté à un fauteuil. Qu'on le recueille et qu'on le place au musée des impulsions et des esquisses motrices des pensées!

Car bien des métaphysiciens et des abstracteurs les plus illustres ne firent dans le calme, et en raisonnant soigneusement, que ce que je viens de faire dans un coup de douleur et de colère...

Dans le torrent des eaux l'un et l'autre tombés, l'un nage et l'autre se noie.

Ainsi, dans le désordre de l'esprit et l'agitation des demandes, des réponses, des mythes et des valeurs, le « génie » et la « démence ».

C*hose, cause.* Ce fut jadis le même mot. Rien de plus humain, rien de plus significatif que de dire de quoi que ce soit : *c'est une cause.*

La douceur est grande, de s'admirer, — de se convenir, — de se répondre et satisfaire soi-même exactement... Et nous en demandons les moyens et la certitude *aux autres*. Nous les supplions qu'ils nous accordent les motifs et l'assurance de nous aimer nous-mêmes, par le détour de leur faveur.

Les hommes se distinguent par ce qu'ils montrent et se ressemblent par ce qu'ils cachent.

Le plus grand nombre de nos réactions, — la plupart de nos jugements, et toutes nos « opinions », sans exception, — impliquent de tels postulats, — et si arbitraires ou si absurdes, — qu'il suffit de développer ce que nous pensons sur quelques sujets que ce soit pour rendre cette pensée ridicule, ou odieuse, ou naïve.

Si, dans une controverse, l'un des adversaires se bornait à reprendre ce que vient d'alléguer l'autre contre lui, sans rien contester, sans rétorquer, sans qualifier, — en un mot, sans répondre; mais en précisant de plus en plus les arguments dont on veut l'accabler, — je m'assure que cette redite approfondie qu'il en ferait, ce « grossissement » et cette rigueur suffiraient dans le plus grand nombre des cas à énerver et à exténuer la thèse et les raisons ennemies.

PAUL VALÉRY.

Photo Yvon.



LA FACULTÉ DE MÉDECINE, A GAUCHE DE LA CATHÉDRALE.

UN MAITRE DE LA FACULTÉ DE MONTPELLIER

LE PROFESSEUR FORGUE

MONTPELLIER, l'aimée du soleil, brille et sourit au milieu des vergers et des vignes. Elle regarde, au sud, par-dessus les oliviers, le bleu velours de la mer latine que parcourut jadis l'Arabe conquérant. Ce flot porta l'aïeul d'Averrhöes. Il remporta vers le Maroc Averrhöes le médecin, lorsque ce Cordouan illustre eut essaimé de ses disciples jusqu'au delà des Pyrénées.

Singulière fortune ! Ce furent des médecins arabes qui, pour une bonne part, fondèrent l'École de Montpellier. Quelque sept cents ans plus tard, l'École forme des talents - celui, par exemple, d'un Abadie, chirurgien en chef de l'Hôpital d'Oran - capables de rendre au centuple le bienfait reçu jadis de l'Afrique... Un flambeau a passé de mains en mains depuis le moyen âge. Les audaces des adroits barbiers-chirurgiens font jaillir les premières lueurs. Puis, pour ne citer que trois grands noms du passé, Guy de Chauliac, médecin des papes, compose sa « Grande chirurgie » dont il fait l'hommage à sa « Chère Eschole de Montpellier » ; et, après lui, Lapeyronie et Delpech tiennent très haut, sur les corps souffrants, la lumière qui ne s'éteindra plus.

■

Le Professeur Émile Forgue est l'un des plus dignes héritiers de la glorieuse lignée Montpelliéraine. Veut-on sur lui l'opinion d'un héros ?

« *C'est une joie à laquelle il me faut renoncer que d'être à côté de vous, en ce jour jubilaire qui vous est bien dû. Excusez-moi ; mes forces ont décliné très sensiblement... et le reste de ma vie n'est qu'un long martyre. Mais je puis vous dire, cependant, ici, une fois de plus, quelle haute estime j'ai pour votre beau caractère, quelle admiration j'ai pour votre œuvre, quelle affection j'ai pour votre personne.* »

Ces lignes, parvenues au Professeur Forgue en 1924, à l'occasion de son jubilé scientifique, lui avaient été adressées par son ami le Professeur Bergonié qui alors, on s'en souvient, mourait lentement des rayons X. Et nous ne saurions touver aucun hommage qui éveille autant d'émotion que celui-là.

Cependant, ce sont les faits qui louent.

Émile Forgue, adolescent studieux, passe brillamment ses baccalauréats et, très peu de temps après son inscription à la Faculté de Médecine, se fait remarquer comme un de ces étudiants appelés à devenir des maîtres. Lauréat de la Faculté en 1879 et 1880, nommé au concours préparateur de physiologie, puis prosecteur, il entre, après sa thèse, au Val-de-Grâce. Trois ans plus tard, il est médecin militaire à Caen, et c'est au cours d'une permission de 48 heures qu'il va affronter à Paris les épreuves du concours d'agrégation. Sa composition écrite d'anatomie fait sensation. Il a vingt-cinq ans lorsque, paraissant obéir à un vœu de fidélité, car le président du Jury, Verneuil, lui conseillait d'attendre et de concourir par la suite pour Paris, il revient à Montpellier qui l'initia... il y revient comme agrégé. Nommé en 1891 Professeur de médecine opératoire, en 1895 Professeur de clinique chirurgicale, chaque fois à l'unanimité, il est, à 39 ans, membre correspondant de l'Académie de Médecine. Depuis ses conférences de prosecteur, c'est-à-dire en un demi-siècle, ou presque, d'enseignement, Émile Forgue a fourni sans arrêt un intense labeur. Non content de former, comme chef d'école, des chirurgiens tels que Abadie, Jeanbrau, Vincent Riche, Georges Massabuau, Emile Chauvin, Charles Jourdan, Georges Milhaud, Georges Roux, il produit une œuvre de haute portée scientifique, dont le retentissement augmente encore le renom de la Faculté de Montpellier : au premier plan, et outre une quantité de rapports et de mémoires, le *Traité de Thérapeutique chirurgicale* (d'abord écrit en collaboration avec Paul Reclus et réécrit par lui seul en seconde édition), le *Précis de Pathologie externe* et, avec le Professeur Massabuau, un admirable *Traité de Gynécologie Chirurgicale.*

Émile Forgue, parfois, se lève avant l'aube. Dans le calme des fins de nuit, il creuse ses sujets et polit la forme de ses écrits, jusqu'à la perfection.

Respecté, admiré, aimé, ce maître tient hautement, à son tour, pour l'honneur et l'éclat de la Faculté de Montpellier, le flambeau qu'alluma le profond moyen-âge.

R. DE LAROMIGUIÈRE.

LE DOCTEUR A. REMOND
DE METZ

PROFESSEUR DE CLINIQUE MÉDICALE A LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE TOULOUSE

Né à Metz, le Professeur A. Remond a fait ses études classiques, puis ses études médicales à Nancy, sa famille ayant opté pour la France après la guerre de 1870. Il présente en 1888, comme thèse inaugurale, un travail intitulé : « Le temps de réaction simple (Équation personnelle) à l'état normal et pathologique ».

Ce mémoire fut récompensé à l'Institut de France et obtint une citation au prix Monthyon.

Devenu préparateur du Professeur Debove à Paris, il commence en collaboration avec son Maître et avec le Docteur Mathieu des recherches sur la pathologie gastrique et fait paraître plusieurs publications sur ce sujet.

En 1893, le Professeur Remond quitte Paris pour rejoindre Toulouse qu'il n'a plus quitté depuis. Tout d'abord, il y est chargé des fonctions d'agrégé et du cours de Pathologie générale.

Puis, lors du concours d'agrégation de 1894, il conquiert le titre dans une promotion qui comprenait parmi les élus : Achard, Widal, Rauzier et Cassaet.

Professeur titulaire en 1898, son activité scientifique se porte surtout sur l'étude de la psychiatrie. Il fait, pendant cette période, paraître un « Précis des maladies mentales », de nombreuses publications psychiatriques ou philosophiques sur la volonté, la conscience, la mémoire, ainsi que la traduction de la médecine-légale de Kraff Ebing. Dès ce moment aussi il devient membre correspondant de la Société de Médecine légale de France, et de la Société de Psychiatrie.

Mais l'activité scientifique de M. le Professeur Remond ne pouvait se borner à la psychiatrie. Durant ces quelques années, il est envoyé deux fois en mission en Allemagne. A son retour il organise divers groupes : Association Toulousaine anti-tuberculeuse, Dispensaire de la rue des Trois-Banquets, Préventorium de Saint-Bertrand de Comminges, qui furent le point de départ des organisations actuelles. La Croix de la Légion d'Honneur lui fut accordée à cette époque.

En 1913, la décision d'un vote de la Faculté confie à M. le Professeur Remond la chaire de Clinique Médicale. Sa leçon inaugurale, « L'insuffisance hypophysaire, un cas de nanisme hypophysaire » lui permet de montrer toute l'importance qu'il attache aux troubles des glandes à sécrétion interne. Et, à partir de ce moment, nombreux sont les travaux et ceux de ses élèves, par exemple la thèse de Minvielle : « Urémie et sécrétions internes », celle de Colombiès : « Recherches expérimentales et cliniques sur la cholestérine et son métabolisme » et le travail de Vives sur la guanidine, qui se rapportent à cette branche de la pathologie.

Membre de la commission du cancer en 1921, le Professeur Remond mène une ardente campagne et obtient d'importants subsides pour la création du centre anticancéreux de Toulouse. De beaux travaux (la thèse de Sendrail, la thèse de Cantegril, etc...) sortent de son laboratoire sur ce sujet.

Mais le Maître garde dans son activité une grande place à la clinique et l'enseignement des stagiaires est son plus grand souci. Il a réuni, dans un volume préfacé par le Professeur Achard, un certain nombre de ses leçons cliniques. Elles y apparaissent comme des modèles de précision et d'élégance.

Parmi une œuvre médicale si abondante et si variée, il est une partie que le Professeur Remond affectionne tout particulièrement : c'est celle qui a trait à l'opothérapie.

Alors que celle-ci était encore à ses débuts, il avait déjà compris qu'elle avait sa place dans la thérapeutique de l'avenir. Préparateur de Debove, il eut l'honneur d'aborder Brown-Séquard, et c'est ce grand précurseur de l'endocrinologie qui, le 13 avril 1893, présentait à la Société de Biologie une communication faite par le Professeur Remond en collaboration avec le Professeur Rispal, alors chef de clinique, sur un cas de « Diabète maigre, traité par les injections de suc pancréatique », précédant ainsi de longtemps l'apparition des idées sur l'insuline.

Appelé à diriger la clinique des maladies mentales, le Professeur Remond cherche à faire profiter ses malades des bienfaits de l'opothérapie. Sans négliger les excellents résultats que peut donner l'emploi des préparations hépatiques, il prescrit l'extrait de substance cérébrale (substance grise) dans les polioencéphalites. Les résultats sont intéressants et font l'objet de la thèse d'un de ses élèves.

Mais c'est surtout depuis 1912 que, placé à la tête d'un service de Clinique Médicale à l'Hôtel-Dieu, le Maître a pu donner à ses travaux toute l'ampleur qu'il désirait. Appuyés sur une expérimentation vigoureusement conduite, et dirigés par un sens clinique rare, ils se sont montrés féconds en résultats.

L'étude de l'insuffisance rénale, l'importance de l'action de certaines glandes dans l'urémie lui permettent de donner du mal de Bright la définition suivante : « Le mal de Bright est une maladie générale qui, pour avoir un point de départ constamment rénal, n'en est pas moins conditionnée, en tant que syndrome, par toute

une série de troubles hormoniques surajoutés, qui en déterminent la forme clinique, le pronostic et l'orientation thérapeutique nécessaire. » Dès 1917, dans une communication à l'Académie de Médecine, il prévoit le rôle prépondérant des glandes parathyroïdes dans l'intoxication urémique ; récemment les résultats expérimentaux sont venus confirmer cette hypothèse. Au cours de cette période, il étudie encore le rôle de la thyroïde, des surrénales, du testicule dans l'insuffisance rénale. L'existence possible d'une sécrétion interne du rein ne le laisse point indifférent, et c'est là encore l'objet d'une étude approfondie.

Persuadé que le foie joue un rôle considérable dans la pathologie humaine, le Professeur Remond précise les indications thérapeutiques de l'extrait hépatique, il montre l'importance de son action dans certaines affections de la peau (eczéma) et établit un coefficient *cholestérine : azote résiduel* qui permet de mesurer l'atteinte plus ou moins grande de sa fonction. Il montre son rôle important dans la régulation cholestérinémique.

De même la fonction splénique, encore mal connue, est de sa part l'objet de travaux importants. Des recherches sur le métabolisme de la cholestérine précisent le rôle de cette glande sur ce point ; et des travaux récents lui ont permis de montrer le rôle de cette endocrine sur le développement humoral.

Seul, ou en collaboration avec ses élèves, M. le Professeur Remond a donc apporté une contribution considérable aux progrès de l'endocrinologie. Elle témoigne d'une idée directrice : les relations des glandes à sécrétion interne avec l'insuffisance hépato-rénale. Son œuvre sera durable, car elle a une base solide : l'expérimentation et la clinique, que le Maître a toujours su mettre à sa vraie place, c'est-à-dire, la première.

Enfin, les questions philosophiques et littéraires ne sauraient laisser indifférent un cerveau orné d'une puissante culture générale.

Sans parler des publications psycho-philosophiques, parues dans les revues spécialisées, le Professeur Remond a publié chez Alcan avec le Docteur Voivenel « le Génie Littéraire » ; « Mystique », « Anatole France médecin » (éditions du Bon Plaisir) où on peut retrouver les mêmes qualités qui marquent tous ses travaux : originalité, simplicité, clarté et élégance. Dr H. C.



Photo Marc Ezy.



UMFIA

L'UNION MÉDICALE LATINE ET LES RELATIONS MÉDICALES INTERNATIONALES

LE DOCTEUR DARTIGUES PAR **J.-L. FAURE**

QUI de nous ne connaît Dartigues, cet étonnant Dartigues, à la fois Parisien par sa naissance, Gascon de la vraie Gascogne par ses origines, et Toulousain par son enfance et son éducation première.

Je le connais, moi, depuis bien longtemps, depuis qu'il était interne chez Segond, chef de clinique chez Pozzi, où déjà se manifestaient chez lui les dons magnifiques qu'il a cultivés sans relâche pendant toute sa vie. Que n'a-t-il conservé comme eux, au lieu de la sacrifier sur l'autel des divinités anglo-saxonnes, cette barbe dorée qui lui donnait jadis l'aspect d'un jeune dieu descendu de l'Olympe !

Cependant, malgré cette mutilation sacrilège, il a tenu tout ce que promettaient les bonnes fées de sa jeunesse.

Il a bien travaillé pour la chirurgie. Il a créé des techniques personnelles, et de beaux instruments qu'il a su décorer de noms originaux.

Sa plume est aussi fertile que sa parole est aisée. Il a écrit d'innombrables articles et de véritables ouvrages. Le dernier, consacré au " renouvellement de l'organisme ", a obtenu les suffrages de l'Académie dont un titre pareil remplit sans doute tous les membres d'espérances secrètes. Car il est un de ceux qui ont poussé le plus loin les travaux si intéressants, mais encore si discutés, d'endocrinologie chirurgicale.

Son œuvre en chirurgie esthétique, s'il est permis d'employer ce mot réprouvé, est également considérable. C'est lui qui a eu l'idée, et en même temps le courage, de fonder la première société française consacrée à cette partie de notre art. Il a écrit, sur les sujets les plus divers, près de trois cents articles para-chirurgicaux, sans compter les discours prononcés aux dîners fameux de l' U. M. F. I. A., de cette admirable Union Médicale du monde latin, que Dartigues a eu, dès avant la guerre, l'idée de fonder et qu'il a depuis la guerre, sous l'inspiration permanente d'un véritable feu sacré, conduite vers un développement triomphal. Tous ceux qui ont assisté à ces fêtes splendides de la latinité médicale, connaissent, pour l'avoir entendu, le verbe

éclatant de Dartigues, sa voix dominatrice, son éloquence ardente et généreuse.

Tel est l'homme, à la fois savant, chirurgien, orateur, écrivain, artiste, que les formidables remous de la grande guerre ont entraîné des pentes du Caucase aux bords de l'Océan glacial et qui nous a donné des pages admirables sur la douleur humaine, car il connaît aussi la bonté, la générosité, le courage et tout ce qui, à côté de l'homme d'action et de pensée, nous révèle l'homme de cœur. J. L. F.

UMFIA ! Prononcez Umfia, sans interposition de points, ce qui réalise un mot à voyelles, c'est-à-dire bien latin.

Ce mot a fait le tour du monde médical et acquis droit de cité dans le groupe des appellations synthétiques.

Pourquoi ce mot Umfia, composé d'initiales, alors qu'il s'agissait de l'*Union Médicale Latine* ? C'est que celle-ci a été primitivement (1912) l'*Union Médicale Franco-Ibéro-Américaine*, avant de devenir, par l'entrée de l'Italie et de la Roumanie (1928), l'Union médicale de tous les pays du monde où se parlent les langues sœurs, filles du latin : espagnol, français, italien, portugais, roumain. 24 nations, 5 langues, 250 millions d'habitants, une superficie tricontinentale formidable, voilà le bloc latin qui reste à la tête de la *pensée civilisatrice* universelle.

Ce mot d'Umfia, depuis vingt ans qu'existe cette Union médicale, a fait fortune et s'est tellement emparé des esprits et des cœurs qu'il possède désormais un caractère d'ineffaçabilité et de pérennité que nous lui garderons pour désigner la première en date et la plus rayonnante des sociétés s'occupant des relations médicales internationales.

Avant la guerre, en France, et même à l'étranger, il n'y avait pas de médecins groupés pour établir un lien commun à la fois spirituel et matériel, et pour déterminer un courant amical entre pays ayant mêmes origines ethniques, même expression linguistique sous une apparence polyglottique. C'est l'Umfia qui a incité le milieu médical à s'informer, à sortir et à entrer dans cette grande voie moderne de la confraternité intellectuelle et amicale entre les peuples de même essence spirituelle.

Quand j'eus l'idée de créer l'Umfia, en 1910, j'appris d'abord la langue espagnole, écrivis à de nombreux médecins et formai un premier noyau ; puis je m'ouvris de cette idée à mon vieil ami le Docteur Gaullieur L'Hardy qui parlait l'espagnol. L'annonce de cette Société fut faite par notre vieil ami le Docteur Le Sourd, dans la *Gazette des Hôpitaux* 1912 (p. 607) et par mon ami le Docteur Desfosses, dans la *Presse Médicale* du 20 avril 1912. Dans ces deux journaux très importants, le Docteur Dartigues et le Docteur Gaullieur L'Hardy sont désignés comme les deux créateurs de l'Umfia. L'idée latine de l'Umfia, en effet, est essentiellement française. Peu de temps après, le Docteur Gaullieur L'Hardy me mit en rapport avec le Docteur Bandelac de Pariente, alors médecin de l'Ambassade d'Espagne ; nous formâmes alors un triumvirat-fondateur franco-espagnol (1912) qui donna l'essor complet à l'Umfia.

Depuis sa fondation, l'Umfia a accompli une œuvre considérable. En effet, elle a pris : *l'initiative de relations scientifiques et amicales* organisées dans le monde latin, avant la guerre alors qu'elles étaient inexistantes ; *l'initiative des voyages médicaux* collectifs ; *l'initiative d'interéchange de personnalités* médicales ; *l'initiative de cours médicaux* en langue castillane ; *l'initiative de propagande en faveur de la langue espagnole* dans le monde médical ; *l'initiative de fêter de grandes personnalités médicales* ; *l'initiative de création de bourses de voyage et de prix* scientifiques; *l'initiative de la première revue en France et dans le monde latin* d'une Société internationale scientifique et amicale avec articles polyglottes ; *l'initiative de missions en même temps que de voyages collectifs* en pays latins ; *l'initiative des amis de l'Umfia, des dames de l'Umfia, de la Jeunesse de l'Umfia* ; *l'initiative de transformation de l'Union Médicale Latine dans le sens le plus général*, ayant pour but, non une conquête basée sur la rivalité ou l'hostilité envers les peuples non latins, mais le maintien de l'influence légitime de la spiritualité latine dans le monde et la conservation de sa place nécessaire à la plus grande civilisation ; *l'initiative d'utiliser une langue scientifique universelle*, en particulier le latin ; *l'initiative d'englober dans l'Union Médicale Latine la Grèce*, l'hellénisme étant à la source originelle de la civilisation latine.

En somme, *l'initiative primordiale et générale de faire connaître au public médical des différents pays de la latinité intercontinentale les intellectuels de la panlatinité*, de mettre à l'*honneur* et d'exalter les *Savants créateurs*, les *Découvreurs* de vérités utiles au soulagement de l'humanité, les *Enseigneurs* qui les proposent et les répandent, en un mot, les *Gloires scientifiques médicales* du monde, et aussi les *Praticiens du Corps médical* de toutes les nations englobées dans l'orbe du monde latin où il peut se comprendre qu'avec une culture presque identique, un langage presque semblable, qu'à côté du culte de sa patrie on peut se vouer à un culte plus général qui se rapproche de l'Universalité humaine : le culte de la *Multipatrie Latine*.

Des centaines parmi les plus hautes personnalités du monde médical latin ont honoré de leur concours l'œuvre de l'Umfia. Je ne nommerai ici que ceux qui présidèrent ses grandes fêtes, les ministres français Leygues, Albert Sarraut, Marraud, les ambassadeurs ou ministres plénipotentiaries, L. Exc. de Villa Urrutia, Gallardo, De Souza Dantas, Manzoni, Vasquez Cobo, Caballero de Bedoya, Ph. Roy, les doyens de la Faculté de Paris : Landouzy, H. Roger ; les Professeurs Richet, J.-L. Faure, Cunéo, Tuffier, Legueu, G. Dumas, Nobecourt, Léon Bernard, Achard, Gosset, Sergent. Toutes les nations du monde latin ont été représentées à la table de l'Umfia.

L'Umfia est devenue un grand nom symbolique, un puissant facteur d'amitié, de sympathie, de concorde, de paix, parce qu'elle vient du cœur autant que de l'esprit des nations appartenant au monde médical latin.

Je tiens à associer, dans cette édification de l'Umfia, les noms de mes amis : Les Docteurs Gaullieur L'Hardy et Molinéry, secrétaires-généraux, qui ont le plus mérité d'elle par leur dévouement, leur intelligence, leurs idées, leur travail.

Que notre collègue, le Docteur Debat, aux pensées grandioses et généreuses, soit affectueusement remercié pour l'hospitalité qu'il donne à ces lignes dans sa splendide et artistique revue qui fait honneur à la clarté pure et à la beauté harmonieuse de l'esprit heureux du Monde Latin.

Dartigues



Photo Agence Indochine

Photo Croisière Noire.



A GAUCHE, FEMMES MOIS (INDOCHINE) ET CI-CONTRE, MÈRE CONGOLAISE. LA FRANCE, QUI A SAUVÉ DE LA MORT DES MULTITUDES D'ENFANTS, EN ASIE COMME EN AFRIQUE, SE DOIT A LEUR CONSERVATION

LE RESSAC COLONIAL

PAR ALBERT SARRAUT

Dans les trois semaines qui ont suivi son inauguration, l'Exposition Coloniale Internationale a reçu plus de trois millions et demi de visiteurs. Ni les giboulées d'un printemps maussade, ni les fondrières d'une Babel inachevée n'ont découragé l'élan qui a porté l'immense empressement de cette foule vers les pelouses du bois de Vincennes. Les jours passent, sans ralentir la cadence de l'enthousiasme public. Je n'ose me dire que j'escomptais un tel succès lorsqu'au début de 1920, ministre des Colonies, je demandais au Parlement l'autorisation de mettre en chantier ce microcosme des peuples d'outre-mer.

Le triomphe romain, derrière ses chars, traînait le figurant dont le sarcasme rabaissait, avec la superbe du vainqueur, le sens et l'éclat de sa victoire. Il ne manquera pas d'esprits chagrins, parmi les négateurs de l'action coloniale, pour réduire au seul attrait de sa fresque féerique l'explication de l'intérêt marqué à cette Exposition par le suffrage populaire. Il acclame, diront-ils, un décor, plutôt qu'une leçon. Curiosité de badauds, non de penseurs.

Pour les magies du décor, il est vrai que Vincennes fait au regard du visiteur large mesure. L'émulation des metteurs en scène, commissaires généraux, architectes, artistes, a dispersé, parmi la tendre verdure des renouveaux de ses futaies, un incomparable chatoiement, une magnificence extrême, un déferlement prestigieux de couleurs, de lignes, de formes, d'arabesques, de structures où se confrontent, en s'exaltant mutuellement, toutes les fortes saveurs des accents et des contrastes des esthétiques indigènes. De la hutte du nègre équatorial au temple imposant du Khmer d'Angkor, de la citadelle pourpre et farouche du Soudanais aux délicates orfèvreries sculpturales des pagodes de Bâli, toutes les inspirations, rudimentaires ou raffinées, de l'âme des races exotiques en effort d'invention constructive ou d'expression du sentiment de la beauté, échelonnent leur gradation dans un spectacle bien fait pour stupéfier le visiteur qui s'aventure à travers ce labyrinthe de monuments. Et, la nuit, lorsque le sortilège des illuminations verse sur cette cité fantastique ses ruissellements multicolores, il faut bien convenir que l'émer-

veillement d'une telle parade suffirait à magnétiser l'affluence qui assiège les portes de cette Ville du Mirage.

Mais la curiosité publique ne se satisfait pas de cette seule nourriture. Derrière le décor, elle cherche l'enseignement. Que celui qui en doute observe la foule, lorsqu'elle a franchi le seuil des pavillons et des palais. Avec quel soin, quelle attention, quel désir ardent de savoir et de comprendre, elle interroge les vitrines où s'accumulent les produits de l'économie coloniale, elle scrute, elle analyse les tableaux, les cartes, les panneaux, les graphiques où s'inscrivent expressivement les effets *humains*, les signes bienfaisants, les témoignages précis de l'œuvre morale, sociale, médicale, intellectuelle de l'État colonisateur : inventaire magnifique, glorieux, impressionnant entre tous, qui d'une parole véridique raconte au Français, à l'Européen, comment l'homme de sa race a tenu la promesse de civilisation apportée par lui aux races attardées des continents au-delà des mers.

Il l'a tenue. C'est son honneur. Son grand honneur. Mais c'est aussi son risque, son grave risque.

Ce risque, présentement, investit et harcèle l'autorité de sa domination partout où le colonisateur l'a établie. Ce n'est pas dans les graphiques orgueilleux, ni sur les parois éblouissantes de l'Exposition qu'on peut lire son *Mane Thécel Pharès*. Invisible, impalpable, subtil, il est comme un fluide qui rôde, circule et s'insinue à travers le puissant appareil colonial de l'hégémonie européenne pour y distribuer, en ondes impondérables, la menace des énergies de rébellion que l'irruption du génie occidental a réveillées parmi l'immense léthargie des races colonisées. Derrière le char de triomphe de Vincennes, « celui qui sait » n'entend que trop distinctement son anathème silencieux.

Retour de flamme de la civilisation libératrice. Servitude inéluctable du progrès ! Depuis les heures premières où rayonna son génie ordonné, inventif, transfigurateur, et surtout depuis le siècle illustre où la découverte colombienne a révélé le visage total de la planète, l'Europe de race blanche, centre de gravité du monde, a changé le cours de la destinée universelle. Et cette transfiguration même a engendré des forces mondiales qui se rabattent maintenant contre la puissance et l'esprit qui les ont créées. C'est l'heure pathétique des ressacs de la colonisation, l'heure de la contre-offensive des énergies longtemps assoupies qu'elle a redressées, armées, organisées.

De l'Atlantique au Pacifique, à travers océans et continents, races brunes, races jaunes, races noires, toutes ces humanités de couleur investies au cours des âges par l'expansion européenne sont parcourues de frémissements qui expriment la fermentation à la fois confuse et précise d'un sentiment d'indépendance. Par la vertu même de son dynamisme civilisateur, l'entreprise coloniale a largement accru la masse vivante des races de couleur et secoué leur torpeur séculaire ; elle leur a donné conscience de ce qu'elles pouvaient être, leur a livré l'un après l'autre les secrets de la précellence du dominateur, affaibli ainsi le mystère et le respect de son prestige, préparé ces multitudes à se dresser, avec les armes mêmes qu'il lui avait fournies, contre celui qui avait discipliné leur vie dans le cadre de sa loi. L'acte de colonisation, dans les conditions d'amplitude, de rapidité où il s'est produit, a donné, d'autre part, à son contact avec les races colonisées le caractère d'une collision tout à la fois destructive et créatrice. Dans le cadre lointain où elles voulaient se faire place, la pensée et la force modernes de l'Occident n'ont pu bâtir leurs édifices neufs qu'en renversant des constructions anciennes. Ce fut une sorte de révolution, économique, politique, morale et sociale ; elle voulait être et elle a été bienfaitrice dans ses résultats, mais elle n'en a pas moins été offensive par les premiers effondrements qu'elle a dû faire dans la mentalité, les mœurs, les traditions, l'état social, l'équilibre statique des races auxquelles elle apportait l'espoir et les moyens d'une destinée plus haute.

Le drame est désormais ouvert. Colonisateur et colonisé sont face à face, et « Vendredi, à cette heure, prend la mesure de Robinson ». L'Europe, dans son vaste empire colonial, en présence des forces qu'elle a déchaînées, connaît les transes de l'Apprenti Sorcier. Turgot avait-il donc raison de dire que les colonies sont comme les fruits qui ne tiennent à l'arbre que jusqu'à leur maturité ?

Quel sera le demain de l'aventure ? L'indépendance des Colonies ? Avant un très long temps, elles seront incapables d'en courir, sans un danger terrible, les hasards. Aucune n'est en état, par un effort autonome, de se conduire elle-même. L'éviction du tuteur blanc serait pour chacune d'elles le signal d'une régression, d'un retour à l'anarchie, à la misère, à la détresse, au désordre, aux dissensions sanglantes d'où l'homme blanc les a tirées. Comment y pourrions-nous consentir ? La servitude immense que l'Europe s'est imposée en prenant charge de ces pays coloniaux a ceci de tragique, que son renoncement lui proposerait à la fois le suicide et le déshonneur. Le suicide, parce que sa propre vie est désormais tributaire à ce point de la vie coloniale qu'en tranchant le lien qui les unit, elle couperait l'artère essentielle par où les flots de son sang s'échapperaient. Le déshonneur, parce qu'en abandonnant ses colonies à leur sort, dans l'état où elles se trouvent, elle agirait à la manière d'un chirurgien qui, en cours d'opération, abandonnerait, la chair ouverte, le patient dont le salut était entre ses mains. Par son dynamisme de rénovation et de révolution morale, en effet, la colonisation a fait, dans l'existence et la pensée indigènes, de larges et profonds arrachements. Elle a enlevé à l'indigène l'ancien axe de sa vie et commencé à lui donner un axe nouveau et supérieur, qui n'est pas encore en place et au point, et dont l'homme de couleur est impuissant à assurer à lui seul l'ajustement et la fixité. Le laisser livré à lui-même est une responsabilité que la conscience de l'Europe ne saurait accepter.

Elle doit donc persévérer, quelques graves difficultés qu'elle y rencontre, dans la recherche de la symbiose qui harmonisera, en les associant, les rapports et les destinées de groupements humains que ne sépare aucun obstacle absolu. La colonisation moderne, au moins dans sa doctrine française, a nettement répudié l'égoïsme tyrannique et mercantile du colonialisme originel pour prendre solidement assise sur l'idée de solidarité humaine. L'humanisme est proprement un idéal européen. Sa générosité est capable de dégager les formules durables de l'entente et de l'accord entre le civilisateur blanc et le protégé qu'il a émancipé. L'issue favorable du drame colonial est pour l'Europe non dans la solution de force, mais dans la solution de justice. Celle-ci seule pourra parachever dans une œuvre d'unité morale cette unité matérielle du monde que la colonisation a réalisée par les prodiges de son progrès technique et matériel. Par là, cette chose immense qu'a été le fait colonial aura bien mérité de l'univers en précisant, dans son énorme argile, les modelés d'une fraternité humaine et en préparant les entr'aides pacifiques des races dans la dignité d'une coopération équitable.

C'est la plus haute leçon qui, de la splendeur des mirages de Vincennes, doive monter vers notre méditation.

Albert Sarraut

L'AME DE NOS PAYSAGES



PAR PAUL VOIVENEL

Je ne dis pas à quel âge j'ai su lire. Tard ! n'en déplaise à ceux dont la puberté prolongée amplifie l'auto-critique.

On capte difficilement l'âme des phrases. Il faut avoir vécu pour distiller convenablement le sel de l'ironie et du rire, et condenser en pluie les nuages de certains enthousiasmes.

■

Et rien n'est plus hermétique qu'un paysage.

Que d'études et de compréhensions préalables suppose la communion ! Un Stendhal, à Rome ! un Durrbach, à Délos !

Ce dernier, doyen de la Faculté des Lettres de Toulouse, mort en avril, fit, en 1930, avec sa femme et ses deux filles, le pèlerinage de Grèce, et j'imagine quelles pouvaient être ses voluptés, lorsque, dans l'île des Cyclades, il s'éloignait des touristes avec des bergers semblables à ceux qui aidèrent aux fouilles victorieuses de sa jeunesse.

LE TARN ANIME DE SES EAUX TOUR A TOUR RAPIDES ET APAISÉES DES PAYSAGES ÉTONNAMMENT DIVERS, AUSSI RIANTS DANS LA VALLÉE ÉLARGIE QU'ILS ÉTAIENT SAUVAGES DANS LA RÉGION DES GORGES. A GAUCHE, ET EN HAUT, LE TARN ENTRE SAINTE-ÉNIMIE ET LA MALÈNE ; EN BAS, LES GORGES A LA SORTIE DES DÉTROITS. PUIS, CI-DESSOUS, CASTELBOUC.



Photos Yvon.

A mes premiers contacts avec la nature je n'eus que des impressions fragmentaires : les noyers de Juillan, près de Tarbes, habitués de nos maraudes, les chemins creux où je me barbouillais de mûres, les collines de Sarrouilles, le coin de l'Adour propice aux baignades... Après l'adolescence seulement, je goûtai la poésie de l'espace et « réalisai » l'harmonie de la plaine cerclée de monts neigeux... Aujourd'hui, quand je la traverse, pour rapide que soit la course, une invisible buée s'en élève, parfum du passé dont le présent tressaille.

Lorsque les concours obsédants de ma profession, terminés, me permirent de reprendre pour mon seul plaisir une culture désormais sans psittacisme, j'entrai si profondément dans quelques œuvres, qu'une visite à leur terroir en devenait l'indispensable complément. Et c'est ainsi que je visitai la chambre de Renan à Tréguier, que j'écoutai craquer sous mes pas intimidés les faînes et les glands du parc de Combourg, que je tournai silencieux, à la Chesnaie, autour de l'étang sur les eaux duquel rebondirent comme de durs galets les « *Paroles d'un croyant* ». Un jour, avant que fût vendue la maison familiale, je vins à Coutances pour recueillir l'atmosphère de cette « *Petite Ville* » dans laquelle Remy de Gourmont oubliait le drame de son visage, et je garde pieusement, à la page 80 de l'émouvante plaquette, une sœur de cette rose rouge dont il chanta le triomphe avec une pudeur désespérée.

■

L'épreuve de la guerre où se trempa ma sensibilité me découvrit un autre sens du pays que sa beauté d'ensemble et la domination des grands esprits. Je compris quelle sanctification conférait au sol le sang de ceux qui le défendirent. Je ne puis plus penser aux Hauts de Meuse, à la Champagne, à l'Oise, aux bois tragiques de Verdun, sans évoquer l'image de mes camarades sacrifiés, et j'aime davantage tel coin du front parce

que j'y vis tomber l'ami dont le squelette, sous la croix égalitaire, continue une garde farouche.

J'en suis demeuré si marqué, que depuis, le signe de la lutte et du sacrifice commande mes interprétations. Et s'est renforcée ma tendance à saisir le sens grave d'un spectacle riant. Je ne puis, par exemple, parcourir les cent-deux kilomètres qui me séparent de ma petite maison de la vallée du *Vicdessos* sans marquer d'une vibration intérieure les endroits où se brisèrent des destinées : ici, à hauteur d'un ruisseau dont le débordement, une nuit d'orage, cacha l'effondrement du pont à mon ami Lautré, fils du médecin directeur de l'Assistance publique, qui s'engloutit avec l'auto contenant une femme et deux bébés ; plus loin, sur une longueur de cent mètres de la route droite et candide, des croix noires au flanc de trois platanes indiquent que se tuèrent, en cinq mois, quatre personnes, et parmi elles, le docteur Boyer, *d'Ax-les-Thermes ;* enfin, à Niaux, le vieil « idiot » de mon village fut cassé par la torpédo d'un sportif impatient.

■

Imprégné du Languedoc, l'ayant parcouru dans tous



Photo G. Krull.

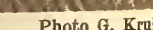


Photo Bonney



UNE VUE DE CARCASSONNE QUE DOMINENT LES TOURS POINTUES ET LES CRÉNEAUX DES FORTIFICATIONS MÉDIÉVALES. LA, PEUT-ON DIRE, TOUTES LES PIERRES SONT IMPRÉGNÉES D'HISTOIRE GUERRIÈRE : CELLE, NOTAMMENT, DES CROISADES CONTRE LES ALBIGEOIS. CI-CONTRE, AX-LES-THERMES, LA PETITE VILLE ARIÉGEOISE, CHARMANTE, EXTRÊMEMENT RICHE EN EAUX SULFUREUSES.



ALBI QUI NE MÉRITE PAS SEULEMENT SA CÉLÉBRITÉ PAR UNE CATHÉDRALE SPLENDIDE. CE MONUMENT INSIGNE ET L'ARCHEVÊCHÉ, LES PONTS, LES DEMEURES D'AUTREFOIS — PIERRES ET BRIQUES ROUGES OU FAUVES — FORMENT UN ENSEMBLE QUI, AU MOINS PAR SA COULEUR, EST PROBABLEMENT UNIQUE AU MONDE. LE TARN COULE AU MILIEU, ÉMERAUDE OU PARFOIS ROUGE BRIQUE.

Photo Yvo

ses rayons, les yeux fixés à la glace de ma voiture, rêvant dans la fumée de mes cigarettes, nourri de son histoire, familier de ses écrivains et de ses artistes, j'apprécie le sourire de sa lumière et l'élan de ses horizons, mais je m'attarde plus volontiers aux signes de sa force et de ses violences passionnelles. Des côtes courtes du Gers aux collines molles du Lauraguais, des lignes nettes de l'Aude, que domine la flamme sombre des cyprès, aux harmonieuses rivières d'Ariège, des antiques forêts du Tarn aux plateaux crayeux du Montalbanais et du Quercy corrodé de soleil, j'ai promené une curiosité que la sève de l'enthousiasme défend du dessèchement de l'âge. Je comprends au Cayla l'inspiration guérinienne ; je refais devant les deux monuments le chemin génial qui mena Antoine Bourdelle du groupe tourmenté de la guerre de 1870, au temple olympiennement apaisé qui commémore 1914-18. Étonné sans secousses ni chaleur devant la technique des dessins d'Ingres, que sa sexualité trop satisfaite priva d'amour et de génie, je vais, à côté de la pourpre des briques albigeoises, ausculter le cœur de ce gnome aristocratique moqué des femmes que fut Toulouse-Lautrec.

Le plus lointain passé offre ses savantes recherches dans la plaine de Martres-Tolosane, dans des grottes fameuses et dans les vallonnements du *Comminges*, et si l'amoureux de la montagne trouve dans le Luchonais et la Bigorre l'occasion de satisfaire son désir du risque, rien ne vaut pour moi une après-midi d'automne auprès de cette *tour Lafon*, au-dessus de Foix, de l'observatoire boisé de laquelle on embrasse avec l'étincellement du Montcalm le mystère bleu des replis du Couserans.

■

La région toulousaine passe pour bonne fille auprès de ceux qui parlent de son « soleil d'or », de ses ténors, de ses artistes et de son accent chantant. En réalité, entre les souffles contradictoires du vent d'ouest, humide et glacial, et les rafales de l'autan rageur, elle révèle à qui sait pénétrer les apparences, un caractère ardent jusqu'à l'héroïsme. Ce caractère éclate dans la physionomie de ses bourgs fortifiés, dans l'aspect de la Grésigne profonde et rude, dans les impressionnants châteaux qui, de Penne à Lordat, à Léran, à Miglos, dominent ses points stratégiques, dans ses églises forteresses comme Sainte-Cécile d'Albi. Grandes lignes droites et murailles nues, donnent à la brique une attitude de force austère. Les hommes se sont massacrés pour leurs croyances et leur liberté. Le Midi résista farouchement aux barons du Nord et aux armées de la chrétienté, et c'est à Montségur, le Montsalvat du Saint-Graal, qu'Esclarmonde tomba pour sa foi au milieu des cathares indomptables.

Les noms légendaires résonnent dans la nuit qui m'entoure. Les pierres de ma ville en ont conservé l'écho. Je les interroge souvent au crépuscule qui rougeoie. J'explore les siècles dans ses rues, aux façades et aux cours intérieures de ses hôtels, au pied de ses couvents et de ses tours hardies.

Certes, Toulouse mérite le nom de « cité palladienne »; la pureté de ses édifices et l'humanisme de ses savants et lettrés en témoignent ; mais lorsque, après m'être caressé aux architectures de la Renaissance, j'arrive, au soir tombant, près des vestiges de l'ancien Château Narbonnais, en songeant à Saint-Saturnin emporté par le taureau furieux, à Montmorency décapité dans la cour du Capitole, au président Duranti dont le cadavre fut traîné par les ligueurs sur les pavés ensanglantés, à l'assassinat du général Ramel, à la belle Violante et à ceux, prêtres et magistrats, qui moururent d'elle, je sais désormais quelle passion profonde, sensuelle ou non, se cache derrière la spirituelle gaîté de mes compatriotes.

PAUL VOIVENEL.

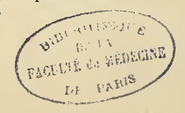




Photo G. Krull.

ROME EN FRANCE

PAR JEAN-JACQUES BROUSSON

Avec quelques Jacobins, cet excellent abbé Grégoire, dont on vient de célébrer le jubilé mortuaire, avait projeté « d'uniformer» les provinces françaises. Les patois passaient pour « fédéralistes ». En vain, nos réformateurs ou, pour parler plus juste, nos« unificateurs» imprimèrent-ils dans leurs bulletins qu'il n'y avait plus de Gascogne, de Normandie, de Languedoc ! La prosodie pétulante des riverains de la Garonne, la diction narquoise et traînante des enfants du vieux pays de Sapiens révélaient tous les jours, à l'oreille des niveleurs, la protestation des provinces, sacrifiées et victorieuses. Elles revivaient, elles revivent encore, dans le goût du terroir, dans l'haleine des fleurs, dans la sève des fruits, dans la gamme des vins diaprés. La vie moderne a même ravivé, d'un verni inattendu, avec l'auto, l'album miraculeux.

Dans le danger, la France est une, mais dans la joie et la prospérité, elle est multiple. Elle sourit par les mille fossettes provinciales de ses jardins, de ses rivières. Quand mourut, en 1831, accablé d'expériences, l'abbé Grégoire, ennemi des patois et des provinces, un enfantelet était

DÉDIÉE A CAIUS ET A LUCIUS, FILS ADOPTIFS D'AUGUSTE, LA MAISON CARRÉE FAISAIT PARTIE DU FORUM NIMOIS. ICI, LE JARDIN DE LA FONTAINE A NIMES. AU XVIIIe SIÈCLE, SUR LES VESTIGES DES THERMES, L'INGÉNIEUR MARÉCHAL RÉTABLIT LES BALUSTRES, LES BAINS, LES PARTERRES QUI ORNAIENT LA SOURCE SACRÉE DE NÉMAUSUS, AU TEMPS D'AUGUSTE. AU BORD DE CETTE SOURCE SONT LES RUINES PITTORESQUES DU "TEMPLE DE DIANE".



Photos G. Krull.

né, le Messie de la résurrection provinciale. Dans un léger berceau de bois de saule, et dans un mas latin, aux environs d'un arc de triomphe, vagissait Mistral. Et le souffle laiteux de cet enfant au nom de tempête devait rajeunir, en l'ébranchant des lambrusques mortes, l'olivier gallo-romain.

On confond généralement le Languedoc avec ses voisines, la mobile Guyenne et la légère Provence, enfants, comme elle, de la vieille Rome. Mais, lui seul a conservé, dans son caractère énergique, le lait sucé à la mamelle acerbe de la louve latine. Après la ruine de l'empire d'Occident, les humanités, les institutions municipales résistèrent aux Goths, aux Francs, aux Arabes. Chassées d'Italie, les muses continuèrent de l'autre côté des Alpes, leurs rondes et leurs chansons.

— Votre pays, Brousson, me disait Anatole France, au retour d'un voyage en Languedoc, est plus latin que la patrie de Virgile ! C'est dans vos vignes, sous la treille des muscats, c'est dans vos



VESTIGE D'UNE ÉGLISE DU XIII° SIÈCLE DÉTRUITE PAR LES HUGUENOTS, LE CLOCHER DE SAINT-ÉTIENNE, A LA FOIS ROMAN ET GOTHIQUE, CONTRASTE AVEC LE STYLE GÉNÉRAL DU SANCTUAIRE REBATI A UZÈS, A LA FIN DU XVIII° SIÈCLE. LA TOUR FENESTRELLE EST, ELLE AUSSI, UN VESTIGE DE LA CATHÉDRALE DÉTRUITE EN 1621, AU COURS DES GUERRES DE RELIGION ET REBATIE AU XVII° SIÈCLE. SON CAMPANILE, A DIRE D'EXPERT, DATERAIT DU XI° SIÈCLE.



EN PAGE 27 : UZÈS. — CE PONT A LA VÉNITIENNE, BATI PAR LE BARON DE CASTILLE, RELIAIT SON HOTEL, CURIEUX ÉDIFICE DE STYLE EMPIRE, AUX JARDINS SITUÉS DE L'AUTRE COTÉ. CETTE TERRASSE, OURLÉE DE BALUSTRES, VOISINE DU PAVILLON OU RACINE COMPOSA, DIT-ON, SA PREMIÈRE TRAGÉDIE, FAISAIT PARTIE DU JARDIN ÉPISCOPAL. ELLE DOMINE LE VALLON DE LA FONTAINE D'EURE, LA SOURCE AMENÉE JADIS A LA FONTAINE DE NIMES, PAR L'AQUEDUC MAJESTUEUX DU PONT DU GARD.



Photos G. Krull.

vergers, où éclatent et mûrissent les fruits de la terre de Chanaan, qu'il ferait bon de relire les *Géorgiques*, dans la rumeur des guêpes et des abeilles. Le vicomte de Châteaubriand a célébré avec un pompeux ennui la mélancolie de la campagne romaine. Au juste ce qu'il a vu, dans cette terre aride et salpêtrée, ce sont les ruines, les arcs rompus, les temples écroulés. Mais cette terre, aujourd'hui fiévreuse, fut prospère. Ces aqueducs portèrent sur leurs épaules l'eau qui désaltère et purifie. Ces temples joignirent vers le ciel l'oraison de leurs colonnes. Je comprends mieux la majesté antique devant le Pont du Gard, intact, et les ruines juvéniles de Nîmes, que devant le Panthéon, devenu une église, ou le Colisée, tout ébréché. Certes, vos monuments sont minuscules, comparés aux constructions colossales de la capitale du monde antique ! Mais ils sont intacts ; mais sur leurs visages safranés rit toujours le hâle de deux mille printemps.

Et le bon maître continuait :

— Ce qui a fait votre fortune, mon cher Brousson, c'est votre faiblesse. Les basiliques romaines, les temples, le Colisée, étaient bâtis en « péperin », c'est-à-dire, en une sorte de tuf volcanique, recouvert, il est vrai, de plaques de marbre fixées par des crampons de bronze. Avides de ce bronze, dont ils faisaient des javelots, et de ce marbre, qu'ils cuisaient au four pour en tirer de la chaux, les barbares ont dépouillé les façades olympiennes de leur épiderme césarien. Il y eut les barbares et il y eut, plus terribles encore que les barbares, les chrétiens ! Pour les bâtisseurs d'églises, le Colisée est un chantier. On en tire Saint-Pierre et les palais des papes et des cardinaux. Alors, à Rome, le nouveau dieu oriental a remplacé à peu près partout l'Olympe latin. Vénus,



LES REMPARTS D'AIGUES-MORTES ET LA TOUR DE CONSTANCE. QUI AURAIT ÉTÉ BATIE PAR LES ROMAINS. ELLE A ÉTÉ AMÉNAGÉE EN BASTILLE, AU MOYEN AGE. AU XVII[e] SIÈCLE ET AU XVIII[e] SIÈCLE, ELLE A SERVI DE PRISON, POUR LES PROTESTANTS REBELLES AUX DRAGONNADES. A SA POINTE, DANS UNE CORBEILLE DE FER, ON ENTRETENAIT UN BRASIER, LA NUIT.

Jupiter, Diane, Cupidon se sont réfugiés au Musée, hospice des dieux déchus. Ce qui m'enchante à Nîmes, c'est l'atmosphère antique sur des ruines sans rides. On n'a pas besoin de guide pour comprendre. Il suffit de respirer. Au contraire de Rome, où les anciens Dieux sont morts, ici, les guerres de religion ont fait la place nette aux vieux rites. Dans ce jardin de La Fontaine, au bord de la source divinisée où l'acanthe d'Auguste s'enlace à la chicorée du Bien-Aimé, vous pourrez tresser une couronne de roses et de cyprès. et par la ville, et par les rues, abondantes en colonnes, aigles et trophées, vous apporterez votre guirlande à la Vénus mutilée qui préside toujours, au-dessus d'un médailler, dans la Maison Carrée.

Rien de contrasté comme cette province qui réunit, dans une même ardeur, dogmatique et politique, les pâtres cévénols qui paissent leurs ouailles sous les châtaigniers de l'Aigoual et les pêcheurs des marais insalubres, les chasseurs d'oiseaux de passage, les « gardians » qui excitent de leur trident les taureaux sauvages, dans la Camargue, le delta du Nil languedocien. Deux villes dressent, dans ce panorama, leurs tourelles inattendues. A la pointe d'un rocher, d'où ruissellent des



AIGUES-MORTES, INSÉPARABLE DU SOUVENIR DE SAINT LOUIS. LES REMPARTS FURENT ÉDIFIÈS SOUS LE RÈGNE DE PHILIPPE LE BEL. INTACTS, AU MILIEU DES SALINES ET DES MARAIS, ILS CONSTITUENT UN DOCUMENT DES PLUS ÉLOQUENTS—ET SANS DOUTE LE PLUS AUTHENTIQUE — SUR LES VILLES FORTIFIÉES DU MOYEN AGE. CI-DESSOUS, PORTE DANS LES REMPARTS.



Photos G. Krull.

sources généreuses, Uzès érige sa tour « Fénestrelle », « sa tour du roi », sa tour de l'Évêque, pareilles aux pièces d'un jeu d'échecs, l'échiquier de Gargantua ! C'est le miracle de la Belle au bois dormant. Depuis la révolution, Uzès est, en quelque sorte, notre Pompéi languedocienne et française. Si vous avez patience, vous y arriverez par des routes tantôt scabreuses, poudreuses et désolées, qui rappellent les paysages maléfiques de la Biole, tantôt par des chemins bordés de jasmins, de vignes folles, de grenadiers, de jujubiers, de micocouliers, qui font invinciblement penser à la description de la Bétique, dans *Télémaque*. Les fleurs et les fruits s'enlacent sur la tête des touristes, en grappes monstrueuses. Hormis les remparts, jetés bas à la révolution, et transformés en boulevards, le cœur de la cité épiscopale est intact. Ces demeures, à la fois spectrales et monumentales, toutes bâties dans une admirable pierre friande et friable comme de la croûte de pâté, ambrée comme le tavel et sculptée jusqu'au vertige, forment un ensemble splendide et mélancolique.

Grâce à la littérature, à Barrès, Aigues-Mortes est plus connu qu'Uzès. Ce n'est plus Rome, ni le siècle d'Auguste, comme à Nîmes, mais Saint-Louis et les croisades. Miraculeusement conservés, dans l'iode et le sel, les remparts enserrent encore de leur corset de pierre, noué de tours, la ville éternellement royale et fiévreuse. A la pointe de la Tour de Constance se dresse toujours, comme au temps où l'on embastillait les camisards, le panier de fer où brûlait la nuit, pour les bateliers, les fagots de genévriers. Le soir, cette miniature de livre d'heures est rayée par le faisceau métallique du phare du Grau du Roi.

Jean-Jacques Brousson

INGRES

A PROPOS D'UNE EXPOSITION A NICE

PAR GABRIEL HANOTAUX
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE



INGRES, « Monsieur Ingres », redevient à la mode après son grand rival et adversaire, Eugène Delacroix.

En attendant une « Exposition Ingres », que le Louvre nous doit et qu'il ne tardera sans doute pas de nous donner, sous peine d'être accusé de partialité, Nice a pris les devants et une charmante réunion de chefs-d'œuvre du maître, organisée par les soins de la municipalité et avec le concours du Louvre, du baron Joseph Vitta, de M. Fenaille, permet à ce public nombreux et choisi de la Côte d'Azur de s'arrêter devant une des plus rares évocations de l'art français, unissant le XVIIIe siècle finissant au développement presque entier du XIXe siècle.

Oui, « Monsieur Ingres », le bonhomme tout rond en sa longue redingote marron, au regard et à la parole bourrue, qui passa pour le maître du poncif auprès d'une jeunesse, laquelle se dit toujours révolutionnaire en attendant qu'elle devienne conservatrice et réactionnaire, M. Ingres est maintenant à la place qu'il occupera éternellement, réconcilié avec Delacroix, dans l'Empyrée qui les rapproche au-dessus de toutes les controverses.

Cet homme froid dans l'ardeur, et audacieux dans la discipline, est un méridional, — naturellement : il est de Montauban et il est un peu de Toulouse ; fils d'un maître de dessin légèrement bohème, petit-fils d'un maître tailleur, nourri dans une tradition d'adresse et de précision où l'esprit se rend maître de la main et la persévérance de la matière.

N'ayant pas été toujours heureux au logis, il adorera les siens, le foyer, la famille, sa première femme, sa seconde femme, ses parents, dont il nous laissera d'innombrables portraits peints ou dessinés avec une conviction et une émotion qui font, de ces bourgeois de 1830, hauts en cravates, largement chapeautés et emplumés, des manières de héros.

Tout en contraste et en paradoxe, valétudinaire qui vécut près de 90 ans, aimable et atrabilaire, patron à la fois affectueux et exigeant, en un mot de ces mauvais caractères qui sont des caractères, n'ayant rien de cet esprit facile qui se prodigue en billevesées gonflées de vent, couvant, au fond de soi-même, une chaleur de cœur qui se concentre pour se répandre dans le rayonnement du génie, tel fut l'homme.

Son génie, c'est la sensibilité : toutes les sensibilités, la sensibilité cordiale, la sensibilité nerveuse, la sensibilité tactile, la sensibilité visuelle, la sensibilité rythmique et musicale. Tout chante en lui, tout l'ébranle, l'émeut et vibre en une perpétuelle création. Le rythme l'emporte : il faut qu'il chante.

On a tant parlé du « violon d'Ingres » : ses doigts vibraient sur les cordes et sa main sur l'archet, de naissance, si je puis dire. La musique le faisait frémir de la tête au pied. Dans cet admirable tableau où il s'est présenté, sous les combles de son atelier de Rome, peignant sa grande page, de « Romulus et Acron », plaqué contre la toile immense comme un ouvrier biblique sur la muraille démesurée des Pyramides, n'a-t-il pas voulu que son compagnon sonore fût là et il a peint avec un soin délicat et achevé, au pied de la chaise où il est assis tournant le dos, son violon, le « violon d'Ingres ». Et comment ne pas rappeler cet autre trait de la sensibilité musicale et de l'amour, quand, à la fin d'un concert, assis auprès de sa charmante Madeleine, ce délicieux petit Greuze rose qui est venu de Meaux jusqu'à Rome

pour l'épouser, — il l'enlève, en quelque sorte, en lui murmurant à l'oreille : « Je ne peux plus attendre » !

Quand il peint la chapelle Sixtine, il est envoûté par les voûtes ; la grandeur du grand le saisit et il écrit à un ami : « J'aurai de quoi vous entretenir du Vatican tant que ma vie durera ». Quand, jeune encore, il a rêvé, en lui-même, son futur tableau de « Jupiter et Thétis », il en hume d'avance le parfum et s'écrie : « Qu'il sente l'ambroisie » ! Et enfin, quand, ayant exposé pour la première fois au Salon, il est accueilli par cette rumeur de dénigrement qui salue toujours d'un mauvais rire les esprits originaux, quand ces abois de la critique se font entendre au lever de l'astre, quand il a été traité de « romantique » et de « gothique », lui l'hellène s'il en fut, il est navré d'une blessure telle et d'une douleur nerveuse si insupportable que comme Poussin et comme Claude Lorrain, il s'enfuit jusqu'à Rome et secoue sur sa patrie, dont il est pourtant un fils si représentatif, la poussière de ses souliers. Il s'en va chez lui, — chez Romulus, — et se crée une seconde patrie. Il prononce cette parole qui ne sera comprise qu'après sa mort : « Ma mission est de joindre l'art antique à l'art moderne grâce à l'art français ». Et il se plonge dans le travail acharné, sa véritable existence.

L'art va donc lui suffire... Mais non : à Rome, il retrouve la France. Il s'y rencontre, en effet, avec le "grand ordre" Napoléonien. Rome lui apparaît avec son prestige intact et comme restauré par l'héroïsme de ces français, maîtres d'un jour. Ainsi le pensionnaire de l'École retrouve dans son hégire la France des soldats et des administrateurs, cette France de la précision et du travail bien fait, du goût, de la raison et de la sobriété ; en un mot il renaît à lui-même. Apaisé, il peint Caroline Bonaparte et Madame de Sénones, ses camarades de la villa Médicis, ces grands latins qui sont le sculpteur florentin, Bartolini, le peintre français, Granet, et tant d'autres. De son cœur ulcéré explose sa vengeance immortelle : une production infinie, constellée de chefs-d'œuvre.

Les organisateurs de l'Exposition de Nice n'ont nullement conçu le dessin de faire une présentation générale de l'œuvre du maître : cette œuvre est colossale, il faudrait des murailles indéfiniment extensibles pour la contenir. Mais ce qu'ils ont offert au public, ce sont des morceaux de choix, quelques-unes de ces œuvres décisives qui permettront au sentiment moderne mieux averti de confirmer sa propre réaction en présence d'une production si diverse, si variée, si originale.

L'un des traits les plus frappants de l'immense création artistique d'Ingres, c'est l'élan de tendresse et de volupté qui le porte vers la chair de la femme. Que l'on s'arrête devant la petite « Baigneuse », devant l'étude de nu de « l'Angélique », devant les admirables dessins, études de nu pour « l'Odalisque » et l'on sentira le fluide s'irradiant, pour l'artiste, de la suprême beauté humaine.

J'ai entendu, devant l'une de ces figures, un visiteur, soudainement comme figé, les larmes aux yeux, murmurer : « C'est une telle beauté que j'ai perdue » ! Quelle glorification de l'art qu'une pareille évocation !

Mais rien n'égale (excepté le chef-d'œuvre entier qui appartient au Louvre), l'étude pour la tête de la « Vénus Anadyomène » exposée par le baron Vitta : les voir *de près*, cette tête divine, ce cou plein et rythmé,



Photo Giraudon.

PAGE 30, UN DÉTAIL DE LA VÉNUS ANADYOMÈNE. LE PEINTRE AMAURY-DUVAL, QUI FUT L'ÉLÈVE D'INGRES, A ÉCRIT DANS SES CURIEUX SOUVENIRS, AU SUJET DE CETTE ŒUVRE ADMIRABLE : " IL EXISTE PEU DE CHOSES QUI M'AIENT PRODUIT UNE AUSSI VIVE ÉMOTION... IL ME SEMBLA QUE C'ÉTAIT AINSI QUE DEVAIT ÊTRE LA PEINTURE D'APELLE". JUGEMENT QUI IMPLIQUE L'IDÉE D'ÉTERNITÉ. OR, SI CETTE VÉNUS MÉRITE LA DURÉE, SERAIT-CE PAS GRACE AU DESSIN QUI EST " LA PROBITÉ DE L'ART". ICI, UNE ÉTUDE D'INGRES (DÉTAIL), AUTRE ILLUSTRATION DE SA MAXIME FAVORITE.



BAIGNEUSE D'INGRES, DESSIN (DÉTAIL) DE LA COLLECTION BONNAT.

cette épaule aux attaches roulantes, la naissance de cette poitrine, à demi-gonflée du premier poids de l'amour, cette chair qui palpite, ce sang qui circule dans ces veines devinées sous la peau, c'est la plénitude de la possession esthétique dans le rêve le plus suave de la vie. Ici, le Maître, qui n'a d'égal que lui-même, a mis toute sa nature chaleureuse et soulevée. Quel que soit son modèle, — à supposer qu'il ait eu un modèle, — son inspiration, son Dieu, c'est l'amour. Dans ce morceau, tout le chœur féminin qui l'entourait chante d'une seule voix : car, comment ne pas reconnaître, dans cette figure unique, à la fois Mme Ingres la délicieuse, Mme de Sénones la triomphante, Mme d'Haussonville la tendre, « la belle Zélie », la victorieuse ; comment ne pas retrouver toutes les baigneuses du *Bain Turc* rassemblées ? Toutes, elles se sont fondues en la Vénus, mère de toute beauté.

Ingres est l'un des Maîtres du portrait. Du pinceau ou du crayon, il a fouillé l'âme humaine, et il a dessiné la psychologie du siècle; son œuvre est un puissant morceau d'histoire. Il a fait vivre à jamais un monde maintenant disparu. Et quel monde! Le plus extraordinaire peut être de tous les temps : les contemporains de Napoléon.

Ingres est arrivé à Paris juste à temps pour peindre Bonaparte premier consul, pâle et tout en rouge. Il quitte Paris ; et il trouve, à Rome, le cortège de l'Empereur triomphant. Rome, elle-même, rendue à sa haute vie historique et à son ancien prestige restauré par l'héroïsme français. Amis et adversaires, il les a tous peints ou dessinés ! Il a peint ce grand et douloureux Pie VII, qui vainquit dans l'humilité et le pardon ; il a peint les cardinaux, les soldats, les administrateurs. Et puis, il a peint les successeurs, les Bonaparte en fuite, les voyageurs anglais, slaves ou belges. Et il a vécu assez longtemps pour aborder, enfin, revenu à Paris, la face glorieuse du vainqueur de toutes ces gloires, le bourgeois-journaliste, M. Bertin. Son histoire en images suit ainsi la marche tragique du siècle lui-même.

Voyez cette surprenante figure du cavalier aux culottes jaunes, d'un faire si inattendu et signé « Ingres 1815 » (Coll. Vitta) ; et voyez toutes ces femmes : le portrait de Mlle Bertin, écroulée dans son bien-être lippu et velu ; cctte délicieuse Mme Gatteaux, fine mouche, à la bouche pincée, aux yeux perçants, si joliment fleurie de bonnets, de dentelles, de châles ondoyants, comme perdue et enroulée dans les plis et replis du corsage et de la robe, plus adroitement séduisante parce qu'elle est plus cachée. Ah ! la charmante et agressive perronelle, avec l'arc de la bouche qui va décocher le trait.

Mais le portrait n'est pas, à lui seul, l'art du peintre. L'imagination, la haute intuition le réclament. « Marier l'art grec à l'art moderne », telle était la pensée du Maître : n'est-elle pas exprimée dans la tête splendide du Jupiter aux trois couleurs, étude pour la « Thétis implorant Jupiter » du musée d'Aix et qui le parfume « d'ambroisie » ? Et cette pensée n'est-elle pas, splendide et rayonnante, dans cet « Homère déifié », donné au musée du Louvre par le baron Vitta ? Quelle ampleur, quelle richesse d'invention, quelle sûreté, quelle simplicité, quelle modestie sur cette page, plus évocatrice peut-être que le tableau achevé, parce qu'elle nous rend le génie plus abordable, plus humain, plus familier : le germe est là, fécondé ; la fleur prête à s'épanouir.

Ainsi, nous voici amenés, par le peintre lui-même, jusqu'au sanctuaire de sa religion et de son tourment : l'art et la composition, c'est-à-dire, la représentation de l'humanité en foule et en action.

Déjà, nous nous y acheminons par les études pour le « Saint-Symphorien », pour le « Vœu de Louis XIII, » pour la « Vierge et l'Enfant Jésus », cet admirable morceau de pureté et de grandeur, à la fois surhumaine et divine, première conception de la « Vierge à l'Hostie ». Mais le tout se couronne à la fois, par l'envoi magistral du Musée du Louvre : « La Chapelle Sixtine », où le Maître ayant rejeté, pour ainsi dire, de parti pris, tout ce qui n'est pas de la stricte réalité, a su créer cependant, par la grandeur du monument, par le balancement des lignes, par la justesse des perspectives, par l'immobilité des corps, par l'indication estompée dans l'ombre de la fresque de Michel-Ange, un rythme religieux, une « atmosphère » digne de ce pape à peine aperçu, et fléchissant sous la tiare, tandis qu'il tient entre ses faibles doigts bénissants toutes les misères et tous les espoirs de l'humanité. Répétons le propre mot du grand peintre grand penseur : « J'aurai de quoi vous entretenir du Vatican, tant que ma vie durera. »

Cette revue trop rapide devrait s'achever sur une telle ÉLÉVATION. Il faut dire un mot, cependant, de cette

réunion de croquis et de dessins qui forment comme le dessous, la préparation et la confidence intime de toute l'œuvre ingresque. Il disait : « Le dessin est la probité de l'art ». Et l'on voit bien, à s'arrêter longuement devant ceux-ci, que tout est loyal en lui ; oui, tout est probe ; il paye comptant. Monnaie sans mélange et sans félure que la pointe de la mine de plomb a frappée pour des siècles. On raconte que, dans son atelier, Ingres, révisant les dessins de ses élèves qui, pour la plupart, savaient leur métier certes, corrigeant donc les dessins d'un Flandrin, par exemple, sa main leur apportait une beauté unique et supérieure rien qu'en repassant du bout du crayon sur le trait, lui-même excellent. Tant il est vrai que l'art est « une petite différence ».

Le dessin!... Ce grand coloriste si délicat, si souple, parfois si somptueux, cet admirable portraitiste, cet élève des Maîtres de l'antiquité et de la Renaissance, qui les égale et les dépasse parfois, ce représentant grave et fort du siècle de Napoléon, comme Poussin le fut du siècle de Louis XIV, Ingres en un mot, subordonnait toute la création picturale à la construction fondamentale, le dessin, et, au dessin, son indomptable nature se subordonnait humblement. Tout l'art accumulé par les siècles avait travaillé à l'instruire... Il s'instruisit jusqu'à la dernière heure de sa longue vie. Voici une anecdote qui m'a été contée par François Coppée, alors que j'allais le visiter, tout pâle et exangue sur son lit de mort, anecdote que Coppée tenait lui-même, m'a-t-il dit, d'un de ses camarades plus âgé, qui avait été l'élève de « M. Ingres ». Le Paris de 1848 était en révolution, dans la fureur des journées de juin. Parmi ces furieux, les moins ardents n'étaient pas les élèves de l'École des Beaux Arts. Un jour, au comble de leur violence révolutionnaire, ils résolurent d'aller brûler le Louvre, rien que cela! Le monome se forme, on traverse la Seine, une foule hurlante, recrutée de tous les pâles voyous, pénètre dans la cour, se dirige vers le portique... Le gardien a eu le temps de pousser la porte de bronze et le flot en délire est refoulé par l'obstacle. Les cris redoublent, la colère s'irrite de son impuissance, les coups retentissent, la porte sonne comme un tocsin, lorsque, soudain, le bruit tombe, la cohue s'ouvre et livre passage. Un gros homme calme, en redingote bourgeoise, fleurie de la Légion d'Honneur, un carton sous le bras, s'avance, et voilà que les chapeaux se soulèvent, les visages se détendent, deux mots circulent : « M. Ingres ! M. Ingres ! »

« — Eh! que faites-vous là, Messieurs, dit le survenant, en s'adressant à quelques-uns des jeunes gens qu'il a reconnus. L'un d'eux s'avance et, plus hardi que les autres, il réplique : « — Et vous ! Monsieur Ingres, que venez-vous faire ici ? » Et le vieux maître de répondre : « Mais, Messieurs, je viens apprendre à dessiner ».

L'œuvre d'art est le prolongement, par le cerveau et la main de l'homme, de l'œuvre du créateur, car cette puissance a été donnée au genre humain : il crée. Mais son travail n'est pas isolé, il est collectif et la société entière, par son effort continu, remontant au plus lointain des siècles, peut, mais peut seule obtenir cette réalisation suprême qui achève la volonté providentielle, l'art.

S'il en est ainsi, comment l'artiste se passerait-il de la tradition, comment se passerait-il des maîtres, comment se détacherait-il de la collectivité dont il fait partie, et qui le soutient ? Enfants, qui prétendent secouer le joug, et qui dételent l'attelage. Peintres de petits morceaux et de petits instants, qui après s'être détournés, par impuissance, de la représentation des grandes crises morales, historiques, religieuses, en sont maintenant à fuir devant la ligne et la combinaison des lignes, devant la composition, qui est tout harmonie, tout équilibre, toute beauté. Ils disent néant à l'art, et l'art répond néant...

Ingres fut, comme Delacroix, un grand révolutionnaire parce qu'il s'ingénia toujours, s'excita, ajouta toujours, alla toujours plus loin; mais ni l'un, ni l'autre ne fléchirent jamais : l'impossible les attirait. Ils ont grandi et amplifié le domaine de l'art par la recherche de la difficulté inabordée et par de la cupidité de l'au-delà. Ils n'ont pas fui devant l'obstacle, ils l'ont abordé de front. Ils ont pris, sur leurs fortes épaules, le fardeau et ne se sont pas assis sur le bord de la route à le contempler vainement ou à se plaindre stérilement.

GABRIEL HANOTAUX.

L'UNE DES ÉTUDES D'INGRES POUR L'ODALISQUE (MUSÉE DU LOUVRE)



Photos Giraudon.



TOULOUSE LAUTREC

PAR THIÉBAULT-SISSON

DANS tout métier intellectuel — et la professsion d'artiste en est un — rien ne se fait de bon et de véritablement personnel que sous le coup d'une excitation qui bande toutes les énergies du travailleur et les exalte jusqu'à leur maximum de puissance. Rares sont ceux qui trouvent l'excitation nécessaire en eux-mêmes, à force de la concentrer sur l'objet de leur étude. Il y faut une volonté peu commune, un cerveau parfaitement organisé et sans tare. Pour les autres, un excitant artificiel est de rigueur. Durant les huit à dix heures de travail qu'il abattait chaque nuit, Balzac se gorgeait de café. Pendant les dix ans qui ont précédé sa mort, Maupassant ne pouvait écrire qu'après avoir cassé sur son âtre un flacon de parfum très fort et s'être imprégné longuement de son odeur. Pour certains tempéraments dont les facultés sexuelles sont anormalement développées, le meilleur des excitants est l'acte génésique. Pour le plus grand nombre, c'est l'alcool. Les meilleurs nus de Modigliani ont été enlevés en des séances de cinq à six heures, pendant lesquelles l'artiste absorbait un demi-litre d'eau-de-vie, parfois plus, et ce genre de détraquements est particulièrement fréquent chez les peintres.

Henri de Toulouse-Lautrec, mort en 1901 à l'âge de trente-sept ans, comme Watteau, a dû plus encore que Modigliani à l'alcool. L'usage continu, intensif de ce dangereux excitant a magnifié jusqu'au génie, ou presque, les dons de



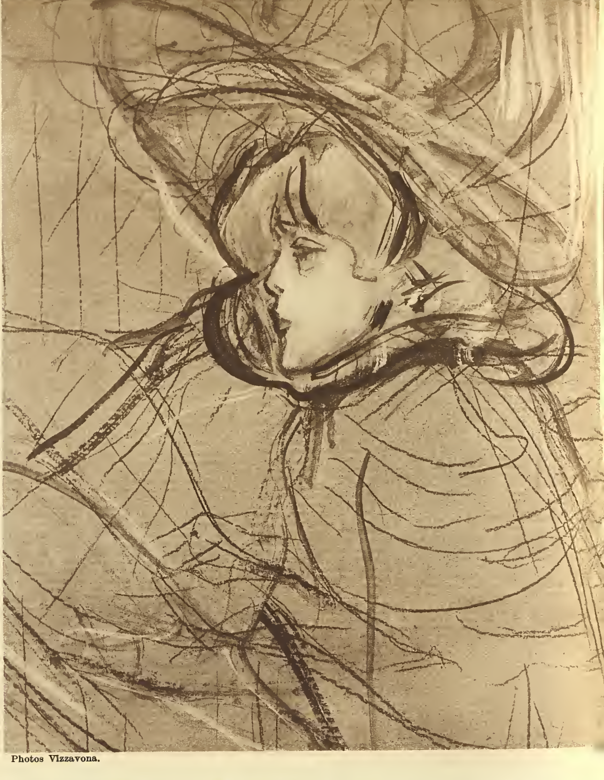
Photos Vizzavona.

PAGE 34, LA GOULUE, DE FACE ET, ICI, DANSANT VIS-A-VIS DE VALENTIN LE DÉSOSSÉ, AU MOULIN-ROUGE. L'ON DOIT AU GOUT SINGULIER DE TOULOUSE-LAUTREC POUR LES LIEUX DE PLAISIR UN TÉMOIGNAGE QUE RIEN NE POURRAIT REMPLACER, S'IL DISPARAISSAIT, SUR CERTAINS ASPECTS D'UNE ÉPOQUE PASSÉE. L'ANCIEN MOULIN-ROUGE A CONNU LE JAZZ APRÈS LE CANCAN... MAIS PEUT-ÊTRE REVERRA-T-ON, CAR TOUT RECOMMENCE, LES DANSES D'UNE NOUVELLE GOULUE ET LES GOUTS " FIN DE SIÈCLE " QUI PERMIRENT, TOULOUSE-LAUTREC AIDANT, QU'ELLE FUT CÉLÈBRE.

lucidité dans l'observation, de sensibilité à la couleur et à la ligne qu'il tenait de la nature. Le grand public n'avait vu dans l'artiste, jusqu'ici, qu'un réaliste implacable, un caricaturiste à la fois « rosse » et subtil du monde des music-halls, et un compositeur d'affiches amusantes à la gloire de la Goulue, de la Grille d'égoût et de Valentin le désossé. L'exposition qui vient d'avoir lieu au Musée des Arts Décoratifs lui a révélé un peintre vigoureux, un rénovateur profondément original de l'affiche, un lithographe exceptionnellement délicat, un notateur spirituellement fantaisiste et lyrique de la vie, et l'homme peut-être qui, au dix-neuvième siècle, a tiré du crayon le plus de ressources.

Ce peintre, si doué qu'il fût, est mort jeune. Toulouse-Lautrec avait appris à l'école de Bonnat le scrupule dans l'interprétation des physionomies et des formes. Il savait construire et modeler. Il avait le sens de la matière et un goût de couleur très fin. On en voit une preuve évidente dans la grande toile possédée aujourd'hui par un musée d'Amérique, où il a réuni, autour d'une table de café, ses amis Dujardin, Sescau et Guibert avec des femmes de music-hall, mais le tableau exige une patience et un temps que l'artiste ne se souciait pas de dépenser sur un morceau unique. Il avait horreur, au surplus, de toute discipline et de toute règle, et l'exemple de Degas, pour lequel il éprouvait une admiration sans réserves, lui avait appris qu'en dehors des heures

"L'HISTORIOGRAPHE TRÉPIDANT DES EXPRESSIONS ET DES MANIÈRES D'ÊTRE DE SON TEMPS SCRUTAIT ENCORE PLUS LES VISAGES QU'IL NE S'EXERCAIT A FIXER LES SILHOUETTES", ÉCRIT THIÉBAULT-SISSON. CETTE ÉTUDE DE JANE AVRIL MONTRE LA FORME D'ART PRÉFÉRÉE DU MAITRE DESSINATEUR.



Photos Vizzavona.

consacrées à la recherche du document humain, un vrai peintre est obligé de s'isoler et de vivre en ermite, toujours seul. Il ressentait aussi le besoin de s'étourdir pour se consoler d'une disgrâce physique dont il ne prit jamais son parti. Riche des libéralités d'une famille qui vivait dans un château de province et le laissait libre de mener la vie de Paris à sa guise, épris des spectacles brillants, tapageurs, du café-concert, du mélodrame, des courses de chevaux et du cirque, il passait le meilleur de son temps dans les cafés de la Butte où s'accumulaient devant lui les soucoupes. Il s'installait, le soir venu, au *Divan Japonais*, au *Moulin-Rouge*, à *la Gaieté-Rochechouart*, aux *Ambassadeurs*, au *Médrano*, chez Arnaut. Et là, il observait, il notait en quelques traits l'attitude, les gestes, le mouvement et la physionomie qui lui avaient inspiré de l'intérêt. Maigre et sec au début, son coup de crayon s'était peu à peu élargi, il avait pris le contour ferme et gras des croquis où Degas enfermait ses observations du modèle vivant, mais, à l'inverse de Degas, surtout peintre, soucieux avant tout de la forme et qui négligeait jusqu'au mépris les visages, Toulouse-Lautrec, historiographe trépidant des expressions et des manières d'être de son temps, scrutait encore plus les visages qu'il ne s'exerçait à fixer les silhouettes.

Bientôt à l'influence de Degas se superposa celle des Japonais. Leurs estampes en couleurs avaient conquis tout d'abord nos artistes. Claude Monet avait grapillé plus que personne dans leurs interprétations de nature. On n'avait commencé que plus tard, aux environs de 1890, à connaître leurs motifs d'intérieur à personnages, leurs portraits d'acteurs, leurs recueils de croquis et de dessins. Notre artiste en fit son profit. Un simple crayon, rehaussé d'un soupçon de couleur, lui parut préférable à la meilleure des peintures. De là, son goût pour l'affiche murale où il devait précéder de plusieurs années, et en maître, les charmantes compositions de





LA GOULUE (DE DOS) ET SA SŒUR. CI-DESSOUS, MISS MAY BELFORT CHANTANT DEVANT LA RAMPE, EN ROBE JAUNE ET PORTANT UN CHAT NOIR DANS SES BRAS. LES VISAGES FÉMININS DE TOULOUSE-LAUTREC DÉGAGENT PRESQUE TOUJOURS UNE POIGNANTE ÉMOTION. IL A PEINT DES AMES TRAGIQUEMENT LASSES.

Steinlen L'affiche était encore, à ce moment, dans l'enfance. A part Chéret, nul n'y avait encore apporté du nouveau. Encore Chéret n'avait-il innové que dans l'affiche de très menues dimensions, faite pour être apposée, non sur un mur, mais derrière une vitrine de libraire ou près du guichet de location d'un théâtre. Toulouse-Lautrec créa les premières affiches murales véritablement artistiques. Celles de Arnaut, du *Moulin-Rouge*, du *Divan Japonais* firent merveille avec leurs silhouettes synthétiques aux teintes plates évoquant des artistes connus et aguichant l'œil du passant à distance.

De l'affiche murale à l'affiche vignette, et de l'affiche vignette à la lithographie pure, en blanc et en noir tout d'abord, puis, à la façon japonaise, en couleurs, telle fut à partir de 1895, l'évolution de l'artiste, et, d'une étape à l'autre, son talent prit une distinction et une grâce encore inconnues jusque-là dans son œuvre. Jamais il ne fut plus coloriste que dans les planches où il entrait le moins de couleur, dans celles même où il lui suffisait d'une teinte unique pour tout dire, mais dont le charme tenait à un procédé tout spécial, peut-être inspiré de Seurat, et consistait en une pulvérisation de la couleur sur la planche, et ce fut là le dernier mot de l'art de Toulouse-Lautrec. Ce n'est là, pourtant, qu'une esquisse de son activité. A côté de ses vedettes de music-hall, Yvette Guilbert, Cécy Loftus, Jane Avril, et j'en passe, il faudrait citer ses portraits d'acteurs et d'actrices, Sarah Bernhard, Coquelin, Jeanne Granier, etc..., tous également incisifs et si vrais de caractère.

Malheureusement, à chacune des étapes de cette vie fiévreuse, Lautrec augmentait sa dose d'alcool. Il en buvait à l'apéritif, il en buvait sans mesure à ses repas, sous forme de vins généreux. Il en buvait d'autant plus qu'il aimait jusqu'à la goinfrerie les bonnes choses. Et ce fut la maison de santé, puis la mort.

THIÉBAULT-SISSON.

L'ARCHAÏSME ET ARISTIDE MAILLOL

PAR LE DOCTEUR FERNAND VALLON



DELACROIX n'aimait pas l'archaïsme. Pouvait-il en être autrement ? Le génie crée. S'il prend le temps de regarder en arrière, c'est pour renouveler les mythes et récrire l'histoire du monde, à sa façon. Le génie est un grand brutal. C'est toujours, un peu, un révolutionnaire. Il a sa langue à lui, une langue dont la nouveauté nous semble hostile et dont nous choquent la puissance et les audaces. Il ne nous fait grâce d'aucun de ses impérieux néologismes.

Le talent, lui, est une sirène. Il trouve de tendres inflexions pour nous chanter ses strophes harmonieuses, dont les siècles nous ont rendu la prosodie familière. Complaisant, il s'ajuste à notre esprit et à notre sensibilité. Le génie les dépasse en les bousculant. Il n'est pas fait à notre mesure. Il nous humilie. C'est ce qui explique nos rires et nos huées : on se défend comme on peut.

Vous voulez des exemples de génie? Delacroix, Wagner et puis Michel-Ange, et, plus près de nous, Rodin. De talent? Eh bien, au hasard, Monsieur Ingres, Anatole France, Maurice Denis, Despiau, Bourdelle. Je viens de nommer Despiau parmi les talents. Déjà j'en ai regret et mon repentir me rend compte de la fragilité de ces sortes de classifications. Si Despiau n'était un génie, il n'animerait pas ainsi la matière. Il ne la doterait dans une forme ronde et ferme, admirable, de si fines émotions, d'une vie si active et si pure.

En revanche Bourdelle n'est qu'un talent, malgré tout le vent dont on le gonfle. Il parle un idiome étrange fait de deux langues, celle de Périclès et celle de Villon. Archaïsme complexe, très savant, qui a su marier deux époques si différentes. Voyez ses fresques échevelées du théâtre des Champs-Élysées, poème impur et magnifique, son chef-d'œuvre, où l'inquiétude des cathédrales apparaît sous la sérénité du Parthénon. Son originalité est faite de ce barbarisme. Avec une adresse incomparable il a mêlé le drame de la conscience médiévale à la calme et souriante introspection grecque.

Il sut *construire*, d'ailleurs, ce qui a manqué à de plus grands que lui, tel Rodin. Il a fait de beaux ensembles, dont le monument d'Alvéar est un des meilleurs. Or, le « barbarisme », comme nous avons dit, ne fut jamais plus évident que là. Approchez-vous des quatre longues idoles qui entourent le souple cavalicr. Ne sentez-vous pas rôder autour de leur étrange archaïsme gréco-médiéval je ne sais quelle brûlante haleine ? Elle nous vient du pays des Incas.

L'archaïsme de Maillol est plus simple. Moins cérébral il est moins interprété. Le sculpteur a eu l'intuition ancestrale de ces formes calmes, pleines et rondes, de ces gestes lents et sûrs. Sa ccrtitude n'est pas acquise, elle est innée. Elle fait partie de son patrimoine de méditerranéen.

Certes, j'ai changé sensiblement d'avis depuis l'époque où, dans un petit livre paru il y a quelques années, j'écrivais en grosses capitales :

ARISTIDE MAILLOL
SPÉCIALITÉ D'ANTIQUES
RESSEMBLANCE GARANTIE

Je venais de visiter le Musée du Luxembourg, et j'avais été outré par le naïf orgueil de cet artiste, qui, dans une présentation fragmentaire, jusque-là réservée aux chefs-d'œuvre de l'antiquité, imposait ses modelages à notre admiration. Je revois encore, érigé sur le cube noir d'un socle de bois poli, monté sur tige comme un



Photos Druet.

joyau, certain petit corps d'athlète mutilé, merveilleux d'ailleurs. Et, malgré ma fidèle mémoire de cette grâce et de cette harmonie, je n'ai pas aujourd'hui plus d'estime pour ce charlatanisme.

Ma mauvaise humeur ne s'en tint pas à la boutade. Elle fit dire à l'un de mes personnages :

« Depuis les bord du Styx, j'entends ses confrères grecs qui, d'une seule voix, crient au plagiat ; et sans doute Phidias eût-il déposé entre les mains de Pluton une plainte en spoliation de propriété artistique, si l'éléphantiasis dont sont affligées les femmes de Maillol ne l'eût désarmé en le faisant rire ».

Et mon homme ajoutait d'un trait :

« Conviens que l'art eût pu se passer de ce rabâchage ! Quand je veux voir un antique, je vais au Louvre. »

POMONE ET LA FEMME ACCROUPIE. F. VALLON A DÉNONCÉ LA MÉLANISATION DE LA PREMIÈRE. ON APERÇOIT CE QUE MAILLOL A " AJOUTÉ D'HOTTENTOT A LA PETITE DÉESSE ". MAIS LE PAGANISME DE CETTE FÉCONDITÉ EST ADORABLE, ET DIVINE LA SIMPLICITÉ DE SON OFFRANDE. LA FEMME ACCROUPIE ÉVOQUE, SELON LA BELLE EXPRESSION DE L. WERTH, S'APPLIQUANT PRÉCISÉMENT A L'ŒUVRE DE MAILLOL " LA PAIX DES CORPS SCULPTÉS, DONT LES VOLUMES SE LIENT AUX VOLUMES, COMME LES MONTAGNES AUX MONTAGNES ".

Je désavoue cette sévérité de mon jeune âge. Ne cherchons pas Maillol au Louvre ou dans tel autre musée, nous ne l'y trouverions pas.

Je crois sincèrement que cet hellénisant n'a pas mérité le reproche d'un de mes amis. Nous feuilletions ensemble le numéro de l'*Art Décoratif* de février 1913. Les reproductions de statues passaient devant nos yeux et notre souci d'exactitude (je n'ai pas dit — entendez-moi bien — notre malice) les confrontait avec les documents que nous possédions. Sérieux comme des mages, nous étiquetions la *Baigneuse* et la *Femme assise au bras levé:* art dorien ve siècle avant Jésus Christ. Le mouvement de la *Femme drapée debout* nous rappelait tyranniquement celui de la *Victoire de Samothrace* et nous dénoncions dans l'atticisme de *Pomone* une mélanisation très certaine.

Or, mon ami me disait : « Tout cela, voyez-vous, c'est très, c'est trop adroit. Ça me rappelle le demi-tour que, pour son monument de l'*Epopée Polonaise*, Bourdelle a commandé à la *Marseillaise* de Rude. Non, vraiment ces pasticheurs ont effrontément dérobé le manteau des Dieux ! »

Je ne crois pas que Maillol ait jamais songé à pasticher. Il voit grec, voilà tout. Et si l'on découvre un peu de sang noir dans les veines de marbre de la blanche *Pomone*, s'il a ajouté de l'hottentote à la petite déesse, c'est que les siècles ont brassé son Languedoc avec d'innombrables apports exotiques. Cette province, vous le savez, est la patrie des grands métisses, du seigneur Eyquem de Montaigne et de Gobineau. Mais si le problème des races vous intéresse et que vous vouliez savoir comment, parti en esprit des Cyclades, Maillol a pu faire escale en Afrique, avant de toucher Bordeaux, faites comme moi : lisez les *Trois Gouttes de sang*, glose dont l'ample lyrisme vous ravira.

Et, puisque tout à l'heure nous nous sommes mêlés de départir le génie, faisons-en largesse à l'auteur de ce livre. J'ai nommé Élie Faure, le propre frère de notre Jean-Louis et notre confrère, le Docteur Élie Faure.

Docteur FERNAND VALLON.

AUX JARDINS DES TUILERIES, CETTE FIGURE FUNÉRAIRE VEILLE SUR LA MÉMOIRE OFFENSÉE DE CÉZANNE. SA MOUE ET SES GRANDS YEUX GRAVES DISENT SON ÉMOTION. ELLE EST LONGUE, FLEXIBLE ET FINE COMME UNE BAIGNEUSE DU PEINTRE. CAR, SOURD, CETTE FOIS, AUX EXIGENCES D'UNE ESTHÉTIQUE QUI LUI PRESCRIT DE MIEUX ÉQUILIBRER LA FORME HUMAINE, LE SCULPTEUR N'A PAS ÉPAISSI LES MEMBRES INFÉRIEURS. IL N'A PAS CORRIGÉ LA CRÉATURE DU BON DIEU ET LA MUSE DE CÉZANNE IGNORE "L'ÉLÉPHANTIASIS" DES FEMMES DE MAILLOL. SI VIVANTE ET SI SOUPLE MALGRÉ SON HIÉRATISME, ELLE SE SOULÈVE A DEMI SUR LA RAIDE DRAPERIE POUR MONTRER AU PASSANT LE RAMEAU TOUJOURS VERT, TARDIVE CONSOLATION DES GÉNIES MÉCONNUS PAR LEUR TEMPS.



Photo Giraudon.



Photo Fangeaux

CHARLES GUÉRET

MÉDECIN, POÈTE ET IMPRIMEUR

Un homme rare ! Charles Guéret exerce à Sète l'art médical, l'art poétique et l'art de l'imprimeur. Après l'accomplissement du beau devoir professionnel, il se soustrait au monde. Il gagne sa tour d'ivoire. Est-il, là, près ou loin des hommes, des vignes et de la porte d'eau qui s'ouvre vers l'Afrique ? Pour la bassesse qui aime son propre niveau, il est en dessous de la vie. Pour les sages, il est en dehors. Pour ses pairs, il est au-dessus.

Certain poème, il mit trois ans à le polir ! C'est, dirons-nous, ne plus appartenir au siècle. Charles Guéret, lui, avec l'éclatante sincérité d'un enfant que la peur a saisi, dit que la mort, ce serait de ne plus écrire sur des rythmes changeants des mots qui se font écho.

Au demeurant, que valent dix mille lignes, si elles sont vides de douleur et de joie. Mais chaque mot d'un quatrain peut tenir sa large place dans l'univers des résonances intérieures.

Qui n'a souhaité, dans la femme, trouver la consolatrice et l'exaltatrice !

Charles Guéret s'incline ainsi devant elle :

O source de la plus douce aide,
Qui féconderait un désert !
O fierté, parce qu'elle cède,
Qui fait un roi de qui la sert !

Mais il ne lui a pas suffi, écoutant les battements de son cœur et disciplinant le vol de ses pensées, de donner à l'impondérable et au silence le poids, la forme et la voix des mots. La matière vivante qu'ils sont, il a voulu l'incorporer à une matière digne d'eux, avec les mêmes soins qu'il avait mis à les choisir et les ordonner.

Il écrivait un jour : « Le visage typographique, nouvelle preuve et plus catégorique document, est pour la poésie comme le marbre et comme le bronze, où je crois que, pour valoir d'être écrite et surtout publiée, il faudrait qu'elle fût digne de demeurer. »

Et Charles Guéret, avec une dévotion de prêtre au tabernacle, imprime lentement ses poèmes, à la presse à bras, sur de grands vélins d'Arches.

Un orgueilleux, certes, mais au meilleur sens. Un combattif sans merci, dès qu'il s'agit de poésie. Mais quand il sourit, la lumière soudaine, particulière aux vrais poètes, illumine ses yeux.

Henri Hérault.

PAUL DARDÉ

TAILLEUR DE PIERRES

PAR
JEAN GIROU

La légende facile d'un Midi de frivolité et d'exubérance a enfin vécu ; le Languedoc, terre d'histoire et d'art, est un pays d'exceptionnelle profondeur dans son essence, ses expressions, ses paysages, ses artistes.

Le Docteur Debat, qui observe avec une subtile attention le domaine des Arts, a su fixer par les études remarquables de Vallon la valeur d'un Bourdelle, d'un Despiau, d'un Maillol, illustres Méridionaux ; il nous fait aujourd'hui l'honneur de nous demander de préciser l'art héroïque de Paul Dardé, le tailleur de pierres de Lodève.

Le Faune, en 1920, porta Dardé d'un jet à la célébrité. Le rire de son grand *Faune* ébranla le silence et bouscula comme une trombe la critique et les snobs. Dans le hall d'entrée du Salon, assis sur ses pattes aux volutes de poils, *le Faune* ricanait à la Bêtise, à la Petitesse, à la Mesquinerie ; image du grand Pan qui en son imagination d'enfant conduisait les troupeaux cévénols sur le causse du Larzac.

Avec *le Faune* le succès dans une rafale s'abat sur les épaules de Dardé ; 1920 est pour ce sculpteur : la gloire ; pour l'art : une auguste leçon qui mérite d'être contée. Voici un jeune homme âgé à peine de trente ans, inconnu d'hier et de toute école, sans maîtres, sans relations. Sous un hangar il est tailleur de pierres, c'est son titre. La pierre sous ses coups casse et vole ; Dardé la commande et la fait vivre et un jour son inquiétude étant arrivée à la grandeur d'une réalisation, il expose au Salon *le Faune*. Les officiels, la Presse en sont ahuris et n'osent se prononcer ; quand une Anglaise indépendante crie son enthousiasme au Daily Mail, la presse anglaise salue un nouveau Michel-Ange ; aussitôt la presse française ne veut pas avoir l'air en retard. Le Tout-Paris défile dans son petit appartement ; les amis de Rodin, de Bourdelle, les plus hautes personnalités l'invitent et le réclament à leur table, à leur salon ; les lettres d'amour pleuvent, les femmes s'offrent, une petite fermière de la Beauce veut devenir son épouse. Avec bonhomie, il est amusé de ce triomphe. Pour voir « ce que c'est », il accepte quelques invitations, mais c'est avec sa femme (elle a été dans sa misère, elle le suivra dans sa gloire). Ce géant, ignorant les protocoles, s'assied aux tables princières, mais veut garder sa femme près de lui.

Puis un jour Dardé se réveille et a nettement la perception que s'il accepte cette vie de mondanité, c'est la gloire, la fortune et la richesse, mais il deviendra l'esclave de la mode et des marchands ; il ne pourra plus travailler dans l'indépendance de son génie, ses muscles se fondront, ses os deviendront gélatine, il a peur de cette déchéance. Il fuit, il met entre lui et Paris toute la France et va se cacher derrière la barrière de son causse, le Larzac. Dardé veut vivre pour créer !

Ironie des destins, Dardé retiré à Lodève y subit une dure bourrasque gonflée de l'envie et de la jalousie de ses compatriotes ; puis il se remit au travail et un jour se trouva face à face avec Shakespeare.

Dardé, par ses masques célèbres de Macbeth, du roi Lear, du comte Kent, de Lady Macbeth, a traduit magnifiquement le grand Will ; interprète prodigieux, Dardé a atteint dans ses masques géants la réalité visible incarnée par les personnages du drame immortel. Dardé, dans la conception de cette œuvre, est resté lui-même : toujours épique, tant il est vrai qu'il voit à une échelle de

puissance et de grandeur où beaucoup auraient le vertige. Et il faudrait longuement parler de Dardé illustrateur; car il a composé plus de 1.000 dessins pour Macbeth...

Dans la création artistique du tailleur de pierres Paul Dardé, les principales étapes sont : les Monuments de Lodève, de Lunel, de Limoux, gisants sous la gloire et la mort, la Cheminée Monumentale des contes de fées à l'Exposition des Arts Décoratifs de 1925, l'Homme de Néanderthal qui s'élève au seuil des cavernes de la préhistoire aux Eyzies; il travaille actuellement au monument de Quinton qui sera inauguré le 12 juillet et il a commencé à sculpter les masques des personnages de la Geste de la chanson de Roland. Cette œuvre cyclopéenne s'édifie à coups de marteau et de serpe, prise en taille directe dans la masse du marbre, de la lave, de la pierre et du tronc d'arbre.

Pour comprendre Dardé, il faut se transporter à Palmyre, à Baalbek, à Louqsor; ce que Dardé n'a pu voir en Chaldée ou en Égypte, il l'a vu dans sa rude enfance cévénole ; les frontons de nos causses lui apprirent l'ordonnance architectonique des masses. Paul Dardé a reçu des murailles du Larzac, des falaises des Gorges du Tarn, des tables calcaires des grands Causses, de l'abîme des avens, des cavernes aux dimensions de cathédrale, cette inspiration que j'appellerai *géologique*.

Le rêve de Dardé, il me l'a souvent confié, est de sculpter sur de grands échafaudages, à même le roc, les corniches du Larzac ; il lèguerait aux siècles futurs — sans signature — ce monument surhumain. Au-dessus de cette route qui monte comme une échelle de Lodève au Larzac, il taillerait un monument anonyme et colossal, fresque de pierre qui déroulerait les grands faits des Origines du monde aux Temps Modernes.

Cette vision olympique résume tout Dardé.

JEAN GIROU.



DEUX ASPECTS DU TALENT DE PAUL DARDÉ: UNE "FEMME PAMÉE" ET "LE FAUNE" QUI, AU SALON DE 1920, RÉVÉLA DE FAÇON SENSATIONNELLE LE SCULPTEUR INCONNU LA VEILLE. DEUX ASPECTS AUSSI, DE LA VOLUPTÉ. MAIS LA FEMME A UNE EXPRESSION QUASI DRAMATIQUE ET LE FAUNE UN RIRE MENAÇANT ET CES DEUX ŒUVRES ÉVOQUENT AVEC UNE ÉGALE MAITRISE LA PLUS REDOUTABLE DES PUISSANCES.

AU PORT

PAR RENÉ DE LAROMIGUIÈRE

Mon vieil ami Jacques Claudès, constructeur, comme chacun sait, du Port de Toulouse et de la Grande-Écluse du Canal des deux mers, la plus colossale au monde, m'avait demandé d'assister à l'inauguration de ces ouvrages fameux. Il me savait fort occupé. Écrire un livre de l'importance de *La main-d'œuvre à travers les siècles*, c'est s'interdire la moindre distraction. Or, après cinq ans de labeur ininterrompu, je n'en étais qu'à l'Égypte des Pharaons. Mais, m'avait fait observer Claudès, j'aurais un jour à mentionner la fête du travail à laquelle il me conviait et je ne pouvais manquer cette occasion de me documenter autrement que comme un rat d'archives. Je m'étais donc laissé convaincre.

Il était huit heures lorsque l'hélicoptère, — un joli jouet, ma foi, — quitta la terrasse de l'hôtel particulier d'Auteuil, où habite mon ami. Claudès conduisait, naturellement. Il adore ce jeu de demi-dieu. Bientôt, à 600 mètres, l'appareil fit entendre un doux bourdonnement, comme une abeille contente du soleil. Cela indiquait, d'après Claudès, que le moteur à cheddite liquide tournait à plein régime. Toujours est-il, que cinquante minutes après notre départ d'Auteuil, nous décrivions de lentes orbes au-dessus de Toulouse. Ce que l'on voit au cours du trajet : les longues plaines à blé de la Beauce, le Limousin avec la laine verte de ses montagnes, un bout de vallée du Lot escorté de peupliers, les vergers de la plaine de Montauban, je n'en parlerai pas, bien que cette succession de paysages si divers soit un enchantement. Je souris, voilà tout, en songeant aux maniaques de la vitesse qui passent tous par la stratosphère d'où ils ne voient rien.

Mais je ne résiste pas à l'envie de fixer sur le papier l'impression de grandeur, de joie, de jeunesse, que me donna le Port de Toulouse, pendant que Claudès me promenait au-dessus. C'est que le spectacle était nouveau pour moi. Mon dernier voyage datait de 1951,



époque où je conçus mon livre. Du haut d'un aérobus, j'avais eu alors la vision d'un chantier d'aspect marécageux, englobant sur la rive droite de la Garonne les anciens quartiers du Bazacle et des Ponts-Jumeaux. Désormais, quel changement! Un merveilleux miroir d'eau triangulaire (« 1.200 m. de côté », me dit Claudès) avait remplacé le chantier. Au sommet du triangle finissait le Canal du Midi, quintuplé en largeur et en profondeur, et s'opérait le changement de bief, au moyen de l'écluse à ascenseurs, chef-d'œuvre de mon ami. Selon l'orientation de l'hélicoptère, je voyais tantôt le Canal du Midi s'allonger vers le sud, tantôt le Canal latéral à la Garonne, pareillement agrandi — et traversé de ponts géants — gagner le nord-ouest. Déjà des hydroglisseurs, des barques de plaisance aux hautes ailes parcouraient en tous sens l'eau du port. Pas une fumée. La grande centrale électrique, l'usine à cheddite, belle comme un temple, les hôtels à voyageurs et les habitations privées, les docks, les hangars, les pontons, les coques des bateaux, les mâts de T. S. F. étaient d'une blancheur éclatante et l'on achevait de parer de la même couleur les derniers croisillons des grues. Je m'exclamai !

« C'est nuptial ! »

— Si tu veux, me répondit Claudès. Il ajouta, souriant :

« Nous n'avons cherché qu'à donner un air d'allégresse à notre œuvre, mais il se peut, qu'involontairement, nous ayons créé un symbole. Chaque fois que j'ai détourné un torrent, barré une rivière, mesuré la résistance d'un métal ou la puissance d'un explosif, j'ai vaguement senti que le génie de notre espèce ne pouvait vaincre vraiment la nature ; il ne pouvait que l'épouser, longtemps rétive et finalement consentante. Il me semble aujourd'hui que ces accordailles reçoivent leur sceau définitif.

« Mais, mon cher historien, je voudrais te dire ce que je crois qui a rendu heureuses les gigantesques entreprises de notre temps. (Là, il ralentit encore notre vol). Regarde autour du Port, parmi les masses de verdure. Sous nos pieds, c'est le parc et la maison des fêtes des dockers. A côté, plus vaste, la propriété du riche syndicat des électriciens, et, un peu plus loin, le jardin abondamment fleuri des maçons, et leur Palais des Bains. Et partout, des maisons entourées d'arbres, de pelouses, de tonnelles, de



Photos Wide World.

DES PYRÉNÉES A L'OCÉAN, LA GARONNE SE SOUMETTAIT AU VOULOIR HUMAIN, FÉCONDANT LES CHAMPS, DISPENSANT LA LUMIÈRE, COMMUNIQUANT SA FORCE AUX INSTRUMENTS DE LABEUR. IL Y AVAIT, DE LOIN EN LOIN, AU BORD DES ROUTES, DES POSTES DISTRIBUTEURS D'ÉLECTRICITÉ, QUE L'ON APPELAIT DES " FONTAINES D'ÉNERGIE ". ET, LE LANGUEDOC AYANT ENFIN CREUSÉ SON CANAL, S'ÉNORGUEILLISSAIT DES GRANDS NAVIRES TRAVERSANT SES PLAINES.



ruisseaux d'irrigation ou d'ornement. Les plus modestes demeures disposent des éléments essentiels de la joie de vivre : l'eau et la lumière, le feuillage et la fleur, et l'on n'a pas craint de les bâtir au voisinage des villas princières, depuis que l'envie a cédé la place à la nécessaire émulation.

« Ici est mis à l'épreuve un régime franchement défini *d'inégalité fraternelle*, selon le vœu audacieux du plus puissant de nos tribuns. Place aux forts, osa-t-il clamer, place, en tête de la foule, aux clairs et forts esprits, mais moins pour commander que pour guider et surtout pour aimer !

— Crois bien que je me rappelle cette harangue de notre glorieux Fontneuve. C'est elle qui emporta, en 1948, le vote de la Réforme économique.

— Oui, mais Fontneuve ne fut pas seulement un magnifique orateur. Le promoteur du *Domaine syndical, des Actions ouvrières d'Invention*, du *Fichier mondial des besoins*, de la *Caisse compensatrice des surproductions* fut un génial faiseur de lois. Il fut surtout, au Palais Bourbon, où l'intelligence la plus certaine se gaspillait en conflits verbaux que guettait l'étranger, l'homme à la fois assez fort et assez habile pour pouvoir se placer au-dessus des partis, prenant à chaque doctrine ce qu'elle contenait de vérités d'évidence, flagellant d'un retentissant éclat de rire, — ce qui ne s'était jamais vu dans un Parlement, — aussi bien l'égoïsme buté des uns que la haineuse démagogie des autres, chiffrant les sûrs bénéfices de l'union des cerveaux

TOUT CE QUE LE CONCOURS INTÉGRAL DES FORCES NATURELLES AVAIT APPORTÉ DE SOULAGEMENT A LA PEINE DES HOMMES, L'AUDACE DES CONCEPTIONS EN BÉNÉFICIA. ET LES LOISIRS ÉLARGIS PERMIRENT D'INCESSANTES RECHERCHES D'ART. LES PONTS JALONNAIENT LA PLAINE DE LEURS ÉLÉVATIONS COLOSSALES ET LES USINES AVAIENT UNE SUPERBE DE TEMPLES.



Photos Wide World.

et des cœurs, exigeant de strictes définitions de la liberté et de l'égalité, bref bâtissant, comme d'une poigne d'hercule, son monument législatif : celui de l'alliance des classes, préface indispensable à l'alliance des nations et à celle de l'homme avec la nature. Et voici que tout espoir paraît permis, même celui du bonheur, depuis qu'un fils de notre terroir démontra que la haine était de même essence que la sottise.

— Je savais cela, dis-je doucement, mais je ne regrette pas le voyage.

Lorsque le grand cargo *Conakry*, venant de la côte Occidentale d'Afrique, et le paquebot *Empress of Britain* eurent en sens contraire changé de bief, chacun dans sa cuve géante mue par crémaillère, Claudès dit seulement : « Au nom de mes collaborateurs, je remets le Port et l'Écluse à la ville de Toulouse », et le maire remercia en aussi peu de mots. Aussitôt s'éleva un chant splendide. Cinq cents choristes l'exécutaient loin de là, au Capitole, centre de la vieille cité. Ici, des haut-parleurs l'amplifiaient si prodigieusement, dissimulés dans les verdures, que l'on eût dit que c'était la terre qui chantait et tout l'espace qui vibrait de la voix d'un Titan. Des pleurs coulaient sur de rudes visages, précédant la liesse des festins et des danses. Cependant, le long-courrier aérien *Le Cap à Londres*, survenu, saluait de son drapeau les deux navires. Puis il reprit sa course et — masse monstrueuse, monstrueuse vitesse — il eut bientôt disparu.

Le soir même, je quittai avec Claudès le Port illuminé de feux électriques quasi-solaires. Une foule immense acclamait le Chef. Au-dessus de la Garonne nocturne, coupée lieue par lieue d'un barrage d'argent, Claudès me dit :

« C'est bien l'Alliance. Nous tirons de la matière des forces qui de plus en plus donnent l'essor à l'esprit. Vois notre vieille Garonne, dispensatrice, des Pyrénées à l'Océan, d'énergies et de fécondité : tout le poids d'un fleuve est au service des hommes, en fin de compte, pour leur élévation. »

R. DE LAROMIGUIÈRE.



LE LANGUEDOC JOUEUR DE BALLE

PAR HERVÉ LAUWICK

C'est un fait particulièrement extraordinaire que la passion des hommes du Sud-Ouest pour tout ce qui touche aux jeux de balle. Nous vous avons conté l'origine du chistera : les jeunes fils d'un fruitier, à la fin du siècle dernicr, s'amusaient quotidiennement contre les murs dorés de la maison paternelle. Ils découvrirent que les longs paniers qui servaient à enfermer les pêches venues d'Espagne étaient spécialement propres à se renvoyer une balle, si on les attachait autour de son petit poignet par un mince lien d'osier tressé ou même de ficelle. Le chistera, qui devait connaître une si prodigieuse fortune, était né ; il devait faire le tour du monde et conquérir les deux Amériques.

Mais cette invention des gamins bayonnais ne pouvait se produire que dans un pays où les enfants, presque depuis leur naissance, ne pouvaient rencontrer une balle sans la lancer de toutes leurs faibles forces contre le mur le plus voisin ; où les parents eux-mêmes transmettaient à leurs fils, avec le lait quotidien et quelques vagues leçons de morale joyeuse, la passion de tous les amusemcnts rapides où une balle est en jeu.

C'est précisément ce qui s'est passé dans le Languedoc pour les sports où, au lieu de manœuvrer une petite balle avec ses doigts ou dans un gant courbe, on la pousse du pied ou la porte brutalement vers l'adversaire.

— Mais le rugby n'a pas débuté dans le Midi ?

— Vous vous souvenez bien, et c'est vers 1888 en effet, que ce sport qui devait faire plus tard des recettes supérieures à celles de Mlle Joséphine Baker ou de M. Maurice Chevalier commence modestement à Paris. Parmi ses premiers amis furent nos amis Frantz Reichel et Georges Bourdon, l'un Alsacien, l'autre Parisien de vieille race. C'était le temps des béros... N'oublions pas, en effet, que c'était l'époque où on lisait les déliquescences de Jean de Tinan et où on suçait sa canne par le mauvais bout, celui qui est souvent en contact avec le trottoir fréquenté des chiens. Reichel, Lafreté, Bourdon voulurent ouvrir des fenêtres sur de l'air pur, et permettre à la jeunesse parisienne d'imiter la belle génération britannique qui a fourni les capitaines d'infanterie de la guerre, hommes sans peur, rompus au sport.

Ils eurent un succès mitigé ! C'était aussi l'époque où de vaillants jeunes gens galopaient au bois, sur ce qui est devenu le stade du Racing Club, en costume de jockeys qu'ils jugeaient évidemment du dernier galant, avec des bottes molles, et muni d'une cravache dont ils se fouettaient les bottes en courant et en criant.

Ces furieux se sont calmés, Georges Bourdon est maintenant président de notre Syndicat des Journalistes et ne se donne plus la discipline.

Ce sont pourtant ces jeunes gaillards qui ont déclenché en 1900 le mouvement français vers le rugby, qu'on appelait alors le « football » rugby, à l'imitation des Anglais toujours. Et chose curieuse, ils ne furent pas suivis à Paris. Les gens du Nord sont paresseux, mous, indécis, ils n'ont en aucune façon l'esprit de bouillant prosélytisme qui est nécessaire pour se laneer dans un sport au moment où sa pratique au collège vous fait mettre en retenue, au moment où l'on manque à cause de lui ses examens, et où des parents terrifiés n'osent plus vous donner, parce que le dimanche vous arrachez en hurlant les cheveux de l'épicier, une fiancée trop justement craintive.

Il ne fallait compter que sur le Midi. Filtré à Paris, mis au goût français, et sa pratique de quelques mois ayant montré qu'on pouvait en tirer des voluptés violentes, à condition d'avoir du cœur, et du souffle, et de la vitesse, du courage devant les rudes coups d'un ennemi, le jeu " descendit ", comme on dit à Toulouse, il descendit vers le Midi. Il est devenu, là-bas, une passion générale, que des psychologues nordiques à l'esprit étroit traiteraient de folie collective caractérisée, et que nous nous bornerons à désigner comme un magnifique enthousiasme de la foule. Tout à l'honneur du Languedoc, d'ailleurs, cet enthousiasme. Il devait montrer dans cette belle race du Sud-Ouest, qui est la plus ardente de France, des qualités physiques et morales hors de pair. Et les Gascons ne purent plus se passer du rugby dominical.

Puisqu'*ils* aimaient le rugby, c'était la preuve qu'*ils* y réussissaient. Réussir dans un jeu aussi dur à imposer sa personnalité et sa manière de vaincre, n'est certes pas à la portée du premier maladroit venu.

Du côté basque, on montra plus d'adresse de mains et de promptitude à comprendre les combinaisons de la partie. Dans le centre Languedocien qui nous intéresse, la valeur physique, le souffle, la vitesse de jambes, le courage sous la dégelée de coups de pied qui assaille un homme tombé sur le ballon, semblèrent les vertus natives de tous les individus de cette race. Dans l'Est du Languedoc, plus de force encore et une puissance qui ne songeait pas toujours à se réprimer. Il faut avoir joué comme nous au rugby sous les maillots bleu et blanc, et bleu foncé et azur, pour savoir les instants d'ivresse physique que représente le fait de se rouler dans la neige en janvier avec un ingénieur inconnu suspendu à vos tibias, et un marchand de bicyclettes anonyme rivé à vos épaules comme s'il était tombé d'avion et essayait de ne pas toucher le sol. Ah ! les belles culbutes.

Cette réussite du Languedoc dans le rugby fut si éclatante que dès 1913 la finale inoubliable du championnat de France mit aux prises des bayonnais (Sud-Ouest !) contre une sélection du Scuf qui était également du Sud-Ouest et dont douze joueurs sur quinze avaient l'accent de Toulouse. Le treizième était Roumain et les deux derniers pouvaient être Bretons. Il n'y avait plus un Parisien en bonne place. Finis, les Parisiens !...

Tels sont les résultats qu'obtient dans toute activité humaine la concentration des idées pendant six jours sur l'effort consenti et réglé que l'on accomplira avec ensemble et volonté le septième. Les bénéfices physiques qu'a pu en tirer la race Languedocienne sont incalculables. Son souffle, son ardeur, analogues à ceux (en hockey sur glace), de l'équipe des Droit au But, qui tournent autour de leurs adversaires par l'effet de cette vitesse seule, son courage devant l'ennemi, son *élan vers le but à atteindre* sont des vertus majeures, et à aucun moment de la vie elles ne seront inutiles, que ce soit dans la guerre ou dans la paix.

Pour les vertus morales, je suis moins sûr qu'elles se soient développées parallèlement, et les nombreux scandales venus d'un désir exagéré de vaincre et parfois même de gagner sa vie, qu'a valus à la fédération de rugby le jeu brutal et trop américanisé de ces dernières années, sont trop présents à toutes les mémoires pour qu'il soit utile de les dissimuler. C'est qu'on met un tel cœur à écraser l'adversaire, à lui briser les tibias !

Le Languedoc a pour le rugby, me disait un bon joueur, la même passion que le Lyonnais et la Bresse ou le Bugey ont pour la cuisine.

Jugez hardiment un pays d'après les conversations qu'on y entend en chemin de fer et chez les coiffeurs le lundi ou le mardi ! En Dordogne et dans le Lyonnais, et dans toute ma chère Bourgogne bien entendu, l'on parle avec extase de ce qu'on a été manger chez un bistro du voisinage, et il n'y a pas d'autre conversation possible entre les braves gens qui ont repris le travail à l'usine ! Dans le triangle compris entre Brive-la-Gaillarde, Bayonne et Perpignan, dont Toulouse est le centre à la fois géométrique et moral, on ne dit que :

« Nous avons battu les Quins par 8 à 3, bougre ! »

Ou : « Un peu plus, nous leur « passions » deux essais à un, qué ! Ah ! mon ami ! »

Que de fois j'ai entendu ces conversations, dans les petites villes, et avec quelle ardeur le receveur local des impôts en entretenait les demoiselles des postes ! Il serait vain de vouloir supprimer le rugby dans un pays qui en fait une religion, mais on pourra peut-être réprimer ses excès. On devra en tous cas faire comprendre à ceux qui le pratiquent la belle leçon morale qui s'en dégage : car on a dit qu'il était l'image de la guerre.

Ce ne doit être vrai que dans un sens limité, dans ce qu'elle a de plus noble et de plus haut : le sacrifice de l'individu pour la victoire de toute l'équipe.



LES MÉDECINS LITTÉRATEURS

Carcassonne, par le Docteur Jean Girou.

Le Docteur Jean Girou, écrivant un livre sur Carcassonne, n'a voulu faire « ni un guide, ni un ouvrage historique, ni un manuel d'archéologie ». Il le déclare dans son introduction.

Que l'auteur me pardonne ! Tandis que je le lis, il me guide bel et bien à travers la cité fameuse, il me rappelle une histoire que j'avais un peu oubliée et me rend sensible la beauté de mainte vieille pierre et de maint paysage. Mais c'est à la façon de tel de mes amis qui, m'ayant invité, il y a vingt-cinq ans, à passer quelques jours dans sa maison familiale de Carcassonne, m'initia sur place à la splendeur de sa ville natale et au charme fort de la vallée de l'Aude. C'est-à-dire que l'ouvrage du Docteur Girou est on ne peut plus vivant et chaleureux. Au point qu'il pourrait se passer des magnifiques héliogravures qui illustrent chaque page. Cependant, elles sont d'éloquents témoignages. Le texte est d'un style sobre et, par là, d'autant plus vigoureux et convaincant. Mais la photographie y ajoute quelque chose de péremptoire. Elle semble dire : « Voyez et jugez ». Au total, le livre du Docteur Girou est la digne célébration de l'œuvre de pierre la plus complète, la plus pittoresque, la plus dramatique peut-être, par les poignants souvenirs qu'elle exhale, que nous ait léguée le moyen-âge.

Avec un égal plaisir, j'ai encore lu du Docteur Girou, en une fort luxueuse édition, les *Profils occitans* (ceux de Bourdelle, de Maillol et de Laugé). C'est le livre d'un excellent critique d'art, érudit et de regard pénétrant. En outre, l'anecdote vécue y abonde, mêlée à l'analyse experte des œuvres. Le dernier feuillet tourné, l'on s'aperçoit que l'on a été charmé autant qu'instruit... et l'on aime encore un peu mieux trois artistes très divers, et le beau terroir qui leur apprit le jour, les couleurs et les formes.

▪

Et puis, voici des vers... Le Docteur Mourgues, sous le titre gracieux *La Guirlande d'amour*, a réuni les mille modulations d'un chant mélancolique. La plaquette est mince, mais lourde d'harmonies. Avec un émouvant élan vers l'idéal le poète a bercé de ses cadences on ne sait quel mal qui dut être cruel.

Vers elle je ne puis aller, prenant l'essor ;
Je ne baiserai pas à sa main l'anneau d'or.

Mais il s'inspire aussi bien des drames bibliques :

Serviteurs, allez vite et pesez tout l'argent.
Que me réclame Éphron pour l'achat de son champ
Où dans un roc se trouve une caverne double.
Et là vous creuserez le tombeau de Sara ...

Et il use joliment des flûtiaux bucoliques :

« *Hé là-bas, Cymetha ! hop là, mon vaillant chien,*
« *Va mordre l'agnelet qui franchit la barrière !...*

C'est là peut-être que je le préfère, mais il n'est pas un morceau de ce recueil qui, dans sa forme classique, ne soit l'écho d'une sensibilité de poète-né. Le Docteur Mourgues appartient évidemment à cette race singulière qui se console de la vie et se grandit par des chants.

▪

Antoine Bourdelle, *Maître d'œuvre*, par le Docteur Émile-François Julia. — Le Docteur Julia n'est pas Languedocien, que je sache, mais il a écrit un fort bel ouvrage sur l'un des plus puissants artistes qu'ait produits le Languedoc, cette terre étonnante, également fertile en poètes, peintres et tailleurs de pierre, en hommes politiques et en stratèges, et ne l'oublions pas, en chanteurs.

A vrai dire, Bourdelle est né à Montauban en Quercy, mais, comme le note fort justement son exegète, « les véritables origines des sources de son âme... sont chez les maîtres d'œuvres et sculpteurs médiévaux qui formaient autour de Toulouse comme capitale artistique, notre premier centre actif de constructeurs et d'imagiers bien avant l'époque gothique ».

« Que ne donnerions-nous, écrit le Docteur Julia dans son avant-propos, pour reconstituer la véritable vie en action d'un Michel-Ange, d'un Beethoven ? » Et de suivre pas à pas, passionnément, pieusement, l'évolution de Bourdelle, depuis l'enfance.

Il montre, chez le fils de l'ébéniste Montalbanais, l'éveil de la vocation, les premiers signes d'un esprit profond et d'un caractère énergique ; puis les influences tantôt rejetées, tantôt épurées, en quelque sorte, pour n'en garder que le suc utile au développement de la personnalité : leçons, par exemple, de Falguière, de Dalou, de Rodin et celles que donnent les Antiques ; enfin, l'éclat de cette personnalité et l'accession à la maîtrise dans le dessin, la sculpture, la conception des ensembles monumentaux et de l'ordre architectural comme conclusion d'une existence prodigieusement laborieuse.

Ce livre du Docteur Julia, ordonné, clair, éloquent, d'une haute tenue littéraire, au demeurant terminé par une soixantaine d'excellentes reproductions d'œuvres de Bourdelle, fournit un document matériellement important, assuré par sa qualité d'une place de choix dans l'histoire de l'art. En outre, en beaucoup d'endroits, il émeut. Le Docteur Julia a évidemment bien connu et aimé Bourdelle, et son génie et son cœur rare.

▪

La place me fait défaut, dans cette page où s'imposaient la littérature et l'art languedociens, pour écrire comme il conviendrait des *Réflexions d'un médecin* (*En marge de mon carnet*) du Docteur Jean Frumusan, recueils de pensées d'où le scepticisme n'est pas absent, mais qui n'en dresse pas moins un monument de la plus noble moralité. J'y reviendrai prochainement. Pour l'instant, certain que ces ouvrages sont déjà connus de très nombreux médecins, j'exprimerai seulement le vœu qu'ils soient lus par tous les étudiants à la veille d'entrer dans la carrière.

R. L.


Photo Kertesz

LECTURES

PAR PIERRE DOMINIQUE

QUAND on aura dit que la fantaisie et le sens du mystère sont les deux qualités maîtresses de Pierre Benoit, on n'aura pas tout dit, car il faudra encore signaler que ce curieux esprit voit du mystère partout et le découvre là où la plupart des hommes seraient bien embarrassés de le découvrir. Pierre Benoit est comparable — avec tout le respect que l'on a pour lui, aujourd'hui surtout qu'il est de l'Académie Française, et le premier de sa génération, — à l'un de ces chiens avec lesquels on se promène et qui tout à coup flairent ici ou là le gibier que l'homme tout seul est absolument incapable de dépister. Derrière cette bête, l'homme se trouve comme à l'orée d'un monde particulier dont il devine la présence et où il ne pénètrera jamais. Le mieux est qu'il se laisse guider et c'est ce qu'il fait. En l'espèce, chez le chien, il ne s'agit que du renforcement d'un sens dont l'homme normal jouit. Pour pousser notre comparaison, chacun de nous a le sens du mystère, mais Pierre Benoit dans le mystère est comme chez lui, il évolue dans cette zone de pénombre qui fait peur à l'homme, aussi librement que le chien dans le monde des odeurs.

D'ailleurs, parce qu'il est Pierre Benoit, romancier, il a la bonté de nous prendre par la main et de nous emmener faire un tour avec lui en nous montrant ce qu'assurément nous verrons avec lui, ce que sans lui nous n'aurions jamais su voir. Rien de plus. Que dirais-je encore? Que, par une sorte de coquetterie, Pierre Benoit a voulu négliger tout l'exotique dont il a jusqu'à ce jour largement usé ; que le problème qui fait le fond de chacun de ses romans, il l'a posé en France, au bout d'une de nos routes de montagne, dans le Ségala, de façon à bien nous faire comprendre que le mystère est là, à notre portée, au détour du chemin.

Pour le reste, on sait quelle est l'habituelle attitude du lecteur qui a fait le geste de saisir et d'ouvrir un roman de Pierre Benoit ; il est pris à la glu comme un oiseau imprudent : il faut qu'il aille jusqu'au bout. Comme avec l'*Atlantide* et *Koenigsmark*, le lecteur empaumé suivait des femmes étranges en Allemagne, en Russie, en Afrique, cette fois il suivra leur sœur, Armande, non moins étrange, jusqu'où il plaira à Pierre Benoit de le mener, et avec le même plaisir.

■

Et puisque nous en sommes au plaisir, le lecteur en aura en outre, à sa portée, s'il veut bien ouvrir le livre d'André Thérive. A vrai dire *Noir et Or* est un livre de guerre et je sais bien l'horreur que beaucoup de nos contemporains éprouvent pour les livres de guerre. De même qu'il y a une vingtaine d'années ils se lassèrent des caractères et des confessions dont à vrai dire on avait singulièrement abusé, ainsi, ils se trouvent aujourd'hui lassés des livres de guerre dont à la vérité nous sommes submergés. Sans parler des traductions qui, à l'heure actuelle encore, de tous les points du monde, nous tombent dessus, nous prennent d'assaut.

Mais, avouons-le, il y a livres de guerre et livres de guerre. Thérive sans doute a été soldat, comme tout le monde, ou presque, mais il est philosophe, il est lettré, il est aussi tant soit peu sceptique, et enfin, il est bien non le moins combattif, mais le moins militaire des hommes ; tout cela finit par composer un être particulier, on s'en doute, et d'espèce assez rare, d'où le ton curieux du livre que voici.

Thérive, en effet, ne raconte pas positivement des histoires de guerre, plus ou moins dramatiques, en somme ce qu'on a lu si souvent ; il n'ordonne pas non plus ses souvenirs, il nous offre *un récit discontinu où il est aisé de reconnaître l'histoire d'un même corps de troupe et d'une même équipe de compagnons*. Il le fait dans un style qui plaira à tous ceux qui ont connu cette curieuse et terrible époque de la guerre, tantôt parlant lui-même et naturellement dans la langue du critique du « Temps », tantôt laissant parler ses compagnons, et, alors c'est la plus magnifique confusion des parlers paysans et ouvriers de France, confusion émouvante au possible d'ailleurs, toujours pour ceux qui ont connu le monde dont parle Thérive, car on ne saurait assez insister sur ce point que le romancier, en l'espèce, étudie un peuple disparu.

PIERRE DOMINIQUE.



LE DINER D'ART ET MÉDECINE

De gauche à droite, assis au premier rang : MM. les prof. Bezançon et Jean-Louis Faure, de l'Académie de Médecine ; Achard, de l'Institut ; le maréchal Franchet d'Espérey ; G. Hanotaux, de l'Académie Française ; l'amiral Lacaze ; H. Bordeaux, de l'Académie Française ; le prof. Desgrez, de l'Institut ; Desvallières, de l'Académie des Beaux-Arts. Au second rang : prof. agr. Donzelot ; Mme Anna Marsan ; prof. agr. Pasteur-Valéry-Radot ; Cl. Serveau ; dr Wiart ; M. Monteil ; Mme Mad. Luka ; prof. Coutières, de l'Ac. de Méd. ; médecin gal Cadiot ; pharmacien gal Bloch ; prof. Laignel-Lavastine ; médecins généraux Rouvillois et Lasnet ; prof. agr. Obertin ; prof. Lereboullet. Derrière le second rang : M. Merveau ; prof. agr. Basset ; drs Roussel, Marquezy, Dodart des Loges ; M. Ledieu ; prof. agr. de Gaudard d'Alaines ; dr Vallon et, au-dessous, dr Louis Ramond ; dr Guimbellot ; Kvapil ; drs Debat et Viau ; Jacquelin et, au-dessous, dr Cathala ; J. Hérissay ; drs Bonnet-Roy, Perrier, Caïn, Guilbert ; prof. agr. Vaudescal ; Bilis ; dr Dupuy de Frenelle ; de Laire et, au-dessous dr Maingot ; Otton Friesz ; O. Bailly ; dr Haret, M. Delange. Le prof. Hutinel, les drs Luc Durtain, Crouzon et Crinon, assistaient aussi au dîner.

Le Docteur Debat, à la fin du dîner, sut certainement interpréter avec autant de fidélité que d'éloquence la pensée des quelque quatre-vingts convives réunis en l'honneur de M. Gabriel Hanotaux, lorsqu'il adressa ce vibrant hommage à l'homme d'État et à l'écrivain :

« Mon cher Maître,

Au nom d'« Art et Médecine», je voudrais vous redire notre très respectueuse admiration et notre reconnaissance profonde. Vous avez été un des tout premiers à vous intéresser à notre œuvre et à encourager nos efforts.

Vous êtes venu avec votre grand talent, votre immense savoir, nous apportant vos conseils, votre appui, votre collaboration.

Nous avons eu l'heureuse fortune d'obtenir de vous trois magnifiques articles : tout d'abord, une admirable description de la Provence, cette province ensoleillée que vous connaissez et chérissez particulièrement. Puis, une défense passionnée de notre œuvre coloniale, si tant est qu'une œuvre aussi admirable ait besoin d'être défendue. Enfin, une étude magistrale sur Ingres, le Montalbanais.

Littérature, histoire, critique d'art, votre vaste érudition, votre goût si sûr et votre longue expérience des hommes et des peuples vous permettent de traiter tous les sujets avec une même compétence et une même autorité.

LE BANQUET (DANS LE SALON DE L'HOTEL GEORGE V, OU FUT SIGNÉ LE PLAN YOUNG LE 7 JUIN 1929). M. HANOTAUX AVAIT A SA DROITE M. L'AMIRAL LACAZE ET A SA GAUCHE M. LE PROF. J.-L. FAURE. EN FACE DE LUI, LE MARÉCHAL FRANCHET D'ESPÉREY AVAIT A SA DROITE M. H. BORDEAUX ET A SA GAUCHE M. LE PROF. CH. ACHARD.



Votre plus beau titre de gloire, c'est d'avoir aimé et servi passionnément notre Pays. Lorsque Gambetta, vous ayant découvert, vous demandait : « Aidez-nous à refaire la France », vous auriez pu lui dire : « Je ne songe qu'à cela ». Refaire la France...

Déjà le moyen vous en était apparu. Depuis le Quai d'Orsay, où vous étiez entré en 1878, vous tourniez sans cesse vos regards vers le vaste monde et ses étendues vierges. Vous continuiez l'œuvre de Jules Ferry et, pour commencer, entre la Chine et l'Indochine, vous traciez jusqu'au Mékong un ruban de frontière de 1.800 kilomètres.

Puis vous prépariez et complétiez l'œuvre admirable de nos soldats qui ajoutaient à notre empire : Madagascar, le Tchad, le Niger, le Congo, tout l'Hinterland tunisien. Enfin, Djibouti, Obock, les Nouvelles-Hébrides. Vingt conventions internationales ratifiaient ces acquisitions.

Quelle tenacité, mais aussi quelle patience, quelle prudence, quelle sagesse pour mener à bien une telle tâche.

Nul, plus que vous, n'était qualifié pour écrire notre grande histoire et, en particulier, celle de notre Empire Colonial. Cette histoire, c'est le commentaire et le prolongement de votre action politique. Elle explique le passé, elle éclaire le présent, elle permet de prévoir l'avenir.

La France a le droit d'être fière de vous et le devoir de vous garder sa reconnaissance.

Pour nous, Médecins, vous avez, Maître, un autre titre qui m'émeut particulièrement : vous êtes un de nos grands amis. Vous m'avez dit : « Le Corps Médical est une élite, son influence morale est considérable, et la Revue qui s'adresse à un tel public peut être la plus retentissante des tribunes.

De tout cela, je vous remercie, au nom de nos trente mille lecteurs qui sont tous les médecins de France.»

L'éminent professeur Jean-Louis Faure improvisa ensuite une brillante broderie sur le thème « Comment rester jeune ». L'on applaudit chez lui l'aisance tranquille de la parole, et aussi, en l'heureuse occasion, la noblesse foncière d'un caractère unanimement respecté.

De M. Gabriel Hanotaux, peut-être attendait-on un discours d'homme d'État ou de grand lettré. Le maître écrivain fit bien mieux. Tout finesse et esprit, à la fois familier et plein d'autorité, il fit revivre de menus faits et révéla leur sens profond. A travers eux il évoqua la plus haute et la plus féconde politique, celle qui donna un Empire à la France. Son auditoire n'oubliera pas de si tôt le charme de cette forme subtile d'art oratoire, ni surtout ces mots tout empreints d'émotion : « J'ai toujours essayé de me rapprocher du corps médical, *pour me rapprocher du cœur humain* dont la connaissance est inhérente à votre profession ».

SOUVENIRS DE BONTÉ

PAR ANDRÉ THÉRIVE

AVEZ-VOUS lu des vies de saints ? et spécialement des biographies de pieux personnages de notre dix-septième siècle ? On ne manque pas d'y célébrer, entre autres occupations vertueuses, celle qui s'impose aussitôt après les devoirs d'état : savoir la visite aux malades et aux prisonniers... Vincent de Paul allait sur les galères. Pour moi, je n'ai pu me rendre qu'à la prison de Fresnes et à l'asile Sainte-Anne ; mais j'en suis revenu édifié et charmé.

Aux détenus je vis distribuer, par de charmantes dames, ce que l'on appelle des douceurs : oranges, tablettes de chocolat, brioches, sans parler de petites images où on lit entre des myosotis et des liserons cette légende : *Des amis inconnus pensent à vous !* Je vis des adolescents, transférés naguère de la Petite-Roquette, jouer au *basket-ball* dans une cour qui n'avait pas plus mauvaise mine qu'un terrain vague. Je vis les prisonnières nourrices étaler des berceaux vagissants au soleil d'un jardin pelé. Je vis des mineures peu recommandables défiler avec une petite révérence et des regards effrontés devant le comité des bienfaiteurs. Je vis des barreaux solides, mais peints en blanc, je vis des cellules austères, mais ripolinées ; j'appris comment on peut fabriquer en un jour, sans mourir d'ennui, quinze grosses de pinces à linge.

Et j'appris aussi la vraie façon d'empêcher les auditeurs d'une conférence de partir avant la péroraison : c'est de les confiner chacun dans une boîte aux lettres grande comme une latrine rustique, d'échelonner deux cents cases de ce genre dans un immense amphithéâtre, au pied d'une tribune, où, assisté de quelques gardiens moustachus, vous pouvez alors parler d'abondance sur la pêche à la sardine, le roman d'aventures, le régime des banques australiennes, les rapports de l'esthétique et de la sociologie, ou les inscriptions hittites. Le public ne vous interrompt point, il ne bâillera pas, il n'applaudira non plus. C'est un public en or, le seul. Celui qui pense qu'après tout cela vaut mieux que d'aller au café... et surtout que de retourner dans la cellule.

Mais ma bonté n'est pas limitée à cette œuvre-là, pendant la semaine où il est entendu qu'on doit assister son prochain. Grâce à l'aimable invitation de l'éminent psychiatre et du grand sociologue qu'est le Docteur Toulouse, j'ai pu assister au concert que donnaient des artistes fameux aux pensionnaires de l'Hôpital Henri-Rousselle et de Sainte-Anne, dans la salle des fêtes de ce dernier établissement. La cérémonie ressemblait beaucoup à un gala en Sorbonne, avec moins d'allocutions, Dieu merci, et moins de fauteuils de velours rouge, mais autant de vedettes sur scène.

Le public qui se pressait aux portes de l'ancienne chapelle est vêtu, comme vous savez, de bure bleue avec béret appareillé : en sorte qu'on eût dit un tableau de genre pour les artistes français : *Messe des chasseurs alpins à Albertville* (médaillé antérieurement). Quelques infirmiers robustes, en képi galonné et blouse blanche, égayaient l'uniformité de cette assistance. Il y avait distribution de fleurs aux dames et de cigarettes aux messieurs, ce qu'on devrait bien instituer, à titre d'indemnité, dans les théâtres ordinaires. La foule se distinguait de celle qui va d'habitude au music-hall par un sérieux et une tenue irréprochables. Il faut beaucoup pour la dérider, mais elle est très sensible à l'humour discret, à l'ironie et à l'absurdité qui fait le principal ressort du cocasse. Elle est logicienne, rationaliste.

Attentive, mais pas plus qu'il ne faut. De temps en temps, un gazouillement, un sifflement modulé, purement poétique, se fait entendre, ou un ricanement un peu trop durable, un peu saccadé. Parfois un spectateur sort dignement, avec des yeux un peu égarés, suivi d'un gardien prévenant, comme jadis quand nous quittions la salle du baccalauréat sous la conduite d'une *tangente*, pour aller prendre l'air... Parfois aussi, en se retournant on voit dans le public un visage enchanté, au sens strict du mot, un sourire absent, une tête qui dodeline, un torse qui bat la mesure avec l'orchestre, ou quelques faces austères, moroses, impossibles à déchiffrer, et l'on se dit : il doit y avoir là des gens sérieux que les *girls* à perruque d'argent, ou les monologues de Dorin, ou les sourires de Marie Dubas, dérangent un peu dans leurs méditations philosophiques...

Et justement on me montre un petit vieillard dont les lunettes tombent très bas sur le nez : c'est un ancien professeur de mathématiques qui a perdu sur les champs de courses ce qu'on nomme grossièrement la raison. Il a un petit emploi dans l'Asile ; il sort une fois par mois, après avoir étudié la cote, les pronostics, les montes. Il gagne des milliers de francs dans son après-midi. Et puis il les risque au hasard sur un dernier cheval, qui les emporte. Mais il garde toujours cent sous pour revenir à l'hôpital. Ce qu'un homme sensé ne ferait pas. Nous autres, on nous sèche jusqu'au dernier centime. Il a un bon sourire, il doit connaître la destinée mieux que moi. Tout va au mieux dans le meilleur des mondes, j'entends celui où l'on rêve la réalité au lieu de la subir, le seul où je souhaiterais de prendre ma retraite, à condition que des gens normaux y vinssent faire les fous pour me distraire, et que le Docteur Toulouse pût encore m'y soigner.

ANDRÉ THÉRIVE.



G. Paris et H. Maybon

DISCOPHILIE

PAR ÉMILE VUILLERMOZ

L'ÉVÉNEMENT phonographique de ce mois a été l'attribution solennelle du premier Grand Prix du Disque fondé par notre confrère *Candide* sur le modèle du Prix Goncourt. Il s'agissait de récompenser les meilleures réalisations exécutées par les studios français, au cours de l'année précédente. Cette initiative était particulièrement utile au moment où nos fabricants de disques « commercialisent » de plus en plus dangereusement leur production.

L'Académie du Disque, chargée de décerner cette récompense annuelle, a été fort judicieusement composée de personnalités choisies intentionnellement dans les milieux les plus divers. On y trouve un éminent spécialiste de l'acoustique, comme le général Ferrié, une artiste universelle douée d'antennes miraculeuses comme Colette, des compositeurs choisis pour leurs tendances très variées comme Gustave Charpentier, Maurice Ravel et Maurice Yvain, un artiste dramatique comme Jacques Copeau, deux artistes lyriques tels que Lucienne Bréval et Jean Périer, un historien de la musique comme Maurice Emmanuel et des critiques phonographiques comme Dominique Sordet et le signataire de cette rubrique.

Or, c'est presque toujours à l'unanimité que cet aréopage si « panaché » a rendu ses décisions. Les discomanes pourront donc, en toute sécurité, se procurer les disques désignés ainsi à leur attention. Ils seront sûrs d'avoir des pièces de collection.

Je suppose que mes lecteurs ont déjà dans leur discothèque la plupart de ces beaux enregistrements français. Néanmoins, pour les nouveaux-venus, je crois utile de commenter ici ce palmarès.

Le Grand Prix avait été divisé en six catégories : le grand orchestre, la musique de chambre, les instruments divers, le chant, la musique légère et la diction. Le Grand Prix d'Orchestre a été enlevé par Walter Straram avec sa prestigieuse exécution du *Prélude à l'après-midi d'un Faune* (C). Cette décision était attendue car c'est bien là un chef-d'œuvre de l'enregistrement orchestral. L'intelligence et le goût musical de Straram, la qualité exceptionnelle de ses instrumentistes et les heureuses conditions acoustiques réalisées par le théâtre des Champs-Élysées où a eu lieu l'enregistrement, tout concourait à faire de ce disque une pièce d'art.

La musique de chambre est de plus en plus abandonnée en France. Tous les bons enregistrements de sonates et de quatuors nous viennent désormais de l'étranger. On a cependant pu happer au passage Cortot et Thibaud entre deux de leurs tournées et il en est résulté l'excellent disque primé que constitue la *Sonate pour piano et violon* de Debussy (Gr.)

Les instruments sont représentés par le *Concerto en fa mineur* de Chopin, exécuté par Marguerite Long (C), réussite magnifique connue de tous les pianistes. Le piano solo a été, de son côté, récompensé en la personne de Magda Tagliaferro qui nous a donné une gravure délicieuse de la *Jeune Fille au Jardin*, de Mompou (Gr). La harpe est représentée par Mlle Renié à qui nous devons une exécution très nette du *Prélude*, de Prokofieff (O), et l'orgue par Charles Tournemire avec le *Choral en la*, de César Franck (Pol).

Le Grand Prix de Chant a été décerné à notre incomparable Ninon Vallin dont le microphone n'arrive pas toujours à capter avec une fidélité suffisante la voix de velours. Mais sa Cavatine de la *Norma* (O) est d'une perfection inattaquable et reproduit de la façon la plus exacte toutes les inflexions irrésistibles de l'admirable cantatrice.

Trois disques charmants se sont partagé le prix de la musique légère : le délicieux *Suppose*, de Joséphine Baker (C), *Parlez-moi d'amour* de Lucienne Boyer (C), et *Lise et Colin*, de Robert Marino (P) qu'il faut jouer *pianissimo*.

La diction devait forcément mettre en valeur l'inoubliable *Voix humaine*, de Berthe Bovy (C). On lui a associé cette étonnante réalisation qu'est le *Cirque*, de Bilboquet (C).

Enfin des mentions spéciales ont été accordées à la Symphonie avec orgue de Saint-Saëns, dirigée par Coppola (Gr), aux *Chants Grégoriens de Solesmes* (Gr), à la danse de la *Vie brève*, par Argentina (O), à la *Première communion du gamin*, de Chepfer (O), à *Trapos Viejos*, par Barrios (Gr), à l'ensemble des enregistrements de saxophone de Viard (P) et à la qualité acoustique de ceux de Bach et Laverne (O).

Voilà une collection qui doit constituer le fond de toute discothèque sérieuse.

(C) Columbia; (Gr.) Gramoph.; (O) Odéon; (Pol) Polydor; (P) Pathé.

Le Directeur-Gérant : Dr FRANÇOIS DEBAT. R. C. Seine 2.514

Imprimerie Kapp, 130, rue de Paris, Vanves.



Photo Régis Lebrun.

Les organes employés à la préparation du PANCRINOL et de l'INORÉNOL sont de toute première qualité. Un vétérinaire spécialiste attaché à nos Laboratoires vérifie, chaque jour, leur qualité irréprochable.



Photo Régis Lebrun.

Un Docteur ès sciences, assisté d'un pharmacien, exerce un contrôle rigoureux et continu sur les matières premières et sur les produits en cours de fabrication.

VISITES

AUX LABORATOIRES DE GARCHES

Pour répondre au désir qui nous a été fréquemment manifesté, nous organisons, à dater d'octobre, un service régulier de visites à nos Usines de GARCHES.

Nos confrères pourront, ainsi, se rendre compte de l'effort scientifique considérable que représentent la création et la fabrication de nos spécialités.

Avec un appareillage et

une technique perfectionnés

nous préparons industriellement des produits offrant

le maximum de garantie au praticien.

L'énormité de notre production

et la standardisation du travail nous permettent, en outre, d'offrir nos spécialités

à des prix relativement bas.

Départ des voitures de Paris, 60, rue de Prony, tous les mercredis à 14 heures --- Retour vers 16 heures.

PRIÈRE DE VOULOIR BIEN S'INSCRIRE 4 JOURS A L'AVANCE



Photo Régis Lebrun.

Dans nos Laboratoires de Physiologie

nous nous assurons de l'activité et de l'innocuité de nos préparations opothérapiques.



Photo Régis Lebrun.

Dans le département antivirus-thérapique les bactériologistes examinent chaque jour les souches microbiennes et les cultures destinées à la préparation de l'INOSEPTA et de l'INOXYL.

Caisse de secours aux Veuves et Orphelins du Corps Médical

Pour compléter le cycle de nos œuvres d'aide confraternelle :

Bibliothèques circulantes des étudiants
Bourses de vacances des étudiants
Caisse de prêts d'honneur aux médecins
Prix des médecins coloniaux

nous avons décidé de créer cette œuvre nouvelle destinée à apporter une aide pécuniaire aux Veuves et Orphelins de notre Famille médicale

Nous nous engageons à lui verser par an et pendant 10 ans une somme de 100.000 Frcs

Un Comité, créé d'accord avec l'Association générale des Médecins de France, présidera à son fonctionnement

dès octobre 1931

SOMMAIRE

OCTOBRE 1931

ART ET MÉDECINE

REVUE MENSUELLE RÉSERVÉE AU CORPS MÉDICAL

Rédaction-Administration : 60, rue de Prony

PRIX : 8 FRS

ABONNEMENT ANNUEL : FRANCE ET COLONIES, 80 FR.
ETRANGER : 80 FRANCS, FRAIS DE PORT EN PLUS.



Photo Kertesz.

A PARIS

LES ARCS AJOURÉS QUITTENT LEUR SOCLE D'UN JET MAGNIFIQUE. L'ON NE CONTESTE PLUS GUÈRE LA BEAUTÉ DE LA TOUR ET SON POUVOIR ATTRACTIF EST SANS DOUTE LA POUR BEAUCOUP DANS LA CRÉATION D'UNE VILLE NEUVE ET DE JARDINS GRANDIOSES.



TROIS GRANDS MÉDECINS par

PAUL BOURGET de l'Académie Française

Nous sommes heureux et fiers de publier dans " Art et Médecine " cet article de M. Paul Bourget. Le maître illustre vient d'être promu, comme on le sait, à la dignité de Grand-Officier de la Légion d'Honneur. En lui adressant ici nos respectueux compliments, nous sommes certains d'exprimer le sentiment unanime de nos lecteurs. Tous connaissent son œuvre, et aucun ne peut donc ignorer, avant même d'avoir lu ces pages, à quel point le grand écrivain est curieux de l'art médical - ni quel commerce d'amitié il aime à entretenir avec d'éminents médecins.

C'est de trois de mes meilleurs amis que je voudrais évoquer ici l'image, dans cette revue dont le seul titre est une profession de foi. N'atteste-t-il pas que la grande culture médicale s'associe le plus souvent à toutes les autres grandes cultures intellectuelles ? Pour moi qui ai traversé tant de milieux littéraires et scientifiques avec une curiosité toujours en éveil, je n'ai pas connu de personnalités plus complètes que celles des célèbres médecins qui travaillaient, voici trente ans, l'un à l'Hôtel-Dieu de Paris, le second à Montpellier, le troisième à l'infirmerie du dépôt de la Préfecture de Police. A ce simple signalement, les initiés auront reconnu qu'il s'agit des Professeurs Dieulafoy, Grasset et Ernest Dupré.

■

Quand je l'ai rencontré pour la première fois, Dieulafoy pouvait avoir quarante ou quarante-cinq ans. C'était dans le monde, à la table hospitalière d'une grande dame qui aimait à réunir des notoriétés de tout ordre. Les assemblées de cette sorte ont cet inconvénient de susciter aisément l'étalage des prétentions chez les convives, privilégiés du talent et de la renommée, qui s'appliquent d'instinct à briller aux dépens les uns des autres. Je fus frappé, ce soir-là, de la réserve qu'avait, au contraire, dans sa tenue, dans ses paroles, dans toute son attitude, ce successeur, si connu déjà, du génial Trousseau. La souplesse de ses moindres mouvements et la sveltesse de sa taille indiquaient un homme entraîné aux exercices du gymnase. Une légende voulait qu'il eût été, jeune, le camarade et le rival d'un trapéziste fameux. Le trait caractéristique de sa physionomie était la réflexion à la fois et la décision. L'habitude du diagnostic exact donnait à son regard une fermeté singulière. Avec cela, une bonhomie fière émanait de lui, et, quand il causait, c'était toujours avec une justesse qui excluait la recherche. Il comptait certaine-

ment, parmi les hommes et les femmes qui remplissaient d'abord cette salle à manger puis les salons, bien des clicnts et des clientes dont il connaissait les tares physiques et souvent morales. Cette familiarité occulte exigeait qu'il fût un peu distant, mais il savait l'être avec une dignité si discrète qu'elle faisait de lui le confident qui, non seulement, se taira toujours, — c'est le secret professionnel, cela — mais dont nul ne peut pas deviner qu'il se tait. Je me souviens encore aujourd'hui de la forte impression de supériorité qu'il me donna ce soir-là et qui grandit encore quand je commençai de suivre et sa clinique et ses leçons.

Parlant de lui devant son médaillon à l'Hôtel-Dieu, son élève le regretté Fernand Widal a défini d'une manière saisissante le prestige justifié que Dieulafoy exerçait sur ses malades. « C'était le secours, a dit Widal, qui se dressait au pied du lit. » Dans ces salles d'hôpital où suivi de ses élèves et de quelques incompétents tels que moi, il allait de cardiaques en tuberculeux, de typhoïdiques en diabétiques, de spécifiques en hépatiques, pas un de ces malheureux devant lequel il ne s'arrêtât avec la même attention, j'allais dire déférente, que s'il eût été devant les plus fortunés ou les plus notables de ses clients. Je ne le voyais jamais énoncer un avis, dans un cas grave, et formuler une ordonnance, sans me rappeler encore Trousseau et la pathétique page où ce maître a si éloquemment déclaré qu'il n'avait jamais employé à l'hôpital un remède dont il n'eût d'abord vérifié l'efficacité sur sa clientèle de la ville, et, c'était, de la part de Dieulafoy, toujours une parole d'encouragement, adaptée au caractère du malade, un mot, de pitié le plus souvent, d'autres fois, lorsqu'il le fallait, une phrase d'autorité, rarement, mais quand la circonstance le permettait, une cordiale plaisanterie. Je le vois encore nous montrant un bocal rempli d'un liquide clair, sur la table de nuit d'un diabétique :

— « J'ai fait extraire le sucre que fabriquent ses reins en vingt-quatre heures. Quelle usine, n'est-ce pas, et un sucre excellent !.. Mais » et, se tournant vers le malade : « je lui défends d'en boire ».

Une autre fois, il nous arrête devant deux Addisoniens en train de lire :

— « Je les ai mis à côté l'un de l'autre. Celui-ci appelle son camarade mon élève. Il était entré, un jour de sortie, dans un café de la place de la Bastille. Il est frappé du teint d'un consommateur qui jouait aux cartes tranquillement. Dites à ce Monsieur, fait-il au garçon, que j'ai quelque chose d'important à lui communiquer. — Quand j'aurai fini ma partic, — répond l'interpellé, qui gagne, puis vient causer avec mon malade, car je l'avais déjà dans mon service, lequel lui énumère les symptômes qu'il doit avoir, d'après la couleur bronzée de sa peau. Notre homme prend peur. Sur le conseil de son étrange diagnosticien, il vient à ma consultation. Il avait bien le même mal, et maintenant, devinez les livres qu'ils étudient ? Des grammaires malgaches. Ils veulent profiter de leur teint pour se faire envoyer commc espions à Madagascar ! »

■

Cette anecdote m'amène tout naturellcmcnt à parler de Grasset, auquel jc la racontais un jour et qui s'écria :

— « Il a eu deux Addisoniens à la fois dans son service ! En vingt-cinq ans, moi je n'en ai cu qu'un » et, caressant sa barbe roussâtre d'un geste mécontent : « Après tout, je ne lui envic pas cette chance. Ces malades ne donncnt de satisfaction qu'à l'autopsie. »

Mot professionnel également s'il en fût, et qui résumait les deux passions qui dominaient le généreux clinicien de Montpellier : soulager ct savoir. Ce provincial, de mise modeste, au masque d'alchimiste, d'une singularité si intelligente, n'avait rien de commun avec l'élégant Diculafoy. Je n'ai jamais entendu un de ses cours. J'imagine que sa parole et sa mimique ne soulevaient pas l'assistance comme faisait le grand oratcur de l'Hôtel-Dieu. C'est le titre qu'il convient de donner au professeur de cet amphithéâtre où se pressaient des auditeurs de toute qualité, depuis des membres de l'Institut jusqu'à dcs marquises et des duchesses, et quelle action dcs gestes, du visage, de la voix ! Je crois l'entendre prononcer, de quel accent, cette phrase qui m'est restée dans la mémoire :

« Je lui donnai alors ce biiodure d'hydrargyre *que j'aime tant.* » On ne pensait pas à sourire de cette déclaration adressée à cette drogue que célébrait un poète du tcmps de Louis XIII en termes mythologiques, moins enthousiastes :

Et pour comble d'ennuis, il faudra que Mercure
Se transforme en onguent pour me faire une cure.

Grasset, lui, était un solitaire et un silencieux. Sa maison de la rue Jean-Jacques-Rousseau, à Montpellier, ne ressemblait pas non plus au fastueux hôtel, rempli de tableaux de maîtres, que Dieulafoy possédait avenue Montaigne. Le logis de Grasset était un « laboratoire de copie » — comme nous dirions dans notre jargon de gens de lettres. — Le nombre des volumes qu'il a composés dans ce paisible asile est considérable et quelques-uns, ainsi son « Traité des maladies nerveuses », resteront longtemps classiqucs. On en demeurait étonné quand on savait qu'il était surtout un médecin consultant. On l'appelait de tous les coins de sa province, et, les voyageurs, de Cette à Nice, avaient l'habitude de voir,

dans un coin d'un compartiment souvent complet, ce praticien connu d'un bout à l'autre de la Provence absorbé dans une lecture ou griffonnant ses réflexions sur un carnet. Recueilli dans sa pensée, Grasset, on peut le dire, travaillait toujours. Le matin, il avait fait sa visite dans son service d'hôpital. Demain, il monterait dans sa chaire pour continuer son cours. Mais un confrère l'appelait pour un malade, en Avignon, à Vaucluse, à Cannes, à Aix, à Marseille, et le train devenait le cabinet roulant où cet infatigable ouvrier poursuivait sa tâche, — ou mieux ses tâches.

J'ai dit : ses tâches. La Thérapeutique en était une et à laquelle il se donnait avec un zèle qui n'avait d'égal que son désintéressement. La Science en était une autre et combien supérieure ! Mais la principale était d'un ordre plus élevé encore et qui intéressait le fond le plus intime de sa personne. Une de ses expressions favorites était la coexistence nécessaire de l'oratoire et du laboratoire, ou pour parler sans images, de cette Science à laquelle il avait voué son effort et de la Religion, à laquelle il était attaché par une foi aussi complète que celle de son grand ami, l'admirable Cardinal de Cabrières. Pour le professeur Grasset, tout le problème de la civilisation et de son avenir était là, dans un accord entre le développement de nos connaissances expérimentales et les certitudes traditionnelles de la révélation. Que cet accord fût possible, n'en fournissait-il pas la vivante preuve, lui dont les convictions catholiques étaient aussi notoires que l'excellence de ses disciplines scientifiques ? Ce pragmatisme personnel ne lui suffisait pas. Il se rendait compte des objections que peuvent dresser les incrédules contre le pratiquant qui dit simplement « je crois » : influences du milieu, de l'hérédité, des habitudes d'enfance, car de supposer qu'un Grasset obéît à des ambitions utilitaires, qui donc se fût permis cette injure à la probité du savant ? Cette probité intellectuelle, Grasset y voyait, avec raison, une des forces de son apologétique. C'est le motif pour lequel il évitait, dans ses écrits, les argumentations tendancieuses. Seulement ils aboutissaient tous à une réfutation par le fait, des hypothèses habituelles aux matérialistes de son temps. Pour ne citer qu'un exemple de cette dialectique par l'observation qui fut sa méthode, sa théorie du psychisme polygonal — j'emploie sa formule — est bien significative. C'était l'époque où s'affirmait la doctrine des localisations cérébrales, anatomiquement combattue depuis par le professeur Marie. L'explication des phénomènes si troublants qui la suggéraient, Grasset la voyait dans une distribution des énergies humaines schématisées ainsi : toute une série de centres séparés qu'il considérait comme un polygone dynamique commandé par une force supérieure, celle du centre O. Il sauvait ainsi l'autonomie de notre vie spirituelle sans rien contredire des observations multipliées par les adversaires de sa foi profonde. Il les interprétait autrement. Voilà tout.

■

Ces préoccupations de philosophie générale n'étaient pas celles de mon autre ami, Ernest Dupré. Il avait un trait commun avec Grasset : la totale insouciance de l'effet à produire. Il en différait par un sentiment plus vif de la littérature. Il était le fils d'un professeur de rhétorique qui avait été un condisciple de M. Taine. Leurs noms figurent, côte à côte, dans un de ces palmarès du concours général dont la seule lecture aurait dû arrêter le vandalisme idéologique des soi-disants réformateurs qui ont saccagé les programmes, éprouvés par une séculaire expérience, de notre Université. Dans la liste des lauréats de ces concours figurent les plus distingués de nos écrivains et de nos savants. C'est l'indice que les méthodes d'éducation employées alors étaient excellentes. Elles créaient des milieux intellectuels à la bienfaisance desquels participaient les camarades moins brillants de ces précoces triomphateurs. Le père d'Ernest Dupré, qui occupait, si mon souvenir ne me trompe pas, une chaire importante du lycée Condorcet, avait transmis à son fils un goût des beaux vers et de la belle prose qui se manifestait sans cesse par des citations, tantôt classiques, tantôt modernes. Dans la dernière lettre qu'il m'ait écrite, si près de sa fin, — il devait mourir, emporté par un *ictus*, huit jours plus tard — il me disait, parlant de ses travaux : « Je me répète les vers du douloureux Baudelaire :

Quoiqu'on ait du cœur à l'ouvrage,
L'art est long et le temps est court. »

Cette simple épithète appliquée à l'auteur des *Fleurs du Mal*, décèle le tour d'esprit qui s'élaborait dans nos lycées traditionnels. Nous y apprenions à dégager surtout dans l'œuvre littéraire son caractère psychologique. Quand Taine définissait la littérature, une psychologie vivante, c'était la marque propre de la littérature française qu'il précisait à son insu. Ernest Dupré était, lui aussi, imprégné de cette conception, peut-être à son insu également, car ses préférences ne le portaient pas plus que Taine vers notre XVIIe siècle. Il se rattachait cependant par toute sa pensée à cette méthode d'analyse interne dont un Racine et un Bourdaloue nous offrent, dans des domaines si différents, des exemplaires accomplis. C'est cette curiosité fervente du processus psychique qui l'avait, tout

jeune, attiré vers cette science encore à ses débuts qu'était, au moment où il s'y spécialisa, la psychiatrie. Je lui ai souvent entendu dire qu'il n'y avait là encore qu'une géographie mentale, sans légitime mise à nu des causes. Il la distinguait, cette psychiatrie, de la neurologie qu'il connaissait très bien, mais qui ne l'intéressait pas au même degré que cette recherche des phénomènes psychopatiques, leur conditionnement, leur évolution, leurs différences d'espèces. Rien ne lui répugnait autant que la simplification de langage qui les résume sous le nom de vésanie ou de folie. Je me trouvais assister à sa déposition à titre d'expert lors du procès Soleilhand :

— « Pouvez-vous, Monsieur le Professeur, s'exclama l'avocat de l'accusé, à un moment de l'interrogatoire, affirmer que cet homme n'est pas un fou...

— « Mais voilà, répondit simplement Dupré, c'est que le mot fou n'a pas de sens scientifique. »

Le développement naturel de sa carrière avait fait de lui le médecin de l'infirmerie spéciale du dépôt de la Préfecture de Police. Cette infirmerie siège au quai de l'Horloge, au rez-de-chaussée du bâtiment de la Conciergerie. On y amène les personnes qui dans la rue ou dans leur maison, viennent de commettre quelque acte, le plus souvent dangereux, qui les fait soupçonner de dérangement mental. Le médecin doit décider s'il y a lieu de les interner, ou, dans les cas délictueux, de les envoyer devant les tribunaux. Combien j'ai passé d'heures passionnément attentives, assis à côté de Dupré, à l'écouter qui interrogeait ces anormaux d'autant plus intéressants qu'hier encore, ce matin quelquefois, ils étaient mêlés à la vie commune, exerçant leur métier, allant et venant comme les autres, pareils à eux en apparence et déjà si distincts. Ils ont à peine passé la frontière qui sépare l'aliéné de l'individu ordinaire et par conséquent sociable. Les traces de leur santé morale sont encore visibles dans leur maladie commençante. Si on les enferme, ils subiront cette déformation des asiles qui en fera des types plus significatifs parce qu'évolués. Mais que ce début d'évolution soulève de problèmes ! Ces problèmes, Dupré les posait avec une lucidité si frappante pour ses élèves, et avec une ardeur qui lui faisait dire devant moi à l'illustre chirurgien de Lyon, le professeur Antonin Poncet :

— « Imaginez ma vie, mon cher Maître, tous les jours à l'infirmerie spéciale, on m'amène des trésors, vous entendez, des trésors. Le temps de les regarder, et on me les enlève ! »

— « Votre ami Dupré appelle cela des trésors, ces loques d'humanité », me répétait Poncet, en me rappelant cette conversation, « moi qui n'ai jamais pu mettre les pieds dans un asile, sans horreur ! »

— « C'est tout de même moi qui suis dans la vérité », me répondit Dupré, quand je lui rapportai cette protestation, témoignage de l'irréductible barrière qui sépare quelquefois deux puissants esprits. Il était en effet dans sa vérité à lui. Il avait la conscience de travailler à soulager ces misères devant lesquelles il s'hypnotisait — si étrange ce terme puisse-t-il paraître — d'admiration : « L'enfer même a donc ses lois » a écrit Gœthe. Ces lois de l'enfer mental, Dupré en saisissait le jeu, il avait, devant elles, cette sensation de la découverte qui faisait crier au savant grec l'*Euréka* de la légende. C'était pour lui la forme intellectuelle d'une compassion foncière qui prévoyait le soulagement possible de futures misères du même type, par la connaissance définitive de ces lois. Il avait foi dans le bienfait de sa science, comme Poncet dans celui de la sienne. Mais, pour me servir d'une expression employée par le mystique Swedenborg, ils n'étaient pas du même ciel.

Le nom de Swedenborg m'est revenu par une association d'idées naturelle, étant donné les préoccupations dont j'ai vu Dupré hanté dans ses derniers jours. Il se proposait d'étudier, psychiatriquement — si le mot est français — les rêveurs dans la philosophie et la littérature : Amiel, par exemple, Gérard de Nerval, Saint-Martin, ce Restif de la Bretonne qui gravait sur les parapets du quai les dates de ses impressions amoureuses, pour les revivre en palpant ces chiffres avec ses doigts, dans ses randonnées nocturnes, Antony Deschamp, dont il admirait beaucoup les *Dernières Paroles*, ces vers écrits dans la maison de santé du Docteur Blanche, durant sa crise de mélancolie. Nous aurions eu là des pages de critique bien neuves et qui étaient déjà toutes composées dans son esprit, et puis la précoce disparition du grand psychiâtre, qui était aussi un grand lettré, a empêché ce projet d'aboutir. Toujours et toujours le *Pendent opera interrupta* de ce Virgile dont Dupré aimait à citer les vers ! C'est une des poésies tragiques du destin que cette subite tombée dans la nuit de ces nobles ambitions intellectuelles dont on fut le confident. Je souhaite, si ces lignes sont lues par quelque fervent de la psychologie, qu'elles suscitent en lui le désir de reprendre un thème aussi riche en réflexions possibles, et j'entends Dupré me dire un autre vers, celui-là de Lucrèce, la réconfortante devise de tous les fidèles de l'esprit :

Et quasi cursores vitaï lampada tradunt.

Paul Bourget



Photo Kertesz.

SAINT-LOUIS, L'HOPITAL DESTINÉ PRIMITIVEMENT AUX PESTIFÉRÉS ET AUX CONTAGIEUX. CONSTRUIT PAR CLAUDE VELLEFAUX SUR L'ORDRE DE HENRI IV QUI CHOISIT LE PLAN, IL OFFRE, NON LOIN DE LA TRÈS MODERNE GARE DE L'EST, L'ÉTONNANT SPECTACLE DE CES ÉDIFICES LOUIS XIII.

HOPITAUX DE PARIS

PAR LE Pr LAIGNEL LAVASTINE

Il serait curieux de pouvoir suivre à travers les siècles les différentes conceptions qui ont déterminé l'évolution des établissements hospitaliers. Au reste les étapes qui marquent un changement réel dans la technique de la construction ne sont pas si nombreuses.

Grâce à la précieuse collaboration de mon ami Marcel Fosseyeux j'ai pu, dans quelques exemples, condenser cette évolution architecturale hospitalière.

Au début la Maison-Dieu comporte une seule nef qui est le complément de la basilique ou de la cathédrale. L'office charitable complète le vaisseau liturgique. S'il n'en existe plus aucun témoin à Paris, du moins on peut encore admirer, à Angers, l'Hôpital Saint-Jean, dont la grande salle rectangulaire, voûtée en ogive, se développe sur soixante mètres de longueur, et divisée en trois travées, qui permettaient de séparer déjà un peu les différentes catégories de malades, ou tout au moins les sexes.

Il faut attendre les débuts de la Renaissance pour rencontrer une conception nouvelle caractérisée par la magnificence extérieure de l'architecture plus que par les commodités intérieures. De cette époque date la salle dite du Légat à l'Hôtel-Dieu de Paris, telle qu'on en peut voir l'aspect monumental sur les gravures du temps. On en arriva même à concevoir, en Italie, des hôpitaux qui s'apparentent à des palais, comme à Venise, à Florence ou à Milan. Cependant les inconvénients de ces hôpitaux ou hospices quant à leur destination particulière, n'échappaient pas à des esprits avertis comme Philibert Delorme qui écrivait : « Il vaudrait trop mieux faillir aux ornements des colonnes, aux mesures et fassades (où tous ceux qui font profession de bastir s'estudient le plus) qu'en ces belles règles de nature qui concernent les commodités, l'usage et le profit des bâtiments et non la décoration, beauté et enrichissement des logis faits seulement pour le contentement des yeux sans apporter aucun fruit à la santé et à la vie des hommes ». Ces conseils réalistes ne furent pas écoutés. On continua à faire grand, et Viollet-le-Duc, dans son *Dictionnaire d'Architecture*, ne craint pas de regretter « les petits hôpitaux du Moyen Age où les malades avaient de l'espace, de l'air, de la lumière, où ils étaient souvent séparés les uns des autres, leur individualité était respectée, et certes s'il est une chose qui répugne aux malheureux qui trouvent un refuge dans nos établissements, malgré les soins éclairés qu'on leur donne, c'est la communauté dans de vastes salles ».

Encore au début du XIXe siècle, Clavareau, architecte des hospices, auteur d'un *Mémoire sur les Hôpitaux civils de Paris*, et qui avait édifié le portail de l'Hôtel-Dieu à trois colonnes et chapiteaux doriques, qui ne fut démoli qu'en 1876, écrivait : « L'Hôtel-Dieu aura donc cet aspect imposant qui doit caractériser tous les établissements d'utilité publique, et qui imprime à la nation la reconnaissance, le respect, et aux étrangers l'admiration et l'estime ».

Mais revenons en arrière pour signaler la grande nouveauté que fut l'ouverture, dans le premier quart du XVIIe siècle, d'un établissement hospitalier, d'ailleurs uniquement réservé aux hommes, où chaque malade avait son lit, la Charité,

LA MAQUETTE (FAÇADE PRINCIPALE) DU NOUVEL HOPITAL BEAUJON QUI VA S'ÉLEVER DANS LA PLAINE DE CLICHY. CET IMMENSE ÉDIFICE, MALGRÉ LES PROFONDES AMÉLIORATIONS APPORTÉES A L'AMÉNAGEMENT ET A L'OUTILLAGE DES VIEUX HOPITAUX INDIQUE ÉVIDEMMENT LA VRAIE VOIE DU PROGRÈS.



dirigé par les Frères Saint-Jean de Dieu. Mais cette maison, en raison de ses remaniements et agrandissements, a perdu son caractère primitif. Il n'en est pas de même de l'*Hôpital Saint-Louis* qui a gardé son originalité première et dont le plan subsiste dans son ensemble, tel qu'il fut choisi par Henri IV, paraphé par son ministre Maximilien de Béthune, duc de Sully. On peut encore admirer son style Louis XIII où la pierre et la brique se lient harmonieusement comme dans les hôtels de la place des Vosges ou la façade de la Bibliothèque Nationale sur la rue Vivienne. Certes il n'est plus maintenant dans la banlieue où on avait voulu alors le reléguer, en tant que destiné aux pestiférés et contagieux. Les archers ne gardent plus son chemin de ronde qui en faisait, en même temps qu'un lazaret, une sorte de prison, mais sa chapelle si svelte et si classique, ses pavillons d'angle si étudiés, ses quatre grands corps de logis avec leurs grandes salles aux hautes fenêtres et leurs toits mansardés, ses allées d'ormes et de tilleuls où Alibert, entre deux visites à Marceline, exposait en plein air à ses élèves, en un langage romantique, l'arbre des dermatoses, continuent à lui donner un caractère tout à fait spécial. Bien entendu, aux bâtiments de Claude Vellefaux, dont Claude de Chastillon, l'auteur de la *Topographie française* a fourni le « dessin », et qui avaient coûté 798.410 livres, soit environ 15 millions de notre monnaie, se sont adjointes des constructions modernes ; le périmètre actuel de Saint-Louis dépasse de beaucoup les 28 arpents de superficie de la clôture primitive en particulier le pavillon des teigneux et le service de médecine infantile forment des annexes fort importantes et tout à fait excentriques du plan initial.

Le caractère de prison, que nous signalions, ne fera que s'accroître tout au long du XVIIe siècle où les grands établissements du type de la Salpétrière et de Bicêtre prennent les allures de « maison de force » pour « le renfermement des mendiants » en même temps que de maison de traitement pour les malades. C'est l'apogée des bâtiments de grand style, où tout s'apparente à Versailles.

Mais voici que le mouvement des réformes sociales et administratives qui précéda la Révolution apporte aux institutions d'assistance et à l'organisation des hôpitaux de nouvelles conceptions. Mme Necker se donne tout entière pendant 10 années, de 1778 à 1788, à l'organisation et à la gestion d'un établissement modèle, l'hospice des paroisses de Saint-Sulpice et du Gros-Caillou, dont les 120 lits sont installés dans l'ancien couvent des Bénédictines de Notre-Dame de Liesse, et ne contiennent qu'un malade, à l'exemple de l'hôpital de la Charité, et où, grâce aux mesures de stricte économie, le prix de journée ne revient qu'à 17 sols, alors qu'il est de 29 à l'Hôtel-Dieu, de 30 à la Charité et de 42 aux Incurables. Une subvention annuelle sur les fonds de la Loterie royale, — c'est le Pari Mutuel d'alors — permet de subvenir aux besoins de cet hôpital modèle.

D'autre part, à la suite du grand incendie de l'Hôtel-Dieu en 1772, des plans de reconstruction sont étudiés et un programme établi par les commissaires de l'Académie des Sciences et le chirurgien Tenon. Les événements ne permirent pas de l'appliquer et il fallut attendre près d'un demi-siècle pour qu'on puisse le réaliser dans ses grandes lignes, lors de la construction de l'hôpital Lariboisière de 1846 à 1854, sur l'emplacement de l'ancien clos Saint-Lazare : le coût s'éleva à 17 millions. Les grands pavillons de Lariboisière sont plus ou moins reproduits dans les constructions ultérieures, celle de la Maison de Santé au faubourg Saint-Denis, édifié en 22 mois par Labrouste en 1858, celle des nouveaux services de *Saint-Antoine* ouverts en 1861 et 1863, de ceux de *Necker*, qui datent de la même époque, et surtout dans l'aménagement, de 1870 à 1878, d'un nouvel établissement, qui prit justement le nom de *Tenon*. Même uniformité dans la conception des grands hospices qui trouvent en banlieue, à Ivry, à Issy, les espaces libres qui leur sont refusés dans la capitale.

A ce stade, qui correspond à l'haussmanisation de Paris, succèdent des essais intéressants, par exemple la disposition en ogive des salles de Boucicaut, essai resté isolé ; les aspects des nouveaux hôpitaux d'enfants, *Bretonneau*, *Hérold*, *Trousseau*, l'austère régularité de la *Nouvelle Pitié*, et surtout l'ensemble plus heureux du nouveau *Cochin*. Le petit hospice de la paroisse Saint-Jacques du Haut-Pas créé par le curé Cochin, et dont les vieux Parisiens ont connu la pittoresque entrée encadrée de deux colonnes, s'est agrandi au cours de cinquante années qui s'espacent de 1880 à 1930, à mesure qu'on démolissait les immeubles branlants du faubourg Saint-Jacques, et les bâtiments décrépits de l'ancien couvent des Capucins, de façon à devenir le plus grand et le mieux aménagé des hôpitaux parisiens actuels : utilisant les jardins, les espaces libres, ses pavillons tentaculaires construits à mesure que s'ouvraient devant eux les emplacements disponibles, ses pavillons de brique rose et blanche occupent maintenant un vaste polygone, où les plus anciens d'entre eux, les pavillons Velpeau, les pavillons Pasteur et Lister, ouverts en 1891, les pavillons Claude Bernard et Potain, ouverts en 1903, se raccordent avec les derniers venus, le pavillon Albarran (urologie) qui date de 1926, et le pavillon Hardy (vénéréologie) achevé en 1930.

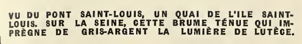
Mais telles sont les exigences actuelles du progrès qu'à peine une œuvre est-elle arrivée à son terme que de nouvelles conceptions se font jour, et de nouvelles exigences de la science appellent de prochaines réalisations. S'il a fallu près d'un demi-siècle pour donner au nouveau Cochin sa physionomie actuelle, trois années seulement sont prévues pour l'édification du *Nouveau Beaujon*, dans la plaine de Clichy, trois années et 95 millions : peut-être l'une et l'autre prévisions seront-elles dépassées. A l'hôpital de pavillons étendus et dispersés va succéder l'aspect monumental d'une construction à onze étages, que graviront 5 ascenseurs à marche rapide pouvant contenir 25 personnes, un ascenseur à marche lente réservé aux malades, et deux plus petits réservés aux médecins. C'est l'hôpital en hauteur, imité de l'Amérique. Ainsi le veut le manque de grands espaces libres, ainsi le veut l'effort d'une technique nouvelle qui s'inspire à la fois de l'économie et des données des diverses sciences auxiliaires de la médecine et de la chirurgie. Les architectes Plousey et Cassan, dont le plan a été primé, ont conçu comme autre nouveauté, au faîte de leur établissement, un solarium pour les tuberculeux qui occuperont les deux derniers étages. A la brique va succéder le ciment armé ; tous les derniers perfectionnements du mobilier, des laboratoires, des services généraux sont prévus ; les groupes opératoires des services de chirurgie seront situés aux deux extrémités du bâtiment, et, en dehors de lui le groupe aseptique à l'ouest, avec deux salles d'opérations jumelées, et une salle d'opération sous écran, et le groupe septique à l'Est ; il y aura maternité, otorhinolaryngologie, vénéréologie, toutes les grandes spécialités des cités de la misère humaine ; le petit hospice du faubourg du Roule, créé en 1785 par le financier Beaujon, va se muer en ce bloc immense et imposant, digne de Metropolis. Aux petits voiliers succèdent les superdreaghnouts.

Professeur Laignel-Lavastine

L'AME DE PARIS

PAR MARCEL PRÉVOST

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE



VU DU PONT SAINT-LOUIS, UN QUAI DE L'ILE SAINT-LOUIS. SUR LA SEINE, CETTE BRUME TÉNUE QUI IMPRÈGNE DE GRIS-ARGENT LA LUMIÈRE DE LUTÈCE.

Photo Kertesz.

IL a toujours existé dans le passé, il existera toujours certains noms de villes dont les syllabes frappent l'oreille des hommes, provoquent une réaction de la sensibilité que les noms d'autres cités, égales en importance matérielle ou historique, ne sauraient éveiller. Athènes par exemple ; Sparte point. Pétersbourg aura beau s'appeler Pétrograd ou Leningrad, c'est Moscou qui fera surgir dans notre imagination toute l'immense Russie. Séville est évocatrice ; Madrid ne l'est pas. Londres ne fait point rêver, ni Berlin : Vienne, moins formidable, résonne plus avant dans les âmes. Rome ressuscite en nous toutes les grandes images de notre enfance classique, et celles, non moins grandioses, de la papauté souveraine : son image moderne nous apparaît plus confuse, moins nette dans ses contours où la volonté des hommes a corrigé la nature...

Mais hier comme aujourd'hui, à travers les âges qui se sont succédé depuis que Lutèce a changé de nom, quel groupement de lettres a jamais contenu la force de suggestion, l'énergie radio-active qu'exercent sur la mémoire, l'imagination et l'émotivité des hommes ces deux syllabes magiques : Paris !

Au moment même où j'écris ce nom, cherchez à imaginer dans combien de cerveaux humains il est le pôle de la pensée ? En Europe et hors d'Europe, dans toutes



les contrées civilisées, quel cerveau d'adulte ou même d'enfant ignore le nom de Paris ? Et, dès que ce nom sillonne sa rêverie, comment n'y éveillerait-il pas l'envie de connaître la ville qui, malgré les jalousies et les dénigrements, représente toujours l'union paradoxale de la gloire, de la science, de la littérature, des arts et du plaisir ? Paris, c'est le lieu le plus tourmenté de l'histoire : dix fois pris ou repris par l'ennemi, et toujours finalement délivré, victorieux, renaissant. Paris, c'est le moyen âge savant, créateur de Notre-Dame, c'est la Renaissance, c'est le grand siècle littéraire, c'est la révolution, c'est le romantisme, c'est Hugo et Pasteur, c'est le seuil glorieux du vingtième siècle, c'est Joffre et Foch... C'est le centre prodigieux d'où s'est toujours élancée la pensée - qui a ses modes - en même temps que la mode des costumes et des divertissements. Voilà pourquoi, au même instant de la durée, un petit Peau-rouge d'Amérique, un petit Chinois, un petit Lapon, un petit négrillon de Tombouctou — la plupart des demi-civilisés en même temps que tous les civilisés subissent le mirage et l'attraction de Paris.

■

Et c'est justice, comme on dit au Palais.

Le Parisien enraciné s'accoutume à Paris, à son air, à son ciel, à ses perspectives, à sa fermentation de politique, de littérature, d'art et de joie. Par moments, Paris lui impose la lassitude des liaisons heureuses. Alors le Parisien déclare que Paris l'assomme, prend le train, l'auto, le bateau ou l'avion, et s'en va, cherchant à se sentir un autre homme, ailleurs. Il goûte un temps la joie artificielle et précaire du dépayse-



Photos Kertesz.

A GAUCHE, LA POINTE DE L'ILE SAINT-LOUIS ET LE PONT LOUIS-PHILIPPE. CI-DESSUS, LE PONT DU CARROUSEL, VU DU QUAI DU LOUVRE ET CI-CONTRE, LE PONT SAINT-LOUIS VU DU QUAI DE L'HOTEL-DE-VILLE. C'EST UN JEU D'ESPRIT SINGULIÈREMENT ÉMOUVANT QUE D'ÉVOQUER, A LA PLACE DE CE FLEUVE MAITRISÉ, AUX PERSPECTIVES TOUTES BARRÉES DE PONTS, ET QUI S'ILLUMINE, LE SOIR, DES FEUX QU'INVENTA LA SCIENCE MODERNE, LA LIBRE SEINE QU'ONT CONNUE LES LOINTAINS GAULOIS. ELLE COULAIT ALORS PARMI DES MARÉCAGES ENTRE DE VAGUES RIVES COUVERTES DE ROSEAUX.



NOTRE-DAME VUE DE LA RUE SAINT-SÉVERIN. NON LOIN DE CE LIEU S'ÉTENDAIT JADIS LE CIMETIÈRE SAINT-SÉVERIN QU'ILLUSTRE UN SOUVENIR BIEN MÉDICAL : POUR LA PREMIÈRE FOIS Y FUT TENTÉE, EN 1474, L'OPÉRATION DE LA PIERRE SUR UN CONDAMNÉ A MORT AUQUEL FUT DONNÉ LE CHOIX ENTRE LA POTENCE ET LE SCALPEL. LE PATIENT FIT CONFIANCE AUX CHIRURGIENS, FUT GUÉRI ET LIBÉRÉ.

Photo Man Ray.

ment. Mais bientôt, cette première fièvre tombée, sa lucidité lui revient : il évalue, il compare... Certes, il existe des villes où tel aspect est plus étonnant qu'aucun aspect de Paris. Prague, Tolède, Rio, New-York même peuvent heurter le premier regard avec plus de violence. Mais combien cette secousse visuelle perd rapidement de sa force ! Paris, au contraire, ne vaut pas par tel ou tel point de vue : c'est par sa continuité, son harmonie, sa variété compensée par la mesure, qu'il est inappréciable ! O Parisien ingrat ! Rends-toi seul, quelque jour, à la pointe est de la Cité... regarde ! Puis descends les rives de la Seine, atteins le Louvre, pénètre dans la cour François Ier, regarde ! Comme le dit Fénelon pour certain vers de Virgile : « Malheur à celui qui ne comprendrait pas la beauté de ce lieu... » Avance encore vers l'ouest et, du Carrousel, fais monter ton regard jusqu'à l'Arc de Triomphe. As-tu vu pareille chose, ailleurs ? Et le vieux quartier latin, tout imprégné de science, quel Oxford t'en montrera l'immense majesté ? Et les parcs parisiens, si délicieux, où tu ne vas jamais : Montsouris, les Buttes-Chaumont ? Je ne cite pas les boulevards, parce qu'ils sont désormais banalisés par l'européanisme vulgaire : mais, dans cette banalité même, quel confluent de voies « européanisées »

vaut le carrefour Drouot de Paris ? Enfin, quel jardin de capitale offre au promeneur la grâce discrète du bois de Boulogne ?

Oui, le visage de Paris est unique : et ce qui anime si heureusement les traits de ce visage, c'est une âme différente de toutes les autres âmes de villes. Ni l'affairement somnambulique de New-York ; ni l'activité mélancolique de Londres ; ni l'air de gare, de restaurant et de bazar de Berlin. Quelle âme, alors ? Hélas, il est à peu près impossible de définir une âme. Paris, dans le vrai — le seul vrai sens du mot — est aristocratique. Ce vrai sens du mot, que la sottise ou la vanité des ignorants déforme, c'est : l'hérédité dans une situation supérieure. Il y a longtemps que Paris est capitale du monde civilisé : presque, pourrait-on dire, depuis que Rome ne l'est plus... Alors, Paris a pris l'habitude de régner, comme les souverains héréditaires. Il a les façons, la tenue de son rang, tout naturellement, sans affectation. Ses rues, ses monuments, ses jardins, ses horizons ont, si l'on ose dire ainsi, de la race. La Seine est royale, roulant ses eaux entre des quais majestueux, où même le commerce d'un port prend de l'élégance. Même les concours populaires n'y ont rien de grossier : le 14 juillet est la fête la plus décente de l'Europe. Même la politique se contraint à la mesure : certains discours redondants, couverts d'acclamations hors de nos frontières, feraient rire Paris ironiquement.

Photo Kertesz.



L'ARC DE TRIOMPHE DU CARROUSEL VU DE L'UNE DES SALLES DU MUSÉE DU LOUVRE. DANS LE MUSÉE, LE RÊVE AUX MILLE FORMES, AUX MILLE NUANCES, D'ARTISTES DE GÉNIE, LA PLUS PRODIGIEUSE ASSEMBLÉE DE RÊVES QUI SOIT AU MONDE. AU DEHORS, LE JARDIN LE PLUS CALME ET PEUT-ÊTRE LE PLUS DÉSERT DE PARIS, COMME SI LE PASSANT AVAIT PEUR D'Y DÉRANGER SEPT CENTS ANS D'HISTOIRE.

Bien plus : ce qu'il y a de transatlantique ou d'exotique, implanté dans Paris par la force des choses, s'y transforme bientôt, y perd son excès et sa vulgarité, s'y « parisianise » enfin.

■

On va me dire : — Comme vous aimez Paris !

Je n'aime pas tout de Paris. Bien que né à Paris, je me sens plutôt une âme et des mœurs de provincial français que de Parisien. Un certain petit monde, à la fois bruyant et minuscule, qui s'agite dans Paris, qui se croit Paris, que les ruraux et les étrangers prennent quelquefois pour l'essence même de Paris, et qui n'en est que l'écume évanescente, me gâte parfois un peu Paris, parce qu'il masque de temps en temps son vrai visage, son visage racé. Mais cette troupe vaine et turbulente, pour qui cherche vraiment Paris et se plaît à en contempler, à en admirer, à en analyser les traits éternels, c'est un vol de moustiques sur une statue. Un coup de vent chasse les moustiques et la statue demeure. J'aime l'âme immortelle de Paris.

Marcel Prévost

PLACE VENDOME, LA COLONNE DE LA GRANDE ARMÉE, PIÉDESTAL GIGANTESQUE DE L'EMPEREUR QUI LA FIT ÉLEVER NON MOINS A SA GLOIRE PROPRE QU'A CELLE DE SES SOLDATS: UN MONUMENT D'ORGUEIL QUE CERTAINS ADMIRENT, AUQUEL D'AUTRES JETTENT L'ANATHÈME ; EN TOUS CAS, UNE PENSÉE DIGNE DU FORMIDABLE CONQUÉRANT : SUR LA COLONNE FAITE DE CANONS CONQUIS, LES FAITS D'ARMES SONT GRAVÉS EN SPIRALE D'AIRAIN.

Photo Man Ray.





Photo Kertesz.

UN COIN DU LUXEMBOURG, LE NOBLE JARDIN QUI INVITE AUX PENSERS CALMEMENT ORDONNÉS.

L'INTELLIGENCE A PARIS

PAR ABEL HERMANT
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE



Je crains que ce titre ne semble paradoxal à bien des gens ; d'abord à presque tous les étrangers qu'attire sans doute ici le prestige de la Ville-Lumière, mais qui ne prennent pas « lumière » au sens quasi-mystique de Victor Hugo ou de Goethe : ils entendent quelque chose de plus positif et de plus apparent, ce qu'on voit sur nos façades-réclames d'assez laidement multicolore, ou les blancheurs éblouissantes de l'Arc de Triomphe et de la place de la Concorde, enfin, au propre comme au figuré, l'éclat et le luminaire de la fête parisienne.

J'ai peur aussi, je ne le dis pas sans en rougir un peu, que nombre de Français ne s'étonnent, ni plus ni moins que nos hôtes de passage, de cette fantaisie qui me vient de parler d'intelligence, à propos de Paris. Je reconnais que ce n'est pas la coutume. Je m'excuse de ma témérité. Les mystères de l'Académie française ne sont pas aussi redoutables que ceux d'Eleusis, et je ne crois pas commettre un sacrilège, pas même une indiscrétion, en révélant ceci qui s'est passé à la séance de l'autre jeudi.

Après avoir décerné des prix avec une folle prodigalité, les Immortels, qui avaient encore un petit quart d'heure à tuer, « faisaient du dictionnaire » comme nous disons, car l'Académie elle-même a son argot !

Nous tombâmes sur le mot *parisien*, ou plutôt nous ne tombâmes pas sur lui, pour la bonne raison qu'il ne figure pas dans l'édition de 1878 ; mais

une note, en marge, nous expliquait cette absence à première vue surprenante : les noms géographiques sont exclus du Dictionnaire de l'Académie. Quelqu'un fit observer que *parisien* n'est pas seulement un nom géographique. La Compagnie approuva, le mot fut admis, avec cette définition irréprochable : « qui a l'air de Paris », ct des exemples tels que : *la vie parisienne, un événement bien parisien*, etc.

Il est trop évident que l'Intelligence n'a pas l'air de Paris. C'est, j'imagine, pourquoi ceux qui nous visitent oublient ordinairement de s'informer d'elle, et même de demander où elle loge, pour lui mettre une carte. Leur erreur ingénue est de croirc qu'il n'est rien à Paris que de parisien. Grâce à Dieu, nous n'en sommes pas là.

Charles Baudelaire avait déjà failli scandaliser les lectcurs de son temps, par ces deux vers, à la fin de la pièce intitulée *Le Crépuscule du matin :*

Et le sombre Paris, en se frottant les yeux,
Empoigne ses outils, vieillard laborieux.

Quelle bizarre figure ! Vieillard, pourquoi vieillard ? Et surtout pourquoi laborieux ? Et les outils ! Cette allégorie prolétaire répondait aussi mal que possible aux idées toutes faites qu'il est d'usage et de bon ton d'avoir sur Paris. Un des vers précédcnts y répondait un peu mieux : *Les débauchés rentraient, brisés de leurs travaux.*

Mais que « débauchés » sonne à l'oreille de façon peu plaisante ! On y sent de la réprobation, de quoi ce poète se mêle-t-il ? Monsieur Prudhomme prêcherait-il sur un autre ton ? Et ces débauchés « brisés par leurs travaux » ! Ils n'ont donc pas le moindre tempérament ? Ou aucun entraînement ? Ce n'est pas la descente de Montmartre, c'est une retraite de Russie.

Les véritables Parisiens, ceux qui viennent et arrivent de tous les pays du monde, comme cela se chante sur la musique d'Offenbach, sont encore frais comme l'œil, à l'heure où

L'Aurore grelottante en robe rose et verte
S'avance lentement sur la Seine déserte.

C'est aussi l'heure des balayeurs ; mais qui prend garde aux balayeurs ? Les Parisiens de la vie parisienne, qui se couchent à l'aube, ne tiennent aucun compte des Parisiens d'un autre Paris qu'ils ignorent, qui se lèvent avec le soleil ardent ou avec l'aurore grelottante. Paris n'est plus quand ils s'endorment, comme la Pologne était ivre quand Auguste avait bu. Paris n'est que la ville des boîtes, qui ferment au petit jour : ce n'cst ni une cité ouvrière, ni, moins encore, une cité universitaire. Montmartre, Montparnasse à la rigueur, quoique Montparnasse, aux yeux de beaucoup, soit déjà trop intellectuel, ou trop artiste.

En un temps qui n'est pas si loin de nous, mais où ni Montparnasse ni Montmartre n'existaient, la princesse Metternich appelait Paris le café-concert de l'Europe ; c'est tout ce que pouvait apercevoir, de la capitale du monde qui pense, une ambassadrice, surtout viennoise : on est si mal renseigné dans la Carrière !

On ne l'était guère mieux dans la littérature du second Empire. Zola n'est-il pas le premier écrivain qui ait osé intituler un roman *Travail?* Mais Zola n'était ni du boulevard, ni même du monde. Il entendait le travail manuel. Quant à l'Intelligence, ceux qui la représentent parmi nous avec autant de modestie que de magnificence s'accommodent à merveille de n'être l'objet d'aucune publicité dans les agences de voyages. Ils préfèrent leur glorieux incognito, et la réputation de ville où l'on s'amuse que l'on fait à Paris jusque dans les lieux les plus reculés où l'on s'ennuie ne les émeut guère ; car ils savent, eux, le rang qu'ils occupent ; si les pauvres d'esprit que cela ne pourrait intéresser n'en savent rien, ils en prennent facilement leur parti.

On n'attend pas qu'en si peu de lignes je décrive ou seulement j'énumère tous les sanctuaires de science et de pensée, *doctrinae templa serena*, qui sont l'ornement sévère de notre Paris. J'aime à croire que tous les guides sérieux les signalent au voyageur pressé, afin qu'il jette sur ces monuments au moins un regard distrait, et puisse dire au retour :

— En allant à la Grande Chaumière ou à la Rotonde, j'ai fait un crochet pour passer devant la Sorbonne et devant le Collège de France qui vient de célébrer son quatrième centenaire.

Mais je suis sûr que ni le Collège de France, ni la Sorbonne ne figurent dans *la Semaine à Paris*, grand moniteur des étrangers. Je suis sûr qu'il n'en est pas question dans le petit manuel des *Plaisirs nocturnes :* c'est d'ailleurs trop juste, puisqu'à l'heure où le soir ramène, non pas, hélas ! le silence, mais le tumulte de la fête, la Sorbonne ferme ses portes, et Monsieur l'Administrateur du Collège de France dort ou travaille dans ses appartements.

La Semaine à Paris indique, peut-être, l'Institut musulman, parce qu'il y a un café oriental et un hammam ; mais je gagerais qu'elle n'a jamais recommandé à ses lecteurs la visite de cette ville, où chacune des nations, qui sont maintenant bieu plus de quatre, a une maison à soi pour héberger les étudiants qu'elle nous confie.

Je pense bien que ces jeunes hôtes ne dédaignent pas non plus le Paris des plaisirs. Je dirai même que je l'espère, car il n'est pas bon que la jeunesse soit triste. Mais les nuits blanches n'empêchent pas les journées studieuses, et s'ils ont attendu pour rentrer « l'aurore grelottante », soyez sûrs qu'ils ne feront qu'entrer et sortir, après avoir « empoigné leurs outils ».

Abel Hermant.

LUMIÈRES DE PARIS, PAR MAN RA
CLICHÉ C. P. D


STICHES
Cadum
man Ray

LA PLACE DE L'ÉTOILE VUE DU HAUT DE L'ARC DE TRIOMPHE, OBSERVATOIRE QUI PERMET L'ÉTONNANT SPECTACLE DE L'ORDRE IMPOSÉ AU MOUVEMENT DE PARIS. IL SEMBLE QUE PAR LES DOUZE AVENUES, LA PLACE ASPIRE ET REFOULE SIMULTANÉMENT LES FILES DE VÉHICULES, QUI, UN MOMENT, EMPRUNTENT SA LARGE PISTE CIRCULAIRE. GIRATION, PULSATION AFFECTANT UN RAPIDE TROUPEAU MÉCANIQUE AU MILIEU DUQUEL SE RISQUENT DE RARES PIÉTONS, AVEC UN AIR D'INTRUS.



Photo Zuber.

LA VILLE NUANCE

PAR ABEL BONNARD

Ce nom, Paris, si je le fais résonner en moi, suscite une multitude d'images, parmi lesquelles certaines, sans que je sache pourquoi, priment sur les autres.

Me voici, en mars, sur la place de la Concorde, par un jour de giboulées où l'humeur lascive de la saison nouvelle pénètre les dernières menaces de l'hiver. Les nuages arrivent au galop, les batteries du mauvais temps prennent position, commencent leur tir, et soudain la grêle retentit, l'averse crépite, les passants se sauvent. Puis les nuages repartent comme ils sont venus, le soleil rit, le sol miroite, les deux palais jumeaux triomphent, le regard bleu de la Seine s'allonge, sous le sourcil d'un pont, toute la ville rayonne, et partout, dans les maisons, les vitres des fenêtres brillent comme des blessures de ciel.

Autre image : je suis à la fenêtre d'une maison des Champs-Elysées, au crépuscule ; deux longues suites d'autos passent en sens contraire ; les lanternes de celles qui descendent sont une perpétuelle arrivée de diamants ; les feux de celles qui montent font une fuite de rubis. Sur les façades confuses, les enseignes électriques commencent à s'allumer, des lettres d'un rouge aigrelet, d'un bleu plat ou d'un vert acide brillent çà et là, plus loin une longue rampe de clarté mauve semble une treille de langueur. Ce bariolage de couleurs fausses monte jusqu'à l'Arc de Triomphe, mais, de l'autre côté de sa masse obscure, s'étend une variété de nuances vraies, des roses mourants, des jaunes cendrés, tout un pavois de mélancolie, et tandis que là-bas cette triste féerie s'éteint, ici la vivacité des couleurs augmente. Mais dans cette illumination encore incomplète erre une ombrc douce.

Et voici la fin d'un beau jour de juin, où tout est ouvert, dilaté, pacifique, épanoui; les autobus rasent le trottoir, bourrés de gens qui ont fini leur journée, les autos glissent, emportant des hommes habillés, des femmes parées; celles qui ont fait les robes rentrent chez elles, celles qui les portent vont dîner en ville, mais la même élégance passe des unes aux autres, rattachant discrète-

Photo Kertesz.



L'ARC DE TRIOMPHE DE L'ÉTOILE, COMME LA COLONNE VENDOME ÉRIGÉ EN L'HONNEUR DE LA GRANDE-ARMÉE, MAIS DONT LA CONSTRUCTION FUT LIÉE A L'INCERTAINE FORTUNE DES ARMES. COMMENCÉE APRÈS LA VICTOIRE D'AUSTERLITZ ET AVANT CELLE D'IÉNA, ELLE FUT ARRÊTÉE EN 1814 ET NE REPRIT QU'EN 1825, SOUS CHARLES X, POUR S'ACHEVER SOUS LOUIS-PHILIPPE. LA MAJESTÉ DE L'ARC EST CERTAINE : IL EST ORNÉ AVEC SPLENDEUR ET IL EST, SURTOUT, LE BIEN DU SOLDAT INCONNU.

ment les ouvrières aux dames, comme des sœurs moins brillantes, tandis qu'un soleil glorieux, aussi divin qu'il put l'être à Thèbes ou à Babylone, couvre ce peuple mêlé d'un long regard tutélaire.

Que d'images on pourrait évoquer encore ! Le Paris immatériel des beaux jours d'hiver, où un sourire d'extase s'étend sur les toits roses, et celui du printemps, brodé d'une légère verdure, et certains crépuscules d'octobre, vastes et fragiles, où toute la ville finit sur un ciel d'ambre par des lignes pures. Paris se distingue par une grandeur qui reste toujours délicate ; les nuages, galants et tendres, y font penser à ces ballets que Louis XIV, dans sa jeunesse, dansait avec les seigneurs de sa cour. D'autres capitales montrent des aspects souverains, mais bien plus fixés ; elles n'ont pas la sensibilité qui fait varier celle-ci selon les instants, on ne voit pas frémir et trembler sur elles ces papillons de beauté qui semblent posés sur Paris. Paris s'explique bien entre Rome et Londres. Ce n'est pas la Ville-Lumière, ce nom ne me plaît guère, mais c'est la Ville-Nuance, la Perle ou l'Opale. Rome est superbe, mais ne se soucie nullement de délicatesse ; sa grandeur est dans des ruines et des édifices si augustes que le Passé, par eux, domine et dompte toujours le Présent. Londres exprime admirablement le caractère d'une nation, mais ne se soucie en rien de beauté. Ouverte comme ville impériale, rattachant à son port presque maritime tous les pays du monde, cette capitale est close comme ville anglaise ; l'étranger s'y promène au bord d'une société qui n'a que faire de lui, non pas qu'elle manque d'hospitalité, au contraire, mais elle est fermée sans le vouloir, par la seule façon dont elle est constituée, et les visiteurs la traversent sans s'y confondre. Seul Paris reçoit, et il n'est pas un étranger de qualité qui, pendant les deux derniers siècles, n'ait pu s'y croire à sa place. Une société s'y est créée, qui excite les plus hautes facultés de l'homme à augmenter l'agrément de la vie ; on y tire du plaisir de ce qui est ailleurs laissé au sérieux ou abandonné à l'ennui ; les philosophes mêmes sont conviés à ces fêtes. « Dites-nous ce que vous pensez, leur demande-t-on, pourvu que cela ne soit pas trop long. » L'esprit est ainsi placé dans l'alternative de tomber au-dessous de soi, s'il fait seulement miroiter des mots, ou de s'élever au sommet le plus aigu, s'il réussit en effet à enfermer la substance des idées dans la magie des formules. Le double sens du mot spirituel rend bien compte de cette façon de prendre les choses. L'esprit n'est reçu à Paris qu'autant qu'il est spirituel. Ravis de l'escrime où ils faisaient briller le rayon d'une pensée à la pointe d'une parole, les

Photos Kertesz.





A GAUCHE, LA SILHOUETTE VOILÉE DE LA TOUR EIFFEL, PRISE DU PONT DE GRENELLE: TOUJOURS CETTE ATMOSPHÈRE DÉLICATE QUI FAIT DE PARIS, SELON LE MOT EXQUIS ET VRAI D'ABEL BONNARD « LA VILLE-NUANCE, LA PERLE OU L'OPALE ». QUATRE FILS D'ACIER LUISANT PÉNÈTRENT AU CŒUR DE LA CAPITALE, ANTENNES EN CONTACT AVEC LA GRANDE MER OCCIDENTALE. ICI, LE MUR DE L'ÉCOLE MILITAIRE, FORMANT UN COTÉ DE L'AVENUE DUQUESNE: UN QUARTIER DE LARGES AVENUES PLANTÉES D'ARBRES, AÉRÉES ET LUMINEUSES.

Français ont appelé cela avoir de l'esprit, comme charmés de la société délicieuse qu'ils formaient entre eux, et ne concevant pas qu'on pût avoir hors d'elle une existence avouable, ils ont appelé cette société le Monde.

■

Il y aurait beaucoup à dire sur ce sujet; il faudrait reconnaître que la Société qui a donné à Paris son caractère et son charme se défait et se désagrège. Il faudrait marquer aussi que ce pays de la perspicacité la plus fine est, en même temps, celui de la plus grosse badauderie. Un charlatan qui vient à Paris joue gros jeu, car il se peut que le premier jour qu'il s'exhibe, avec ses panaches et ses oripeaux, une seule flèche fasse justice de lui, élégante et



Photo Man Ray.

LE PALAIS DU TROCADÉRO ET LE PONT D'IÉNA, CELUI-CI ŒUVRE NAPOLÉONIENNE, CELUI-LA CONSTRUIT POUR L'EXPOSITION DE 1878. ENTRE LES DEUX, DE FORTS BEAUX JARDINS, D'UNE HARMONIE PARFAITE ET QU'ORNE UN CLAIR ESCALIER D'EAU. EN 1878, LA HAUTEUR SUR LAQUELLE S'ÉLÈVE LE PALAIS ÉTAIT UN LIEU DÉSERT ENTRE CHAILLOT ET PASSY

meurtrière ; mais il peut aussi bien, s'il a du bonheur, remporter dans cette ville son plus grand triomphe. Les Parisiens connaissent leur malice et ils ne connaissent pas leur crédulité. De chercher comment ces contraires s'associent en eux, cela mènerait peut-être assez avant dans la psychologie des Français, mais ce serait une longue étude. Bornons-nous, parlant de Paris, à tracer un léger crayon du type de femme où le génie de cette ville se concentre. Ce type de la Parisienne, célèbre dans le monde entier, et, comme tout ce qui est célèbre, fort épaissi par l'idée que s'en font des admirateurs vulgaires, a des expressions fort inégales. Une Parisienne est moins une femme qui est née jolie qu'une femme qui s'est rendue telle. Beaucoup, sans doute, se bornent à profiter d'une mode qu'elles n'ont pas créée, mais c'est déjà un mérite de ne pas gâter ce que les modistes et les couturiers ont fait à leur avantage, et de manifester ainsi, dans leurs apparences, un goût qui n'habite pas toujours positivement en elles. Mais une vraie Parisienne est bien plus que cela ; ce n'est pas assez de dire qu'elle est une femme intelligente, c'est plutôt une intelligence féminine. Son esprit ne ressemble point, comme chez tant d'autres, à une machine acquise à grands frais et maniée à grand peine. Son intelligence ne fait qu'achever sa sensibilité ; quand elle parle de ce qu'elle comprend, elle semble ne parler encore que de ce qu'elle aime. Avec des qualités aussi rares, elle garde la grâce suprême, qui est d'avoir besoin d'être aidée ; parfois même elle veut qu'on la guide longtemps, mais parfois un mot lui suffit, et elle comprend sans avoir peiné, elle est au but sans avoir couru. Elle entre dans le royaume de l'esprit sans avertir qu'elle en a franchi la frontière, et cela peut être une surprise charmante, pour l'homme qui croyait suivre, seul, un sentier austère, de s'apercevoir, en tournant la tête, que la compagne habituelle de ses promenades n'a pas cessé de marcher à côté de lui.

ABEL BONNARD.

LES NYMPHES DE PARIS

PAR JEAN LOUIS VAUDOYER

LA FONTAINE DE LA PLACE DU CHATELET. LODI, LES PYRAMIDES, MARENGO!... LA COLONNE, ENCORE NAPOLÉONIENNE, S'ENTOURE DE GLORIEUX BRACELETS ET QUATRE NYMPHES L'ENCHAINENT DOUCEMENT.

Photo Kertesz.



Jadis, les

Parisiens, sur les places et dans les cours de leur ville, entretenaient tout un peuple de nymphes. A chacune d'elles était élevé un temple ou un autel. Parfois ce temple, cet autel était un édifice important, placé le plus en vue possible, et destiné à faire l'oisif ornement d'une perspective ou d'une esplanade. Parfois, au contraire, il ne s'agissait que d'une construction utilitaire, privée de tout enjolivement. Là, une nymphe des plus humbles, par un simple bec de bronze, donnait intarissablement son sang limpide. Les prêtres consacrés au culte militant de ces nymphes formaient une tribu, une caste : celle des porteurs d'eau.

Dans son *Tableau de Paris*, Mercier parle de « vingt mille porteurs d'eau, montant du matin au soir deux seaux pleins depuis le premier jusqu'au septième étage, et souvent au delà ».

Ces vingt mille porteurs d'eau n'ont laissé, de leur serviable passage, qu'une seule et faible trace. Signalons-la aux fervents du Paris qui n'est plus. Au milieu du Marché Saint-Honoré, une fontaine existe encore. Elle est bâtie en forme de rotonde, assez importante ; et, jadis, devait assembler, chaque matin, tout un sénat de commères. Aussi les porteurs avaient-ils obtenu, contre cette fontaine, une place réservée. L'inscription qui indique cette place n'est pas effacée ; on peut toujours la lire sur la pierre patinée : *Emplacement pour quatre porteurs d'eau...*

Mais laissons les porteurs d'eau pour les nymphes elles-mêmes ; et allons tout de go saluer la plus belle de ces rafraîchissantes déesses ; celle qui, sous les platanes du Luxembourg, est venue, en France, d'Italie. La première fontaine vraiment somptuaire de Paris a été aménagée par Marie de Médicis. Dans le Hurepoix, elle fit chercher les eaux d'Arcueil. L'aqueduc existe toujours. Il nourrissait la fontaine qu'édifia Jacques de Brosses, en 1620. Cette fontaine occupait une grotte de rocailles, dédiée à Vénus. Rien de moins authentiquement « d'époque » que le monument qui se mire aujourd'hui dans un court canal, sous les beaux arbres : Prométhée, Acis et Galathée ont été sculptés par des artistes du Second Empire. Ce mélange de styles est, d'ailleurs, avec le temps, devenu très agréable. Le corps charmant de la nymphe amoureusement endormie, dû au ciseau peu

Photo Alban.



A GAUCHE, LA FONTAINE DES INNOCENTS, DITE AUSSI FONTAINE DE JEAN GOUJON. CONSTRUITE EN 1549 (PAR PIERRE LESCOT, CROIT-ON), ELLE DOIT SON PLUS GRAND CHARME AUX BAS-RELIEFS DE JEAN GOUJON. UN AIMABLE SQUARE REMPLACE AUJOURD'HUI, EN CET ENDROIT, LE CHARNIER DES SAINTS-INNOCENTS QUI, EN PLEINE RENAISSANCE, OFFRAIT ENCORE SON MACABRE SPECTACLE AU POPULAIRE DE LA RUE SAINT-DENIS TOUTE VOISINE, SANS PARVENIR A L'ATTRISTER, AU DIRE DES CHRONIQUEURS. ICI, A DROITE, LES PLANTUREUSES SIRÈNES DE LA PLACE DE LA CONCORDE, QUI NE SONT PAS SANS ATTRAITS.



Photo Kertesz.

fameux du statuaire Ottin, est digne de rappeler Pradier. Sur ce monument, qui, malgré ses remaniements, conserve son caractère florentin, Galathée a l'agile et charnelle sveltesse de Mimi Pinson.

Sur l'envers de la *Fontaine Médicis* a été collée une autre fontaine. Nous crûmes longtemps, en flâneur peu érudit, que l'élégante Léda, qui, dans une ombre clandestine, accepte distraitement les hommages du cygne, était l'œuvre de quelque artiste de la Renaissance, contemporain de Jean Goujon. Grâce à M. Emile Seydn, qui s'est occupé des fontaines de Paris, nous avons appris qu'il s'agit de l'habile travail d'un pasticheur. Le sculpteur Valois, auteur de cette Léda, en 1807, ne se doutait pas que sa figure occuperait la place où elle est maintenant, et pour laquelle elle semble avoir été faite. Dans sa nouveauté, la *Fontaine de Léda* ornait le coin de la rue du Regard et de la rue de Vaugirard.



Photo Alban.

Elle a son harmonieuse retraite dans un coin de la ville où la poésie de la nature et la poésie de la fable ont fait alliance. Pour notre part, nous ne rôdons jamais autour de ce monument à deux faces, que couve un ombrage épais, sans nous redire quelque stance du succulent poème que Tristan l'Ermite intitula : *Le Promenoir de deux Amants*. Ce promenoir n'est-il pas ici ?

La Fontaine de Jean Goujon est aussi un arrangement relativement moderne. Mais un arrangement fâcheux. Pendant les deux siècles qu'elles passèrent contre un charnier, les ravissantes nymphes n'étaient que cinq. Lorsqu'elles vinrent s'installer, à la fin du XVIIIe siècle, dans un marché, on leur donna trois sœurs, que sculpta Pajou. Rien de plus aisé que de distinguer les nymphes de Pajou des nymphes de Jean Goujon. Près des ensorcelantes fées d'un des plus grands sculpteurs français, les trois grosses filles de Pajou ont l'air de maraîchères ahuries. Vous vous souvenez de ce que Michelet a dit de Jean Goujon : «... *ce magicien, qui donnait aux pierres la grâce ondoyante, le souffle de la France, qui sut faire couler le marbre comme nos eaux indécises, qui sut leur donner le balancement des grandes herbes éphémères et des flottantes moissons...* » J'ai bien envie de recopier le morceau tout entier. Mais la place me manque. Allez le chercher, à la fin du volume sur la Renaissance....

Les « nymphes improbables » de Jean Goujon ne sont malheureusement plus beaucoup visibles, dans leur square des Innocents, sottement juchées sur un sec et haut soubassement de « pièce montée ». Rien ne pouvait « présenter » aussi mal ces beautés délicates. Du moins la verdure qui entoure ces nymphes les console-t-elle de ne plus voir les légumes et les fruits dont on leur faisait offrande, lorsqu'elles régnaient sur un marché.

Pas loin des Innocents, quatre des plus jolies nymphes de Paris ont subi le même triste sort que les nymphes goujoniennes. Je pense à celles qui sont maintenant presque hors de vue, sur la place du Châtelet. Chastement voluptueuses, elles dansent au pied d'un fût de palmier ; et la strophe qu'à elles quatre elles composent fait penser à une strophe de Chénier. Jadis elles nouaient leur ronde à fleur d'eau, au milieu d'un bassin circulaire. Cet ineffable exemple de l'art du Premier Empire fut tout à fait dénaturé, lorsque, en 1850, on jucha le palmier et ses jolies gardiennes sur un énorme soubassement à vasques débordantes et à lions vomissants.

Rue de Grenelle, la fameuse *Fontaine de Bouchardon*, elle, n'a pas été touchée ; mais l'eau n'y est plus qu'une humble figurante.

D'autres fontaines que celle-là furent longtemps des fontaines taries. Mais, depuis quelques mois, l'on a aménagé, pour la plupart d'entre elles, un dispositif nouveau, dit « circuit fermé », grâce auquel l'eau, après avoir jailli, regagne le tuyau qui l'a apportée, pour renaître en jets nouveaux et cascades nouvelles.

C'est pourquoi les Sirènes de fonte de la place de la Concorde peuvent, depuis le printemps dernier, doucher à leur guise leurs plantureux appâts. Ces bonnes grosses sirènes, dessinées par l'allemand Hittorf, sont aussi peu parisiennes que possible. Pourtant, où elles sont, elles ne font pas trop mal. Je leur préfère, pour ma part, les deux agiles et fines rythmiciennes qui, près du Théâtre-Français, paraissent si contentes de danser dans le feuillage !

D'autres fontaines occupent modestement, à Paris, des endroits moins passants. Connaissez-vous le petit monument, si sérieusement aimable, imité des tombeaux antiques, qui se cache dans le marché Saint-Germain ? Lui aussi, il date du Premier Empire, comme la *Fontaine de Mars*, rue Saint-Dominique, où la nymphe s'appelle Hygie. Ce sont encore là, hélas ! des fontaines sans eau, ou presque ! Sans eau également la *Fontaine de la Minerve*, dont mon arrière-grand-père, A.-L.-T. Vaudoyer, orna la seconde des trois cours de l'Institut ; sans eau, la *Fontaine des Haudriettes*, au coin de la rue des Archives, et qu'orne, traitée en bas-relief, la plus nonchalante des nymphes couchées... Cette nymphe se repose, tandis que les cariatides des *Fontaines Wallace* ne s'arrêtent pas de trimer. Avez-vous pensé parfois à ne point le trouver laid, malgré l'affreux casque-à-pointe qui le surmonte, le solide petit quatuor wallacien ? Ces nymphes banales protègent imperturbablement leur aéré tabernacle, où un simple fil d'argent, scintillant et chantant, suffit pour attester, par la présence réelle, la constante bienfaisance des eaux.

JEAN-LOUIS VAUDOYER.

A GAUCHE, LA FONTAINE DU MARCHÉ SAINT-GERMAIN, DONT LA GRACE UN PEU SÉVÈRE MÉRITE UNE ATTENTIVE CURIOSITÉ. CE QUARTIER DE PARIS FUT, A PARTIR DU XVe SIÈCLE, ET PENDANT TROIS CENTS ANS, ANIMÉ PAR LA FOIRE SAINT-GERMAIN, OU SE PRESSAIENT ÉCOLIERS ET SEIGNEURS, MARCHANDS ET BATELEURS. ICI, L'ENVERS DE LA FONTAINE MÉDICIS.

Photo Alban.



Célimène 1931

PAR ANDRE MAUROIS

CÉLIMÈNE n'est plus si frivole comme elle était autrefois. Elle se lève tôt, bien qu'elle se couche tard. C'est que ses journées sont pleines. Dès huit heures du matin, son téléphone parle. C'est Acaste qui voudrait visiter avec elle une exposition d'art byzantin, Cléonte qui lui demande de venir à la Chambre où il doit parler cet après-midi, Dorilas qui lui donne des nouvelles de la Bourse et la supplie de dîner avec lui, Arsinoé qui lui reproche d'être invisible et insinue que l'on devine pourquoi elle l'est, Alceste enfin qui la gourmande avec force, dit qu'elle s'est fort mal tenue la nuit dernière, dans ce jardin obscur, avec Acaste, que d'ailleurs Acaste est un pédant, un esthète, et qu'elle a grand tort de le supporter. Pour lui, Alceste, il ne veut plus la voir. Le sermon se termine comme elle s'y attendait : Alceste exige qu'elle l'attende chez elle le même soir et seule. Elle promet.

Ayant ainsi recueilli toutes ses informations sur les mouvements de l'ennemi, elle appelle Clitandre, qui lui, le monstre, n'appellerait jamais le premier : « Seriez-vous libre, Clitandre, ce soir, et m'emmèneriez-vous dîner à la campagne ? » Clitandre hésite un moment, puis accepte. Elle peut maintenant faire le plan de sa journée. A dix heures elle doit aller voir cette consultation de nourrissons dont elle est présidente, à Clignancourt. Cléonte, député du quartier, lui a, voilà deux ans, fait créer l'œuvre ; il est surpris des soins intelligents qu'elle apporte à la diriger. Onze heures : un essayage. Moment crucial. Célimène s'habille à ravir ; elle se compose, comme Clitandre un poème ; elle se veut très simple, et parfaite. Ses robes valent par la ligne plus que par l'ornement. Ses teintes favorites sont neutres : noir et blanc, gris, des bleus, des bruns, l'été des beiges. Elle se permet les couleurs vives, rouge, vert, jaune, par petites taches, un chandail, une ceinture, un col. Le soir, presque toujours elle est en blanc. Alceste l'aime ainsi, et Clitandre.

Cependant, il faudra que la fidèle Dorine, accrochée deux heures au téléphone, prépare le reste du jour. Ce déjeuner sera fini à trois heures (deux ministres ; ces gens-là partent tôt). Une heure de sieste, pour éviter les rides précoces. Que Dorine dise à Acaste de la venir chercher à quatre heures. Un quart d'heure pour aller au Louvre, une demi-heure d'art byzantin. Elle peut être à la Chambre à cinq heures. C'est l'heure où Cléonte lui a demandé de l'écouter. Le diable est « qu'à la Chambre, on ne sait jamais ». Or il faut encore trouver du temps pour Alceste, qui sera furieux de n'avoir pas cette soirée promise, et pour Dorilas qui dit la Bourse dangereuse et veut revoir avec elle sa liste de valeurs. Tant pis pour Cléonte s'il est inexact. Pourvu qu'il l'ait aperçue dans la tribune, il sera content, et elle trouvera bien quelqu'un, demain, pour lui raconter la séance. Donc Dorilas à six heures, Alceste à sept... Non, il est imprudent de mettre Alceste en fin de journée, car il verrait arriver Clitandre et retomberait dans ses extravagances. Donc, Alceste à six heures et Dorilas à sept. Viendront-ils ? Célimène se regarde un instant dans la glace ovale. Ils viendront.

La journée, comme une offensive bien préparée, se déroule, conforme au plan d'attaque. L'un après l'autre, les soupirants arrivent à l'heure qui leur a été assignée, se plaignent un peu quand ils découvrent que le temps leur est exactement mesuré, reçoivent une main à baiser, respirent les fleurs des grands vases et se soumettent. Alceste seul gémit longtemps et prédit de grandes catastrophes. « Et ne dois-je pas, dit Célimène, donner parfois une soirée à ma mère ? » Vaincu par ses propres principes, Alceste bat en retraite. Dans l'escalier, il rencontre Dorilas.

Dorilas trouve l'Europe peu sûre ; il conseille à Célimène une répartition géographique plus large : « Ayez quelques obligations canadiennes, japonaises, quelques actions américaines. Je vous ferai une liste. » Puis, comme il devient pressant, elle se lève. Enfin l'heure de Clitandre approche. Le soir est beau. Un vaste ciel semé d'étoiles abritera leur dîner. Que Dorine prépare, pour le seul Clitandre, cette robe dont la ceinture pailletée de cristal relève, plus blanche, le blanc du satin.



Photo Diaz.

CE N'EST PAS TOUT A FAIT LA DÉLICIEUSE « CÉLIMÈNE 1931 » D'ANDRÉ MAUROIS. CETTE PARISIENNE POURRAIT ÊTRE ARTÉNICE, LA « FEMME AIMABLE ET SAGE » DE LA BRUYÈRE. SES YEUX NE PARAISSENT POINT AIGUISÉS A SCRUTER LA COTE DE LA BOURSE, MAIS, TOUT COMME CÉLIMÈNE, ELLE « S'HABILLE A RAVIR, ELLE SE COMPOSE, COMME CLITANDRE UN POÈME; ELLE SE VEUT TRÈS SIMPLE, ET PARFAITE... »



Photo Kertesz.

LE MONT MARTRE

PAR JEAN COCTEAU

PARIS est montagneux. On ne sait pas, avant d'avoir parcouru cette capitale en bicyclette, l'effort que fournissent les charmants animaux décoratifs et bariolés qui se jouent seuls ou par troupes légères entre les voitures et la récompense qu'ils trouvent à descendre l'avenue des Champs-Élysées en roue libre, avec un bruit de libellule. Pour monter cette large voie dont la pente paraît si douce, aucun de nous qui ne s'accrocherait à quelque automobile et qui ne terminerait la côte en se faisant remorquer. Les cyclistes ! Ils semblent ne jamais fournir le moindre effort — peut-être parfois une sorte de déhanchement, debout sur les pédales, qui pourrait être une affectation de style — et c'est pourquoi cet effort ne saute pas aux yeux et leur élégance mythologique de biches-oiseaux, de centaures, de faunes modernes, hommes par le haut, machines par le bas, nous dupe et nous aide à oublier que les monts Martre, Parnasse, Valérien, Souris, Rouge, l'Étoile, la montagne Sainte-Geneviève et autres cimes peuvent rivaliser avec les sept collines de Rome et rendent Paris très rude à ceux qui doivent continuellement le parcourir sur la selle d'un vélo. De tous ces monts, le Montmartre reste le plus célèbre et le plus mystérieux.

N'est-il pas étrange que cette haute colline de Montmartre ait abrité, non loin de la place des Abbesses, la source des eaux terribles qui devaient inonder l'univers ; je parle du fleuve cubiste qui, en se grossissant des recherches de jeunes Européens habitant New-York, commença dès 1912 de grossir, de monter et de submerger

toute douceur, par l'influence débordée, mal comprise et rompant les digues de peintres profonds et délicats, fort loin d'imaginer que leur audace hautaine, leur point de vue singulier allait devenir pluriel, se simplifier, se multiplier, se vulgariser à l'extrême et finalement, sans que les pères y puissent reconnaître autre chose qu'une sorte de profil perdu de leur progéniture, engloutir le vieux monde sous un déluge de géométries décoratives, de lignes méchantes et de froides couleurs. J'ai dit, *n'est-il pas étrange*, parce que cette colline d'où vient le mal m'apparaît comme le mont Ararat de ce déluge, comme le seul pic où se soit réfugié l'humain sauvé de ces eaux inhumaines, comme le seul vestige des verdures amoureuses d'où la colombe puisse rapporter un rameau de paix.

Je sais qu'il serait aussi fou de défendre les moulins de Montmartre que d'en être le don Quichotte et de les charger. De longue date ces moulins ne tournent plus et leurs ailes rouges moulent une farine suspecte, farine trop blanche que les meuniers vendent en cachette.

Je sais que les cafés y baignent dans une funèbre lumière d'aquarium, et que sur les cars les mégaphones récitent l'histoire ancienne des petites places mortes où nous vécûmes notre jeunesse, mais il n'en reste pas moins que Montmartre offre encore et malgré tout un aspect vivant de quartier réservé, à Naples, à Rome, à Marseille, villes auxquelles toujours on songe la nuit, pendant l'escalade de marches, à droite et à gauche desquelles s'échelonnent les voix des familles qui se couchent, des amants qui rient, spectacle très merveilleux de fenêtres, de T. S. F., de scènes intimes, d'ombres chinoises de femmes qui se peignent, grouillement humain, sombre, frais, secret comme les derniers jardins de lilas qui se dissimulent entre des bicoques et témoignent des vestiges de la maison de fous du docteur Blanche, du luxe des peintres couverts de médailles et qui vénérèrent Sarah-Bernhardt.

Un peu plus bas c'est le trafic de chair humaine, le marché d'esclaves et de tout, mais encore avec ce quelque chose d'anti-mécanique, de tiède, d'humain sous la forme la plus simple certes, d'humain quand même et de charnel, de mal parfumé, de libre en quelque sorte et sauvé des eaux glaciales où la ville, en bas, sous-marine, invente des éclairages phosphorescents pour ses hypogées de marbre et de fer, sous les tics lumineux de la réclame et de la fatigue.

Quelque chose de sauvé, oui, d'indemne, ce bric-à-brac de fuite après un naufrage, de rois qui cèdent le palais au régime dur et se sauvent en emportant n'importe quoi : bijoux, brosses, vieux portraits ; Montmartre, où le modern-style soulève, avec un geste de fille-fleur, les torsades émouvantes de sa chevelure verdâtre, cambre les seins d'un buste qui s'achève en draperies et en vague, où la tradition se perpétue de quelque énigme, où la mode n'impose plus son uniforme, où les portes du *Ciel* et de l'*Enfer* m'induisent à croire qu'un jour un charme imprévisible peut sortir de l'atroce imagerie de Willette; Montmartre où les sexes se débrouillent, où la police et les déserteurs mènent leur cache-cache entre les portants d'une foire dans les arbres, où les orchestres des manèges, les monologues des camelots, les foules somnambules, le silence des cimetières traversés d'un pont sonore, le magnésium des photographes, la voix poignante de Mistinguett, composent le piédestal de Fantomas nocturne, étoilé, reconnaissable à son loup et à sa cape de velours, le menton sur le poing, le coude sur le genou, le pied verni sur une des blanches coupoles féeriques du Sacré-Cœur.

Rien d'impossible à cette altitude charmante dominant le déluge *moderne* qui, même à Toulon où j'essaye d'écrire ces lignes, remplace peu à peu un admirable style maritime de songe et de théâtre par une stylisation plutôt propre à démoraliser qu'à émouvoir la jeunesse de l'avenir. Rien d'impossible. Oui, malgré cette voix anonyme faite à toutes les étoiles du café-concert par l'excès de vitesse des disques et par le microphone, malgré cette voix d'outre-tombe distribuée artificieusement au-dessus des terrasses de brasseries, malgré les cinémas nouveaux où l'assistance timide observe comme une assemblée spirite, comme des fidèles d'Eleusis, les oracles qui lui ordonnent, par une *bouche d'ombre*, de se lever, de se restaurer, de rentrer, de se taire, de prendre place, etc..., bref malgré ce crépuscule de la vie que nous annonça jadis l'express-bar et dont les termites détestant le confort de l'âme ruinent une à une les dernières salles de restaurant et salles de spectacles poétiques, les dernières bouches de métro, d'une flore si noble à côté du merveilleux mauresque des kiosques et des édicules sur lesquels le pauvre zouave cubiste du papier Job nous rend le désir fou des visages réalistes, malgré, dis-je, cette mer morte qui monte, monte, submerge l'Europe, menace l'Asie et n'épargne pas Montmartre, Montmartre conserve cependant, peut-être parce qu'elle en fut la cause innocente, un privilège inimitable de liberté, de désordre et d'amour.

Photo Kertesz.



UN ESCALIER A MONTMARTRE, A L'HEURE OU LE SOLEIL ACHÈVE DE COUCHER LES OMBRES DE CES MARCHES DONT L'ESCALADE NOCTURNE PERMET DE DÉCOUVRIR UN SPECTACLE TRÈS MERVEILLEUX ET, ICI, LA MAISON DE MIMI PINSON, AUJOURD'HUI DISPARUE, ET QUI, AU SOMMET DE LA BUTTE, SE FAISAIT HUMBLE, A L'OMBRE DU SACRÉ-CŒUR.

MONTPARNASSE

PAR LE DOCTEUR FERNAND VALLON

Êtes-vous, Monsieur, curieux de savoir ce que dit à ses passagers dociles et monotones le speaker de Paris-la-Nuit ?

Eh bien, il leur dit : « Ladies and gentlemen, vous venez de voir *la Croix du Sud* et *Mon Village*, Baumann, le fleuriste, et la *Coupole*. Voici, maintenant, le Dôme et la Rotonde... »

Mais la rumeur du Boulevard me fait envier son porte-voix au cornac de cet éléphant mécanique. Souffrez que je me rapproche et passe dans votre camp avec armes et bagages. J'énumère : Mademoiselle, ma canne et — ne les oublions pas ! — ces soucoupes. Voilà qui est fait. Ce n'est pas une invasion, c'est un rassemblement. Il s'imposait. Ne sommes-nous pas les seuls Français de cette terrasse ? Je ne déplore ni ne m'étonne, remarquez, je constate ! Car, Dieu merci ! je ne suis pas xénophobe.

Quoique assez différent de ce jeune Yankee, cordial, direct comme le coup de poing du même nom et qui rit à la vie de toutes ses dents saines, je me sens avec lui en fraternelle communion. J'aime le bronze souple et chaud et les yeux canins de ce nègre dansant qui passe. Et cette blonde enfant qui daigne partager mes incertaines destinées (donnez, Solveig, votre menotte à baiser : je vous présente !) a vu le jour aux plus frileuses latitudes de la pâle Scandinavie.

Qu'il sorte, voyez-vous, des Réserves de l'Alaska ou des termitières de la Haute-Volta, j'ai pour mon semblable le même élan. Et je vais vous avouer que je me suis surpris à pleurnicher, une nuit, ou plutôt à la pointe d'un matin (il était trois heures), lorsque j'entendis, pour la première fois, ici-même, ces petits proscrits, compatriotes de Panaït Istrati, célébrer, en sourdine, leur patrie malheureuse. Sans doute leur enfance a-t-elle poursuivi le chardon sur le dos pelé du Baragan, quand — vous savez bien ? — le vent de Russie se met à souffler. (Alors, « la cigogne, songeuse depuis quelques jours, braque son œil rouge sur celui qui la caresse à rebrousse-poil et la voilà partie vers des contrées plus clémentes, car elle n'aime pas le Moscovite...» Vous vous souvenez ?) Leur adolescence, en tout cas, a le secret des beaux chœurs nostalgiques.

J'aime même les passagers, faits en série, des cars de Paris-la-Nuit, au point — tenez ! — que je souhaiterais leur faire, moi-même, les honneurs de Montparnasse. Savez-vous ce que je leur dirais alors ? — « Mesdames et Messieurs, voici la gare régulatrice, où la France accueille le Monde, le lieu où s'opère la transfusion des sangs, l'osmose des intelligences et des sensibilités. C'est là que notre champ visuel s'est agrandi, là que notre âme s'est enrichie. C'est là que la perle française a pris de l'orient. Tous les ghettos de l'Europe lui ont envoyé d'humbles ambassades et ce gibier de pogroms a connu le bienfait de nos douces mœurs. Il s'est mis à vivre. Il a chanté. Son chant avait la sensualité âcre et triste, un peu barbare, du Cantique des Cantiques. Et nous avons rappris des cadences oubliées, vieilles comme notre vieux monde aryen. Les Russes, les Scandinaves, les Asiatiques, les Noirs, ceux d'Amérique, avec la joie fragile, la joie en mineur de leurs jazz, rauque comme une plainte, ceux d'Afrique, avec la sombre fatalité et l'impérieuse fixité de leurs fétiches, l'univers entier nous a pénétrés et Paris, désormais, est au confluent des races et des civilisations.

Mesdames et Messieurs, un czar — circonstance que vous jugerez « véritablement excitante » — un czar, dis-je, a traversé notre Montparnasse. Il y a quelque vingt ans, et même moins, vous eussiez pu voir Lénine, dans un de ces cafés. Assis à une table comme une personne naturelle, silencieux, inaperçu, il refaisait le monde. Epoque fabuleuse où il était midi à douze heures, où les continents, étant mieux amarrés, l'année reconnaissait ses saisons, où papa n'avait pas encore mis son fils dans la peinture, où il y avait, comme au bon vieux temps, des peintres qui mouraient de faim. Maintenant qu'ils sont morts dans la fleur de leur âge, leurs toiles — telles certaines de Modigliani — valent le demi-million. »

Voilà, Monsieur, ce que, dans le porte-voix, je dirais, si j'étais speaker à Paris-la-Nuit. Mais le meilleur de mon discours serait perdu. Ces boutiquiers de Détroit et de Cincinnati n'en retiendraient que deux points : Lénine, d'abord, parce que son seul nom est un nuage lourd dans le ciel serein des coffre-forts, le demi-million, ensuite, parce que c'est un chiffre, que l'Amérique a le respect des chiffres et puis que, tout de même, malgré le change, il représente quelques dollars.»

Il se tut. Comme il avait fait les demandes et les réponses, je n'avais pu placer un mot. Mon silence et l'évidente réserve de mon attitude lui furent suspects, soudain. « Monsieur, dit-il, à mieux vous considérer, je ne suis pas loin de regretter ma confiance. Vous n'êtes peintre ni sculpteur, pas même écrivain. Or, j'ai dit, tout à l'heure, que Montparnasse était une gare régulatrice. Il n'y manque rien, je le sais, pas même le commissaire. Monsieur, ne seriez-vous pas une mouche ?»

Solveig, à ces mots, se départit de l'indulgente indifférence qu'elle m'avait témoignée jusqu'alors. Ses jolis yeux bleus, si pâles, s'aciérèrent. Ils devinrent des glaives. Ce fut Saint-Michel archange. Ce fut une Walkyrie.

Plus que le soupçon, cette métamorphose m'affligea, et je me hâtai d'affirmer que je n'étais que médecin.

« A la bonne heure ! reprit mon homme. C'est beaucoup mieux que mouche, moucheron et mouchard !... Édouard ! deux sandwichs pain riche et deux demis sans faux-col !... J'ai infiniment de respect pour votre belle profession. Toutefois je ne puis m'empêcher d'être un peu déçu. Excusez-moi ! J'avais fondé sur votre mine d'autres espoirs. Je connais vos confrères, en effet : ils en sont encore à la forme, à la lettre, à Raphaël, à M. Ingres. Ils ignorent l'Esprit, ou veulent l'ignorer, ce qui revient au même. Ils sont, en un mot, prisonniers du préjugé anatomique.

Ah ! vous ne survolez pas, vous autres ! Comme autant de cordages, tous les muscles, les nerfs et les tendons que vous avez disséqués vous retiennent au sol. Je parierais ces consommations, tenez ! que la musique si tendre-

ment, si tristement falote d'Erik Satie vous met les nerfs en pelote et que vous honnissez, si douloureuses *Cruches Cassées* pourtant, si touchants Gribouilles, pauvres, si pauvres *Gilles*, les longues figures de Modigliani, notre Modi. Je gagerais encore que vous raffolez de Foujita.

— Ne pariez pas, Monsieur, vous perdriez. J'aime votre Modi autant que vous, ne vous déplaise. J'aime Picasso, merveilleux acrobate qui, une fleur entre les dents, sait aller du cubisme le plus escarpé au plus paisible dessin d'Ingres. J'aime Pascin, dont vous n'avez pas parlé non plus, dans votre certitude qu'il n'était pas de mes peintres. Mais, en revanche, je n'ai, je vous assure, aucune sympathie pour Foujita.

— Ah Monsieur ! Vous me voyez éperdu d'allégresse. Garçon ! deux demis. Peut-être avez-vous tort de faire fi de Foujita. Nous parlerons un autre jour des petits dessins du souple japonais, vifs et spirituels graffiti où l'artiste a su mêler, par pincées égales et selon les recettes d'un tact délicat, les deux légers génies, le français et le nippon. Ce n'est qu'un illustrateur, soit ! mais il est charmant. Enfin, vous aimez Pascin. C'est l'essentiel ! Alors vraiment, Monsieur l'anatomiste, les jambes abrégées de ses personnages ne vous déconcertent pas ? Admirable ! Pauvre Pascin. Sa biographie pourrait lui servir d'oraison funèbre. Elle tient en cinq lignes et c'est tout Montparnasse ! Né en Bulgarie d'un père juif-espagnol et d'une mère serbe d'origine italienne, il s'est fait américain. Il a vécu plus à Paris qu'à New-York. Il fut accablé par ses inquiètes sensibilités, celle de son esprit et celle de sa chair et l'amère mélancolie des portraits qu'il nous a laissés nous livre sa détresse. Il s'est tué, il y a deux ans. »

A partir du sandwich, tout ceci fut dit à bouche pleine. Mon interlocuteur dévorait. Et au travail zélé de ses petites dents aiguës, parmi ses lèvres de corail, je connus que la jeune fille chevelue de lin n'était pas un pur esprit.

Quand tout fut bu ou mangé, il consulta sa montre : « M'excuserez-vous de vous quitter si tôt, dit-il. J'ai rendez-vous aux Vikings avec un de nos compatriotes, précisément. Mais nous nous reverrons. Je suis, Monsieur, trop heureux de vous connaître ! »

Ils avaient fait quelques pas quand je le vis revenir. « Il s'est souvenu de ses soucoupes » pensai-je. Or, penchant vers moi une haleine houblonnée : « Dans leur tour de Babel, voyez-vous, les « Montparnos » s'entendent à la perfection. Ils parlent, en effet, une langue à eux, sorte d'esperanto plastique, où règne, avec le demi-mot et le bâton rompu, une libre verve dont la fantaisie m'enchante.

Mont-Parnasse, Monsieur, c'est çà ! Alors, à mi-voix et scandant les vers d'un geste ailé, il récita :

Votre âme est un paysage choisi
Que vont charmant masques et bergamasques
Jouant du luth et dansant et quasi
Tristes sous leurs déguisements fantasques.

et puis encore :

— Ma flamme... — Do, mi, sol, la, si.
— L'abbé, ta noirceur se dévoile.
— Que je meure, mesdames, si
— Je ne vous décroche une étoile.

et puis c'est aussi et surtout :

Le sceptre des rivages roses
Stagnants sur les soirs d'or, ce l'est,
Ce blanc fermé que tu poses
Contre le feu d'un bracelet.

— Je salue, dis-je, Verlaine et Mallarmé.

— Vous savez vos auteurs. Eh bien, Monsieur, ces doux poètes sont de pires révolutionnaires que mes petits Istratis ou même que Vladimir Ilitch Lénine. Ce sont eux qui, les premiers, ont attenté à la sécurité de l'intelligence et de la sensibilité moyennes. Ils ont impudemment dénoué la ceinture de Polymnie. Ils ont brisé les cadres des tableaux. Mais vingt ans devaient encore s'écouler avant que la Peinture osât prendre la clef des champs. Elle hésitait, au bord des toiles. La liberté est chose effrayante, même pour une déesse. Elle s'est élancée, enfin. Depuis lors, elle court le monde, elle touche à tout, au ciel et sur la terre. Et c'est un magnifique désordre.

Bien malin qui la rattrapera. Les Artistes français et la Nationale des Beaux-Arts s'y sont essayés. Ils furent quelque deux mille — l'effectif, ma foi, de deux régiments de pompiers — qui s'essouflèrent sur sa trace. Résignés aujourd'hui, ils attendent patiemment le repentir et le retour — impossibles — de l'enfant prodigue.

Monsieur et cher ami, j'abuse de votre patience et de celle de Solveig que je vois piaffer à la marge du trottoir. Voyez comme on a du mal à vous quitter !

Photos Kertesz.



LA TERRASSE D'UN CAFÉ DE MONTPARNASSE. UNE RÉUNION DE PURS FRANÇAIS ET D'ÉTRANGERS PLUS OU MOINS AMIS, DE VRAIS ET DE FAUX ARTISTES, D'ÉCRIVAINS AUTHENTIQUES ET D'INCERTAINS GENS DE LETTRES, D'AVENTURIERS ET DE POLICIERS, DE FEMMES CLASSÉES ET D'INCLASSABLES, PARMI DE SIMPLES ET BRAVES GENS SANS HISTOIRE.

PANAME

PAR

FRANCIS CARCO

Photo G. Krull.

Des murs lépreux, d'étroites ruelles et quelquefois, passé le bistrot d'angle, un oiseau dans une cage, et d'autres murs sombres, flétris, crevassés, gondolés, d'autres bars — toujours les mêmes — qu'un petit arbre sec s'efforce de réconforter par sa présence, voilà Paname pour moi... Ou bien d'humides cours au pavé déchaussé, une ligne falote de réverbères, le mot Hôtel inscrit en transparent au-dessus d'un couloir, des enseignes, des façades de guingois, la couverture de zinc d'un pavillon et, sur le ciel brouillé d'un jour d'hiver, la découpure des cheminées alignées en haut des toits comme des flûtes de Pan.

Ici les carreaux encrassés de la fruitière ou de la marchande de journaux abritent, à la lueur du gaz, une existence confuse et sans éclat. Le chien dort sur une chaise. Le chat ronronne. Un timbre grêle tinte à la porte de l'épicerie voisine et, quand le soir descend, le roulement du métro s'entend, par intervalles, de plus en plus distinctement.

Là, c'est — avant la nuit — l'aigre et faux boniment d'un phono, c'est la pluie qui crépite aux vitres, c'est une fille fardée et immobile qui soulève le brise-bise d'un marchand de vins ou, sur un boulevard béant, les feux qui font briller les rails en contre-bas des grilles sinistres d'une gare, et la fumée des trains.

Où qu'on aille dans Paname, on se sent seul comme en une ville baroque et compliquée qu'une autre ville prolonge avec ses maisons grises et ses lumières, ses étalages naïfs, ses boutiques, ses débits de tabac, ses cinés, ses crèmeries, ses gargotes et, par instants, ses bals — dits des familles — d'où s'échappe la voix tendre d'un nostalgique accordéon. L'autobus qui fait gicler l'eau du ruisseau, le camion de trois tonnes, le taxi, la voiture à bras se succèdent de rue en rue et les vélos des flics — qui rasent, en roulant, le trottoir — y silhouettent au ralenti les ombres sournoises et attentives d'un film policier.

■

Si l'on prend, de la porte Maillot, les boulevards extérieurs jusqu'à la station du Pont Cardinet pour gagner l'avenue de Clichy, suivre le boulevard du même nom, descendre de la place Pigalle au Pont Neuf — par l'autobus

AI — gagner de là Saint-Germain, Grenelle, en contournant les boîtes de nuit de Montparnasse, et finalement arriver à la Seine, on aura sur la gauche cette portion de Paris qui s'appelle Paname, depuis la guerre, et qui s'étend des hauteurs de Montmartre, des Buttes-Chaumont, de Belleville à Pantin, de Pantin à Vincennes, passe l'eau, longe Ivry-Malakoff, Vanves et rassemble entre ces limites mille traits, détails et éléments communs.

Il suffit, pour s'en rendre compte, de regarder, non point la pacotille des devantures, mais le haut des maisons dont les étages conservent leur ancien caractère, leurs frontons en triangles, leurs lucarnes, leurs façades peintes ou décrépites et leurs petits volets. On passe ainsi, sans transition, d'un quartier au suivant et, pour peu qu'on y songe, on comprend mieux quels liens unissent tant de citadins à leur ville quand ils n'en franchissent point les bornes au delà desquelles commence le Paris opulent des banquiers, des femmes chic, des stars, des étrangers. La différence entre ces deux Paris s'accentue de jour en jour. L'un a l'Étoile, l'Obélisque, la Tour Eiffel et l'autre Notre-Dame, la Bastille, les noires prisons de la Roquette et de Saint-Lazare, le mur des Fédérés. C'est l'envers et l'endroit d'une grande capitale dont une partie travaille et peine pour embellir et décorer son élégante voisine. De l'une à l'autre, on change de monde, de milieu. On parle presque une autre langue. On respire un autre air.

■

Il me souvient, à ce propos, d'un boxeur de Belleville qui, célèbre et choyé dans ce Paris cossu, ne manquait pourtant pas d'aller prendre un ancien copain à la sortie de l'atelier, et de lui offrir, après chacune de ses victoires, ce qu'il pouvait souhaiter. Or, chaque fois, le petit gars de Paname disait à celui de Paris : « Paye-moi un truc que

Photo Kertesz.



A GAUCHE, UNE MAISON DE BELLEVILLE, A LA NUDITÉ DE CASERNE CIVILE, AUSTÈRE COMME LE TRAVAIL ÉTERNELLEMENT QUOTIDIEN QUI PERMET DE BRILLER AU "BEAU PARIS TOUT NEUF" — MAIS LA VILLE DE LUXE A ELLE AUSSI SON LABEUR. CE MUR N'A PAS D'AUTRE ORNEMENT QU'UN POT DE FLEURS : HUMBLE APPEL A LA JOIE DE VIVRE. ICI, QUELQUE PART DANS PANAME, UN HOTEL QUI EST PEUT-ETRE UN REPAIRE, OU PEUT-ETRE L'ABRI D'HONNETES PETITES GENS.



Photo G. Krull.

LA RUE DE VENISE, RUE DE BROCANTEURS NOMBREUSES SONT DANS CE QUARTIER DE L'HOTEL DE VILLE ET DES HALLES LES PETITES RUES ÉTROITES AUX ÉTROITS PETITS NÉGOCES. LES SOUVENIRS DU VIEUX PARIS ABONDENT DANS LES VENELLES COMME D'AILLEURS DANS LES VOIES PLUS LARGES ET PLUS OUVERTES A LA VIE MODERNE, QUINCAMPOIX, BRISE-MICHE, ST-MARTIN...

j'ai jamais bouffé ». Ce furent d'abord des écrevisses. Puis du caviar. Et pour se rappeler, plus tard, la saveur de tels mets, l'ancien camarade du boxeur inscrivait sur un calepin la date du dîner, la nature des plats qu'on lui avait servis et le goût qu'il leur découvrait. J'ai pu voir ce calepin; il était soigneusement tenu par un homme qui fait ses comptes et ne se laisse pas imposer. Eh ! bien, il y avait en face du mot « caviar » un autre mot dont la simple signification montrera quel abîme sépare un citoyen libre de Paname d'un dépravé des hautes sphères. Un autre mot. Un seul. « Pétrole. »

■

Qu'il est donc savoureux et réconfortant d'approcher, certains soirs, les gentils « compaings » de Paname, célébrés jadis par Villon, et d'errer en leur société des Halles à la Place du Trône, en obliquant tantôt à gauche vers la Villette, tantôt à droite vers la Glacière ou, plus loin, dans des arrière-salles de bistrots logés au fond d'impasses sordides ! C'est en parcourant de tels lieux que je leur ai trouvé tant de charmes et de poésie qu'il m'arrive souvent d'y retourner seul, comme en rêve, et d'y situer le cadre et l'atmosphère de mes futurs romans.

Le pavé gras, la misérable lueur d'un bar sur la chaussée, les contrevents clos d'une maison publique, les « garnis » près des gares, les palissades des terrains vagues et le seuil louche, gluant, infâme de certains asiles de nuit qui reçoivent au jour tombant leur chargement d'épaves, m'ont toujours si fort attiré que je ne puis m'en passer. Boulevard de la Chapelle, quand on emprunte à gauche la rue de Tombouctou, je connais une bicoque étrange, le long du chemin de fer, dont la présence suffit à m'enivrer. Plus loin, vers le canal, l'eau grise, où les lumières des becs de gaz reflètent des éclairs de surin, ouvre entre les quais endormis des profondeurs lugubres. Nul n'y passe, à la nuit, sans se pencher. Des bals-musette jettent, un peu plus bas, dans le faubourg du Temple, leurs accords de banjos et, dans plusieurs passages de la même rue, des équipes de cambrioleurs, de bandits et de « beaux brigands », pour employer les termes d'usage, mènent leur existence secrète dans les salles basses aux carreaux dépolis de buvettes délabrées.

Je sais également dans quels sous-sols profonds, d'où la lumière ne filtre pas, se rencontrent les joueurs de passe anglaise qui annoncent, en jetant les dés, les trois mots fatidiques, avec l'accent trainard des fortifs : « Et je roule !... » Je sais quelles prétendues pensions de famille groupent, autour de la soupière fumante, des gentlemen qui font la traite pour l'Amérique et laissent négligemment scintiller à leurs doigts des brillants dérobés. Je sais des gîtes de receleurs, aux murs blêmes comme des figures de faux témoins, au comptoir pauvre, avec des banquettes défoncées et, si loin que m'entraîne parfois le besoin de rôder la nuit dans les quartiers obscurs, j'ai toujours pour forcer la consigne le mot de passe de MM. les amis.



Qu'on ne s'y trompe pas ! Sans Paname, le beau Paris tout neuf, où s'épanouissent la grâce et le plaisir de vivre, ne serait qu'une ville de saison dont les avenues et les immeubles modernes perdent l'été leur raison d'être. C'est alors que Paname s'éveille, que les guéridons des bistrots encombrent le trottoir, qu'on se parle d'une fenêtre à l'autre et que phonographes et T. S. F. répondent aux miaulement des chats dans les gouttières et aux milliers de bruits de la rue. Une porte claque. Un taxi passe. Un ivrogne a perdu sa clef. Quelque part, sous les toits, une voix crie : « Hélène ! viens te coucher ! » Et le vieux petit arbre qui, déjà, perd ses feuilles dans la cour noyée d'ombre, met au cœur de chacun l'illusion de la campagne où la nuit tiède, odorante et discrète se fait complice des amoureux.

Francis Carco

Photos Kertesz.



DANS LE QUARTIER MONTPARNASSE, UN MUSICIEN DES RUES, UN PAUVRE VIOLONISTE QUI REVA PEUT-ETRE AUTREFOIS DE GLOIRE ET DE FORTUNE ET QUI N'ESPÈRE PLUS GUÈRE QU'UNE MANNE DE NICKEL OU DE CUIVRE. DANS LE QUARTIER DU TEMPLE, UN " BAL " OU S'ÉTIRENT PLAINTIVEMENT LES SONS DE L'ACCORDÉON, RYTHMANT LES DANSES DES " COMPAINGS ".

VISAGES ET PAYSAGES POPULAIRES DE PARIS

PAR PIERRE MAC ORLAN



LE QUAI DES LIBRAIRES DEVANT L'INSTITUT, AVEC SES BOITES FUNESTES A L'AMOUR-PROPRE DE MAINT LITTÉRATEUR QUI SOUVENT Y RETROUVE SON "CHEF-D'ŒUVRE" NON COUPÉ. ANATOLE FRANCE DUT EXERCER LA SA MALICE. LE QUAI DU LOUVRE ET SES MISÉREUX - OU SES PHILOSOPHES - SOUS LA MISÉRICORDE DU SOLEIL. SOUS LE PONT SAINT-MICHEL, LE RETOUR DU BATEAU-LAVOIR.



Photos Kertesz.

Paris, ville à double visage, est une grande cité qui s'ignore. On dit : Paris est une ville internationale... Ce n'est pas tout à fait exact : cette observation n'est qu'une apparence de Paris qui peut la mêler, sans rouerie, à ses spectacles du jour et de la nuit. Le vrai visage de Paris est éclairé par la lumière du jour qui s'accorde avec tous les éléments nationaux du travail. Le second visage de Paris est soumis aux exagérations de la lumière nocturne si photogénique. Les hommes qui peuplent ces deux décors ne sont pas de la même race. Ils n'obéissent pas aux mêmes lois sentimentales et leurs créations pittoresques ne se rejoignent guère.

Le pittoresque du jour, depuis le petit matin quand Paris se réveille jusqu'au crépuscule de la nuit où Paris entre dans le repos, est infiniment délicat. Les spectacles discrets ne se révèlent qu'à des yeux très épris. Il faut regarder Paris avec affection afin d'en comprendre les jeux souvent timides. Car les acteurs, malgré qu'ils en aient, sont vite effarouchés quand ils sentent qu'on les observe sans les comprendre. La rue parisienne, depuis la guerre, se transforme chaque jour, mais d'une manière artificielle, purement décorative, et qui ne touche en rien le véritable peuple de Paris. L'homme de Paris est plus attaché à ses traditions sentimentales que l'homme de n'importe quelle province de la France. Le patriotisme parisien, au contact des mœurs d'importation étrangère, ne réagit pas d'une façon très apparente, mais il s'épanouit dans l'ombre familiale, dans l'intimité. Le vrai Parisien demeure en dehors de toutes les influences un Parisien obstiné, mauvais conducteur des forces internationales qui semblent donner à sa ville un visage nouveau.

Paris, sous sa parure d'après-guerre, abrite une population jalouse de son passé et qui ignore, à peu près totalement, les derniers perfectionnements de l'urbanisme et leurs rayonnements. Le vrai peuple de Paris, plus encore que celui des villes de province et des villages de la campagne, se montre rebelle aux influences étrangères quand elles ont pour but une modification des mœurs et du décor familier. Pour le décor, la puissance de résistance du Parisien ne peut mettre en échec le déroulement méthodique d'un film inexorable. Mais il le fuit, le plus qu'il est en son pouvoir. Les vrais Parisiens vivent à l'écart dans les rues de Paris qui sont encore les leurs. Ils gardent jalousement l'amour de leur quartier et ne l'abandonnent que chassés par des forces dont ils n'apprécient nullement l'utilité. C'est à Montmartre, dans certaines rues, près de la Seine, malgré le goût des étrangers pour le bord du fleuve et particulièrement ses îles, c'est à Belleville, à Ménilmontant, à Grenelle et souvent dans les lotissements de la petite banlieue, définitivement assimilée par la ville, qu'il faut chercher les vrais Parisiens. Ceux qui ont connu Paris, bien avant la guerre, peuvent y retrouver, non sans une mélancolie qui n'est pas sans séduction, les types familiers de la rue. Le vieil Atget en a laissé une collection tout à fait remarquable qui doit servir, au besoin, de mesure de comparaison. Cet ensemble de témoignages photographiques crée une haute poésie que l'on commence à comprendre. Son rayonnement peut réconforter. Avons-nous tellement vieilli depuis 1914 et l'extraordinaire effervescence de la gare de l'Est ? Il est possible d'en douter à certaines heures. La gentillesse populaire est soumise à des lois qui assurent aux grandes villes du monde quelques détails charmants afin de protéger leur personnalité.





Les détails qui défendent Paris contre toutes les maladresses d'une conquête quotidienne sont nés de ces cris de la rue qui, déjà, émerveillaient doucement François Villon. Cette tradition orale de la poésie des petites rues aux appellations médiévales se perpétue en marge de la ronde incessante des autos qui tournent dans Paris sans trouver d'issues.

La rue Lepic, par exemple, offre encore un exemple coloré de la pérennité des spectacles populaires de Paris. Les marchandes de quatre saisons provoquent une comparaison spontanée avec celles que peignit Lautrec. Celles de Lautrec s'apparentent sans efforts aux éloquentes commères de Vadé ou de Restif ; celles de Vadé se mêlent tout naturellement aux belles marchandes de Villon. C'est Villon qui a créé la rue de Paris. C'est lui qui protège encore par l'humaine gentillesse de son œuvre : la marchande, la fille, le ruffian son compère, l'agent de service polyglotte et coquet, la ronde des petites filles et leurs tontines, dont tous les mots ont fleuri ailleurs que dans le jardin des racines grecques.

Car ces personnages de Paris sont ceux d'un film qu'il faudrait tourner et concevoir selon les lois des imagiers de livre d'heure et des auteurs de mystères dont la langue d'argot n'est pas exclue. Une ville comme Paris devrait posséder son film, un film purement national sans jazz-band et sans « stars ». Une œuvre pleine d'humour et de mélancolie, quelque chose comme un Opéra de quatre sous, parfaitement parisien, dans un décor du Haut-Belleville ou de bal-musette : mais un bal-musette dépouillé de tous ses indésirables, c'est-à-dire : le Spectateur nocturne et ses belles amies, le peintre américain et ses dollars.

Car le bal-musette, quand les petites filles du peuple et leurs amoureux innocents dansent entre eux sous les feuillages en carton et les guirlandes multicolores, n'est pas très différent des bals de la Courtille où Mme Bourguignon dansait, la tête tendrement penchée sur l'épaule de petit Louis dit Cartouche. Si les gardes françaises ne badinent plus avec les jeunes « ponisses », la fleur de souci entre les dents, c'est que la prairie et les jardins ne sont plus à la portée d'une permission de minuit.

Ce petit film patriotique ne peut être qu'une œuvre de poète de la rue, assez ému pour en réunir tous les éléments dispersés entre les tramways, les voitures, les cinémas et les chantiers de construction. Le petit peuple des rues de Paris

L'UN DES ASPECTS LES PLUS CARACTÉRISTIQUES DE MONTMARTRE : UNE MARCHANDE DE QUATRE SAISONS, PLACE DES ABBESSES. Bd HAUSSMANN, BONNETERIE EN PLEIN VENT.

n'a pas changé. Il s'est seulement dispersé et il fredonne, clandestinement, ses chansons séculaires qui ne sont que des variations de : *Ouvre ton huis Guillemette*, que les petits contemporains de l'année 1431 chantaient en allant à la moutarde.

Cette chanson de Paris se retrouve à l'heure du repas de midi sous les portes cochères des immeubles où les midinettes sont en cages. Elle réunit autour d'un jazz-band singulièrement francisé par les influences de Manon, de Ninon et des lilas de Saint-Cloud, toutes les jolies jeunes filles sentimentales, en dépit de leur attitude moqueuse, qui sont toujours la parure la plus évidente de Paris.

Si l'on observe en détails les spectacles qui transforment Paris, aux yeux mêmes des Parisiens, on y trouve toujours un humble et charmant rappel de ce qu'il est convenu d'appeler la douceur du passé. Entre le manège éblouissant dont la machinerie de luxe domine les exploits de l'orchestre mécanique et la splendide loterie où tous les objets sont plus désirables que chez le marchand, le passé se maintient avec modestie et fermeté. Entre la Place Clichy et le boulevard Barbès on peut reconstituer l'histoire des grandes fêtes foraines de Paris, depuis les balançoires tricolores jusqu'à l'avenir dévoilé par la T. S. F.

Mais, il faut bien l'avouer, ce pittoresque est assez discret. Il faut le rechercher comme un poète cherche des forces dans sa propre mélancolie. Paris, comme toutes les grandes villes européennes, ces villes « aux anciens parapets », a subi l'enchantement des rythmes nouveaux.

Déjà, quelques années avant la guerre, le cake-walk s'installait en vainqueur dans les carrefours de Paris, paré pour le 14 Juillet. Mais le pittoresque étranger apporté par la guerre paraît bien fragile. Déjà la vieille romance populaire de la rue se mêle et l'emporte sur les évocations de Miami ou de Monterey.

Comme le plant du pays greffé sur du plant américain, après avoir repris des forces, revient à son parfum d'origine, la rue de Paris et ses goûts sentimentaux semblent retourner aux éléments nationaux de la sentimentalité populaire.

Il existe tout de même dans nos mœurs une certaine discrétion et un certain équilibre dont les combinaisons secrètes aboutissent à des résultats reposants. L'écharpe de Sylvie flotte toujours dans les paysages de l'Ile de France.

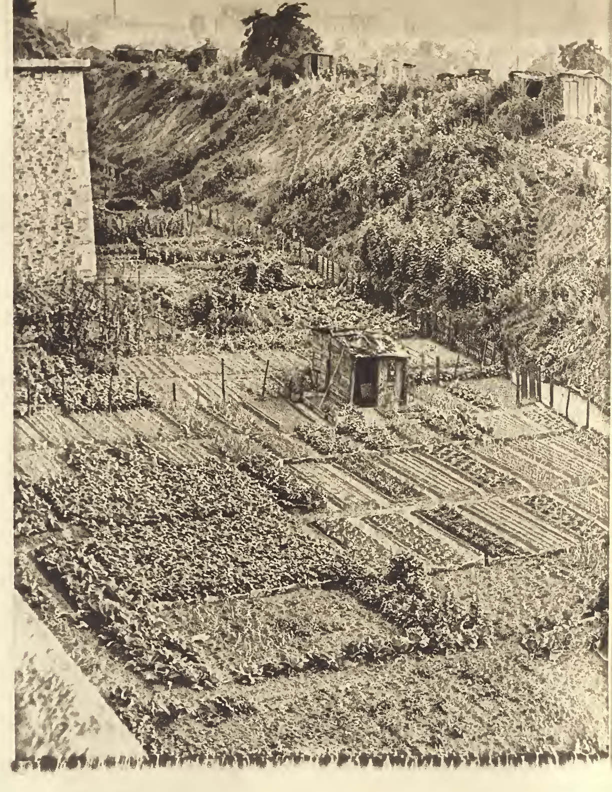
Pierre Mac Orlan



Photos G. Krull.

UN "CLOCHARD" SUR UN PONT, L'UNE DE CES ÉPAVES QUI N'ATTENDENT PLUS RIEN QUE DU HASARD. AU BORD DE LA SEINE, UNE CARDEUSE DE MATELAS. UN QUAI EST SON ATELIER.

LES JARDINETS DE GENTILLY, DANS LE FOSSÉ DES FORTIFICATIONS. LA, DES OUVRIERS, DES ARTISANS CULTIVENT PIEUSEMENT, LE MOT N'EST PAS DE TROP POUR QUI LES A VUS A L'OUVRAGE, QUELQUES LÉGUMES, VOIRE DES FLEURS: APPOINT POUR LA MÉNAGÈRE ET POUR L'ORNEMENT DU LOGIS, MAIS SURTOUT, DÉRISOIREMENT TROMPÉE, NOSTALGIE DES CHAMPS.



LA POÉSIE DE PARIS

PAR ANDRÉ THÉRIVE

Il y a un pèlerinage que je fais accomplir à tous mes amis, vers le coucher du soleil. Je les fais sortir de l'ancien boulevard stratégique par la ci-devant poterne de Gentilly. Ils prennent la rue Louis-Pergaud qui marque l'emprise du XIVe arrondissement sur la « zone » disparue, ils dépassent le petit cimetière, et là, poussant une clôture de fil de fer, ils se trouvent en pleine campagne. Oui, au milieu des tas de fumier et des carrés de choux, ils découvrent, à cent mètres de la Ville-Lumière, le petit bourg de Gentilly.

Des paysans et leurs chiens prennent le frais, les lampes à pétrole s'allument. On peut même entendre l'Angélus vibrer dans le clocher de l'humble église... Et quand on se retourne, on aperçoit le grand rempart de Paris qui se coude à la porte des Peupliers et remonte vers Bicêtre : d'immenses usines, des cités aux mille fenêtres commencent à surgir sur tous les points de l'horizon. Hélas, ceci tuera cela, et il n'est pas en notre pouvoir de faire classer ce paysage exquis et d'arrêter là ses contrastes...

Déjà la Bièvre a disparu à l'intérieur des murs, la Bièvre étroite, couleur de savon qui, en-deçà, coule parmi les roseaux pourris et les mottes de terre brunes, entraînant des boîtes de conserves comme le Pactole charriait des paillettes d'or. Jusqu'à l'an dernier, on pouvait distinguer son cours muré, ses rives et ses ponceaux derrière la Manufacture des Gobelins. Des criminels ont fait combler la ruelle qui portait son nom ; elle est au niveau du boulevard, elle a des réverbères normaux, des trottoirs, elle portera des immeubles et des autobus. C'est le commencement de la fin pour la Butte-aux-Cailles, que l'ombre de Huysmans n'ose plus parcourir et où on lotit les jardinets. Il y a dix ans, les fortifs de ce coin-là montraient encore les tranchées et les pare-éclats qu'on y avait pratiqués en 1914 pour soutenir un siège à la mode 1870 ! Heureusement il passe encore par là des troupeaux de moutons et de vaches que la peur des tramways de la Porte d'Orléans fait mourir de

Photos Kertesz.



LE CANAL SAINT-MARTIN, SORTE D'ARRIÈRE-PORT DE LA SEINE, ENTRE LE FLEUVE ET LA VILLETTE, TANTOT SOUTERRAIN, TANTOT A CIEL OUVERT. EN PLEIN PARIS POPULEUX ET FIÉVREUX, LES CALMES PÉNICHES ÉVOQUENT LES LONGS VOYAGES A TRAVERS LES PLAINES DE FRANCE, PAR LES CANAUX TRANQUILLES ET PLATS; L'APOSTROPHE CORDIALE DES MARINIERS QUI SE CROISENT ET LA PETITE AVENTURE DU PASSAGE DE L'ÉCLUSE.

peur bien avant qu'ils parviennent aux abattoirs.

J'ai vu en 1923 (c'est hier) dans une ruelle de la Montagne Sainte-Geneviève une vieille femme à coiffe qui filait de la laine, en fuseau, comme Jeanne d'Arc. J'ai vu, à l'endroit où la Mairie du ve arrondissement s'achève de bâtir, un champ de pommes de terre. C'était en 1921. Baudelaire a bien raison de le dire, le visage des villes change plus vite que celui des mortels.

Mais Dieu merci, il reste encore des coins à visiter pour les amoureux de la poésie secrète de Paris, les quais du Canal Saint-Martin qui ont peu changé depuis Balzac et qui donnent un avant-goût de la Flandre, par un matin d'automne — la porte de Vitry par les dimanches de mai, lorsque toutes les bicyclettes sont chargées de lilas, — et le dernier Calvaire de Paris, sous une arcade de chemin de fer, dans la rue de l'Evangile, tout au bout de la Villette. Je passe sur les petites rues voisines de Saint-Séverin, qu'il faut parcourir en été, la nuit, quand elles sentent mauvais ; elles dégagent une impression curieuse de port de mer, bouibouis, pianos mécaniques, marins, anis et goudron. Et sur certains endroits du Point-du-Jour où il semble que la Commune, c'était hier..., face à ce monstrueux Grenelle usinier, où Moloch construit ses temples. Je ne dis rien non plus de la touchante gravure de Keepsake que présente le rocher des Buttes-Chaumont, son lac et ses « fabriques », — ni de la petite église de Charonne, entourée de son cimetière, où une peintresse que je connais a retenu sa tombe à l'ombre d'un cerisier, — ni du petit oratoire de Mlle de La Vallière, mal camouflé en pavillon de concierge, au milieu d'une scierie-menuiserie (c'est dans la rue Pierre-Nicole), — ni enfin de la cour de Rohan, couleur de suie, où un hôtel qui logea Jules Vallès et Sainte-Beuve n'a pas changé son globe-enseigne, ni nettoyé ses carreaux depuis 1850... Vous ne saurez rien ou presque, car vous viendriez tous. Et après vous, des autocars pleins d'Américains.

Mais je m'en remets à vous pour m'indiquer d'autres coins, que peut-être je connais moins bien que vous, car je ne suis qu'un pauvre régionaliste. Pour me conduire, moi aussi, dans les anciennes cours de la rue Dussoubs, dans les guinguettes de Maisons-Alfort, à la rencontre du canotier de Maupassant, au Parc-Montsouris, admirer le ridicule palais du Bardo, en stuc, qui montre depuis 1878 que le provisoire seul est indestructible. Vous avez sans doute vos jardins secrets et vos retraites profondes, que vous ne dévoilez pas au vulgaire. Vous allez faire vos dévotions au lapin blanc, empaillé dans une pâtisserie de la rue de la Gaîté, ou sur les hauteurs de Ménilmontant, au jardin des Saint-Simoniens, ou près de Carnavalet, à la maison (elles sont deux, hélas ! une fausse et une vraie) où expira la tendre Clotilde de Vaux. Vous savez bien que tout cela disparaîtra, parce qu'il faut bien que la vie l'emporte à la fin sur la mort, parce que si l'on conservait tout ce qui est vénérable, il y aurait plus de place sur les façades pour les plaques commémoratives que pour les fenêtres. Et parce qu'enfin les choses humaines ne sont belles que lorsqu'elles sont tristes et émouvantes, que lorsqu'elles sont menacées. Paris, après tout, n'est pas une ville défunte, ni moribonde, une tarte-à-la-crème pour romanciers élégiaques, comme Aigues-Mortes, Luçon, Brouage, Bergues et Sallen. Paris vivra plus longtemps que nous, ses amants honteux, qui le plaignons de disparaître, et qui l'aurons connu, je crois bien, à l'époque la plus instable et la plus poétique de son histoire, chrysalide à la fois et papillon, riche de mélancolie ancienne et de vanité futuriste, plein de lumières écartelées, de formes, de voix, de langues confuses, de machines chargées de nous transporter, de nous écraser, de nous ahurir, de nous faire vivre en somme, nous qui y mettons tant de façons.

André Thérive.

Photo Kertesz.

AUX CONFINS DES QUARTIERS DE LA VILLETTE ET DE LA CHAPELLE, AU CENTRE D'UN NŒUD DE VOIES FERRÉES ET ENCASTRÉ DANS LE MUR D'ENCEINTE D'UNE USINE A GAZ, LE DERNIER CALVAIRE DE PARIS. DANS LA VILLE, TOUTE UNE VILLE DE DURS MÉTIERS, OU LE GRAND GESTE DU CHRIST ÉMEUT.

LE PRESTIGE DE PARIS

PAR ÉMILE VUILLERMOZ

Les Français ont la réputation bien méritée d'être très sévères pour eux-mêmes. Dans le domaine artistique, en particulier, ils sont impitoyables pour tout ce qui prend naissance sur leur sol.

Ne nous en plaignons pas trop. Il vaut mieux avoir un sens critique très éveillé qu'une confiance excessive dans ses propres mérites.

Néanmoins, il ne faut pas abuser de cette observation aiguë qui tourne souvent à la manie du dénigrement. Il est bon que, de temps en temps, nous prenions conscience des mérites de notre art national. A la fin de chaque saison parisienne il se passe un phénomène curieux qui oblige les plus pessimistes de nos compatriotes à reconnaître que nous tenons dans le monde artistique une place singulièrement enviable.

Nous constatons en effet que les plus grands artistes du monde entier n'ont qu'une ambition : venir recueillir à Paris des applaudissements qui leur seront plus précieux que tous les autres. Ce qu'on appelle la Grande Saison de Paris est, on le sait, composée d'une pluie d'étoiles de tous les pays du monde. Les grands chefs d'orchestre, les grands pianistes, les grands violonistes, les chanteuses et les chanteurs de toutes catégories se disputent l'honneur de conquérir notre public.

Et cependant notre situation intellectuelle internationale est un peu paradoxale. Sans tomber dans le travers que je viens de dénoncer, on est bien forcé de reconnaître que notre public ne possède pas une éducation musicale très développée. Que dis-je, la foule française est peut-être l'une des moins artistes qui soient dans l'univers. Mais nous avons des élites créatrices que le monde peut à bon droit nous envier.

Est-ce le prestige de ces élites qui accomplit ce miracle? Sans doute, puisque le suffrage français représente pour les plus illustres artistes le couronnement de leur carrière.

C'est ainsi que nous voyons chaque année des virtuoses, comblés d'honneurs et d'argent, venir donner à perte un récital parisien. Les tournées de Toscanini ou de Furtwangler, malgré leurs succès éclatants, représentent pour leurs organisateurs un gros sacrifice matériel, comblé, il est vrai, par d'intelligents Mécènes. Et l'on voit des virtuoses à gros cachets se montrer aussi conciliants et aussi modestes à Paris qu'ils sont avides et arrogants en Amérique.

Dans le monde entier, les enfants gâtés de la foule cherchent à gagner le plus d'argent possible : en France ils ne songent qu'à thésauriser de la gloire.

Les Bruno Walter, les Von Hoesslin, les Elmendorf, les Mengelberg, les Lotte Lehmann, les Lotte Schoene, les Elisabeth Schumann, les Conchita Supervia, les Lauritz Melchior, les Kirchhof, les Ivar Andresen, les Richard Tauber, les Chaliapine, les Lauri Volpi, les Gigli, les Fleta, les Rachmaninoff, les Kreisler, les Heifetz, d'autres et d'autres encore, venus de tous les points de l'horizon, se disputent nos salles de concerts tous en même temps. Tous savent en effet que Paris consacre. Et leur succès n'est pas complet s'il ne porte pas cette estampille.

Il faut voir avec quels soins ces grands artistes, qui semblent pourtant avoir épuisé toutes les satisfactions de la gloire, collectionnent pour leur album les coupures de nos journaux. Nos critiques connus à l'étranger sont sollicités avec une insistance particulière par tous ces illustres visiteurs qui, à tous les dollars du monde, préfèrent un article bien fait, signé d'un nom français.

Il est curieux d'observer également avec quel empressement les grands solistes de chez nous qui se sont expatriés parce que nos Directeurs de théâtre les payaient trop mal, reviennent au bercail pour retrouver l'atmosphère de cette « ingrate patrie » qu'ils avaient quittée quelques mois plus tôt avec une certaine amertume. Ils ne se montrent plus exigeants pour leurs cachets. Ils paieraient plutôt pour pouvoir écouter ce bruit unique et grisant que font en se heurtant l'une contre l'autre avec enthousiasme les mains des amateurs de musique de chez nous.

Il faut voir dans cet état d'esprit une indication extrêmement flatteuse pour notre amour-propre national. Quelles que soient les campagnes tendancieuses entreprises contre nous dans certaines nations jalouses de notre prestige, la France conserve, dans l'univers entier, le privilège précieux de demeurer un Conservatoire du goût. D'autres capitales, plus riches et plus artistes que la nôtre, obtiennent, dans le domaine musical, des résultats d'une qualité inimitable. Mais, malgré tout, c'est à Paris qu'elles s'adressent lorsqu'il s'agit de les juger et de les situer à leur véritable plan.

Depuis quelque temps les musiciens de chez nous se montrent un peu jaloux de l'hospitalité si large que nous accordons à leurs concurrents étrangers. Ils estiment que nous ne sommes pas justes pour notre production indigène et que nous réservons toutes nos faveurs à nos hôtes indiscrets. Ils auraient tort de se formaliser de cette situation qui sert très utilement notre prestige intellectuel à l'étranger. Il faut que la France conserve à tout prix son renom de bonne hôtesse. Il faut que les artistes de tous les pays ne soient pas découragés par un accueil réticent. Il faut qu'ils continuent à nous considérer dans leur course autour du monde comme un Jury d'arrivée dont les décisions ont force de loi.

Car c'est par ses valeurs intellectuelles que la France continue à donner à l'univers une impression de richesse inépuisable. Gardons-nous d'en faire baisser le cours à cette Bourse internationale où nous jouissons d'un crédit précieux. Cela vaut bien quelques petits sacrifices d'amour-propre qui seront largement compensés par le bénéfice moral qu'en retireront notre Art et nos Artistes.

Émile Vuillermoz.

LES MÉDECINS LITTÉRATEURS

Captain O. K., par Luc Durtain. — Parce que le temps, aux États-Unis, c'est de l'argent — pas toujours placé avec discernement, mais là n'est pas la question — les citoyens de ce grand pays se font un devoir de parler par abréviations.

L'une d'elles, O. K. (prononcez O. Ké), est particulièrement en vogue. Que veut dire O. K. ? Luc Durtain nous apprend qu'il faut voir dans cette locution « les initiales des mots *all correct :* phonétiquement, *ole korrect* Tout est correct ! Le oui de l'action, le *çà va* d'outre-mer, qui, au travers du pays optimiste et énergique, d'un bout à l'autre des États, sans cesse naît des minces lèvres occidentales ou des lippes africaines... ».

Benjamin Pipkin, le héros du nouveau livre de Luc Durtain, est de ceux qui prononcent O. K. avec « des lippes africaines ». C'est un nègre, simple porteur de Pullman, dans « le train qui, en trente-six heures, glisse de dix-huit cent milles vers les Tropiques, de Boston à la Nouvelle-Orléans ». Ses camarades l'appellent Captain à cause de sa stature colossale et de son air d'autorité, et, plus souvent encore, O. K., parce qu'il est content de tout et qu'il aime à « faire ce qu'il faut ». Enfin, un brave homme de nègre, honnête, loyal, solide à l'ouvrage, à la fois naïf et subtil — et, à ses moments perdus, musicien et chanteur étrangement sensible, comme tant de ses frères de race.

Ce Benjamin Pipkin, cependant, est le héros d'un roman tragique. Très involontairement mêlé à une affaire de collier volé, il devient deux fois meurtrier : la première, par légitime défense et, la seconde, pour assouvir un besoin de justice auquel se mêle, il faut l'avouer, une bonne dose de frénésie sexuelle. Longtemps, il est dévasté par le remords, mais enfin, ayant à ses propres yeux peu à peu recouvré l'innocence, il trouve sa véritable voie, sa vocation qui est une vocation d'artiste. Il chantera, non plus pour lui-même, mais pour la foule. « Il se sentait vaguement une tâche. Le rôle, peut-être, de la race noire sur la planète : amadouer la machine, la bestiale machine. Enseigner le chant et la danse à la morne civilisation universelle. Retrouver pour l'humanité la joie de vivre, le bonheur involontaire des débuts du monde. »

Et cette histoire, écrite de main de maître, n'est pas seulement un roman que l'on lit passionnément. C'est, posé de la façon la plus naturelle, la plus éloignée de la thèse, avec simplement des faits qui louent ou qui blâment au gré du lecteur, c'est l'émouvant problème de la race noire implantée aux États-Unis, face aux Blancs... de la race peut-être prédestinée !

Oui, j'ai bien voulu dire : au gré du lecteur. Luc Durtain, en effet, trop généreux pour ne point donner sa confiance et sa sympathie au Noir injustement méprisé, ne prétend à aucun moment nous contraindre à partager son sentiment. Nous aimons son héros, même meurtrier, comme visiblement il l'aime, mais en cela nous ne subissons pas l'effet d'une habileté d'écrivain.

Et, si tare il y a chez les noirs, c'est « la tare commune à tous les hommes : cette cause aveugle que les anciens nommaient destin... »

D'ailleurs, pas d'illusions ! Les deux victimes de Pipkin, un nègre et une négresse, sont deux franches canailles — et l'on ne nous laisse rien ignorer des défauts, vices ou ridicules de maints personnages de couleur. Il reste que l'œuvre d'un Booker Washington, par exemple, a fait croître en dignité, en santé, en intelligence, une vaste portion d'humanité noire, et que l'on peut tout espérer de tels apostolats.

Luc Durtain, qui a déjà considérablement produit, est pourtant de ceux qui n'écrivent que lorsqu'ils ont quelque chose d'important à dire.

■

Les livres du docteur Jean Frumusan. — Il y a dans l'œuvre du Dr Frumusan une partie purement médicale. Elle échappe à la présente rubrique, quelle que soit mon envie de louer la sagesse dont me semblent empreintes les idées de l'auteur sur l'obésité, par exemple, ou le rajeunissement. Mais le docteur Frumusan appartient bien à la famille des médecins-littérateurs, en tant qu'il est psychologue, sociologue, moraliste et, au total, philosophe.

L'un des volumes qu'il intitula : *Réflexions d'un Médecin*, porte cet autre titre : *En marge de mon carnet*, qui donne à penser que le Dr Frumusan est un infatigable preneur de notes : notes — les plus abondantes — sur les malades et les médecins, notes sur l'envie, la vanité, la médisance, sur la misère et la grandeur de la condition humaine, sur la culture physique et la culture de l'esprit, sur l'amour et la justice, la lumière et l'urbanisme... Bref, je le vois sans cesse aux aguets du spectacle du monde, en observateur-né. Et il tire de ses innombrables observations des conclusions toutes d'équité, d'indulgence et d'honnêteté — et je veux dire par ce mot que c'est un esprit qui pense droit et noblement.

Qu'est-ce donc qui fait le prenant intérêt de ces ouvrages, sorte de bible laïque qu'on lit avec bien plus de plaisir que maints livres qui visent à distraire ? Je crois que c'est l'absolue liberté d'un jugement qui, sans effort, avec au contraire la parfaite aisance des mouvements instinctifs, s'est dégagé de toute espèce d'idées préconçues. Or, n'est-ce pas de cette liberté que notre société moderne a le plus urgent besoin pour se reconstruire après tant d'assauts destructeurs ? Que nous la rencontrions chez un auteur, et nous voilà captivés.

Le scepticisme apparaît souvent dans *Les réflexions d'un médecin?* Oui, mais quel crédit pourrait avoir, à notre époque, une morale qui se ferait des illusions ! Je ne saurais dire, pour ma part, à quel point je me sens en confiance avec ceux qui voient l'homme tel qu'il est : fait d'un douteux limon, et ne veulent pas cependant désespérer de lui.

R. de Laromiguière.



SOUS LE BUREAU, A DROITE, UN POELE A ACCUMULATION. (MM. BESNIÉE FRÈRES, ARCHITECTES).

POUR SE PROTÉGER DE L'HIVER

En ce mois d'octobre s'impose à nous la crainte de froids précoces qui peuvent sévir en cette période de demi-saison; et le souci du confort qui nous est nécessaire pour affronter les rigueurs de l'hiver nous incite à organiser dès maintenant notre intérieur.

Le chauffage de son appartement ou des pièces affectées à l'exercice de sa profession est, pour le médecin, l'objet de préoccupations constantes, lorsque l'installation dont il dispose ne lui donne pas entière satisfaction.

Le chauffage électrique, qui se répand avec une rapidité que justifient pleinement ses qualités d'hygiène, de souplesse et de commodité, apporte toujours une solution ingénieuse, car la diversité des appareils permet son adaptation parfaite à tous les cas si divers de chauffage total, d'appoint ou de secours.

La chaleur, qui est toujours produite par le passage du courant dans une résistance, peut être aussitôt utilisée que produite — tel est le cas des radiateurs directs — ou emmagasinée, en majeure partie tout au moins, dans une matière accumulante spéciale (fonte, sable, carborundum) appelée à restituer, au moment voulu, la chaleur précédemment accumulée.

Enfin, suivant l'importance des blocs accumulateurs de chaleur, on distingue encore les poêles à accumulation proprements dits des appareils à semi accumulation.

C'est naturellement pendant les heures de nuit qu'il convient de procéder à la charge de ces appareils puisque des tarifs spéciaux sont accordés par la plupart des secteurs pour de telles utilisations du courant.

Les radiateurs directs, qui se divisent encore en radiateurs lumineux et radiateurs obscurs, conviennent au chauffage intermittent d'un local occupé d'une façon discontinue et principalement pendant la période correspondant à une tarification avantageuse de l'énergie électrique ; ils sont encore tout indiqués dans les cas nombreux de chauffage d'appoint ou de secours.

Les poêles à accumulation permettent, au contraire, dans les meilleures conditions économiques, le chauffage total et continu des locaux constamment occupés.

Entre tous ces types d'appareils les ingénieurs savent faire, dans chaque cas, une discrimination judicieuse.

Le bilan de la chaleur perdue à travers les parois ou par ventilation leur permet, en effet, de déterminer avec une précision suffisante la nature et la puissance des appareils à adopter ainsi que la place à leur affecter et c'est à des spécialistes que l'on doit s'adresser pour être assuré d'obtenir, avec une installation conforme à leur projet, un chauffage efficace et économique.

F. Carrel,
Licencié ès-sciences, Ingénieur E. S. E.

Des renseignements détaillés sur une installation éventuelle de chauffage électrique à Paris (*intra-muros*), seront fournis par des ingénieurs spécialisés, sur demande adressée au Bureau d'Information de la Compagnie Parisienne de Distribution d'Électricité, 23, rue de Vienne : référence A. 8. B. 3. Un projet de chauffage répondant en tous points à la technique moderne pourra être établi gracieusement.



pour les infections cutanées

pour les infections palpébrales



pour les infections du conduit auditif



Le Directeur-Gérant : Dr FRANÇOIS DEBAT. R. C. Seine 2.514

Imprimerie Kapp, 130, rue de Paris, Vanves.



Photo Régis Lebrun.

Un des six filtres-presses utilisés dans la fabrication du Pancrinol et de l'Inorénol. Du poids de 40.000 kgs, cet appareil permet de séparer du tourteau le liquide extractif.

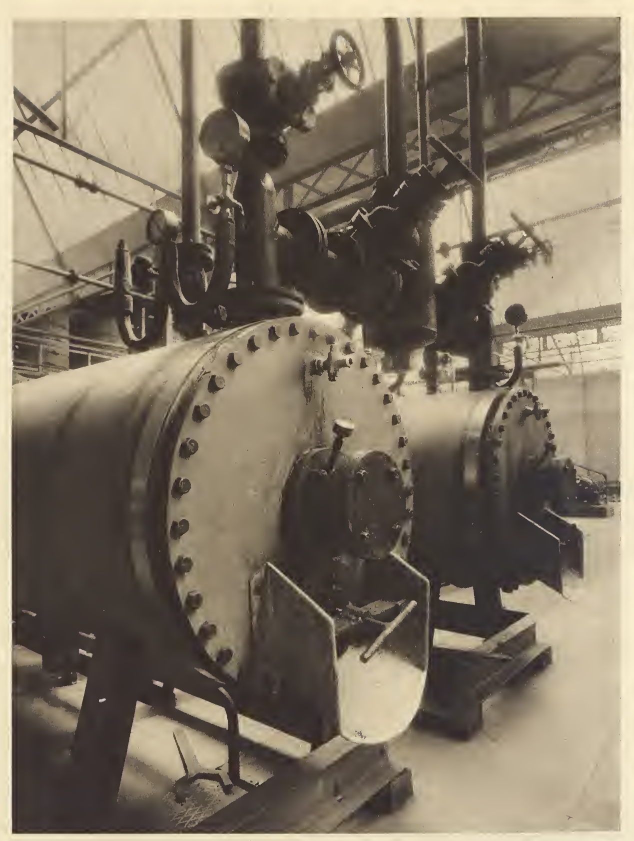


Photo Régis Lebrun.

Batterie de sécheuses rendant les tourteaux de Pancrinol et d'Inorénol utilisables pour l'alimentation du bétail. La vente de ce sous-produit est un des facteurs qui permettent de vendre bon marché nos spécialités opothérapiques.

PANCRINOL

DU DOCTEUR DEBAT

1° La formule du Pancrinol a été établie en s'appuyant sur les travaux expérimentaux et cliniques de Whipple, Lambié, Ragain, Bayle, Mac Camm, Lemaire, etc...

2° L'efficacité thérapeutique du Pancrinol a été démontrée par les heureux résultats des milliers d'observations prises par nos maîtres des hôpitaux et d'innombrables praticiens.

3° La fabrication du Pancrinol est assurée dans une usine qui met en œuvre l'outillage le plus moderne, le plus perfectionné, le plus puissant.

4° Le prix de vente du Pancrinol est très réduit grâce à l'énormité des achats et à la standardisation de la fabrication qui abaissent son prix de revient.

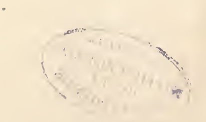


Photo Régis Lebrun.

Un des trois appareils employés pour la concentration sous vide, à basse température, du Pancrinol et de l'Inorénol.

INORÉNOL

DU DOCTEUR DEBAT



1° Les travaux de Long, Arquembourg et Charrier ont démontré l'action heureuse de la macération de rein dans tous les cas d'insuffisance rénale.

2° Mais la macération déjà difficile à préparer s'altère vite et, prise à haute dose, risque de déterminer par les albumines qu'elle contient une intoxication.

3° Nos techniques nous ont permis de débarrasser la macération de ses principes inutiles ou nuisibles, tout en conservant à l'organe son intégrité ; elles nous ont permis de présenter les seuls principes actifs du rein sous une forme stable : L'INORÉNOL.

4° Une longue expérimentation faite par les maîtres des Hôpitaux et par de très nombreux praticiens a démontré l'efficacité de L'INORÉNOL dans les cas de néphrites, urémie, uricémie, insuffisances rénales.

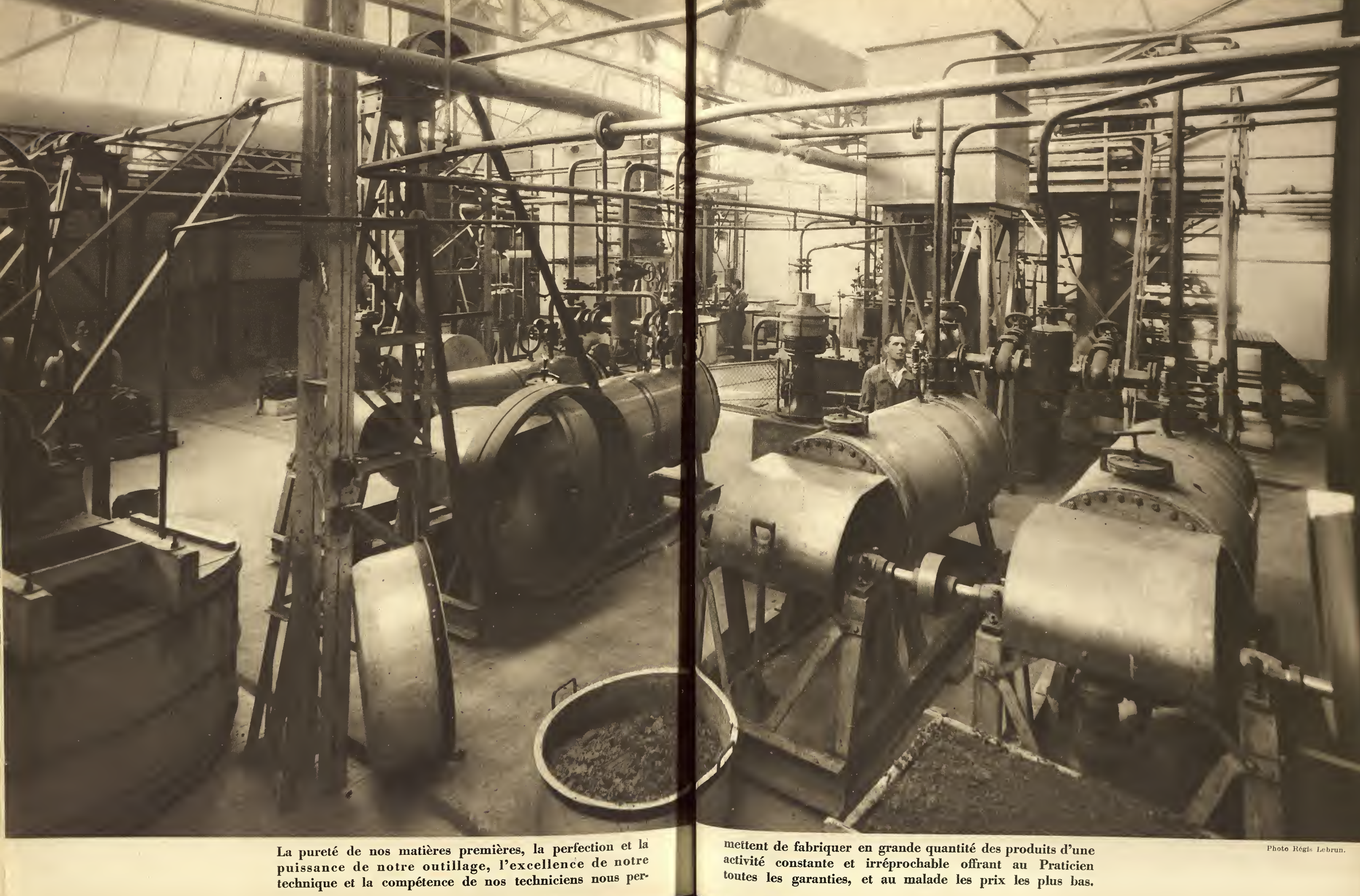


Photo Régis Lebrun.

La pureté de nos matières premières, la perfection et la puissance de notre outillage, l'excellence de notre technique et la compétence de nos techniciens nous permettent de fabriquer en grande quantité des produits d'une activité constante et irréprochable offrant au Praticien toutes les garanties, et au malade les prix les plus bas.



SOMMAIRE

NOVEMBRE 1931

ART ET MÉDECINE

REVUE MENSUELLE RÉSERVÉE AU CORPS MÉDICAL

DIRECTEUR : FRANÇOIS DEBAT

Rédaction-Administration : 60, rue de Prony

PRIX : 8 FRS

ABONNEMENT ANNUEL : FRANCE ET COLONIES, 80 FR.
ETRANGER : 80 FRANCS, FRAIS DE PORT EN PLUS.

ART ET MÉDECINE



Photo Nadar.

LE PROFESSEUR MARCEL LABBE

CE MAITRE ÉMINENT, " LE MAITRE DU DIABÈTE ", AINSI QUE L'APPELLENT LE DR DE MARCONNAY ET LA RENOMMÉE, EST OFFICIER DE LA LÉGION D'HONNEUR, MEMBRE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE, MÉDECIN DE L'HOPITAL DE LA PITIÉ ET PROFESSEUR DE CLINIQUE MÉDICALE A LA FACULTÉ.

LES TÉMOIGNAGES DE L'HOPITAL

Chez le maître du diabète

Elle était toute petite dans l'Amphithéâtre des Cours, à la Pitié, «la Maladie de Recklinghausen». Elle avait l'aspect d'une maman qui a eu des malheurs. Vêtue du gros drap bleu de l'A. P., elle s'était assise dans un petit coin et pendant que sur le négatoscope ses os longs défilaient, en effigie radiographique, tout truffés de kystes fusiformes, elle étanchait ses larmes d'un mouchoir furtif.

« Voyez comme l'os est clair et ses travées brouillées. Ce crâne décalcifié a dans son dessin quelque chose de flou qui rappelle certaines peintures modernes.» Ce disant, Marcel Labbé regardait Maxime Lanvol qui, très sage, tout heureux d'être assis sur un banc d'école — comme jadis — prenait des notes à côté de moi. Je louchai vers son papier. Il avait très soigneusement noté le coefficient de la glycémie et de la calcémie. Il écrivait maintenant : « Traitement : ablation de l'adénôme parathyroïdien. Radiothérapie profonde, ou mieux fixation de sels de chaux par l'ergostérine irradiée, peut-être avec le concours des Rayons U.V... » J'étais très impressionné. En sortant, il me dit : « Cet homme est un mathématicien. J'adore sa mesure et son sang-froid. Il doit avoir une thérapeutique admirable. Car sans doute ne laisse-t-elle rien au hasard et sa dosimétrie rigoureuse, sa méthode serrée, telle que me la laissent prévoir sa figure et sa parole, doivent lui valoir des succès dans des cas, pour tout autre désespérés. Ce qu'il doit savoir manier l'insuline, celui-là ! Et puis il a, ce savant, quelque chose d'Adolphe Menjou. Bref, il me plaît et je vous accompagnerais dans son service si j'en avais le temps.»

Il le trouva et me suivit. La sobriété, la discipline intellectuelles du professeur Marcel Labbé avaient conquis l'intempérance et l'anarchie de notre ami.

« Voici, Messieurs, un enfant de treize ans et demi. Diabétique depuis l'âge de dix ans, trois fois déjà des poussées d'acidose l'ont mis au bord du coma. Nous l'avons éduqué. Il sait maintenant se surveiller lui-même. Il examine ses urines, dose son sucre, recherche la réaction acétique. Très raisonnable, il n'outrepasse jamais les limites étroites du régime que nous lui avons conseillé. Aussi sont-ce des doses infimes d'insuline qui lui suffisent : chez lui 40 unités agissent comme 120 chez tel autre dont les besoins alimentaires auraient été moins exactement déterminés. Vous voyez aujourd'hui les résultats de cette méthode. »

Nous nous penchons sur ces joues roses, si fraîches, nous distinguons ce qu'il y a de vaillance derrière cette candeur de gosse. Maxime interroge avec une tendresse bourrue de grognard: « Que fais-tu *dans le civil*, petit ?» « J'apprends le dessin industriel ». — « Oui ! reprend le professeur Marcel Labbé. Il est courageux. Il veut venir en aide à ses parents. Nous en ferons un homme qui sera capable de fonder une famille». Et il nous cite les femmes diabétiques qui, grâce à un traitement insulinique bien conduit, ont accouché d'enfants sains.

Dans le domaine des glandes endocrines, nous retrouvons « la Maladie de Recklinghausen ». Ses larmes sont séchées. Pleine d'espoir, elle sourit au Patron. Non loin, une acromégalique nous montre une hideur de cauchemar, la déformation de sa pauvre face ravinée, pachydermisée, et entre ses lèvres énormes, invraisemblablement rouges, la monstruosité de sa macroglossie. Je suis de l'avis de Maxime : « Goya n'a jamais rien rêvé qui fût mieux ». Voici un petit basedow avec un gros goître, une hypophyse avec un diabète insipide. « Vous avez même des négresses !» admire étourdiment notre ami : c'est une addisonnienne. Dans un box, un enfant se couche. Depuis Carcassonne son acidose l'a ramené chez le Maître du Diabète. Un petit obèse est répandu sur un des lits de la salle du métabolisme basal. Là, chaque jour, deux appareils mesurent les échanges respiratoires de 6 ou 8 sujets.

Enfin Marcel Labbé nous fait ouvrir une sorte de laboratoire. « Chacune des portions remises à mes diabétiques, nous dit-il, est pesée. Après le repas, si les malades n'ont pas tout mangé, les assiettes passent de nouveau sur la balance. Ainsi peuvent être surveillées quantitativement les prises d'aliments. Mais certains diabétiques graves ne sauraient s'accommoder de la nourriture de l'hôpital, même si celle-ci est préparée selon mes directives. J'ai donc créé la cuisine diététique que vous voyez. Elle alimente mes grands malades. On y étudie les aliments de régime, les nombreuses spécialités diététiques : pains, biscottes, gressins, sucres et gâteaux de remplacement ».

Une infirmière ouvre des boîtes de métal. Nous y reconnaissons des carottes, des choux et des choux de Bruxelles, le tout desséché. Il faut bien, l'hiver, varier les régimes. Lanvol regarde tout cela de très loin, avec infiniment de circonspection. Il sifflote imperceptiblement. Il préfère — c'est visible, la sole dieppoise et le homard thermidor.

J'allais prendre congé du professeur, quand je m'entendis appeler depuis le bout du couloir : « Marconnay ! Marconnay, mon vieux, vous n'avez pas vu ça !» *Ça*, ce sont deux inscriptions, exhortations liminaires, qui flanquent l'entrée du Service. Pieusement, maintenant, Maxime lit les *Commandements de l'Hygiène alimentaire :*

1º « Mains propres, plats propres, mets propres font la nourriture appétissante et saine ;

2º « Mange à heure fixe, mastique avec soin. Reposetoi après les repas. »

Il s'interrompt soudain, regarde un moment le Patron qui s'est approché en souriant. Il interroge enfin : « Vous observez ce commandement, Monsieur ? » — « Hélas ! » répond Marcel Labbé.

Évidemment ! Demandez à votre imagination de vous filmer la vie de celui-ci. Vous verrez passer, à une cadence de folie, les nuits brèves, écourtées au profit des travaux personnels, l'hôpital, ses cours et ceux de la Faculté, les examens, la consultation et les visites en ville et parmi tout cela les repas expédiés d'une dent hâtive à des heures de hasard.

Dr R. de Marconnay.



Photo Kertesz.

THERMALISME et TOURISME

INTERVIEW DE M. GASTON-GÉRARD

SOUS-SECRÉTAIRE D'ÉTAT AUX TRAVAUX PUBLICS ET AU TOURISME

Il nous avait été dit que M. Gaston-Gérard, qui n'ignore rien de ce qui peut servir la grande cause qu'il défend, avait émis une opinion élogieuse sur la façon dont sont présentées dans " Art et Médecine " les beautés et les richesses naturelles de notre pays. Fort de cette opinion, nous avons sollicité de l'éminent sous-secrétaire d'État quelques précisions sur l'œuvre qu'il poursuit et qui, tout en étant au premier chef d'intérêt national, touche de si près aux intérêts d'une bonne partie du corps médical. Prêchant d'exemple, M. Gaston-Gérard nous a fait ce « bon accueil » qu'il recommande justement dans l'interview qu'on va lire et dans laquelle est fortement marquée l'importance de l'industrie touristique.

LES

LE TOURISME, L'ART ET LA SCIENCE

principales attractions touristiques de notre domaine national, nous dit M. Gaston Gérard, sont dues à l'art et à la Science, et je suis heureux qu'*Art et Médecine* me procure l'occasion de rendre, une fois de plus, hommage à ceux qui, comme vous, mettent tout en œuvre pour embellir notre pays, grâce aux concours si précieux des artistes et des savants.

L'histoire du Tourisme, en effet, n'est-elle pas également celle des efforts accomplis par l'homme dès l'origine de l'humanité, pour rechercher le meilleur moyen de se nourrir, de se soigner, et de se loger ?

Les vestiges des grandes voies romaines qui connurent une période de prospérité ont suscité et suscitent encore l'émulation des peuples, les nombreuses merveilles architecturales qui bordent nos fleuves sont l'honneur et la gloire de nos villes françaises, et je m'en enorgueillis en tant que Maire de Dijon et représentant d'une région particulièrement favorisée : la Bourgogne.

Les grands travaux de canalisation, les ouvrages de nos ports maritimes, de nos forteresses, qui ont gardé l'empreinte de notre génie, n'ajoutent-ils pas une séduction de plus à toutes celles qu'exerce sur le touriste étranger le charme de nos sites naturels et de nos sources incomparables ?

La science, le tourisme et les arts se prêtent donc un mutuel appui depuis que le monde existe.

Le goût de la science et des arts a permis aux hommes, non seulement de découvrir les richesses touristiques, mais il leur a donné la possibilité de les utiliser.

Les sites sont entourés d'aménagements confortables grâce au souci d'hygiène auquel nous devons toutes les commodités qui constituent les agréments de la vie moderne et sans lesquels le tourisme, certainement, aurait moins de charme pour la plupart des visiteurs à juste titre plus exigeants que jadis sur ce chapitre.

Le thermalisme a entraîné, dès le début, l'homme au tourisme en lui donnant la possibilité de recouvrer une santé ébranlée par sa vie trépidante ; le pittoresque et la beauté du cadre ont, par la suite, retenu les malades guéris et les ont transformés en voyageurs qui sont devenus des touristes fervents.

Puisqu'il est avéré que la France est le pays le plus attrayant de l'Europe, il importe de s'organiser afin que les touristes puissent y pénétrer facilement et y trouver la réception la plus accueillante.

LA POLITIQUE DU BON ACCUEIL

Il y a donc une politique qui s'impose à nous, c'est la politique du bon accueil. Il faut que dans toutes les nations on prenne l'habitude de venir faire un tour d'amitié en France.

De plus en plus nous tendons à vivre entre nations en pleine harmonie de sentiments et ce ne serait pas suffisant si nous n'avions pas le désir de nous unir dans une conception commune pour l'amélioration du bien-être social, par des échanges intellectuels et scientifiques.

La courtoisie, d'ailleurs, entre les individus et même entre les nations, nous en voyons une preuve tous les jours, favorise l'esprit de concession et de sacrifice.

Voilà pourquoi, à la base de toutes nos relations, nous préconisons cette politique du bon accueil sous toutes ses formes ; nous la prêchons à ceux qui représentent la doctrine de l'État.

A tous les fonctionnaires de l'Administration publique nous recommandons d'exercer leur service avec aménité. A tous nous demandons de renseigner les visiteurs avec politesse et avec empressement.

ADOUCIR LA FISCALITÉ

A cette politique du bon accueil, ajoute M. Gaston Gérard, non sans un sourire, se lie tout naturellement une politique de fiscalité adoucie.

Nous ne voulons plus de ces tourniquets à l'entrée des portes de la France.

Nous voulons entrée libre pour tous les touristes qui viennent acheter nos produits.

Nous intervenons chaque jour auprès du Ministre du budget afin qu'il examine le moyen de réduire les taxes de circulation automobile.

Nous désirons non seulement que nos visiteurs étrangers soient conduits vers nos stations thermales et vers les villes de cure et de séjour, mais nous souhaitons de voir s'établir des itinéraires au profit des industriels, des littérateurs et des savants de tous les pays.

C'est une très grande joie pour moi de présenter au monde une France aussi fertile en ressources touristiques, qui possède un domaine thermal aussi complet et aussi varié.

Mais une de mes plus grandes préoccupations est d'harmoniser avec le progrès scientifique moderne toutes nos richesses naturelles.

LE CRÉDIT HOTELIER

L'État, qui se propose d'avancer des capitaux aux communes en vue de leur permettre des installations d'éclairage électrique, d'eau potable, des

créations de coopératives, doit également consentir des prêts à nos stations thermales qui sont depuis des siècles les sources les plus productrices de nos revenus et les attractions éternelles de notre pays.

On a institué, il y a quelques années, le crédit hôtelier qui nous a permis, en peu de temps, avec une avance de cinquante millions, de réaliser des créations d'hôtels qui en représentent le triple.

C'est un exemple de ce que peuvent faire des groupements de bonne volonté lorsqu'ils se sentent encouragés et soutenus.

La moyenne et la petite hôtellerie, en quelques années, ont équipé 30.000 lits.

Comment a été acquis ce résultat? En assimilant le crédit hôtelier à une banque populaire.

Le fonctionnement de cette institution, sous le patronage des pouvoirs publics, obtient un développement d'autant plus grand que la compréhension du rôle qu'il doit jouer est plus large.

Les conseils généraux, les conseils municipaux, les chambres de commerce, les grands réseaux peuvent et doivent collaborer à une telle œuvre.

Leur concours financier est susceptible de réduire l'intérêt des prêts alloués et par conséquent de diminuer le loyer de l'argent.

LE CRÉDIT THERMAL

C'est dans ce même esprit que doit être comprise l'institution du Crédit Thermal.

Il serait d'ailleurs très vite installé dans l'immeuble qu'occupe le Crédit Hôtelier et les deux services pourraient fonctionner parallèlement.

Le Crédit Thermal consentira des prêts aux collectivités qui lui présenteront un programme et un plan bien déterminés concernant le thermalisme.

Il y aura, au Crédit Thermal, un Comité consultatif, comme il y a un Comité consultatif au Crédit Hôtelier et c'est par lui que seront décidés les consentements aux prêts.

Le principe de cette création est donc admis, il ne reste qu'à trouver les moyens d'action.

C'est le Parlement qui doit nous les donner.

LES MOYENS DE TRANSPORT

Les représentants de nos stations thermales, soit à la Chambre, soit au Sénat, connaissent les richesses incomparables des communes dont ils sont les défenseurs. Ils savent qu'il est de bonne politique d'exploiter ces richesses le plus vite et le plus largement possible et dans de meilleures conditions.

Ils ont conscience, d'ailleurs, qu'en se joignant à mes efforts pour mettre en valeur les trésors que possèdent quelques-unes de leurs localités, ils travaillent à l'intérêt national.

Mais pour assurer la prospérité des régions touristiques, il importe qu'elles soient desservies par les meilleurs moyens de transport.

J'ai la charge des routes et je puis dire que le réseau routier français est supérieur à tous les réseaux routiers du monde entier.

J'estime, cependant, qu'il n'est pas parfait et je m'emploie de mon mieux pour qu'il le devienne.

Mes services sont prêts à ouvrir les grandes voies que nous souhaitons et à améliorer celles qui existent. Nous venons de nationaliser 40.000 kilomètres de route en plus des 40.000 que l'État entretenait déjà.

Ils ont étudié tous les systèmes et tous les procédés les plus modernes de revêtement.

Ils ont fait des essais concluants, leur application peut être immédiate.

Ni notre technique, ni notre prévoyance ne sont par conséquent en défaut, c'est tout simplement une question de crédit.

Nous garantirons également la sécurité des routes par la suppression des passages à niveau. Nous désirons les supprimer tous, c'est un programme à très longue échéance parce que sa réalisation est très coûteuse.

Je ne veux pas citer de chiffres, je veux simplement que l'on sache qu'il nous faudrait 70 millions pour supprimer les 30 passages à niveau les plus dangereux.

UNE ŒUVRE D'UNION

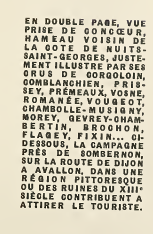
Pour l'ensemble de la politique touristique, je fais appel à la collaboration de toutes les nations.

Mon rôle consiste, en effet, à coordonner tous les efforts et toutes les bonnes volontés des Municipalités, des Administrations, des Associations, des Groupements, en un mot de tous les Français qui comprennent l'importance du tourisme, sa valeur et toutes ses heureuses incidences sur notre commerce et sur nos industries.

Nous demandons tous à organiser et à équiper le pays de telle façon qu'il puisse recevoir, dans les meilleures conditions, les touristes du monde entier.

Je sais quelles sont les possibilités de la France, je connais l'attachement de ses enfants pour les richesses de son sol, son ardeur au travail lorsqu'il s'agit de développer notre prestige national.

Grâce au labeur commun, grâce à l'ingéniosité et à l'empressement de tous ceux à qui je demande un concours désintéressé ou qui me l'offrent, la France restera pour tous les peuples la terre privilégiée « qui guérit, repose et distrait ».



EN DOUBLE PAGE, VUE PRISE DE CONCŒUR, HAMEAU VOISIN DE LA COTE DE NUITS-SAINT-GEORGES, JUSTEMENT ILLUSTRE PAR SES CRUS DE CORGOLOIN, COMBLANCHIEN, PRISSEY, PRÉMEAUX, VOSNE, ROMANÉE, VOUGEOT, CHAMBOLLE-MUSIGNY, MOREY, GEVREY-CHAMBERTIN, BROCHON, FLAGEY, FIXIN... CI-DESSOUS, LA CAMPAGNE PRÈS DE SOMBERNON, SUR LA ROUTE DE DIJON A AVALLON, DANS UNE RÉGION PITTORESQUE OU DES RUINES DU XIII[e] SIÈCLE CONTRIBUENT A ATTIRER LE TOURISTE.

Photos Kertesz.

EN BOURGOGNE

PAR GEORGES LECOMTE
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

A mon éminent ami le Dr Chauveau, sénateur et président du Conseil général de la Côte-d'Or.

Dans un harmonieux paysage de collines et de plaines coulent deux grandes rivières calmes, aux beaux reflets, la Saône et l'Yonne, puis une quantité d'autres cours d'eau, les uns tout aussi paisibles et miroitants, les autres rapides, sonores, bondissant de pierre en pierre, où passent l'éclair d'une truite tâchetée de rose, l'argent massif d'un brochet fonçant sur sa proie, l'ovale d'une perche aux épines transparentes.

Sous un ciel fin, nuancé, gai, limpide, en toutes ces eaux s'inscrivent, comme dans une glace, les silhouettes des hauts peupliers frémissants, des saules qui frissonnent sur leurs bords et des bas coteaux chargés de pampres qui parfois s'inclinent jusque vers ces surfaces lumineuses.

Et, si peu qu'on gravisse ces pentes, l'œil découvre les clochers romans, dont, sous l'influence de l'abbaye de Cluny, cette région s'est peuplée, les flèches gothiques, l'architecture rose, grise ou noircie, d'églises-forteresses dressées afin de défendre la prière et ceux qui s'agenouillent pour la faire ; au sommet des coteaux les silhouettes de fiers donjons encore debout ou en ruines, et, surgissant d'entre les hautes frondaisons des parcs, les belles vieilles demeures de la Renaissance, des XVII[e] et XVIII[e] siècles. Ou du moins si, de l'endroit où l'on est, on n'en aperçoit aucun, l'imagination les devine lorsque, ayant voyagé en Bourgogne ou lu les livres qui la racontent, on sait l'abondance de ces belles vieilles pierres, qui sont comme illuminées



A AUXERRE, UN QUAI DE LA RIVE GAUCHE VU DU PONT DE LA TOURNELLE. OUTRE LES BELLES PERSPECTIVES OUVERTES PAR L'YONNE A TRAVERS LA VILLE, DE REMARQUABLES MONUMENTS, TELS QUE LA CATHÉDRALE, L'ÉGLISE SAINT-GERMAIN, DONNENT A AUXERRE UN VIF ATTRAIT

Photos Kertesz



d'histoire aussi bien que patinées par l'ouragan, les rafales et le soleil des siècles.

Sauf certains environs de Dijon, d'un mouvement assez âpre, et la sévère région de l'Autunois qui, en Saône-et-Loire, pays essentiellement bourguignon, annonce le Morvan, le caractère général de la Bourgogne est la modération lumineuse, la riante clarté, la grâce. Rien de renfrogné. Rien d'enfoui. Nombreux, les villages sont gais, les cultures d'accès facile. Les saisons s'y succèdent assez douces. Les vignes font la transition entre les prés qui s'étendent au creux des vallons, au bord des rivières, et les bois couronnant les monts. Pays aimable, qu'on a toujours traversé sans peine et sans périls, du moins sans les périls qui résultent de la nature.

Aussi, contrairement à certaines autres provinces, même voisines, telles que par exemple la Franche-Comté, montagneuse, fermée, rude et assez rébarbative, la Bourgogne, ouverte aux communications aisées, a-t-elle été de tout temps une terre de passage. Au point de vue géographique, elle est la voie naturelle de cheminement entre le Nord et le Midi. L'Histoire nous prouve que séculairement, la Bourgogne a bien rempli ce rôle.

Du reste cette double influence, la septentrionale et la méridionale, est inscrite dans ses édifices publics et dans ses vieilles demeures particulières. En pleine époque gothique, certains de ses artistes ont eu, avant tous autres, le pressentiment de la Renaissance italienne. Et si, dans la basse Bourgogne, celle qui est au Nord, les toits sont hauts, avec des pentes raides, comme dans les pays de neige et de pluies abondantes, les maisons de la Haute-Bourgogne, surtout dans la vallée de la Saône, le long de laquelle court si violemment parfois le chaud vent du Sud, ont leurs toits presque plats recouverts de la tuile latine.

Que de peuples, que d'armées, que de pèlerins, de voyageurs, de commerçants nomades, la Bourgogne n'a-t-elle pas vu la parcourir ! Que d'histoires elle a entendues! Que de chansons en réponses à ses «Noëls» fameux ou ses refrains à boire ! Que de choses elle a ainsi apprises au passage, en s'amusant de l'imprévu qui la traversait !

Cette incessante apparition des gens les plus divers, l'obligation et l'habitude



LA CURE, PRÈS D'ARCY-SUR-CURE, TRAVERSE UN TRÈS BEAU PAYSAGE. LES " GROTTES D'ARCY " AJOUTENT AU VIF AGRÉMENT DE CETTE PARTIE DE LA VALLÉE. ELLES OUVRENT DANS LES ROCHERS QUI BORDENT LA RIVE GAUCHE LEURS GALERIES ORNÉES DE SECRÉTIONS CALCAIRES.

de contacts renouvelés avec tant de chemineaux loquaces, pittoresques, venus de tous pays, contribuent, avec le sol fertile, les récoltes précieuses et gaies, la douceur du climat, à nous expliquer le tempérament des gens de cette terre :

Le Bourguignon est amène, jovial, accueillant. Il a de l'esprit, du bon sens et de la bonne humeur. Il ne s'en fait point accroire, mais n'aime pas non plus qu'on prétende lui en faire accroire. Ses mœurs sont douces. De caractère affable, il déteste l'injustice et la brutalité. Enjoué, il aime les facéties, ne s'effarouche pas lorsqu'elles sont lestes, voire même un peu grasses. Il est volontiers railleur, mais gaiement et sans méchanceté. La fécondité de son sol, la richesse et le charme de son pays, l'agréable vie qu'on y mène pourraient le rendre un peu mou, épris de l'existence facile et docile au fait accompli. Mais, par bonheur, cette aimable tendance est corrigée par la chaleur combative qui est en lui, par l'enthousiasme que, pas bête et curieux, il a pour les idées, par un attachement — qui va jusqu'à l'héroïsme — pour la si douce et si riante terre natale. Il a donné des guerriers illustres, d'ardents prédicateurs, des artistes magnifiquement obstinés à réaliser leur rêve.

Après cette évocation synthétique des aspects généraux du pays, après cette

UNE VIEILLE FERME SUR L'OZE, A LA SORTIE DU HAMEAU DES LAUMES. ELLE EST ROBUSTE, RAMASSÉE, SOLIDEMENT PLANTÉE DANS LA VIEILLE TERRE QU'ILLUSTRA, TOUT PRÈS DE CET ENDROIT, LA RÉSISTANCE DE VERCINGÉTORIX «QUI SE RENDIT SEULEMENT POUR ÉPARGNER A SES SOLDATS SURVIVANTS LES TORTURES ET LE MASSACRE». DANS L'AUTRE PAGE, UNE VUE PANORAMIQUE PRISE DE SOMBERNON, VERS L'OUEST.



brève analyse des traits essentiels qui caractérisent ses habitants, il me faut, si bref que soit cet article, entrer un peu dans les détails et par eux justifier mes dires.

■

Voici Sens et sa belle cathédrale gothique, Saint-Étienne, avec un seul clocher au-dessus de sa majestueuse dentelle de pierre, comme sa sœur en élégance et en beauté, la cathédrale d'Auxerre qui domine l'Yonne et son gai mouvement de batellerie. La porte de l'Horloge, l'une des antiques parures de ce chef-lieu, est souvent évoquée dans les romans scabreux, picaresques, vivants, de Restif de la Bretonne, dont les historiens de la Bourgogne et les auteurs de guides ne nous parlent jamais. Ce romancier prodigieusement fécond, qui nous a conté sa vie avec tant de sincérité, est pourtant un écrivain de grande importance, car ses livres sont de précieux documents sur l'existence des petites gens du XVIIIe siècle, à la campagne comme à la ville. Né dans les environs d'Auxerre, Restif de la Bretonne y fut apprenti, puis ouvrier typographe, chez l'imprimeur Parangon (dont le nom est l'origine du mot technique « parangonner »), avant de venir à Paris dont il nous a si impassiblement décrit les étranges « Nuits ».

Puis-je quitter les bords de l'Yonne sans faire, parmi les ruines gallo-romaines d'Alise Sainte-Reine, un beau salut admiratif à Vercingétorix, le grand ancêtre de nos poilus héroïques, qui, encerclé par les cohortes romaines, se rendit fièrement à César après les misères et les hécatombes d'un siège de huit mois, et seulement pour épargner à ses soldats survivants les tortures et le massacre ?

Ayant passé quelques heures parmi les vieilles maisons de Flavigny, resserré entre ses remparts et célèbre par ses excellents « anis », toujours en faveur. je m'attarde

avec plaisir, au seuil de la Côte-d'Or, dans les rues de Semur-en-Auxois, bordées de nobles maisons aux portails majestueux, sur la promenade qui, longeant les tours puissantes et massives de cette merveilleuse petite ville, jadis solidement fortifiée, domine de haut la rivière l'Armençon, intime et riante à ses pieds.

En nous promenant près du fier donjon de Montbard, au milieu d'un parc contenant les ruines d'un château-fort détruit, comment ne pas nous rappeler que Buffon y vécut, y écrivit son *Histoire Naturelle*, y morigéna son fils, dont on a dit qu'il fut « la plus mauvaise partie de son Histoire naturelle ». C'était au surplus, ce fils, un mari si trompé — et plus particulièrement par le duc d'Orléans, fâcheusement connu sous le nom de Philippe-Égalité — que Buffon, tenant sa belle-fille pour morte et ne permettant pas que son fils y fît la moindre allusion, ne lui parlait d'elle qu'en l'appelant « Feu votre femme ». Esprit bourguignon !

Avant de gagner Dijon, un petit détour s'impose pour traverser Avallon, tout près de laquelle est né Vauban, dont les savantes fortifications sont, en leur verte pureté géométrique, de si belles œuvres d'art, et celle du maréchal Davout, duc d'Auerstaedt, pour voir les sculptures et verrières de sa cathédrale, ses antiques maisons et sortir par ce qui reste de la porte s'ouvrant sur la jolie vallée du Cousin.

Puis, comment ne pas s'accorder quelques heures de méditation devant le vaste paysage de Vézelay, où saint Bernard, le grand saint passionné et combatif de Bourgogne, prêcha la seconde Croisade et d'où saint Louis partit à la tête de la troisième. Là, dans ce vieux bourg pittoresquement rassemblé autour de son église, et que l'imagination se représente animé de foules chantant des cantiques, quel émerveillement à la vue de la façade monumentale, aux belles sculptures mettant leur dentelle de pierre autour de vitraux diaprés, et quelle impression de grandeur donnée par la haute nef principale, surtout lorsque, le portail d'entrée étant ouvert, la basilique s'augmente de toute l'étendue du vaste narthex. Magnifique cadre pour les irrésistibles enthousiasmes et ferveurs qui s'élancèrent de ce lieu saint.

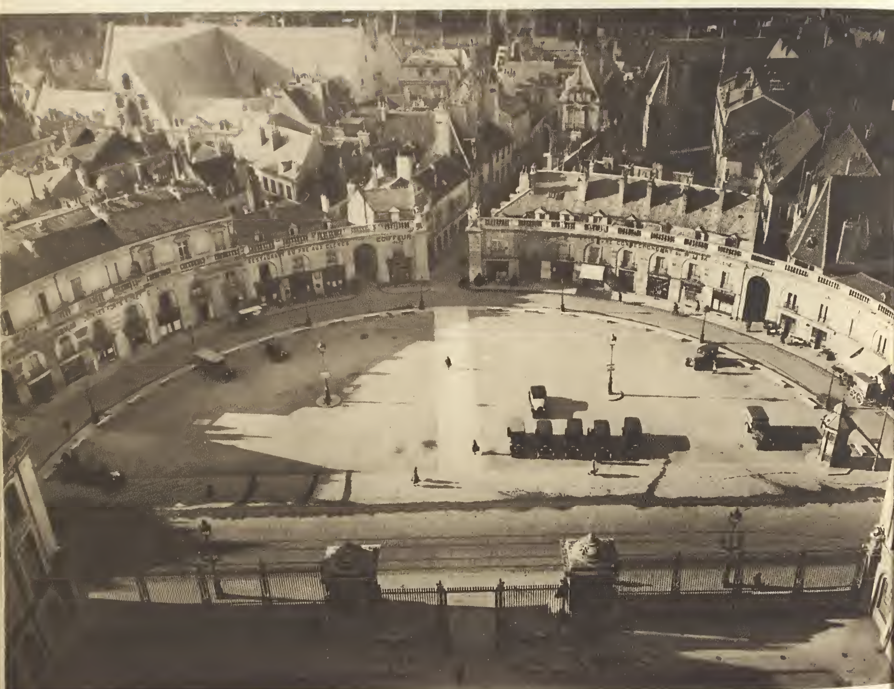
Maintenant voici Dijon, la capitale. C'en est une, en effet. Son histoire le prouve,

...tos Kertesz.



A DIJON

A DIJON, LA PLACE D'ARMES, PRISE DU HAUT DE LA TOUR DE LA TERRASSE. AU PREMIER PLAN, LA GRILLE DE LA COUR D'HONNEUR DE « L'ANCIEN PALAIS DES DUCS DE BOURGOGNE. PLUS TARD, APRÈS L'ANNEXION DU DUCHÉ A LA FRANCE, PALAIS DES ÉTATS, MAINTENANT L'HOTEL DE VILLE DIGNE DE CETTE GRANDE CITÉ ». L'HÉMICYCLE DE LA PLACE D'ARMES, TOUT MESURE ET HARMONIE, AVEC SES ARCADES SURMONTÉES D'UNE BALUSTRADE DE PIERRE, A ÉTÉ CRÉÉ EN 1686 SUR LES PLANS DE NOINVILLE.



Photos Kert

VUE GÉNÉRALE DE DIJON — LA VILLE DES EGLISES, LA VILLE CAPITALE DE LA BOURGOGNE, COMME " SON HISTOIRE LE PROUVE " ET " SES MONUMENTS L'ATTESTENT " — PRISE DU HAUT DE LA TOUR DE LA TERRASSE. AU TOUT PREMIER PLAN ET EN BIAIS, LA RUE DE LA LIBERTÉ BORDÉE DE MAISONS DU XVIII[e] SIÈCLE. AU FOND, DE GAUCHE A DROITE, LES TOURS DE SAINT-JEAN, DE SAINT-PHILIBERT ET DE LA CATHÉDRALE SAINT-BÉNIGNE.



ses monuments religieux et civils l'attestent. Les puissantes et célèbres orgues de Saint-Bénigne, la cathédrale, grondent au-dessus de ses trois nefs et de sa triple abside, du plus pur style ogival bourguignon, et font entendre leur voix presque jusqu'en la crypte du XI[e] siècle, qui est d'une sévérité émouvante et mystérieuse. Notre-Dame nous offre la noble élégance de ses deux étages de hautes arcatures au-dessus du triple porche de son rez-de-chaussée, réminiscence tout à fait exceptionnelle des colonnades gréco-romaines dans l'art gothique, et les sonneries de son fameux Jacquemart, rapt de Philippe-le-Hardi à Courtrai.

La Renaissance est représentée à Dijon, en même temps que par de magnifiques demeures, par l'église Saint-Michel, chef-d'œuvre de calme harmonie dû à l'architecte et sculpteur Hugues Sambin. Sans négliger l'intéressante église romane Saint-Philibert, nous irons tout droit à l'ancien Palais des Ducs de Bourgogne, plus tard, après l'annexion du Duché à la France, Palais des Etats, maintenant l'Hôtel de Ville digne de cette grande cité. Il a été reconstruit tout au long du XVIII[e] siècle. Les seuls vestiges du XV[e] — mais très beaux — sont la Tour de la Terrasse et celle de Bar, la grande Salle des Gardes et les cuisines.

C'est dans ce palais qu'est installé le Musée de Dijon, l'un des plus riches et des mieux organisés de France, où l'on admire, parmi tant d'autres splendeurs sculptées et peintes, les fameux tombeaux des ducs de Bourgogne. L'un, celui de Philippe-le-Hardi, est une merveille de Claude Sluter. L'autre, dû au ciseau de Jean de la Huerta et de Le Moiturier, fut élevé à la mémoire de Jean Sans-Peur et de Marguerite de Bourgogne.

On perdrait deux émotions d'art, si avant de quitter Dijon, on n'allait pas voir le cé-

EN HAUT DE LA PAGE, NOTRE-DAME, PUR SPÉCIMEN DE L'ART BOURGUIGNON DU XIIIe SIÈCLE. LES DEUX ÉTAGES D'ARCATURES DE LA FACADE SONT ORNÉS D'UNE TRIPLE RANGÉE DE PERSONNAGES ET D'ANIMAUX GROTESQUES. LA TOUR D'ANGLE PORTE A SON SOMMET UNE HORLOGE ET EST SURMONTÉE DU "JACQUEMART" A TROIS PERSONNAGES QUE PHILIPPE-LE-HARDI RAVIT AUX TRÉSORS DE COURTRAI. EN BAS DE PAGE, LA CATHÉDRALE SAINT-BÉNIGNE, DE PUR STYLE OGIVAL BOURGUIGNON ET DONT LES ORGUES SONT CÉLÈBRES.



Photos Kertesz.

L'ÉGLISE SAINT-MICHEL, COMMENCÉE EN 1499, MAIS DONT TOUTE LA FACADE EST DE LA RENAISSANCE ET OFFRE LE SPÉCIMEN LE PLUS COMPLET DE CE STYLE DANS LE DOMAINE DE L'ARCHITECTURE RELIGIEUSE EN FRANCE. AU-DESSUS DE LA PORTE CENTRALE, UNE EXQUISE LANTERNE ELLE-MÊME SURMONTÉE D'UN LANTERNON. LES DEUX TOURS CARRÉES A QUATRE ÉTAGES PORTENT DES ORNEMENTS CLASSIQUES. AU-DESSUS, DEUX LANTERNES OCTOGONALES. C'EST " LE CHEF D'ŒUVRE DE CALME HARMONIE, DU A L'ARCHITECTE ET SCULPTEUR HUGUES SAMBIN".

lèbre Puits de Moïse où, sur un piédestal hexagonal, Claude Sluter, sculpteur de génie, a magnifiquement représenté les figures des prophètes Moïse, David, Jérémie, Zacharie, Daniel, Isaïe, et si l'on ne visitait pas, à Fixin, le monument qu'un admirateur de Napoléon Ier lui fit élever sur ses terres, par le grand Rude, autre statuaire de génie.

Rude est d'ailleurs né à Dijon qui, après Paris, est la Cité la plus riche en hommes illustres ou connus. Les noms de la plupart d'entre eux ont été donnés à des rues de Dijon et sont gravés sur des plaques aux façades des maisons qu'ils habitèrent. Au surplus, la capitale de la Bourgogne s'embellit de vieilles demeures des xve, xvie et xviie siècle, dont quelques-

unes sont adorables, comme — simples exemples — la maison aux Cariatides et la maison Milsand (Renaissance), la maison dite des Ambassadeurs d'Espagne, du XVe siècle, l'hôtel des Chambellans, dont la cour est un bijou de style ogival et, derrière Notre-Dame, l'hôtel Vogué, chef-d'œuvre de la Renaissance avec son majestueux portail du grand siècle.

■

Presque aux portes de Dijon s'arrondissent, dominant les plaines de la Saône, les coteaux sur les pentes desquels mûrissent les raisins des crus fameux, les « pinots » de Bourgogne, dont sans doute nos poilus, en leur héroïque gaîté, firent « pinard ». Pas un de ces villages, enveloppés d'arbres verdoyants au milieu des vignobles nus et torréfiés, qui ne soit célèbre !

Sur la Côte de Nuits, Chambertin, Musigny-Chambolle, Vougeot, Vosne avec ses Romanées, pour ne citer que ces gloires. On comprend ce chef — duc d'Aumale, disent les uns, maréchal de Castellane, prétendent d'autres — qui, passant avec son Corps

HOTEL DIEU

DE BEAUNE

1414

Photos Kertesz.







A GAUCHE, LA COUR D'HONNEUR DE L'HOTEL-DIEU DE BEAUNE, D'UNE ATMOSPHÈRE SI PAISIBLE EN SON ARCHITECTURE DU XVe SIÈCLE. SITOT LA PORTE FRANCHIE, ON EST COMME TRANSPORTÉ EN PLEIN MOYEN-AGE. LA "DÉLICIEUSE IMPRESSION" QU'A NOTÉE GEORGES LECOMTE S'ACCENTUE ENCORE LORSQU'ON EXAMINE LE DÉTAIL DE CETTE PURE MERVEILLE GOTHIQUE. ICI, LE "GRAND TOIT" ET LA SŒUR PHARMACIENNE.

A L'HOTEL-DIEU DE BEAUNE, LA SALLE SAINT-LOUIS (DU XVIIe SIÈCLE), REMARQUABLE PAR SA CHEMINÉE LOUIS XIV, SON CHRIST EN BOIS PEINT (DU XVe SIÈCLE) ET UNE BELLE FONTAINE DE MARBRE

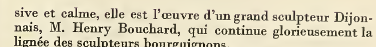


d'Armée devant le Clos Vougeot, lui fit, comme à une haute personnalité glorieuse, présenter les armes par ses soldats. C'est un peu de l'âme ardente, gaie et généreuse de la Bourgogne qu'ils saluaient !

Non moins chauds, éclatants, corsés, fruités, chargés d'aromes, les vins célèbres de la Côte de Beaune dont les villages abritent leur joie dans une oasis de verdure : Corton, Pommard, Montrachet, Meursault, par exemple. J'en passe et des plus enchanteurs. Ma gratitude s'excuse de ne pouvoir citer tous ces noms exaltants.

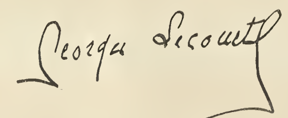
Prodigieux vins qui vieillissent dans le frais mystère des larges remparts de Beaune, devenus d'immenses caves à plusieurs étages. Dans leur ombre insoupçonnée du dehors, des milliers de barriques se superposent et des murailles de bouteilles s'alignent. Quelle somptueuse ceinture pour les vieilles maisons de Beaune, pour sa belle église Notre-Dame, où le gothique flamboie à côté de la sévérité romane, pour son Hospice, d'une atmosphère si paisible en son architecture du XVe siècle, avec son triptyque de Van der Veyden, ses tapisseries, ses bois antiques, ses vieux cuivres et le blanc costume des Dames de l'Hôpital à la coiffure en forme de hennin ! Sitôt la porte franchie, on est comme transporté en plein moyen âge. Délicieuse impression, bien que la cour d'entrée soit ornée d'une statue toute moderne du chancelier Rollin, fondateur de l'hospice. Il est vrai que, très sobre en sa noblesse expres-

EN DOUBLE PAGE, LA GRANDE SALLE OU "CHAMBRE DES POVRES", DONT LES VINGT-HUIT LITS SONT RÉSERVÉS AUX FEMMES CONVALESCENTES. L'UNE D'ELLES, DOUILLETTEMENT INSTALLÉE, CHARME PAR LA LECTURE SES LONGS LOISIRS.



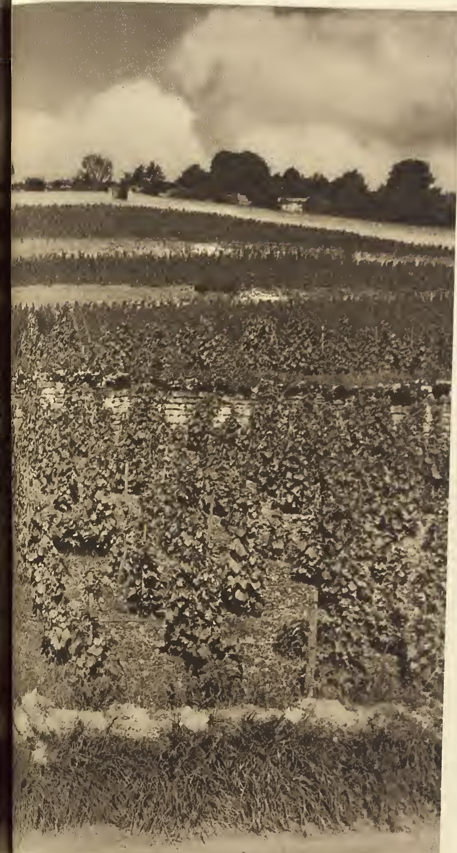
sive et calme, elle est l'œuvre d'un grand sculpteur Dijonnais, M. Henry Bouchard, qui continue glorieusement la lignée des sculpteurs bourguignons.

Et, vers le Sud, autour des eaux largement étalées de la Saône, s'étend jusqu'au Beaujolais, son prolongement magnifique, la Haute-Bourgogne, riche aussi en gloires — Lamartine, Prud'hon, Greuze — en beaux monuments — Autun, Tournus, Mâcon, Cluny — en vignobles réputés et en usines célèbres dans le monde entier, en paysages harmonieux où le souvenir des trois frères Bonaparte, Napoléon, Joseph et Lucien, tous anciens élèves du Collège d'Autun, de Talleyrand, évêque de cette ville, du maréchal de Mac-Mahon et du général Changarnier, l'un des héros de la Conquête de l'Algérie, peut être évoqué du haut des montagnes d'où l'on aperçoit les fumées du Creusot.



LA GLOIRE DE DIJON
CAPITALE GASTRONOMIQUE

PAR CURNONSKY

UN VIGNOBLE A NUITS-SAINT-GEORGES. C'EST LA, GRACE A UNE EXPOSITION PARTICULIÈREMENT HEUREUSE, QUE LE SOLEIL SE PLAIT A MURIR UN RAISIN ENTRE TOUS FAMEUX ET FAIT MONTER DE LA TERRE AUX BAIES PEU A PEU DORÉES DES SUCS MYSTÉRIEUSEMENT RACÉS, AUX AROMES DIVERS.

La noble cité des Ducs, si grande par son passé, si belle et si pittoresque par l'ordonnance de ses monuments, de ses églises, de son Palais et de son Musée, n'est pas seulement la Capitale de la Bourgogne : elle est aussi une des capitales de la Gastronomie mondiale.

C'est à ses portes que commence la merveilleuse *Côte-d'Or* — la bien nommée ! — qui produit ces grands vins, illustres depuis des siècles, où la puissance bienfaisante de la terre s'allie à la chaleur du Soleil, ces crus dont la saveur, le bouquet et le parfum s'infiltrent comme une extase au cœur des « Dipsodes et Buveurs très précieux » chers à notre maître Rabelais.

Le grand gastronome Ali Bab, récemment enlevé à notre respectueuse amitié et à notre fervente admiration, a donné des vins de Bourgogne, une classification que l'on peut considérer comme définitive. Il divise les vins rouges en trois régions : la côte de Nuits, la côte de Beaune et la côte de Dijon, et les vins blancs en côte de Meursault et de Montrachet (Haute-Bourgogne), côte de Châblis (Basse-Bourgogne) et côtes de Pouilly, Fuissé, Solutré et côte de Chalon (Bourgogne).

VINS ROUGES

— Les grands premiers crus de la côte de Dijon sont le fameux Chambertin, vin favori de Napoléon, et son voisin le clos de Bèze. Tous les amateurs célèbrent à l'envi leur belle couleur, leur force et leur *corps*.

— Les grands premiers crus de la côte de Nuits, réputés pour leur bouquet, leur grâce, leur finesse, leur velouté, leur moelleux et leur arrière-goût de cassis sont la Romanée Conti, le Musigny et cet illustre clos Vougeot auquel le maréchal de Saxe fit présenter les armes par ses soldats. (Depuis on a prêté l'initiative de ce joli geste d'hommage à Napoléon, au duc d'Aumale et à quelques autres grands généraux. Mais il paraît à peu près certain que le maréchal de Saxe aura été, comme on dit chez le coiffeur : le premier de ces Messieurs...) La cour de ces trois vins royaux et impériaux est formée par de hauts et nobles seigneurs. Les vins de Vosne (Romanée Saint-Vivant, Richebourg et la Tâche), les vins de Nuits-Saint-Georges, les vins de Morey (Bonnes Mares et Clos de Tart) et les vins de Flagey (Echézeaux).

UNE CAVE, A NUITS-SAINT-GEORGES. APRÈS LES SOINS INFINIS APPORTÉS A LA VIGNE, IL FAUT ENCORE QUE CHAQUE PETITE PRISON DE VERRE, AUX LUEURS DE JOYAU, SOIT L'OBJET D'ATTENTIONS MINUTIEUSES. EN PAGE 31 UNE VIGNE ILLUSTRE A VOSNE-ROMANÉE, L'UNE DE CELLES QUI PRODUISENT " LES GRANDS PREMIERS CRUS DE LA COTE DE NUITS ", DE RÉPUTATION MONDIALE.



— Les grands premiers crus de la Côte de Beaune sont les puissants vins de Corton (clos du Roi, Brossondes et Renardes Corton.)

Mais on serait tenté de reprocher aux Bourguignons leur excès de modestie quand on songe qu'ils considèrent comme *deuxièmes crus* ces délicieux vins de la Côte de Beaune : le Volnay, le Meursault, le Beaune Hospices et le Pommard !

A propos de ce dernier vin, l'érudit et spirituel chroniqueur Pierre Scize qui connaît comme personne la Côte qui s'étend de Chagny à Dijon, cite une boutade bien amusante d'un vieux vigneron bourguignon :

— Ah ! Monsieur, disait ce bonhomme, tout un chacun s'autorise à parler de la Côte et de ses vins, qui n'en connaît que les étiquettes ! Ça n'est point difficile ! Il suffit d'une carte du vignoble et de quelques points d'exclamation. Ah ! on en entend des sottises ! Et on en lit ! Et quand ils ont fini d'exalter nos vins en prose, ils les célèbrent en vers. Je sais une de leurs chansons où le Pommard, ce vin d'huile écarlate est appelé un *nectar qui pétille !*... Qui pétille ! Le Pommard ! ! Ah ! vingt dieux ! !

« Et mon homme, ajoute le narquois Pierre Scize, se serait bien étranglé de rire, si son verre ne se fût trouvé là ! »

VINS BLANCS

Mais revenons à nos moutons, qui ne sont pas, dans l'espèce, des Mouton-Rothschild... Et passons aux vins blancs de Bourgogne.

Les plus illustres sont le Montrachet, doré et moelleux, « dont le fin bouquet a comme un léger goût de noisette », au dire du maître gourmet Ali Bab, le Meursault que les Bourguignons qualifient de vin subtil et *carré* (... des Angevins diraient : *gouleyant*), le Corton blanc et le Musigny blanc, toute la gamme si fine et si variée des vifs et spirituels Châblis, les vins gris de Joigny, si parfumés... mais hélas devenus rares comme les beaux jours de ce dernier triste été !... et les vins bouquetés et capiteux de Pouilly Fuissé..., qu'il faut éviter de confondre avec ceux de Pouilly-sur-Loire.

Beaucoup d'amateurs rattacheraient volontiers aux vins de Bourgogne, les vins du Beaujolais, ces frais et délicieux vins rouges accaparés par les gourmets de Lyon... qui s'y connaissent, et aussi les gentils vins du Mâconnais, du Bugey et de la Bresse, puisqu'aussi bien toutes ces régions appartenaient à l'ancienne Bourgogne.

Mais les grands initiés n'admettent comme *Bourgognes* que les seuls vins de la Côte et n'en reconnaissent pas d'autres.

Cet ostracisme n'empêche pas que les Beaujolais (vins de Thorins, de Moulin-à-Vent, de Côte Fleurie, de Juliénas), ne soient de parfaits vins de table et qui justifient cet axiome d'un parfait gourmet :

— Les vins de France, quelle que soit leur région d'origine, resteront toujours les premiers vins du monde, parce qu'ils sont les seuls que l'on puisse boire *en mangeant.*

Rien de plus vrai! Essayez plutôt de dîner au Xerez, au Porto, au Tokay, au Madère ou au Malaga, qui sont pourtant des vins glorieux et qui méritent leur gloire, et vous aurez vite fait de franchir ce fossé qui sépare la digestion de la congestion !

Les vins de Bourgogne, et les plus grands comme les simples *vins de pays*, sont de ceux « que l'on peut boire en mangeant » : ils accompagnent à merveille les plats relevés, le gibier, les pâtés de venaison et les fromages.

Les Bourgognes rouges doivent être servis au sortir de la cave et les blancs doivent être servis frais. C'est une effroyable hérésie que de réchauffer (!) les Bourgognes rouges,



comme je l'ai vu faire à l'étranger !

Tous les bons sommeliers savent que l'*année* d'un vin importe au moins autant que son origine et que, par exemple, des bourgognes de 1897, de 1902, de 1905 ou de 1910 ne donneraient qu'un faible aperçu de ces crus glorieux ! Les grandes années sont 1904, 1906, 1911, 1912 (surtout pour les Volnay et les Beaune), 1915, 1916, 1917, 1923 et enfin 1928, 1929. Il vaut mieux ne pas parler de 1930... Et quant à 1931 !

N'exigez point que les vins de Bourgogne soient au moins cinquantenaires ! On ne saura jamais assez combien la superstition des *vins vieux* a fait perdre de bonnes bouteilles, — et de bonnes caves en France.

Il me souvient qu'aux jours lointains de ma jeunesse, c'est-à-dire vers la fin du siècle dernier, il m'arrivait parfois de dîner chez un bon vieux curé d'Anjou qui avait une cuisinière d'archevêque. Mais ce digne et saint homme s'obstinait à faire boire à ses convives, vers 1892, des Bordeaux de 1840 et des Bourgognes de 1827 et de 1835 que ses parents lui avaient laissés en héritage et qu'il avait pieusement conservés. Il fallait un réel effort de politesse pour absorber sans grimace ces liquides surannés.

Un bourgogne atteint sa perfection entre cinq et quinze ans, à moins qu'il ne s'agisse d'années exceptionnelles et « sublimes » comme 1874, 1878, 1889 et 1893 ; mais s'il reste des bourgognes de ce temps-là, je crains fort que vous ne les trouviez pas « dans le commerce », comme on dit, tandis que les bourgognes 1928 et 1929, encore si jeunes, sont pourtant déjà bien « aimables à boire ». Sans doute ils le seront davantage vers 1940. Mais les gourmets de mon âge n'ont plus, hélas, le temps d'attendre.

Beaucoup de gastronomes vous di-

COLETTE, FILLE DU SOL DE BOURGOGNE AUX SÈVES DES PLUS RARES, GOUTE D'UN VIN DE SON TERROIR. LA GRANDE, LA PROFONDE ARTISTE DE LETTRES, L'AUTEUR DES "CLAUDINE", DES "DIALOGUES DE BÊTES", DE "NAISSANCE DU JOUR", DE "SIDO" PARAIT LA AUSSI ATTENTIVE, DE SENS ET D'ESPRIT, QUE SI ELLE INTERROGEAIT ET PÉNÉTRAIT L'AME D'UN PAYSAGE D'UNE BÊTE AMIE OU DE DEUX AMANTS.



UN VIGNERON ÉTUDIE SON VIN, D'UNE BOUCHE PLUS ENCORE SAVANTE QUE GOURMANDE. C'EST L'OPÉRATION SÉRIEUSE DU CRÉATEUR QUI ENTEND ÊTRE SÉVÈRE POUR SON ŒUVRE. LES PLUIES DE 1931 ONT ÉTÉ NÉFASTES : DE NOMBREUX PROPRIÉTAIRES BOURGUIGNONS, PAR UN SCRUPULE D'ARTISTES, DÉCLARENT NE POINT VOULOIR "SIGNER" LEURS VINS DE CETTE ANNÉE...



ront d'ailleurs qu'il n'y a plus de Bourgognes, et que tous ceux que l'on peut acheter sont *alcoolisés*, *remontés*, *cheptelisés*, *standardisés*, quand ils ne sont pas *champanisés*. Il y a du vrai dans cette boutade pessimiste. Et l'on ne saurait nier que quelques mercantis ont eu recours à des procédés... industriels pour établir un juste équilibre entre l'offre et la demande. Il m'est arrivé, *naguerre* (je veux dire avant la guerre !) de boire dans des palaces de Singapour, de Bénarès ou de Shang-Haï, d'invraisemblables «pseudosimili Bourgognes» qui n'étaient que des produits bâtards de la malhonnêteté et de la thermochimie. Et cela m'est aussi arrivé dans quelques restaurants de France.

Mais je suis sûr que le vignoble bourguignon n'a pas encore disparu, et qu'il reste de braves gens et d'honnêtes propriétaires qui croiraient commettre un crime en falsifiant, en mouillant, en sucrant ou en colorant leur vin.

Ceux-là ne vous cacheront pas qu'un vrai Bourgogne, — comme toute bonne chose ici-bas ! — est à la fois rare et cher. Ils vous le feront payer son prix. Mais il le vaudra.

Vous ne pensez pas trouver une barrette de diamants pour 300 francs, non plus qu'une édition originale d'Anatole France pour 3 fr. 50, ou un tableau de Corot pour 16 fr. 80 !

Alors ? ?

Quant à la question d'hygiène, les médecins vous diront avec raison que le Bourgogne n'est pas précisément un *vin de malade*. La bonne nature l'a créé pour les gens sains, bien portants, de tête et d'estomac solides.

Mais, tout de même, l'Amérique sèche a bien raison de nous le laisser. Et je ne veux pas finir sans redire cette petite anecdote, bien connue dans toute la Bourgogne, mais qui devrait l'être partout :

Voici quelques années mourut, près de Dijon, un brave centenaire qui n'avait jamais bu de vin, ni de marc, et s'était acquis dans toute la région un tel renom de sobriété que les sociétés de tempérance envoyèrent un délégué à ses obsèques.

C'était un éloquent orateur qui se fit un devoir de proposer en exemple, à tous les paysans groupés autour de la tombe, la louable abstinence de leur compatriote et sa magnifique longévité.

Mais au sortir du cimetière, il demanda à l'un des assistants s'il y avait dans la famille du centenaire un autre cas aussi intéressant, si une telle vieillesse était atavique ou héréditaire.

— Ah ! monsieur le délégué, lui répondit le Bourguignon, notre bonhomme laisse un frère aîné qui a cent trois ans. Mais il n'a pas pu venir à l'enterrement ; car voilà quatre-vingts ans qu'il n'a pas dessaoulé !

Curnonsky.

PETITE HISTOIRE BURGONDE

PAR ANDRE THÉRIVE

Il y avait une fois sur les rivages brumeux de la Baltique une peuplade sauvage qui obéit, ainsi que ses pareilles, à l'instinct de migration et se dirigea au hasard vers l'Ouest. Elle traversa les forêts germaniques et s'arrêta au bord du Rhin, à Worms, dans une plaine marécageuse où aujourd'hui les jeunes gens vont s'exercer au football, et où les poètes ont placé le cadre de légendes biscornues et sanglantes, la nouvelle Iliade des barbares blonds, les *Nibelungen* en un mot...

Et puis des hordes asiatiques chassèrent ces pauvres gens. Ils durent fuir devant les Huns et demandèrent un territoire à l'Empire. On les fourra en Suisse et en Savoie, où les Allobroges n'avaient pas encore inventé les sports d'hiver ni l'industrie des hôtels, et vivaient pauvrement avec les ours. Ce reposoir ne sut pas contenter nos gens ; ils remontèrent la Saône et s'installèrent dans un pays où la terre semblait bonne, et où ils apprirent à planter la vigne. Alors les Burgondes baptisèrent de leur nom cet aimable canton du monde et s'intitulèrent eux-mêmes Bourguignons. La classe aristocratique, qui avait fourni des rois célèbres, comme Gontran et Gondebaud, et des héros à M. Leconte de Lisle, devint bourgeoise ou paysanne ; elle engendra la tribu plus célèbre encore des Bourguignons salés.

Les plus courageux restèrent au flanc des monts et sur les plateaux du Jura ; ce furent les Comtois. Les plus malins se mirent à prospérer dans la portion de terre qui, adossée de trois côtés aux plis champenois, aux forêts du Morvan et aux premières Vosges, sourit sous le soleil indulgent, cueille les raisins, pêche les écrevisses, fricasse l'anguille en *pochouse* et distille un marc qui réveillerait la vallée de Josaphat.

De là partent des fleuves qui donnent un sens et une raison d'être à des contrées prospères, à des villes importantes, telles que Lyon, Rouen et Paris, lesquels doivent tout à Tournus ou à Châtillon. De là coulent des flots d'ambroisie vers toutes les parties du monde. De là essaime une race littéraire qui aime à la fois le sublime et le raisonnable, et qui a donné M. de Buffon et Bénigne Bossuet.

Un de mes amis, qui est de Dijon, n'appelle jamais sa ville que le « pays des dieux ». Il affirme que le centre géométrique de la terre, et en tout cas le centre moral de la civilisation, est au cœur de la Bourgogne. Sans les moines de Cluny et de Cîteaux, tout ce qu'on appelle Occident et Europe n'existerait sans doute pas. Et sans le Meursault, que seraient les rôtis et les gibiers sur les tables ? Au XVe siècle, à l'époque des grands Ducs, le même empire a failli, reconstituant une nouvelle Austrasie, réunir la Flandre et la Provence et empêcher la France et l'Allemagne de se disputer éternellement l'hégémonie. C'est en Bourgogne qu'était l'épine dorsale de notre continent, c'est à Dijon que battait le pouls de ce corps aujourd'hui écartelé. Le plus grand malheur de tous ces siècles serait donc la mort piteuse du Téméraire sur son étang glacé...

Joignez que Dijon devrait, même en l'état de choses actuel, servir de capitale à la France. Elle est tout près de la Suisse, de l'Alsace, assez près de la Méditerranée. Elle a des monuments et des églises princiers, des restaurants royaux, un folklore et une moutarde incomparables. Il n'y a que son pain d'épice qui ne soit pas aussi merveilleux qu'on le dit. Mais pour son cassis, allez-y voir...

J'ai rapporté impartialement les arguments de ce patriote burgonde qui, bien entendu, vit à Paris, et ne regarde même pas la Seine auguste, ce fleuve maternel, prisonnière des quais, quand il y traverse les ponts.

Mais sa protestation et son orgueil m'ont paru curieux à noter, à une époque où le monde apparaît évidemment mal fait et où les politiques tâchent à le refaire. Il suffirait, pour que tout allât bien, que nous en revinssions au règne du duc Charles, et que nous acceptassions Gui Barosai pour notre grand classique, pour notre Virgile et notre Homère, ce Gui Barosai dont M. Jérôme Coignard, agonisant, fredonnait les Noëls.

SUR L'EMPLACEMENT DE L'ANCIENNE CHARTREUSE DE CHAMPMOL, PRÈS DE DIJON, DEUX DES SIX FACES DU PUITS DE MOISE, MONUMENT SCULPTÉ PAR SLUTER ENTRE 1395 ET 1406. AU-DESSUS DES PROPHÈTES, DES ANGES CHARMANTS OUVRENT LEURS AILES.




Photo Giraudon

FRANÇOIS RUDE

PAR LE DOCTEUR F. VALLON

Vive l'Empereur ! » cria Rude. Il avait surgi d'une ruelle et avec les quatre ou cinq « têtes brûlées » qui avaient osé le suivre, il barrait la route à la troupe. Elle flotta, s'arrêta mais resta muette.

« Le drapeau ! » commanda-t-il. On le lui passa. Ses trois couleurs redirent Austerlitz et, pour le brandir, Rude eut le geste de sa future statue de Ney.

Les « têtes brûlées » avaient entonné la *Marseillaise*. Alors, épique comme sa fille de l'Arc de Triomphe, il marcha sur les baïonnettes. « Vive l'Empereur ! garçons ! Vive l'Empereur, nom d'un cornon ! » L'étincelle jaillit enfin. Ce fut une immense acclamation.

Telle est la légende. Elle embellit à peine la réalité, car le fait est qu'à lui seul, dans les rues de Dijon, Rude arrêta et rallia la division du Jura.

Le Héros venait de débarquer de l'Ile d'Elbe et, à marches forcées par Digne et Gap, il entraînait vers la Bourgogne un flot de partisans et les régiments du Roi.

Rude avait alors 31 ans et, déjà, presque toute sa barbe légendaire. Elle devait lui descendre jusqu'à la ceinture et, complice de son génie, se mettre en travers de la porte de l'Institut.

L'homme à la barbe, comme l'appelaient ces Messieurs de l'Académie des Beaux-Arts, ne fut jamais des leurs.

« Mon ami, disait très innocemment à M. Ingres la seconde Mme Ingres, mon ami, il y a là un modèle de fleuve qui vous demande ». — « Quoi ? Que me veut-on ? Qui me persécute ? » En maugréant, M. Ingres descendait de son échelle et, consterné, reconnaissait Rude qui avait tout entendu et riait dans sa barbe.

Que j'aime voir le bon sculpteur par les yeux tour à tour indulgents et sévères de Théophile Sylvestre.

Le voici qui souffle la forge et bat l'enclume de son père, poêlier à Dijon. Entre deux coups de marteau, l'apprenti cyclope court chez Devosge qui fut le maître du tendre Prud'hon et le fondateur de l'École des Beaux-Arts de la ville. Car le petit Rude apprend à dessiner.

Quand, en 1807, bien après la mort de son père qui l'a laissé sans ressources, il part pour Paris, il a 23 ans, deux cents francs en poche et une lettre pour Vivant Denon, le léger graveur qui est promu baron de l'Empire et grave ministre. Ce viatique le conduit au pied de la colonne Vendôme et Gaulle lui donne à modeler, comme dit Sylvestre, la *friperie militaire* du piédestal.

D'ores et déjà « sa vie était calme, retirée, solide et pure. Son patriotisme, ses sentiments *démocratiques-napoléoniens* manquaient de lucidité et de direction. Il semblait regretter en même temps le brouet noir de Sparte, la chaise curule du Capitole, la tribune de la Convention et l'épée d'Austerlitz... Par l'exaltation de l'esprit, il triomphait à Marathon, à Salamine, à Marengo, mourait aux Thermopyles, sur le pont du Vengeur ou dans les plaines de la Pologne. Voilà tout ce qu'il savait de l'Histoire et de la politique. »

Mais ça nous suffit, puisque de ce confus rudiment livresque, de cette vague aspiration à l'héroïsme, née de la lecture assidue de Plutarque et

de Tite-Live, nourrie du *Mémorial de Sainte-Hélène*, est sortie rugissante et tout armée, la *Marseillaise.*

Est-ce que, d'ailleurs, les sculpteurs, hormis Michel-Ange, Rodin et Bourdelle furent de si grands clercs ?

Continuons à voir Rude par la fenêtre de Sylvestre. Il s'y encadre si bien et la vitre est si nette !

L'apercevez-vous qui joue aux dames dans son *salon*. C'est ainsi que le brave homme appela pendant vingt ans le trottoir de la rue d'Enfer. Entrons dans son atelier : « Ses membres puissants forcent ses vêtements et son cou de taureau se gonfle avec une formidable vigueur, pendant que ses mains velues taillent le marbre ou pétrissent la terre glaise. » Suivons-le « aux fontaines publiques », où il va se laver, « comme un bon maître-serrurier qui vient d'achever sa journée. »

Terribles mains ! Aux lendemains de 48, elles s'abattent sur le collet d'un sergent de ville. « Ah ! drôle. Je t'apprendrai à manquer de respect au sculpteur Rude ! » Et la foule, émerveillée, fait cortège au vieil athlète qui, jusqu'au poste voisin, porte son policier, à bras tendu.

Mille anecdotes charmantes qui ressuscitent l'homme avec « son bon cœur et sa mauvaise tête», ses brusques enthousiasmes et les jurons étonnants de ses colères cramoisies : « Fontaine de beurre ! et nom d'un cornon ! »

A GAUCHE, LE "MERCURE" DE RUDE, TOUT ÉLÉGANCE ET LÉGÈRETÉ. ICI, LE FRAGMENT ESSENTIEL DU "DÉPART DES VOLONTAIRES EN 1792" (ARC DE TRIOMPHE DE L'ÉTOILE) AU SUJET DUQUEL FERNAND VALLON ÉCRIT : "LE LYRISME DE RUDE EST FONCTION DE CELUI DE NAPOLÉON. SANS LUI, IL N'EUT ÉTÉ QU'UN BON SCULPTEUR. C'EST A LUI QU'IL DOIT SA MARSEILLAISE..." COMME, SANS DOUTE, VICTOR HUGO DOIT NOMBRE DE SES ESSORS A L'ÉPOPÉE NAPOLÉONIENNE.

Arch. phot. d'Art et d'histoire.



" JEANNE D'ARC ÉCOUTANT SES VOIX. " MALGRÉ L'ARMURE POSÉE A SON COTÉ, CE N'EST PAS LA GUERRIÈRE. C'EST, PAR SON COSTUME COMME PAR SA SIMPLESSE, LA PAYSANNE FRUSTE, MAIS AUSSI LA SAINTE AU VISAGE ÉMACIÉ, SOUMISE AUX ORDRES D'EN HAUT ET QUI PARAIT PRESSENTIR LA TRAGÉDIE.

Photo Giraudon.



Les petites sévérités de l'excellent critique, elles-mêmes, éclairent la belle figure du sculpteur. Si Rude n'avait eu ces « sentiments *démocratiques-napoléoniens* », dont sourit Sylvestre, il n'eût fait que dégager la statuaire des langueurs et des amenuisements du XVIIIe siècle. Il eût continué Houdon, affermissant seulement sa plastique, faisant plus plein et plus rond. Il nous eût donné l'*Hébé* et le *Mercure*. Il eût ajouté aux fossettes de la *Petite Brongniart*, la souple vigueur du *Petit Pêcheur Napolitain*. Et puis, il eût essayé de hurler avec les loups romantiques et son épaisse *Jeanne d'Arc*, son *Christ* théâtral sont là pour nous dire ce qu'eût valu son inspiration. Le *Napoléon s'éveillant à l'Immortalité*, lui-même, est mauvais d'ensemble et d'inspiration. Son génie y a trébuché dans le bric-à-brac romantique et je ne connais rien de plus pauvre que l'allégorie de ce socle. La mer y bat les roches basaltiques de Sainte-Hélène ; le petit chapeau, l'épée, des chaînes brisées s'y accrochent et la naïve piété du bon Rude a pris le temps d'écrire le nom d'une victoire sur chacune des feuilles de la couronne : *Millesimo*, *Montenotte*, *Lodi*, *Arcole*... L'impérieuse beauté du masque mortuaire de Napoléon sur lequel le sculpteur fait passer la vie comme un souffle, ne suffit pas à racheter le symbole enfantin et le mauvais goût de l'ensemble.

Je dois dire, toutefois, qu'à Fixin, dans ce parc dont le père Noisot a fait un cimetière, le monument a grande allure. Là, plus qu'ailleurs, Napoléon a sa vraie figure qui est celle de la Fatalité. « A Napoléon, Noisot grenadier de l'Ile d'Elbe et Rude statuaire 1846 », dit l'épitaphe. Non loin, le buste posthume de Rude par ce médiocre sculpteur que fut Paul Cabet et puis, enfin, un peu plus haut, le tombeau de Noisot lui-même. « Un soldat » dort là, *debout* selon son vœu, debout devant son Empereur, immobilisé dans un garde-à-vous éternel. Et la petite maison crénelée de ce grognard qui, capitaine adjudant-major à l'Ile d'Elbe, fut fait général à Sainte-Hélène, et qui, après la mort de l'idole, a, de ses mains, aménagé cet extraordinaire Père-Lachaise, en devient plus intéressante. C'est candide et macabre et on admire la ferveur du vieux soldat qui a choisi et ramené de fort loin, sans doute, pour border les allées funéraires, une armée de pierres biscornues, toute une rocaille étrange qui tient du dolmen, et de la noix de coco du forçat.

Cher Rude, on te comprend mieux à Fixin ou sur le pilier de l'Arc de Triomphe que dans la cave où l'on t'a relégué au Louvre, à côté de Carpeaux.

Tu fus un Romain, et pour faire plaisir à l'ombre de Sylvestre « un Romain qui fuma la pipe ». Le Petit Caporal en était un autre et qu'il prisât ne diminue pas sa latinité. A vous deux, lui en fait, toi en effigie, vous avez donné à la rigide Victoire aptère de César les voiles et les ailes palpitantes de celle de Samothrace. Vous avez donné la vie, l'élan, l'enthousiasme. On le voit bien en regardant David, Romain de sarcophage et d'hypogée, dont une lumière de Styx éclaire les grands automates.

Le lyrisme de Rude est fonction de celui de Napoléon. Sans lui, il n'eût été qu'un bon sculpteur. C'est à lui qu'il doit sa *Marseillaise* et tous ces bustes volontaires, si fermes, si pleins, dont l'âme éclaire les yeux de pierre ; Monge, La Pérouse, Dupin, le Dr Mercier, David, Devosge. Regrettons que le gouvernement de Juillet ne lui ait pas laissé construire un atelier sur l'Arc de Triomphe. Il voulait couronner le monument de l'*Apothéose de Napoléon* foulant un hémisphère aux pieds de son cheval et suivi par la Victoire essorée.

C'eût été sublime, ô Rude, et je ne crois pas un mot de ce que nous dit de ton projet cette mauvaise langue de Sylvestre :« Aux quatre angles de la plate-forme de l'édifice, le sculpteur aurait fait pleurer *les Puissances*, à jamais vaincues, non pas avec l'impartialité de l'historien, mais avec l'engouement national du démocrate et la vanité militaire de l'invalide ». Toi qui eus la barbe et les mœurs pures d'Hans Sachs, le bon Maître-Chanteur, si tu continues à sculpter, là-haut, pour ton héros et que, ta tâche faite, tu t'ailles, comme ici-bàs, laver les mains aux fontaines publiques, sois en paix ! Car tu es un des plus beaux maillons de la grande chaîne. Tu réunis Phidias, Michel-Ange, Puget et Houdon à Carpeaux et à Rodin.

Docteur F. VALLON.

N. D. L. R. — « Au Louvre avec Delacroix », le dernier livre de Fernand Vallon, qui avait été précédemment *désigné* par le Comité *France-Amérique*, on se le rappelle, vient d'être couronné par l'Académie Française (Prix Charles Blanc 1931).

LES MÉDECINS LITTÉRATEURS

La Vie de la Mante religieuse, par *Léon Binet*, professeur de physiologie à la Faculté.

Mon enfance l'a bien connue, cette étrange mante religieuse. Avec les petits paysans d'un village quercynois, le mois d'août revenu, je battais les chaumes pierreux et les maigres bois de chênes du Causse dur et salubre. Mes compagnons m'avaient appris leur patois. Je le parlais aussi bien qu'eux. Comme eux, j'appelais la mante *lou Prego-Diou* (l'insecte prie-Dieu), et je n'y touchais pas. Un peu de crainte superstitieuse retenait nos doigts curieux. Je ne connaissais donc la mante, à vrai dire, que de vue : une mince et sèche personne, pas laide en son strict ajustement, mais inquiétante, sur son brin de paille, par son immobilité et l'air cafard de ses pattes soi-disant implorantes.

J'ai su vaguement, plus tard, la réputation de férocité de la bête Prego-Diou. Je n'ignore plus ce qu'il est permis d'en savoir, depuis que j'ai lu l'étude savante et claire qu'en a faite le professeur Léon Binet, ajoutant ses observations propres à celles d'une soixantaine d'auteurs.

Cette lecture vous plonge en plein « merveilleux scientifique ». Un merveilleux qui fait frémir, comme celui de *La Vie des Termites*. L'on se trouve devant l'un de ces cas où l'on voit bien qu'en reculant les bornes de la connaissance, d'admirables chercheurs ont encore agrandi la sphère d'Inconnu qui nous entoure. Et il semble que toucher du doigt une vérité, effacer par de la lumière un point obscur, c'est bien projeter plus loin d'autres lumières, mais qui s'allument toutes, narquoises, en forme de points d'interrogation.

La mante fascine son gibier par un certain aspect de ses pattes ouvertes toutes grandes et de ses aisselles aux sinistres ornements, une posture si effrayante que les entomologistes l'appellent « l'attitude spectrale ». L'insecte est alors, en effet, une préfiguration de la mort. Pourquoi ? La mante dévore son mâle pendant l'acte procréateur. Pourquoi ? Le mâle, décapité, peut cependant continuer l'acte jusqu'à la fécondation. Pourquoi ce privilège ? La mante, décapitée, achève la construction de son nid. Pourquoi cette faculté et ce vouloir ?

Autant de singularités dûment et définitivement contrôlées — dont certaines se retrouvent d'ailleurs jusque chez les vertébrés — autant de questions nouvelles. La réponse paraît être, en général, que toute la vie de la mante religieuse est subordonnée à la grande loi de la conservation de l'espèce.

Mais est-il possible de conclure ? Évidemment non. Lorsque nous aurons dit que la Nature semble toute tendue, farouchement, vers l'avenir, vers l'être futur, au mépris de l'être présent, nous n'aurons rien résolu. Nous serons devant l'impénétrable mystère des fins dernières, nous nous verrons — du moins je le sens ainsi — au seuil du désespoir : se convaincre que l'on ne connaîtra *jamais* le maître-mot final, ou soupçonner qu'il n'est peut-être pas de fins dernières, c'est toujours la sensation de l'inutilité de tout, de l'abîme, du néant.

Mais qu'ai-je dit ? N'ai-je pas blasphémé contre les Fabre, les Maeterlinck, les Léon Binet, contre la Science et contre les grands cœurs qui la veulent opposer, avec une invincible énergie, aux atroces cruautés de la nature ?

Il n'est plus à démontrer que la recherche pure, portât-elle sur un infime orthoptère, fournit de précieux matériaux à l'art de soulager la peine des hommes. Et, en tout cas, elle nous conduit, parmi des moissons de découvertes, à méditer une haute leçon d'abnégation et d'humilité.

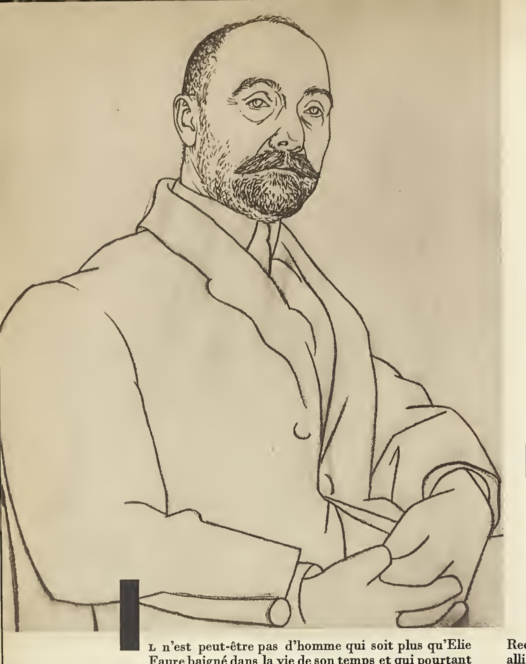
Nous ne comptons pas en tant qu'individus. Courts instants, nous-mêmes, d'une inconcevable durée, aussi dépourvus de toute prise sur le moment qui passe que sur celui qui est depuis longtemps passé, nous ne servons qu'à perpétuer la vie. La seule noblesse à laquelle nous puissions prétendre, c'est d'essayer de faire le lit de nos descendants meilleur que le nôtre, et le seul orgueil dont puisse légitimement se réconforter notre espèce, c'est d'avoir su nommer la vie : le Flambeau.

Jalousie par *R.-A. Guzman*. — Un peu entraîné, à la manière d'un fétu, par un sujet qui est comme un fleuve bordé de rives métaphysiques, je n'ai plus la place qui devrait revenir à un roman tel que *Jalousie*. D'abord, son auteur, le médecin des hôpitaux Gutman (en littérature Guzman). jouit d'une autorité unanimement respectée, qu'il l'exerce dans son service de la Salpêtrière ou dans ses ouvrages médicaux. Mais c'est surtout, ici, à son éclatant début de romancier qu'est dû un hommage d'admiration. *Jalousie*, superbement préfacé par Mme de Noailles, est l'âpre, la tragique confession d'un médecin qui, en proie à la hantise du partage, tente de tuer, par l'injection d'une culture microbienne, le mari de sa maîtresse, ne réussit qu'à en faire un demi-dément et, de lui-même, se condamne à mort en s'exilant dans la région la plus meurtrière de l'Afrique équatoriale.

Faute de pouvoir dire aujourd'hui avec quelle maîtrise est composé ce roman, quel grand style dépouillé et néanmoins sans sécheresse emploie l'auteur, je m'en tiens à affirmer avec une absolue sincérité et la conviction de ne me point tromper, que *Jalousie*, doit, au moins, donner à réfléchir au jury Goncourt...

Un intéressant groupement. — J'ai plaisir à signaler ici l'activité de la *Société des Médecins littérateurs et Amis des Lettres*, qui a son siège à Lyon. Ce groupement forme d'importants projets : création d'une Revue, organisation d'un Congrès des Médecins Littérateurs et Amis des Lettres, édition d'une Anthologie des Médecins-Poètes contemporains, etc., auxquels nous applaudissons de tout cœur. Le corps médical est une grande force bienfaisante. Chaque fois qu'il s'organise en groupes amicaux ou qu'il attire à lui d'autres groupes éclairés, ardents aux choses de l'art et de l'esprit, comme fait à Toulouse notre ami le Dr Voivenel, directeur de L'*Archer*, il augmente incontestablement son pouvoir de servir.

R. de Laromiguière.



ÉLIE FAURE

PAR OCTAVE BÉLIARD

PORTRAIT DE PICASSO

Il n'est peut-être pas d'homme qui soit plus qu'Elie Faure baigné dans la vie de son temps et qui pourtant ressemble moins aux hommes de son temps. Car, à l'heure où la valeur d'une œuvre semble importer moins que le bruit qu'elle fait, à l'heure où — même quand on n'a rien à dire — on crie pour se faire entendre, où l'on emploie son industrie à ramasser les gros sous de la notoriété, à s'agréger pour utiliser au moins la réclame collective d'un groupe, à se montrer partout, à afficher partout son nom, à présider quelque chose, à s'étiqueter de titres et à se pavoiser de rubans, à cette heure-ci, dis-je, Elie Faure, auteur de quinze volumes dont plusieurs comptent parmi les plus significatifs et les plus denses de notre littérature, Elie Faure qui a l'élégance de ne connaître personne et de ne se montrer nulle part, qui, étant quelqu'un, ne se soucie pas de paraître quelque chose, est un phénomène monstrueux.

Son diplôme de doctorat ne lui fait pas une figure de médecin ; écrivain, il est tout l'opposé d'un gendelettres. La médecine a été, pour lui, un moyen de développement, la littérature un moyen d'expression. L'homme est réellement sans profession, l'œuvre ne se définit pas par un genre. Car lorsqu'Elie Faure se saisit d'un genre, il y fait entrer le monde et lui-même, l'aventure de sa sensibilité, la construction de son intelligence. Un univers ordonné dont sa pensée est le centre vivant. Œuvre puissante, singulière et d'une originale générosité, à quoi l'on trouverait peut-être dans la famille de l'écrivain des antécédents occultes : les géographies lyriques de son oncle Elisée Reclus, les vastes édifices historiques de Michelet, son allié ; de même que son indépendance et sa solitude volontaire semblent avoir leur source dans les traditions d'une lignée qui a gardé jalousement des titres et des honneurs tant de valeurs humaines avant d'asseoir successivement deux grands chirurgiens dans des fauteuils académiques.

Quand Vaughan fonda l'*Aurore* en 1897, il vit un jour entrer dans son cabinet un jeune étudiant en médecine qui lui dit : « Votre journal n'a pas de critique d'art. Voulez-vous de moi ? — La proposition est intéressante, répondit Vaughan, mais... avez-vous déjà écrit sur l'Art ? — Jamais. » La réponse était inattendue ; elle plut. Elie Faure eut sa rubrique dans un journal passionné dont, chaque jour, la moitié de la France alimentait sa fièvre et sa pensée.

En matière d'Art, il n'avait sans doute encore reçu de leçons que de sa sensibilité. Il comprenait l'édifice, la pierre taillée, la toile peinte, parce qu'il aimait la vie. On est tenté de chercher l'origine de cette sensibilité-là. Et je pense à cet aïeul d'Élie Faure, à ce pasteur de Sainte-Foy-la-Grande, patriarche de la Bible, dont la sainte, mais excessive rigueur imposa au foyer une contrainte dont ses enfants se libérèrent fougueusement, chacun à sa manière. Il me paraît logique que le culte des images soit apparu chez Elie Faure comme un mode de protestation de la vie violentée, contre la loi d'airain du vieux huguenot, briseur d'idoles.

L'insoumission foncière d'Élie Faure l'initia à la vie

des œuvres. L'Art n'est rien qu'une habileté d'artisan s'il n'est une expérience continue, une perpétuelle découverte, une révolution qui dure, comme la vie. On n'apprend d'un professeur qu'à tenir son outil ; on apprend des maîtres la force d'être libre et de trouver sa propre vérité, hors des conventions et des formules mortes. Élie Faure, critique, eut le don de reconnaître pour des vivants, pour les légitimes héritiers des traditions de l'Art, tels dédaigneux des traditions de l'école de qui l'opinion publique prend la sincérité pour mensonge, la découverte pour gaucherie, la lucidité pour ignorance et dans lesquels l'époque refuse de se voir, justement parce qu'ils en ont fixé le caractère et que leur œuvre en sera, devant l'avenir, le témoin le plus véridique. En même temps, Élie Faure fouillait le passé de l'Art, pèlerinait à travers les siècles, visitait la Grèce, l'Italie, l'Espagne, les Pays-Bas, cherchant les témoignages figurés de l'émotion humaine depuis les fresques rupestres des grottes préhistoriques et les bégaiements confus du sauvage, jusqu'aux temples, aux palais, aux trésors accumulés des musées, aux phénomènes collectifs et aux phénomènes individuels, confrontant chaque forme avec le ciel, le pays, le peuple, l'événement qui la firent naître, demandant à ceci d'expliquer cela, dépistant des analogies et des filiations, totalisant les influences, fixant des déterminismes et posant ainsi les fondements de cette immense *Histoire de l'Art* qu'il mit plus de vingt ans à écrire et qui, j'en suis persuadé, restera parmi les plus hautes productions de l'esprit.

L'Histoire de l'Art s'est très répandue, elle a été traduite dans toutes les langues. Son auteur peut aujourd'hui faire le tour du monde et rencontrer sous tous les méridiens des hommes qui l'ont lue. Mais pourtant cette enviable renommée que tant d'écrivains à la mode de Paris ne connaîtront jamais n'est nullement celle qui correspondrait à l'œuvre. Elie Faure a été surtout lu dans le monde des artistes et il y fait autorité ; je ne vois point que la république des Lettres se soit avisée qu'elle devait hommage au très grand écrivain qu'il est. Les paresseux qui jugent les vins et les hommes d'après l'étiquette semblent lui avoir irrévocablement collé au dos celle de *critique d'Art*, et même neuf grandes œuvres dont l'Art n'est ni le sujet, ni le prétexte, ne leur en feront pas démordre. Alors qu'un livre d'Élie Faure devrait être salué par les chroniqueurs comme un événement littéraire, la chronique le signale à petit bruit comme l'écho d'un monde étranger. Une élite paraît s'être seule aperçue qu'Élie Faure n'est rien moins qu'un critique, mais un constructeur bâtissant avec des matériaux humains un édifice philosophique qui n'est qu'à lui et qui d'ailleurs lui ressemble comme les *Essais* ressemblent à Montaigne, l'*Esprit des Lois*, à Montesquieu, l'*Histoire de la Révolution*, à Michelet, la *Comédie Humaine*, à Balzac. Quand il écrit l'*Histoire de l'Art* en cinq volumes, dont le dernier, l'*Esprit des Formes*, est une des plus vastes et des plus ingénieuses synthèses que l'on ait osé faire, il n'est pas permis de ne pas voir, ou bien que nulle autre Histoire de l'Art n'avait été écrite, ou bien que l'ouvrage déborde singulièrement les promesses de son titre et qu'il s'adresse bien moins aux amateurs d'art qu'aux penseurs et aux sociologues et à ceux dont la vision dépasse les conceptions des philosophes, à ces clairvoyants que sont parfois les poètes. Car on n'y est renseigné ni sur la vie des artistes, ni sur la vie des écoles, ni proprement sur les styles : mais, par le caractère général des œuvres, l'Art est cité en témoignage de la vie même de l'humanité en concordance avec les temps, les lieux, les races et les civilisations ; et c'est en somme la loi d'évolution du phénomène humain que l'auteur veut lire dans des monuments plus durables que les institutions, par quoi les hommes ont traduit, sincèrement, et comme à leur insu, les besoins profonds, les passions, les fois et la physionomie même de l'esprit.

Que si, dans cette conception d'ensemble, il est permis de soupçonner un système où peut-être quelquefois des détails entrent de force — et c'est là une remarque qui s'applique à d'autres ouvrages d'Élie Faure — on n'en saisit que mieux la puissance d'un cerveau capable d'imposer ses visions et de soumettre le lecteur à son plan. Élie Faure est un créateur et si l'extérieur lui fournit des matériaux solides, il les dispose suivant un équilibre personnel et la construction témoigne, avant tout, de lui-même. Quel que soit l'objet de ses livres, il en est toujours le véritable sujet et c'est un délice de l'y découvrir. L'Histoire de l'Art, commencée en pleine jeunesse et terminée dans sa maturité, est l'acheminement d'une force qui s'affirme par étapes et qui, dans les derniers tomes, est fixée. Et combien plus significatives encore les grandes œuvres qui marquent les paliers et l'arrivée !

Les hommes et les choses qu'observe Élie Faure ne sont que les amorces de son émotion et de sa pensée et il ne leur prend, en somme, que ce qui lui appartient. Comment serait-il un critique, ce passionné auquel les spectacles n'apparaissent que suivant l'angle où ils servent à sa propre définition et nourrissent sa propre vie ? qui peut-être ne peut voir un objet sans qu'aussitôt cet objet soit recréé pour son œil et ordonné suivant sa logique personnelle ? N'est-ce point la marque de la souveraineté d'un artiste ? Il a tracé d'inoubliables portraits, ceux de Lamarck, de Michelet, de Dostoïevsky, de Nietzsche, de Cézanne, dans les *Constructeurs*, et l'affection qui dicta ce choix est déjà une révélation ; ceux de *Montaigne et de ses trois premiers-nés* (Shakespeare, Cervantès, Pascal), un *Napoléon* extraordinaire ; et toutes ces images d'une ressemblance exacte, de caractères, de couleurs, d'atmosphères si différents, vivent de la même vie intérieure et sont « des Élie Faure» de la même façon que *Laura Dianti* est un Titien, *Joconde* un Léonard et le *bourgmestre Six* un Rembrandt. Et je me reproche de ne pouvoir que citer des chefs-d'œuvre comme *La Conquête*, *la Roue*, *la Danse sur le Feu et l'Eau*, *l'Arbre d'Eden*, autant de prises de possession d'un univers par une âme dans laquelle toutes les vibrations se transforment en symphonie. Mais s'est-on suffisamment aperçu qu'Élie Faure avait écrit dans la *Sainte Face*, le livre le plus profondément individuel et le plus rempli de résonances intérieures que la guerre ait inspiré ? J'ai coutume de dire qu'Élie Faure a été le Montaigne de la guerre. Et ce n'est point écraser un vivant par la comparaison avec des morts géants que de signaler une naturelle affinité entre Élie Faure et des hommes de son terroir tels que Montaigne, Montesquieu, Gobineau. Un écrivain est la production de son pays et le palais exercé reconnaît dans les flacons de différentes années l'identité du vieux cru, aux qualités imperdables, de cette Guyenne dont Élie Faure a décrit la construction ethnique, en illustration à son dernier ouvrage, à la plus hardie de ses synthèses ; les *Trois Gouttes de Sang*.

Et si je me retiens d'appliquer au *dernier-né* de Montaigne l'épithète de « génial» qui tremble dans ma plume, c'est qu'Élie Faure est comme un vin nouveau qui travaille encore et rassemble fougueusement les aromes de son bouquet. Mais la longue et étroite intimité qui m'unit à l'homme n'a point affaibli l'étonnement que me cause sa force rayonnante et je suis sûr que son œuvre vivra comme le souvenir d'un des détecteurs les plus sensibles des mouvements intellectuels et des émotions humaines.

Octave Beliard.

HENRI HEINE ou le rire du deuil

PAR LE DOCTEUR PAUL VOIVENEL

Le docteur Jean Bastard, dans sa thèse inaugurale consacrée à Henri Heine (1), qualifie cet écrivain de « poète de l'Ataxie ».

Si de purs littéraires peuvent se faire illusion sur la cause de son drame physique, et, comme Bossert, croire que sa « grande irritabilité nerveuse contenait dès son enfance le germe de sa dernière maladie » (2), le terrible observateur, dont l'autocritique allait jusqu'à la divination, fut plus lucide que tous ses médecins. Avant Duchenne de Boulogne, longtemps avant Fournier, ainsi que l'a fait voir Eifer, Henri Heine accusa nettement la syphilis de donner l'ataxie ; prescience qui, pour s'être manifestée sur sa propre torture, n'en est pas moins étonnante. Dans l'appendice du livre de *Lazare*, le malheureux gémit en effet :

« La femme en noir avait pressé ma tête tendrement sur son cœur. Hélas ! mes cheveux ont blanchi là où ses larmes ont coulé.

» Son baiser m'a paralysé, son baiser m'a fait malade ; depuis qu'elle les baisa, mes yeux ont perdu la lumière ; sa bouche a sauvagement sucé la moelle de mes reins.

» Mon corps est maintenant un cadavre où l'esprit prisonnier parfois se démène et, furieux, crie et peste.

» Impuissantes imprécations ! Ta pire malédiction ne tuera pas une mouche. Supporte ton sort et essaie de pleurer doucement, et de prier. » (3).

Le diagnostic est désormais bien précisé et la chronologie fixée. Camille Mauclair se demande (4), avec la famille, si Heine doit sa contamination à ces Italiennes, qu'il a lui-même décrites : « corps charmants et fort habitables, d'un jaune piquant, naïvement sales, créés plutôt pour la nuit que pour le jour », et dont il usa et abusa dans son voyage de 1828 ; ou s'il s'était déjà infecté quand, en 1821, il fut exclu de l'Université de Gœttingue pour une maladie vénérienne.

Il est probable qu'il avait contracté la syphilis entre dix-sept et vingt ans, lorsque, après avoir été dédaigné de cette « Molly », qui inspira à sa géniale adolescence le magnifique *Intermezzo* — où la lyrique et flamboyante hémorragie de la sensibilité fait disparaître dans ses flots les puérilités issues des chants populaires, et quelques-unes de ces fautes de goût coutumières aux premiers romantiques — il s'était jeté à corps perdu dans la débauche.

Son hérédité névropathique, sa constitution émotive à manifestations nettement cyclothymiques — comme chez ce Schumann, cet autre syphilitique, dont la musique ne s'adaptera si intimement à sa poésie que parce que leurs deux affectivités sont isomères — fixeront le tréponème sur son système nerveux. Céphalées, paralysies parcellaires, lésions des nerfs bulbaires, ictus, douleurs atroces, crises viscérales, ataxie, troubles oculaires, surdité, toux spasmodique, troubles trophiques, rien ne lui fut épargné, et sur sa tombe de matelas (*Matratzengruft*), celui qui se définit « une choucroute arrosée d'ambroisie » subira un des plus cruels destins qu'ait connus la littérature. Les progrès de la thérapeutique ne nous permettront plus, heureusement, de voir chez des intellectuels des tabes avec complications cérébro-bulbaires, aussi riches que celui-là. Le malheureux fut mécanisé, purgé, saigné, à la mode de Broussais, douché, cautérisé, et, en désespoir de cause, abruti de morphine et d'éther. Quant à la vérole, pourquoi la soigner puisqu'on attribuait ses maux aux déceptions et aux persécutions ? (Weill, Rahmer).

Camille Mauclair, qui s'est penché sur ces deux autres maudits, Poe et Baudelaire, pour les défendre véhémentement des calomnies, de même que, musicien et peintre, il s'est penché sur la folie de Schumann et la tuberculose de Watteau, n'a garde d'oublier le rôle de Sigma dans les drames de la vie de Heine et dans les éclipses de sa moralité. « La pathologie et la psychiatrie, dit-il, pourraient s'unir pour préciser le rôle terrible du spirille dans la paralysie générale (*sic*) de Heine (ici Mauclair fait une erreur de diagnostic, mais n'est-il pas excusable ?) et dans les soubresauts convulsifs de sa mentalité avant et pendant la

période expiatoire, le martyre sans nom, et la délivrance dans la mort ». Il expliquerait volontiers ainsi « la défaillance progressive de ce même génie dans un organisme vicié par la plus redoutable intoxication qui puisse désagréger une conscience et un cerveau ».

■

Je ne suis pas loin de cette indulgence. Comme Baudelaire, cet homme se noircit à plaisir. Ni ses impulsivités ni ses boutades ne sauraient cacher le sens profond de sa nature.

La syphilis de Maupassant sombra dans la démence. Celle de Schumann accéléra l'évolution d'une psychose contre laquelle le musicien lutta lui aussi désespérément. Celle de Heine exacerba ses nerfs, mais dans les flammes de l'inextinguible bûcher, l'esprit se forgea et devint résistant et souple comme l'acier. La morale fléchit où l'humour se durcit. Singulier paradoxe.

■

La vitalité du malade était d'ailleurs extraordinaire. A côté de l'ardeur au travail, rendu plus douloureux par un désir passionné de purisme, le corps exigeait toujours ses joies, grossières comme les ripailles, ou sensuelles. Ce demi-cadavre recroquevillé, atrophié et geignant, rampait encore vers le lit de Mathilde pour essayer d'accomplir ce que l'on devine.

Et ce déçu de l'amour, cet exclu de la société, ce forçat du tabes, lançait toujours, dans ce qu'il appelait spirituellement ses « moribondages », d'étincelants défis au sort infernal. Il eut jusqu'au bout le rire funèbre et fier de celui qui, d'avoir atteint l'extrême limite des misères et de n'y pas intellectuellement sombrer, quoi qu'il fasse, honore l'humanité. Sa curiosité et ses possibilités de vibrer devant la beauté demeuraient entières sous la déliquescence des chairs, et, soulevant sa paupière ptosée, il éprouvait encore devant la splendeur de la Vénus de Milo la plus fine et la plus ardente des dilections. Porté, un jour, sur le dos d'un domestique, chez Mme Jaubert, saisi, dès son entrée, d'une crise terrible, il se mit ensuite à tracer un tableau lamentable et comique de l'embarras où son hôtesse eût été s'il était mort là sur son canapé. « Le public aurait de suite mêlé l'amour à l'événement. De quel charmant roman posthume je fusse devenu le héros ! » On connaît l'anecdote du perroquet : Mathilde le suppliant, un jour, de ne pas mourir immédiatement « parce qu'elle avait déjà perdu son perroquet, le matin », et lui, répondant : « Vous comprenez, mon amie, quand on me donne de bonnes raisons !... »

Ce rire du deuil, cette ironie, nous les retrouvons chez le phtisique Laforgue. Nul gladiateur ne les égale.

■

Et le mécanisme mental le plus attirant est ici celui de cette géniale compensation de la souffrance.

Après avoir noté chez Heine le rôle possible de la race juive, si naturellement portée à monter en épingle ses ridicules, rechercher la part des déceptions diverses, puis différencier les réactions qui vont du sourire au blasphème et à la vengeance, et qui dépendent au moins autant de la catégorie des désillusions que du tempérament du sujet, quel délicat problème à résoudre !

Je ne puis, dans le cadre d'un tel article, que l'indiquer.

■

Contrairement à ce que disait Garat, de Sainte-Beuve : « beaucoup trop intelligent pour être indulgent », la compréhension est généreuse et s'épanouit en plaidoirie. Elle palpe l'épiderme fragile sous l'armure bosselée. Derrière les ronces des sarcasmes, voici la fleur de vérité :

O Deutschland, meine ferne Liebe,
Gedenk'ich deiner, wenn'ich, fast !

. . . .

« O Allemagne, mon lointain amour, — quand je pense à toi, les larmes me viennent aux yeux. — La gaie France me paraît morose, — et son peuple léger me pèse.

« Seul le bon sens froid et sec — règne dans le spirituel Paris. — O clochettes de la folie, cloches de la foi, — comme vous tintez doucement dans mon pays !

« Il me semble que j'entends résonner de loin — la trompe du veilleur de nuit, son familier et doux. — Le chant du veilleur vient jusqu'à moi, — traversé par les accords du rossignol (5). »

Voilà ce qu'écrit le « contempteur de sa patrie ». Le métal précieux, en vain défendu par la gangue de l'ironie, finit toujours par se révéler.

Casser les gangues est le travail de la postérité.

Les contemporains, n'y entendant rien, ne classent généralement que des apparences. Ils clouent des numéros sur les façades.

PAUL VOIVENEL.

---

(1) Docteur JEAN BASTARD : *Un malade de talent, Henri Heine.* Imprim. Bosc et Riou, Lyon 1930.

(2) A. BOSSERT : *Histoire de la Littérature allemande.* Hachette, p. 808.

(3) Collection des plus belles pages de Henri Heine. — *Mercure de France.*

(4) CAMILLE MAUCLAIR : *La Vie humiliée de Henri Heine.* Plon, 1930.

(5) *Letzte Gedichte*, traduction A. BOSSERT.

DANSES D'ASIE et D'AFRIQUE

PAR FERNAND DIVOIRE



QUELS souvenirs conserverons-nous de l'Exposition Coloniale ? Des silhouettes de palais, des jeux de lumière, et des danses. Des danses surtout, peut-être.

Nous n'avions jamais aussi bien pu comparer, par leurs gestes et leurs rythmes, des pays lointains et des peuples.

Chez les noirs, le but de la danse paraît être l'exaltation. Exaltation magique ou charnelle. Les moyens sont : le saut, la ronde, le tournoiement, la répétition à l'infini d'un même battement de tambour. Mais chaque tribu a son rythme et sa méthode d'exaltation, comme elle a son odeur, plus ou moins lourde, plus ou moins âcre, plus ou moins poivrée. Les hommes nus et coiffés de plumes du tam-tam de Man s'accompagnent d'un chant ternaire ; leurs sonnailles maintiennent sans arrêt un bruit de « pas gymnastique » ; ils piétinent ainsi, marquant des temps forts, et penchés en avant, les jambes fléchies. Les Habbès de Bandiagara, dont le masque porte des croix à double traverse, utilisent le rythme comme instrument d'incantation. Les hommes de la Côte d'Ivoire restent en perpétuel mouvement puis, tour à tour, se jettent dans l'espace, toupies de bronze. Les Mossis, en longs boubous blancs, sautent éperdument, comme des chats sur des pierres brûlantes. Les danseuses de Siguiri, poitrine nue, en pantalon de deux couleurs, plient en avant le torse, les bras s'ouvrant et se refermant. La danse du sabre de Samory déchaîne de grands diables qui agitent chacun deux lames, comme des ailes d'insectes géants. Tout cela respire la guerre, le rut et la sorcellerie.

Madagascar présente une autre image : celle d'un peuple policé, courtois, dont certains sauts de danse rappellent beaucoup ceux des Basques. Ils sautillent, accompagnés de violons et de tambours, avec de délicats changements de temps, autour de leurs sagaies posées à terre. Leurs mains imitent joliment le frémissement des oiseaux. Ils dansent en redingotes et obéissent à la houlette enrubannée d'un meneur de jeu.

Avec l'Asie, il ne s'agit plus d'exaltation fétichiste, mais de représentation des gestes divins ou des gestes humains. La danse, comme dans la tragédie antique, est l'un des éléments du spectacle, l'un des moyens d'expression, le principal parfois, du drame. La troupe anna-



DESSINS DE LUIS DE LA ROCHA

mite n'emploie guère la danse ; il lui arrive de dépasser en naturel notre théâtre. Chez les Laotiens, au contraire, la danse ne s'accompagne que d'une anecdote accessoire ; pourtant elle n'est elle-même qu'un accompagnement du chant ; les personnages du ballet chantent et dansent à la fois ; le jeu n'est pas sans réalisme ; le visage sourit ; les femmes sacrifient à la grâce. La position de danse rappelle celle du Cambodge, mais elle est moins fléchie.

Il faut réserver l'expression : « représentation » des gestes divins et humains pour parler des deux grandes troupes qui se sont partagé l'enthousiasme des spectateurs : le ballet royal Khmer, les danseurs et danseuses de l'île de Bali. Je dirai tout de suite que, malgré l'admiration que méritent les Balinais, je me range parmi les partisans des Cambodgiennes.

Le théâtre de Bali est à mi-chemin entre le rite sacré et le naturalisme. Siva y règne, grandiose, mais son entourage ne dédaigne ni l'humour ni la farce. Quand le dieu envoie sa plus jolie nymphe tenter Ardjouna, la belle créature secoue l'homme pur, et comme un prunier. Quand Ardjouna est combattu par un animal fabuleux, le Barong, celui-ci est une pittoresque tarasque en papier. Les personnages dansent, mais ils miment et peuvent chanter, d'une voix nasale, et parler, crier. Leurs gestes forment souvent le langage sacré des « mudras », mais ils peuvent être saccadés, vivants, rapides, expressifs, inquiets, enjoués, comiques, terribles ou encore drôlement emphatiques comme lorsque le danseur Tjokorde Gde Rake Soukawati, la taille remontée jusqu'aux épaules, le dos barré d'un kriss, gronde une fillette coupable.

Dans le ballet cambodgien, rien, ou presque rien, n'a altéré la tradition. Le visage lunaire demeure comme autrefois immobile. La marche toujours fléchie retire toute possibilité de vérisme. Nous sommes constamment parmi les dieux, les princes, les princesses, les fées, les rakshasas. Le mokhot royal, prolongeant la tête, couronne l'étoile humaine de sa cinquième branche. Les gestes, admirablement, merveilleusement équilibrés entre eux, courent le long des bras, des épaules, comme des frissons. Et les mains parlent. Chacune de leurs attitudes a une signification. Chacune est un mot.

Ah ! les mains des Cambodgiennes ! Regardez Syda, Savath, Savang, qui ont remplacé Ith et Trasoth, les premières danseuses d'il y a quelques années. Elles sont petites, mais point frêles. Leurs bras sont d'une rondeur sculpturale, leur torse ne présente point de mièvrerie, leurs jambes sont de fortes colonnes, établies sur le pied posé à plat comme un socle et supportant une lourde statue d'or et de pierreries. Mais les mains... Leur jeu est si nuancé, si subtil ; elles sont si déliées, si fines, si mouvantes que le spectateur ne voit plus qu'elles, qu'il garde une impression de délicate fragilité. Les mains volent, palpitent, colombes maniérées, corolles précieuses aussi, et calices de vie spirituelle.

Ici vit la sûre beauté d'une tradition vraie. Ici la danse est digne d'elle-même parce qu'elle est digne du temple, et des dieux et des divines apsâras.

DISCOPHILIE

Cette rubrique, dont les savants auraient méprisé hier la frivolité, voit s'accroître chaque jour sa valeur pratique dans le domaine de l'hygiène intellectuelle et de la thérapeutique morale et sociale. Au milieu de tous les éminents docteurs qui m'entourent dans cette belle revue, j'ai la sensation de traiter ici un sujet de plus en plus étroitement lié à la science médicale.

Dans une agglomération de civilisés, le divertissement artistique joue un rôle capital dans la santé des peuples. Or, depuis quelques années, et précisément depuis que les soucis et les angoisses intoxiquent l'humanité, les formes traditionnelles de l'art ont perdu ce caractère heureux de détente et « d'évasion » qui était son précieux privilège. Le théâtre dramatique ou lyrique, le concert symphonique, le livre, le musée n'ont pas su s'adapter à l'évolution de la vie moderne. La foule s'en désaffectionne de plus en plus. Leur influence directe se limite à une élite. Or, cette élite elle-même, pour des raisons matérielles impérieuses, commence à son tour à se désintéresser de ces formules.

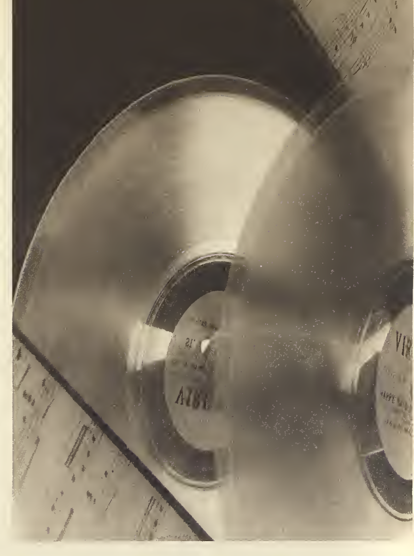
Nous nous trouvons en présence de cette situation paradoxale: c'est le machinisme, cet ennemi traditionnel des poètes, qui vient aujourd'hui à leur secours. Dans notre civilisation prosaïque, c'est la pellicule cinématographique et c'est le disque qui offrent à la pensée des artistes les modes de diffusion les plus puissants et les plus efficaces. Actuellement, l'art mécanique est devenu le dernier défenseur de la joie de vivre.

Aucun discophile ne me contredira. Dans des millions de foyers, la machine parlante a fait pénétrer des émotions d'art d'une très haute qualité. Sous cette forme rapide et commode qui est celle du « comprimé » ou du « cachet », l'homme d'aujourd'hui peut absorber hâtivement entre deux occupations tyranniques et déprimantes un petit extrait d'idéal, une gorgée réconfortante d'élixir de beauté. Et c'est là un bienfait inestimable.

Les progrès du disque et de ses divers diffuseurs sont d'ailleurs en ascension constante. Nous voyons en ce moment se produire un mouvement caractéristique dans nos grandes maisons d'éditions en faveur du disque de théâtre. Depuis quelque temps, la reproduction de la voix humaine est devenue si parfaite que l'on peut facilement éditer par fragments une œuvre dramatique interprétée par des créateurs. On obtient ainsi à domicile des représentations intimes d'une fidélité saisissante qui vous permettent de vivre en quelques minutes des sensations que l'on n'a plus le temps ou les moyens d'aller chercher laborieusement dans nos théâtres des boulevards handicapés par les servitudes de l'inconfort, de l'ouvreuse, de l'entr'acte et des difficultés de transport.

C'est ainsi que vous pouvez savourer dans votre salon les scènes les plus caractéristiques de *Topaze* (P) jouées par André Lefaur, Pauley, Jeanne Provost et Hiéronimus. Vous entendrez ainsi, détaillés par leurs créateurs, les fragments célèbres intitulés : *La Leçon de morale*, *Le Conseiller municipal*, *La Signature*, *La Scène des Vespasiennes*, *La Scène du coup de téléphone* et *Le Coup du Chimpanzé*. Toute cette série est enregistrée avec une rare perfection et assurera à la pièce de Marcel Pagnol une diffusion illimitée.

Vous pourrez ensuite entendre l'admirable Victor Boucher dans la scène célèbre de l'Ivresse des *Vignes du Seigneur* (C). Aucune des nuances si subtiles et si éloquentes de la voix de cet artiste d'élite ne vous échappera. Ce disque est un régal pour les connaisseurs.



Vous serez heureux d'apprendre également que vous pourrez inviter chez vous, quand il vous plaira, Marie Lecomte et de Féraudy qui ont gravé à votre intention la scène capitale de *Primerose* (P). Encore une friandise pour les amateurs de théâtre qui goûtent la radio-activité d'une voix.

De son côté, de Féraudy nous donne, avec une finesse de moyens que vous devinez, le fameux monologue d'Harpagon, de l'*Avare* (P) et la diatribe de Chrysale des *Femmes Savantes*.

Et voici maintenant un fragment émouvant de *Maman Colibri* (O) qui nous est restitué par Berthe Cerny et Suzanne Devoyod dans une note d'un pathétique discret et profond tout à fait irrésistible. Encore une minute rare pour vos auditeurs avides d'un coup d'aile.

Faut-il vous signaler encore un disque très significatif d'Albert Lambert, le *Revenant*, de Victor Hugo (Pol) déclamé dans le plus grand style « Maison de Molière », et cette extraordinaire synthèse de cordialité, de bonhomie, d'inquiétude, d'effroi et de désespoir qui s'appelle *Leschunu habu b'yirischulain* (B) et donne même à ceux qui ne comprennent pas le dialecte Yiddish des émotions inoubliables.

Ainsi, avec quelques disques, vous pouvez ouvrir dans votre demeure une fenêtre qui vous dévoilera des horizons infiniment variés et vous permettra d'embrasser un panorama dramatique d'une exceptionnelle étendue.

ÉMILE VUILLERMOZ.

(Gr) Gram. (Pol) Polyd. (C) Columb. (P) Pathé. (O) Odéon. (B) Brunsw.

LE THÉATRE A PARIS

MACHIAVEL

J'ai lu *Machiavel* de M. Alfred Mortier, après l'avoir entendu au théâtre des Arts. La lecture comme l'audition m'ont puissamment intéressé et, par endroits, ému.

L'avouerai-je ? Je partageais, du moins au sujet du Secrétaire Florentin, la commune tendance qui porte à croire que tout doctrinaire ressemble à sa doctrine.

Aujourd'hui, libre à moi de n'avoir comme hier qu'une sympathie pleine de réserve pour le machiavélisme, mais je me sens tenu d'admirer et d'aimer Machiavel.

Le machiavélisme, ce me paraît toujours être, essentiellement, la fourberie d'État. J'ai bien le droit de me demander, faisant partie du gai troupeau qui habite, de notoriété publique, le meilleur des mondes possibles, si mon bonheur est fondé sur la ruse et le mensonge des pasteurs qui nous aménagèrent cette bergerie, ou si je suis heureux *malgré* ces vertus érigées en système depuis, sans doute, le premier chef de tribu.

Mais j'aime Machiavel sans hésiter, dès lors que je le vois par les yeux de M. Alfred Mortier, qui sont clairvoyants, pénétrants, aussi sûrs que peuvent l'être les yeux d'un historien savant, scrupuleux et sans parti-pris.

Je l'aime parce qu'il fut patriote — ce qui n'implique pas chez moi une vive dilection pour les hommes étranges qui veulent à tout prix que les patries, ces mères adorables, arborent des masques de furies ; — parce qu'il fut malheureux ; parce que, avec son génie, il eut le bon goût d'être modeste et de se garder honnête.

Au premier acte, Machiavel reçoit de César Borgia une leçon de haute politique, qui marque ineffaçablement son esprit. Au second — onze ans ont passé — il est déchiré entre son devoir naturel et son devoir de fonctionnaire investi d'une importante magistrature : ayant fait emprisonner un jeune conspirateur, il apprend que c'est son fils. Il tente de le faire évader. Il se renie. Il n'est pas sourd aux implacables commandements du Dieu-État, mais il leur désobéit.

Le troisième acte, en deux tableaux, montre Machiavel disgracié, banni et s'encanaillant au cabaret, puis retrouvant parmi ses livres, son âme véritable, sa grandeur et sa liberté : « Solitude bien-aimée, te voici donc enfin, ô sœur de mon esprit... »

Et la pièce finit par un monologue de l'ombre de Tacite prédisant à l'auteur du *Prince* l'immortalité.

Un dramaturge débutant (dirai-je un primipare ?) aurait probablement « raté » cette scène. Notre époque paraît assez encline à moquer et renier tout le passé qui cependant nous porte ; elle est quelque chose comme l'ère du catoblépas rongeur de ses propres pieds, et heureux serons-nous si elle ne devient pas celle de la table rase. Pour faire discourir dans ces conditions, et sur une scène parisienne, un ancêtre aussi chenu que Tacite sans provoquer le sourire, il fallait le tact, la mesure, toute l'expérience d'un écrivain tel que M. Alfred Mortier.

En fait, le fantôme du grand historien latin ne vivait pas là une vie de vrai fantôme à la façon, par exemple, du père d'Hamlet. Il symbolisait le meilleur de l'âme des livres étagés autour de Machiavel, et le tour de force fut de faire admettre au public un symbole de cette élévation.

Pour ma part, cette scène et plusieurs autres me serrèrent la gorge. Elles allaient, rapides, comme portées par le vent de « l'actualité », qui, peut-être, charrie la foudre. J'avais lu le matin les articles qui relataient la réception de deux ministres français par l'Allemagne. En un temps où la France, occupant un sommet, est appelée à agir sur des événements d'ordre planétaire, le débat sur l'art de gouverner, sur les droits respectifs de l'État et des individus me parut poignant qui forçait l'auditeur quel qu'il fût, l'homme de la rue, à scruter ses proches destins.

Henri Delorière.

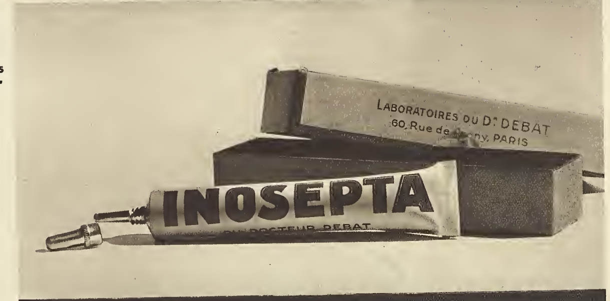


DE HAUT EN BAS, BERTHE D'YD DANS MARIETTA MACHIAVEL, OU ELLE EST CHARMANTE ET INTELLIGEMMENT "NATURELLE". HENRY ROGER, ÉLÉGANT, CYNIQUE ET TRÈS GRAND SEIGNEUR DANS BORGIA, ET LOUIS GAUTHIER, TRÈS SOBRE ET TRÈS VRAI DANS MACHIAVEL. SIGNALONS, AUSSI, ENTRE AUTRES MÉRITES D'UNE BONNE TROUPE, LE TALENT DE DICTION DE PAUL CASTAM (TACITE) LA COCASSERIE DE FABERT.



pour les infections
— cutanées —

pour les infections
— palpébrales —



pour les infections
du conduit auditif



Le Directeur-Gérant : Dr FRANÇOIS DEBAT.

R. C. Seine 2.514

Imprimerie Kapp, 130, rue de Paris, Vanves.



Photos Régis Lebrun.

Contrôle permanent de la qualité des produits dans les laboratoires de chimie, de physiologie, de bactériologie.

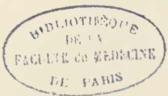
LABORATOIRES DU

Monsieur, Je vous serais [illegible] de vouloir bien [illegible] deux boîtes de [illegible] pour ma femme. Je [illegible] Pancrinol [illegible] et j'ai obtenu de très bons résultats dans des formes d'anémie, de fatigue, de dépression [illegible] une augmentation [illegible] [illegible] - Je vous remercie [illegible]

[illegible] demandé il y a [illegible] boîte de Pancrinol [illegible] clients. Ce qui [illegible] envoi un échantillon [illegible] a été transformé par cette médication. Il s'agissait d'une évolution bacillaire pulmonaire subaiguë.

Veuillez [illegible] m'adresser quelq[illegible] de Pancrinol en sirop et en ampoules – J'ai obtenu des résultats merveilleux auprès de mes femmes accouchées étant [illegible] débilitées avec mes [illegible]

[illegible] de bien [illegible] persistante [illegible] plusieurs années et rebelle à tout [illegible] d'une façon [illegible] après quelques jours d'usage de votre [illegible] Croyez, Monsieur, à mes sentiments distingués.



Avant de lancer
UNE SPÉCIALITÉ NOUVELLE

LES LABORATOIRES DU D[R] DEBAT

s'assurent, par de longues recherches expérimentales et cliniques, de son action thérapeutique certaine

Les nombreuses attestations des Maîtres des Hôpitaux et des Praticiens leur démontrent que ce but est atteint.



Photo G. Krull



Photo Regis Lebrun.



SOMMAIRE

DÉCEMBRE 1931

ART ET MÉDECINE

REVUE MENSUELLE RÉSERVÉE AU CORPS MÉDICAL

DIRECTEUR : FRANÇOIS DEBAT

Rédaction-Administration : 60, rue de Prony

PRIX : 8 FRS

ABONNEMENT ANNUEL : FRANCE ET COLONIES, 80 FR.
ETRANGER : 80 FRANCS, FRAIS DE PORT EN PLUS.

ART ET MÉDECINE



LE DOCTEUR PIERRE MAURIAC

PROFESSEUR DE CLINIQUE MÉDICALE A LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE BORDEAUX. « IL APPARTIENT A CETTE CATÉGORIE DE MÉDECINS ET CHIRURGIENS QUI, TOUT EN ACCOMPLISSANT LEUR CARRIÈRE PROFESSIONNELLE... RÉALISENT UNE ŒUVRE PARALLÈLE, PHILOSOPHIQUE ET LITTÉRAIRE, QUI LES MONTRE COMME DES PENSEURS DE LEUR SCIENCE... »

LES MAURIAC

LE PROFESSEUR PIERRE MAURIAC

PAR LE DOCTEUR DARTIGUES

La célébrité est entrée dans la vieille famille landaise des Mauriac, née au pays des pinèdes. Le père des Mauriac vivants eut quatre enfants qu'une mère admirable éleva, éduqua, instruisit ; et l'on comprend par leur destinée tressée dans le labeur, la droiture, le talent, que cette maison, créée dans la forêt de la Gascogne résineuse qui est un temple aux milliers et milliers de colonnes rectilignes, était bâtie sur les pilotis solides de la tradition, de la race, de la famille, implantés dans la grande nature française, par la force d'un idéal toujours entretenu.

L'ascension filiale des Mauriac est spirituelle et intellectuelle : un prêtre, un romancier psychologue, un médecin à la fois scientifique, écrivain et philosophe. Il y a entre eux une union de cœur et d'esprit qui leur donne une similitude imprimée par la tendresse et la direction maternelles et aussi le cadre initial où ils vécurent : il semble, en effet, que la forêt landaise oblige tour à tour ses enfants à lever les regards vers le bleu du ciel entrevu dans la hauteur serrée des frondaisons et à regarder en bas l'agrippement des racines dans un sol dont elles fixèrent l'originelle mouvance.

Tout le monde connaît les livres, d'une âpre force mélancolique, du grand romancier François Mauriac, tels que le *Baiser au Lépreux*, *Thérèse Desqueyroux*, *Génitrix*, *le Désert de l'Amour*.

Le Pr. Pierre Mauriac est un des plus brillants représentants de l'École Bordelaise actuelle. Il appartient à cette catégorie de médecins et chirurgiens qui, tout en accomplissant leur carrière professionnelle où ils édifient une œuvre scientifique dont la valeur s'impose et ne le cède souvent à aucune autre, réalisent en même temps une œuvre parallèle, philosophique et littéraire, qui les montre comme des penseurs de leur science, des généralisateurs synthétiques et même des écrivains de grande lignée qui, à cause de cela même, feront durer davantage leur pensée et leur savoir. Car si le contenu, c'est-à-dire la science et l'expérience technique substantielles importent avant tout, c'est le contenant, c'est-à-dire l'écrit et le verbe, clair, et par-dessus tout vivant, qui le fait valoir comme le vase aux lignes pures une gerbe florale de glaïeuls aux riches et délicates nuances de chair, et le style est comme une draperie harmonieuse aux statues immortelles.

Il y a dans l'ordre de l'intellectualité, j'oserai dire, des bi-andres de la pensée et, en quelque sorte, des esprits géminés. Pierre Mauriac est un de ces cerveaux à double puissance égale dont les manifestations vont de pair en un parfait équilibre, comme dans une arène l'athlète aux belles formes héroïques guide de ses rênes tendues, droit et un pied sur chacune de leurs souples échines, deux coursiers pleins de fougue, mais qui s'avancent, splendides, dans un galop tout d'harmonie. Ce sont les humanités, intelligemment comprises et profondément assimilées dès les origines de l'instruction qui permettent cette beauté intellectuelle complète avec ce double pouvoir indissolublement allié de penser juste, d'imaginer sérieusement, de réfléchir profondément et de faire surgir la pensée générale hors de la gangue d'or pour en faire une expression universellement comprise et qui restera pour l'enseignement de tous.

Le Pr. Pierre Mauriac, landais d'origine, est né à Bordeaux. Comme ses frères, il a fait ses humanités au Collège Sainte-Marie, à Bordeaux. C'est à la Faculté de Bordeaux qu'il fit ses études et gravit un à un tous les échelons qui l'ont fait accéder au Professorat. C'est en 1931 qu'il a été nommé Professeur de clinique médicale. Le Pr. Mauriac a fait dans l'enseignement tout d'abord un *cours de pathologie générale*, puis il a été *chef du laboratoire des services hospitaliers de Bordeaux* ; chef des travaux de bactériologie, il a fait un cours de *bactériologie* et de *médecine expérimentale ;* il a fini ou plutôt continué dans la chaire de *clinique médicale* de la Faculté de Bordeaux. Comme on le voit, instruction scientifique médicale complète : *l'homme de laboratoire*, issu de la scolarité de la clinique, s'adonne à la bactériologie, à la médecine expérimentale, pour s'achever *en grand clinicien.*

La guerre venue, Pierre Mauriac a fait plus de 4 ans de présence aux armées sur le front français : parti médecin de bataillon, il a fini médecin consultant d'armée. Croix de guerre avec deux citations, et chevalier de la Légion d'Honneur, à la victoire, en 1919.

La vie scientifique du Pr. Pierre Mauriac est jalonnée par plus de 150 travaux qui ont porté sur : *La glycose et la glyco-régulation sanguine ; le pouvoir hémolysant du sérum sanguin dans les divers états pathologiques ; les états pathologiques de la grossesse ;* sur le *béribéri*, le *sodoku*, la *distomatose*, l'*insuline en chirurgie*, etc... Il faut lire sa magnifique leçon inaugurale du 4 mars 1931. C'est dans ces leçons inaugurales, que l'homme, devant un grand public qui assiste à cette arrivée après une longue et palpitante course, reprend le souffle, et, dans la sérénité du succès, livre vraiment sa pensée concrétée, donne pour ainsi dire sa synthèse et se révèle en entier. Pour cet acte, en effet, il a dû faire retour en arrière, se replier en esprit, revoir sa route poursuivie et les jalons dressés ; il a dû regarder le visage acquis dans le miroir de sa vie où, dans le fond, estompée, se faisait la mouvance réapparue des ancêtres et de la famille.

Mais, à côté du maître scientifique, il y a le penseur et le maître écrivain : et eela compte grandement; car, renfermé dans son laboratoire, debout au lit de ses malades, et malgré la valeur de ses travaux en médecine, le Pr. Mauriac ne serait connu que des initiés, de ses pairs, de ses élèves ; mais ce qui lui a valu le surplus de sa personnalité, c'est le surplus de ses aptitudes et de son grand talent ailleurs ou, si j'ose dire, para-médicalement.

Pierre Mauriac est donc surtout l'auteur des *Confins de la Médecine* et de leur suite, *Nouvelles Rencontres.* Dans ces *Confins de la Médecine*, il y a des chapitres excellents et parfaits : d'abord celui, naturellement, des *Confins de la Médecine et ceux qui les fréquentent ;* celui de la *défense et illustration des langues mortes pour la formation des médecins ;* sur les *limites de la vie ; les ténèbres de la sexualité*, où il fait une juste mise au point des exagérations de Freud, qui ont réussi à créer un snobisme parmi la foule des gens à instruction médiocre, nulle ou incomplète. Il faut lire encore *la Pitié inhumaine*, pour la défense des travaux de laboratoire, article vengeur contre les faux sentimentaux, capables d'ailleurs de toutes les vilenies à l'occasion et qui poussent les hauts cris devant le soi-disant holocauste des animaux, préférant que s'accomplisse l'immense holocauste humain.

Sur ces Confins de la Médecine, le Pr. Mauriac a fait ce qu'il appelle des *Rencontres*, dans les Champs Elyséens de la science avec ces suresprits et ces surintelligences qui ont nom : Descartes, Montaigne, Pascal, Ambroise Paré, Laënnec, Pasteur, Berthelot, Claude Bernard dont il a bien décrit et précisé l'angoisse spirituelle, Grasset, et sans aller les chercher dans la postérité où ils n'ont pas encore pénétré : Bergson, Marcel Proust, Léon Daudet.

Les Confins de la Médecine sont les confins d'un immense domaine où vivent par leur pensée recueillie de grands fantômes qui représentent généralement chacun un peu du grand cerveau de l'humanité et beaucoup de vivants éminents qui attendent dans la eélébrité ou la notoriété leur tour de gloire. Ce domaine n'est pas le centre où la médecine proprement dite est parquée, mais sa périphérie la plus éloignée où elle prend eontaet avee l'ambiance du monde et de sa pensée. Pierre Mauriac s'y promène avec aisance et y glane pour nous les méditations que lui suggèrent ses lectures, ses rêves ou ses réflexions.

Il y a lieu de signaler encore deux belles études de Pierre Mauriac sur deux grands médecins de sa région : sur le bordelais *Pierre Desault*, génie qu'il place entre Sydenham et Laënnec, et sur le médecin agenais *Jacques Ferrand :* « le médecin de l'amour au temps de Montaigne ». J. Ferrand avait écrit, il y a 300 ans, un traité de *l'essence et de la guérison de l'amour ou de la mélancolie érotique.*

Je me suis permis de traquer le Pr. Mauriac dans les derniers retranchements de sa pensée intime et j'ai osé lui demander « ce à quoi il tient le plus ! » ; il m'a répondu avec sa franchise habituelle qui est peut-être sa plus grande caractéristique, car elle le conduit forcément au combat dans certaines circonstances :« Malgré mes chaînes officielles, professorales, familiales (je suis père de sept enfants), *j'ai la prétention de conserver une indépendance intellectuelle absolue !* » Je dirai tout de suite que ses chaînes sont des chaînes fleuries et que le Pr. Mauriac serait désolé de ne pas en être ehargé. C'est peut-être même à cause de cela que cet « homme enchaîné » n'en est réellement pas un si ce n'est par sa haute conscience et l'idéal qu'il s'est tracé. Il *a le courage de ses idées*, ce qui est plus rare qu'on ne le croit, et si parfois il trouve des adversaires, et, en nous, des pensées parfois d'apparence différentes, mais qui tendent au même bien et à la même supériorité, on lui rend hommage comme à un loyal et sincère combattant.

Le Pr. Pierre Mauriac est un écrivain de race au style élégant et précis qui ne laisse rien d'obscur à l'intelligence qui veut s'assimiler sa pensée. Grand admirateur de Montaigne et de Pascal, il est tout imprégné de ces auteurs qu'il cite d'ailleurs avec fréquence. Ce qu'il est surtout, je crois, c'est un philosophe doublé d'un scientifique avec une âme aux doux reflets de mysticisme.

Le Pr. Mauriac ne s'est pas cantonné exclusivement dans un compartiment scientifique d'où on n'apercevrait aucun des paysages qui se déroulent cependant sous les yeux dans la vitesse de l'existence. « L'air devient vite irrespirable, écrit-il, à qui s'enferme, toutes fenêtres closes, dans son laboratoire. »

Par les sujets au milieu desquels un esprit se plaît ou qu'il traite, par les « rencontres » spirituelles qu'il recherche, par ses lectures assidues, il est facile de le jauger, sinon de le juger. Dis-moi, pourrai-je dire presque à coup sûr, quel est le contenu et la qualité de ta bibliothèque et je te dirai qui tu es !

L'intelligence, l'esprit, l'âme et le cœur de Pierre Mauriac, par leur expression multiple, évoquent un peu les pins de son pays natal dont la résine sortie du cœur chaud des arbres est une substance précieuse et quintessenciée, comme de nobles larmes venues d'une source secrète et pure, et dont les fûts d'une seule venue cherchent le vertige du ciel et fournissent les mâts qui portent les voiles de l'espérance.

Le grand risque pour des *cerveaux géminés*, comme celui de Pierre Mauriac, c'est qu'une des parties de leur œuvre ne nuise à l'autre, car pour la réussite dans l'esprit public qui est simpliste, étiqueteur, aime les rayons du bazar et vous range d'office dans telle ou telle catégorie qui lui facilite sa tâche mnémotechnique, votre réelle personnalité peut en paraître altérée et l'écrivain risque de porter ombrage ou préjudice à l'homme de science en l'effaçant. Mais, sans doute, la figure du Pr. Pierre Mauriac échappera-t-elle à une telle éventualité et il me sourit de rappeler une image symbolique que j'ai évoquée plus haut : celle du bel athlète qui conduit avec une maîtrise égale et dans une voie parallèle, cette rebelle cavale et ce coursier ailé : la *Science* et l'*Art*.

Martiny

LE PORT DE BORDEAUX

PAR FRANÇOIS MAURIAC

Les tunnels de Lormont à peine franchis, voici Bordeaux étalé, collé au fleuve énorme et sale, — ce port que j'ai cru fuir à vingt ans — mais ai-je jamais rompu une seule amarre ? Il faudrait, pour le décrire, prendre de la distance, l'observer d'un œil indifférent ; il faudrait que Bordeaux m'apparût comme un port entre mille autres. Mais, de Brienne aux docks, chacun des clochers qui dominent l'arc immense et gris des maisons, fixe un moment de ma vie. Non loin du pont que le train traverse, à deux pas des quais, la flèche de Saint-Michel jaillit du vieux quartier où mes ancêtres maternels, les Abribat, avaient, rue Sainte-Croix, leur raffinerie. Un peu plus loin, un beffroi construit par les Anglais, la Grosse Cloche, vit à ses pieds les magasins où un autre grand-père « parti de rien » s'enrichit à l'enseigne du « Magot » : tissus, châles de l'Inde. Si mon œil continue de suivre la courbe de la rade et s'arrête sur le vaisseau de Saint-André, je me souviens qu'enfant le bourdon de la tour Pey-Berland me tenait éveillé durant les nuits de Noël. D'un balcon proche de l'antique primatiale, par les beaux soirs d'été, je choisissais un martinet entre tous ceux qui criaient au-

Photos Kollar.



AU COUCHER DU SOLEIL, DES MATS. EN DOUBLE PAGE, LE QUARTIER VOISIN DES QUAIS, PRIS DU HAUT DE LA TOUR SAINT-MICHEL; LE GRAND PONT SUR LE FLEUVE ÉNORME, SUR " CETTE EAU ÉPAISSE DE LA GARONNE OU L'AZUR NE SE REFLÈTE PAS "; UN ASPECT DU PORT QUI " A ÉTÉ CONÇU A UNE ÉPOQUE D'HARMONIE, DE MESURE, OU MARINS ET ARCHITECTES AVAIENT LE SENS DES PROPORTIONS JUSTES ". (FRANÇOIS MAURIAC.)



" LE VENT ", UN DES MASCARONS QUI ORNENT LA FAÇADE DE LA BOURSE. PAGE 15, " LE CHEF-D'ŒUVRE DE GABRIEL, LA BOURSE " QUI " APPARAIT, A L'EXTRÉMITÉ DU COURS DU CHAPEAU-ROUGE, SE DÉTACHANT SUR LE FLEUVE FUMEUX, PLEIN DE VOILES ET DE MATS, PAREILLE A CES ARCHITECTURES QUI, DANS LES TOILES DU LORRAIN, SONT DORÉES PAR LE SOLEIL DÉCLINANT SUR LA MER. "... " CETTE BOURSE POURRAIT S'ÉLEVER AU BORD D'UNE MER PAISIBLE, MAIS ON NE L'IMAGINE PAS BRAVANT LES HUMEURS SOMBRES DE L'ATLANTIQUE ".

dessus de la ville encore brûlante, je m'efforçais de ne pas le perdre des yeux, de ne pas le confondre avec les autres, j'attachais mon cœur à cette flèche folle.

Au sommet de l'arc, au centre même du port, les colonnes rostrales s'élèvent, marquant l'entrée des Quinconces où, pendant les foires de mars et d'octobre, l'odeur des pommes de terre frites, des beignets, était plus forte que les relents de goudron, de vase et de marée qui règnent sur les quais grondants. Les sifflets des manèges, les orgues de Barbarie rassuraient le collégien casanier que j'étais et leur tapage recouvrait les sirènes des bateaux en partance, le sourd tumulte du trafic, des manœuvres à bord et des appareillages. Depuis les chevaux de bois qui me donnaient un peu mal au cœur, je voyais une grande voile grise glisser sur un fond de banlieue et d'usines.

Je ne m'accoudais qu'un instant à la balustrade qui sépare la place des quais : je me penchais sur ces pavés gras, où les chevaux glissaient, au milieu des jurements des charretiers, mais je ne tardais guère à tourner le dos à la vie dure et mauvaise du port, et remontais, parmi les musées Dupuytren, les tentations de Saint-Antoine, les dompteuses de puces, les géantes, les Aérogynes et les Galatées vers la colonne des Girondins. Aucun architecte n'a osé réclamer la paternité de cette chandelle blanchâtre flanquée d'allégories mafflues, et qui déshonore la rade. Je me souviens du beau bassin rond qui autrefois, à cette même

place, reflétait le ciel. Suivons toujours la courbe du port : à mesure qu'elle s'étend vers l'ouest, la ville me devient plus étrangère ; là-bas ce sont les docks, le bassin à flot, où mon enfance ne s'aventurait guère. Non que le port ne fût toujours présent dans ma vie : je le sentais proche, comme un être immense et redoutable dont je fuyais l'aspect hostile. Mais le brouillard qui baignait les vieux quartiers était son haleine. L'haleine du monstre mouillait les trottoirs où je courais, le matin, vers la pension ; les cris déchirants de ses bateaux me faisaient peur, et aussi le halètement de la locomotive qui traînait le long de la Garonne des wagons de marchandises. Pourquoi aurais-je hanté le port ? C'était lui qui me hantait, qui m'obsédait.

D'ailleurs, à vol d'oiseau, quelques centaines de mètres m'en séparaient. Au bout d'une rue, que ce fût le Cours d'Alsace, le Cours du Chapeau-Rouge ou la rue Esprit-des-Lois, soudain j'apercevais une voile, elle bougeait, disparaissait derrière les maisons.

Photos Kollar.



Parfois, collégiens, nous longions les quais, en promenade. Les hangars corrects, qui s'y élèvent aujourd'hui et qui empêchent de voir la rivière, n'existaient pas encore ; barriques, caisses, ballots, tout s'entassait en vrac sur les pavés poisseux où stagnaient des flaques de vin. De lourds anneaux de fer rouillés retenaient des câbles dans lesquels je faisais semblant de m'entraver et mon œil sondait, entre la pierre du quai et le flanc calfaté du navire, l'abîme d'eau bourbeuse, cette eau épaisse de la Garonne où l'azur ne se reflète pas, d'un jaune horrible et telle que de s'y jeter m'a toujours paru être le signe du désespoir le plus amer.

Les dockers roulaient des barriques dans nos jambes, les grues balançaient au-dessus de nos têtes des caisses peut-être mal attachées ; et parfois la chaîne s'abaissait sur nous, une mâchoire de fer semblait hésiter autour des écoliers et chercher une proie. Aux docks, il fallait se hâter de traverser le pont avant qu'il ait tourné pour laisser le passage à un navire. Les histoires de naufrage que nous avions lues revêtaient de poésie les transatlantiques et les bâtiments des Messageries Maritimes. Ils illustraient pour nous ces récits qui demeuraient la part la plus vivante de notre vie. Les chaloupes attachées à leurs flancs attestaient la réalité des naufrages. Je voyais Mme de Réan et Sophie précipitées dans un de ces canots. Ce vieux marin qui fumait sa pipe, c'était Pankroff, de l'Ile Mys-



térieuse. Plus tard, la poésie des docks se concentra dans les bouges où des marins étrangers jouaient aux cartes avec d'effroyables filles. Il ne faisait pas bon passer par là, disait-on, à la nuit tombée. Sur les quais, on était presque toujours suivi... Quand on allait au bal dans une maison sur le port, il fallait emporter son revolver...

En ce temps-là, les deux pylones du pont transbordeur inachevé ne s'élevaient pas encore. Ils se dressent, inutilisables depuis des années : des ingénieurs se sont trompés dans leurs calculs ; Bordeaux est le seul port du monde où des Polytechniciens auront construit quelque chose d'inutile : ces pylones qui ne supportent rien, hors, parfois, un oiseau de passage.

D'ailleurs Bordeaux ne peut-il se passer de pont transbordeur ? A-t-il tant de marchandises à transborder d'une rive à l'autre ? Ville charmante et molle, Bordeaux n'a jamais pu franchir l'obstacle du grand fleuve au flanc duquel elle s'endort un peu. Napoléon a construit le fameux pont de pierre dont les arches nombreuses barrent la route aux voiliers, et les quartiers en amont du fleuve en ont perdu peu à peu toute vie. Mais la rive droite ne semble guère avoir tiré bénéfice de ce pont. Après un siècle, la Bastide demeure un grand faubourg. Sans doute, du côté de Lormont, les Chantiers de la Gironde continuent de travailler pour notre marine et il s'est élevé, de ce côté-là, assez d'usines de produits chimiques pour empoisonner les Bordelais qui possèdent un château sur ces coteaux heureux.

Il n'empêche que les quais construits sur la rive droite, lors de l'invasion américaine de 1918, supportent des files de grues endormies qui attendent la prochaine guerre pour se réveiller. Rien ne décidera Bordeaux à s'étendre sur l'autre rive et les pylones du transbordeur sont les deux bras inutilement étirés de la ville engourdie.

Elle n'a d'ailleurs pas non plus cherché à s'agrandir du côté de la terre ; quand les Bordelais, en parlant de leurs quais, disent « la façade », ils usent du terme le plus juste. Cette cité immense qu'admirent depuis le train, les voyageurs de Paris, n'est qu'un trompe-l'œil : derrière les Quinconces, voici ramassés sur un étroit espace le ravissant Théâtre, le Cours de l'Intendance, les Allées de Tourny,



Photos Kollar.

A GAUCHE, LA PLACE ET L'ÉGLISE SAINTE-CROIX, VIEUX QUARTIER OU LES ANCÊTRES MATERNELS DE FRANÇOIS MAURIAC AVAIENT LEUR INDUSTRIE. " DE BRIENNE AUX DOCKS, DIT AVEC ÉMOTION LE GRAND ÉCRIVAIN, CHACUN DES CLOCHERS QUI DOMINENT L'ARC IMMENSE ET GRIS DES MAISONS, FIXE UN MOMENT DE MA VIE." CI-DESSUS, LES NOBLES FLÈCHES DE LA CATHÉDRALE ST-ANDRÉ, A LAQUELLE EST ATTENANTE LA TOUR PEY-BERLAND.



A DROITE, LA FONTAINE DE LA PLACE DE LA BOURSE. CI-DESSOUS, LA GROSSE CLOCHE. (L'ASPECT GÉNÉRAL DE L'ÉDIFICE RAPPELLE UN PEU CELUI DE LA GROSSE HORLOGE DE ROUEN). ENCORE UN LIEU PLEIN DE SOUVENIRS POUR L'ÉCRIVAIN : "UN BEFFROI CONSTRUIT PAR LES ANGLAIS, LA GROSSE CLOCHE, VIT A SES PIEDS LES MAGASINS OU UN AUTRE GRAND-PÈRE, PARTI DE RIEN, S'ENRICHIT A L'ENSEIGNE DU MAGOT".

la place Gambetta. Puis plus rien : de vagues rues bordées de maisons sans étage rejoignent les boulevards extérieurs, sinistres, toujours vides, sauf une fois l'an, le mercredi des Cendres, lorsque de sordides cavalcades roulent vers Caudéran.

Ce port du dix-huitième siècle, dont presque toutes les maisons sont de proportions parfaites et ornées de balcons du style le plus pur, avait été créé pour accueillir des galères, des frégates, des voiliers. Il est à la mesure des légers vaisseaux d'autrefois. Moins paresseux que je ne l'ai dit, Bordeaux, à mesure que les bateaux grossissaient, devenaient monstrueux, creusa son chenal. Il a lutté contre la vase du fleuve. Cet été encore, le fameux *Atlantique*, lui-même, qui a fait à Bordeaux, son port d'attache, l'affront de ne pas remonter au-delà de Pauillac, aurait pu, s'il y avait consenti, jeter l'ancre non loin des Quinconces. (Les assureurs ne l'ont pas voulu.) Spectacle étrange que celui de ces bâtiments énormes engagés dans un fleuve, comme s'ils subissaient l'attrait périlleux de la terre, comme s'ils voulaient s'y avancer, s'y enfoncer le plus possible, insolites, pareils à des goélands qui s'aventurent au-dessus des vignes et rasent les

Photos Kollar.



"... AU CENTRE MÊME DU PORT, LES COLONNES ROSTRALES S'ÉLÈVENT, MARQUANT L'ENTRÉE DES QUINCONCES... LES SIFFLETS DES MANÈGES, LES ORGUES DE BARBARIE RASSURAIENT LE COLLÉGIEN CASANIER QUE J'ÉTAIS ET LEUR TAPAGE RECOUVRAIT LES SIRÈNES DES BATEAUX EN PARTANCE... DEPUIS LES CHEVAUX DE BOIS.., JE VOYAIS UNE GRANDE VOILE GRISE GLISSER SUR UN FOND DE BANLIEUE ET D'USINES.»



vagues immobiles des collines. Tel est le drame du port de Bordeaux : il a été conçu à une époque d'harmonie, de mesure, où marins et architectes avaient le sens des proportions justes. Cette relique de l'ancien régime, avec ses ferronneries, ses balustrades, s'épuise à tenir son rang dans un temps où il faut atteindre au gigantesque. Sans doute n'est-il pas au monde un port fluvial qui le dépasse en beauté.

Lorsque le promeneur s'arrête à l'angle des Allées de Tourny et du Cours de l'Intendance, le chef-d'œuvre de Gabriel, la Bourse, lui apparaît, à l'extrémité du Cours du Chapeau-Rouge, se détachant sur le fleuve fumeux, plein de voiles et de mâts, — pareille à ces architectures qui, dans les toiles du Lorrain, sont dorées par le soleil déclinant sur la mer. Un des rares ports du monde où les palais et les vaisseaux se touchent, où les bâtiments immobiles construits par les architectes d'autrefois et ceux qu'édifient les ingénieurs d'aujourd'hui pour traverser l'Océan, confondent leurs pavillons, leurs attiques, leurs cheminées en une éphémère harmonie.

Cette Bourse, de Gabriel, pourrait s'élever au bord d'une mer paisible, mais on ne l'imagine pas bravant les humeurs sombres de l'Atlantique. Le paisible Bordeaux attire à lui les vaisseaux fatigués, le plus loin possible du golfe de Gascogne aux tempêtes effrayantes. A Bordeaux, l'Océan lointain ne se manifeste qu'au long de ces nuits dont j'ai gardé le souvenir, où les cheminées tombaient dans les rues ; les contrevents claquaient, une porte s'ouvrait seule dans les greniers. On nous disait de prier pour les marins perdus.

Cette noble ville délicate et dont les proportions ne sont plus à l'échelle du monde moderne, fait commerce d'une merveille que les barbares d'aujourd'hui ne savent guère apprécier. Ces barriques, sur les pavés des quais, renferment le vin qui, entre tous les vins, exige pour être goûté une extrême finesse de goût, d'odorat, la plus savante éducation du palais. A chaque aristocratie qui meurt, Bordeaux s'appauvrit. La chute d'un trône, la disparition d'une cour impériale ou royale ébranle la ville de Louis XVI. La victoire des démocraties lui a été fatale. Les grands-ducs fatigués, les lords spleenétiques qui ne peuvent plus boire supportent encore un bordeaux très vieux, dépouillé de tout ce qui n'est pas « le bouquet ».

Hélas, ce n'est plus seulement de ses vins que l'humanité se détourne. L'an dernier encore, aux docks, les poteaux de mine entassés composaient une étrange ville, à l'odeur

de résine et de cendre ; car beaucoup de ces pins avaient été incendiés et portaient encore sur leurs flancs la trace des flammes. Et moi qui connais le triste pays où ils ont germé, saigné, souffert, où ils ont été consumés, j'évoquais cette terre avare dont le sable se distingue à peine de la cendre. Sous le terrible soleil qui transformait en damnés les dockers demi-nus, sur ces pavés souillés de charbon et d'huile, tandis que criaient les sirènes, que haletaient les remorqueurs, je retrouvais en moi la secrète fraîcheur des sources dans les Landes ; beaucoup de ces pins, dont les cadavres s'entassaient au bord du bassin à flot, avaient eu, pendant des années, leurs pieds caressés de fougères arborescentes. De rapides ruisseaux avaient reflété ces troncs écailleux, pareils à des poissons. Je les plaignais comme s'ils eussent été vivants, comme s'ils eussent été arrachés à leurs forêts innocentes par des négriers féroces, jetés dans les entreponts, ensevelis au fond des mines anglaises, séparés à jamais du soleil, de l'humus et des sources.

Mais l'Angleterre n'a plus besoin de poteaux pour ses mines. La vieille grande dame ruinée était, depuis des siècles, la cliente de cette Aquitaine, sur laquelle elle avait régné. Que deviendrons-nous sans l'Angleterre ? A ce malheur, s'ajoutent les désastres coloniaux, les drames du caoutchouc, du rhum. Triste Burdigala ! Sa noble façade ravagée ne verra plus, de longtemps, les lustres s'illuminer derrière les vitres des salons aux boiseries merveilleuses. Armateurs, négociants luttent avec angoisse contre un monde nouveau, un monde inconnu, barbare, qui se passe de vin, qui s'est ravalé jusqu'à ne plus croire que le vin soit de première nécessité. Et la ruine du négoce entraînera la nôtre, car paysans, nous vivons de nos bois et de nos vignes.



Photos Kollar.

A GAUCHE, LE COURS DU PAVÉ DES CHARTRONS QUI DRESSE LES BELLES FAÇADES DE SES MAISONS LOUIS XVI (DEMEURES DE L'ARISTOCRATIE) ENTRE LA PLACE DES QUINCONCES ET LE COURS DU JARDIN PUBLIC, NON LOIN DE LA GARONNE. ICI LA STATUE DE MONTESQUIEU. ELLE RAPPELLE QUE L'ILLUSTRE AUTEUR DE L'ESPRIT DES LOIS NAQUIT EN GUYENNE (AU CHATEAU DE LA BRÈDE) ET FUT PRÉSIDENT A MORTIER AU PARLEMENT DE BORDEAUX.

UN CHARRETIER SUR LE QUAI DE BACALAN. " PARFOIS, COLLÉGIENS, NOUS LONGIONS LES QUAIS EN PROMENADE... LES HANGARS CORRECTS QUI S'Y RÉVÈLENT AUJOURD'HUI ET QUI EMPÊCHENT DE VOIR LA RIVIÈRE, N'EXISTAIENT PAS ENCORE : BARRIQUES, CAISSES, BALLOTS, TOUT S'ENTASSAIT EN VRAC SUR LES PAVÉS POISSEUX... " PAGE 23, AU-DESSUS D'UN PYLONE DU TRANSBORDEUR INACHEVÉ, UNE HUILERIE QUE LA VERVE BORDELAISE A SURNOMMÉ NOTRE-DAME-DES-CACAHUETTES.



Photos Kollar.

Mais elle peut attendre des jours meilleurs, la vieille ville d'un vieux pays. Elle demeure détentrice d'une richesse qui ne lui sera pas ôtée. Derrière la noble façade, la forêt landaise attendra ce qu'il faudra et le ciel de Guyenne, les tièdes cailloux consommeront chaque année le miracle qui transmue le jus de la vigne blanche et rouge, en cette liqueur de soleil, en ce vin léger et bouqueté. Et plus le temps passera, et plus les nations oublieront le goût du bordeaux, et plus, dans les chais ténébreux du port, il se débarrassera de sa verdeur, s'enrichira de vertus. En ces années de surproduction, les marchandises des autres ports s'abîment et pourrissent. Mais Bordeaux couve, sous ses voûtes illustres, des milliers de bouteilles qui auront passé le temps de la crise à atteindre la perfection par le dépouillement.

Ne plaignons pas trop la vieille ville de Montesquieu et de Montaigne, ni la race qui, alentour, cultive la vigne, cueille des pêches et des abricots, résine les pins, engraisse la volaille, recouvre de papier huilé les terrines où le confit de canard et d'oie embaume les grandes cuisines dans le parfum de sa suave graisse. La livre peut baisser et le dollar aussi, mais les aloses, au printemps, remonteront toujours la rivière, bien au-delà de Bordeaux, pour transformer le carême girondin en un temps de liesse.

J'ai vu des étrangers sourire de ce port désuet, de son outillage. « Si vous connaissiez les quais de Hambourg... » Comment leur rendre sensible cet accord entre l'architecture du XVIII[e] siècle français et les vins glorieux dont le commerce anoblit ceux qui le pratiquent ? Quand l'Amérique ne sera plus sèche et que la livre aura remonté, quand le monde, rendu à la mesure et à la raison, aura compris que les bateaux ne doivent pas



être trop grands pour s'engager dans l'estuaire d'un honnête fleuve de chez nous, quand les nouveaux riches ruinés se seront de nouveau enrichis, et, affinés par le malheur, ayant enfin accompli l'étape nécessaire, sauront préférer un Lafite à tout autre vin rouge, Bordeaux connaîtra de nouveau des temps heureux. Le plus beau port fluvial du monde en deviendra le plus fortuné. Des forêts de voiles, de mâts et de cheminées peupleront, jusque devant les Quinconces, la grande rivière jaune. Les Chiliens, les Argentins, les Créoles de la Martinique, les fils des rois nègres débarqueront de bateaux qui ne se seront pas arrêtés à Pauillac, et, les poches pleines de piastres, ils iront, la terre à peine touchée, boire au *Chapon Fin* une bouteille vénérable, qui aura attendu, sans faiblir, le retour de l'âge d'or.

LA GLOIRE DE BORDEAUX

ET LES VINS DU BORDELAIS



CHATEAU-YQUEM

Si Paris est la métropole de la cuisine universelle, d'autres grandes villes de France peuvent revendiquer le beau titre de « capitales gastronomiques »; tous les gourmets citent avec une reconnaissante extase Lyon, où l'Art de bien manger est un véritable sacerdoce, Marseille, patrie de la bouillabaisse et de l'aïoli, Périgueux, patrie des truffes, du foie gras et du confit, Strasbourg, citadelle des pâtés et de la choucroute, Dijon, illustre cité des grands crus bourguignons, Belley, centre de l'admirable cuisine bressane, Grenoble et Vienne où s'élabore la délicieuse cuisine dauphinoise, Castelnaudary, patrie du cassoulet, Angers, Reims, Nevers... d'autres encore...

Mais le nom de Bordeaux rayonne sur le monde entier, non seulement par la rare finesse, la diversité et la succulence exquise de sa cuisine, qui en fait un véritable Paradis des Gourmets, mais par la « précellence » de ses vins qui sont une des gloires de la France — et une des splendeurs de la Terre.

Les vins de Bordeaux présentent tous les goûts, depuis les plus riches et les plus puissants, jusqu'aux plus fins, aux plus légers et aux plus délicats... ceux-là que le grand dégustateur Paul Berthelot a spirituellement surnommés des *vins pour le mouchoir*.

Un gastronome peut passer son existence sans avoir épuisé toutes les joies que lui offre le vignoble bordelais : car, tel le cœur de notre grande poétesse, ce vignoble est « innombrable ».

Oh ! sans doute, comme tous les grands vins de France, les illustres crus du Bordelais ont été falsifiés, jusqu'à plus soif, par des mercantis sans scrupules et, au cours de mes voyages à travers les deux mondes, il m'est arrivé, à l'étranger, de boire, sous le pseudonyme de *bordeaux*, des mixtures où le glorieux vin de la Gironde ne brillait que sur l'étiquette — et par son absence ! Mais ces « ersatz » sont dignes de ceux qui les boivent, et les Grandes Maisons de Bordeaux n'en sont pas plus responsables que nos écrivains et nos éditeurs ne sont responsables de ces livres obscènes écrits en *désesperanto*... et qui trop souvent, hélas, représentent hors de chez nous la Littérature française.

Tous les connaisseurs peuvent proclamer qu'à Bordeaux, dans les restaurants même les plus modestes, le vin, même le plus ordinaire, est toujours honnête et loyal.

Et comment en serait-il autrement ?

Le vin de Bordeaux a sur beaucoup d'autres une supériorité éclatante : c'est qu'il y en a !... On ne risque point, en effet, d'en manquer dans cette immense et glorieuse région, où il est arrivé parfois que les futailles, les tonneaux et les bouteilles manquaient à la surabondance de la récolte.

Si les voyages forment la jeunesse, ils améliorent souvent le vin de Bordeaux et vous n'êtes pas sans connaître la fameuse légende de ces bordeaux « retour des Indes » à qui leurs producteurs offraient une excursion autour du monde — en plus de quatre-vingts jours — et qui n'en revenaient que meilleurs.

Et le bordeaux est encore parmi les grands vins que l'on peut boire *en mangeant* celui qui supporte le mieux l'outrage des ans. Pour lui, cet outrage n'est point irréparable ! Bien au contraire. La vieillesse lui sied comme une parure...

L'an dernier, le parfait amphitryon qu'est le comte de Beaumont offrit, dans son glorieux domaine de Château-Latour, aux membres de l'Académie des Gastronomes,

un déjeuner sublime au cours duquel ces gourmets insignes eurent l'inoubliable joie de déguster les plus grands crus du Bordelais. Parmi tant de vins illustres, les honneurs furent décernés à un *Château-Latour* en magnum qui datait de 1878. Mes collègues de l'Académie et moi-même ne nous rappelons pas avoir connu de plus parfaites délices gastronomiques qu'à déguster ce merveilleux nectar.

Mais une chronique sérieuse sur les vins de Bordeaux ne saurait se limiter à des historiettes et à des anecdotes ! Il y faut tout de même quelque érudition et quelque documentation... sans quoi je risquerais de déchaîner des lamentations ! Adoncques le vignoble innombrable du Bordelais comporte près de *deux mille crus.*

Loin de moi la prétention de vous en donner la liste officielle et complète ! Elle a d'ailleurs été dressée avec un soin et une science irréprochables par MM. Alfred Lapierre et Ed. Féret; et c'est chez M. Féret, éditeur, que vous pourrez la trouver à Bordeaux sous ce titre, *La Gironde vinicole en poche.*

Pour ne pas commettre trop d'erreurs (car je sais, par expérience, combien les « gendelettres » y sont sujets !) je me suis adressé à un grand vigneron bordelais, qui désire garder l'anonymat, et qui a bien voulu s'imposer, pour l'édification de nos lecteurs, le difficile travail de résumer sous la forme la plus concise sa parfaite connaissance du vignoble bordelais.

Voici cette courte notice qui vous en apprendra, certes, plus que de gros traités. Après l'avoir lue vous pourrez causer utilement avec les sommeliers et commander vos vins en connaissance de cause...

Les grands vins de Bordeaux sont récoltés dans quatre régions distinctes du département de la Gironde : le Médoc, le Grave, le Saint-Emilionnais, pour les vins *rouges*, le Sauternais pour les vins *blancs.*

I. — Le Médoc, situé au nord-ouest de Bordeaux, s'étend sur la rive gauche de la Garonne et de la Gironde. Au nombre de *soixante*, ces grands crus classés en 1855 sont divisés en cinq catégories.

Les trois grands premiers crus sont : *Château-Latour, Château-Margaux, Château-Lafite.*

Parmi les seconds crus : *Châteaux- Gruaud-Larose, Pichon-Longueville, Montrosa, Brâne-Cantenac, Léoville-Poyferré, Cos d'Etournel* (et non pas *Clos* d'Etournel, comme s'obstinent à dire beaucoup d'ignorants !)...

Parmi les troisièmes crus : *Châteaux La Lagune, Giscours, Palmer, Cantenac, Brown.*

Parmi les quatrièmes crus : *Châteaux Branaire-Ducru, Beycheville, Talbot, Duhart-Milon, Marquis de Terme.*

Parmi les cinquièmes crus : *Châteaux Mouton d'Armailhacq, Bateilley, Pontet Canet.*

II. — Le Grave commence aux portes mêmes de Bordeaux. Le vignoble couvre environ cinquante kilomètres sur la rive gauche de la Garonne, mais c'est tout près de Bordeaux que se trouvent les grands crus, dont le plus illustre est le *Château Haut-Brion* qui marche de pair avec les trois premiers Crus du Médoc.

Pour les *Châteaux*, la *Mission Haut-Brion, Pape Clément, Haut-Bailly, Smith-Haut-Lafitte.*

III. — Le Saint-Emilionnais s'étend sur les coteaux de la rive droite de la Dordogne, à 40 kilomètres à l'Est de Bordeaux. Les vins les plus connus sont ceux de *Saint-Emilion* et de *Pommerol.* Peut-être n'ont-ils pas le fin bouquet des Médocs, mais, en revanche, ils sont plus chauds et plus corsés. En voici les principaux crus :

Sur Saint-Emilion, les *Châteaux Ausone, Cheval-Blanc, Pavie, Clos Fourtet, Bel-Air ;* sur Pommerol, les *Châteaux Petrus, Certan,* l'*Evangile.*

IV. — Le Sauternais, qui produit les merveilleux vins blancs de Sauternes et de Barsac, fait suite à la région des Graves sur la rive gauche de la Garonne. C'est dans le Sauternais que se trouvent les douze premiers grands crus célèbres dans le monde entier.

Le *Château-Yquem*, premier grand cru classé, puis les *Châteaux La Tour Blanche, Reyne-Vigneau, Climens, Lafaurie-Peyraguey, Coutet, Suduiraut.*

Après ces premiers grands crus, un bon nombre de seconds crus du Sauternais, parmi lesquels il faut citer au moins le *Château-Filhot* et le *Château Myret*, produisent aussi des vins remarquables.

Enfin, à côté de tous ces vins illustres, et dans d'autres régions de la Gironde, comme les *Palus*, le *Blayais*, le *Fronsadais*, le *Bourgeais*, les *Côtes* de la rive droite de la Garonne, et l'*Entre-deux-Mers* (entre Garonne et Dordogne), un grand nombre de vignobles produisent d'excellents vins. Tels les vignobles *rouges* de Fronsac et les vignobles blancs de Sainte-Croix-du-Mont.

Sans compter les vins charmants de petits propriétaires que les Bordelais appellent modestement les *crus bourgeois*, mais qui justifient la vieille devise : « A bon vin, point d'enseigne» et qui peuvent passer à juste titre pour de parfaits *vins de table.*

Les consommateurs commencent enfin à savoir que la qualité d'un vin ne provient pas seulement de la qualité du *cru*, mais de la réussite générale de l'année. Et encore faut-il que ce cru ait bien soigné sa récolte cette année-là. Mais les Bordelais sont les gens du monde qui s'entendent le mieux à entourer leurs vins de soins éclairés et minutieux et leurs chais sont les parfaits modèles du genre.

Voici quelles sont les Grandes Années de Bordeaux : 1870, 1874, 1875, 1878... Mais ces années glorieuses n'existent pour ainsi dire plus et ne se trouveraient plus dans le commerce qu'à des prix inabordables. En 1891 un grand-duc encore en activité paya 400 francs, dans un grand restaurant parisien, une bouteille de Château-Yquem 1874. Que serait-ce aujourd'hui... même au prix de la livre !

Parmi les années plus proches : 1888, 1896, 1899, 1900 (surtout pour les vins blancs), 1902, 1904, 1906, 1907, 1914, 1916, 1921 (admirable surtout pour les vins blancs). Et j'ai eu la joie de déguster l'année dernière à Château-Yquem et à Château-Climens, des 1928 et des 1929 qui sont encore en barriques à l'heure où j'écris ces lignes.

Rien ne saurait, dès maintenant, donner l'idée d'un pareil nectar. (Et vous savez que le Bordelais a autant de nectars que d'hectares !)

Est-il besoin de rappeler qu'il ne faut jamais sous aucun prétexte faire chauffer les vins : c'est une affreuse hérésie, comparable à celle que commettent les malheureux qui font craquer un cigare à leur oreille « pour savoir s'il est sec » !

La température de la salle à manger suffit à mettre les bordeaux au point. Les dégustateurs bordelais décantent chaque bouteille dans une carafe de cristal qu'ils posent sur le dressoir ou sur le buffet, une heure ou deux avant de se mettre à table.

Il va sans dire que le bordeaux comme tous les grands vins doit être bu dans un grand verre. Les grandeurs s'appellent et se répondent et le temps n'est plus où l'on buvait « le mauvais vin dans les grands verres et le bon vin dans les petits ».

...Maistres Dipsodes et fins buveurs, mes très chers frères, levez votre grand verre à la gloire de la Gironde.

O patriam insignem Baccho !... comme s'écriait déjà le charmant poète bordelais Ausone — bien avant l'invention de l'ozonateur.

Curnonsky



BERNARD NAUDIN

PAR LE DOCTEUR F. VALLON

... Les dessins de Bernard Naudin, frémissants et mélancoliques comme des feuilles balayées.
ÉLIE FAURE

D'en plus parler, je me désiste.
Ce monde n'est qu'abusion.
Il n'est qui contre mort résiste
Ny qui treuve provision.
Encor fais une question
Lancelot, le Roy de Béhaigne
Où est-il ? Où est son tayon ?
Mais où est le preux Charlemaigne ?

Tous, gens de la *Confrairie*, vous avez dressé l'oreille, car vous avez reconnu le grelot triste de Villon. C'est votre ami, ce poète. Comme s'il avait vu le monde et la vie de votre fenêtre professionnelle, leur *abusion* lui est apparue, sans recours, et vous savez comme, pour ne pas en pleurer, ses libres petits vers savent en rire.

Je les ai relus chez Bernard Naudin, dans le beau caractère d'imprimerie de l'artiste (Naudin *invenit*). On le dit *français* ou *de tradition*. Vous choisirez comme moi le premier de ces qualificatifs. Français, il l'est tellement ! Il l'est comme Villon et comme Naudin. Il m'a prouvé, en tout cas, que l'habit peut ajouter au moine. Vêtus de banal elzévir, ces moinillons-ci auraient moins de gosier pour entonner leurs fraîches mâtines et leurs vêpres gaillardes.

Divines ballades, dont pleurent les *Alléluias* et rient les *de Profundis*, adorables Angélicos

de Cour des Miracles, l'élégant alphabet de Bernard Naudin est comme le froc de votre éternel Dimanche.

Je les ai relues dans les Testaments. Pour évoquer leurs personnages, je n'eus pas besoin de mes faibles ressources imaginatives. Ils surgissaient au détour de chaque page.

C'était la vieille Heaulmière, que son miroir accablait. C'était la grosse Margot. Une grasse joie de ribaude la secouait toute et, les mains aux cuisses, elle riait du ventre, son ventre chaud et gourmand. Un des fidèles de Gueuldry Guillaume communiait sur *l'ostel*, percé de trous (un grand pour la tête, deux plus petits pour les mains). Or, lui, aviné et redoutable, tout glorieux de sa force et de ses besognes, les manches retroussées comme qui vient d'œuvrer, il était là. « A qui le tour ?» disait-il et il me regardait fixement tandis qu'aux balances de ses bras bestiaux, il soupesait ses lourdes mains laborieuses.

Et puis ce fut la marche tâtonnante de ce Maître Jehan Laurent.

Qui a les povres yeux si rouges
Pour le péché de ses parents
Qui burent en barils et courges...

Innocente victime de l'hérédité, il allait. Un jour de soupirail frappait durement sa face infirme et ces *povres yeux* sans regard dont je ne sais quel trachôme médiéval éversait les

" LA SOUPE ", POINTE SÈCHE, FAIT UN FRONTISPICE PUISSANT. SON AMPLEUR SCULPTURALE ÉVOQUE MICHEL-ANGE ET DAUMIER. SA GRIFFE FAIT PENSER A CELLE DE REMBRANDT. ET VOICI L'ÉCOLIÈRE. ARMÉE DE LA RÉVÉRENCE DU MAITRE A DANSER, ELLE A POUR REMETTRE " LE PETIT CACHET " AU MAITRE DE MUSIQUE DES GRACES INNOCENTES. LUI, RAMEAU, LE NEVEU, CYNIQUE ET FAMÉLIQUE, S'EFFORCE A LA DIGNITÉ, TEND UN BRAS RACCOURCI MAIS SOURIT A L'ÉCU. OR CE DESSIN VIF ET FIN, DIDEROT L'EUT SIGNÉ DES DEUX MAINS.



paupières rongées. Pour répondre aux questions mélancoliques de l'envoy célèbre :

> Où est Claquin, le bon breton ?
> Où est le comte Daulphin d'Auvergne
> Et le bon feu duc d'Alençon ?
> Mais où est le preux Charlemaigne ?

Naudin a ramassé le ciseau de Claus Sluter. C'est un autre Puits de Moïse qu'il a chargé de rendre ses héros au poète. Claquin, que la mort n'a pas désarmé, croise sur l'épée à deux mains ses phalanges squelettiques, Charlemaigne a la barbe et l'ampleur d'un dieu germanique, et ce sont des statues, car il sait faire de la belle pierre grise avec un peu d'encre de Chine.

Je n'ai pas eu communication des dessins originaux de ce livre monumental. Ils sont sous de jalouses serrures chez le libraire Blaizot. Mais ceux de la maquette m'ont suffi. *J'ai vu* Villon. Naudin l'a ressuscité. Il l'a touché de ses doigts fins, de ses mains actives et légères. Il l'a fait tourner, passant autour de sa poitrine, de ses lombes, de ses aînes, le ruban métrique. Tailleur de génie, il l'a habillé à la mode du génie. Il ne lui a rien ajouté, ni rien ôté. Un ajustement si parfait de deux sensibilités et de deux intelligences dépasse le cadre de la collaboration. Nous lui devons l'intégrale réalisation plastique de l'œuvre.

Les illustrations du *Scarabée d'Or* allaient m'offrir une preuve nouvelle de cette étonnante faculté de symbiose. L'artiste fut en proie à l'écrivain. Toute la substance grise de Poë est passée dans les dessins de Naudin. Et je défie l'Américain de pouvoir changer une ombre, un jeu de lumière à cette extraordinaire extériorisation de son cauchemar. Pourrait-il souhaiter à son livre nocturne d'autre atmosphère que la pénombre de ce lavis brun ? Loin du soleil interdit aux revenants, d'hallucinantes créatures, entités d'humains, agissent et marchent par saccades. Une chandelle, une lanterne, la lune derrière un nuage, voilà le luminaire, source de ces lueurs brusques et sourdes qui extraient de l'ombre un masque d'angoisse ou d'effroi. A force d'avoir élagué le détail et l'anecdote (voyez comment il a su réduire le costume), à force d'avoir voulu garder au drame toute sa nudité puissante et d'avoir fouillé ses personnages, il a trouvé leurs âmes. Il les a presque désincarnés et pourtant quels gestes de chair il a su donner à ces magnifiques schémas de la terreur et du désir !

J'ai eu bien du mal à me les faire montrer. La vue de son œuvre fait revivre à Naudin de vieilles affres. Il m'a ouvert le livre, enfin. Sa femme m'avait dit : « Quand il dessinait cela, il ne mangeait ni ne dormait ». Et, debout à côté de moi, il s'interrompit de réciter d'une voix un peu creuse les phrases sinistres pour me confier : « Voyez comme le papier est gratté. Je travaillais dans les gouttes d'eau. Quand ça n'allait pas, j'en reprenais, j'en rajoutais. *Toute une cuisine épouvantable !* »

Il y a quelque soixante-dix ans, Baudelaire écrivait à Manet : « Savez-vous pourquoi j'ai si patiemment traduit Poë ? *Parce qu'il me ressemblait !* La première fois que j'ai ouvert un livre de lui, j'ai vu avec épouvante et ravissement non seulement des sujets rêvés par moi, mais des phrases, pensées par moi et écrites par lui vingt ans auparavant ».

Ce sont les *Correspondances* et leur mystère, devant lequel, le poète, toute sa vie, a frissonné. Naudin le connaît bien, lui qui fut, tour à tour, Villon, Diderot et Poë. Destin magnifique des écrivains, qui, pour les traduire, ont rencontré des cerveaux exactement accordés au leur !

La place me manque pour vous parler des vingt admirables dessins du *Neveu de Rameau* (édition Blaizot). J'évoquerai, du moins, le Diderot, celui qui est debout, tout seul, Rameau vient de lui reprocher « sa veste d'étamine, ses bas de laine, ses souliers épais et son antique perruque ». Or, le génie fait front. La lèvre retroussée raille, les yeux toisent et, comme pour les prendre à témoin, la belle main se pose sur les *Lettres à Sophie*, les simples lettres, écrites en robe-de-chambre à la maîtresse langroise, œuvre négligente et impérissable — chef-d'œuvre !

Tous les héroïsmes ont tenté Naudin. Il a lu Pierre Mille. Ses étranges yeux ont plongé dans le texte. Ils en ont ramené Barnavaux, en chair et en os, et le crayon merveilleux l'a campé au seuil du livre.

Il est là, tout vif, solide avec son galon fragile, l'errant, le gueux militaire, dont la psychologie fait sous les palmes un homme d'état et le bon sens un stratège.

Il est là « propre comme un sou neuf », le parrain de toutes les *Maries-faites-en-fer*, avec ses épaulettes cassées — cassées comme tant de ses grades — ses deux médailles en pleine poitrine, ses gants de coton qu'il sait tenir en gentleman, sa naïve et crâne élégance de fille-à-soldats.

Tous les lyrismes ont sollicité Naudin.

Comme Daumier, il a adoré la Foire. Il a longuement regardé ses chiens savants et ses clowns tristes. Parmi le caquetage du cornet à pistons et le tir de barrage de la grosse caisse, il a distinctement entendu le déchirant ricanement de Goya, car le grand Espagnol a surveillé jadis son beau burin.

Callot tendre, il a bercé dans ses *Affligés* les hâves amours des béquillards et chanté la jalousie des culs-de-jatte.

Mais seul, il est rarement aussi glorieux que parmi les siens — et sa famille s'appelle Villon, Diderot, Poë.

Je voudrais qu'on puisse reproduire sous ces lignes, en guise de FIN, le brancard de : *Ce que disent les morts* (édition Helleu), le brancard laissé là, sur la route, parmi les touffes d'herbe échevelées qui semblent exploser — souvenir des récents éclatements, présage des prochains. Vous vous rappelez, si vous l'avez vue, ne serait-ce qu'une fois, la souplesse de la toile fatiguée, mal tendue aux têtières et qui garde en son centre sanglant l'empreinte de tant de corps. Vous vous rappelez la forme de la tache de sang...

C'est un grand dessinateur, un grand artiste, un des plus grands. Serait-il plus génial (j'ai plaisir à suspendre au cou de Naudin cette belle épithète : elle y sonne si clair !) s'il avait ajouté à son crayon une palette ? Je ne le pense pas. Certes, si la couleur chantait sur son dessin, le passant s'arrêterait mieux. Naudin n'a pas osé... Il a douté, comme tous les grands artistes. Il a douté de lui. Sa haute conscience artistique a rencontré sur son chemin Manet, comme un épouvantail jaune et noir. La rigueur de l'admirable peintre le découragea. Comment atteindre à cela ? C'est la question que s'est posée notre jeunesse, à nous, « les plus de quarante ans » en lisant et relisant *Madame Bovary*. Comment oser écrire après cet homme-là ? Mais la route des Arts est semée de ces terribles pierres de touche. Flaubert, lui, avait croisé en chemin Racine et Voltaire. Et, du haut du Paradis des Peintres, Manet se lamente encore en regardant Velasquez.

Si vous doutiez du génie de Bernard Naudin et que vous me taxiez d'exagération, rouvrons le Villon, voulez-vous ? Écoutons ! Entendez-vous... ?

C'est un chœur parfait, un chœur à deux voix. Grâce à celle de l'artiste, le chevrotement de la voix magnifique du poète, un peu cassée par les siècles, a disparu.





UNE CHANDELLE, LA LUNE QUE DÉMASQUE UN NUAGE, UNE LANTERNE DANS LE VENT, VOILA LE LUMINAIRE, SOURCE DE CES LUEURS BRUSQUES ET SOURDES, QUI EXTRAIENT DE L'OMBRE UN MASQUE D'ANGOISSE. A FORCE D'AVOIR VOULU CONSERVER AU DRAME SA NUDITÉ PUISSANTE, NAUDIN A DÉSINCARNÉ SON " SCARABÉE D'OR ". IL A FAIT DE SES HÉROS DE MERVEILLEUX SCHÉMAS DE LA TERREUR ET DU DÉSIR.

BAIE DU VIEUX MOULIN
PAR JEAN DUROEULX

LE XIIe SALON DES MÉDECINS

PAR PAUL RABIER-LABICHE

L'ART, a-t-on dit, est une délivrance. Ce qu'il faut, c'est communiquer la joie de cette délivrance. Eh ! bien, il faut convenir qu'à leur XIIe Salon, nos confrères artistes s'y sont employés au mieux. A la vérité, leur exposition est presque devenue un petit événement mondain parisien. On s'y est donc, une fois de plus, cette année, empressé et pressé. Jusqu'au Président de la République, M. DOUMER, qui a tenu à venir aimablement, un matin, la visiter incognito, en ami, peut-on dire, puisqu'il ne cache pas sa sympathie pour les Médecins, ce qui nous dédommage un peu du haro dont nous charge volontiers le monde politique. De son côté, le Directeur des Beaux-Arts de la Ville de Paris a tenu, lui aussi, à nous rendre visite et à nous féliciter. Bien entendu, cela n'a pas été sans nous susciter quelques jalousies, mais, ne sommes-nous pas habitués, depuis longtemps, depuis même toujours, à être brocardés. Pour changer, parlons art entre nous.



RUE ST-ETIENNE-DU-MONT
PAR VINCENT TEMPLIER

Tout d'abord, en ouvrant le catalogue de ce Salon, nous trouvons, pour nous accueillir à son seuil, un magnifique sonnet du Maître Jean-Louis FAURE, où, invoquant le divin APOLLON, il le prie, en des vers ciselés dans l'airain de l'esprit et du cœur« d'inonder de sa clarté notre pauvre âme obscure». Ah! certes, elle en a grand besoin de ses divins rayons, notre pauvre âme menacée de retomber demain, par excès même de civilisation et de progrès, dans la plus sombre des barbaries. Oui, puisse-t-il nous rendre la lumineuse vision de la nature et de la vie, que dans notre orgueil aveugle nous voulons ignorer. Que ce sublime cri de paganisme nous rappelle que nous sommes les fils intellectuels des Grecs plus que des Romains, fils de Mars. Mais, tournons la page : ce qui nous permet de constater — et les chiffres ont quelquefois, eux aussi, leur poésie — qu'au cours de leurs douze salons, nos confrères et les leurs, au nombre de 1.300, ont exposé plus de 4.000 œuvres ! Devant cette statistique, j'entends le chœur des Clients se récrier : Dieu bon, que de temps perdu, qu'ils auraient mieux fait de consacrer à leurs malades ! Mais patience, bientôt le chœur des Médecins, en formation, leur répondra, à l'unisson enchanteur de ses voix — la musique ayant le propre d'adoucir les mœurs — que c'est grâce, justement, au repos qu'ils ont ainsi pris, au bain de nature, d'idéal dans lequel ils se sont plongés, qu'ils ont pu continuer leur dur labeur. De cet égoïsme du malade ne rendons responsable que son mal. Molière ne fut pas toujours juste à notre égard, en est-il pour cela moins Molière ?

Et maintenant voyons ce qui, parmi les 345 œuvres des 140 exposants de ce Salon, mérite d'être cité. A la vérité : tout, à peu près, l'exigerait par la bonne foi, la conscience, le talent dépensés. Cependant, suivant le précepte du sage Boileau, il faut savoir se borner. Nous citerons donc en bloc parmi les œuvres à retenir particulièrement, celles de Mlles BAILLIÈRE, BOYER, CHAUVOIS, CHRISTOPHE, DERVIEUX, ESTRABAUT, LÉVY-ENGELMANN, RICHERT, SAINT-PAUL, TOUCHARD, VIANAY, VITOUX, et de Mmes BERTHELOT, BIANQUIS, CASTEX, CAUSSADE, FOURNEAU-SEGOND,



VUE DE MASSEVAUX
PAR KOLB

BUSTE DU DOCTEUR BAUDOIN
PAR JOEL ET JEAN MARTEL



Gallien Berthon, Mérot, Perrens-Bonamy, Thoinot et Zicca ; etc...

A la sculpture, nous citerons de Mlle Quinquaud, le beau buste du regretté Professeur Gley ; celui, excellent, du Dr. Letulle, par sa fille ; et encore les œuvres de Mlle Roginsky, et le joli *buste d'enfant*, de Mme Sidler. A signaler, également, une précieuse reliure de Mme Chuche.

Avec nos confrères, nous abordons une facture plus large, souvent plus aisée. Au hasard, signalons de : M. Barbié, deux savoureuses natures mortes : *Fleurs et fruits ;* de MM. Boyer et Bureau, des *Paysages*, francs d'effet ; de M. Chavanon, de lumineux *Rochers d'Ouessant ;* de M. Duroeulx, *Deux Moulins*, largement brossés ; de M. Escat, une *Garonne* prise sur le vif ; de M. Fraikin, des nuages sur le *Léman*, d'un art suggestif ; de M. Hallé, une *Seine à Bougival*, d'une grande tendresse ; de M. Frogier, de fraîches notations ; de M. Kolb, une *Vue de Massevaux*, d'un métier solide et sûr ; de M. Le Gendre, une *Mare en forêt*, aux fonds soutenus ; de M. Mahu, un très beau *Portrait du Docteur Lermoyez ;* de M. La Marche, une *Rotonde à Montparnasse*, débordante de vie ; de M. Peugniez, un *Moulin sur la Luce*, d'un art suggestif ; de M. Ramoisy, une *Nuée*, dans un ciel puissamment exprimé ; de M. Rendu, une *Meurthe à Saint-Dié*, d'une composition méditée ; de M. Templier, un coin du *Vieux Paris*, d'une très habile sincérité. Nous citerons encore : la *Maison de Pasteur*, à Arbois, de M. Antoine ; deux *Vues de Forêt*, de M. Barbillion ; la fantaisie sur l'*Hérédité morbide*, de M. Caussade ; les *Types Marocains*, pris sur le vif, de M. de Hérain ; le *Lac de Genève*, de M. Janet ; les *Pommiers*, de M. Thomas ; l'*Intérieur* en grisaille, de M. P. de la Villéon.

A la sculpture, très heureuse et nombreuse, cette année, nous avons retenu les habiles *sculptures sur bois* de M. Blanchard ; le *Médaillon de Robert Houdin*, de M. Dhotel ; l'excellent *Buste du Dr. Roux*, de Lausanne, de M. Forel ; le délicat *Médaillon* du regretté M. *de Fleury*, de M. Hayem ; la collection de *Maîtres de la Faculté et des Hôpitaux*, de de Hérain ; le buste frappant du *Dr. Comby*, de M. Lenoir ; le buste puissant du *Dr. Dartigues*, par M. Moncassin ; une jolie *Lionne* couchée, de M. Philibert ; les deux *Bustes*, d'une facture large et puissante des *Drs. Ballerin* et *Marcel Baudoin*, par MM. J.J. Martel ; les deux précieuses et délicates *Médailles d'Ambroise Paré et de Ronsard*, de M. Villandre ; enfin, la très belle *Collection d'émaux* aux vives couleurs, de M. Jouhaud.

Voici, aussi succinctement que possible, ce qui nous a frappé dans ce XIIe Salon et a contribué à son succès. A la vérité, toutes les œuvres et tous les noms mériteraient d'être cités, mais il faudrait pour cela transcrire ici en entier le catalogue. Que ceux donc qui ne sont pas nommés ici, par simple manque de place, soient bien convaincus qu'eux aussi ont, par la valeur de leurs œuvres, contribué au beau succès de cette exposition.

Paul Rabier-Labiche.

CLEMENCEAU AUX CHAMPS-ÉLYSÉES

Clemenceau ! Tel il fut dans les tranchées, bloc d'énergie, ou sur les chemins de sa Vendée natale, vainqueur pathétique farouchement retranché du monde, tel il va se dresser un très prochain jour, sur une pelouse des Champs-Élysées. Avec passion, avec piété, le statuaire François Cogné sculpta longuement cette effigie d'un des plus grands hommes de l'Histoire de France.

« Je le vois, disait le maître artiste à Jean Martet, comme un homme qui marche, seul, sans cortège, le haut du corps ployé en avant à cause de ce vent qu'il doit fendre, ce vent de la bataille... de toutes ces batailles qu'il a traversées... »

Ainsi le verront désormais les générations exhortées par son exemple à toujours se sentir jeunes et fortes malgré le poids de tant de siècles de luttes, de douleurs, d'enthousiasmes et de labeurs accumulés.

PREMIER REGARD SUR L'AMÉRIQUE

PAR ÉLIE FAURE

M. Elie Faure, qui fait le tour du monde, a bien voulu envoyer au Docteur Debat, de diverses escales, ses impressions de voyageur. Nous sommes heureux de pouvoir offrir à nos Lecteurs des études qui leur permettront d'accompagner notre éminent collaborateur dans son périple.

LES TRAVAUX DE CONSTRUCTION DU NOUVEAU PONT SUR L'HUDSON. PAGE 35, UN QUAI DU PORT DE NEW-YORK. L'ON NOUS SAURA PEUT-ÊTRE GRÉ DE CONSEILLER, APRÈS LA LECTURE DU BEL ARTICLE D'AUJOURD'HUI, UNE NOUVELLE LECTURE DE " L'AME AMÉRICAINE " PARUE DANS NOTRE N° 5. " QUAND TOUTES LES ÉNERGIES CRÉATRICES D'UN PEUPLE SONT ENGAGÉES DANS UNE ACTION DE CETTE ENVERGURE-LA, IL EST IMPOSSIBLE QU'ELLE NE PORTE PAS... LE SOUFFLE DE L'ESPRIT"





Photos Wide World.

Je vous en prie, épargnez-moi le couplet sur les gratte-ciel. Le Cinéma vous représentera la chose mieux que je ne saurais vous la dire. Je vous recommande ce film qui montre, à l'instant où les yeux se lèvent machinalement quand on dépasse sur un petit vapeur le pont de Brooklyn dont le tablier limitait la vue, le brusque déploiement dans le ciel de leur formidable falaise. Franchissez-la. Pénétrez dans la ville. Laissez derrière vous



DANS L'ILE DE MANHATTAN (CITÉ DE NEW-YORK). PRISE DANS UN BLOC DE MAÇONNERIE, L'EXTRÉMITÉ DE L'UN DES FAISCEAUX DE CABLES QUI SOUTIENNENT L'IMMENSE TABLIER DU NOUVEAU PONT SUR L'HUDSON. A LA VUE DE CE BÉTON GÉOMÉTRIQUE QUI EST COMME L'IMAGE CONCRÈTE DE LA RIGUEUR DES CALCULS, ET DE CES CABLES TENDUS JUSQU'A LA RIGIDITÉ, OU ENCORE DE CET OUTILLAGE (PAGE 37) DESTINÉ A MANIER LES FARDEAUX D'ACIER, IL FAUT BIEN SONGER A DES SYMBOLES DE PUISSANCE...

Photos Wide World.

le tourbillon des fumées, l'incessant clapotis des eaux, le mugissement des sirènes. Suivez ces sombres failles qui la coupent par intervalles, et qui sont des rues trop étroites dont le soleil atteint rarement le fond, mais où l'homme n'a pas le temps de s'étioler, l'enfant de mourir, soulevés qu'ils sont l'un et l'autre par la marée de la vie. Ne maudissez pas le tumulte. N'insultez pas le mouvement dont la frénésie vous bouscule. Ni la brutalité du passant qui marche en halluciné vers un but que seul il aperçoit sans le connaître, et qui est une pierre infime dans l'édification d'une mystique encore nébuleuse que traversent le tonnerre des industries, l'aurore flamboyante des enseignes, les éclairs des projecteurs. Je vous le dis en vérité. L'Europe a passé par là. Je sais. Il ne s'agissait pas de ces trains roulant sur nos têtes ou grondant sous nos pas qui nous secouent les entrailles, il ne s'agissait pas de ces foules neutres où tous semblent s'ignorer et qui nous imposent la solitude. C'était le fer des chevaux d'armes tirant le feu du pavé, qui forçait merciers et bonnetiers, bouchers et rôtisseurs à barricader leur boutique, c'étaient des multitudes faméliques ou fanatiques qui contraignaient le sage, ne l'eût-il pas voulu, à se réfugier en lui-même. Mais qu'importe ? Les éléments changent, les rapports restent pareils. L'Europe a passé par là.

Si nous voulons comprendre les Américains, tâchons de nous représenter les hommes du

XVI[e] siècle. Eux aussi débordaient de vie. Eux aussi se tournaient pourtant, à leurs heures de mélancolie, mais avec un dédain instinctif de tout ce qui n'était pas eux-mêmes, vers les civilisations antiques dont ils se croyaient aussi solidaires que les Américains se croient forcés de respecter, comme des aïeules vénérables, la cathédrale de Chartres ou l'Église basse d'Assise. Eux aussi portaient en eux une armature religieuse qui avait durci leurs muscles, salé leur cervelle et leurs os. Eux aussi venaient de subir, sous forme d'invasions armées, ces violents remous ethniques qu'un siècle d'immigration intense a imposés aux États-Unis. Eux aussi voyaient se dresser, l'une en face de l'autre, deux conceptions du christianisme presque irréductibles l'une à l'autre. Eux aussi confrontaient les enseignements de la plus rigide morale et de la règle la plus étroite avec les impulsions les plus violentes de l'esprit de domination et des sens. Eux aussi possédaient une technique neuve, en qui il n'est pas difficile de voir comme une préfiguration de la navigation aérienne, des rayons invisibles, de la radiodiffusion, du cinéma et des machines à tuer : le compas, qui venait tout juste de permettre aux marins ibériques de découvrir la terre, les premiers instruments d'optique, qui donnaient aux regards des savants d'Allemagne et de Hollande le pouvoir de solidariser à l'univers visible le monde jusque-là inexploré de l'infiniment grand et de l'infiniment petit, l'imprimerie, la gravure qui inauguraient l'échange anonyme, entre tous les hommes, des idées et des images, l'arme à feu qui, transformant la guerre en science, la transformait, qu'on le veuille ou non, d'instrument de la force en



auxiliaire de l'esprit. Eux aussi connaissaient les attaques de trésors à main armée, les rixes sanglantes des bouges et des ports. La même répression impitoyable, qui ne tenait nul compte des sentiments ou intentions, attendait le vol et le meurtre que cette répression n'effrayait pas.

Comme aujourd'hui se bousculent dans les cités brutales d'Amérique les capitaines d'industrie, les aventuriers de banque et de bourse, les toxicomanes, les philanthropes, les déclassés, les princes déchus, les ingénieurs, les brasseurs d'affaires géniaux, les comédiens et acrobates internationaux, alors se coudoyaient dans les villes bouillonnantes les capitaines d'archers et de reîtres, les batteurs et peseurs d'or, les ivrognes, les réformateurs, les poètes en guenille, les saints, les échappés de la cour des miracles, les voleurs de couronnes, les inventeurs, les usuriers, les jongleurs et bateleurs. Même fermentation indescriptible. Mêmes appétits furieux, mêmes illusions jeunes, même curiosité, même optimisme, même victoire permanente sur la mort. Même atmosphère de crime, d'imagination, d'héroïsme. Mêmes contrastes. Même mépris des lois contemporaines du développe-



A GAUCHE, L'UN DES ASCENSEURS QUI ONT SERVI A LA CONSTRUCTION DU PONT. PARTOUT, LA MACHINE SUPPLÉE A LA FAIBLESSE DÉRISOIRE DES MUSCLES. ICI, LE PONT DANS SON ENSEMBLE. LONG DE 3.500 PIEDS ENTRE SES DEUX TOURS DE SOUTÈNEMENT, IL UNIT, PAR SON TABLIER SUSPENDU A 200 PIEDS AU-DESSUS DU FLEUVE, NEW-YORK (178e ET 179e AVENUES) A NEW-JERSEY. CETTE ŒUVRE GRANDIOSE, COMMENCÉE IL Y A QUATRE ANS 1/2, A COUTÉ 60 MILLIONS DE DOLLARS.

ment le plus ardent des sectes religieuses, le coup de main contre le camion qui transporte l'or d'une banque troublant à peine une procession de l'armée du salut comme jadis une théorie de moines traversant sans se retourner une bataille de rufians, même souffle de l'inconnu. Même ivresse violente, même fantaisie sans mesure, même profonde poésie des forces naturelles et morales déchaînées par l'ardeur de vivre. Mêmes fortes, cruelles et magnanimes passions.

Il n'est pas inutile de remarquer que la colonisation de l'Amérique ayant débuté il y a quatre siècles, une même distance sépare de cette origine l'explosion des désirs énergiques chez l'Américain actuel que chez l'homme du XVIe siècle, la ruée vers la fortune, la puissance et l'esprit, de l'Européen du XIIe, être de foi simple et rude, vivant, comme le quaker de la conquête, entre les œillères bienfaisantes de quelques idées directrices qu'il ne songeait pas à discuter. Et il est peut-être puéril, mais fort significatif tout de même, de remarquer que seuls entre tous, dans les films historiques, les Américains portent sur leurs carrures athlétiques les bottes fauves, le pourpoint et la lourde épée avec la même aisance que les compagnons de Montluc, de Cortez ou de Walter Raleigh. Pour eux, il ne s'agit point de répéter : « il faut agir », comme ces figurants d'Opéra qui répètent « marchons » sans quitter la place. Ils agissent. Leur pensée même est action. Whitman, par sa grandeur et son désordre formidable, rappelle Shakespeare — et le Montaigne qui lui fraya la route pourrait s'appeler Emerson. Il accouche l'Amérique, comme l'autre accoucha l'Angleterre, de ses destins.

ELIE FAURE.



Photos Wide World.

DE LA GLOIRE

PAR ANDRÉ THÉRIVE

La princesse Marthe Bibesco raconte quelque part une aventure bien philosophique. Elle faisait un grand voyage à travers l'Europe, ce qui suppose aujourd'hui qu'on traverse beaucoup de frontières et qu'on affronte énormément de douaniers. A force de montrer patte blanche avec la femme de chambre qui l'accompagnait, elle remarqua ceci : son passeport à elle ne suscitait aucune curiosité ni vénération particulière, bien qu'il portât un nom doublement fameux. Celui de la soubrette, au contraire, passait de main en main, au milieu des sourires courtisans, des exclamations respectueuses, et plus d'un fonctionnaire le restitua avec un beau salut militaire à la mode de son pays.

La fille s'appelait Marie Durand, ou quelque chose d'analogue, mais elle était née en un lieu plus célèbre qu'Athènes et que Rome, et dont le nom seul éveillait tant d'émoi..., à Cognac.

Je me souviens d'avoir jadis entendu des Grecs (et naturellement des Grecs modernes car je ne suis pas tellement vieux) chanter une chanson de café-concert qui avait cours dans leur pays, en Asie-Mineure, en Égypte, dans des coins de New-York et d'Addis-Abéba, partout où résonne la douce langue de *Nai.* Je n'y comprenais rien. Mais je finis par m'habituer au refrain, qui était spécialement anacréontique. Il disait :

> Garçon, phéré mé *Champagne*
> Kai Krasi *Bordô*
> Kai pérasé apo to
> Spithi mou logarismo...

Ce qui signifie à peu près : « Garçon, garçon, du champagne et du vin de Bordeaux ! Quant à la note, tu la porteras chez mes parents, un de ces jours... » N'est-ce pas exactement un thème du vieillard de Téos, d'Horace, et si vous voulez, de Hafiz, de Ronsard, de tous les gens qui, chantant les délices de l'existence, engagent les mortels à ne pas trop s'occuper du lendemain. Les mots magiques de Champagne et de Bordeaux, même transplantés tout vifs dans la ci-devant langue d'Homère, ont pris une valeur magique bien plus forte que n'en eurent les termes de Falerne, de Chio et de Méthymne.

On pourrait pousser beaucoup plus loin. M. Gillette, qui fabriqua des lames de rasoir, a beaucoup surpassé la gloire de son compatriote M. Edison ; son nom vole sur plus de bouches encore. Ce qu'il y a de mieux pour un homme, c'est de se confondre, dans la conscience et la postérité, avec un objet, et de conquérir non pas seulement l'immortalité subjective dont parlent les positivistes (ils en ont de bonnes, les positivistes...) mais l'immortalité matérielle, industrielle, minérale, si j'ose dire, des choses. M. de Silhouette ou M. Poubelle figureront éternellement dans les mémoires, et ce n'est pas la faute du bon peuple, si M. de Rambuteau a perdu une part de son fief et de sa notoriété, que l'empereur Vespasien a reconquise impudemment sur cet arrogant successeur.

Chacun sait que l'admirable Feydeau, le vaudevilliste était l'habitué d'une taverne sise près de la place de la Concorde, où il avait même une ardoise, de fondation, à qui il paya royalement ses dettes : il fourra le nom dans le titre d'une pièce qui fit le tour du monde, *la Dame de chez Maxim's*. Cela valut mieux pour l'établissement que cent mille placards dans les wagons ou au tournant de routes. Ainsi donc la littérature demeure, même en ce siècle de fer, une bonne agente de publicité, plus encore que l'industrie, dont les créations sont éphémères, se bousculent les unes les autres et ne survivent pas à leur vogue immédiate, à leur utilité. On ne parlera pas plus longtemps de Lebel que de Chassepot dans la suite des siècles, tandis qu'on saura toujours le nom de Cambronne, lequel est un héros littéraire, puisqu'il ne préside qu'à une légende. Sa gloire est d'ailleurs étayée par une science plus durable encore que toutes les autres, la philologie.

Nous y voilà : une étymologie, vraie ou fausse, tel est le fondement d'une gloire indestructible, celle du mot qui n'a plus besoin de son objet. Il existera toujours des dictionnaires, même quand les bibliothèques auront disparu. Transportez-vous par imagination dans les ténèbres du moyen âge. Bien des vignerons (les impies !) ignoraient Hippocrate, qui connaissaient l'hypocras. Bondissez maintenant dans les âges futurs et supposez que tout souvenir de ce siècle soit aboli, par suite de révolutions, de guerres, de reniements moraux et politiques, après un vrai changement de la conscience humaine. Si le langage articulé subsistait néanmoins, on peut parier que le philologue, le linguiste y feraient des fouilles étonnantes, il y retrouverait enfoui Watt, Volta, Ampère, Chatterton et bien d'autres, dès qu'il explorerait le lexique d'électricité, et Saint-Pantaléon, le Napolitain, Gilles de Valenciennes, Lafont de Lyon, pour peu qu'il observe les mots du costume (un gilet, un lafont, un pantalon...).

Mais comme je ne veux paraître suspect d'orgueil professionnel, je vous conterai aussi cette histoire vraie. Courteline habitait à Saint-Mandé, chacun sait cela. Quelqu'un dit un jour à son propriétaire :

— Vous avez un écrivain fameux dans votre immeuble.

L'autre réfléchit :

— Euh ! Tiens !... Ah ! oui, c'est vrai.

Il logeait aussi au septième un monsieur nommé Dumas, et ce nom-là lui rappelait vaguement quelque chose qu'il avait lu, autrefois, du temps qu'il lisait sur les livres...

LECTURES

LE NAPOLÉON DE J. BAINVILLE

PAR PIERRE DOMINIQUE

Les amateurs de concision reculeront peut-être d'horreur quand je leur aurai dit que le livre a 600 pages ou peu s'en faut, mais quoi! l'objet de l'étude n'est pas mince et M. Jacques Bainville fait prestement remarquer que la bibliothèque des ouvrages sur Napoléon renferme peut-être 10.000 volumes et qu'il en faut bien lire 500 pour se targuer d'être au courant. M. Jacques Bainville, historien de profession, a lu, soyons-en sûrs, les cinq cents livres nécessaires et probablement le plus grand nombre des 10.000. Et puis tout ce qui concerne la Révolution, car comment oublier que Napoléon n'est que la Révolution bottée ? Sans oublier l'Ancien Régime, car comment comprendre la Révolution si l'on ne connaît l'Ancien Régime ? Et l'Histoire des Temps modernes enfin lui est familière, puisque l'épopée révolutionnaire et impériale la commande et que pour bien connaître Napoléon il faut connaître à fond l'héritage qu'il nous a laissé.

Héritage, dit M. Bainville, dont il nous reste assez peu de choses. Et c'est bien vrai. Mais on sait aussi que les hommes sont singulièrement plus mobiles aujourd'hui qu'autrefois et que si l'humanité avançait jadis à pas comptés, durant tout le XIXe siècle elle a paru courir et s'essouffler. Rien d'étonnant à ce qu'elle ait à peu près tout perdu sur la route.

L'histoire de Napoléon est menée par M. Bainville sur un rythme assez lent, présentée avec un assez grand luxe de détails, mais ces détails sont heureusement choisis et l'un dans l'autre, il faut parler d'un effort d'objectivité bien plus grand que celui que firent la plupart des historiens de Napoléon, bien plus grand que celui de Taine, le bonhomme Système, comme dit Léon Daudet.

Napoléon, quel homme était-ce ? Et d'abord comment le juger ?

« *C'est un intellectuel, une sorte de polytechnicien littérateur, un homme formé par les livres. Il ne croit pas à l'instruction, sauf à celle qu'on acquiert par l'étude et le savoir. Rien de tout cela n'est peuple ni propre à séduire le peuple. Eternel raisonneur, astronome militaire et politique, philosophe méprisant, despote assez oriental, mangeur d'hommes, on ne lui voit pas les dons qui transportent les cœurs. Les foules, il ne les aime pas. Il les craint.* » Si le portrait est exact — et il l'est — comment Napoléon aurait-il pu être populaire ? Aussi voit-on qu'il ne l'a jamais été. Beaucoup de Français de sens un peu court, mais solide, le disaient fou. Mais il y eut en sa faveur le tragique de la double défaite, l'abandon des maréchaux, le dernier vol de l'Aigle, le départ pour un exil qui à l'époque parut terriblement lointain, les six années de martyre enfin. Rien dans tout cela qui ne touche un Français.

Il y eut la littérature militaire et l'autre. La militaire, tous ces carnets, tous ces souvenirs, tous ces mémoires de maréchaux ou de sergents, et qui tous parlaient de choses immortelles. Et puis l'autre : Hugo et Béranger. N'oublions pas non plus que la plupart des compagnons de l'empereur étaient jeunes encore en 1815 (Napoléon n'avait alors que quarante-six ans). Certains parlèrent d'eux et de lui durant trente, quarante ans ; la légende orale se propagea jusque sous le second Empire. Sans parler de ce retour des cendres avec tant de vieux combattants derrière le catafalque, cérémonie étrange qui, loin d'*exorciser* le *fantôme*, lui donna une puissance nouvelle. Car on l'avait désormais à Paris, sous le dôme des Invalides, et les jeunes gens pouvaient aller librement méditer sur sa tombe et chercher au-dessus de cette cuve l'enseignement que sollicita Barrès, celui d'un *professeur d'énergie*. Très vite, Napoléon devint un modèle, non pas seulement un modèle militaire, mais le modèle par excellence des hommes d'action. Sa formidable réussite apparaît comme un défilé ouvert sur une Amérique, une Californie, un Pérou de gloire et de puissance. Tout le monde s'y engage, les héros de Stendhal, ceux de Balzac sont gorgés de Napoléon. L'imitation de Napoléon, elle remplacera pour bien des âmes au XIXe siècle celle de Jésus-Christ.

« *Au fond*, dit Jacques Bainville, *de même que ses soldats aimaient en lui leur gloire et leurs souffrances, les hommes s'admirent en Napoléon... S'il n'était que le soldat heureux devenu roi, il serait un entre mille. L'Empire romain, le monde asiatique regorgent de cas comme le sien. Mais le sien est unique aux temps modernes et sous nos climats.* »

Il n'est d'ailleurs pas absolument sûr que l'Empire romain et le monde asiatique avaient regorgé de cas comme le sien. Dans l'histoire de l'Empire romain, on trouve tout juste César et Sylla à mettre en parallèle avec Napoléon. Et par ailleurs, ces temps-ci, on a vu en Europe de curieux exemples de dictature qui s'apparentent fort à la napoléonienne.

Avant tout, le mot est encore de M. Jacques Bainville, c'était *un imaginatif, un puissant créateur d'images, un poète.*

Eh oui, c'est bien cela, et c'est ce qui fait sa grandeur. Car un poète ne vit que pour son poème et le sort des mots lui importe peu. Il les assemble comme un maçon assemble des briques et il en joue. Napoléon tenait les hommes pour les briques de son mur, les mots de son poème, les pions de son jeu. Et nous accordons volontiers que l'aventure qui demeure étonnante, près de cent ans après la mort de l'homme n'est plus que l'histoire figée, mais enfin il reste, à défaut des lois ou de l'Empire de ce grand homme, son souvenir, son image, le prestige de son nom. De quoi nourrir pas mal de Rastignac et de Julien Sorel.



Photo Nadar.

LÉON DAUDET

PAR O. BÉLIARD

Si j'inscris ici le nom de Léon Daudet, c'est qu'il n'a pas cessé, à mes yeux, d'être un médecin, ne le voulût-il pas. La Médecine, comme certains sacrements, imprime un caractère indélébile. Un clerc peut quitter la clergie avant d'avoir reçu la plénitude des ordres, il reste que son initiation a ouvert en lui des fenêtres qui ne seront plus refermées et qui concourent nécessairement à sa physionomie. L'intelligence de M. Daudet est une maison à multiples fenêtres, mais il ne serait pas très malaisé de découvrir par l'analyse de son œuvre celles que la Médecine a ouvertes et sans lesquelles l'œuvre perdrait une partie de ses aspects. Les inventions du romancier recouvrent un substrat d'informations peut-être interdites à qui n'a pas dévissé et revissé les rouages de la machine à souffrir et à vivre et, notamment, du moteur sexuel ; de même que certaines constructions du philosophe appliquées à la biologie, pour osées et hétérodoxes qu'elles soient, impliquent la connaissance et l'examen critique des doctrines. Léon Daudet n'a pas renié la Médecine s'il s'en est évadé comme, des années plus tard — et ce rapprochement me donne l'air de jouer sur les mots — il s'évada de la Santé.

Au propre et au figuré, Léon Daudet est un spécialiste de l'évasion. Et notez que l'évasion, en ce qui le concerne, est tout le contraire de la fuite : elle est agressive et joyeuse comme la libération d'une flamme. Fidèle aux disciplines qu'il s'est lui-même données, il ne supporte aucune tyrannie exogène ou endogène et, quand il a tâté les murailles d'une geôle, il sort en faisant claquer la porte, gifle le geôlier ou lui fait les cornes. Les *Morticoles*, les *Kamtchatka*, bien d'autres livres goguenards ou cinglants, autant d'affronts de l'individualiste évadé à la face des emprisonneurs et même à celle des emprisonnés s'il les tient pour des lâches ou des imbéciles. Pour lui, la vertu est de trouver en soi-même son maître, ce « *Soi* essence de la personnalité humaine constituant un être original et neuf, perçu comme tel par la conscience » ; sorte d'inclusion divine que l'auteur de l'*Hérédo*, oppose au *Moi* constitué d'apports héréditaires, lourd passif d'inclinations et de servitudes que le Soi a mission de dominer.

Il est permis de ne pas épouser la critique, la polémique, la politique de Léon Daudet. Mais si l'on recherche dans l'œuvre de l'homme et de l'écrivain « la révélation de la personnalité et du mécanisme de la personnalité», on trouve la puissance extraordinaire d'un homme résolu à être soi au point de provoquer l'obstacle pour le franchir à pieds joints; philosophe à systèmes, critique partial et croyant passionné, dont la conception du vrai, du juste et du beau a déterminé la loi propre, sur l'absolu de quoi il s'installe pour dénoncer les fétichismes, les autorités conventionnelles, les superstitions esthétiques, scientifiques et politiques et jusqu'à cette logique commune qui est le bon sens des timides. Homme de pensée, de science et de lettres, il règne sur lui-même pour s'être évadé de l'édifice idéologique du *stupide XIXe siècle ;* homme politique, pour s'être évadé de son milieu républicain natal vers une monarchie idéale.

On doit observer que le sang des dieux explique cette liberté d'allures et cet irrespect des consignes sociales dont les hommes du commun sont plus ou moins les esclaves. Dès son enfance, l'auteur de *Fantômes et Vivants* était quelqu'un, le petit Daudet, un dauphin comme il le dit lui-même. Fils d'un écrivain illustre dont la puissance créatrice, reconnue à la fois du populaire et de l'élite, eût étonné par sa grandeur si elle ne se fût enveloppée de tant de grâces, d'un aristarque traité d'égal à égal par les princes de la pensée, des lettres et des sciences, des arts et de la politique, de qui toutes les ambitions quêtaient le sourire, Léon Daudet eut au niveau de ses yeux un spectacle que le commun n'entrevoit qu'en levant la tête. Et tels grands mots devant lesquels nous nous courbons, comme ceux d'*autorité*, de *légalité*, de *gloire*, de *génie*, prirent pour lui la figure d'hommes observés de près et quasiment tutoyables, pas impressionnants du tout.

Cette habitude de regarder les hommes de près a engendré une optique particulière dont son énorme talent tire des effets irrésistibles. Il aime passionnément et grandit les figures de ceux qu'il aime. Il déteste passionnément. Sa vision déformante fait de lui un admirable et redoutable caricaturiste qui joint Daumier et peut-être surtout Forain. L'immortel et inégalable La Fontaine, dînant chez le grand Racine, ne laissait au jeune Louis Racine que le souvenir d'un vieillard malpropre, mangeant salement et laissant tomber les gouttes de tabac sur son jabot de dentelle. Je ne fais pas de parallèle entre Louis Racine, lamentable dauphin, et Léon Daudet, qui revêt d'une toute nouvelle verdure les lauriers de sa dynastie; mais on pourra remarquer que d'analogues impressions naissent de situations analogues, en inventoriant dans les livres mémoriaux du fils de la maison les portraits des visiteurs et des commensaux de Champrosay qui ne lui étaient pas formellement sympathiques. Et je pense que dans la popularité de ces livres entre pour un élément l'irrespectueuse satisfaction du lecteur qui croit être haussé au niveau de personnages que leur illustration lui montrait nimbés, parce que la description de leurs misères physiques et morales les abaisse vers le sien. Tel homme qu'on s'était accoutumé à croire inattingible, M. Daudet, qui le coudoya, invite à le considérer comme un individu ordinaire et, à ses yeux familiers, il n'est de grands que ceux à qui sa sympathie confère la grandesse.

Sympathie d'ailleurs sans faiblesse et solidement fondée. On peut se fier à ses choix. Je ne crois pas qu'on séduise M. Daudet en caressant ses préférences, ni qu'on se l'aliène en combattant son goût. Il va tout droit à l'homme, à l'œuvre qui *sonnent vrai*, les trouvât-il de l'autre côté de la barricade; mais il flaire de loin l'artifice et l'insincérité; il leur sera impitoyable. En science en art, en littérature, en tout, il a le sens le plus aigu du juste et du loyal. C'est quand il s'agit de classer ses impressions que la passion intervient pour abolir toute mesure, culbuter les proportions et les perspectives. Son amour fait des promotions de génies, sa haine grossit des monstres, son mépris tue. Il voit clair ce qu'il voit, parce qu'il a une raison forte, mais il ne voit rien à la taille normale parce qu'il a de grandes passions. Et, disposés que nous sommes à ratifier ses admirations, nous le trouvons moins généreux dans le lyrisme que dans la satire. L'orographie du génie français, telle qu'il l'a remodelée en son œuvre critique, montre moins de reliefs exagérés que d'autres effondrés et arasés. Les cimes orgueilleuses du Romantisme ont fondu comme morceaux de sucre et la colline du Félibrige en paraît plus haute, sommée d'un Mistral aussi grand que Virgile.

Caricaturiste et polémiste (c'est tout un), Léon Daudet a toutes les armes dans son arsenal, hormis les empoisonnées qui sont la ressource des faibles. Il a, contre les ridicules, des mots-épingles qui grattent inlassablement au même endroit, des mots-banderilles qui exaspèrent ; lorsqu'il est en humeur de rire, toute la personne de l'adversaire est synthétisée en un trait du visage ou du caractère, qui sert de cible. Mais s'il voit rouge, un mot démesuré tombe comme un coup de merlin et emporte la pièce. Le vocabulaire du politique collectionne les termes excessifs, qui disent plus qu'ils ne veulent dire, destinés sans doute à bosseler l'opinion des inertes, mais dont M. Daudet lui-même ne dose plus la signification, dans son ardeur à déboulonner des puissants ou à pourfendre d'éphémères quintaines auxquelles son génie confère la même immortalité qu'Escobar tient de Pascal, Fréron de Voltaire, Troplong et Trochu de Victor Hugo.

Si l'on veut connaître le fond d'un homme et ses aspirations, il faut regarder ceux qu'il admire et qu'il prend en quelque sorte pour ses répondants. Léon Daudet, homme politique, a écrit *Sylla et son Destin.* La grande figure du dictateur réactionnaire qui fit un moment rebrousser chemin aux destins de Rome, de l'aristocrate raffiné, jovial, gourmet et autoritaire qu'on surnommait l'Heureux (hélas ! M. Daudet n'avait point encore connu l'infortune !) intéressa trop vivement l'agitateur royaliste pour ne pas donner à ses ennemis une crainte vague des tables de proscription. Mais Léon Daudet a-t-il bien écouté les leçons de l'histoire ? Il ne paraît pas avoir voulu voir que le succès de Sylla fut tout personnel et que sa mission fut vaine. Un homme de génie ne change pas l'évolution d'un peuple et la dictature cornélienne ne fut qu'un intermède entre la démagogie des Gracques et celle de César que, peut-être, elle hâta.

Le grand écrivain qu'est M. Daudet se désigne, heureusement, d'autres répondants, notamment dans ce chef-d'œuvre, le *Voyage de Shakespeare*, et dans les *Dicts et pronostiquations d'Alcofribas deuxième.* Le temps ôte tout leur sens aux querelles de la politique et ne laisse subsister du discours, du pamphlet et de l'invective, que l'œuvre d'art. Il le sait bien, lui qui honore comme étant de sa lignée des hommes qui ne combattirent pas sous les mêmes couleurs: Hugo, Vallès, Rochefort, etc., pour la vigueur de leurs indignations et les épices de leur satire. Et l'on peut tourner autour de Daudet, homme de parti ; on n'a pas si vite cerné l'universalité d'un esprit qui jette également des feux dans toutes les directions, comme faisaient jadis les grands Renaissants, ni mesuré le dynamisme d'une œuvre philosophique, scientifique, historique, romanesque, rassemblant toutes les originalités et toutes les audaces, où les passions secouent la torche de Shakespeare et où retentit le rire panique de Rabelais.

DISCOPHILIE



Photo G. Paris.

Nos éditeurs de disques, à qui la fortune avait souri un peu trop rapidement, semblent s'être alarmés un peu vite de la crise des affaires. Certains d'entre eux ont renoncé immédiatement à toute la partie artistique de leur programme d'action pour courir au plus pressé, c'est-à-dire à la recette immédiate créée par le disque populaire.

Est-il besoin de démontrer l'imprudence d'une telle politique? Malgré la vogue dont jouissent actuellement les disques d'accordéon et de chansonnettes qui s'adressent à une clientèle beaucoup plus étendue que les belles réalisations symphoniques, il est absurde d'imaginer que l'avenir d'une industrie aussi universelle peut se limiter à cette clientèle peu exigeante. Le disque ne pourra jamais se passer de l'appui de l'élite, clientèle la plus lente à conquérir mais la plus solide et la plus rémunératrice.

Dans cette période troublée, il convient donc de féliciter chaleureusement les éditeurs qui ne se sont pas laissé abattre et qui continuent à réaliser des œuvres de qualité.

Signalons par exemple le bel effort accompli par la Voix de son Maître qui nous présente aujourd'hui, en vingt faces de disques, une réalisation synthétique très complète de la *Damnation de Faust* (Gr). L'œuvre est interprétée avec intelligence par José de Trévi, Panzéra, Louis Morturier et Mireille Berthon. Les chœurs sont ceux de la Chorale Saint-Gervais dirigés par Paul Le Flem, l'orchestre est celui des Concerts Pasdeloup placé sous la direction de Piero Coppola qui, une fois de plus, a su disposer au studio les plans sonores avec une grande habileté.

Piero Coppola nous donne également un très bon enregistrement du *Phaëton*, de Saint-Saëns (Gr), poème symphonique qui, comme toutes les partitions de l'auteur de *Samson*, s'inscrit avec facilité dans la cire, grâce à la netteté et à la qualité de son écriture instrumentale.

De son côté, Columbia enrichit nos discothèques d'une œuvre importante, sinon séduisante, la fameuse *Symphonie de Psaumes* (C), d'Igor Strawinsky. On sait que dans son zèle à se renouveler sans cesse, le génial auteur de *Petrouchka* fait, chaque année, une irruption violente dans les styles les plus inattendus. Des œuvres comme *Mavra*, *La Naissance d'Apollon* et *Œdipus Rex* ont dérouté successivement ses plus fervents admirateurs. Sa *Symphonie de Psaumes* déconcertera plus d'un auditeur de bonne volonté, mais il faut louer l'initiative qui nous permet d'étudier désormais à loisir, avec le calme et la patience nécessaires, cet ouvrage grandiose exécuté dans d'excellentes conditions par l'Orchestre Straram et des chœurs russes placés sous la direction de l'auteur.

L'Orchestre Lamoureux, sous la direction d'Albert Wolff, nous donne aujourd'hui toute une suite d'orchestre tirée de la *Namouna* (Pol), de Lalo. Cette œuvre délicieuse, qui n'aurait jamais dû quitter l'affiche de l'Opéra, pourra désormais, grâce au disque, prendre la place qu'elle mérite dans la tendresse des mélomanes français. Albert Wolff qui en avait donné, l'an dernier, une exécution demeurée célèbre, nous la présente aujourd'hui sous une forme extrêmement agréable et séduisante.

Aux amateurs d'exécutions transcendantes, il faut recommander le disque de l'Orchestre philharmonique de Berlin qui, sous la direction de Furtwängler, perle d'une façon éblouissante l'ouverture de *La Pie voleuse*, de Rossini (Pol). L'œuvre n'a pas, au point de vue musical, une originalité exceptionnelle. Elle ne vit que par la verve, l'allégresse et l'entrain. Mais la perfection inimaginable avec laquelle ces petits thèmes volubiles sont présentés par le grand orchestre berlinois est une chose rare et précieuse. Les collectionneurs feront une place de choix dans leur discothèque à cette réalisation.

Toujours très sensibles au romantisme berliozien, les studios allemands consacrent tous leurs soins à de bons enregistrements de la *Symphonie fantastique*. L'Orchestre philharmonique de Berlin, sous la direction d'Erich Kleiber, nous donne aujourd'hui l'épisode du Bal (U) dans d'excellentes conditions.

De même, la marque Sterno a réalisé une fantaisie sur *Carmen*, exécutée par le grand orchestre du Staedtischen Opera de Berlin d'une façon fort remarquable, avec cette vénération pour Bizet qui se traduit par un peu de lenteur respectueuse, mais qui aboutit à des exécutions exceptionnellement soignées.

Dans un genre tout différent, signalons aux amateurs qui en ont été privés depuis longtemps, un nouveau disque de Layton et Johnston : *With the help of the moon* et *Lazy day* (C) où l'on retrouvera avec plaisir les qualités exceptionnelles des deux chanteurs, sans compter le régal d'un fragment pianistique plus long que d'ordinaire, où le toucher délicieux et inimitable de Turner Layton est rendu avec la plus savoureuse fidélité.

ÉMILE VUILLERMOZ.

(Gr.) Gramoph. (C.) Columb. (P.) Polydor. (U.) Ultraphone.

LE THÉATRE A PARIS

JUDITH

La *Judith* de M. Jean Giraudoux était attendue comme « l'événement de la saison ». L'on peut toujours souhaiter qu'un autre événement s'égale à celui-là, mais il est permis de douter de sa venue, à moins d'un coup d'éelat de M. Henry Bernstein, par exemple, ou de M. Léon Daudet... Verra-t-on avant l'été la répétition générale de l'un ou de l'autre suseiter, ehez les belles décolletées qui prétendent presque toutes à promulguer le succès ou l'échec des grands auteurs, l'ardente course au titre d' " ayant-droit " ?... Un speetateur disait : « C'est un jeu d'esprit éblouissant, mais ee n'est pas du théâtre ». Tel n'est pas notre avis.

Judith, réalisant la prophétie, décide de saerifier sa virginité à Holopherne. Ainsi sauvera-t-elle Jérusalem assiégée. Elle part le soir, à travers le gémissant ehamp de bataille, elle arrive au eamp du général assyrien, est d'abord bafouée par les officiers, puis, Holopherne survenu, est subjuguée par son prestige de chef vietorieux et de mâle puissant, beau et, au demeurant, d'une raffinée courtoisie. Elle subit la loi du vainqueur avec une frénésie non pas indignée, mais parfaitement consentante et elle tue son amant, un peu avant l'aube, non point par haine patriotique, mais pour qu'il ne survive pas, ni elle, à leur merveilleuse nuit d'amour. Le peuple juif aeelame la meurtrière. Elle veut erier la vérité qui est qu'elle ne s'est nullement soueiée, en cette affaire, du salut dc Jérusalem, mais elle en est empêehée par les prêtres et par un personnage qui se dit envoyé de Dieu et persuade Judith d'avoir à se conformer à sa légende. Au fond, eet ange exeessivement joufflu — il s'incarne dans le corps robuste de M. Alcover — nous paraît surtout invoquer une sorte de raison d'État eéleste.

Et tout cela est bien « théâtre », de la façon la plus traditionnelle, par une péripétie nombreuse et par l'observation des trois unités. L'intérêt est strietement eoncentré, si j'ose dire, sur la virginité de Judith, et tout se passe en quelque douze heures et dans un rayon de quatre kilomètres : unité de lieue, sinon de lieu, concession qu'Eschyle, déjà, eût admise.

Quant au « jeu d'esprit », il est en effet éblouissant. Il l'est par la cadence des phrases et le choix des mots, tous lourds de pensée, mais en grand nombre ailés d'ironie.

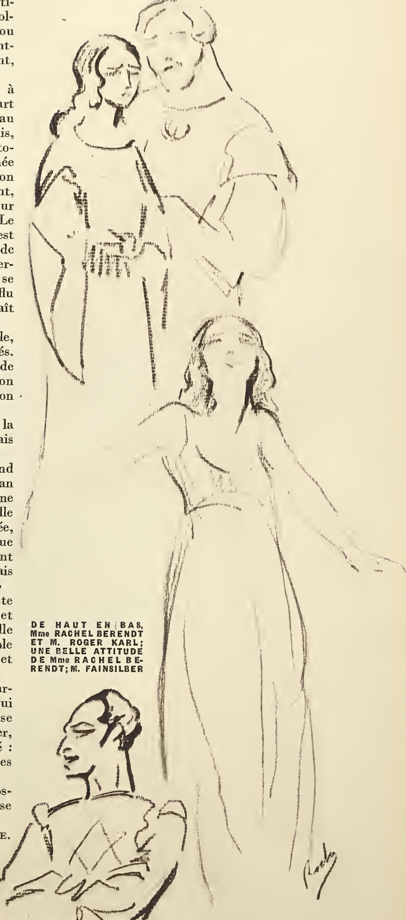
L'ironie, voilà bien, eroyons-nous. la elé d'une pièee qui prend délibérément le contre-pied de la Bible. Il nous semble que M. Jean Giraudoux, méditant sur le « cas Judith », se soit dit : « Cette jeune fille, ee ne peut être qu'une image de l'éternel féminin. Elle désire un homme à la mesure de son orgueil de vierge adulée, un maître, un vainqueur. Bien avant Nietzsche, elle juge que l'homme est fait pour la guerre et la femme pour le délassement du guerrier... L'âge réel de Judith ? La légende ? Plaisanterie ! Mais laissons faire aux légendes, en fin de compte et en fin de pièce... »

Et, bien entendu, nous pouvons là nous tromper, mais il reste que la pièce est une grande œuvre littéraire, à la fois sensuelle et eérébrale, et qu'une scène, au moins, touchc au ehef-d'œuvre : eelle qui met en présence Holopherne, seeptique profond et par là eapable de mansuétude, conquérant splendide, don Juan irrésistible, et Judith toute faiblesse exquise dans ses bras.

Mme Rachel Berendt fut digne, dans ee rôle, du magnifique artiste qu'est M. Roger Karl (Holopherne), et Mme Wendling qui joua avec la plus grande intelligenee une entremettcuse haineuse et jalouse, Mme Line Noro, M. Fainsilber, M. Escande, M. Alcover, tous furent à la hauteur de cette tâehe de la plus haute qualité : forcer le public, par la magie d'un verbe admirable, à tendre les ressorts supérieurs de son esprit.

Enfin la mise en scène de M. Louis Jouvet, les décors et les costumes du Théâtre Pigalle sont d'un goût, d'une beauté, d'une richesse d'invention qui ne nous paraissent pas pouvoir être surpassés.

Henri Delorière.



DE HAUT EN BAS, Mme RACHEL BERENDT ET M. ROGER KARL; UNE BELLE ATTITUDE DE Mme RACHEL BERENDT; M. FAINSILBER

LES MÉDECINS LITTÉRATEURS

PARA-CHIRURGIE, par le Dr DARTIGUES. — Le Dr Dartigues vient de publier, en un important volume, ce qu'il appelle « un faisceau d'articles variés du domaine para-chirurgical ». C'est un domaine qui échappe à notre rubrique. Pas tout à fait cependant : *Para-chirurgie* est aux frontières de la technique chirurgicale et de la littérature. Et tout le monde sait que le créateur, l'extraordinaire animateur de l'U. M. F. I. A. n'a pu parler sèchement de son art. Nous avons en tout cas la meilleure des raisons de citer ici cet ouvrage. Nous la trouvons dans la « présentation » qu'en a faite le professeur et l'écrivain J.-L. Faure. Le maître célèbre, en tête du volume, écrit notamment ceci : « Il y a dans ce recueil une richesse d'idées, une abondance de vues, enveloppées dans la langue la plus souple et la plus pittoresque, une diversité de pensées... dont on ne trouverait sans doute pas d'autres exemples dans l'œuvre des chirurgiens de tous les pays et de tous les temps... Il y a des pages admirables sur la douleur, sur la guerre.. » L'on voit par ces quelques mots tout ce que peut contenir de beautés purement littéraires ce livre puissant.

AU LONG DU NIL, par Octave BÉLIARD. — Des portraits comme ceux d'Élie Faure et de Léon Daudet suffisent amplement à indiquer la « classe » du Dr Béliard : il les traça d'une plume solide, fine et probe. Ce dernier qualificatif ne devait pas être omis. Trouver, pour deux écrivains aussi divergents, des accents également vrais, des images également fortes, une même sorte d'enthousiasme raisonné, est le fait d'une haute conscience.

Mais ce que nous voudrions faire ressortir ici, c'est l'étonnante variété de la production littéraire d'Octave Béliard. L'on y rencontre : *L'Amour et l'Immortalité*, *La Petite-fille de Michel Strogoff* (Prix Jules Vernes), *Le Marquis de Sade*, *Les Petits hommes de la Pinède* (Prix Maurice Renard)... et si l'ensemble est le fruit d'une intelligence philosophique, critique, imaginative et — cela va sans dire — fort cultivée, il témoigne surtout, ce nous semble, d'une intense curiosité et qui se satisfait et nous satisfait, malgré sa dispersion, avec un constant bonheur.

Et voici aujourd'hui une relation de voyage : *Au long du Nil*, où se rassemblent ces richesses intellectuelles.

Octave Béliard a beaucoup vu et beaucoup médité en Egypte. Une vaste érudition, loin d'obscurcir son regard de la brume des idées préconçues, lui a fourni une puissance de pénétration grâce à laquelle les millénaires écoulés ont moins d'ombres et s'éclaire l'histoire contemporaine. Et nous ressentons avec le voyageur, face au Sphynx ou perdu dans le temple de Karnak, l'émotion du poète et le tourment du philosophe. Il n'existe guère, là-dessus, de document aussi vivant que ce livre tout récent du Dr Béliard.

LE Dr MARCERON (Marc La Marche), n'est venu que depuis peu à la littérature et aux arts plastiques. C'est seulement en 1929 qu'il publie, sous le pseudonyme de Marc La Marche, un premier recueil de poèmes intitulé *En vrac*. La même année, il expose au Salon des Médecins. Depuis, les Salons de l'Escalier, des Artistes normands, des Humoristes et le Salon d'Automne, entre autres, ont accueilli de lui une série d'œuvres où s'affirme avec une autorité grandissante le plus attachant mélange de « métier » classique et de formules neuves. Enfin, Marc La Marche vient de publier un bien curieux roman : *Tréponème*.

Ce livre, nous n'en pouvons parler aujourd'hui, faute de place. Nous trouverions d'ailleurs injuste qu'en sa qualité de nouveau-venu, il reléguât dans l'ombre les poèmes qui le précédèrent. Que nos lecteurs voient plutôt de quelle allure robuste le Dr Marceron s'est révélé :

Ecrase de sanglots la poitrine lyrique
Du sublime musicien,
Inspire les forçats de la métaphysique,
Forme l'œil douloureux du peintre pathétique
Et la voix du tragédien...

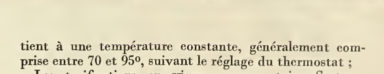
Avoir ainsi apostrophé le « sigma », avoir, par ailleurs, harmonisé les jeux d'ombre et de lumière que nous reproduisons dans cette page, n'est-ce pas d'un artiste-né ?

R. DE LAROMIGUIÈRE.


LE CLOWN AUX PROJECTEURS, PAR MARC LA MARCHE



LA PRODUCTION
D'EAU CHAUDE



Un des premiers dessins de Forain représentait un personnage accoudé à la cheminée d'un salon, et à qui l'auteur attribuait ces paroles : « C'est une habitude que j'ai prise à Paris..., que je sois sale ou non, je prends toujours deux bains par an ».

Nous avons aujourd'hui, Dieu merci, une conception moins simpliste de l'hygiène et de la propreté !

Nombreux sont maintenant les appartements pourvus du confort dit « moderne » et dans lesquels les postes d'eau sont alimentés en eau chaude dont nous faisons journellement une large utilisation.

La distribution générale d'eau chaude dans un immeuble, dont on aurait pu croire que la vogue serait croissante, présente des difficultés de comptage en même temps que d'autres inconvénients qui font abandonner de plus en plus cette solution. On lui oppose aujourd'hui la distribution par appartement. Ce mode de distribution qui convient parfaitement à notre tempérament individualiste, répond, en outre, aux desiderata des propriétaires et locataires et présente l'avantage de concilier leurs intérêts respectifs. Il est merveilleusement réalisé par l'emploi du chauffe-eau électrique à accumulation.

Le principe de l'appareil repose sur l'échauffement lent d'une quantité d'eau, proportionnée aux besoins journaliers, dont la température se maintient ensuite constante grâce au calorifuge qui entoure le réservoir.

Les avantages d'une répartition de la période de chauffe sur un certain nombre d'heures sont les suivants :

La puissance de l'appareil étant d'autant plus faible que cette période est étendue, les frais de raccordement électrique sont réduits au minimum et il n'est pas rare que les appareils de contenance moyenne puissent être branchés sur le circuit lumière.

Le chauffage pouvant se faire en dehors des heures de pointe des usines de production d'énergie électrique, l'appareil ne consomme que du courant vendu par le Secteur à un prix très réduit. La production d'eau chaude obtenue par ce procédé est donc parfaitement économique.

La rapide diffusion du chauffe-eau électrique à accumulation, aujourd'hui si avantageusement connu du grand public, est due aux qualités remarquables de cet appareil :

L'eau chaude est disponible à toute heure, à tous les postes d'eau alimentés par le chauffe-eau ;

Grâce à l'épaisse enveloppe calorifuge, l'eau se maintient à une température constante, généralement comprise entre 70 et 95°, suivant le réglage du thermostat ;

Les tarifications en vigueur sur certains Secteurs permettent, en outre, de laisser l'appareil constamment en circuit, l'eau froide est alors chauffée au fur et à mesure de son introduction dans le réservoir, ce qui présente trois gros avantages :

La capacité du chauffe-eau peut être, sans inconvénient, bien inférieure à la quantité d'eau chaude nécessaire journellement et l'appareil peut ainsi se placer dans les salles de bains et dans les cuisines les plus exiguës ; la puissance nécessaire est ainsi diminuée dans les mêmes proportions ; l'eau soutirée en fin de journée est rigoureusement à la température désirée.

Le fonctionnement, entièrement électrique, de ces appareils, permet de les placer dans n'importe quel local, même dépourvu de toute ventilation.

Le chauffe-eau électrique est un appareil propre qui laisse à la décoration de la pièce où il est installé toute sa fraîcheur ; il est, en outre, parfaitement hygiénique, d'une grande commodité d'emploi et d'entretien presque nul. Le chauffe-eau électrique à accumulation est l'appareil idéal pour la production de l'eau chaude. Il s'impose dans tous les cas.

Franck Carrel,
Licencié ès sciences, Ingenieur E. S. E.



LA BEAUTÉ ANTIQUE, LA BEAUTÉ MODERNE, L'ART, L'INDUSTRIE, SONT SOUMIS A CETTE MÊME LOI : " IL EST EN TOUTE CHOSE UN JUSTE MILIEU ET DES LIMITES TRACÉES, AU DELA ET EN DEÇA DESQUELLES NE PEUT SE TROUVER LA RAISON ". (HORACE)

HOTCHKISS

Photo Régis Lebrun.

Le Directeur-Gérant : Dr FRANCOIS DEBAT.

R. C. Seine 2.514

Imprimerie Kapp, 130, rue de Paris, Vanves.







